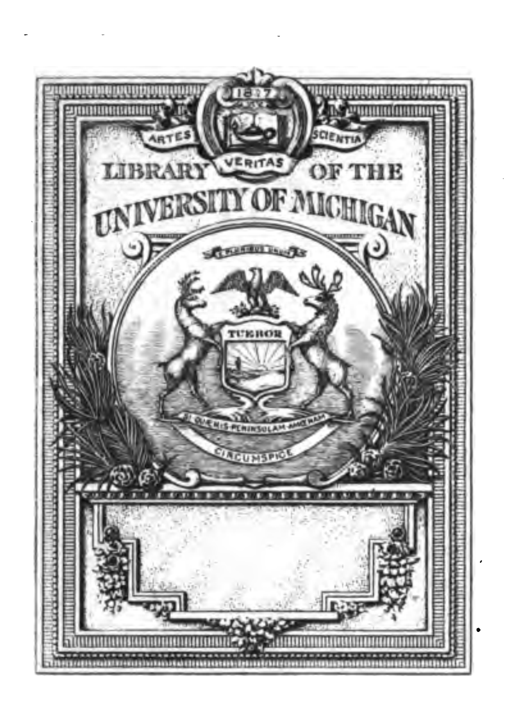
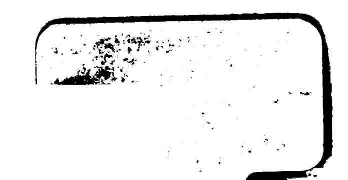

ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



HYGIÈNE

PHILOSOPHIQUE,

APPLIQUÉE

A LA POLITIQUE ET A LA MORALE.

PAR J. J. VIREY,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, de l'Académie impériale des Curieux de la nature, ancien Professeur d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Paris, associé des Sociétés de médecine de Lyon, de Bordeaux, de l'Académie de Rouen, linnéenne du Calvados, des sciences et arts de Mâcon, Membre et Correspondant de plusieurs autres Académies ou Sociétés savantes de médecine, pharmacie, etc., françaises et étrangères, etc.

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendant : illic fas regna resurgere Trojæ,
Durate, et vosmet rebus servate secundis.

VIRG., *Æneid.*, liv. I.

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE DE NOTES.

Première Partie.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CROCHARD,

RUE ET PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13.

1831.

INTRODUCTION.

Être ou n'être pas, la question est là.
SHAKESPEAR.

La nature, dans son cours régulier, nous avait créés sains, comme tous les autres êtres, et rendus capables de poursuivre sur ce globe une longue carrière d'activité et de bonheur. Nulle autre espèce ne naquit entourée de plus nobles bienfaits, d'une prédilection plus maternelle que la nôtre, puisque le monde entier devient son domaine et son magnifique héritage. Pourquoi donc est-elle la plus maladive et la plus corruptible? Pourquoi lui faut-il tant de médecins et tant de science pour se bien porter? Dominatrice de tout, conquérante de tout, la voilà qui succombe à ses propres excès; misérable dans sa félicité même, pour avoir tout envahi sans avoir su se connaître et se régler elle-même. Tel s'exténue volontairement dans de rigoureuses abstinences, lorsqu'un autre périt foudroyé par l'abus des délices; tous deux également cruels à eux-mêmes, ils ne savent point la vie; ils n'ont jamais compris notre destinée et le don céleste du créateur.

Les brutes, dotées d'un instinct qui les gouverne dans tous leurs actes, subsistent conformément à leur constitution, et parcourent avec ordre et harmonie les phases de leur existence, lorsque rien d'étranger ne les force à dévier de cette loi de Dieu même. Mais puisque notre race (unique en cela sur la terre) devient sans cesse infidèle aux inspirations obscures de ses instincts, et même au frein de sa raison qui doit en tenir lieu, il nous faut donc apprendre à nous diriger dans les sentiers du monde.

D'ailleurs, la route des animaux est uniforme et simple, tandis que mille variétés de climats, de nourritures, de situations sociales et politiques, égarent les destinées de la créature humaine, cosmopolite et omnivore. Ces reploiements multipliés en tous sens auxquels doivent se soumettre nos complexions, les empêchent de s'élancer avec toute la sève et la véhémence qu'elles avaient reçues dans leur origine; aussi l'homme devient, de tous les êtres, le plus modifiable, le plus exposé à périr.

Parmi le dédale de tant de transitions et de diversités au travers desquelles il nous faut franchir la vie, quels sont les principes capables de nous guider? Examinons donc ici les vraies bases de notre *santé*, qui procurent aussi la *beauté* et la *bonté* de notre espèce.

Principes d'une hygiène philosophique [1], *relative à la race humaine.*

Par la constitution des éléments de notre planète, et leur équilibre nécessaire, relativement au grand système du monde, chaque créature, dans son organisation normale, doit, en naissant à la lumière, posséder d'elle-même tout ce qui est indispensable pour remplir complétement sa mesure de santé, de bien-être et de durée accordée à son espèce, d'après sa structure. Toutefois, c'est à condition de n'en pas transgresser les lois, puisque l'ordre éternel veut que la nature abandonne quiconque s'écarte d'elle.

[1] La philosophie d'une science est, comme on sait, le code des axiômes ou des principes fondamentaux qui la constituent. L'hygiène, objet d'une multitude presque infinie d'écrits, n'avait guère été étudiée encore dans ses plus hautes généralités : sans doute c'était à cause de l'imperfection des connaissances naturelles et de l'*anthropologie*, jusqu'à nos derniers temps; les vraies bases de la science n'étaient pas assez manifestées : on l'avait entachée de futilités.

De plus, l'appréciation de nos premières facultés ayant subi d'étonnantes vicissitudes, était restée aussi vacillante qu'incertaine. Il en était résulté, chez la plupart des physiologistes modernes, que la philosophie s'attachant au seul organisme *charnel*, tombait dans un grossier matérialisme; elle n'admettait plus que le sensualisme pour règle de l'existence; une plus noble carrière s'est maintenant dévoilée à l'intelligence humaine. Notre nature, mieux comprise, rend plus complète l'harmonie de toutes nos fonctions physiques et morales; elle déploie désormais dans toute leur grandeur les brillantes destinées sociales de notre race sur la terre.

Aussi la plante, suivant sa destination régulière, ne peut prospérer que sur un terrain convenable et d'après le degré d'élévation du sol, la latitude ou le climat, l'exposition, etc., originairement dévolus à son habitation. Les animaux, soit terrestres, soit aquatiques, doivent également subsister dans des contrées et sous les températures auxquelles ils furent appropriés. Tous se renferment dans le genre de nourriture qui leur fut départi (à l'exclusion d'autres substances qui, relativement à eux, deviennent ou des poisons, ou des éléments inertes); c'est ainsi qu'ils existent sainement et accomplissent les fonctions qui leur sont confiées dans la république universelle. Mais quoique jouissant de la plénitude de leurs forces dans toute l'intégrité du bien-être, la plupart n'achèvent que rarement leurs périodes naturelles, puisque les végétaux deviennent la pâture des animaux, et parmi ceux-ci le plus grand nombre ne subsiste qu'en s'entredévorant. La nature n'avait donc pas pour but de leur attribuer une carrière absolue et complète; ce sont pour elle des intermédiaires ou des instruments pour de plus nobles créatures; ils ne s'appartiennent pas.

Dans la formation des êtres, la nature procède ainsi par degrés ascendants; elle sacrifie des myriades de végétaux pour alimenter les animaux, et des myriades d'espèces inférieures, pour multi-

plier des races supérieures, comme celles-ci naissent pour l'avantage ou l'utilité de l'homme. Celui-ci donc apparut au dernier acte d'élaboration des organismes et au centre des pouvoirs les plus actifs, comme la production la plus accomplie, la plus sensible ou nerveuse, la plus intelligente, parce que nous étions réservés pour la domination et la souveraineté de ce globe: seuls, nous sommes nés pour nous-mêmes.

Sorti, à tous égards, de ces rangs subordonnés, l'homme s'éleva le maître de toutes les générations inférieures, se nourrissant à son gré de tout aliment, et ne servant point de pâture à son tour. Sa vie, déployée en sécurité, peut être portée jusqu'à l'extrême vieillesse, ou ne succombe que par la caducité de ses organes. Il plie les animaux et les plantes à ses usages domestiques, il les propage ou les immole à ses besoins. Sa santé, son bien-être sont fondés sur les services qu'il réclame des autres créatures; tyran des êtres, il ne subsiste que par leur massacre.

Mais la complication même des éléments de notre organisation la rendant, de toutes, la plus modifiable, la plus exposée à des dérangements, et à périr ainsi avant le terme de sa durée, l'absence ou le silence des instincts conservateurs exige la recherche des lois spéciales de l'hygiène. Il nous faut un art, à défaut de nature; ou plutôt

à cause de notre nature multiple, il y a pour elle seule une *Biotechnie anthropologique*.

Qui peut dire, en effet, que les mêmes precautions conviennent au Sibérien, sur les rives glaciales de la Léna et du Jéniseik, et au Mandingue, au foulah nègre, parmi les sables brûlants qu'arrose le Zaïre où le Joliba? La population humaine se multiplie davantage dans les zones tempérées plus prospères, où mille combinaisons politiques exercent une puissante influence sur nos complexions originelles. L'homme est trop flexible, trop ductile pour n'avoir qu'une seule loi, à la manière des brutes; son instabilité de nature réclame donc une science nécessaire, d'autant mieux que l'existence sera plus factice ou plus artificielle.

Car, quelle est la véritable vie la mieux appropriée à notre race? Est-ce l'état sauvage, ou la barbarie isolée parmi ses forêts, selon plusieurs auteurs, ou bien l'aggrégation civilisée d'après d'autres philosophes? Et si l'on consulte nos situations sociales si opposées suivant les diverses nations de ce globe, et les régions, d'après les qualités de chaque territoire, d'après leurs productions alimentaires, quels peuples jouissent le mieux des bienfaits d'une longue existence, de la santé, de la vigueur, de la félicité conforme à notre constitution primordiale? Comment ces biens pour-

raient-ils nous être acquis, ou quels obstacles s'y opposent dans notre régime de nourriture, dans nos habitudes, nos rites religieux, nos dogmes politiques? Pourquoi voit-on les contrées les plus fertiles de l'univers, dans l'Orient et l'Asie-Mineure, et jusque dans le midi de notre Europe, aujourd'hui si dépeuplées? Pourquoi des terres stériles ou glacées, soit d'Europe, soit de l'Amérique septentrionale, multiplient-elles au contraire, l'espèce humaine avec tant de largesse, qu'il en sort des essaims d'émigrants, des colonies de prolétaires industrieux qui s'écoulent, de leurs âpres montagnes, parmi les plaines chaudes, les vallées plantureuses des régions plus fécondes? La population naît donc plutôt encore en harmonie avec l'indépendance ou la sécurité des gouvernements protecteurs de la liberté et de l'industrie, qu'à proportion de la fertilité, de l'abondance d'un sol pressuré par une autocratie tyrannique, ou frappé par la verge de l'arbitraire et des religions oppressives. La liberté féconde la vie, autant que l'esclavage éteint son énergie et sa chaleur. Toutes choses égales, les peuples courbés sous de mauvaises lois tombent dans le marasme, subissent le plus de maladies; on les voit décimés par de funestes endémies, ou moissonnés par de cruelles contagions. Trop souvent l'opulence d'un territoire y multiplie en même temps ces

germes d'infortune et de dépopulation, l'incurie de la servitude, l'esprit monacal, la dépravation des mœurs ou la polygamie, avec les rites abrutissants des superstitions, les terreurs énervantes du despotisme. Au contraire, c'est entre les rochers incultes, c'est sur une terre marâtre que le génie humain s'évertue par les plus industrieux efforts, et que des lois équitables savent réparer les rigueurs de la nature : tant notre race semble être incapable de supporter de grands maux, comme de jouir de tous les biens à la fois!

Nous sommes bien éloignés, sans doute, de négliger l'influence des climats, des saisons et des autres actions de l'univers extérieur sur le corps humain. De tout temps, leur étude devint le principal fondement de l'hygiène, avec la science des aliments; elles sont tout, pour la vie des animaux. Leurs puissantes empreintes sur la masse des peuples est incontestable, et c'est en vain que Hume, avec d'autres philosophes, ont prétendu réfuter ou renverser cette importante vérité, si bien constatée par Hippocrate, Jean Bodin et Montesquieu.

Cependant on n'a pas fait une distinction bien nécessaire pour déterminer la limite d'action de ces influences, pour tracer le sillon où elles s'arrêtent, où elles commencent à être combattues, détruites par l'action de l'état social ou politique, c'est-à-dire des gouvernements et des religions.

En effet, considéré abstractivement des institutions qui en font un être tout artificiel, l'homme abandonné à lui seul ne serait qu'une créature naturelle, comme les simples animaux. Il accepte dans toute sa nudité originelle, sa naïve spontanéité, les impressions vives et profondes de cette nature universelle, de l'air, des eaux, des territoires, comme des nourritures inapprêtées que lui offre sa contrée; sa vie entière devient le produit de ce globe qui lui donna la naissance. Son hygiène primitive est donc entièrement fondée sur la science des propriétés et des forces générales qui l'enveloppent.

Combien l'homme social est différent! A peine il sort du sein maternel, qu'on le prépare à subir déjà les langes de la vie civilisée. Bientôt ses nourritures, ses boissons, ne sont plus celles que présente la simple nature : elles sont transformées par les apprêts de la coction, des fermentations, des assaisonnements. L'usage du feu, le besoin des vêtements, des habitations chaudes, bien encloses; l'habitude de respirer un air renfermé dans des appartements, au sein des villes populeuses, surtout loin de la végétation et de la fraîcheur des campagnes; enfin les disciplines de l'éducation et des longues études, l'application aux travaux des arts et des diverses conditions de la société, suivant les régimes institués par les lois civiles et

religieuses, tout a presque entièrement *dénaturé* notre race, dans nos états politiques les plus perfectionnés. Loin de s'endurcir à supporter les révolutions des saisons et des climats, chacun aspire à se soustraire à leurs influences : la vie est devenue tout artificielle, principalement chez les familles les plus élevées par leur fortune ou leur rang, au milieu des biens et des maux de l'opulence.

Dès lors les actes du régime social obtenant la prépondérance, ils modifient plus nos fonctions que les pouvoirs généraux de la nature; l'hygiène repose sur d'autres bases; considérant désormais l'action de l'homme sur l'homme, son étude doit surtout se porter sur la civilisation, puisque la multiplication et la mortalité dans notre espèce se balance, comme le démontre la statistique, en raison des progrès ou des rétrogradations de notre sphère sociale.

Ainsi les nations fleurissent ou tombent en décadence, d'après les diverses situations de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, des lumières ou des arts, favorisées ou entravées qu'elles sont par les lois et l'administration. Toutes ces causes font accroître ou dépérir les masses des peuples, bien autrement que les circonstances transitoires des températures, des saisons, etc., dont les influences ne sont plus alors que subordonnées aux précédentes.

D'ailleurs, les travaux de la sociabilité remuant le sol, assainissant les climats, les purgent des races d'animaux féroces, donnent un libre cours aux eaux stagnantes, en desséchant les marécages, en essartant les broussailles et défrichant les bois, en traçant des sillons fertiles là où s'étendaient des lacs infects ou des fondrières abruptes, des torrents fangeux. Ainsi, par la réunion des bras et les efforts des hommes, des canaux utiles ont rendu cultivables et florissants ces territoires jadis inhabitables de la Hollande, des lagunes de l'Adriatique, du Delta de l'Egypte. Ainsi les solitudes américaines devenues des campagnes labourées, voient s'élever des villes commerçantes et industrieuses; l'Europe, jadis sauvage, voit aujourd'hui dans ses plaines fructifier les végétaux précieux des deux Mondes; elle se peuple d'animaux domestiques apportés des extrémités de l'Univers pour l'avantage de nos sociétés policées. Qui pourrait méconnaître ces changements prodigieux opérés par la civilisation, lorsqu'aux mêmes lieux où quelques anthropophages scalpaient les chevelures de leurs ennemis, parmi les *swamps* ou marais, et d'impénétrables forêts, grandissent maintenant les Etats-Unis de l'Amérique septentrionale? Qu'étaient jadis les Gaules, la froide Germanie, avec leurs druides et leurs barbares idoles, espèces d'ogres sacrés sous l'obs-

curité des chênes de la forêt Hercynie, en comparaison de ce qu'elles sont devenues? Leurs climats n'ont-ils pas été modifiés essentiellement, ainsi que leurs peuples, par les défrichements, les cultures des terres et la floraison de la vie sociale?

Si l'on veut d'autres exemples de ces influences politiques, Rome moderne présente-t-elle les mêmes caractères physiques et moraux dans ses habitants, que Rome ancienne avec ses institutions républicaines ? La capitale des Constantin, sous la croix grecque du Bas-Empire, donnait-elle de pareils genres de maladies et de santé que l'Istamboul actuel, sous le croissant ottoman? Les Arabes, les Tartares étant toujours restés également nomades dans leurs solitudes éternelles, ont dû conserver de semblables tempéraments [1], avec le même régime politique et leurs habitudes, mais l'Egypte n'est plus si saine, si peuplée, si heureuse sous l'oppression des Mammeluks, ou l'incurie des beys, ou l'exaction des pachas, que sous le sceptre antique des Pharaons de Thèbes, et des Schoëns de Memphis.

En effet, tel régime de gouvernement, tel culte religieux exaltant ou déprimant diversement nos facultés corporelles et intellectuelles, déploient plus ou moins les actes de la vitalité, excitent ou

[1] Pareillement, la Chine, qui n'a point changé depuis quarante siècles, est restée toujours dans un moule semblable ou stationnaire.

ralentissent le rhythme de nos organes, indépendamment des circonstances physiques. Ces coutumes, ces mœurs créées par des lois, engendrant des institutions, soit monarchiques, soit républicaines ou mixtes, soit des hiérarchies théocratiques ou féodales, etc., méritent d'être étudiées par rapport à leur influence sur la santé, le mode d'existence des individus de chaque caste qui s'y trouvent soumis. Toutefois cette doctrine neuve éncore, ne peut être complétée que par un long enchaînement d'observations recueillies en différents lieux, comme en plusieurs périodes séculaires, pour en comparer les résultats. La statistique sanitaire des nations à peine éclose, n'offre encore que des points de vue principaux, qui se dessinent plus ou moins manifestement.

Ces objets importants d'hygiène sociale étant plus évidents par leur intensité sur de grandes masses de peuples que dans l'individualité humaine, ce n'est guère que parmi les états les plus perfectionnés de l'Europe moderne, qu'on en peut bien constater les résultats, entre les diverses classes de la société.

Cette science ne pouvait pas être exploitée par les anciens, qui manquaient d'observations et de faits vérifiés au milieu de l'imperfection de leur civilisation. On commence à ne plus dédaigner l'appréciation des puissances morales, des législations et

des cultes; l'hygiène intellectuelle entre aujourd'hui comme élément nécessaire pour évaluer les moyens de l'existence des nations.

De plus, le genre humain ne s'exerce pas toujours dans les mêmes formes de ses institutions sur la terre. Il déploie, avec le progrès des siècles, de nouvelles situations de vie, et plusieurs modifications de biens et de maux, ou même des affections morbides inconnues à l'antiquité. Il est certain que nous ne subsistons point aujourd'hui de la même manière qu'au moyen âge, et non pas même comme se gouvernaient nos pères. D'après toutes les probabilités de cette progression, sans cesse croissante, notre postérité en quelque sorte refondue ou transmuée par d'autres révolutions dans ses habitudes, ses nourritures, ses positions sociales, subsistera encore autrement que nous, par les chances inévitables des découvertes qu'amènent le temps, et les lumières d'une civilisation plus perfectionnée.

Car si notre race constitue ce grand corps anthropologique dont la vie est successive à la manière des individus, le sauvage ne représente que l'enfance de notre espèce, pourquoi ne parcourrait-elle pas ensuite ses périodes de jeunesse, de maturité, de vieillesse même, pour renaître avec d'autres séries de perfectionnement et de bonheur? A-t-on saisi toutes les nuances de santé,

de bien-être, et les maladies qu'amènent les divers états d'élaboration civile et politique des peuples, soit dans le développement de leurs industries agricoles, manufacturières, commerciales, soit dans leurs cultures intellectuelles, ou sous les constitutions d'esclavage et de liberté, ou sous la loi de l'Evangile, celle du Coran, ou du Chou-King? Puisque le monde aspire sans relâche à produire de nouveaux êtres, pourquoi n'apporterait-il pas sur ce globe d'autres combinaisons d'événements; lorsque nous voyons le genre humain grandir, s'étendre et faire éclore dans sa floraison les fruits des sciences ignorées des premiers âges de notre espèce? Tout ce qui est possible a-t-il eu lieu, et la nature serait-elle épuisée, en passant à travers la profondeur des siècles écoulés? Non, sans doute, car les progrès contemporains attestent une sève toujours ascendante du grand arbre de la vie.

En outre, les opinions générales dont l'influence est si active, sont-elles à dédaigner sur nos actes organiques? Et, par exemple, la philosophie épicurienne et la stoïcienne, ou toute autre, suivant qu'elles germent dans les sociétés, y restent-elles indifférentes à la santé, à la vigueur, à l'énergie vitale? Ne sommes-nous pas tous, les uns par rapport aux autres, de perpétuelles expériences, et l'histoire du genre humain n'offre-t-elle pas des

annales précieuses à consulter dans la longue chaîne des âges?

Certes, il ne s'agit plus ici d'apprécier seulement les propriétés de telle nourriture, les qualités de tel genre de vêtements, suivant les saisons, ni l'ordre particulier de nos sécrétions et excrétions. Que l'on s'attache moins aux pratiques minutieuses, et à de superstitieuses évaluations des substances physiques agissant sur notre organisme. Ce qu'il importe surtout c'est de comprendre les lois de santé du grand corps dont nous ne sommes que des fractions; nous subsistons de sa vie, tout comme les empires qui se dissolvent, deviennent des causes de putréfaction pour ainsi dire, ou la ruine de la vigueur de leurs sujets. Il y a dans les nations comme chez les individus, des époques inflammatoires et des stases d'atonie. Les législateurs moulent les hommes dans les coutumes sociales qu'ils ont créées, tantôt salutaires et utiles pour leur climat, tantôt fatales ou pernicieuses à certaines fonctions organiques. Ainsi Mahomet a comprimé sous le dogme de la fatalité le cerveau humain; le vrai lettré chinois doit se conformer à la morale de Confucius, revêtir son tempérament avec ses habitudes physiques, comme le Spartiate se modelait sur le patron de Lycurgue, et l'ancien Franc devait représenter la complexion des Sicambres de Clovis; il entrait dans l'antique caractère des Ro-

mains, plus du brigand Romulus, que du dévot Numa [1].

L'art de la santé des peuples est donc aussi entre les mains des législateurs et des rois. C'est aux grands princes à multiplier les populations, en entretenant un équilibre pondérateur de la société, par des lois protectrices de la vertu, de la morale, soit par une éducation physique conforme à notre nature, soit en fondant la salubrité publique sur la propreté, la vitalité nationale, sur la proportion des fortunes, soit en écartant l'extrême corruption du luxe et l'extrême misère correspondante, par des réglements somptuaires, soit en réprimant les vices, les honteux débordements de la débauche, le libertinage qui conduit à l'indigence et aux tentatives criminelles; soit en renversant les superstitions ou les préjugés barbares; enfin à l'aide de précautions sanitaires contre les ravages des épidémies, les typhus, la variole, etc. Par une sage prévoyance contre les disettes, les maladies engendrées des mauvaises nourritures, occasionées par les terreurs et les désespoirs dans les guerres, ou la licence de l'anarchie et l'oppression du despotisme, on voit les nations s'accroître au milieu des fêtes et du bonheur de leur patrie. La vie, devenue plus facile par le déploiement des arts de la civilisation, loin des fureurs meurtrières des

[1] Suivant l'ancien adage, *Regis ad exemplar totus componitur orbis*.

conquêtes, ouvre, pour ainsi dire, la fontaine de fécondité à notre espèce. Les infortunes sont consolées, la chasteté, les bonnes mœurs, soutiens de la vigueur organique, centuplent les générations; l'esprit laborieux et patriotique exalte l'énergie physique et morale, suscite l'amour de la gloire, l'activité des fonctions, le développement de l'intelligence et de l'industrie. Les sociétés se policent, avec l'élégance des beaux-arts; les agréments de l'existence se propagent en tous lieux, et bientôt des essaims de peuples couvrent, embellissent de leurs cultures, de leurs cités, de monuments immortels, cette terre que la Providence avait attribuée en héritage à la race humaine.

Quelle preuve plus évidente veut-on des bienfaits de la civilisation pour la santé, la force, la longévité, la fécondité des hommes, que la comparaison entre le monde antique et le monde moderne? N'est-il pas manifeste que, partout, leur multitude prospère, fructifie à proportion que la sociabilité augmente, tandis que la dépopulation et la ruine, avec les maladies, les contagions, les pestes dévastent les contrées où s'apesantit l'arbitraire de la tyrannie? Voyez ces régions fertiles de l'Orient, de la Syrie, de la Mésopotamie, de l'Egypte, des côtes de l'Afrique septentrionale, jadis si populeuses; là resplendissaient de magnifiques empires, Carthage, Tyr et Sidon,

reines de la mer; plus loin, Thèbes aux cent portes, Memphis, Héliopolis, sous le sceptre des Ptolomées; ailleurs, la superbe Babylone était assise sur les rives opulentes de l'Euphrate; Ninive et Suse, Ecbatane, Séleucie, Antioche, Ephèse, Damas, et Palmyre et Cyrène, avec tant d'autres merveilles, sont aujourd'hui transformées en déserts arides et mélancoliques; l'Éthiopie, la Libye, la Mauritanie, la Numidie, étaient remplies de nations. Carthage seule dénombrait avec orgueil sept cent mille habitants, et son territoire comprenait trois cents cités; l'Égypte des Pharaons renfermait vingt mille villes, selon Hérodote; la Perse, sous Xercès, levait cinq millions de soldats, tarissant les fleuves sur leur passage, pour envahir la Grèce; la péninsule ibérique seule regorgeait de quarante millions d'hommes. Que sont devenus ces prodigieux empires? Pourquoi ces solitudes vastes et ces tristes débris couverts de mousse aux lieux où s'élevaient les colonnades des temples et des palais des rois? La terre jadis si féconde n'y peut-elle servir maintenant que de catacombes et de tombeaux? C'est que la civilisation ou les lois qui favorisaient la culture, qui garantissaient les propriétés, l'industrie, le commerce, le libre déploiement de l'opulence, ont été ensevelies sous la férocité des conquêtes de Rome, et la barbarie musulmane.

Au contraire, qu'étaient jadis les Gaules, la Germanie, le nord glacé de notre Europe, hérissés de forêts, de bruyères, de landes arides, entrecoupés de lacs, de marécages, de fondrières, où erraient à l'aventure quelques peuplades rares, sauvages, à peu près comme celles du Canada, dans l'Amérique septentrionale, ces Cimbres, ces Teutons, ces Gètes, ces Sarmates, ces Goths, ces Huns, ces Scythes, tels que l'attestent les historiens de l'antiquité! Eh bien, l'Europe, par les secours de la civilisation, s'est levée sur le globe à son tour. Le sol défriché, les propriétés divisées, fixées par l'agriculture, ont multiplié les subsistances; l'harmonie politique, en établissant des lois, en assurant des priviléges aux sociétés civiles, en maintenant la police des cités, en assainissant les territoires, traçant des routes, perçant des canaux de communication, pour répandre en tous lieux les richesses et le commerce, favorisant le génie des découvertes, l'emploi des usines et des mécaniques manufacturières, ont bientôt donné une haute supériorité à l'Europe sur toutes les régions de la terre. Elle y envoie ses colonies ou des essaims de ses peuples; elle y suscite les lumières et la politesse, avec ses arts, ferments industriels; elle regorge d'hommes robustes, belliqueux, vivaces; elle écarte de son sein les épidémies meurtrières; elle marche aujourd'hui, maîtresse et reine du monde.

Oui, l'Européen, mieux nourri, mieux vêtu, logé, garanti des rigueurs de l'atmosphère, instruit, exercé aux travaux de la société, puissant par ses armes comme par ses sciences, subsiste plus sain, plus longuement, plus heureusement, et jouit de plus de fécondité, de liberté, de courage, d'agréments de la vie policée, qu'aucun autre habitant de notre planète.

La civilisation est donc le mode hygiénique le plus conforme, le plus salutaire à la nature humaine : vérité qui sera développée dans le cours de cet écrit.

Considérations générales sur l'hygiène anthropologique individuelle.

La plupart des hommes ne disposant que de leur propre personne, nous avons dû suivre, dans cet ouvrage, les progrès harmoniques de son existence. Sa course offre trois phases principales : 1° la *jeunesse*, époque de la croissance et de l'éducation de l'organisme ; 2° l'*âge viril*, temps d'activité ou de vigueur corporelle et mentale ; 3° le *déclin* ou la *vieillesse*, période dernière de repos et de réflexion.

Dans la jeunesse, le corps vivant surtout par ses puissances organiques, qui chaque jour augmentent, est le temps de l'*hygiène physique*.

Durant la virilité, l'homme exerce ses facultés, principalement dans l'état social : c'est la période de l'*hygiène politique*.

Lorsque le dernier âge est venu, les actes de l'organisme languissent : c'est donc l'époque des réflexions sages ou de l'*hygiène morale*.

Certes, on peut dire contre l'assertion d'Hippocrate, que *la vie naturelle est, ou peut devenir longue, et que l'art est court*, lorsqu'on le réduit à ce qu'il présente de certain [1] ; car c'est souvent un art trop long, qui raccourcit l'existence, puisque la vie humaine ne s'est nullement agrandie en proportion des progrès que la doctrine médicale se vante d'avoir fait. Nous voyons de gros livres et de petites santés : on dirait que pour cette médecine funéraire, l'essentiel soit la maladie, et non pas la guérison ; car l'on aime prodigieusement les autopsies, et au milieu de l'anarchie scientifique où nous subsistons, tel patient guéri d'après un système, eût dû en mourir, suivant l'hypothèse de ses adversaires. Que faire parmi ces mutuels assassinats (comme ils s'en accusent), si ce n'est de s'en garantir? Ne faisons point acquérir à d'autres tant de science à nos dépens.

Evidemment, nous ne possédons qu'une seule et unique propriété, celle de la vie, ou plutôt la santé, sans laquelle l'existence ne serait qu'une longue agonie. Cette condition est le réceptacle, le *medium* de capacité pour tous les autres biens, plaisirs, richesses, honneurs ; toutes jouissances

[1] En changeant ainsi l'aphorisme : ὁ βιος μακρος καὶ η τεχνη βραχεια.

qui ne seraient rien sans le moyen d'en profiter.

Doctrine d'égoïsme! dira-t-on : l'amour exclusif de son corps devient le lot des sociétés vieillies, valétudinaires, comme les Chinois. Les nations jeunes, plus héroïques, redoutent peu la mort et sont vivaces, énergiques ou belliqueuses, comme la race scandinave nourrie des préceptes d'Odin.

Et depuis quand n'est-il point permis de faire long-temps attendre ses héritiers? de cultiver un champ qui ne nuit à personne? Si quelqu'un a droit à une longue durée, c'est assurément l'honnête homme. Disons mieux; il doit s'aimer pour servir ses semblables, et se rendre sain, robuste, pour exercer ses facultés dans la société à laquelle il voue le tribut de son travail ou de ses talents. Afin de n'être jamais à charge aux autres, ni une ruine pour lui-même, il évite les maladies, il secoue le délabrement d'un organisme énervé par le repos; il prête un secourable appui à sa famille, à l'état qu'il sait enrichir de ses sueurs, ou défendre par sa vaillance. Protégeant l'enfance et la vieillesse, il soulage la faiblesse, éclaire, embellit son siècle, fait le bien sur cette terre. Il est encore de ces hommes dont la mort devient une calamité publique; l'innocence opprimée trouvait en eux des vengeurs; nos âges ne sont pas déshérités de ces ames généreuses capables de s'immoler au bonheur public. C'est aux seuls criminels qu'il convient d'abdiquer les soins d'une existence qu'ils ont déshonorée.

Oui, c'est le devoir du citoyen, du vertueux patriote, d'aspirer à cette énergie du corps et de l'esprit, fondement de toute grandeur, de tout bien réel en ce monde. Que l'être débile se plaise dans la langueur, qu'il croupisse avec une douloureuse impuissance, sous les infirmités amenées par ses abus ou ses excès, jamais gouvernement ferme et juste n'accueillera ce genre de vie d'hôpital, qui traîne partout à sa suite la misère, la paresse, et l'asservissement. Les anciens, dans leurs institutions politiques et leurs exercices gymnastiques, cherchaient la vigueur, la longue durée de leurs concitoyens : chez nous, de molles éducations et nos études, toutes de l'esprit, se succèdent sans égard pour la force physique ; rapidement emportés dans l'aveugle tourbillon de nos plaisirs, nous nous hâtons de dévorer la vie.

Toutefois, des sorts divers distribuent les humains en cette multitude de situations variées de fortune comme d'indigence, d'infériorité et de pouvoir, de plaisirs et de souffrances. Que deviendra chaque individu submergé, pour ainsi dire, dans ce vaste océan du monde? Doit-il, parmi les écueils et le hasard, frapper les ondes fortuites des événements, ou, sans boussole, se laisser emporter au gré des circonstances qui l'entraînent? La sagesse elle-même, n'a-t-elle pas ses limites ; car s'il y a des maux salutaires, comme des biens pernicieux, telle direction de la raison

peut devenir aussi périlleuse que la folie. Combien d'innocentes victimes de la vertu payèrent, à la fleur de leurs plus brillantes années, tribut à de cruelles maladies, ou même à la mort?

C'est que la santé de nos organes matériels ne suffit pas sans celle du principe qui nous éclaire, puisqu'il est exposé lui-même à des affections mentales, comme le corps aux lésions physiques, et combien de fois n'est-on sain qu'à moitié!

Il y a plus, le jeu du moral et du physique ne peut pas, ne doit nullement rester pareil dans toutes les conditions dévolues à chaque individu. Dès l'enfance, comme parmi les nations jeunes, la nature ainsi que l'influence des agents extérieurs opèrent davantage sur les corps. Parmi les personnes avancées en âge, comme dans les vieilles sociétés politiques, c'est l'influence des habitudes qui se fait le plus sentir. Chaque atmosphère sociale exige donc un emploi proportionnel de certaines facultés aux dépens de plusieurs autres, en sorte que si nos santés doivent être aussi complètes qu'il est possible, pour subsister long-temps dans leur état normal, elles ne peuvent être aucunement pareilles. La santé des princes n'est pas dans les mêmes positions que celle de leurs sujets; elle n'est point égale, dans le jeu des fonctions d'un militaire ou d'un ecclésiastique, d'un homme de lettres et d'un fort de halle, d'un citadin et d'un simple villageois, du sauvage et de l'homme policé.

On a traité souvent de la santé et des maladies des gens du monde, des artisans, ou de plusieurs autres classes, mais ne sont-ce pas des branches émanées toutes du même tronc, lequel est la *société humaine* elle-même ? Cependant on n'a point encore envisagé sous son véritable aspect cette hygiène générale, civile et politique, de laquelle toutes ces hygiènes particulières ne sont que des dépendances. On n'a commencé que depuis peu d'années à s'apercevoir combien étaient fallacieuses les meilleures règles, lorsqu'elles sont disproportionnées à l'état, au rang social de la plupart des hommes. Ainsi chaque société ayant constitué des tempéraments factices pour les individus soumis à leur influence en chaque nation, ni le citoyen de Londres n'est semblable à l'effendi de Constantinople ; ni le pontife chrétien, au muphti, au mollah musulman, ni le matelot n'est dans le rhythme vital du membre du parlement britannique, ni le serf ne ressemble au palatin hongrois, etc.

Il y a donc des lois d'hygiène politique ou sociale qui n'ont été jusqu'à présent ni bien caractérisées, ni même étudiées. Ce sont ces positions anthropologiques qu'il s'agit d'évaluer dans ce qu'elles offrent de bien et de mal relativement au mode de santé, au développement du physique et du moral de notre espèce.

Nous entrons dans cette route nouvelle ; mais

jusqu'à ce qu'on possède de bonnes monographies, une histoire naturelle exacte des constitutions résultantes de chaque rang principal de la société, et comparativement à d'autres nations, en séparant ce qui dépend de la différence des climats et du genre de vie, nous n'aurons pas une connaissance complète des moyens de salubrité ou d'hygiène applicables à notre espèce entière. Le globe terrestre réunit dans sa vaste enceinte mille peuples soumis à des régimes divers; chacun d'eux doit avoir, dans l'ensemble de ses institutions et de son mode de vie, des règles capables d'entretenir son harmonie sociale comme sa santé, pour accomplir ses destins en ce monde. De plus, ainsi que la greffe, élaborant les sucs des végétaux, procure des fruits plus délicieux, de même, la civilisation antique de l'Orient, transportée dans la Grèce, et qui de là, s'est entée sur les nations de l'Europe moderne, a épuré leurs facultés, exalté leur génie, en y développant essentiellement l'industrie et les lumières. Ces nouvelles forces, désormais actives et propagées en tous lieux, font fermenter les peuples; elles augmentent le libre essor des ames, électrisent les talents, suscitent une existence plus brillante et plus allumée. La vie, désormais plus intense, déploie davantage nos fonctions nerveuses; un bouillonnement rapide, une activité plus ou moins salutaire remplacent l'étroite et obscure monotonie dans

laquelle restaient enfouies les anciennes nations.

Et pourquoi ne tenterions-nous pas d'élever nos pensées à des sujets d'un si haut intérêt? d'approfondir les sources du bonheur de notre race? Si l'on risque la contagion des maux dans la fréquentation des malades, on peut espérer, avec les bienfaits de la civilisation, une participation à son bien-être. Tout de même que la vieillesse aime se frotter, pour ainsi dire, contre une verte et gaillarde jeunesse, pour en aspirer la vivacité par tous ses pores, et reprendre un peu de ce feu électrique de la vie qui s'éteint, de même, cherchons les modèles de la société où ces peuples riches de santé, d'énergie physique et morale, ils irradient le bien-être, le contentement, la joie autour d'eux, par cette expansion de vitalité qui exhale aussi son heureuse contagion.

Entraînés dans le char de ce siecle avec nos contemporains pour le voyage de la vie, réunion fortuite, soumise aux mêmes cahotements, tous chancelants d'une égale fatigue, les événements de notre course se montrent divers comme les accidents arrivés à nos ancêtres, et comme le seront les révolutions futures pour nos descendants qui s'avancent sur nos ornières. Apprenons-leur, du moins, quels en sont les obstacles, et qu'ils sachent, en évitant nos erreurs, ménager la seule propriété incontestable que nous prodiguons si vainement sur la terre.

DE LA SANTÉ

DANS LE RÉGIME PHYSIQUE, MORAL ET POLITIQUE

DE LA CIVILISATION MODERNE.

LIVRE PREMIER.

HYGIÈNE RELATIVE A LA NATURE DE L'HOMME.

Omnia quæ secundum naturam fiunt,
sunt habenda in bonis.
CICER., de Senectute, c. 19.

Les êtres vivants constituent deux principaux empires, l'un matériel, formé des diverses légions d'*animaux* et subsistant primitivement du *règne végétal*, leur pâture originelle la plus simple; l'autre est l'empire moral exercé sur toutes ces créatures inférieures par l'homme, unique dépositaire d'une haute intelligence, laquelle est le titre de sa supériorité et l'instrument de sa puissance.

De même que chaque espèce d'animaux, et de plantes qui lui correspondent, est appropriée à un genre de vie, et fut douée d'une organisation

convenable pour remplir sa destination dans la grande république du monde, pareillement le genre humain, dont la vocation fut de régner sur ces différents empires, devait être constitué ministre de la nature, et cosmopolite, omnivore, capable de se modifier à tous les emplois auxquels il est appelé pour établir l'ordre et l'harmonie sur notre sphère.

Ainsi notre race, par les nombreux rameaux de ses familles, a couvert les continents qu'elle se partage et sur lesquels elle étend son sceptre. Mais, différents de tous les autres êtres, les hommes ont dû, suivant les lieux, les circonstances des climats, des saisons et les productions de chaque contrée, déployer volontairement diverses facultés, se créer, par leur génie, des usages ou des habitudes indispensables à leur conservation, dans les différents royaumes de la terre.

Le concours des siècles a permis encore à la plupart des nations de se constituer en des états de sociabilité plus ou moins perfectionnés et proportionnés à chaque genre de territoire, comme aux autres conjonctures qu'amènent les âges et les événements politiques, en sorte que les individus se trouvent distribués, de même que les peuples, à divers degrés de l'échelle sociale, soit qu'ils s'y élèvent, soit qu'ils la descendent.

Passagères ou stationnaires, ces conditions ne pouvant devenir immuables dans l'instabilité universelle, modifient les caractères physiques et moraux, ou la physionomie des nations. Elles altèrent plus ou moins profondément leurs facultés organiques, de même que la santé des individus soumis à leurs influences. La race humaine mérite donc d'être observée sous toutes les situaions politiques accidentelles

où elle se rencontre dans le cours inévitable des temps, comme en différens lieux, par rapport à sa santé, à ses nourritures, à sa longévité et à ses maladies. Semblable dans la succession de ses métamorphoses, depuis l'état sauvage, jusqu'à notre civilisation moderne, aux innombrables incarnations des divinités de l'Inde, notre race a revêtu des formes spéciales qui, toutes, offrent leur vie propre et leurs révolutions de biens et de maux à travers les siècles.

Soit qu'une destinée fatale nous poursuive, soit plutôt qu'une Providence veille sur les développements de l'espèce humaine, l'individu reçoit durant les périodes de son existence, les impulsions perpétuelles du climat, des aliments, des saisons, et celles non moins prépondérantes des systèmes politiques et religieux, par lesquels il est régi. Notre organisation si nerveuse, s'affecte vivement de tout ce qui l'enveloppe et la frappe. Ainsi nos corps étant des combinaisons harmoniques de plusieurs appareils en équilibre; ceux-ci ne subsistent jamais dans la stabilité. Chaque condition sociale, chaque régime, chaque habitude, tel ou tel mode de gouvernement, d'opinion religieuse, secoue, creuse même profondément le moral comme le physique des constitutions humaines, tandis que celles des brutes y restent étrangères. Bientôt telle fonction exaltée ou déprimée, tel organe devenu plus ou moins actif, sensible, ou dévié dans ses opérations, altère, modifie l'encéphale et la constitution générale. De là cette prodigieuse disparité de tempéraments, parmi nos combinaisons politiques si diversifiées, tandis que, chez la plupart des peuples privés d'institutions civiles, les formes du corps et de l'intelligence restent plus

simples et presque réduites à l'unité animale [1].

En effet, le système nerveux cérébro-spinal étant réparti dans toute l'économie au moyen des cordons nerveux qui y aboutissent, il s'ensuit que chacune des parties du corps qui est ébranlée par les agents environnants, sympathise avec ce centre nerveux encéphalo-rachidien. Chaque organe de l'animal, correspondant avec une partie quelconque du cerveau ou de ses annexes, celui-ci se trouve ainsi comme l'abrégé de tout l'organisme. Le cerveau contient, pour ainsi dire, tout l'homme, de même qu'une graine ou semence d'un végétal renferme les élémens entiers de la plante. C'est dans le foyer cérébral que viennent retentir toutes les impressions extérieures de la vie. L'homme ne doit donc plus être étudié seulement dans ses membres corporels, mais dans sa constitution morale et intellectuelle, source féconde de délices et de misères dans notre existence civilisée. Les nations modernes d'Europe surtout, nourries des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal, ont intérêt à s'enquérir des accidents qu'ils engendrent, comme des bienfaits qu'ils promettent. Nous essayons ici cette étude sous des points de vue plus étendus ou plus nouveaux, que ceux épars en divers écrits de la médecine et de la philosophie.

1. En effet, il y a des nations et des classes d'individus doués de divers équilibres organiques :

Les fonctions cérébrales prédominent chez les nations et les classes les plus civilisées ;

L'appareil musculaire chez les peuples guerriers, les agriculteurs, etc. ;

Les viscères nutritifs dans certains peuples carnivores du nord, les sauvages chasseurs, etc. ;

Les organes sexuels parmi les nations polygames et les plus débauchées de l'Asie et de l'Afrique.

Au contraire, ils sont amortis dans les classes vouées au célibat religieux, etc.

CHAPITRE PREMIER.

Conservation de l'équilibre vital.

Quelque hypothèse que l'on admette sur la formation primordiale de l'homme et des autres êtres organisés, l'observation montre que tous conservent leur vie et se multiplient au moyen des rapports harmoniques avec les éléments de notre planète qui les environnent, comme ils se détruisent au contraire par leur discordance et leurs excès. En effet, l'extrême chaleur ou l'extrême froid rompent l'équilibre de l'existence autant que les températures plus modérées ou intermédiaires la favorisent. La sécheresse absolue pour les uns, l'excessive humidité pour d'autres, deviennent des sources de mort, tandis que la fraîcheur de la végétation chez les plantes et la souplesse des ressorts s'entretiennent aussi dans les animaux, à l'aide des humeurs convenables à leur complexion. Chaque classe d'êtres, enfin, s'accommode mieux dans le lieu qu'elle est appelée à peupler, ou d'un état moyen et tempéré, que des extrêmes, car ni la plante et l'animal de la zône torride ne prospèrent sous les feux du soleil qui les dessèchent ou les brûlent, ni les tristes végétaux et animaux confinés près des pôles ne s'abandonnent sans périr à toute la rigueur meurtrière de la froidure. Chacun appète son milieu conservateur. Il y a donc une correspondance nécessaire de chaque être avec les élements de notre

globe, selon sa destination et sa nature propre, pour entretenir l'équilibre de ses fonctions vitales. La santé, la *métriopathie*, est cet heureux *medium* dans lequel on jouit de la plénitude de sa puissance, et même d'une surabondance de vie qui n'aspire qu'à se reproduire.

De même que les substances minérales abandonnées aux forces inhérentes à notre planète, avec le concours du feu et de l'eau, s'arrangent en cristaux réguliers et magnifiques, par l'attraction; pareillement le mélange de plusieurs corps simples, à la surface de notre terre, favorisé par la chaleur du soleil et par l'humidité, a pu développer les germes de la création, élever vers le ciel les tiges des plantes, épanouir leurs plus brillantes fleurs, élaborer les sucs délicieux des fruits; de même des éléments plus compliqués, combinés intimement par une puissance plus merveilleuse encore, ont pu déployer tous les miracles de la vie active, les formes extraordinaires et les mouvements spontanés, la sensibilité de tant de races d'animaux qui nagent dans les eaux, bondissent sur la terre, ou s'élancent dans l'atmosphère. L'homme enfin s'est levé un jour, présentant son front auguste à l'astre de la lumière, et saluant en elle l'image de la divinité créatrice, source de toutes ces existences.

Cependant tous ces systèmes de corps plus ou moins parfaitement organisés, ne peuvent être que des résultats d'équilibres divers, correspondants avec les éléments constitutifs de notre planète, qui se contrebalancent eux-mêmes selon les températures, les différents milieux pour lesquels ces êtres sont destinés. C'est en quoi l'on ne peut trop admirer la

sagesse de la Providence : distribuant chaque créature pour chaque région, elle l'approprie à telle situation dans le monde, qu'elle y administre des fonctions concourant au bien de la république universelle.

En effet, quelque harmonie d'équilibre qu'on supposerait établie fortuitement par le hasard entre les divers éléments de cet univers, encore sera-t-il toujours nécessaire d'y reconnaître une autocratie intelligente, disposant ces créatures d'après les circonstances où elles sont placées. Le seul hasard a-t-il pu créer des yeux en rapport avec la lumière, et pouvons-nous concevoir que tous les organes des animaux, des plantes, soient si bien consacrés à des destinations certaines, sans une profonde sagesse, ordonnatrice de toutes les existences, directrice des générations, conservatrice de tous les êtres ? Et non-seulement cette puissance primordiale est la racine de toute vie, mais il était nécessaire que chaque individu fût le dépositaire de la force propre qui l'anime, le fait croître, et dirige, soit par des instincts sûrs, tracés dans son intérieur, soit par le flambeau de sa raison et ses volontés, tous ses actes pour aspirer au bien-être et fuir sa destruction.

Les végétaux extraient de la chaleur extérieure et de l'atmosphère le principe d'excitation de leur vie ; les animaux tirent d'eux-mêmes, ou de leur appareil nerveux surtout, l'énergie excitatrice. Aussi, la plante subsiste principalement par le dehors et le concours des forces étrangères, telles que le soleil ou la lumière et la chaleur, l'humidité, l'air, les gaz, l'électricité, etc. L'animal, au contraire, recélant dans son sein un foyer d'énergie nerveuse, obtenant par la respiration, la digestion interne, des éléments

de réparation, de caloricité, joints à la circulation et à d'autres fonctions, il peut agir, déployer son libre arbitre, et développer son existence avec ses volontés sur la terre.

C'est donc essentiellement dans le système nerveux que résident les premières puissances de la vie animale; c'est là qu'il faut les chercher, et qu'il s'agit d'en conserver longuement le feu sacré. Or tout ce qui fortifie ou répare le système nerveux est un moyen de vigueur et de longévité; il a besoin d'exercice et non de fatigue; il faut qu'il dépense modérément son activité et non pas qu'il l'épuise, et que la restauration remplace les déperditions, pour entretenir le cercle de l'existence.

L'homme surtout étant la créature dominatrice de toutes par son axe nerveux cérébro-spinal, celui-ci devient la maîtresse roue, pour ainsi dire, de toute l'économie; notre cerveau est comme la boîte de Pandore, de laquelle sortent tous les biens et les maux de la vie; c'est le séjour de la dernière espérance. Le culte de ces organes nobles, par un développement et un exercice normal de nos facultés, modérant les fonctions nutritives et génitales, ou autres dont l'excès épuise, on ajoute à la puissance nerveuse tout ce que dépenseraient abusivement les viscères digestifs et les parties sexuelles; aussi l'énergie vitale chez l'homme est garantie et fortifiée principalement par l'intégrité de la moelle alongée et encéphalique.

Car il réside manifestement dans le système médullaire une propriété active qui désire ou craint, aime ou hait, s'irrite ou fuit, qui coopère à toutes nos fonctions et les anime de sa propre flamme,

comme son absence est la mort. C'est l'ενορμον, *impetum faciens*, le principe nerveux de tous nos efforts, l'excitateur premier de la respiration et des fonctions gastriques (par les nerfs de la huitième paire ou pneumo-gastriques émanant de la partie inférieure de la moelle alongée); c'est la moelle épinière qui souffre le plus des déperditions excessives du sperme; c'est de la moelle alongée qu'émanent la plupart des affections adynamiques, les syncopes, les paralysies, les apoplexies, les défaillances, les convulsions, dans les fièvres pernicieuses, avec assoupissement, etc., lorsque cet organe est lésé; tel est le foyer primordial de l'action et de la réaction de notre sensibilité nerveuse et de notre motilité.

Que cette puissance animatrice des centres nerveux soit matière, ou esprit, ou ame, peu importe ici, lorsque les effets prouvent son activité dans le cerveau ou la moelle alongée surtout. Ce régulateur, gouvernant la machine animale, est la source à laquelle on doit recourir, soit pour réintégrer les organes dans l'état de salubrité, soit lorsqu'il s'agit de prévenir les maladies. Ses opérations, chez la plupart des êtres, s'exercent par *l'instinct*, ou par ce qu'on a nommé la *force médicatrice, l'autocratie de la nature*, à l'aide d'appétits, de désirs, de besoins spontanés; mais chez l'homme, en qui les facultés intellectuelles prédominent sur ces penchants matériels, il devient nécessaire de coordonner des règles de conduite pour le maintien de la santé, de la longue vie, et pour se procurer la somme de félicité que peuvent promettre sa destination sur la terre, et son rang dans la société.

Ainsi que l'homme, l'animal possède en lui primitivement, la santé, la force d'écarter même les maux de toute espèce; ils nous viennent du dehors, comme les coups, les chutes, ou de quelque autre violence extérieure; ils nous sont encore apportés par des excès de chaud, de froid, d'humidité, de sécheresse, ou d'autres révolutions atmosphériques; ils naissent surtout des objets reçus dans nos entrailles, l'air, les aliments, les boissons, d'après les qualités ou les quantités de ces substances; enfin de causes morales, qui nous pénètrent plus ou moins. La difficulté de vivre sainement consiste autant à se garantir de ces choses extérieures dans ce qu'elles ont de nuisible; ou s'habituer à supporter des ébranlements inévitables, qu'à n'abuser ni de ses forces, ni de ses jouissances.

Quiconque voudrait parcourir le chemin de la vie sans éprouver ni accident, ni maladie, devrait maintenir ses fonctions dans un équilibre aussi constant que le fait un danseur de corde pour éviter les chutes. Les êtres vivants ne soutiennent, en effet, leur existence qu'à l'aide de ce *medium* harmonique, ou de rapports milieux entre tous les extrêmes. Ainsi, *la vie consiste dans un mouvement circulaire, harmonique de tous les organes, mis à l'unisson des puissances du monde extérieur et des substances qui nous environnent*; elle aspire donc à l'état intermédiaire, le plus conforme à sa nature particulière.

Aussi tous les excès détruisent, tous les milieux régénèrent ou fortifient la vie qui semble n'être qu'un résultat, une somme totale de divers puissances associées de l'organisme, équilibrées par un lien commun, celui du *moi*, ou de l'ame. Mais afin de bien com-

prendre cette vérité fondamentale, exposons les principales bases constituantes de l'organisation, puisque chacun de nous porte dans celle-ci les raisons de toutes les maladies dont il est affecté durant son existence.

L'unité du corps animal se compose de plusieurs faisceaux ou d'appareils organiques, de tissus enchevêtrés, par des connexions multipliées, réunis en sorte qu'ils sympathisent ensemble; tous conspirent à un but commun, tels que des vigilants citoyens, dans une société fraternelle, pour concourir au bien-être de leur république, mais avec tant d'égalité, qu'aucun ne puisse devenir ni tyran, ni esclave, que tous participent aux mêmes avantages, comme aux mêmes inconvénients.

La trame primordiale, dès l'état d'embryon, n'est qu'une masse gélatineuse dans laquelle se dessinent les premiers linéaments d'une carène ou épine dorsale avec le cerveau, ce qui constitue le système nerveux excitateur; puis le point saillant ou le cœur, avec les rameaux artériels qui doivent distribuer le sang et la nutrition dans toutes les autres parties. Ainsi les systèmes universels du corps sont: 1° Le *muqueux* ou *cellulaire*, lequel est, pour ainsi dire, la gangue originelle donnant naissance à tous les autres organes qui se formeront dans son sein; il les enveloppe et les fomente; 2° L'*arbre nerveux* ou *excitateur*, dont la moelle épinière et le cerveau constituent les troncs primitifs, et auxquels les rameaux et les branches, soit du grand sympathique, soit des autres nerfs, distribués à tous les organes, viennent aboutir ou ceux-ci en émanent; 3° L'*arbre vasculaire*, distingué en *artériel*, dispensateur de

l'alimentation aux diverses régions du corps, et en *veineux*, recueillant partout le sang appauvri pour l'élaborer avec des sucs nutritifs et le rendre apte à devenir artériel ou vivifiant dans le grand orbe de la circulation.

Indépendamment de ces systèmes généraux ou communs à toutes nos parties, il germe et se développe d'autres organes spéciaux, destinés à des fonctions particulières; ainsi les poumons pour élaborer le sang au moyen de l'air (ou les branchies, dans les animaux aquatiques, au moyen de l'eau aérée), l'appareil digestif, ou le tube intestinal, avec ses glandes et antres viscères ou annexes, le foie, le pancréas, la rate, etc.; l'appareil dépurateur ou urinaire, les reins, la vessie; l'appareil reproducteur mâle et femelle, les ovaires et les testicules, etc.; enfin les appareils de la vie extérieure, ou les organes des sens, la charpente osseuse avec le système musculaire, la peau et d'autres productions à la superficie du corps, etc.

Or cet ensemble harmonique n'existe point perpétuellement dans le même concert, pendant toute sa durée. Il y a des parties qui se déploient plus tôt ou plus tard, selon que leur activité devient plus ou moins nécessaire au jeu de la vie; les poumons n'entrent en fonction qu'après la sortie du fœtus du sein maternel, ou de l'œuf; les organes génitaux qu'à l'époque de la puberté, etc. Il s'établit donc diverses balances suivant les âges; il s'en déclare également de spéciales, appropriées aux sexes, aux constitutions. Chez la femme, l'appareil utérin, les mamelles obtiennent un développement spécial au temps de la reproduction avec des excrétions qui leur sont particulières, telles que les menstrues, le lait. Chez le

sexe mâle, indépendamment des organes secréteurs du sperme, les appareils nerveux et musculaires sont plus fortement constitués que dans les femelles. Enfin, tel individu possède un organe pulmonaire plus vaste, tel autre est plus soumis à la prépondérance du système biliaire ou hépatique, etc., en sorte que chaque tempérament constitutionnel, ou acquis par des habitudes, maintient un équilibre harmonique spécial, un genre de santé, et de vitalité propre à chaque être, et qui administre ses facultés ou ses fonctions d'après ces dominations organiques.

Par exemple, dans un individu sain, chaque partie jouit d'une quantité d'énergie vitale, pareille à celle de chacune des autres ; ainsi la main en possède autant que le cerveau, bien que ce dernier nous paraisse plus éminemment vital. Sans doute, le cerveau est destiné à faire briller plus de facultés de la vie extérieure que la main, mais la preuve qu'il n'en jouit pas réellement davantage, c'est qu'il n'obtient, dans l'état normal de santé, que sa somme proportionnelle de nutrition, d'activité, de sang artériel, etc. S'il recevait plus de vie, il faudrait que les autres membres en eussent moins ; alors l'équilibre rompu déterminerait une maladie. Tout l'effort de la *nature*, comme le devoir du médecin, consiste donc à ramener ce balancement d'égalité. Néanmoins les diverses parties du même corps peuvent avoir une autre complexion que celle de l'ensemble général, et chaque organe pèse plus ou moins fortement dans la balance de l'économie totale ; les âges, les saisons, les nourritures, les exercices habituels aggravent ou allègent diversement l'influence et le poids de chacune des parties sur le tout, comme la vieillesse et l'affaiblissement vital

diminuent l'action du tout sur chacun des membres.

Ainsi, bien que la santé parfaite résulte d'un équilibre plus ou moins exact, il est rare que ces circonstances établissant tel ou tel genre de vie, telle coutume, etc., n'y imposent pas des perturbations perpétuelles ou n'y introduisent jamais des modifications notables. Dans un système de forces, il se déclare des inégalités partielles, qui font osciller le mouvement général sans l'arrêter; chaque organe peut ébranler ainsi ses voisins, les entraîner d'après ses connexions et ses sympathies, mais si ces balancements deviennent réciproques, souvent ils sont contrepesés et neutralisés. Tout tempérament naturel ou acquis est une inégalité dans l'harmonie ou l'unité des autres organes, mais qui, devenue constante par sa durée, se coordonne avec les autres puissances de l'organisme, en sorte que cette inégalité est supportée, et même devient nécessaire par la longue habitude qui la rend constitutionelle.

De plus, il est des organes essentiellement dominateurs; la moelle épinière avec le cerveau, et le cœur, formés les premiers, meurent les derniers, parcequ'ils sont les grands ressorts de la vie; au contraire, les organes sexuels, développés les derniers, sont les premiers qui cessent leurs fonctions dans l'économie.

Dès lors que chaque société d'organes possède son énergie vitale, sa santé propre, elle se prononce dans l'association selon son poids et sa mesure. Pour que le corps entier demeure sain, c'est-à-dire parfaitement harmonique, il faut empêcher qu'aucune partie acquière trop d'empire sur les autres; car dans tout état le superflu de l'un est le nécessaire de l'autre, et

il n'y a point d'indigence quand il n'y a pas d'extrême richesse. Les inégalités excessives deviennent toujours l'origine des révolutions, puisque la nature aspire sans cesse à balancer les forces et ne se soutient qu'au moyen de l'homogénéité, résultat d'une égale pondération.

Par là nous est indiquée la nécessité d'employer les organes avec une mesure proportionnelle au tout, comme à chacun de ses correspondants, afin de conserver l'unité, la répartition équitable des puissances de la vie. Tel est l'office de l'homme qui veut exister sainement et long-temps[1].

[1] S'il se tenait, en toutes choses, également éloigné des extrêmes, combien il serait plus robuste, plus heureux et plus près de la vérité, comme de la nature elle-même! L'excès même des vertus le tue, comme l'excès des vices, car la suprême sagesse consiste à fuir ces extrêmes qui dégénèrent en abus. Le génie, dans ses plus hautes conceptions, avoisine déjà la folie, comme la trop grande médiocrité d'esprit se distingue à peine de la bêtise.

Des couleurs, des odeurs, des saveurs et en général toutes sensations trop vives ou trop faibles, nous échappent ou blessent nos organes; elles détruisent ou surpassent notre contexture par le trop ou le trop peu, de sorte que l'homme encore par là n'est en proportion qu'avec un certain *medium* d'action d'après la capacité de sa sensibilité nerveuse. Il ne possède, de même, qu'une somme moyenne d'activité organique, laquelle est surtout complète lorsqu'il arrive au milieu de sa carrière, à la plénitude de sa croissance et de sa vie. Il doit donc mesurer ses forces aux objets qui l'environnent et le frappent, s'il veut rester avec eux en parfaite harmonie et subsister sain de corps et d'esprit. Les sensations faibles paraissent fortes à une organisation neuve et croissante, telle qu'une jeunesse ardente de sensibilité; les sensations les plus fortes restent inaperçues à des organes vieillis et décroissants dont la sensibilité est émoussée par l'usage de la vie. Cependant, chaque âge a son *medium* d'impressions.

Afin de remplir les fonctions de la vie pour soi même et autrui, puisque chacun est responsable de ses jours envers la société, et lui doit le tribut de son utilité, il faut connaître le genre d'équilibre naturel à chaque individu, et la quantité d'oscillation dont chaque organe est susceptible.

Ces pondérations diverses ou spéciales pour chaque individu constituent son *tempérament essentiel*, en sorte que, dans notre machine, tel rouage ou tel système, suivant sa prépondérance, joue avec plus ou moins d'activité que les autres, et communique alors son branle principal à toute l'économie. C'est ainsi qu'une complexion nerveuse, par exemple, sollicitée par les moindres ébranlements physiques ou moraux, éprouve des secousses spasmodiques que peut à peine comprendre tel tempérament musculaire robuste, qui s'émeut faiblement sous les excitations les plus déchirantes. Or, si cette constitution apathique est soumise fréquemment à des stimulations qui exaltent davantage sa sensibilité nerveuse, à des commotions électriques, par exemple, tandis qu'on n'exercera nullement son système musculaire, on parviendra, sans doute, à la longue, à changer l'équilibre de cet organisme; de même on fortifierait, par un régime opposé, une complexion délicate et trop impressionnable. Néanmoins, les équilibres primordiaux aspirent toujours à récupérer leur état originel, lorsqu'on cesse de les contrarier; car un secret instinct, qui n'est que la conscience de nos penchants, nous ramène constamment vers les goûts innés de notre nature.

Lorsque nous écoutons cette voix intérieure qui nous révèle le sentiment de nos forces et le secret de nos faiblesses, nous étudions ainsi notre tempérament fondamental et sa limite. Il ne faut se faire toutefois aucune illusion, à la manière de ces personnes qui abusent de l'ardeur du jeune âge, ou qui calculent sur une puissance durable d'après quelques excès supportés une fois sans péril.

En effet, les signes extérieurs auxquels on reconnaît les tempéraments n'en sont l'expression fidèle qu'autant que nos penchants essentiels se trouvent en concordance avec eux. On n'a pas toujours assez compris que l'homme intérieur peut différer, d'après les modifications de son système nerveux, de l'homme extérieur, bien plus que l'animal. Celui-ci, d'ordinaire, présente un équilibre stable, uniforme, un faisceau simple; son cœur ne dit jamais non quand son regard dit oui; l'homme au contraire abuse les autres et jusqu'à lui-même; sa raison et ses passions marchent trop rarement d'accord; sur un corps massif et qui semble inerte, se rencontre quelquefois un cerveau vaste, une conception puissante, et combien de physionomies sont des masques trompeurs! C'est pourquoi le témoignage des propensions morales reste encore le plus sûr indice des complexions physiques. On ne vit long-temps et heureusement qu'en accomplissant les vœux de ces instincts originels; presque toujours ils conduisent au bien, et ne doivent qu'à des dépravations factices une direction par fois criminelle. La nature, lorsqu'il lui échappe de produire des monstres, les prive bientôt de la vie, car ils sont le résultat de chocs adventices, de dérangements qui ont bouleversé l'organisme dans sa régularité primitive. De même les vices du moral dépendent d'une perversion acquise des facultés sensitives ou intellectuelles, puisque l'ordre essentiel du monde est de procréer les êtres dans leur perfection d'après la consonnance la plus harmonique : *Mens sana in corpore sano.*

Cette même unité qui constitue la résistance des

organes associés en un faisceau solide, contre les maladies, établira pareillement la vigueur du moral ou la force intellectuelle, non moins propre à consolider l'existence. C'est être, en effet, déjà blessé que de se croire châtié d'un mal : combien d'individus ont appelé la peste elle-même et la rage par leurs propres terreurs! Il y a donc une dynamique de l'esprit à conserver, non moins nécessaire que celle du corps, pour se défendre contre toute atteinte. Combien d'individus, en apparence robustes, tombent attérés sous le coup d'impressions mentales, comme sous le charme d'un maléfice, tandis que d'autres personnes, chétives de structure, réagissent avec une vigueur étonnante, par leur centre nerveux, contre les maux corporels!

La plus essentielle, la première des pondérations est donc celle de l'appareil cérébro-spinal, par rapport au reste de l'organisme, afin que s'appuyant mutuellement, leur accord nous rende également vigoureux en tout sens. Mais parce qu'il peut se former autant de complexions diverses qu'il existe de pièces ou d'organes plus développés ou plus actifs à proportion que les autres, on voit beaucoup plus de combinaisons d'équilibres organiques qu'on n'en a décrit. Il y a les tempéraments généraux tels que ceux résultant du vaste déploiement d'un système, comme le sanguin, le lymphatique (du tissu celluleux), le nerveux, le musculeux, etc. Il se trouve en outre des constitutions spéciales; ainsi chez tels individus l'appareil reproducteur prédomine, chez d'autres les viscères intestinaux, ou seulement le foie en particulier; chez ceux-ci c'est l'appareil respiratoire ou pulmonaire, dans ceux-là c'est l'encé-

phale, etc. Quelques personnes sont puissantes par les membres inférieurs ou supérieurs, débiles par le tronc; c'est l'inverse pour quelques autres; tel a l'ouïe délicate qui devient musicien; tel autre la vue et préfère la peinture; celui-ci, qui possède un sens du goût très développé, semble être prédestiné à la gourmandise, comme celui-là à la luxure, avec ses organes sexuels ou précoces ou très excitables, etc.

Or si nous pesons de plus en plus sur ces penchants naturels pour les agrandir et les fortifier davantage, fussent-ils louables, nous nous écartons de l'équilibre général du corps et de cette unité, base de la force, de la santé solide; nous nous rapprochons de l'état morbide, résultat inévitable des discordances organiques, lorsqu'elles ont outrepassé les limites de leur stabilité. En effet, la balance du corps n'est presque jamais dans ce milieu de parfait contrepoids qui subsisterait dans l'immobilité. Il faudrait s'astreindre à une observation exacte et continuelle pour ne s'éloigner en aucun sens de ce point intermédiaire, tour de force égal à celui de ces baladins qui se soutiennent quelques instants debout sur la pointe d'une épée. Mais cette sollicitude pour rester fidèle à l'équilibre normal, doit avoir, comme toute autre chose, sa propre modération. D'abord l'attention perpétuelle qu'elle exigerait, aurait bientôt dégénéré en soins minutieux, en pratiques pusillanimes, comme chez des vieillards timorés; ils sont bouleversés au moindre écart de leurs habitudes trop scrupuleuses, de frayeurs qui aggravent leurs indispositions. Ensuite cette constante sévérité dans le régime et les autres actes de la vie nous emprisonne tellement entre des bornes étroites qu'on ne peut

plus s'en départir sans quelque péril. Personne n'ignore que l'accoutumance aux maux mêmes peut devenir si complète à la longue, qu'on éprouverait des dangers à les quitter, tel est un cautère, ou un air malsain, etc. Il ne faut pas même se pondérer uniquement pour le bien-être, mais aussi pour le mal-être dont la vie la plus fortunée ne saurait nous garantir.

Enfin nos santés ne résultent pas d'un point tellement fixe qu'il ne permette jamais d'osciller à l'entour, sans chute néanmoins. Il faut subir tantôt le froid et le chaud, l'été ou l'hiver, supporter beaucoup ou peu d'aliments de bon ou de mauvais choix selon la nécessité. Si l'homme devient plus exposé à une foule de maladies que les autres animaux, ce n'est point par ce que la nature nous aurait accordé moins de vigueur dans notre dynamique vitale, mais bien parce que mille circonstances de la sociabilité, des climats, des températures, de travaux, d'alimentation, d'habitation, etc., ébranlent ou secouent diversement notre organisme, tandis que la brute suit une vie uniforme, toute réglée par un immuable instinct; au contraire, l'homme se montre presque le seul parmi les êtres créés, habitant de toutes les contrées, et il se substante librement de toutes sortes de nourritures; preuve de l'extrême souplesse de ses organes, et combien il peut aisément se prêter à mille conditions opposées sur ce globe! Il est donc plus fort par cela seul qu'il est plus flexible, de même que notre nature intellectuelle doit, en grande partie, son étendue à sa docilité, ou plutôt à sa molle ductilité dès l'enfance; mais aussi nous en recevons plus d'occasions de maladies.

Par là nous obtenons plusieurs genres de santé,

tout au contraire du simple animal qui n'en a qu'un seul. Une machine aussi prodigieusement compliquée, aussi éminemment sensible que l'est la nôtre, si elle se détraque plus souvent, se rétablit aussi plus aisément par la variété même de ses contrepoids. Tel homme était gisant d'une fièvre grave qui se ressuscite pour ainsi dire tout à coup par une bonne nouvelle; cette femmelette délicate, si tourmentée de vapeurs et de spasmes nerveux, s'en voit subitement délivrée par des peines réelles. Telle lutte partielle peut bien soulever la masse générale, comme une maladie universelle se résoudre en plusieurs affections divisées ou particulières. Ainsi les ondes qui s'entrechoquent finissent par se contrebalancer, et de leurs contreforts naît bientôt leur calme; c'est ainsi qu'une affection se guérit par une affection contraire.

C'est pourquoi rien ne délasse davantage la tension du centre nerveux que l'exercice des muscles, ou réciproquement; en faisant vibrer des systèmes opposés, ou des organes antagonistes, on rappelle nécessairement l'économie à son équilibre. Notre ame, telle qu'un habile artiste, fait osciller à son gré les diverses pièces de notre corps, et par leur concert, obtient l'harmonie de la santé. C'est aussi ce qu'une puissance animatrice opère chez les autres animaux, puisqu'on a reconnu de tout temps ses efforts conservateurs, soit pour la guérison des membres mutilés, blessés ou déchirés, soit pour débarrasser notre corps des substances nuisibles ou étrangères. Tel est l'instinct spontané qui pousse l'animal, et l'homme lui-même, vers des objets essentiels à l'existence, ou qui nous fait mouvoir conformément

à notre bien-être, sans que nous nous doutions qu'il s'agit d'un rétablissement d'équilibre dans l'organisme. Ainsi, par une série de compositions et de décompositions au moyen de l'aliment qui pénètre dans nos corps, ils se renouvellent sans cesse, dans cet ordre régulier d'oscillations harmoniques, auxquelles préside une nature toujours vigilante, laquelle distingue l'animal d'une simple machine.

L'on ne peut trop admirer la sagesse créatrice qui consacre ce pouvoir suprême et pondérateur aux économies vivantes, afin d'inspirer jusque dans nos maladies, de salutaires propensions, en suscitant des efforts critiques pour combattre et expulser le mal. Sans ce gouvernement central de la république des organes, il y aurait anarchie, désordre, destruction, comme dans tout empire divisé. C'est précisément à cause de l'absence de ce pivot, sur lequel s'appuie le faisceau de la vie, que les corps organisés qu'elle abandonne se dissolvent et se putréfient. Chaque élément reprenant ses volontés chimiques, comme dans l'état inorganique, se résout en des composés plus simples, puisque le faisceau est rompu désormais. On pourrait même ne considérer la vie que comme un concert harmonique de forces qui conspirent vers un centre unique, mais il se manifeste trop évidemment des directions instinctives, coordonnées à chaque genre d'organisation pour ne pas reconnaître une lumière intérieure, une tutélaire autocratie présidant à toutes les fonctions, avec mesure, ordre et sagesse.

Cette force pondératrice n'est pas toutefois la raison, ni l'esprit, ou ce que Stahl confondait avec *l'ame*, quoiqu'elle opère également bien (ou mieux

quelquefois), pendant l'absence de nos facultés intellectuelles, dans le sommeil, le délire, l'ivresse et chez les fous, les idiots, enfin jusque chez les animaux les plus destitués de toute intelligence, les plus réduits à un mouvement machinal. Elle n'est point le jeu spontané et aveugle de nos parties, puisqu'elle les dirige ou les gouverne conformément à un but d'utilité, et préfère des voies appropriées; ainsi dans chaque maladie, cette force médicatrice choisit tel émonctoire pour opérer une excrétion dépuratoire efficace, et débarrasser l'économie vivante d'une surcharge morbide qui l'opprimait. Cette nature régulatrice est donc instruite d'elle-même, αυτοδιδακτος, comme parle Hippocrate[1]. Sa tendance générale consiste à conserver ou rétablir l'ensemble harmonique, par des impulsions instinctives, soit dans notre appareil nerveux intérieur, soit par le déploiement de ses actes externes : ce sujet appelle un examen particulier par son importance.

[1] Puisque la nature nous donna l'amour de nous-même et de notre conservation, elle inspira un art médicateur à notre ame, et chacun serait son meilleur médecin s'il savait bien comprendre ses inspirations naturelles. Mais il est tant d'individus violents, emportés par la fougue de leurs passions ou par l'effet d'habitudes perverses, dans une éducation molle ou gâtée, qu'ils méconnaissent ces instincts originels. Précipité dans ses penchants impérieux de gourmandise, de luxure et de mille ambitions désordonnées, l'homme s'écrie : *courte et bonne; que je périsse, pourvu que je jouisse !* En effet, la plupart d'entr'eux succombent jeunes, dans la fureur de leurs transports. Ont-ils le droit de se plaindre, ceux que la voix sacrée de la nature dans leurs entrailles, avait défendu du *trop* et averti du danger de leurs excès? ne fût-ce que pour se garantir d'eux, la médecine est donc nécessaire !

CHAPITRE II.

De l'instinct de la santé, ou de la force conservatrice et médicatrice dans les êtres animés.

Si ces êtres n'étaient que de pures machines, très bien organisées d'ailleurs, ainsi que l'ont dit quelques modernes physiologistes, ces automates plus ou moins détraqués par les maladies ne se rétabliraient point en santé d'eux seuls. L'arbre reste, par son insensibilité, indifférent de lui-même à la vie et à la mort, sans doute; néanmoins, l'acte de la végétation qui opère dans lui, cicatrice ses blessures, dirige ses racines vers les bonnes veines de terrain en évitant les obstacles, élève ses rameaux vers la lumière, aspire par son feuillage l'humidité, ou l'exhale, ouvre ou ferme ses fleurs selon le besoin de chaleur, d'ombrage, etc., qu'elles éprouvent; enfin toutes les fonctions de sa vie s'exécutent d'après des lois, mais modifiées selon les circonstances, avec une merveilleuse précision pour germer, croître, fructifier et se perpétuer, selon le climat, la saison, sur ce globe.

Voilà donc des opérations qui gouvernent la machine organique la plus simple, la moins sensible, avec une prévoyance incontestable. Y a-t-il un *esprit*, un *Deus ignotus* dans ce chêne, comme les anciens observateurs y supposaient renfermée une dryade? Non sans doute, mais l'impossibilité de se borner

uniquement au mécanisme est démontrée par cette prévision dans les actions; ainsi le palmier mâle, sous les cieux toujours ardents des tropiques, confie aux vents son pollen fécondateur précisément à l'époque de la floraison de sa femelle, tout de même que le poisson mâle vient arroser dans les eaux, de sa laitance, les œufs déposés par sa femelle. Il semble que les sexes se devinent entre eux malgré les distances, et sans se confondre dans l'immensité de la nature.

Il y a plus que du mécanisme dans tout ce qui procure guérison, restauration, génération, recherche du bien être, appropriation au lieu, au climat, aux circonstances. Si l'araignée tend sa toile et arrête les mouches machinalement, c'est, il faut l'avouer, un mécanisme bien intelligent. Si cette intelligence n'existe pas plus dans l'insecte que dans la plante, elle repose nécessairement dans l'auteur ou la puissance organisatrice de ces créatures. C'est un *esprit* caché pour l'individu qu'il met en mouvement, ou plutôt en œuvre. Le végétal, la brute, l'homme même quelquefois agissent sans savoir pourquoi, dans leurs besoins et leurs amours. Notre raisonnement ne prend aucune part à notre digestion, notre respiration, notre circulation; lorsqu'il s'en enquiert, il est beaucoup plus propre à troubler le jeu de ces fonctions qu'à les régler. Il y a donc quelque chose qui gouverne l'organisme pour nous, et plus sainement encore chez les brutes, qui ne s'en inquiètent jamais, que chez les savants qui prétendent l'ordonner parfaitement. Nous ignorons, à la vérité, l'essence même de cette puissance régulatrice; on l'a nommée *nature, instinct*, c'est-à-dire excitation intérieure, *force médicatrice*, parce qu'elle

tend à la guérison dans les maladies ; on observe évidemment ses efforts, et les êtres qui veulent subsister sains n'ont rien de mieux à faire que de se remettre entièrement sous sa direction salutaire.

Chez tous les animaux, même les zoophytes nommés acéphales, parce que la nature les priva de tête et de cerveau, l'instinct réside spécialement soit dans la moelle épinière, soit dans d'autres cordons nerveux analogues, tenant également les rênes de l'organisme. Cette moelle, ou ces centres nerveux, ordinairement munis de ganglions, remplissent les fonctions de cerveaux subsidiaires ; ils dirigent les besoins, les appétits des bêtes, dans la santé comme dans leurs altérations morbides ; ils sont les foyers des mouvements sympathiques, entretiennent l'assimilation, la chaleur vitale, régénèrent les parties amputées, et communiquent la puissance génératrice. Ainsi, jusque dans les fœtus acéphales, la moelle spinale ou des cordons nerveux équivalents, chez les mollusques, les crustacées, les insectes, les vers et autres races invertébrées, peuvent tenir lieu de cerveau, deviennent le centre de l'intelligence, des actions instinctives, de toutes les fonctions, durant le sommeil, comme pendant la veille, soutiennent la nutrition, les secrétions, etc. Chez l'homme, la moelle épinière a des communications si multipliées avec les nerfs de la vie végétative, ou le trisplanchnique, que celui-ci paraît y prendre ses véritables racines, y puiser l'énergie avec laquelle il préside aux fonctions de la nutrition et de la reproduction. Aussi l'affaiblissement, la destruction de la moelle épinière intéresse plus l'intégrité des fonctions organiques que les lésions du cerveau lui-même. La vie intérieure ou radicale tire donc ses

forces de l'axe nerveux spinal principalement. C'est de ce foyer médullaire qu'émane ce génie directeur, soutien de l'énergie vitale, comme dans les plantes un principe actif analogue déploie tous les actes de la végétation.

Car enfin l'être animé ne peut vouloir que l'intégrité de son économie; ses puissances organiques ne sauraient s'ordonner que relativement au maintien de sa santé, qu'elles doivent défendre contre toute atteinte de destruction; aussi agissent-elles par des désirs, des besoins de l'appareil intestinal; dans la fièvre, elles appètent le genre de boisson propre à la combattre; elles refusent tel aliment nuisible, comme elles indiquent à l'animal malade l'espèce de plante qui peut le guérir. Ce n'est point un pur automatisme, ni un simple jeu de l'économie, car avant même le développement des organes, l'animal était inspiré pour s'en servir un jour [1]; il y a donc quelque règle tutélaire destinée aux créatures animées, comme il existe une route éternellement tracée dans les cieux aux planètes pour le retour des saisons, des reproductions et des décompositions à la surface de notre globe. Suivre les lois de la nature, ou se mettre en harmonie avec toutes ses opérations, est donc une conformité éminemment favorable à la

[1] Sentit enim vim quisque suam, qua possit abuti;
Cornua nata prius vitulo quam frontibus extent,
Illis iratus petit atque infensus inurget.
At catuli pantherarum, scymnique leonum
Unguibus, ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vix dum etiam cum sunt dentes, unguesque creati.
Alituum porro genus alis omne videmus
Fidere et a pennis tremulum petere auxiliatum.

LUCRET., *rer. nat.*, l. 5.

vie, les transgresser ou les combattre n'amène que douleurs et ruine de l'existence. De même qu'un passager dans un vaisseau doit seconder ses manœuvres et obéir aux mouvements de ce bâtiment qui l'emporte; pareillement l'homme, petit mécanisme renfermé dans le grand mécanisme du monde, n'a rien de plus avantageux à faire que de correspondre aux vastes révolutions de cette machine sur laquelle il naît, engendre et périt. C'est pourquoi nous avons reçu une impulsion primitive, qui nous élance spontanément, à la manière des animaux, vers les actes les plus utiles à notre conservation, par cela même qu'ils concordent avec les mouvements de notre sphère et les circonstances qui nous enveloppent.

Or cette impulsion instinctive, qu'est-elle autre chose que la nature qui veut que nous subsistions? Pouvons-nous maintenir la santé autrement que par un milieu qu'elle prescrit entre tous les excès? Dans les maladies, si les contraires guérissent les contraires, n'est-ce pas en ramenant au *medium*, le *strictum* par le *laxum*, ou réciproquement? Ainsi l'on redresse un bâton courbé en le forçant à ployer dans un sens opposé.

Tous les extrêmes faisant dégénérer, les tempérances régénèrent ou améliorent, c'est le point de repos, le centre auquel aspire l'instinct médicateur. Ce ne sont pas les seuls stoïciens qui mettent le souverain bien à vivre conformément à la nature, mais tous les êtres organisés, qui, constitués par un système d'organes, tendent sans cesse à conserver ces consonnances sympathiques avec elle : ils philosophent spontanément. L'économie animale compose

un cercle qui ne résulte pas seulement de l'harmonie des éléments, de *l'eucrasie* du tempérament, ni de cette parfaite corrélation des parties nommée *symétrie*, puisqu'on peut obtenir la vigueur dans toutes les complexions et avec des formes variées, mais ce cercle de fonctions et de mouvements a besoin de suivre les lois de l'instinct afin d'accomplir sa destination naturelle. C'est ainsi qu'on a pû appeler la santé la *musique de l'ame*, établissant des consonnances par la tension harmonique de toutes les fibres du corps, son instrument, et qu'on a considéré le médecin comme un musicien habile, qui restitue également dans leur diapason normal toutes nos parties, afin que nos fonctions jouent désormais de concert.

Mais, répliquera-t-on, n'y a-t-il pas des santés maladives, telles que l'athlétique ou la pléthorique périlleuse, comme des maladies salutaires : par exemple, celles évolutives de l'économie, la dentition, la puberté, la menstruation, etc. ? Donc il y a des maux qui deviennent avantageux comme des biens dommageables.

La santé pléthorique sortant du *medium* n'est déjà plus santé; l'instinct l'annonce par l'état gravatif, ou de pesanteur, de tension qu'on éprouve dans cette surcharge de l'économie; loin qu'elle soit une santé florissante, c'est une maladie imminente. Au contraire, les maladies sanitaires sont tellement amies de notre nature que nous nous y portons avec plaisir, tout de même qu'on cherche à se débarrasser d'un poids ; ainsi nous aspirons à vomir si notre estomac est trop embarrassé. Sans doute l'effort de la dentition ou de la menstruation peut

être accompagné de douleurs, mais c'est par abus d'expression qu'on l'appelle maladie tandis qu'elle est une des plus utiles révolutions du bien-être, qui sans lui n'existerait pas.

Quoique le chemin de la santé soit assez large, on peut toutefois verser en deçà comme au-delà quand on s'écarte trop de la voie moyenne à laquelle l'instinct nous ramène sans cesse; et nous allons montrer que c'est encore la voie de la liberté comme de la force et de la vertu soit au physique, soit au moral: *per medium tutissimus ibis*.

L'être extrême se précipite de la licence dans la servitude ou se balance de l'une à l'autre, tandis que l'homme indépendant se maintient dans un juste milieu où il sait profiter des avantages sans éprouver les inconvénients de ces excès rarement durables. Placé comme dans une citadelle inexpugnable, tel que le sage, l'homme sain vit tranquille, car la maladie est agitation et mouvement multiple, la droite santé est repos. Tout ce qui penche en quelque sens que ce soit menace de tomber. Ce n'est pas tant l'absence de toute affection qui constitue la salubrité que leur mutuelle concordance. Le stoïcien qui prétend extirper toute passion, et Aristippe qui lâche le frein à tous nos désirs, sortent de la nature. Le vœu de chasteté perpétuelle n'est pas plus conforme à la vie que l'incontinence, bien que les abus de cette dernière entraînent de plus graves conséquences, car l'homme né de la concupiscence porte en lui les semences de tous les vices, et subit toutes les tentations. Ses abstinences sont donc beaucoup moins funestes que ses intempérances toujours fiévreuses ou maladives. Néanmoins, la nature humaine a besoin

de jouir, soit afin de compléter son bien-être, soit encore pour déployer toute l'étendue de sa vigueur, laquelle n'est jamais plus intègre que dans l'exercice normal de tous ses organes comme de toutes ses facultés.

La santé parfaite est cet état dans lequel on n'éprouve ni douleur ni plaisir autre que celui de jouir de son bien-être, de pouvoir employer avec liberté ses membres, et exercer ses fonctions. L'appétit, la gaîté, la vivacité, un sommeil sans trouble, l'ardeur amoureuse, enfin la pleine alacrité de corps et d'esprit, la régularité des excrétions, tels sont ses caractères et le but vers lequel se dirigent les instincts. C'est le vœu de la nature d'aspirer à l'immortalité et à la génération, voilà pourquoi la vigueur amoureuse, témoignage spontané d'énergie organique, surtout dans l'âge de la force, est la preuve de la santé, puisqu'elle dénonce une surabondance de vitalité. Mais il ne faut pas recevoir en témoignage ces excitations mensongères de la volupté, retours de vicieuses habitudes qui sollicitent de nouvelles occasions de se perpétuer. Plus on s'abandonne à l'amour, plus on y est disposé, tandis que la continence rend de plus en plus continent; aussi les personnes sobres, qui d'ordinaire sont chastes, deviennent, par cette abstinence, extrêmement robustes et vivaces, car même les arbres les plus prolifiques vieillissent et meurent plus tôt que les autres.

Ainsi nous sommes des êtres mixtes que les choses tempérées développent avec régularité; cependant un excès de vigueur est périlleux ou redoutable, puisque le bien excessif est déjà du mal.

Notre perfection physique et même morale résulte tellement de la métriopathie qu'il faut *sapere ad sobrietatem*. Tout nous recommande cette fuite du trop de bien (*ne quid nimis; omnia mediocria*), dont la tendance salutaire se manifeste par les dégoûts de notre cœur, ce *primum vivens et ultimum moriens*. En dépassant le milieu, l'agréable devient désagréable et nuisible.

Qu'est donc la nature curative sinon cette impulsion de la dynamique vitale, d'autant plus active et plus puissante que les organes sont neufs, flexibles, indépendants des volontés intellectuelles, comme dans l'enfance et chez les animaux, ou pendant le cours des maladies jusqu'au seiu du délire, ainsi que l'ont remarqué les plus illustres observateurs? Combien n'y a-t-il pas de médecins, dit Morgagni, qui tuent leurs malades, par cela seul qu'ils ne savent pas s'arrêter? Car le meilleur médecin du corps est encore philosophe comme le philosophe est le meilleur médecin de l'ame: l'un et l'autre connaissent combien il est dangereux d'employer des remèdes plus forts que n'en peut supporter notre organisme, et qu'encore vaudrait-il mieux périr de son mal que d'ajouter celui d'un remède incapable de guérir. La nature n'opérant rien sans but, ne peut avoir pour objet que le bien ou ce qu'il y a de meilleur pour nous-mêmes, jusque là qu'en nous faisant mourir, elle nous soustrait sans doute à des douleurs insupportables: à ce titre même nous lui devrions encore des hommages de reconnaissance.

L'erreur serait toutefois de ne considérer l'instinct conservateur que comme la conséquence de l'automatisme de nos parties ou de leur développement.

Nous avons vu au contraire cet instinct précéder le déploiement même des membres qu'il fait germer et fleurir. Lui seul ne tend-il pas à reconstituer un organisme délabré et comme démantelé, lorsque tel animal se recomplète, tel os rompu se soude, telle partie amputée se cicatrise, tel corps étranger est expulsé, etc.? Quoi de mieux que de s'abandonner à cet effort réparateur dans nos maux, ou de le seconder par la vraie médecine?

Si chacun épiait, non ses appétits désordonnés et factices, dus aux prévarications sociales, mais ces goûts simples que suscite l'instinct naturel, il vivrait infailliblement sain et robuste en les accomplissant. N'usant jamais au-delà du besoin des aliments et des plaisirs, il ne transformerait pas ces biens en dissolutions énervantes. Les reproches amers de la conscience, dans les erreurs morales et les crimes, ne sont pas uniquement des jugements sévères d'une raison qui se condamne ou se châtie d'elle seule, il est aussi un soulèvement de la sensibilité contre le sang que verse un scélérat, et qui l'épouvante au fond de son cœur, lors même qu'il profite avec sécurité d'une impunité perpétuelle. L'innocence de la victime, les tortures cruelles qu'on lui inflige injustement, émeuvent malgré elle l'ame la plus atroce, une pitié sympathique vient nécessairement bourreler un tyran au milieu des délices, le flétrir d'un mépris sans excuse à ses propres yeux. Sur le plus haut trône de l'univers, Tibère lit écrite sur tous les fronts, l'exécration qu'il inspirè, et ne peut se dérober à lui-même la lâcheté de ses attentats. Il y a donc un instinct moral qui le tue, comme une loi du bien qui nous vivifie!

Sans doute la nature inspira des sentiments de personnalité et d'amour de nous mêmes, indispensables à tout être pour sa conservation individuelle, pour la perpétuité de sa race, mais l'homme ayant été créé nu, sans armes, fort seulement par l'union sociale et le déploiement de sa raison, de sa moralité, ne devait pas être formé méchant envers ses semblables, dans sa primitive innocence. La prépondérance de son système nerveux et la délicatesse de sa peau le rendent le plus sympathique des êtres, dans l'expansion de sa sensibilité. Capable d'amour en tous temps, lui seul établit des liaisons de famille, de parenté, de nation, de langage ; il sait s'immoler à une patrie et à ses semblables.

Certes la *méchanceté*, destructive de toute association, de toute humanité, n'a pu être notre apanage ; au contraire, la bonté étant notre essence radicale, constitue le type normal de notre âme, comme la santé forme celui du corps. L'homme est susceptible de méchanceté comme il le devient de maladie, mais nécessairement il naît sain et conséquemment bon par son principe. Etres sociables par excellence, notre instinct originel nous confia les plus douces sympathies de réciprocité, car il n'est donné qu'aux animaux féroces, aux tigres et aux ours, de vivre ennemis et solitaires.

Et pour preuve que la méchanceté humaine n'est qu'une perversion opposée à notre nature, une lésion maniaque, une dépravation de l'appareil nerveux, ou la corruption d'autres organes, c'est que, plus un individu se porte bien, ou jouit du bien-être, plus il est disposé aux sentiments de bienveillance, comme dans la joie, le plaisir, l'espérance, la géné-

rosité de la victoire, et surtout dans l'amour, surabondance de bonheur et de vie.

Parfois cette dépravation du moral prend sa source jusque dans l'enfance, lorsqu'on élève avec brutalité un être innocent : rebuté par des châtiments, cabré par de révoltantes injustices ou la cruauté, alors s'enfonce dans cette ame neuve, inexpérimentée, le ressentiment. Ne voyant plus dans la vie que le règne de l'iniquité, elle rendra désormais à d'autres les tourments immérités qu'on lui fit supporter. On devient pervers lorsque tout le monde paraît pétri de méchanceté, et qu'être bon c'est rester dupe. Cette aigreur fixée dans les entrailles, altérant le mode naturel de la sensibilité, envenime les centres nerveux, au point que des germes de maladies mentales s'y développent souvent, et s'y ancrent même pour le reste des jours.

Au contraire, la *bonté* étant la santé morale, prolonge celle du corps : et ne voyons-nous pas que plus l'homme est vigoureux, comme l'enfant jovial, plus il a les humeurs douces et gaies? Une bienveillance amicale se lit sur le visage de tous les êtres bien portants et robustes; le plus sain et le plus heureux serait aussi le meilleur de tous, et on attribue à Dieu la suprême bonté, comme la suprême puissance.

Il y a donc harmonie nécessaire entre les mœurs et la santé. L'instinct de nature dispose le cœur à la bonté, comme on l'observe parmi les jeunes animaux, et les personnes naïves ou sincères qui s'abandonnent aux impulsions spontanées d'une ame pure, chez les peuples simples et sans raffinement. Sans doute, les intérêts compliqués de notre civilisation, au milieu de l'intrigue, de la duplicité, dans les cours

surtout, contraignent sans cesse à faire mentir les caractères; pour atteindre aux faveurs et à la fortune, on devient secrètement envieux, jaloux, méchant. Cette réaction formidable des passions concentrées dans nos entrailles, déprave ou désorganise l'instinct naturel. Ses innocentes inspirations ne sont plus comprises, et des maladies cruelles deviennent la triste récompense de ses égarements. Jusqu'à l'animal domestique, dévié de ses propensions innées, il subit plus d'affections que sa même espèce sauvage et se guérit moins facilement, tant il est dépaysé dans ce monde nouveau qui ne lui présente que des étrangetés.

Que faut-il dans la plupart de nos maux? retourner à la nature dont on s'est écarté, car l'instinct enseignant la voie de bonté (comme de la modération et de la sagesse qui en sont les éléments) dirige vers la satisfaction physique et morale.

La médecine ne comprend guère que des dérangements matériels, parce qu'ils sont manifestes, comme sources occasionelles des maladies; cependant il serait temps d'étudier celles que l'homme achette au prix de ses malignités, de ses aberrations mentales. On a dit que certaines lésions des poumons disposent à des excès voluptueux, comme des affections particulières du foie au penchant vers le suicide, et comme les dilatations anevrysmales du cœur ou des gros vaisseaux suscitent des rêvasseries habituelles; mais n'a-t-on pas pris souvent les effets pour les causes? Combien de soucis, de tourments d'un esprit ambitieux, font germer d'affections hépatiques! Combien de débauchés ont payé leurs erreurs par de mortelles maladies de poitrine, par la phthisie tuberculeuse! Pourquoi une âme saine dans sa bonté ne tendrait-

elle pas à régler avec plus d'harmonie le jeu de l'appareil nerveux, et à rendre les fonctions corporelles aussi bien équilibrées qu'elles? Ne voit-on pas, dans les maladies, la vigueur se rétablir à mesure que les inquiétudes et les fureurs s'appaisent et sont remplacées par la gaité ou d'heureuses espérances?

Il faut l'avouer, l'anatomiste, le physicien de nos jours, habitués à ne considérer, à ne toucher que des parties matérielles, ne voient souvent dans nous qu'une fabrique dont ils étudient fort bien les contrepoids, les leviers et les rouages, comme autant de ressorts mécaniques qui entraînent tous nos actes dans un jeu automatique; nos passions, nos propensions, nos facultés intellectuelles même paraissent à leurs yeux tellement un ébranlement organique, qu'ils penchent à nous croire une sorte de statue condamnée par la fatalité à subir une série d'actions de nutrition, d'accroissement, de génération, etc., comme à émettre une certaine quantité d'idées.

Les psychologistes, d'autre part, considèrent l'ame humaine comme un principe spirituel éminemment spontané et volontaire, qui ne se gouverne que d'après son libre arbitre, par la comparaison des objets ou des raisons; ils sont tentés de regarder le corps comme étranger à nous-mêmes, en sorte qu'on devrait être toujours le maître de ses passions, et inaccessible à tous les penchants de la nature physique.

Mais il est évident que ces opinions extrêmes ne représentent pas l'homme entier; chacune ne le peint que de profil; pour former le tout il les faut réunir, puisque nous possédons deux natures. En effet, considérons les rapports qui les rattachent. Tous les premiers essors de l'ame sont expansifs et

généreux, dans la jeunesse qui ne vit que pour aimer; ses instincts sont vifs; son cœur ardent, magnanime, s'élance au dehors et embrasse la vertu : tout aspire à s'accroître, tout déborde de santé et de vigueur. Au contraire, les penchants du corps ramènent vers lui-même, à un froid calcul d'égoïsme, aux réflexions timoreées et avares comme dans la vieillesse, qui, se défiant de tout, ramasse au-dedans d'elle sa vie, parce qu'elle redoute la mort. Alors, l'ame se crampone pour ainsi dire au corps; dans la jeunesse, c'est le corps qui se sacrifie pour l'ame.

Il y a donc en nous deux puissances antagonistes, manifestant trop souvent des intérêts opposés. Combien de fois a-t-on peine à dompter ces affections brutales qui font fléchir de nobles ames vers les plus ignobles excès, ou cette sorte d'élan des organes pour des voluptés qui tyrannisent notre raison et obscurcissent la lumière des plus purs instincts! Devant satisfaire à deux genres de besoin, ceux du corps et ceux l'intelligence (accouplement incompréhensible de l'ange et de la bête, pour ainsi dire), l'homme tantôt succombe bassement en criminel, tantôt se relève en héros. Qu'il possède en effet ce sublime instinct, ou si l'on veut, cette grâce divine qui le fait immoler à la vertu, qui le transporte à la gloire, aux plus généreux dévoûments pour son pays ou pour la science, pour l'espoir de l'immortalité, il vit hors de lui-même par la pensée, il a faim d'illustration et de renommée non moins que d'aliments corporels, et pour lui c'est toujours exister que s'ensevelir dans un triomphe éternel.

On comprend donc mal l'homme lorsqu'on ne veille qu'à la structure de son corps; le plus humble

berger conserve encore cet amour-propre moral qui se révolte contre l'humiliation. C'est l'ame qui sent sa noblesse originelle, qui ne peut subsister opprimée dans une complète abjection. Là même éclate encore un instinct tutélaire, puisque l'homme abjurant tout amour-propre ne serait désormais qu'un cadavre.

Ainsi, la nature humaine, différente de celle des animaux, réclame, pour maintenir la plénitude de la vie, deux genres d'intérêts, et l'intervention des instincts moraux comme des instincts physiques. Nous seuls pouvons être malades et ressuscités par l'influence nerveuse. On ne peut pas rassurer un chien, un cheval malades ; il faut ranimer l'homme par la confiance, plus efficace que les remédes, ou d'abord médicamenter l'ame en fortifiant ses éléments conservateurs. Ceci est d'autant plus nécessaire, qu'on peut mourir par le seul effroi de la mort, et que beaucoup d'êtres délicats ou faibles pâtissent bien davantage des coups de l'imagination que des douleurs physiques elles-mêmes. Cette prodigieuse faculté attire les dangers qu'elle se représente déjà comme actuels ; et sa même énergie capable de tuer est aussi capable de guérir [1].

[1] C'est évidemment aux plexus nerveux du grand sympathique ou du système ganglionaire que viennent retentir toutes les affections conservatrices de l'individu, et reproductives de l'espèce humaine. Comme ce réseau nerveux se rattache par de nombreuses anastomoses à la moelle épinière, celle-ci devient pareillement centre des mouvements de la vie organique, ainsi que l'ont expérimenté Legallois, Wilson, Philip, et d'autres modernes physiologistes. Personne n'ignore que Lacaze, Bordeu, Buffon, Cabanis, Reil, et Bichat surtout, ont montré par diverses preuves que les passions résident dans le système des ganglions, le plexus solaire et les viscères appartenant à la vie intérieure (organique ou végétative), tandis que le cerveau est le foyer des mou-

vements volontaires de la vie animale ou de relation, comme des facultés intellectuelles.

On doit donc attribuer à ces nerfs inter-costaux, à leurs ramifications, à leurs ganglions, sortes de petits cerveaux (selon Johnston, Willis, Vieussens, Winslow, Bichat, etc.), les actes instinctifs, les penchants dont le but est la conservation de l'organisme. C'est cet appareil, disent Sœmmerring, Tiedemann, Lobstein, Broussais, etc., qui préside essentiellement dans l'enfance, chez les idiots, chez tous les êtres qui végètent plus qu'ils ne vivent. C'est lui qui, pendant l'état de maladie, suscite, règle les efforts critiques salutaires, lui seul qui rétablit l'harmonie dans le trouble et les désordres de nos fonctions vitales. Tous les phénomènes de la force médicatrice, ajoutent Tiedemann, Reil, etc., ne sont que des effets de ce puissant entrelacement nerveux, gouvernant spontanément et d'une manière automatique, indépendante de tout raisonnement, ou même contre la volonté (comme dans le vomissement ou d'autres excrétions curatives), pour la réparation de l'organisme animal. Cette sphère végétatrice, isolée, au moyen des ganglions, de la sphère animale ou volontaire, comme parle Reil, est donc le foyer des appétits, des penchants instinctifs, ou de ce sentiment interne qui veille à notre conservation, au milieu même du délire des passions et des maladies. Lui seul aussi préside aux fonctions nutritives, et domine les génératrices; il précipite ou arrête les sécrétions; il règne sur le cœur et la circulation du sang; lieu commun des branches diverses de l'arbre nerveux, il entretient le commerce de la sensibilité, de la vie, avec le cerveau et toutes les autres parties du corps, qu'il peut ébranler de spasmes convulsifs, soit dans les passions, soit dans l'hystérie, l'hypochondrie, les affections de l'estomac et des entrailles, les coliques, les vers, les mouvements fébriles, les actes sympathiques. Le ciel et l'enfer, pour ainsi parler, ont leur siége dans cet admirable réseau nerveux, qui, enlaçant toutes nos fonctions, les fait vivre et les fait mourir.

CHAPITRE III.

Des lois de la nature et de l'habitude, ou des effets de l'éducation sur la vie humaine.

Suivre les purs instincts corporels, c'est ne vivre que selon la nature brute : écouter les lois de la raison, c'est exister conformément à l'état de la civilisation. Le premier genre de vie est celui de l'*animalité*, le second appartient à l'*humanité* : il y a dans nous de l'une et de l'autre.

Nos penchants originels, dira-t-on, sont vicieux; il convient, dès l'enfance, de réprimer toute corruption primordiale, de trancher au vif dans cet égoïsme natal qui tend à tout rapporter à notre personne, à nous attribuer violemment ce qui est à notre convenance. Il faut qu'une éducation salutaire enseigne à réfréner nos penchants vicieux de gourmandise, de luxure, de fainéantise; et la colère, l'envie, la rapacité, et cet orgueil dominateur, cette cupidité envahissante, insatiable, qui n'aspire à rien moins qu'à s'arroger l'univers, s'il était possible. Telle est l'essence de l'animalité, laquelle deviendrait inconciliable avec un état social bien ordonné, puisque le principe indispensable de toute union politique consiste à céder de ses droits, à se renfermer dans le cercle de ses devoirs, afin de laisser à ses semblables des avantages égaux pour subsister. C'est pourquoi la morale chrétienne, qui recommande l'humilité, une charité réciproque, la tolérance et

jusqu'à l'amour même des ennemis, avec le pardon des injures, est la plus capable de fonder des sociétés éminemment civilisées, comme elle est la plus opposée à la *nature brute*.

Nous sommes loin de nier l'importance, la nécessité même de l'éducation pour réformer des caractères dépravés et pervers : mais aurions-nous emprunté ces défauts à la constitution primitive du cœur humain ? Ceux-ci n'y auraient-ils pas été inoculés à la manière des virus ou des maladies contagieuses, puisque tous les autres êtres sont naturellement exempts des vices opposés à leur conservation mutuelle, au maintien de leur espèce ?

La divinité aurait-elle maudit et déshérité précisément la première, la plus noble de ses créatures par une dégradation radicale et innée, tandis que les brutes les plus abandonnées à leurs appétits spontanés naissent pures de toute corruption ? Est-il prouvé que les sauvages s'élevant d'eux seuls, grandissant hors de toute contrainte physique et morale au fond de leurs forêts, deviennent spontanément plus méchants ou plus criminels que la plupart de nos concitoyens si polis et si soigneusement corrigés ? La nature n'aurait-elle pas créé, au contraire, le cœur humain à peu près semblable partout, aussi-bien que les corps ? Nos défauts, nos travers, nos vices plus ou moins répréhensibles ne résulteraient-ils pas plutôt d'une multitude de conjonctures qui les insinuent ou de causes adventices propres à les développer ? Ainsi le Français, cette nation sans contredit la mieux policée, qui passait pour la plus douce, la plus aimable de toute l'Europe au XVIIIe siècle, n'a-t-elle point paru,

dans le délire de ses révolutions, la plus féroce et la plus abominable? Cependant n'est-elle pas aujourd'hui tout autre qu'elle fut au milieu de ces tempêtes politiques?

Que l'homme naisse avec des passions, qui en doute? Elles lui sont indispensables comme aux autres animaux; et d'après l'étendue de sa sensibilité médullaire, il les poussera beaucoup plus loin que ne le peuvent faire les brutes; mais pourquoi sortirait-il du sein de la nature tel qu'un monstre déjà sacrilége avant d'avoir agi? Pourquoi deviendrait-il coupable en obéissant aux plus saints penchants que cette bonne nature plaça d'elle-même dans nos cœurs? Par quel funeste privilége, seuls entre tous les êtres, serions-nous condamnés à une éducation toute factice, réduits à préférer un art douteux et mensonger, aux voies simples que l'instinct naïf nous inspirait ainsi qu'à toutes les créatures de ce globe?

La dépravation des mœurs sociales, cette destinée également redoutable et infortunée a-t-elle été imposée aux nations les plus intelligentes, et l'invincible ignorance du sauvage devient-elle l'indispensable égide de son innocence? Ne subsisterait-on heureux et sage qu'en se confinant dans la stupidité? L'homme alors n'accomplirait pas toutes ses conditions d'organisation sur la terre; créature éternellement mutilée, s'il avait obtenu les facultés les plus éclatantes sans les moyens de les employer, ou s'il était corrompu jusque dans sa moelle primordiale. Il est moins injurieux de penser que nous reçûmes en naissant les germes de toutes les vertus nécessaires à notre bonheur, et que nos erreurs ou nos fautes émanent du dehors, de même que les

monstruosités résultent de chocs étrangers aux êtres vivants.

La nature des brutes ou leur principe vital étant moins parfait que le nôtre spécifiquement, il a moins développé aussi leur organisation, ou leur cerveau et les parties servant à l'intellect. C'est encore pour cela que nous avons reçu la station droite, la liberté des mains, tous moyens d'instruction, de travail et d'industrie. Ainsi nous devons seconder cette constitution naturelle, qui relève notre front vers les cieux, comme si nous étions formés, selon le phisophe Anaxagore, pour admirer les astres, céleste et religieuse patrie qui nous attire. Quelle impiété, quelle parricide ingratitude, dit Cicéron, d'abdiquer avec les animaux une si noble et si sublime destination, ou la sagesse elle-même, science de toutes les choses divines et humaines !

Le but d'une bonne éducation doit être de recueillir au centre encéphalique les principales forces de vie, afin de diriger nos diverses facultés et nos habitudes. Autrement l'homme, abandonné à une existence toute brutale, demeure long-temps *écervelé* ou sans jugement, sans raisonnement exact. Celui qui a reçu, au contraire, cette éducation conforme à notre organisme, devenant alors capable de bonnes directions vitales, sera manifestement plus sain, plus vivace que quiconque dissipe ses puissances et ses facultés dans le désordre, ou les évapore au dehors par tous ses sens.

La nature avait d'abord tracé dans notre centre médullaire, avec l'instinct et les directions primitives, les lois éternelles du sens commun parmi la république des intelligences. Ces facultés étaient

dues, ou plutôt inhérentes à la première des créatures, reine de toutes les autres. Cependant des habitudes vicieuses, nées de notre indépendance même, et des notions erronées viennent effacer ces augustes empreintes de la vérité; tels que des manuscrits palimpsestes, les légendes plus ou moins bizarres, qui composent désormais la trame de nos connaissances acquises, ont recouvert les caractères primitifs de la raison humaine. Restituer les esprits dans l'état de pureté originelle devient en quelque manière une œuvre d'antiquaire. Il faut remonter aux instincts primordiaux; il faut retrouver les vestiges de ces sentiments nobles, de ces généreuses pensées que la main de la nature avait pris soin d'inscrire jadis dans l'ame humaine; tel est le devoir de toute salutaire éducation. . . . . .

Qu'un homme se compose sur un modèle, quelque parfait qu'il soit, ce n'est toujours qu'une copie. Mais si, loin de s'asservir à d'autres intelligences, même originales, il s'en aide comme d'instruments pour exercer sa raison, alors redevenu lui-même, sans affectation, il s'approprie le bien qu'il rencontre. Il apprend que nos expériences constatent, mais ne créent pas, et que les méthodes, comparables à des moules préparés pour imprimer la forme aux objets, sont vides par elles-mêmes; qu'il faut savoir sur toutes les choses quelque chose, et sur une seule tout, en ne s'adonnant essentiellement qu'à un ouvrage ou un art. Mais souvent un esprit audacieux, semblable à Samson, préfère d'être écrasé sous les ruines de l'édifice dont il ébranle les colonnes, plutôt que de ramper dans la captivité et l'aveuglement.

Il est donc une gymnastique intellectuelle qui

fortifie l'encéphale, lutte dont l'avantage consiste à rendre le bon meilleur, comme elle aurait l'insigne inconvénient de rendre le méchant pire. Par cet exercice bien approprié aux défauts, les corps difformes, ainsi que les esprits faux, redressent leur laideur. C'est que l'étude de la vérité étant une identification avec l'ordre de la nature, fait renaître à l'état régulier; elle attribue au moral ce qu'une droite conformation communique au physique, *la santé* et *la beauté*.

La faiblesse de l'homme, réplique-t-on, est telle qu'en s'éclairant dans un sens, il en reste toujours un autre nécessairement dans l'obscurité. L'ame a son côté nocturne de crédulités et de chimères; pareille à ces sphères empruntant leur lumière à l'astre du jour, elle offre tour-à-tour diverses faces à ses rayons, mais en vain, l'ombre dérobe sans cesse l'autre moitié de leur globe. Si l'esprit humain s'avance en un sens, il perd souvent de l'autre; puisque nos nouveautés ne sont parfois que l'oubli du passé, à quoi bon le torturer de recherches d'une utilité au moins problématique? Il expulse en vain cette ignorance originelle; adhérente à toutes les régions que l'étude cesse d'illuminer, elle se réfugie où finit le savoir. Il fallait pareillement à nos vices, comme aux mauvaises humeurs du corps, une sorte d'exutoire; ainsi jusque dans nos plus hautes vertus se nichent imperceptiblement l'orgueil, la vanité, inévitables compensations d'autres sacrifices. Nous ne dissimulons point ces accusations.

La faute n'en serait-elle pas à l'absence, dans la plupart de nos éducations, de cette direction primitive de l'ame humaine vers l'aurore de la vérité,

comme de nos yeux vers l'astre du jour; direction si propre à redresser, à réveiller les entendements, en même temps qu'elle les rappelle vers leur innocence originelle, gardienne de la santé? Il y a dans nous un foyer divin par lequel nous jugeons de ce qui est bien et raisonnable. Cette lumière qui éclaire tout homme naissant ne nous attire-t-elle pas malgré les penchants corporels à tous les actes qui ennoblissent notre race? Le courage, la générosité, la force morale contre les passions viles, ne sont ils pas des ressorts essentiels à notre espèce? Ne dit-elle pas de sacrifier en mille occasions le corps à l'âme?

Quand même il résulterait un amoindrissement des fonctions digestives et génitales par des abstinences, et une propension à l'hypochondrie mélancolique, si c'est pour l'avantage du moral, l'homme se doit-il plutôt à son enveloppe matérielle qu'à ses facultés supérieures? Si la perfection de toutes les créatures consiste à obéir à leurs inspirations natives, pourquoi l'homme destiné à la pensée et tirant d'elle toute sa supériorité comme sa puissance, serait-il maladif, en se perfectionnant dans son éducation? sera-t-il exilé du paradis terrestre des sciences, pour avoir goûté les fruits de l'arbre du bien et du mal? Tout ce qui fortifie le centre nerveux, principal excitateur de la vie, ou l'encéphale, n'est-il pas éminemment salutaire? Serait-ce vivre avec force que de se montrer impotent du cerveau à la manière des idiots ou des brutes? L'homme seul, né à la Divinité, ne doit-il pas se destiner *naturellement* à la culture de son intelligence, à la philosophie, son plus sublime attribut? Puisque la nature ou la Providence nous permit de faire tant de dé-

couvertes dans les sciences et les arts, comme la navigation, la boussole, la poudre à canon, les liqueurs fermentées, etc., nous enrichit de tant de métiers et d'une immensité d'objets, sous chaque climat, sans compter ce que l'avenir nous réserve encore, sommes-nous coupables de suivre cette voie de perfectionnement? Sortons-nous de l'harmonie universelle, ou plutôt nous y conformons-nous en poursuivant la carrière de notre perfectibilité? Nous prouverons plus loin que telles sont au contraire nos destinées, et que toutes les connaissances de la vie conspirent au bien-être de l'homme, de même que tous les astres concourent à la clarté de l'univers.

Ainsi, ce que la lumière est à l'œil, la vérité l'est à l'entendement humain, qui se plaît à savoir, comme l'œil se plaît à voir. Ce que nous appelons *art, éducation* serait nuisible autant qu'il nous égarerait hors de l'ordre naturel! La société, toute l'industrie de la civilisation contribuant à la multiplication, au bonheur de la race humaine, ne sont-ils pas en effet un développement de nos instincts originels, dont on peut abuser, sans doute, mais purs par eux-mêmes? L'abeille qui associe ses travaux se déprave-t-elle en exerçant pour ainsi dire des arts, lorsque les unes sont consacrées aux œuvres mécaniques, les autres à la propagation? Le castor qui n'élève ses cabanes que loin de l'homme, est-il plus corrompu que celui qui vit solitaire, dispersé par notre tyrannie? Qu'on se défie donc moins des propensions essentielles à notre humanité; qu'on s'efforce moins de la réfréner comme si elle naissait atroce ou furibonde!

Redresser la nature n'est point la contrarier, c'est

la servir, comme un arbre dont la sève s'égarait, aspire à la faire utilement rentrer dans ses canaux. Il suffit de montrer le vrai à notre nature, qui s'y porte d'elle seule lorsqu'elle le connaît, de même qu'un membre déformé reprend sa figure normale avec facilité sous la main d'un habile orthopédiste. Il y a des monstres; qui en doute? mais tout être bien constitué n'a besoin que de suivre sa voie; il suffit de l'éclairer, car une curiosité innée est à notre intellect ce que l'appétit est au corps. Puisque la nature humaine fut créée éminemment sociable, il était nécessaire qu'elle naquît essentiellement morale, et ne peût subsister saine sans être l'une et l'autre.

Épions l'enfance, en effet, avant d'être dégradée et souillée par des institutions corruptrices. [1] Que nous montre-t-elle d'abord? Cet âge innocent n'est-il pas celui de la vive gaîté, du mouvement, de l'insouciance, d'une franchise toujours ouverte, ardente, généreuse? Les enfants n'aiment-ils pas leurs semblables? ne recherchent-ils point entre eux la justice, l'égalité? leurs défauts ne sont donc pas sans

[1] Ce qui nuit à la bonne conformation du système osseux, par exemple, et de l'appareil cérébro-rachidien, ou des centres nerveux que contiennent ces boîtes osseuses, c'est l'oubli des soins d'une bonne éducation physique, et d'une alimentation suffisante et facile à digérer; c'est, de plus, une éducation intellectuelle vicieuse ou mal conçue et molle ou inerte, comme celle où l'on surcharge la tête sans former le cœur ou les sentiments moraux; ce sont la masturbation et d'autres passions corrompues, à cette époque où elles fanent si promptement les fleurs de la vie. Ainsi, par de funestes déperditions de sperme, il s'opère une déviation, ou une inégalité d'accroissement, au temps de la puberté, en sorte que l'on voit naître la gibbosité, les contournements rachitiques, non moins pour les fonctions mentales que pour les corporelles.

vertus, et le genre humain abandonné à ses propres volontés, comme il dut l'être aux anciens jours du monde, ne se montrerait point infidèle aux lois sacrées de la bonté qui préside à la conservation de tous les êtres.

Oui, s'il est un moyen de nous rappeler à la pleine santé, à cette vigueur primitive, apanage de toute créature accomplissant son instinct normal, c'est de nous dépouiller de tout ce qu'il y a de contraint, de factice, de faux dans les habitudes artificielles de nos éducations; c'est de ne rien opposer au libre ressort de l'ame dans ses élans généreux, par la contradiction des intérêts du siècle. Nature, vérité, harmonie des fonctions, grâce et beauté du corps, tout émane de cette délicieuse indépendance qui permet un développement complet aux forces du centre cérébral, comme aux autres organes; il ne faut pas plus de maillot et de langes à l'un qu'aux autres.

Car la puissance du physique est fondée sur celle de l'appareil nerveux, foyer de notre moral; celui-ci s'augmente par un exercice modéré, par la continence des plaisirs, qui rend mâle, et qui condense les forces vitales. La règle, l'ordre rhythmique des recettes et des dépenses de l'organisation résulte ainsi d'une éducation conforme à notre suprématie.

Disons plus: sans doute les accoutumances facilitent le jeu des organes et en augmentent l'énergie; il y a meilleure digestion, quand on prend à ses heures réglées des nourritures usitées. Tous les autres actes de notre économie, le sommeil, le réveil, le travail de l'esprit et du corps, les excrétions, etc., s'exercent avec plus d'aisance, de salubrité, de perfection

en s'accommodant à des retours réguliers, par une éducation prolongée. La coutume devient ainsi pour chaque individu sa meilleure loi de vie, à tel point que des choses malsaines par elles mêmes, mais auxquelles on s'est familiarisé de longue main, agissent alors comme bienfaisantes, en sorte qu'on ne peut plus s'en passer : par exemple, du tabac, de l'opium, etc. Des vices même perdent une partie de leur nocuité par cette accoutumance de la constitution à les tolérer. Employons cette merveilleuse propriété de l'habitude à nous endurcir aux travaux, à la douleur, aux intempéries, à tous les accidents inévitables de notre condition. Voilà les utiles conquêtes d'une bonne éducation, puisqu'elle peut, à l'aide de ces salutaires accoutumances, dompter nos plus vicieux penchants et nous faire don des victoires les plus difficiles!

Qui ne croirait, d'après ces heureux résultats, que la règle sévère de la coutume doit présider à tous les actes de notre vie ; qu'il en faut porter sans cesse le joug bienfaisant, la préférer même à la nature, à laquelle elle se substitue au point de la remplacer ou de la repêtrir en une nouvelle nature? C'est ce qu'on recommande généralement. Rien pourtant n'est moins convenable à notre essence, qui consiste dans l'amour de notre liberté naturelle. Quiconque s'astreint à cette vie trop fixe, se restreint, s'emprisonne lui-même dans ses limites. Les habitudes deviennent autant de lisières ou de béquilles pour soutenir les faibles et les boiteux. Que le valétudinaire ne mange qu'à ses heures ; qu'il s'étaie de cette puissance des retours périodiques pour susciter les fonctions de son estomac, comme celle des autres organes. L'homme

sain qui se condamnerait à ne pouvoir jamais agir, penser, se nourrir, veiller ou dormir qu'à ses heures prescrites et sans la permission d'une habitude, ne s'appartient plus; devenu machine à ressorts, il est démonté hors de son moment propice, et l'heure même de ses amours est sonnée par sa pendule. Une telle mécanique peut elle subsister sans dérangement au milieu des chances multipliées de l'existence? Je conçois que des citadins, de vieux célibataires, aient leur ménage ordonné avec une telle régularité, que pendant quarante ans, ils exécutent ponctuellement la même chose tous les jours que le ciel leur accorde; mais si peu qu'ils se dérangent, les voilà malades et aux abois, payant de rudes amendes, punis pour avoir enfreint l'autorité despotique de leur règle. Ces gens sont au couvent chez eux, et certes ils ne vivent pas plus long-temps, par ces entraves, que les autres hommes par leurs déréglements et leurs extravagances.

Il y a donc quelque chose de mieux encore que les meilleures coutumes, ou l'éducation même la plus austère, c'est de rester fidèle à son indépendance; c'est de préférer ce qui nous plaît, ou notre volonté (en tant qu'elle n'est point malfaisante), à des objets plus salutaires. Mais communément on erre à cet égard, puisque si l'instinct, ou nos désirs s'attachent à des choses nuisibles, ce n'est plus la véritable nature. Voilà déjà l'influence imperceptible de mauvaises habitudes; voilà le résultat d'erreurs antérieurement acquises, ou venues du dehors.

Que l'on écoute, en effet, les caractères les plus heureusement constitués, ces tempéraments de l'optimisme, chez lesquels toutes les fonctions s'opèrent

sans effort et d'un concert unanime, leurs instincts primitifs sont droits, leurs sentiments pleins de générosité. Tels sont en particulier les sanguins, quoique les autres complexions en soient ou en deviennent aussi plus ou moins susceptibles. Le *génie* ou une vive intelligence, pour les fonctions de l'encéphale, la *bonté*, acte normal de l'appareil nerveux du grand sympathique, voilà le résultat de l'harmonie, ou d'une simultanéité correspondante entre nos facultés internes et externes; mais l'erreur, la duplicité, l'inconséquence, la perversité, de même qu'un développement inégal ou maladif, deviennent les tristes fruits du désaccord entre les fonctions des deux systèmes nerveux, cérébral et trisplanchnique.

L'art ne doit s'employer qu'à nous réintégrer dans la voie naturelle. En effet, l'éducation qui nous relève est la plus conforme à notre supériorité; sa mission est de fortifier les organes encéphaliques, distinctifs de notre seule espèce. En refrénant ceux qui n'appartiennent qu'à la simple *animalité*, on se rehausse dans *l'humanité*.

Ainsi, manger, dormir, engendrer, étant des fonctions rabaissantes du système nerveux trisplanchnique, et desquelles notre espèce ne peut jamais s'affranchir, ces actes qui dominent la brute, doivent, dans l'homme adulte jouissant de ses facultés, se subordonner aux actes, d'une volonté éclairée et vertueuse. Tel est le véritable but de la race humaine, si fière de la prérogative de sa raison, qu'elle ne peut pas l'abdiquer sans descendre au rang de l'animalité. L'une des distinctions les mieux fondées entre les hommes est donc celle de l'esprit, comme l'une des injures les plus humiliantes est pour eux la

qualification de *bête*. Aussi toutes les nations du globe, depuis les âges les plus antiques, s'élancent dans la carrière ascendante de la civilisation par un instinct spontané. Elles ne retombent vers la barbarie que par ces désastres de révolutions et de discordes si funestes à notre état naturel, puisque nous avons reçu un appareil nerveux le plus développé de tous, pour la sociabilité et l'emploi d'une intelligence dominatrice des autres êtres.

Que l'homme comprenne donc son devoir véritable sur le globe qu'il foule de ses pieds, tandis qu'il élève ses regards vers les cieux! Qu'il se considère comme le maître et le roi de cette planète, en laissant sa pensée s'envoler, par son essor naturel, vers l'immensité. Dépositaire d'un rayon immortel de lumière, semblable au miroir réfléchissant la splendeur du soleil, que son ame remonte sans cesse vers sa céleste origine; que, dédaignant les calculs de l'égoïsme, elle délaisse le fardeau des intérêts terrestres, ces passions abjectes du siècle qui saccagent la vie; que, dégagée de ses liens, elle nous allège de tous les soucis, de tous les outrages de l'existénce.

Car l'homme, unique modèle entre les créatures, entr'ouvrant, par la force du génie, les voiles de l'avenir et les mystères de l'univers, a pu révéler au monde un Dieu. Lui seul a su comprendre les charmes de la vertu, de la gloire, de la sagesse et de la vérité, objets sacrés d'un éternel enthousiasme, dérobés à tous les autres animaux qui peuplent ce globe. L'être qui s'enivre dans les délices de ces contemplations, y puise le bonheur, la santé, la longue vie.

En effet, purifié des passions terrestres, désormais

inaccessible aux intérêts périssables, le mortel qui s'élance par le perfectionnement de sa nature dans ces hautes admirations, s'unit aux objets dignes d'un incorruptible amour. Ne touchant plus au sol que par les moindres adhérences, il participe à peine aux altérations corporelles, et toujours on a vu cette vie d'inspiration garantir de la plupart des maladies, défendre des contagions. Soit que la sobriété, la continence, la sagesse, ses compagnes inséparables, maintiennent l'harmonie et l'équilibre des forces physiques; soit que la tension de l'esprit, l'absence des voluptés, l'insensibilité des membres rendent ceux-ci indifférents aux chocs, aux secousses extérieures, l'expérience a démontré que les contemplatifs, soit religieux, soit philosophes, tous ceux qui florissent principalement par le cerveau, peuvent subsister long-temps sains, tranquilles et heureux, jusque dans les derniers rangs de la fortune et de la société.

La plupart des animaux, et les humains qui leur ressemblent, dissipant au contraire leurs puissances de vie par les sensualités du goût, des parties sexuelles, et toutes les concupiscences matérielles, se fondent, en détail, chaque jour : tels que des vases fêlés et entr'ouverts, ils laissent écouler et évaporer la liqueur précieuse qu'ils avaient reçue. Mais l'homme digne de ce titre, qui suit sa vocation originelle, recueille avec soin au cerveau, comme un nectar délicieux, les éléments de son énergie. Aussi l'être rationnel et méditatif, le plus riche en principe nerveux cérébral (relativement à la masse de son corps), est doué d'une longue vie, puisqu'il surpasse même l'éléphant et d'autres puissants mammifères par sa durée.

Or, la nature prescrivant à chaque être d'accomplir sa destinée par l'organisation même dont elle l'a doté, elle fait de notre race une créature morale, spirituelle, qui se dégrade toutes les fois qu'elle néglige d'obéir à cette loi de sa suprématie. Et voyez ces individus abjects et imbécilles, dont le front aplati se tourne en vain vers les cieux ; ils n'y rencontrent ni un Dieu, ni le génie ; viles excrétions de la fange, qu'ils retournent dans son sein, qu'ils y croupissent et l'engraissent de leurs cadavres !

Mortels sublimes, anges de la terre, passagers sur cette planète où vous vécûtes étrangers aux fureurs et aux attentats qui la ravagent, les cieux vous protègent, vous resplendissez dans votre humilité même au-dessus des couronnes et des empires ! Heureux dans la simplicité de l'innocence, ignorant l'injure et les artifices de la fraude, tantôt douces colombes, tantôt aigles planant au-dessus de la foudre, vous contemplez à vos pieds les ignobles intérêts pour lesquels tant de créatures s'entr'égorgent. Qu'est, en effet, cette vie entre les abîmes de l'éternité, et ce globe à travers ces légions d'astres innombrables qui roulent dans les profonds espaces des cieux ! Et nous nous croyons quelque chose ! Alors nous méritons de mourir.

CHAPITRE IV.

De l'état de la sensibilité physique et morale, ou de l'emploi des excitants et des calmants, par rapport à la vigueur.

Quoique des individus puissent être égaux par la quantité de leurs forces vitales, lorsqu'ils sont bien constitués, l'aptitude de leur sensibilité n'est nullement pareille, puisqu'on en trouve d'apathiques, et d'autres doués d'une extrême susceptibilité physique, d'une activité morale énorme jusque chez des tempéraments en apparence identiques. Tel se montre infatigable pour les voluptés, tel autre froid et sévère ; celui-ci, bouillant, fait jaillir par explosion une mobilité toute expansive, tandis que celui-là couve ou concentre au dedans de profondes passions. Toutes ces dispositions, dépendantes de l'organisme, pour l'ordinaire, mais modifiables selon les âges, les sexes, les climats, le régime et les habitudes, influent trop sur la santé et le bonheur pour ne pas obtenir notre attention.

Quiconque est né avec le don ou le malheur d'une ardente sensibilité possède la source également fortunée et fatale des grands plaisirs et des grandes peines. Toutefois, cette capacité de sentir beaucoup, si elle promet des délices, et même les éblouissantes faveurs de l'esprit ou du génie, consume aussi plus rapidement l'existence, puisqu'elle fait éprouver la douleur avec des tourments plus rigoureux. C'est donc, au total, une infortune réelle, quoique la na-

ture la compense d'ordinaire par les plus éclatants priviléges : en effet, le mal nous est plus ennemi que le bien ne nous est ami. Celui-ci devenant en quelque sorte essentiel à l'organisme, nous tenons moins de compte du bien-être dans la santé que nous ne nous plaignons de la souffrance dans la maladie. Il semble que le premier nous soit dû, et que jamais la seconde ne devrait nous atteindre. De même, au moral, la plupart des hommes se trouvent plus cruellement blessés par les injures ou les critiques qu'on ne les voit charmés des louanges : ils se les adjugent déjà d'eux-mêmes si naturellement !

Diminuer la somme des douleurs comme celle des jouissances, c'est donc ralentir la dépense de la vie et économiser nos années. Voyez ces créatures apathiques, lourdes et grossières machines que rien n'émeut, dont les fibres épaisses ou inertes comme celles des troncs d'arbres, résistent également aux impressions caressantes les plus voluptueuses comme au choc écorchant qui les froisse. Sans doute le Caraïbe impassible aux tourments, le Tartare endurci aux glaces du septentrion, le paysan dont l'écorce est desséchée et gercée à l'air et au soleil, vivront robustes, inébranlables sous les coups de l'infortune, comme sous le fer qui les déchire; mais rester presque inaccessible aux douleurs, est-ce vivre heureux ? Et végéter en brute pendant un siècle, est-ce profiter de l'existence?

Toutefois ces questions ne peuvent se résoudre que d'après la position dans laquelle est né chaque individu. Placez cette femmelette délicate, aux fibres agacées, à la peau fine et molle, au milieu des frimats, des outrages d'un climat tantôt brûlant, tantôt

rigoureux ; exposez un être débile, nerveux, tendre, aux coups, aux blessures, leur sort devient insupportable et mortel. Transportez cet épais manœuvre, ou ce cosaque encroûté, au sein des délices d'un palais, leurs fibres coriaces, leurs nerfs engourdis ne sauront profiter de rien. Il faut donc se mettre en harmonie avec les objets environnants, soit pour éviter les maux, soit pour savourer les jouissances. Quel bonheur pour l'homme civilisé d'être sensible, comme pour le sauvage de ne pas le devenir !

Par là nous est indiquée la route à tenir pour subsister le plus sainement et le plus heureusement sur la terre. Notre race, destinée à subir la mauvaise fortune encore plus souvent qu'à recevoir la bonne (puisqu'il y a plus de pauvres que de riches), ne doit point se trop attendrir, ni s'endurcir démésurément. Quiconque saurait associer à de profonds sentiments moraux la mâle fermeté du physique, possèderait toutes les forces dont notre nature est capable. Au don sublime du génie, il réunirait l'énergie du corps et remplirait complètement les fonctions dévolues à l'humanité. Il y eut toujours de l'utilité et souvent aussi de la gloire à tremper nos membres dans une vigueur inattaquable, comme à susciter dans notre ame une ardente sensibilité pour les vrais biens, si différents des voluptés vulgaires des sens.

Nous ne nous créons point, sans doute, mais il dépend de nous, jusqu'à certain point, de nous réformer, puisqu'on voit les uns s'amollir et d'autres se rendre âpres et cruels pour eux-mêmes, comme pour leurs semblables. L'enfance est la pâte ductile qu'on peut

pétrir pour la douleur ou la volupté, la gloire ou la honte. Tel être apathique et inepte gagnerait à devenir fou, car on peut mépriser cette imbécillité, tandis que la folie suppose encore l'existence de l'esprit, d'une sensibilité vive quoique détraquée. La stupidité n'inspire tout au plus que la pitié, dégradation physique d'où l'on remonte difficilement vers l'estime.

Par exemple, le cretin ou tout autre idiot de naissance, soit par le rétrécissement du crâne et de l'appareil nerveux encéphalique, soit par toute autre cause d'énervation, ne sait que manger, dormir, exercer ses fonctions génitales, d'autant mieux que ses fonctions intellectuelles et sensitives sont plus amorties; salement accroupi dans ses ordures, la bouche béante, laissant distiller avec dégoût une salive gluante, il dévore goulûment toutes les nourritures qu'on lui présente; apathique aux mauvais traitements comme aux bons, sans idées, sans volonté, sans activité, il s'assoupit où il se trouve, se lâche sous lui, se livre brutalement, même en public à des actes obscènes; sa peau flasque et ridée, ses fibres mollasses, pâles, ses membres lourds annoncent sa profonde inertie, son incapacité de se suffire à lui-même; à peine s'il peut balbutier quelques mots, bien loin de savoir combiner deux idées; la complexion flegmatique, glabre, prédomine chez lui, comme on le reconnaît par l'engorgement du tissu cellulaire, des glandes et ganglions lymphatiques, la pâleur des chairs, leur flaccidité, la langueur de la circulation, la couleur blafarde des cheveux, de l'iris des yeux, etc. Tels sont, à divers degrés d'intensité, les habitants des territoires humides et

froids, des vallons creux, encaissés entre de hautes montagnes, les peuples des pays bas, fangeux ou marécageux, respirant un air nébuleux, stagnant, et qui subsistent, au milieu d'épais brouillards, avec des aliments farineux ou pâteux, le laitage et le beurre, le lard, les racines, la pomme de terre, les polenta, et autres matières de lente et pénible digestion, en buvant des eaux croupissantes ou de la bierre, du quass, etc. Aussi portent-ils souvent un abdomen traînant, bouffi et volumineux.

Au contraire, voyez ces hommes des contrées ardentes et sèches, des sols élevés, des climats méridionaux : la plupart sont bruns, nerveux, comme les Arabes, les Maures, velus, maigres ou plutôt arides, mais animés d'une mobilité prompte, d'une énergie impétueuse dans leurs actions, leurs pensées, leurs paroles ; toujours bouillants d'impatience, leurs membres s'agitent et ne peuvent supporter un long repos ; leur tête fermente sans cesse, ils ont un cerveau bien développé, le ventre rentrant ; naturellement sobres, prodigieusement irritables au moindre sujet ; ils s'emportent, ils s'enflamment par une sorte d'explosion subite ; ils dorment peu ; presque constamment sur pied, par fois infatigables, ils aiment la nouveauté, les voyages, les hautes entreprises ; aussi leurs fibres sont tendues, leurs caractères adustes, souvent aigres et piquants, même despotes et violents dans leurs volontés. Tantôt légers, inconstants, ils défont ce qu'ils ont fait, ou reconstruisent ce qu'ils ont détruit ; tantôt ils ne se trouvent bien qu'où ils ne sont pas, et se lassent aisément des mêmes fortunes qu'ils ont embrassées d'abord avec le plus d'engouement et de fougue. Ils

préfèrent ce qui est hardi, aventureux et même fou, à ce qui n'est que sûr et raisonnable ; car ce qui est fort ou élevé, étonne ou éblouit davantage ; ce qui est sensé et prudent paraît timide et pâle. Aussi ces hommes usent d'aliments légers, sapides, de boissons spiritueuses, d'aromates agaçants ou âcres ; ils ont presque constamment le pouls exalté et sont consumés d'une sorte de fièvre nerveuse ; pour eux la prison est le pire des supplices, et leur amour-propre piqué leur fait braver la mort. Etincelants d'imagination, gonflés de vanité ou d'orgueil, ils aspirent à briller dans le monde, et les jouissances intellectuelles ou morales leur paraissent encore supérieures à celles du physique.

On comprend ainsi que les fonctions de l'appareil nerveux cérébral et spinal prédominent sur les autres chez ces êtres si sensibles et excitables, tandis que les viscères intestinaux, ou les fonctions nutritives et reproductives obtiennent la prépondérance chez les individus les plus stupides. L'estomac et le cerveau sont donc deux centres d'activité qui se contrebalancent, se disputent la suprématie dans l'organisme humain. Les personnes dont l'estomac est délicat ou faible sont communément sensibles et spirituelles ; car lorsqu'on digère trop bien, on pense trop peu et l'on sent faiblement. Il n'est pas impossible, chez des hommes bien constitués, de faire plus ou moins pencher la balance en l'un ou l'autre sens. *Quand le ventre est vide*, a-t-on dit, *le corps devient esprit ; quand il est rempli, l'esprit devient corps*. De même, jamais homme malade d'esprit ne se trouve en plus mauvais état que quand son corps se porte bien. Quiconque est de la terre,

dit un auteur sacré, ne s'adonne qu'aux pâtures terrestres; quiconque est des cieux, s'élance vers les célestes demeures. En effet, avec un cœur bas, on montre bien rarement un esprit supérieur.

C'est pour cela que nous considérons comme des fonctions humiliantes ou honteuses celles d'engendrer, de manger avec excès, puisqu'elles ravalent les plus hautes facultés de l'intelligence. On regarde, en revanche, comme aussi nobles que sublimes, ces actions, ces pensées qui rehaussent le plus la dignité humaine, la générosité, la valeur, le mépris de la vie, toutes les vertus, les abstinences des voluptés et des passions dégradantes; telles sont encore les hautes méditations du génie dans les sciences ou les arts libéraux, qui n'ont pour récompense que la gloire ou la renommée.

Pendant l'ardeur de la jeunesse, une sensibilité virginale encore, affamée d'impressions par curiosité, par inaccoutumance, s'en empare avec impétuosité, se déploie avec amour, avec une ardente nouveauté sur tous les objets qui l'environnent. Combien n'est-on pas alors confiant, prodigue, téméraire même! Dans ce débordement de ses sentiments, on réfléchit moins qu'on n'aspire à jouir, comme dans une expansion de bonheur; ainsi la fleur aime à s'épanouir aux rayons d'un soleil délectable.

Dans la froide vieillesse, au contraire, la sensibilité, déjà épuisée avec des nerfs presque calleux, par le choc journalier de tant d'impressions, se resserre vers l'intérieur. Endurcis et trop expérimentés, les organes n'ont plus cet élan de curiosité, ces désirs de variété qui charmaient un autre âge; des nouveautés inaccoutumées contrarient, blessent des

habitudes contractées par des membres désormais rigides, astreints et dominés par la routine. Replié sur soi-même, le vieillard devient égoïste, avare, retréci ; seulement il refléchit davantage avec circonspection et prudence ; il aspire moins à jouir qu'à recueillir avec un sordide intérêt les dons de la fortune.

Aussi la jeunesse vit pour aimer, tandis que la vieillesse n'aime plus que pour vivre ; lorsque celle-ci raisonne, la première est toute en sentiment ; toujours la poésie devança la philosophie. Les nations vieillies par un excès de civilisation deviennent, comme les individus, égoïstes, calculatrices ; leur société prend un aspect pâle et monotone ; la chinoise est ternie par l'affectation et les cérémonies. Ce ne sont plus ces passions profondes et tragiques, cette poésie de l'âme, cette chaleur d'imagination qui transportent les cœurs et enchantent les esprits ; on ne sait plus les émouvoir ; on préfère ces petites peintures du ridicule, ces scènes d'un comique froid et apprêté, ou ces tableaux d'un vain apparat, l'étalage de grands mots pompeux et vides d'idées, seuls capables de fixer désormais quelques instants des esprits blasés. Par la même cause, les enfants déjà bouffons ou ne s'adonnant qu'aux plaisanteries dénoncent déjà leur insensibilité morale ou un cœur froid : Quintilien n'attendait rien de grand ni de solide d'une sagesse si précoce.

Celui-là présage plutôt un caractère généreux, qui naît tendre, expansif et aimant, qui s'enflamme d'une ardeur intérieure, et dont le cœur palpite au récit comme au spectacle des actions magnanimes ; il verse des pleurs d'enthousiasme à l'aspect des objets

sublimes : oh ! celui-là sera capable de profonds sentiments, d'héroïques entreprises. Peut-être a-t-il été formé, dans son malheur, pour la perte de ses semblables, tant les grands scélérats sont de la même trempe que les grands hommes ! Lorsque les funestes germes d'une mauvaise éducation pénètrent dans de tels cerveaux, le poison y fermente ; bientôt il infectera de son venin cette noble vie qui, née sous de plus heureux auspices, eût été la gloire des nations comme elle en a pu consommer la ruine.

Ces fortes ames, inspirées d'un ascendant prodigieux, entraînent dans leur sphère de moindres astres, auxquels elles communiquent leur splendeur ; aussi n'est-ce jamais que par les plus généreux sentiments et l'enthousiasme qu'on enlève l'unanimité d'opinion parmi les humains. Les plus terribles chances conservent même des charmes, lorsque la brillante auréole du triomphe embellit leurs dangers aux regards de ces ardents caractères : épris de l'amour de la renommée, ils ne considèrent qu'elle seule dans l'horreur des périls, et y gardent leur présence d'esprit. Cette véritable grandeur, toujours en raison inverse de la susceptibilité pour les petites choses, peut s'acquérir en se séparant, dans la solitude, de ces intérêts journaliers qui, pour ainsi dire, émiettent la vie. Notre sensibilité, bientôt agrandie en s'accumulant par cet isolement, et devenue plus forte, ne se trouve désormais en rapport qu'avec des sujets dignes d'elle. Alors, ravi par la contemplation de l'univers et de ses révolutions éternelles, à cette hauteur de réflexions, l'homme se relève plus fier, plus capable de vastes desseins ;

il écrase avec plus de mépris les objets périssables et ces ames communes qui s'attachent ou s'associent aux rouillures de la terre. Cependant lui-même, connaissant le peu qu'est le monde et l'existence, reste humble dans sa grandeur. Par cette aspiration aux magnificences célestes, il demeure inaccessible aux jouissances des sens comme aux terreurs de la mort : il vit tout entier dans la tête au sein des délices de ses victoires intellectuelles, et parmi les êtres sublimes rayonnant déjà dans l'impérissable triomphe de l'immortalité. L'exaltation cérébrale, ou cette encéphalite chronique de l'homme de génie, amortissant ses organes externes, peut les garantir, comme Socrate, de la peste elle-même. Archimède, Newton, étaient impassibles dans leurs méditations.

Si l'homme savait dignement admirer et remonter vers le séjour de l'Auteur de toutes choses, il se considèrerait comme un ange précipité des cieux ; étonné de sa dignité originelle et de sa chute présente, il aspirerait à ressaisir sa couronne et son empire sur ce globe ; il mourrait à lui-même pour renaître dans l'éternité. Mais ces nobles destinées ne sont promises qu'à peu de mortels ; les autres naissent pour instrument : c'est ainsi que la Nature, parmi les sociétés d'abeilles, de fourmis, de termites, plaçant à leur tête des êtres complets, réduit les autres à l'état d'ouvriers et de mulets, en leur refusant le développement des organes propagateurs, ou le don de s'immortaliser. Parmi les humains, ceux-là seuls ont du génie, qui accomplissent cette génération cérébrale, en perpétuant leur renommée : tels sont les princes naturels de notre espèce ; leur vocation, qui devient souvent une fatalité irrésistible, ordonne

aussi le sacrifice de leur existence pour le bonheur de l'humanité.

A part ces caractères rares et excellents, mais hors de la proportion commune, lesquels sont un don trop souvent redoutable de la nature, et consument d'ordinaire la vie, cherchons le degré et le rhythme de sensibilité le plus convenable à la santé, dans un sort vulgaire ou médiocre.

Le froid engourdit la puissance nerveuse et en est l'ennemi; mais la chaleur, au contraire, vivifie et développe sa sensibilité; elle peut même l'exaspérer vicieusement [1]. L'habitant des régions polaires ou glaciales est l'opposé de l'homme des tropiques et de la torride. Les aliments gras, lourds, pâteux; les chairs, le sang, qui épaississent les humeurs et gorgent les tissus, ont rembourré les extrémités sentantes des

[1] Il est constaté, d'après les rapports officiels du ministère de la justice, en France, que les départements méridionaux présentent plus de crimes et de violences contre les personnes, que les départements du nord. Cette vérité est encore plus manifeste en Italie, en Espagne, et d'autres contrées du midi, comparées à celles du septentrion, indépendamment de la nature des gouvernements. On reconnaît en général que les passions sont plus développées, plus impétueuses, de même que l'organisme devient plus précoce ou fleurit plus tôt, par l'influence de la chaleur.

Pareillement, en été, la sensibilité du système cérébral est bien plus exaltée, soit que l'afflux du sang y devienne plus considérable, ainsi que l'annoncent des epistaxis, des congestions cérébrales, des méningites, des encéphalites, etc.; soit que l'irritation de l'appareil nerveux général soit accrue, comme le montrent les accès plus fréquents de manie, de délire, de frénésie, sous l'ardeur caniculaire que dans les saisons froides. Plusieurs animaux éprouvent des accidents analogues, comme la rage, la fureur, la mue, etc.

De même, c'est pendant l'âge de la plus grande tempête des passions, de vingt à trente surtout, que les crimes et les délits de tout genre sont plus nombreux; ils décroissent avec l'âge. Les femmes sont portées environ cinq fois moins aux crimes que les hommes.

nerfs, d'une sorte de coussin pulpeux, qui rend toutes les impressions obtuses ou les amortit. Au contraire, des nourritures maigres ou légères, poreuses, délicates; le sucre, les fruits doux, les aromatiques; les excitants, rendent les fibres du corps plus grêles, plus mobiles aux moindres sensations, et d'autant plus impressionnables, que les tissus sont amincis, tendus, moins humides; en sorte que les nerfs s'épanouissent presque à nu, sur toute la surface de nos organes.

Aussi les septentrionaux et d'autres peuples nés sous les frimats, dévorant beaucoup de chairs et de graisse, ont-ils besoin de revivifier leur sensibilité étouffée par la froidure et par ces aliments, à l'aide de boissons stimulantes, telles que les spiritueux; à peine si les vins généreux, l'eau-de-vie ou l'alcool dissipent leur inertie, les ressuscite de l'engourdissement, tels que ces animaux léthargiques qui s'assoupissent en hiver. Les plus violents irritants grattent à peine les sens d'un Sibérien; il le faut, dit-on, écorcher pour le réveiller. Un Tartare, avalant comme l'eau les plus forts *esprits*, ne s'enivre qu'avec d'énormes quantités qui tueraient un Italien, un Indou. Le régime de ceux-ci doit donc être tout différent pour ramener la sensibilité au rhythme convenable au climat; c'est pourquoi les peuples des pays chauds font tant d'usage de bains tempérants, de nourritures adoucissantes, sucrées, telles que figues, dattes, cucurbitacées, ou melons, pastèques, citrouilles; ou de mucilagineux, comme le gombo, et autres malvacées; les brèdes, les acides, etc. Non contents de rafraîchissants et d'humectants, ils fuient l'ardeur du jour dans des asiles obscurs où ils font la

sieste, et de plus ils emploient divers narcotiques, tels que les préparations de chanvre, de bendjé, de solanées, des pommes de métel, et principalement l'opium, dont ils abusent sans cesse pour se plonger dans une agréable torpeur.

Quant à l'usage des épiceries, du poivre, du gingembre, ou du bétel, du cachou, etc., si fréquent aussi sous les régions ardentes, il devient indispensable pour stimuler l'inertie des voies intestinales, tandis que la chaleur attire les forces de la vie vers la circonférence du corps. Les odeurs dont ces peuples voluptueux s'environnent les charment pareillement, puisqu'elles excitent une douce ivresse qui calme leurs sens trop exaltés.

Les hommes robustes des contrées rigoureuses renferment donc la sensibilité au dedans de leur cœur, puisque le froid cause la rétropulsion; leurs viscères digestifs obtiennent en revanche cette énergie prodigieuse, capable de dissoudre le lard rance des baleines et le suif, avec des chairs sanglantes, des poissons crus et glacés, à demi putréfiés. Il n'en faudrait pas conclure qu'une froidure modérée s'oppose à la sensibilité morale, en éteignant ou diminuant celle du physique; tout au contraire, les inspirations de la vaillance, de l'héroïsme, des mâles vertus, semblent sortir avec plus d'explosion de ces poitrines à demi glacées. Jamais les courages n'ont été plus indomptables, jamais la fierté n'a brillé plus audacieusement que chez les sauvages du nord de l'Amérique, les Scythes des déserts neigeux de la Haute-Asie, ces téméraires Scandinaves, ces Germains, ces Francs, nos généreux ancêtres, dont les exploits et la renommée sont connus de l'u-

nivers, qu'ils conquirent tant de fois. Et dans quelles autres nations de la terre brillent encore ces étincelles de liberté, de bouillante énergie, sinon chez ces hommes qui recueillent leur vigueur sous les cieux mêmes qui les endurcissent? S'il reste un asile à l'indépendance, à la civilisation, aux plus nobles espérances de l'esprit humain, c'est parmi ces nations valeureuses qui n'ont point courbé le front sous le joug de la servitude et de la mollesse de l'Orient ou de l'Asie, et que les rigueurs des frimats défendront toujours contre l'indolence ou l'abrutissement du despotisme. Encore quelques pas, et la Russie fleurira peut-être aussi pour la liberté; croyons-en le climat plus que des institutions asiatiques, hors de leur place naturelle, lorsque d'antiques boyards ont déjà relevé leurs têtes.

Ainsi la sensibilité s'exalte par la chaleur des climats, par des nourritures et des boissons excitantes, par l'expansibilité de l'organisation, surtout dans la jeunesse, par l'amaigrissement des tissus musculeux et cellulaire, qui accordent une suprématie à l'appareil nerveux, enfin par la débilitation des viscères digestifs dans la dyspepsie, l'hypochondrie ou la mélancolie, comme par la vie solitaire, la continence des plaisirs de l'amour et tout ce qui recueille nos forces morales. Rien ne vide davantage, n'évapore plus cette sensibilité, que l'abus de ces jouissances, la dissipation dans la société, l'intempérance des plaisirs de la table; car ce qui fortifie, engraisse, épaissit les organes digestifs, les muscles et les membres, ou augmente la matière du corps, refroidit, engourdit l'intelligence ou l'ame; de même l'ivresse, les narcotiques, les débilitants et les humec-

tants, la mollesse, le sommeil prolongé, l'inertie physique et morale, la froidure, la vieillesse ou l'énervation du caractère à force de sensations multipliées, blasent les sens, et jusqu'au cœur. Alors sans doute, on souffre moins, puisqu'on jouit moins pareillement; toutefois si l'on n'est plus en rapport avec les fortes sensations, l'on n'échappe guère à la susceptibilité pour les moindres. Les individus blasés deviennent principalement dans leur vieillesse hargneux, mécontents de tout, parce que tous les petits accidents de la vie les picotent, les exaspèrent sans cesse. Combien se croient héroïques, quand ils affectent de paraître furibonds! Dans leur incapacité et leur petitesse, ils s'aigrissent d'autant plus qu'ils ont moins de force, et leurs crispations nerveuses décèlent leur débilité. ...

C'est un témoignage de grande et profonde sensibilité que de se passionner peu; quiconque est robuste n'a pas besoin de déployer sa vigueur pour des événements vulgaires; tout au contraire, les personnes délicates, telles que les femmelettes, sont sans cesse transportées de colère, agacées de dépits ou de chagrins, de joies et d'amours; mille petites passions se donnent un bruyant rendez-vous dans leur faible cœur; mille tempêtes journalières, se remplaçant l'une l'autre, exaltent ou dépriment l'ame; de là cet intarissable babil, cette curiosité empressée, cette excitabilité sans cesse aiguillonnée par des riens, cet amour propre si tendre, que tout froisse et déchire. Les soupçons, les craintes, l'inconstance, les vivacités, les pleurs, les espérances, les regrets et tant d'autres faiblesses consument la vie en l'épuisant de détails; encore plus malheureux par

leur impossibilité de s'y soustraire (en se renfermant dans eux-mêmes, afin de recueillir leur sensibilité dans la solitude), ils ne savent jamais rompre le cours quotidien de leurs susceptibilités, ni se séparer des objets qui les aigrissent sans cesse. Ce rhythme d'émotions, devenu chez eux un besoin, par l'accoutumance, ou par le genre de leur organisation débile, ou par le mode de leurs perceptions, peut néanmoins les exempter de fortes maladies, comme des orages désastreux des grandes passions; leurs idées se proportionnent à cette mobile petitesse; aussi leur rapidité débite promptement les forces journalières; rarement ils atteignent de longues années, parce qu'une irritabilité si âcre, si impressionnable, les dessèche, les rend très souvent malades; ils se traînent d'une incommodité dans une autre, plutôt qu'ils ne vivent.

La curation de ce type vicieux de l'excitabilité doit être empruntée à tout ce qui calme et fortifie l'économie; une alimentation solide restituera la vigueur aux viscères nutritifs et au système musculaire; le repos d'esprit, le sommeil, les abstinences des plaisirs, les exercices modérés, un régime humectant tout à la fois et restaurant, peuvent diminuer cette susceptibilité, cette tension ou cette mobilité des nerfs agacés; les narcotiques amortiront leur acuité intempestive, comme la gravité orientale succède aux spasmes convulsifs de l'irritabilité chez les asiatiques.

Et cette gravité, qu'il faut bien distinguer de la pesanteur ou de l'apathie, marque aussi la réflexion, la profondeur d'une sensibilité concentrée chez les hommes les plus magnanimes. Les caractères mâles

conservent ce flegme impassible, ou même une froideur extérieure qui peut couvrir une ame forte et généreuse; tandis qu'une expansibilité trop rapide de sentimens, et ces excessives démonstrations d'affabilité, de politesse, de prévenances, d'attachement, ne signalent que de vaines affectations (une *sensiblerie*) qui cachent un cœur vide : autant Alceste tient à son honneur et à sa parole, autant le Philinte de Molière est prodigue de faux compliments [1]. L'abus de la société, qui exige ces perpétuelles civilités, a fait du Chinois le peuple le plus cérémonieux, le plus souple, mais le plus fourbe et le plus lâche de la terre, tandis que l'Anglais, souvent bourru, froid, roide, incivil même, déploie un plus fier et orgueilleux caractère. Aussi le Chinois stationnaire reste sans génie, l'Anglais libre obtient les fruits de son audace et de son originalité.

[1] L'homme fort n'affecte rien; son cœur est la simplicité même. L'*esprit*, comme l'organe cérébral, est souvent double, on dirait qu'un de ses hémisphères joue l'autre, dans la duplicité. Plus l'homme a de sensibilité de cœur, plus il est vrai; trop communément il devient faux à mesure qu'il a plus d'esprit. Toutes ces explosions de sensibilité affectée, cette extase de commande à l'aspect des œuvres de la nature ou de l'art, et tant de pures simagrées pour faire croire à un prétendu entraînement dominant, prouvent le vide de l'ame. Elle est d'autant moins pleine, qu'elle s'évapore davantage; ces violentes expressions, ces phrases tourmentées rendraient le sentiment fugace s'il existait :

La sensibilité fait tout notre génie.

Mais l'*affectibilite* par les passions, si commune chez les êtres efféminés, les femmes, n'est-elle pas, tout au contraire, *débilité*, *épuisement*? Car l'être robuste, le grand homme, profondément sensibles, le sont ou le paraissent d'autant moins au dehors, qu'ils savent concentrer toute la puissance de leur génie dans l'ame : c'est la poudre bourrée dans le canon.

De même en recueillant davantage ses puissances nerveuses dans un foyer intérieur, il conservera nécessairement plus long-temps la flamme de la vie; que quiconque en dissipe follement les étincelles sur mille objets épars.

Ainsi le mode d'écoulement de nos facultés les plus précieuses doit être placé en première ligne pour la santé et la longue vie, puisque le système médullaire son réservoir ou sa source, est le gouvernement central de tout notre organisme.

CHAPITRE V.

Rapports des complexions et de l'activité ou de l'oisiveté des fonctions vitales avec la conservation de l'existence.

L'ÉLÉMENT nerveux cérébro-spinal étant reconnu le principal excitateur de l'animal ou le foyer de toutes nos facultés, les évolutions organiques qu'il détermine en nous modifient notre constitution, par la continuité de son action.

C'est ainsi que nos tempéraments, faiblement ébauchés dans l'enfance, acquièrent un relief ou des saillies prédominantes, au physique et au moral, par l'âge de la vigueur ; puis à l'époque de la vieillesse, lorsque les mouvements languissent, notre organisme reprend l'uniforme apathie à laquelle nous ramène la caducité.

D'ordinaire, les constitutions les moins actives sont aussi les plus molles ; car, faisant moins de déperdition par la transpiration, faute d'exercice, elles tendent à l'embonpoint, à la polysarcie comme par la vie sédentaire. Les tempéraments plus ardents ou plus vifs, au contraire, deviennent maigres, et même peuvent arriver par la sécheresse à l'atrophie et au marasme, bien qu'ils consomment beaucoup plus que des personnes corpulentes.

D'ailleurs, par le développement organique qui s'opère sans cesse dans le même sens, chaque tempérament atteint son *maximum* complet, à moins qu'il

ne soit originairement contrarié par des causes capables de le faire dévier de sa route. Une complexion lymphatique blanche, par exemple, acquiert le *summum* de son déploiement chez les habitants des pays humides et bas, lesquels favorisent l'accumulation de la lymphe dans les tissus celluleux et adipeux. Un autre tempérament, tel que le sanguin, obtient ce surcroît de sang qui le rend rouge et même bleuâtre, à cause de la surabondance du liquide veineux; la constitution mélancolique brunit, jusqu'à prendre une teinte noirâtre de bistre, attribuée à l'atrabile ou plutôt au sang noir des veines-portes et du foie. Tous ces états de l'organisme, quoique diversement modifiés, accrus ou diminués suivant le régime, ou les circonstances, résultent de la direction primitive et du branle imprimé d'abord à l'économie, par l'appareil nerveux excitateur, d'après la prépondérance de certains concours d'organes.

C'est par la continuité des mêmes secousses que se propagent, dans les générations humaines, et jusque parmi les grands peuples, ces séries de mouvements organiques désordonnés, désignées sous le nom de *maladies héréditaires;* ce sont autant de complexions particulières acquises par une suite d'oscillations imprimées à l'économie; ainsi la folie, le crétinisme, la phthisie, la goutte, l'épilepsie, etc., peuvent se transporter dans les descendants comme un triste patrimoine, puisque les mœurs, les habitudes, jusqu'à certain point, se transmettent même par sympathie d'un corps à un autre, et de nation à nation.

Il importe tellement d'interroger par la volonté nos mouvements, lorsqu'ils deviennent irréguliers ou désharmoniques, qu'on peut, par cet effort salu-

taire, se garantir de la contagion de la plupart des maladies convulsives, comme c'est le propre d'une bonne éducation de nous isoler de la peste des vices du moral. Il ne serait pas sans danger de contrefaire long-temps la folie ou de simuler l'épilepsie; car on a vu de funestes réalités en devenir le résultat. Vouloir être sain, et discipliner ses actions en conséquence, devient certainement un moyen très efficace pour se conserver en santé, comme pour guérir les maladies, surtout les chroniques, si souvent le fruit de nos déréglements ou de notre intempérance. Ainsi l'on peut dire que notre ame, ou plutôt le principe de nos mouvements, étant bien ordonné dans ses actes et exempt de passions violentes, établit un cours régulier du sang ou des humeurs, une corrélation parfaite dans le cercle de nos fonctions; la digestion, les sécrétions s'opèrent avec harmonie, tandis que les maladies résultent des prévarications, de l'inégalité du concert du système nerveux; de là les personnes les plus sages et raisonnables sont généralement saines ou vivent long-temps.

Toutefois l'examen général des effets du mouvement et du repos nous dévoilera les avantages et les inconvénients propres à chacun de ces états, et leur influence sur l'organisme humain.

L'oisiveté, naturellement douce à l'homme, paraît être le but auquel il aspire sans de longs travaux entrepris pour se procurer la fortune. Il est si agréable de se faire servir, de n'avoir plus qu'à savourer les délices de l'existence sur les coussins où l'on s'enfonce mollement, que la paresse semble le comble de la félicité pour beaucoup de personnes, dans l'opulence surtout. Voyez même le misérable

lazzaroni, le nègre étendu sous un ajoupa de feuillage, l'Indou à l'ombre du figuier des pagodes; par tout le globe, sous les climats chauds, le suprême contentement pour eux, jusque dans l'extrême pauvreté, consiste à jouir de cette indolence. Ils aiment mieux jeûner que de travailler, et le sauvage américain surcharge sa femme de labeurs, tandis qu'il fume gravement sa pipe en se balançant sur son hamac.

On nous représente les premiers humains placés sur la terre comme dans un paradis délicieux d'innocence et de loisir, recueillant les productions spontanées qu'offrait une nature féconde, seulement occupés, dans cet âge d'or, à chanter leurs amours, ou tels que des bergers au milieu des troupeaux qui viennent les enrichir sans peine des dons de leur laitage et de leur toison. Ainsi coulaient, sans fatigue, dit-on, de tranquilles et bienheureuses journées; la vie, ainsi ménagée, persistait plus d'un siècle; jamais les tourments de l'ambition, ni les maladies ne troublaient le cours de ce fleuve majestueux s'avançant lentement au travers des âges, et ne s'éloignant qu'à regret de ses rives fleuries. N'est-il pas enchanteur le temps que l'on passe ainsi couché sur la verdure, et n'oublie-t-on pas souvent les heures parmi ces asiles champêtres et rêveurs, auprès de la fraîcheur des fontaines, durant l'ardeur des étés? Ainsi la nature, nous rappelant à notre état originel, nous fait fuir les soucis des villes et les pénibles occupations de la fortune. Quel mortel harassé et comme meurtri des chocs d'une vie tumultueuse ne vient pas avec transport se plonger dans la paix profonde du désert, y ressusciter avec la santé, la fraîcheur et l'appétit?

Ainsi le navigateur, échappé aux tempêtes et au naufrage sur l'océan du monde, s'élance au port rempli d'allégresse. Ce repos, cette absolue ataraxie du système nerveux paraissent donc être la propension primordiale de notre race; car les animaux eux-mêmes, s'abandonnant à la simple nature, subsistent indolents et en paix au sein de leurs solitudes, quand ni le chasseur ni d'autres ennemis ne troublent leurs retraites. L'homme civilisé, lui seul, animal inquiet et ambitieux, s'agite en furieux sur ce globe qu'il dévaste par son avarice; esclave de tout pour tout envahir avec sa rage inassouvissable, il finit par se massacrer mutuellement dans ses brigandages et ses guerres, en inventant, par un art infernal, les instruments de sa propre destruction. Où est alors son bonheur, sa santé, sa longue vie ?

Je l'avoue; à l'aspect de ces différences, qui ne serait tenté d'embrasser le repos? Et il en doit être ainsi sous des cieux prospères où la terre fécondée du soleil des tropiques fait éclore sans effort une nourriture suffisante pour des habitants rares, satisfaits de fruits sauvages. Les conditions de notre existence, dans nos contrées froides et stériles, deviennent bien autrement exigeantes, surtout pour faire subsister cette effrayante multitude d'humains, qui se reproduit sans cesse; gouffre toujours ouvert et affamé, hydre insatiable qui finirait par s'entre-dévorer dans la disette, à la manière de ces populations de sauterelles, de campagnols ou de rats qui parfois pullulent dans les champs, et qui, ayant tout ravagé, n'ont d'autre ressource que de se ronger eux-mêmes. L'amour, ou la reproduction met ainsi notre espèce aux prises avec les besoins, jusque dans les

fertiles régions de la Mésopotamie, du Gange, de la Chine, pour multiplier les subsistances en même proportion que le nombre des individus s'accroît : heureux quand, par la suite des âges, la masse de la population n'entraîne pas, avec la famine, les pestes et la révolte, le renversement des sociétés les mieux policées !

Mais indépendamment de cette obligation extérieure qui nous astreint à des travaux, il en est aussi dans nous-mêmes qui nous impose le besoin de l'exercice, sans que l'état de notre fortune l'exige. Quelle est la constitution de ces indolents mortels, végétant langoureusement, étendus sur le sol qu'ils surchargent du poids de leur inutilité? L'inévitable ennui ne vient-il jamais semer ses épines sur l'édredon le plus voluptueux? Que pourrait-on dire de pareilles créatures, sinon qu'elles se réduisent uniquement au rôle passif de fabricateurs d'excréments? Et ce ne sont pas seulement les Hottentots. Combien de fois l'Indou, fatigué d'une oisiveté insipide, n'a-t-il pas souhaité, dans ce vide effrayant qui l'obsède, son anéantissement? Il vaut mieux, dit-il, être couché que debout, dormir qu'être éveillé, et enfin mourir que de vivre. Oui! vivre à sa manière; preuve qu'elle ne peut être naturelle, puisque la nature abhorre par-dessus tout sa destruction. Mais n'avons-nous pas reçu des mains pour le travail, un cerveau pensant et d'immenses désirs de curiosité dans notre ame, comme des passions dans notre cœur? Ces membres grêles et flasques de l'homme inexercé, ces articulations si mollasses, cette inertie de ses fonctions, de ses viscères, effets inséparables d'une paresse nonchalante, dans l'incurie, amènent la misère et la

malpropreté. Cette langueur morbide cause le marasme, le dégoût et un dénuement des sensations actives, seules capables de réchauffer la flamme de notre vie; le cœur vide est réduit à l'égoïsme, l'esprit, abêti comme celui de l'Oriental par l'opium engourdissant de la nullité, s'évanouit stupidement dans le vague parmi les chimères de la superstition et de l'ignorance : telle est l'image de ces fakirs, de ces bonzes, de ces anachorètes, de tous les cénobites consacrés à une oisiveté éternelle! S'ils nagent dans l'abondance, comme plusieurs moines, ils ne tardent pas d'acquérir d'abord un embonpoint prodigieux qui les apesantit, puis tombent dans l'anasarque, la leucophlegmatie. Les liquides stagnants dans des tissus sans ressort gonflent énormément leur abdomen ; ils périssent d'hydropisie ou étouffés d'apoplexie. S'ils se soumettent à de longs jeûnes, ils se dessèchent insensiblement; ces momies vivantes conservant à peine le souffle de l'existence, tombent dans une telle apathie, qu'à peine s'ils peuvent rendre leurs excréments; couvert d'une crasse hideuse, leur corps négligé devient la proie d'une vermine rongeante. Vieux de bonne heure, puisqu'ils se rident et brunissent, qu'un sang épaissi et noir croupit dans les méandres de leurs veines abdominales, par cette prostration des forces vitales, ils se rendent sombres, farouches ou mélancoliques; dans ce genre de vie malpropre et dégoûtant, leur foie, leur rate sont tuméfiés, squirrheux, et leur digestion devient très laborieuse. Rien ne paraît donc moins certain que ces longs âges attribués à quelques-uns d'entre eux, malgré leur sobriété ; ou ce n'est que marasme, végétation, léthargie, car

l'existence s'affaisse dans cet état accablant de privations, de complète abnégation de soi-même, sans excitants qui la ressuscitent. Les religieux, les célibataires oisifs sont, d'après les recherches de Deparcieux, bien moins vivaces, malgré leur insouciance et leur égoïsme, que les personnes mariées et les classes laborieuses, comme nous l'exposons plus loin.

La nature, d'ailleurs, ne nous appelle-t-elle pas au mouvement par son propre penchant? Voyez l'enfance, cette jeunesse bouillante qui ne peuvent demeurer en repos, et, dans leur impatience, rompent toutes les entraves qu'on oppose à leur turbulente activité : pour elles, la prison devient la plus rigoureuse punition. L'Européen promène sur tout le globe son inquiète et ardente curiosité : dès les temps anciens, on ne trouvait point d'armée qui ne contînt quelques Gaulois. L'Orient, l'Inde, les deux Amériques sont comme envahis par les hommes remuants de nos âges modernes. Tandis que l'Asiatique s'instale accroupi, les jambes croisées sur son divan tout un jour, l'habitant de nos climats se démène, tente les hasards, court à la chasse ou s'exerce à cent industries diverses, souvent par le seul besoin de dépenser cette impétuosité surabondante qui le tourmente. Je ne sais quel aiguillon secret stimule tant de mortels et les transporte, même pour leur ruine, dans mille entreprises périlleuses; il faut des jeux qui les secouent jusque dans leur repos; car l'esprit, non moins que le corps, est en proie à une éternelle inquiétude. Aussi cherche-t-on sans cesse à entretenir cette flamme de mobilité par des boissons spiritueuses, des aliments toniques, des désirs de prééminence et l'ambition des supério-

rités, soit dans les arts, les lettres, les sciences, soit dans la fortune et l'éclat des rangs; il faut se distinguer. Ainsi l'émulation, la concurrence animent d'une énergie perpétuelle les peuples les plus civilisés de la terre, les soulèvent dans la carrière des perfectionnements.

Qui ne croirait que ces secousses permanentes consument rapidement l'existence? Sans doute, tout mouvement trop impétueux détraque nos organes; tout abus de notre vigueur la corrompt ou la détruit, mais l'activité tempérée, un rhythme proportionné à nos facultés soutient au contraire les forces ou les perpétue; son ébranlement répartissant avec un équilibre salutaire l'énergie vitale, régularise et facilite le jeu de nos fonctions. Qui ne sent, par expérience, combien l'exercice augmente l'appétit, nourrit les muscles et rend le corps plus robuste, plus résistant aux intempéries de l'atmosphère, développe de la chaleur, raffermit notre système organique, avive enfin son alacrité?

Car rien ne fatigue plus que la paresse; dans son oisiveté, elle est toujours attardée, surchargée d'affaires indispensables à mesure qu'elle en fait moins. De là cette nécessité de se hâter lorsque ses besoins la talonnent : par cette alternative nuisible de travaux forcés avec des organes amollis sous un repos extrême, il s'ensuit une fatigue d'autant plus accablante, que le système y est moins accoutumé. Le paresseux passant de l'excès d'abattement à un excès d'agitation inusitée, en devient souvent malade, flétri, affaissé. Le moindre effort l'épuise, et il succombe sans courage sous le moindre mal, qui s'aggrave encore par cet abandon. Il est incroyable combien tous les res-

sorts de l'organisme tendent à se dissoudre par cet étrange relâchement.

Aussi, la paresse est l'une des principales causes du despotisme sous les climats chauds. L'asiatique adonné au repos a besoin d'esclaves ; il ne peut plus être mis en mouvement que par la terreur. Dominé par sa lâcheté, il s'en dédommage par le même empire qu'il déploie sur des inférieurs aussi lâches. Produisant peu, il devient avare comme les vieillards, et tombe dans le marasme moral aussi-bien que politique, parmi cette langueur de toutes ses puissances organiques.

N'est-il pas manifeste, au contraire, soit dans notre Europe si remuante, soit aux États-Unis d'Amémérique, que le travail et l'industrie, compagnons de la liberté, la développent dans chaque état avec les richesses, à proportion de l'indépendance dont jouissent les citoyens? N'y naît-il pas des hommes plus courageux, plus hardis, plus robustes, produisant plus d'enfants avec une seule femme, et travaillant, mangeant bien davantage que ces chétifs habitants des Indes, de la Perse, des vastes régions au-delà du Gange, peuplées de timides esclaves, abandonnés à toute l'indolence du luxe et de la polygamie; hommes qu'il faut faire mouvoir à coups de bambou, laissant tout dégrader en ruines, et ne s'ébranlant qu'autant qu'il le faut pour ne pas succomber à la famine, sur un sol si fertile! Aussi l'européen impose la loi, bien qu'en un petit nombre, à d'immenses populations, tant il se montre supérieur! Cependant la durée de notre vie n'est pas abrégée par cette activité, puisqu'au contraire les individus parmi nous les plus vivaces, sont des soldats, des labou-

reurs et manœuvres disciplinés à des exercices modérés et constants, soit du corps, soit de l'intelligence.

Le bonheur, dira-t-on, parmi des contrées chaudes, est de ne rien faire, comme celui des régions froides consiste à s'agiter même sans sujet. En cela, comme en toute autre chose, la nature humaine suit ses goûts, et si soixante années d'indolentes jouissances suffisent pour la vie du voluptueux Asiatique, il faudra quatre-vingts ans de durée à l'Européen laborieux pour obtenir péniblement la même somme de félicité sur la terre. Alors, qu'importe la différence?

Mais c'est précisément sur cette proportion de félicité qu'on dispute. La santé étant le type incontestable du bien-être, prédomine évidemment chez l'homme qui fait participer tous ses organes, toutes ses facultés à un exercice fortifiant et salutaire, plutôt que chez le paresseux, qui les laisse sommeiller dans un lâche engourdissement. Tout concourt dans cet être impuissant à la nullité même; son bonheur est tout négatif, tandis que l'homme actif emploie ses sens; il vit en plus, et le premier en moins. Ainsi la veille procure des jouissances plus réelles que le sommeil.

Si la nature nous institua pour la vie policée et ses plaisirs, si elle nous fit présent des moyens de nous perfectionner, et du désir immortel d'agrandir notre existence, ce n'était pas sans doute dans le dessein de nous rendre infortunés par de pénibles labeurs; elle n'a pas voulu nous accorder des bienfaits sans les acheter par des fatigues sans doute; mais tout dépend du prix qu'on met à jouir. Or, l'expérience montrant la supériorité indubitable de l'homme civilisé, dans ses jouissances et la durée de sa vie, sur le sauvage dénué de tout dans son orgueilleuse in-

souciance, la question est jugée en faveur de l'activité sur le repos ou l'oisiveté.

Parcourez toute la terre, et voyez quels peuples sont les plus libres et riches, ou des indolents Espagnols, ou des Anglais laborieux, ou du Nègre végétant sur le sol le plus fécond, ou de l'Européen arrachant à une terre marâtre mille productions délicieuses. Qui donne la propriété véritable, sinon le travail [1] ? La sueur n'est-elle pas le véritable engrais qui fertilise toutes les cultures? C'est le besoin, c'est le devoir de l'humanité d'exercer sa vie; l'homme seul a reçu l'instrument des instruments, ces mains industrieuses, mieux conformées que celles même des singes, et un cerveau pensant; lui seul, né impuissant et le plus débile des animaux, puisqu'il ne se suffirait pas seul comme eux, possède le don du travail et de la peine; la nature le forma le plus indigent pour lui attribuer l'empire et la conquête sur toutes les choses de la terre, des airs et des ondes, par ses associations.

Sans doute les brutes, dans leur jeunesse surtout, aiment le mouvement et jouent entre elles, cependant elles ne travaillent guère en commun, n'ont aucun projet, aucune action suivie, excepté des espèces sociales telles que les castors, les fourmis, les abeilles, etc. Mais l'homme, être social par excellence, naquit par cela même le plus laborieux, comme le plus industrieux de la nature; aussi dès son enfance, s'il ne peut rien faire, il périrait faute d'occupation, chose inouïe parmi les bêtes qui prennent au contraire la plupart du plaisir dans le repos.

[1] La richesse est du travail accumulé, dit Adam Smith.

Ce besoin de dissiper l'activité est tellement impérieux chez l'homme, qu'il est la seule espèce qui ait inventé des spectacles pour dépenser sa sensibilité, ou écarter cette oisiveté désespérante devenue pour lui un tourment insupportable : preuve irrécusable que l'homme possède un foyer d'activité et d'intelligence incomparablement plus puissant que n'en a quelque autre animal que ce soit, et marque de notre destination innée ou obligatoire pour le travail.

Cette même question est d'autant moins douteuse aujourd'hui, qu'au moyen des ingénieuses inventions de l'industrie, les métiers, les instruments, les machines à vapeur, l'emploi des animaux, etc., on sait obtenir d'immenses produits avec de faibles mécaniques; un seul enfant suffit pour faire manœuvrer telle usine qui épargne des milliers de bras, et procure un gain énorme sur la main-d'œuvre. On fabrique alors à peu de frais des vêtements, des ameublements et mille autres commodités de l'existence. Ces objets, si rares autrefois et réservés aux jouissances des princes, sont devenus à la portée du vulgaire, et relativement à la simplicité de nos ancêtres, nous nous traitons aujourd'hui en rois. On a reconnu, par des recherches exactes sur les lois de la mortalité, que la vie moyenne était maintenant beaucoup plus prolongée en Angleterre, en France, et chez toutes les nations jouissant des secours tutélaires de cette civilisation, heureux fruits du travail, des brillantes acquisitions du commerce des deux mondes [1]. Il mourait jadis un individu sur 25 à 30

[1] Voyez les Recherches statistiques de MM. Châteauneuf, Villermé et autres auteurs. Pour les États-Unis, voyez les *médical statistics* de Niles et Russ., New-York, 1827.

dans les grandes villes, chaque année ; à présent, on n'en perd plus qu'un sur 39 à 40, et cette proportion est encore moindre en beaucoup de pays les mieux policés.

En effet, des hommes proprement et chaudement vêtus, mieux logés, plus sainement nourris par suite des accroissements de l'industrie, des terres mieux cultivées, par leur subdivision, offrant une immense quantité de petites fortunes, lesquelles obligent davantage les familles à s'occuper, à vivre sobrement pour multiplier leur bien-être, la diminution de cette tourbe malheureuse de prolétaires, de cette lèpre de mendiants expropriés de tout bien dans les pays de grands propriétaires, et alors paresseux, tout concourt à l'amélioration physique et morale de l'espèce humaine par cet emploi salutaire du travail sous les gouvernements les mieux réglés, assurant des garanties à tous les genres de propriétés. Voilà des résultats incontestables que l'expérience moderne a révélés.

Et si nous plongeons nos regards dans un lointain avenir, la continuité non interrompue des mêmes efforts, ces améliorations successives, cette accumulation des labeurs utiles ne peuvent que promettre à nos descendants une progression toujours croissante de moyens d'agrandir leur sort sur la terre. Ainsi, plus fortunés que la brute stationnaire, nous héritons, dans nos édifices, nos canaux, nos routes, nos cultures, nos grands établissements manufacturiers, comme dans l'ordre et la police des cités, dans les œuvres du génie, de toutes les acquisitions léguées par nos ancêtres; nous devons y ajouter celles de notre âge pour la postérité. Tel qu'un fleuve magnifique,

descendu des montagnes, épanche ses vastes eaux, à mesure qu'il s'avance au travers des campagnes qu'il arrose et féconde, ainsi le genre humain sur le globe s'écoule à travers les siècles, en agrandissant sans cesse sa population, ses richesses, ses connaissances; en déployant ses relations commerciales, en exploitant enfin le domaine entier de l'univers.

Heureux possesseur alors de ces bienfaits publics, l'homme individuel n'est jamais contraint, comme chez des peuples naissants, de tout fabriquer lui seul, de s'exténuer de fatigues pour parer à toutes les incommodités de la vie; chacun adopte parmi nous sa mesure de travail, ou préfère une vocation à son gré. Lorsque l'empilement social ou l'excès de concurrence obstrue quelques branches, l'ingénieuse nécessité fait d'ordinaire surgir une nouvelle industrie, ouvre une route inconnue. En effet, l'esprit humain féconde et devance par ses découvertes les opérations de l'ouvrier. Combien d'arts n'ont-ils pas reçu d'immenses perfectionnements de la science chimique! combien de métiers insalubres devenus par elle sans danger de nos jours!

Il est donc évident qu'à l'aide du travail et de l'expérience, les temps actuels offrent pour notre espèce en société une masse de bien-être supérieure à tout ce que connaissait l'antiquité la plus vantée. Ces illustres républiques de la Grèce et de Rome, où fleurirent les arts de la civilisation, ne procuraient le bonheur à quelques milliers de leurs citoyens qu'aux dépens des millions d'ilotes condamnés à les servir. L'oisiveté étoit l'apanage de ces orgueilleux patriciens, comme les fatigues et la misère devenaient le partage de peuples entiers assujettis. Comment cet état

d'avilissement des uns et du regorgement de tous les biens chez les autres, eût-il pu consolider la félicité de l'espèce humaine, et prolonger le cours moyen des années? Les disproportions extrêmes des fortunes offrant des chances perpétuelles de révolution et d'attentats, ne se soutiennent que par la violence; plus le pouvoir est despotique, moins il a de sécurité ou d'affermissement, puisque la crainte de celui qui commande et la haine de celui qui obéit sont des sources inévitables de peines qui ruinent la santé et la vie. La richesse corrompt l'un, tandis que la misère corrode l'autre.

L'équilibre est donc mieux établi dans nos âges modernes; les travaux et le repos se répartissent plus également entre les classes de l'état. Une loi presque générale sur le globe a consacré, jusque parmi les nations suivant d'autres religions que le christianisme, un jour de repos sur sept, soit pour l'homme, soit pour les animaux domestiques [1]. Par ces intermissions salutaires, la vigueur se peut conserver longuement, et le cercle de nos jours s'achève en paix sur cette terre, pour transmettre en héritage, à nos enfants, cette grande chaîne de biens et de maux que nous a départis à notre tour la destinée d'une sage Providence.

[1] La semaine, ou l'attribution astronomique des jours aux sept astres anciennement connus, est une institution des Indiens, généralement répandue dans l'Asie et l'Orient. Dès les temps antiques, on avait reconnu la nécessité de laisser un jour de repos, après six, dans les travaux champêtres; les bestiaux ont encore plus besoin que l'homme, de se reposer; les herbivores, surtout, se fatiguent plus tôt que les carnivores.

CHAPITRE VI.

De la vie nocturne et horizontale, et de la vie diurne ou perpendiculaire, relativement à la vigueur du corps.

Dans l'espace de chaque jour complet, ou du *nychthéméron*, les êtres organisés, animaux et même végétaux, subissent une période de veille et de sommeil, d'activité ou de repos. L'ordre naturel consacre le jour au travail, la nuit à la réparation des forces. Bien qu'il y ait des exemples inverses pour quelques animaux et certaines fleurs nocturnes, l'homme est une espèce diurne; sa santé s'accommode mieux des relations naturelles entre l'obscurité pour dormir et le jour avec les occupations. Il est l'animal solaire par excellence : né originairement sous les tropiques, de même que les singes, et ennemi du froid par sa nudité naturelle, il cherche l'astre du jour comme son auteur et son père; ses feux l'animent dans sa vieillesse ou sa langueur; ils excitent ses amours, et tout aspire la vie sous la lumière; la nuit est le prélude de la mort, car la chute du jour appelle avec le soir, le sérieux de la tristesse. C'est en quelque sorte le jour qui fait vivre, et les ténèbres aident à mourir.

Dès lors l'interversion de notre existence naturelle, mérite examen, non seulement par rapport à l'époque et à la durée proportionnelles du sommeil et de la veille, mais encore relativement aux situations horizontale et perpendiculaire, que prend le

corps dans l'un et l'autre de ces états. Ceux-ci influent diversement sur notre constitution.

Sous des cieux brûlants, entre les tropiques surtout, l'ardeur du jour contraint les habitants à se cacher dans des appartements humides et obscurs, pour y faire la *siesta*, y prendre un léger somme; mais on veille au contraire pendant les soirées plus fraîches jusqu'à la nuit avancée; on passe donc une vie *sérotine*, ou demi nocturne, dans l'oisiveté le plus ordinairement. Tels sont aussi les vieillards.

Parmi nos contrées septentrionales, au contraire, il y a plus de tendance à rechercher le soleil. Dès l'aurore, le laboureur, impatient de reprendre ses ouvrages champêtres, de hâter les produits de sa culture, s'élance hors de sa couche et salue avec joie l'astre qui mûrit ses moissons. Mais aussitôt que le soir s'approche, le villageoise fatigué regagne sa chaumière et vient redemander le sommeil à la nuit. Il mène donc une vie matinale et laborieuse, durant la journée, ce qui a fait donner le nom de *journaliers* à plusieurs artisans. L'active jeunesse est matineuse.

Généralement, dans nos régions, l'on cherche la lumière du jour pour tous les travaux, tandis que la chaleur accablante de la zône torride fait préférer le demi-jour ou l'obscurité. Nous vivons la plupart du temps debout ou assis; les peuples des pays chauds, plus amollis ou plus abattus, s'accroupissent habituellement sur des tapis, s'étendent dans des hamacs ou sur des sophas. Avec l'opium, le tabac, les autres narcotiques, ils traînent leur cervelle engourdie au milieu des rêveries et de l'indolence. De là vient aussi leur disposition à la contemplation, au mysticisme, aux illusions dues à l'obscurité; ils la peu-

plent de fantômes, de divinités monstreuses dans leurs métamorphoses. Pour les Indous, le monde n'est qu'un spectacle d'illusions (le maya), la vie devient un songe perpétuel, un cauchemar fatigant, dont la mort nous délivre. Le Nègre ne conçoit le bonheur qu'accompagné de la plus complète léthargie, en s'étalant à terre sous un ajoupa de feuillage, et fumant sa pipe auprès de son amie. Pour un Européen, le bonheur consistera dans les jouissances sociales, en s'entourant de toutes les délices des arts et de l'industrie accumulées par la puissance du travail et de l'or. Ces jouissances nullement passives, comme chez l'habitant des tropiques, demandent du mouvement, de l'activité cérébrales, elles exigent du changement surtout, pour les rendre plus vives et, s'il se peut, toujours nouvelles.

Des habitudes si ennemies, entre les Asiatiques et les Européens, rendront à la longue leurs constitutions bien différentes, indépendamment des autres influences des climats.

Et parmi nous, n'existe-t-il pas aussi une population analogue à celle des contrées ardentes? Voyez ces sybarites indolents au sein de l'opulence et dans les plus hautes régions de la société, ils laissent au vulgaire la vie diurne; ils ne commencent presque à s'éveiller que lorsque le pauvre se couche. Telle grande dame, excédée du spectacle, du bal, des jeux de la nuit précédente, reste au lit jusqu'après midi, et n'est en état de paraître que vers la chute du soleil; dans ces maisons *comme il faut*, l'étiquette ne permet de se rendre visite que dans la soirée; à midi, il n'y fait pas jour; on ne vit bien qu'à ces lumières factices qui font briller l'éclat des parures et

dissimulent les rides; c'est-là qu'étalé sur des divans voluptueux de mollesse, servi à souhait par la foule empressée des laquais, on passe les heures à jouer, à converser, à manger, à entendre de la musique ou suivre la scène des théâtres; ce n'est que vers l'approche de l'aurore qu'on songe à se retirer, et, légèrement balancés sur les ressorts pliants des voitures, ces mortels fatigués de leur existence vont se plonger dans des lits d'édredon, où ils se fondent de langueur pendant la moitié de leur vie.

La fortune superbe place donc ces humains dans une situation de corps et d'esprit analogue à celle des habitants des pays chauds; mais l'indigent habite toujours les contrées stériles ou glaciales de la misère, qui exigent un exercice continuel, et le déploiement toujours ardent de l'industrie. L'artisan, laborieux dès le matin, prend ses repas de bonne heure; il dîne avant midi et soupe avant la nuit; cet usage est commun dans les campagnes, tandis que parmi les villes, aujourd'hui surtout, on déjeûne tard, et l'on dîne à l'heure où l'on soupait jadis. Notre vie s'est successivement attardée, dans le cours de notre histoire : au temps du roi François Ier, on dînait à neuf heures du matin et l'on soupait à cinq heures du soir, selon que l'annonce cette rime :

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante neuf.

Sous Henri IV, la cour dînait à onze heure du matin; c'était vers midi [1], d'après le témoignage de

[1] J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.

Boileau, qu'était placé ce repas au siècle de Louis XIV; sous Louis XVI, on dînait à deux heures à Paris; le spectacle commençant à cinq heures et finissant à neuf, on soupait alors. Depuis la révolution, le changement du travail des administrations a fait reculer encore le dîner vers le soir, et le souper a été supprimé. A mesure que les jouissances de la société augmentent par les progrès du luxe, de la civilisation générale, les hommes empruntent des habitudes plus commodes, plus douces, plus analogues à la condition des peuples voluptueux de l'Asie, et ce symptôme qui semble ne nous annoncer qu'une amélioration de la vie physique, nous présage aussi une pente inévitable vers les gouvernements absolus des contrées ardentes. Les classes les plus fortunées se trouvent donc les premières entraînées vers le despotisme; elles en donnent l'exemple les premières, par ce penchant à l'indolence, qui a besoin de la servitude, pour aider les puissants à vivre.

D'ailleurs, afin de vaincre la mollesse et ses langueurs, il faut à l'administration du gouvernement des moyens coercitifs plus violents, parce qu'on n'agit plus par zèle patriotique, par amour du bien public. Chacun s'isolant de l'état par l'égoïsme de ses jouissances; l'empire n'est désormais qu'une proie pour quiconque en exerce des emplois, et pour les subordonnés, qu'un ennemi toujours prêt à extorquer leurs biens ou la liberté. Plus qu'on ne pense, il existe des secrètes liaisons entre nos dispositions habituelles, et les institutions politiques. Les mœurs qui résultent d'un genre de gouvernement peuvent le reconstituer à leur tour. Si l'esprit de travail appartient aux républiques, le

dédain de l'industrie, de l'agriculture, du commerce, est dans les mœurs monarchiques. Celles-ci exigent donc, pour se développer, un climat fertile, chaud, où la terre enfante sans effort l'abondance, et entretienne cette indolence fatale; mais l'apauvrissement, l'urgence des travaux, la rigueur des saisons, la stérilité du sol, ramènent au contraire vers le régime populaire, avec l'existence matineuse, active et industrielle. Aussi, les gouvernements absolus qui favorisent trop les classes supérieures, ou réduisent la plèbe à l'état de prolétaires, sont placés sur un ardent foyer de révoltes, et voient la démagogie sans cesse menaçant le despotisme. Ils marchent donc dans un sens périlleux en croyant se fortifier; car c'est ainsi que s'achève le cercle des institutions humaines, par le retour à leurs contraires, quand on porte tout aux excès.

Aussi la diversité de tempéraments résultant chez les uns d'une vie flasque, couchée, renfermée dans l'obscurité, et chez les autres d'une existence laborieuse, toujours éveillée et debout au grand jour, elle constitue des hommes très différents. D'abord ces mortels engourdis de paresse voient allanguir toutes leurs fonctions; la circulation, la respiration deviennent chez eux plus tardives, le système musculaire se détend; les liquides, croupissant dans le tissu cellulaire, engendrent des stases en diverses régions; le sang noir des méandres veineux abdominaux, en s'accumulant, dispose aux hémorrhoïdes; les lits de duvet très chauds qui enveloppent les reins font amasser en ceux-ci des dépôts de gravelle, comme la stase des urines dans la vessie concourt à former des calculs. Les congestions des viscères, l'atonie de

l'estomac, le défaut d'élaboration des aliments, sous l'empire de cette inertie, disposent aux engorgements muqueux du mésentère, du foie, et à la cachexie. Le système nerveux acquerrait seul une prédominance redoutable, par le défaut de vigueur musculaire, mais il est lui-même énervé, soit par les jouissances que sollicite le lit ou la mollesse, soit surtout par l'afflux du sang noir amassé dans les sinus du cerveau, lequel dispose à la somnolence et entretient ce continuel état de rêveries, de demi assoupissement qu'on remarque chez tous les individus accoutumés à rester long-temps couchés. De là naissent enfin l'apathie et l'imbécillité.

L'homme qui fait donc de la nuit le jour, et qui s'ensevelit dans la mollesse, en conservant long-temps une situation horizontale, tombe à la longue dans l'étiolement, l'exténuation; il éprouve des vapeurs ou de l'hypochondrie; digèrant mal ou manquant d'appétit, il recherche des aliments épicés, âcres ou irritants; il devient ordinairement voluptueux et débauché, impropre au travail de corps, inepte à celui de l'esprit, puisque ses facultés intellectuelles s'engourdissent, et son système nerveux reste trop frêle et trop exaltable. L'exposition aux moindres variations atmosphériques dispose son corps si délicat aux catarrhes, aux répercussions de la transpiration; et c'est en grande partie à ces habitudes de mollesse, dans des appartements bien clos et chauds que tous les médecins de notre siècle attribuent la multiplication toujours croissante des affections catarrhales, parmi les nations vieillies de l'Europe actuelle.

C'est encore à la langueur de la circulation, de la digestion, due à cette vie horizontale, qu'il faut rap-

porter la surabondance de pituite qu'épanchent chaque matin ces paresseux, ces gros mangeurs qui se couchent l'estomac gorgé d'aliments. La digestion devient laborieuse, le sommeil agité de rêves pénibles, d'un cauchemar qui oppresse; des mucosités, des glaires mal élaborées farcissent leurs premières voies. Il faut alors les évacuer par des purgatifs, des *grains de santé*, des *élixirs de longue vie*, toutes drogues âcres et irritantes qui déterminent des gastrites chroniques. Le remède le plus efficace est au contraire le jeûne, d'autant plus qu'il convient de proportionner la quantité de nourriture à celle du travail, et que quiconque ne fait rien doit à peine manger, puisqu'il ne digère pas; il n'y a point de nutrition possible s'il n'y a point de déperdition correspondante. Aussi trop de sommeil rend lourd, maladif, faible, incapable de penser, de sentir avec vivacité, et généralement relâche, amollit, engraisse toute l'économie. Tout au plus, les vieillards, les êtres valétudinaires s'accommodent mieux de la vie horizontale; le lit devient pour eux ce qu'est une serre chaude pour les plantes des tropiques sous nos climats; comme elles, ils traînent plutôt une existence cacochyme, qu'ils ne jouissent de la santé.

Dès lors, on comprendra toute l'antipathie entre des habitudes si opposées que le sont celles où domine la veille et celles où règne le sommeil. L'homme indolent ou couché abdique son courage, il vit faible et triste comme le vieillard; le laborieux, toujours fort et tendu, comme dans la jeunesse, doit à son activité l'appétit, la gaîté. Endurci, desséché, noirci à un air vif au soleil, sa respiration, sa circulation sont bouillantes d'une fièvre de vie; ses muscles obtien-

nent, à l'aide d'exercices continuels, une vigueur exubérante, incompatible avec le repos ; il est pour ainsi dire tout membre, car son ventre est rentrant. Loin que le sang s'accumule vers l'intérieur du corps, il est réparti et diffus vers la circonférence, par l'énergique impulsion du cœur ; son système artériel, prédominant sur le veineux, entretient ainsi la chaleur, la vivacité dans l'organisme. De même, l'appareil nerveux excité par ce sang ardent, peut acquérir une sensibilité, une mobilité prodigieuses, à moins que l'appareil musculaire ou locomoteur, toujours tendu et ferme, ne lui dispute ou ne lui enlève cette supériorité de puissance.

Le Tartare, dominateur de l'Indou accroupi; le guerrier robuste du septentrion et le timide méridional ; le vigoureux agriculteur de nos campagnes et le délicat citadin, la mâle vivandière et la petite maîtresse nous offrent des exemples de ces deux genres de vie. Chacun d'eux, poussé à l'extrême, peut nuire à l'économie et à la santé ; ainsi l'abus de l'énergie musculaire détermine des inflammations aiguës, les maladies des articulations ; l'impétuosité de la circulation engendre les hémorrhagies, les anévrysmes du cœur, des gros vaisseaux ; l'ardeur de la respiration est la source des plus funestes affections des poumons, de la phthisie, des tubercules, de l'hémoptisie, etc. Dans ces constitutions si tendues, si exaspérées, le système nerveux éprouve aussi ses névroses, la paralysie, l'apoplexie, la frénésie, les manies de diverse nature, les consomptions par l'excès de fatigue de tout genre.

Il est bien évident, toutefois, qu'il résulte plus de longévité de l'exercice, comme il existe réellement

plus de solidité chez les constitutions diurnes, modérément actives, que chez les tempéraments qui s'affaissent dans l'engourdissement, ou qui croupissent dans des lits, des fauteuils, etc., avec oisiveté. Si les premiers consument plus rapidement l'existence, ils la retrempent par de nouvelles forces dans leurs viscères réparateurs, qui déploient l'activité digestive; les seconds, au contraire, dépensent mollement leurs journées : toutefois, cette économie si ménagée, rendant moins nécessaire l'alimentation, celle-ci devient piteuse de faiblesse dans ces estomacs languissants d'inertie. Plusieurs hommes de lettres, des ecclésiastiques, et tous ceux qui s'adonnent aux charmes d'une vie contemplative, s'ils exercent leur intelligence, sortent par là des conditions de l'indolence absolue : aussi peuvent-ils parcourir une assez longue carrière, bien qu'ils subissent nécessairement les maux de l'inaction corporelle. De même, cette multitude d'hommes si laborieux de leurs membres, mais qui, négligeant leurs plus nobles facultés, se réduisent au rôle de machines vivantes, n'appartient point par l'esprit au rang des êtres actifs; ils dorment du cerveau quand leurs bras s'agitent, et par là, du moins, ils s'épargnent des déperditions. L'ineptie, comme l'insouciance, est un bon viatique pour aller loin dans la vie. S'il y a des hommes de génie qui périssent jeunes par un excès de dépense d'esprit, des êtres stupides meurent plus âgés, de leur imbécillité même.

Il suit de là que ni l'existence léthargique, sommeillante, ni la vie turbulente, éveillée, et sans cesse tourmentée de travaux, ne peuvent, dans leur excès, procurer une pleine santé ni le bonheur....

Ainsi, tous ceux qui passent une vie sédentaire, comme les solitaires, les moines et les ecclésiastiques, ou dont le corps est humide, les femmes, les impubères, les individus dormeurs ou torpides, gorgés de sucs excrémentitiels, étant débiles, se trouvent les premiers atteints des maladies épidémiques et des contagions, surtout dans les révolutious des saisons, parce que leur constitution est molle. Lancisi attribue la grande mortalité des ecclésiastiques, et autres célibataires de la cour papale, au repos prolongé, comme aux abondantes ingurgitations de nourriture. Baglivi fait remarquer pareillement que Rome moderne, toute ecclésiastique, et fébricitante, qui a besoin de purgations diffère beaucoup de Rome, ancienne, toute guerrière, bouillante de l'énergie républicaine, et pleine de sang. Pareillement, les ouvriers et manœuvres, les charretiers et autres hommes de peine, fortifiés par l'exercice continuel de leurs membres, sont plus capables de résister dans leur vigueur à ces affections de débilité, mais ils subissent celles qui naissent de l'énergie des fonctions vitales, et succombent à des maladies aiguës non moins périlleuses.

Un sage équilibre d'occupations et de repos, soit de corps, soit d'esprit, s'accorde mieux avec nos facultés, en proportionnant notre nature au climat, au genre de gouvernement sous lequel nous sommes destinés à passer nos jours. La nutrition doit être également balancée d'après ce mode de nos exercices.

CHAPITRE VII.

Réflexions sur les règles diététiques prescrites dans le manger et le boire, par rapport à l'existence.

Chaque contrée, chaque partie du monde est la grande table qui présente ses nourritures aux nations, comme à tous les autres animaux; les localités et leurs températures déterminent donc l'espèce, la qualité, et jusqu'à la quantité des aliments dont les hommes doivent user; toutefois les coutumes particulières en chaque pays ou les lois religieuses et civiles y ajoutent diverses modifications inconnues aux autres êtres vivants. Ainsi l'homme n'est pas seulement le produit du climat qu'il habite, mais encore celui des matériaux dont il répare ou renouvelle son organisme; tel est formé avec des poissons, tel autre de simples végétaux, tandis que celui-là est constitué plus éminemment de la chair et du sang des mammifères. Or l'aliment de nature multiple n'est pas tellement rappelé à l'unité homogène de composition du chyle par l'acte de la digestion, qu'il ne pénètre dans nos corps plusieurs principes indécomposés des substances employées, bien que nos émonctoires tendent à éliminer sans cesse tout ce qui ne sert pas essentiellement à la nutrition. Plus la puissance assimilatrice est énergique, plus elle devient capable de décomposer ces matériaux étrangers (ou même dommageables et vénéneux), au point que des médicaments violents, et jusqu'à des

poisons, sont absorbés sans danger; mais l'aliment le plus sain, lorsqu'il ne peut être digéré dans des viscères trop débiles, devient cause de maladie, et même venin. Des peuples robustes du Nord avalent sans péril des tiges d'aconit-napel, tandis que le Malabare affaibli ne peut supporter dans son estomac la chair la plus délicate, sans risquer une indigestion mortelle.

Le lieu, la température, la coutume surtout, ont donc le privilége de rompre toutes les règles particulières, comme nous voyons les tempéraments, les idiosyncrasies, le genre d'exercice et la condition, faire impunément enfreindre les lois diététiques les plus recommandables, tellement que des individus se trouveraient fort incommodés de ce qui semble le plus salutaire. En cela, les régimes individuels ou appropriés à chaque constitution deviennent les seuls profitables, car la meilleure règle pour les hommes robustes consiste à n'en pas suivre d'absolue, en fuyant tout excès.

Mangez donc ce que vous voulez, dira-t-on, et buvez à votre goût; quoi de plus facile! Non sans doute. Tel crapuleux, échappé d'une orgie, dira que les vins les plus spiritueux ont pu l'enivrer quelquefois sans danger, que la chair la plus échauffante a pu lui causer des indigestions, dont il s'est rétabli; est-ce une raison pour en conclure que ces vins, ces ragoûts soient une nourriture habituellement salubre, même en invoquant le bénéfice des habitudes? Si tout peut se supporter, tout est-il également bon? Personne ne le soutiendra. Donc, pour juger que tel régime qui vous plaît le plus est le meilleur, il faudrait que votre goût ne fût point dépravé, ou vicié

par de mauvaises accoutumances. Le Hollandais, l'Anglais, portant à Batavia, au Bengale les goûts de leur pays, succombent en suivant leur régime confortatif, comme l'abus des épiceries de l'Inde, apporte, sous nos climats, de violentes inflammations gastriques.

Ce n'est donc ni ce qui plaît davantage, ni ce qui paraît être le plus conforme à nos habitudes, qui convient toujours le mieux à notre santé. Consultons notre *nature*, dans sa *simplicité primordiale*, non moins que les températures des climats et des saisons pour établir le meilleur régime diététique. On doit surtout se défier le plus de ce qu'on aime le plus, puisque c'est la source évidente des abus dangereux; quoi de plus probable qu'on fera excès, pour son dommage, de ce qui entraîne si vivement? L'homme s'abandonne à tant de genres de maîtresses, d'autant plus qu'il se croit vigoureux!

C'est donc à l'instinct natif qu'il faut demander encore le choix le plus salutaire des aliments, puisqu'il est l'expression de notre constitution organique, la voix de notre tempérament; nous n'en devons redouter que l'abus ou l'excès.

S'il est facile aux personnes en santé de donner des conseils aux malades, ceux-ci ne sont pas plus tenus de s'y soumettre que le vieillard ne ferait sagement d'imiter le régime de la jeunesse. Cherchons donc les limites indispensables à connaître.

La première, au physique comme au moral, consiste à prendre, non pas autant qu'on veut, mais autant qu'on peut digérer d'un aliment ou d'une boisson : *Non quantum vis, sed quantum capis hauriendum est.* Ce rapport de quantité de nutrition,

variable selon les âges, les sexes, les climats, les saisons, les complexions individuelles, les accoutumances, etc., se détermine principalement d'après la somme des déperditions, en sorte que la réfection doit être proportionnelle à l'emploi des forces musculaires ou des travaux corporels. En effet, le travail du cerveau ou de l'esprit seul exige près de moitié moins d'alimentation, puisque le corps, se reposant pendant la contemplation, dissipe presque uniquement sa puissance nerveuse. Celle-ci se répare plutôt à l'aide du sommeil, ou par une interruption momentanée de fonctions de relations extérieures, que par de simples nourritures. Néanmoins il y a des excitants capables d'augmenter l'activité cérébrale, d'exalter la sensibilité nerveuse; tels sont divers stimulants pris à dose modérée; mais toute élaboration pénible des nourritures pour la restauration du corps, consomme ou détourne une grande partie des forces qui concourent à la réfection du cerveau. D'où il suit que les plus grands mangeurs sont d'ordinaire de petits penseurs, ou que les plus puissants génies ont parfois un estomac très faible.

De là vient encore que l'exercice musculaire sollicite l'appétit, où sert de sauce au dîner, dit-on, et que la vie active est plus fortifiante que la contemplative; car il ne suffit pas d'exister, si l'on n'est en même temps sain et robuste : *Non vivere, sed valere vita*. Certes, l'homme non-seulement est intéressé à conserver sa pleine santé, mais encore il paraît tenu, en conscience, de se rendre capable de servir la société ou ses semblables. La médecine, qui ressuscite un cadavre, et fait, pour ainsi dire, mouvoir des squelettes ambulants, donne sans con-

tredit des preuves d'une puissance aussi miraculeuse que celle d'Esculape; toutefois cette vie factice, soutenue par tant de soins, n'est qu'un tour de force, pénible pour le valétudinaire lui-même, qui traîne sa carcasse délâbrée. Il ne s'agit donc point de ne pas mourir avec Cornaro, mais d'être suffisamment robuste. Or, le régime restaurant, lorsqu'il est sans danger, devient préférable au régime débilitant, si indispensable d'ailleurs dans la plupart des excès de notre état social.

Le régime restaurant est funeste à ceux qui déjà sont trop bien nourris, spécialement parmi les conditions opulentes : leurs tables surchargées de mets aussi exquis que variés, sans cesse agacent l'appétit au-delà du vrai besoin, obsèdent la tempérance de funestes tentations. Cependant ce régime succulent serait moins dommageable s'il n'était formé que d'aliments très simples ou peu nombreux, puisque l'appétit s'arrêterait au niveau de la nécessité. Dès lors on ne pècherait guère par l'abus; l'estomac ferait moins d'efforts pour élaborer des substances moins disparates, lesquelles exigent chacune un mode spécial d'action digestive. Pareillement l'emploi des vins différents, ou des liqueurs spiritueuses sollicitant diversement le système intestinal, outre le trouble qu'ils jettent dans l'appareil nerveux, excitent ou dètraquent souvent l'organisme. On voit la nature offrir l'eau pure pour boisson à la plupart des êtres, comme le dissolvant le plus simple, car les carnivores qui sucent aussi le sang, et d'autres espèces qui pompent des sèves ou des liqueurs végétales, ne sont désaltérés encore que par l'eau contenue dans ces liquides. Aussi tous les animaux sont moins

maladifs que l'homme, et les hydropotes, en cela plus près de la nature que les œnopotes, sont également les moins affligés de maux. La plupart des affections de voies urinaires, si funestes aux vieillards dans nos régions froides, sont presque ignorées de toute l'Asie, où l'on ne fait guère usage que de simples boissons aqueuses.

La distribution des nourritures, dans l'espace du jour et de la nuit, n'est point également indifférente à la santé. Il n'est pas bon, a-t-on dit, d'être deux fois rassasié dans un jour.

Le souper tue la moitié de Paris, et le dîner l'autre, disait Montesquieu, de son temps. Sans doute deux festins, avec satiété complète à chacun, sont dangereux, puisqu'alors la réfection deviendrait trop copieuse; mais de plus graves inconvénients atteignent les personnes habituées à un repas unique, dans l'espace de vingt-quatre heures. Outre que les hommes de peine et autres individus laborieux, ne pourraient pas s'astreindre à cette *monositié*, elle serait insupportable et nuisible aux enfants, aux vieillards atrophiés, à toutes ces personnes chétives qui digèrent péniblement. Celles-ci doivent se substanter d'autant plus fréquemment qu'elles peuvent moins manger dans chaque repas; et quiconque digère peu se trouve par là même contraint d'ingérer sans cesse.

Un seul repas devient nécessairement très copieux; l'estomac surchargé, après une abstinence prolongée, passant alternativement du besoin à l'excès, en subit des tiraillements, des secousses fatigantes. La digestion est laborieuse au point que ces individus bourrés de nourriture sont après leur dîner hors

d'état d'agir, ou assoupis à la manière des serpents bien repûs. Que ces personnes se couchent; elles sont menacées bientôt d'une congestion de sang au cerveau, et sans doute la fréquence actuelle des attaques d'apoplexie tient à cette coutume vicieuse, d'accumuler dans un vaste banquet les aliments pour vingt-quatre heures. Les indigestions, ou du moins des foyers d'irritations gastriques, si multipliées de nos jours, dépendent vraisemblablement aussi d'une cause analogue.

De plus, la nutrition se répartit mal par un seul festin, tandis que l'enfance, la vieillesse, réclament les bénéfices d'une restauration plus lente ou successive, qui n'affecte jamais l'économie de ces alternatives de débilité et d'excitation vive, comme dans la monositie. De plus, l'aliment de chair, fournissant sous un petit volume beaucoup de principes alibiles, soutient plus fortement et plus long-temps que ces nourritures simplement végétales, dont l'appareil intestinal extrait laborieusement d'une masse considérable, de faibles particules restaurantes. Les animaux frugivores et herbivores, munis de longs et vastes intestins ou même d'estomacs multiples, digèrent et ruminent avec lenteur, tandis que les carnivores à intestins courts, simples et membraneux, dissolvent et expulsent promptement les substances animales, qui se putréfieraient dans leurs entrailles par un trop long séjour. Aussi, les carnassiers supportent l'abstinence aisément pendant nombre de jours, tandis que les herbivores sentent le besoin d'une nourriture bien plus fréquente. L'homme étant omnivore tient, à tous égards, le milieu entre ces divers régimes. S'il mange sou-

vent, il doit user de plus de végétaux ; et le régime le plus carnivore s'approprie aux grands travaux, comme à des repas moins répétés, et à des climats plus rigoureux [1].

De même, la plupart des carnivores déployant plus d'intelligence et de vigueur de courage que les timides et lents herbivores, il s'ensuit qu'un régime de chair est moins défavorable à l'exercice de ces fonctions, que le régime des végétaux, toujours plus pénibles à digérer ; toutefois l'aliment de chair accroît mieux les forces physiques que les intellectuelles. La diète pythagorique calme singulièrement, au contraire, les passions et la férocité du caractère ; elle serait appropriée à de tranquilles contemplations si elle n'affaiblissait pas trop l'organisme ; le mélange des deux régimes fait donc jouir de la plénitude de nos facultés ; car il a été donné à notre race de se nourrir de tous

[1] On observe, d'après des Recherches statistiques, que la consommation moyenne de viande est, en France, d'une once et demie par individu, chaque jour ; mais on en use davantage dans les villes et moins dans les campagnes.

En Angleterre, cette consommation s'élève environ à quatre onces et demie par individu ; toutefois l'Irlande consomme moins de chair à proportion ; elle est catholique et observe des jours maigres ; la culture de la pomme de terre y est aussi très répandue.

L'usage de la chair est encore plus considérable aux États-Unis d'Amérique qu'en Angleterre. La marine en consomme nécessairement beaucoup en tous pays.

En Russie, cet usage paraît moindre à cause du rit grec, mais y on mange beaucoup de poissons en plusieurs contrées, principalement en Sibérie.

Du reste, les peuples qui mangent beaucoup de chair sont plus actifs que ceux qui vivent surtout de végétaux. Dans les grandes villes, on consomme le double de viande que dans les campagnes. A Londres, huit personnes 3/5 consomment un bœuf d'environ 600 livres, par année ; à Paris, neuf personnes 1/4 consomment la même quantité ; à Glasgow, en Ecosse, un bœuf suffit pour dix personnes par an, etc.

les règnes organisés, puisqu'elle a été investie sur tous d'un égal empire, comme d'une prérogative auguste, dévolue au plus intelligent des êtres. De même, nous seuls possédons l'usage du feu, instrument dominateur de toutes les substances alimentaires ou organiques, qu'il peut consumer ; en effet, elles sont formées d'éléments combustibles presque uniquement, sur ce globe, tandis que la plupart des minéraux offrent des éléments comburés et non nutritifs.

Par cela seul que la coction accélère la digestibilité des aliments, l'homme civilisé l'emporte encore sur le sauvage endurci et ordinairement crudivore. On remarque chez tous les peuples vivant de racines agrestes, de nourritures crues et dures, une digestion pénible, qui cause souvent le cauchemar, des songes terribles avec des visions attribuées à de mauvais esprits : de là ces terreurs nocturnes et superstitieuses si communes parmi des peuplades barbares, les montagnards de l'Ecosse, du Tyrol, de la Laponie, du nord de l'Asie, et chez les Caraïbes, etc. De mauvaises élaborations rendent aussi les corps lourds et cacochymes. Bien que les nourritures végétales aient moins besoin de coction que les chairs, elles n'en sont pas plus digestibles ; exigeant une action viscérale plus énergique, elles sont appropriées à l'enfance pour calmer l'effervescence du jeune âge.

Les aliments cuits, ainsi que les boissons chaudes, ont la propriété d'amollir les tissus organiques, ou de les détendre, de débiliter, d'*humaniser*, en sorte que le premier moyen pour attendrir l'animal farouche et l'homme barbare, est de les soumettre au régime relâchant des nourritures cuites ; on engraisse aussi les bestiaux par des boissons chaudes ; toutes

choses qui humectent, adoucissent, assouplissent l'économie, la disposent à l'oisiveté, en lui rendant le mouvement plus pénible, et ainsi, sous l'appât de la tranquillité, le plient par degrés, de la mollesse au joug de la servitude, ou d'une sorte de civilisation.

D'ailleurs, en rendant la digestion moins fatigante, la coction des aliments favorise davantage la liberté des fonctions intellectuelles, et par là le déploiement de l'industrie humaine. L'invention des liqueurs fermentées ou stimulantes, aujourd'hui si générales, parmi les nations des climats froids surtout, devient encore un moyen d'excitation du système nerveux, tant qu'on n'en abuse pas. On voit, en effet, le grave Musulman, le mélancolique Indou se contenter de l'eau pure pour boisson, mais végéter stationnaires, croupir avec le Chinois amolli par ses infusions chaudes, dans leur stérile uniformité, tandis que les nations occidentales, aiguisées habituellement par des liquides fermentés, en obtiennent plus d'activité physique et morale. Le règne de Bacchus sur la terre fut aussi celui de la liberté (*Liber pater*). Il est évident que ni la polygamie, ni les gouvernemens despotiques ne peuvent s'accommoder de l'audace et de l'indépendance que suscite dans les cœurs le fréquent usage des spiritueux. Les buveurs aiment la franchise, et si le Dieu du vin fut jadis conquérant des Indes, il est maintenant exilé de cette antique patrie de toutes les servitudes.

Toutefois l'emploi salutaire de ces poisons spiritueux est contrebalancé par les passions violentes de colère, d'insurrection, d'incontinence qu'il suscite. Non seulement le vin est la principale source de la crapule, des indigestions, suites de l'ivresse;

des apoplexies, des hydropisies, mais l'action prolongée des irritants spiritueux délabre l'appareil viscéral et le système hépatique, engendre plusieurs maladies des voies urinaires [1], la gravelle, le calcul et les affections arthritiques. La fécondité est diminuée par l'abus de ces boissons, et cette diète trop stimulante des solides qui porte un agacement fébrile dans toute l'économie, la détériore plus que le régime rafraîchissant ou tempérant qui conservait la bonhommie et l'ignorance des anciens âges. Généralement la nourriture, dans l'état sauvage ou barbare, est simple, réfrigérante; elle devient compliquée, échauffante, excitante dans l'état de civilisation.

Il faut donc bien distinguer dans le régime ce qui profite à la santé de ce qui concourt à l'essor de l'esprit comme aux progrès de la civilisation. C'est souvent au prix de plusieurs maladies que nous achetons ces progrès; car trop de santé corporelle n'est souvent propre qu'à ramasser trop de sottise intellectuelle. Mais ce qui favorise pareillement le jeu du physique et du moral est la sobriété, dont on n'a jamais dit ni tout les biens qu'elle procure, ni tous les maux qu'elle écarte ou combat.

On regarde comme effort pénible la tempérance, l'abstinence surtout, desquelles on ne comprend pas les charmes, inconnus à nos Apicius et aux riches Lucullus de tous les temps. Cependant s'il existe un moyen de guérir enfin les maladies incurables, le

[1] Les peuples hydropotes, ou buvant de l'eau, communs entre les tropiques, sont très peu exposés à ce genre d'affections; d'ailleurs, ils mangent peu de chair; ainsi l'urée et l'acide urique sont moins abondants dans leur urine que dans celle des peuples carnivores et œnopotes du nord.

seul secret infaillible est de leur enlever la cause qui les entretient, d'en tarir désormais la source comme on l'a exprimé par cet adage : *modicus cibi, medicus sibi*. Quel plaisir de renaître, après de longues souffrances, à la santé, à la joie; de sentir se revivifier cet appétit jadis éteint par de perpétuels dégoûts et une plénitude rebutante ! Quelle volupté ressuscite dans tous les sens, lorsqu'allégé par une diète continue, l'homme se permet sans péril désormais les jouissances pures dont il fut sevré si long-temps ! Combien il se trouve alors surpayé de ses sacrifices ! Celui-là ne connut jamais toutes les délices du brouet noir de Lacédémone, qui ne sut pas s'exercer à jeun sur les rives de l'Eurotas.

Les premiers humains, sobres et innocents, ne recevaient d'une nature inculte et agreste que des tributs de frugalité; les antiques Romains, pauvres et tempérants, subsistaient, comme les Curius, les Fabricius et les Catons, des modestes produits de l'agriculture; aussi n'eurent-ils besoin d'aucun médecin pendant six siècles de leur république; mais avec l'opulence et les délices de l'Asie vaincue, les profusions inouïes de la bonne chère bientôt remplacèrent cette simplicité primitive. Les orgies effroyables de Vitellius ou d'Héliogabale, dans lesquelles s'engloutissaient les richesses de l'univers connu, multiplièrent tous les vices avec toutes les maladies. En se gorgeant de tant de charognes apprêtées, qui déguisent en vain leur pourriture, les humains sont attaqués souvent d'affections malignes ou menacés de mort prématurée. La vigueur du corps et de l'ame en est inévitablement corrompue; par cet affaiblissement universel, Rome bientôt subit le sort de Capoue,

de Sybaris, de Babylone, jadis envahies et saccagées par les mêmes dissolutions : éternelles vicissitudes qui menacent les hommes et gangrènent les empires abandonnés au luxe, à l'intempérance, sources de toutes les putridités.

D'ailleurs, la nourriture délicate des riches citadins a cet inconvénient de rendre l'organisation molle et faible ; le pain dur, les chairs sèches, raffermissent les muscles ; car le paysan, qui subsiste d'aliments sans apprêts, engendre cette solide postérité, *ferrea progenies*, qui constitue le nerf des états. Au contraire, c'est par une pâture émolliente qu'on apprivoise les races les plus altières des animaux sauvages, en les détendant, et leur vie s'accourcit à proportion de leur domesticité. Ni le dedans, ni le dehors des corps ne doit pas être trop douilletté ; les sucreries et les douceurs concourent, avec les vêtements soyeux, la mousseline et la gaze, pour efféminer et attendrir ces constitutions nerveuses des femmelettes fondues dans la mollesse et la débilité, au sein des jouissances.

Car l'intempérance appelle d'abord sa compagne, l'impure débauche, non moins meurtrière dans ses excès ; combien d'hommes, gonflés de vins et de nourritures, après un festin copieux, se précipitent témérairement dans des souillures vénériennes qui les immolent, jusque sur le théâtre même de leurs exploits crapuleux, d'indigestion ou d'apoplexie ! L'être le plus raisonnable n'est désormais qu'une brute dans l'ivresse : Alexandre y assassine son ami ; à la rage succède l'accablement du remords. Est-ce vie ? est-ce santé ? est-ce bonheur ? Qui peut absoudre notre race de trancher ainsi honteusement sa destinée ? De quoi ose-t-elle alors se plaindre ?

Certes, l'institution des jours de jeûne et des carêmes rappelle, au nom de la divinité, notre espèce à cette frugalité primordiale et tutélaire, pour tempérer l'esprit et rafraîchir les fonctions du corps; puisque la vie sociale, avec tous ses secours et la profusion qu'elle procure aux classes opulentes surtout, apporte une pléthore échauffante; aussi les deux tiers des maladies, comme le remarquait Sydenham, sont des fièvres aiguës de l'appareil nutritif ou des phlegmasies ardentes, pour lesquelles la méthode de traitement consiste en antiphlogistiques et en évacuants, soit du sang, soit des voies intestinales; elles dépendent donc principalement d'une nutrition vicieuse ou surabondante. Aussi les hommes civilisés deviennent plus gros, plus gras que les sauvages; ils font moins d'exercice; la contexture de leurs chairs reste plus molle, et leur tissu cellulaire adipeux gorgé de plus de sucs muqueux. Ils éprouvent plus de fontes bilieuses et putrides.

Les corps humides sont plus attaqués que les tempéraments secs par une multitude d'affections, et par la même raison les nourritures humides engendrent des humeurs superflues plus que les aliments secs. Ceux-ci deviennent donc plus salutaires. L'habitude des boissons abondantes est aussi moins profitable que la retenue en ce genre, principalement pour les liquides chauds, qui délabrent le système viscéral; ainsi le thé rend les corps flasques, de même que l'usage de la bière et d'autres débilitants analogues.

C'est encore par des causes semblables que l'ichthyophagie ou la nourriture de poissons rend les complexions si mollasses, si pâles et lymphatiques, si surchargées de mucosités, de vers, d'éléments

putrescibles, surtout vers les rivages des mers et des laçs poissonneux, lieux bas et habitations humides qui, favorisant davantage cette débilité de toute l'organisation, affaissent et accourcissent l'existence.

Par une influence opposée, les montagnards, substantés d'aliments plus secs, de même qu'ils fréquentent, sur leurs hauteurs, un air plus aride, plus vif, plus électrique, et qu'ils transpirent davantage, ont les fibres plus tendues, plus musclées, plus desséchées et irritables que les piscivores; ils sont sobres, actifs, généralement sains et très vivaces. D'ailleurs, les aliments secs, plus riches en substance nutritive sous un même volume que les humides, procurent une réfection plus forte et plus vivifiante. Ainsi, l'alimentation sèche est plus tonique et plus saine.

Si l'on considère en général l'homme relativement à ses lois diététiques autres que celles imposées par les lieux et les climats, on le trouvera, par sa constitution sociale, assujetti à des conditions inévitables. Le sauvage, le pauvre, sont, d'après leur situation, condamnés à la sobriété, aux abstinences, à vivre d'aliments végétaux principalement et à boire de l'eau. L'homme civilisé jouissant d'une fortune médiocre peut user libéralement des dons de la nature dans un régime mixte ou animal et végétal, avec le vin ou une boisson fermentée. L'homme opulent, et élevé vers le faîte de l'état social, pouvant céder au penchant de la volupté vers les délices, s'abandonne trop souvent à la profusion de sa table, aux mets les plus irritants, aux liqueurs les plus enivrantes; et déjà l'opulence dispose au délire.

Aussi le pauvre, tel que le sauvage, près du besoin, a beaucoup d'appétit, et s'il trouve des aliments, il

peut se gorger énormément à toute heure; le riche, l'homme des hauts rangs, au sein de l'abondance, n'a que des dégoûts, ne mange que faiblement, a ses heures fixes. Le premier, ayant des organes neufs, ne sollicite point des nourritures trop apprêtées; le dernier, avec son goût blasé, désire nécessairement des mets épicés ou piquants qui réveillent et émoustillent ses nerfs amortis. Cette chère trop compliquée, fortement stimulante, échauffant et corrompant l'organisme, le dispose à des maladies inflammatoires ou de putréfaction, qui accourcissent la vie. Les excréments même des riches usant de beaucoup de viandes et des jus ou consommés, sont déjà infects comme ceux des animaux carnivores; et les poisons de ces nourritures pénètrent, pour ainsi dire jusque dans le moral, en allumant les passions les plus incendiaires, avec la cruauté, la volupté.

Il y a connexion indubitable entre la corruption morale et ce raffinement dans l'art culinaire, tandis que les aliments les plus naturels, tels que les végétaux, rafraîchissants par leur simplicité même, appaisent les fonctions organiques, éteignent les affections trop ardentes, calment et assoupissent les facultés intellectuelles. L'alimentation mixte ou intermédiaire est donc la plus favorable pour jouir des avantages exempts de ces deux extrêmes opposés, en sorte qu'on pourrait dire que le paysan et le pauvre sont les *herbivores* de la société, que les riches et les grands sont les *carnassiers*, et les rangs médiocres représentent, comme dans la nature, les races *omnivores*, qui s'accommodent de divers régimes. Chacune de ces classes a ses mœurs comme ses nourritures.

Pareillement, l'enfance et la jeunesse, douées d'une

puissante énergie vitale, se contentent plus facilement de substances végétales, à la manière des singes frugivores et autres *primates*, qui sont dans l'ordre zoologique, d'une famille voisine du genre humain. A cet âge, d'ailleurs, il faut des aliments capables de modérer la circulation du sang et le bouillonnement organique, tandis que, dans la caducité, nos corps ont besoin de restaurants plus forts pour ressusciter l'ardeur d'une vie qui s'éteint. Les vieillards réclament donc des nourritures facilement restaurantes et digestibles sous un petit volume, avec des boissons qui les ravivent. Ainsi le vin est le lait des vieillards, et les extraits, les sucs consommés des viandes, paraissent les plus propres à éloigner l'atrophie, le marasme de cette époque de décadence, de froideur et de débilité. Les dégoûts, l'inappétence de sens usés exigent aussi le secours indispensable des assaisonnements les plus raffinés; les repas, quoiqu'assez fréquents alors, ne doivent pas être intempestifs ou sans règles. Chez les enfants, c'est tout le contraire, il ne faut nul apprêt, aucun raffinement; les chairs et le vin, sinon entièrement bannis, doivent n'entrer qu'en faibles proportions dans un régime rafraîchissant pour des estomacs aussi actifs, et un organisme aussi inflammatoire.

La nature manifeste cette progression du régime végétal à l'animal dans une multitude d'espèces, même parmi des insectes à métamorphose qui passent d'une nourriture simple à une autre plus élaborée, lorsqu'ils atteignent l'époque de leur dernier état, celle de la génération et de la décadence. Ainsi nous devons approprier nos aliments à nos métamorphoses sociales.

A beaucoup d'égards, le sauvage, le pauvre, l'enfant offrent entre eux des rapports harmoniques pour le genre de diète qui leur est approprié, tandis que le vieillard, l'homme parvenu aux plus hauts degrés de la fortune et de la société, également lassés d'une longue course de vie, suivent un régime plus restaurant, inflammable, mais qui achève de ruiner rapidement, de corrompre leur constitution physique et morale, devenue caduque par cette pente inévitable.

Par là même nous sont révélés tous les avantages d'une diète intermédiaire ou mixte, qui est celle de l'âge moyen ou de la virilité, de la force. Sans s'astreindre à toutes les règles, sans braver les excès, l'homme sain et robuste trouvera dans ce milieu salutaire des ressources pour prolonger sa vigueur de corps et d'esprit. Les végétaux le rappelleront vers l'enfance et sa douce innocence; la nourriture animale lui confiera les qualités viriles d'un âge plus mûr, et il s'éloignera également, soit de la corruption du carnivore, soit de l'imbécillité de l'herbivore, pour briller de toutes les vertus que la Providence avait réservées à la plus parfaite de ses créatures.

CHAPITRE VIII.

Influence du régime végétal, et du régime animal sur la vigueur organique et notre système moral.

Toutes les températures des climats et des saisons n'étant pas également appropriées à l'un et à l'autre de ces régimes, ceux-ci restent donc subordonnés au froid et à la chaleur que l'homme éprouve. L'expérience montre qu'en hiver, comme sous des cieux glacés, nos facultés étant refoulées à l'intérieur, lés viscères obtiennent un surcroît d'énergie ; on mange davantage, on digère mieux que durant les temps chauds, et, parmi les climats ardents. Par ceux-ci, la sensibilité et les forces s'épanouissent vers l'extérieur, tandis que les organes intestinaux demeurent relâchés, presque sans activité, malgré l'emploi des épiceries et des plus violents assaisonnements pour ranimer leurs fonctions.

En outre, la putrescibilité des matières animales, par la chaleur, rend celles-ci dégoûtantes autant que funestes à l'économie, sous des températures élevées ; c'est pourquoi le régime animal a été sagement repoussé et proscrit par plusieurs législateurs des Indes, comme l'usage des boissons spiritueuses, puisque l'un et l'autre y allument les fièvres les plus pernicieuses. La race nègre, en Afrique, se remplit quelquefois de chair et de graisse, sans subir les mêmes inconvénients que la race blanche, sur cette terre brûlante, mais la constitution du nègre, comme

nous l'avons fait voir ailleurs [1], généralement humide, lymphatique, peu sensible ou apathique, constitue une espèce fort différente de la nôtre. Plusieurs animaux féroces, les lions, les tigres et toutes les espèces de grands chats (*felis*, L.), qui habitent sous la zône torride, vivent aussi, suivant leur organisation spéciale, de substances animales, sans que leur santé périclite.

Mais il s'agit ici de nourritures convenables à l'homme de notre race blanche, considéré sous diverses températures.

Parmi les contrées rigoureuses des pôles, l'absence presque complète des végétaux contraint les habitants de s'approprier une proie vivante, soit de poissons et d'autres animaux marins, sur les rivages de l'Océan ou des grands lacs, soit des produits de la chasse, comme dans la Sibérie, l'Amérique septentrionale [2]. Là, l'homme devient chasseur ou pêcheur.

Au contraire, les régions fortunées des tropiques, où se déploie toute la magnificence de la végétation, font éclore avec luxe mille fruits délicieux, sucrés et rafraîchissants; les palmiers, les bananiers, les figuiers ploient sous le faix; les cucurbitacées se

1. Dans notre *Histoire naturelle du genre humain*, seconde édition, en 1824, tome II, in-8°, chez Crochard, libraire.

2. Les sauvages de l'Amérique septentrionale mangent beaucoup de chair. Les Osages du Missouri, amenés en France en 1827, mangeaient chacun deux à trois livres de chair de bœuf grillée chaque jour; le chef en mangeait quatre livres. C'est principalement de celles de bison, de bœuf musqué qu'ils se nourrissent. La race iroquoise forme des guerriers intrépides, des chasseurs infatigables, qui ne connaissent point les indigestions, ni les maux de nerfs. Ils recherchent en été les baies acidules d'arbousiers, et d'autres plantes pour corriger la putridité qui naîtrait d'un régime trop exclusivement carnivore. Cette note a été recueillie d'après le témoignage de ces Sauvages, par nous-même.

renflent en masses énormes remplies d'une pulpe fondante; les légumineuses multiplient leurs gousses nutritives; le riz, les farineux, le sucre, abondent presque sans culture, avec les épiceries et les aromates; l'homme indolent n'a plus qu'à cueillir. Ainsi, quand le soleil remonte au printemps sur notre horizon, bientôt il nous promet les fruits rouges et tempérants de l'été, les fraises, les cerises, les groseilles, comme si la nature, dans la sagesse de sa providence, appropriait les nourritures aux besoins et aux désirs de la plus noble des créatures. L'abondance de la végétation entre les tropiques y rend naturellement l'homme frugivore, comme l'absence des plantes sous les cieux les plus glacés l'oblige à vivre de chair.

D'ailleurs on doit, dans la froidure, déployer plus d'activité, se fortifier contre tout ce qui tend à engourdir, anéantir l'existence; il faut se réchauffer, s'animer d'une vigueur capable de résister à cette température d'extinction. Rien ne procure mieux ces avantages que la diète animale, puisque la chair, sous un petit volume, fournit un aliment plus substantiel, et répare fortement l'organisme, ou restaure toutes ses déperditions.

Un jeune médecin anglais, au service de la Compagnie des Indes-Orientales, lia connaissance, dans la ville sainte de Benarès, avec un vieux brame *pandit*, ou savant, de la secte pure de Siva, laquelle garde d'étroites abstinences, ou se prive exactement de tout ce qui a vie, dans le règne animal. Ce brame portait sur le front la figure allégorique du *lingam*, et, s'honorant du titre de *Sanniasy*, pratiquait le *yogam*; c'est-à-dire qu'il s'adonnait à la vie spécu-

lative, ainsi que les plus estimés d'entre eux; aussi poussait-il l'abstinence de toute chair jusqu'à filtrer l'eau de sa boisson, de peur d'avaler quelqu'insecte, soit qu'il crût à la métempsycose, soit qu'il le fît par motif de pureté. Il se contentait souvent d'un seul repas, comme les anciens *vanaprastas*, brames ermites ou philosophes. Éclairé par de profondes études, il s'était défait d'une partie des préjugés qui font regarder les Européens avec horreur par ses compatriotes, et il aimait à être flatté. Il eut avec le physicien anglais la conversation suivante :

LE DOCTEUR.

Illustre enfant de Brahma, comment avez-vous pu subsister si longuement avec un peu de riz, des figues ou quelques autres fruits, et en ne buvant que de l'eau filtrée? Depuis longues années, vous vous contentez d'un maigre dîner vers le soir seulement; votre temps se consume à réciter des *mantrams* (ou prières), à prononcer la syllabe sacrée *oum*, dans une perpétuelle contemplation, et à lire les *védams* ou des écrits de vos sages. Vous connaissez la *trimourty*, ou les trois puissances suprêmes de la nature, et tandis que le reste des mortels s'accroupit dans le bourbier de la matière, ou dans le cloaque infect des passions, votre ame purifiée s'élance vers Brahma pour s'identifier à la source universelle de toutes les existences. Par cette union à *paramattma*, l'esprit, comme fondu dans la suprême félicité, laisse votre corps impassible, et pour ainsi dire anéanti. Aussi vous êtes maigre, décharné; vos membres sont débiles, desséchés; vous ne les exercez qu'avec peine

et langueur; la vie vous devient un fardeau. Assis constamment ou couché sur votre natte, à demi sommeillant, au milieu des rêveries on des illusions du *maya*, vous devenez pâle, sans vigueur; votre estomac affaibli digère à peine, malgré les feuilles aromatiques de *toulochy* (espèce d'*ocymum* ou basilic), que vous prenez après votre dîner, et le gingembre, le bétel, dont plusieurs de vos compatriotes font usage, ou même l'*asa fœtida*, le meilleur digestif de vos grands repas. Vivez comme nous; rajeunissez-vous par des aliments substantiels; ou si vous répugnez à la chair, acceptez nos boissons fortifiantes, le rhum, le punch, de bons vins généreux de Porto.....

LE BRAME.

Que me conseilles-tu, jeune médecin de l'Occident? Ne vois-tu pas qu'un soleil ardent, qui nous consume, exige que nous préférions des nourritures rafraîchissantes, douces, sucrées, aqueuses? il faut tempérer notre sang par un régime tout végétal. Nous fuyons avec horreur ces viandes immondes et empestées, infectes charognes dont vous vous souillez parmi nous, et qui bientôt vous tuent par des fièvres mortelles, des dysenteries malignes et contagieuses, comme si les dieux se vengeaient sur vous de tout le sang innocent des animaux versé pour assouvir votre gloutonnerie. Tandis que nous passons nos jours dans la douceur, la patience, les sages réflexions, en exerçant notre esprit à la pratique des vertus et de l'humanité, vos immondes se gorgeant de chairs, avec des liqueurs spiritueuses, paraissent tourmentés du bouillonnement

des passions ; la colère, la fureur respirent dans leur teint allumé, ardent, et leurs muscles crispés ; s'ils sont robustes et replets, c'est à la manière des lions et des tigres, dont l'haleine et la transpiration sont déjà fétides et putrescentes, comme leurs humeurs. Vous régnez par la violence et la guerre ; vous exaltez encore ce tempérament brutal et féroce par ces aliments déjà sanguinaires ; plus grands et plus épais de corps que nous, sans doute, vous usurpez l'empire que mériteraient au contraire la bonté, l'humilité, l'innocence et toute les vertus des Brames, par leur frugalité, exempte d'ivresse, de fougue, qui maintient nos esprits dans la prudence, la gravité, avec les profondes vérités de la religion et d'une sublime sagesse.

LE DOCTEUR.

C'est bien à tort que vous préconisez cette diète énervante qui vous a de tout temps amollis, dans l'indolence et la pusillanimité, ou plutôt qui vous rend les éternelles victimes de tous les conquérants. A quelles armes sûtes-vous jamais résister? Pour quels maîtres vos sueurs ont-elles successivement arrosé vos campagnes et fertilisé votre territoire depuis tant de siècles? Ne vantez pas cet amour de la paix, qu'on peut taxer de lâcheté, ni cette souple modération de caractère qui ressemble tant à la peur. Vos abstinences et vos jeûnes appartiennent à la superstition plus qu'au culte d'une créature raisonnable pour la divinité; c'est parce que vous redoutez les supplices multipliés du *naraca*, ou de votre enfer, que vos joguis s'immolent avec les dernières extravagances, sous le char de vos idoles. Permettez que je

m'exprime avec franchise. Vos plus saints fakirs, dans leurs macérations ridicules et leurs austérités rigoureuses, ne sont que des imbécilles, dont le cerveau est épuisé, rétréci, atrophié par ces jeûnes excessifs et ces illusions creuses. Ne dites pas que vous pensez beaucoup, alors que vous ne perfectionnez rien, et que vous persévérez, avec cette éternelle infériorité, jusque dans les sciences et les arts que vous avez découverts jadis. Si vous fûtes les pères de la civilisation et des lumières de l'Occident, et si l'on allait autrefois puiser la sagesse parmi vos antiques gymnosophistes, pourqnoi êtes-vous devancés aujourd'hui par les Européens, que vous accusiez de barbarie? C'est que notre régime de vie nous a rendus plus actifs que vous; nos besoins ont suscité notre industrie toujours croissante. Notre courage, fruit d'une complexion vigoureuse, ou solidement restaurée, nous a bientôt émancipés de l'esclavage politique et intellectuel; le vin, les spiritueux sont amis de la liberté, et celle-ci devient la sève du génie, comme de l'audace. Hommes flasques et asservis, nourrissez-vous de chair, et un sang plus riche enflera bientôt vos veines, et votre cœur battra plus généreusement au son de la trompette guerrière; enfin, si vous devenez dignes de reconquérir votre indépendance, souvenez-vous que votre peuple aura été ressuscité par les Anglais.

LE BRAME.

Tu t'abuses, jeune imprudent, si tu juges ainsi la vie humaine par l'éclat de la puissance, ou la vaine supériorité des sciences et des arts; l'essentiel est le bonheur, s'il existe sur cette terre; mais tu ne le trouveras point parmi le tourbillon des plaisirs, ou

des richesses et de la renommée ; il réside dans le repos du cœur et la paix profonde des passions ; il ne peut s'obtenir sans la frugalité, qui, plus que tout le reste, rafraîchit, calme ces impétueux désirs d'amour, d'ambition, ou la colère, qui vous dévorent ; tel est l'effet salutaire des aliments simples et innocents de tout meurtre que nous avait d'abord préparés la nature. Pour vous, au contraire, vivre c'est manger, mais l'ivresse et la crapule, ennemies de toute prudence, nous sont inconnues. Pourvu que vos corps, bien repûs, deviennent robustes, exercés à la guerre, à la chasse, aux travaux de force, que vous importent l'humble modestie, la tempérance, la pudeur chaste et toutes les modérations dans le caractère et les mœurs? Vous préférez la turbulence, la fierté, la lutte ou le combat ; vous sollicitez la concurrence et l'émulation, tous les ferments de discorde, tandis que nous cherchons à tout appaiser en cédant sans peine avec bonté et complaisance. Aussi, exempts de vos plus cruelles maladies, nos humeurs sont douces comme notre naturel ; nous ne connaissons ni pléthore, ni indigestions, ni les inflammations des viscères, ni vos phlegmasies ardentes et putrides, ni acrimonie des humeurs, ni le scorbut, la goutte, l'apoplexie, etc. Sensibles, compatissants, tendres, nos sens sont délicats[1]. Mais si tu nous accuses de lâcheté, viens voir nos suttées,

[1] Les Hindous, qui se privent de toute nourriture animale, acquièrent une telle finesse d'odorat qu'ils reconnaissent à l'haleine, et à la seule vapeur de la transpiration qu'une personne a mangé de la viande, même après vingt-quatre heures. L'Abbé Dubois, *Mœurs et institut. des peuples de l'Inde*, tom. 1er, p. 262. Si quelques hommes en font usage en certains lieux, elle est sévèrement interdite aux femmes. La chair de

nos veuves elles-mêmes, supportant la souffrance, lorsqu'elles montent le front riant sur le bûcher enflammé qui consume le cadavre de leur époux? As-tu considéré l'impassibilité de ces joguis soulevés par des crocs de fer enfoncés dans leurs chairs? Combien d'autres, privés d'asile de vêtements, dorment pendant quarante ans sur la pierre, sans se plaindre? Manquons-nous de persévérance pour conserver nos lois, notre religion sainte, nos habitudes, à travers tant de vicissitudes, depuis des milliers d'années? Hommes nouveau-venus sur ce globe, vous vivez par le corps, et nous par l'ame. Vous manquez du courage de la patience et de l'adversité, le plus noble et le plus difficile de tous. Il n'est pas aussi pénible de se précipiter tête baissée dans l'épaisseur des bataillons ennemis que de savoir se résigner à traverser de longues années, avec une invincible fermeté, dans l'infortune, ou braver le malheur. Qui ne sait pas constamment dompter la douleur n'est pas philosophe, ainsi qu'il s'en glorifie. Vous calomniez du nom de froideur, d'apathie, des vertus triomphant aussi de votre délicatesse; vous vous dites sensibles, lorsque vous n'êtes que légers et inconstants; vous vantez votre cœur en massacrant de pauvres animaux sans défense, ou plutôt vous les assassinez lâchement, pour vous engraisser. Si j'ai bien lu votre propre histoire et vos révolutions atroces, vous n'êtes pas heureux, car vous vivez mécontents sans cesse de votre gouvernement; vous

bœuf est trop substantielle en ce pays pour ne pas causer souvent des digestions très laborieuses, même aux Européens.

Les Sauvages qui vivent de fruits ou d'herbes, acquièrent aussi un odorat très fin.

changez à volonté de religion ou de secte, sans vous en trouver mieux; vous ne paraissez pas mieux satisfaits de vos modes et de vos habits. Dans votre malaise et votre inquiétude perpétuelle, vous parcourez le monde pour l'envahir ou le ravager, et souvent, après avoir amassé des monceaux d'or, un dégoût intolérable de la vie vous saisit; vous la terminez par le suicide, sous l'extravagant prétexte que vous avez épuisé toutes ses jouissances.

LE DOCTEUR.

Quoi! vous vantez vos vertus et vous redoutez les combats! Accroupis par votre nullité dans cette routine opiniâtre, vous refusez de vous perfectionner, et vous célébrez votre constance! Le fanatisme de vos dévots et la superstition des veuves, voilà votre gloire! Prouvez-nous votre générosité à supporter vaillamment l'esclavage plutôt que le choc des guerriers, l'épée à la main. Certes, alors il suffit de se laisser vaincre pour faire éclater avec humilité une patiente et modeste résignation. Abstenez-vous toujours, je vous le conseille, de toute autre vaillance. Conservez précieusement cette félicité de la paresse, ces vertus de l'engourdissement; défendez-vous de toute émulation, de tout élan de perfection sociale, de peur d'une dangereuse tentation de supériorité qui troublerait votre léthargie. Continuez de traverser les siècles dans cette bienheureuse médiocrité en toutes choses, qui sert tant l'oisiveté et l'apathie. Redoublez la dose de l'opium qui favorise votre langueur; végétez avec les plantes dont vous tirez votre unique nourriture et votre flegmatique impassibilité: *Il vaut mieux*, disent vos sages, *être mort que*

vivant; la félicité réside dans l'anéantissement. Est-ce donc exister, accomplir ses devoirs d'homme sur la terre, que de croupir et rentrer ainsi dans l'abîme? Vos préceptes, votre régime dégradent la plus noble des créatures. Vous n'avez ni puissance, ni industrie, ni dignité dans la nature; votre complexion, énervée sous ces abstinences mal entendues, appauvrie par l'indolence, vous rend lugubres, mélancoliques; votre vie est un rêve éveillé, vos années sont des maladies chroniques que vous traînez langoureusement; un sang noir et épais circule à peine dans vos artères; sans vos ablutions fréquentes dans l'eau du Gange, votre peau s'encroûterait d'une crasse épaisse ou galeuse, comme chez les *pouliahs* de vos forêts, plus dégoûtants que vos *pariahs*. Tout tombe en ruine autour de vous, et vous pensez honorer le Créateur par vos jeûnes et vos supplices, comme s'il se plaisait dans la destruction de son ouvrage! vous l'injuriez plutôt par ces opinions absurdes que vous vous en formez. Si cet être suprême se complaît dans le bonheur de sa créature, quel plus doux spectacle que celui d'une population florissante de vigueur par ses travaux, son ardeur industrieuse, son génie, son opulence et l'éclat de la civilisation, qui la rendent digne de l'empire sur ce globe? L'homme n'a-t-il pas reçu la mission de se perfectionner, de se fortifier, afin de remplir honorablement ses devoirs? Les animaux, comme les plantes, sont sa conquête; multipliés par ses soins, il peut disposer d'une vie qu'il leur a communiquée, il peut s'en nourrir, puisqu'il deviendra la proie, à son tour, d'autres êtres, par cette loi universelle qui tire de nouvelles reproductions du sein de la destruc-

tion même. Brame, change de régime et d'opinion, ou meurs fanatique et esclave.

LE BRAME.

Démon du nord, toujours l'innocence fut victime sur cette terre d'infortune; Brahma seul ouvre son sein à la vertu. Solitudes sauvages où je passai dans des contemplations délicieuses de trop courtes années, asiles de paix qui me reçûtes fuyant l'opulence et les plaisirs trompeurs des cités, combien de fois je préférai, sous le figuier sacré des pagodes, au bord d'une limpide fontaine, quelques racines agrestes à la profusion magnifique des tables de nos rajahs! J'irai retrouver ces douces retraites où le silence, les loisirs appellent la profonde abnégation de soi-même, font évanouir, avec les peines, tous les prestiges du corps; on s'endort tranquillement, inaccessible désormais aux soucis, à la faim et aux passions sous vos frais ombrages. Échappé à la tyrannie des lois, on oublie ce monde persécuteur, pour rentrer dans la simplicité naïve de l'enfance unie à la pure liberté par le *mockcha sadaca* (l'exercice de la délivrance, ou de l'ataraxie). Tel est le vrai sort de l'humanité que le ciel réserva sans doute pour cette insensibilité exempte de fatigues accablantes. N'est-ce pas dans cette situation impassible, purgée d'intérêts immondes, satisfaits du simple nécessaire, que nous atteignons une longue vieillesse, garantie de la plupart des infirmités, par notre frugalité? Nous seuls suivons les inspirations de la nature; nous seuls écoutons la voix de la vérité. Votre félicité mensongère, par combien de labeurs et d'efforts douloureux l'avez-vous achetée? Cette civilisation, à vos yeux si

éblouissante, dites-moi par quels funestes sacrifices de vos mœurs, de vos sentiments les plus tendres, des liens sacrés du sang et de vos libertés, vous la payez chaque jour? Je vous vois fendant les flots à travers mille écueils, abandonnant votre famille et votre patrie, oppresseurs des nations et opprimés vous-mêmes; luttant sans cesse dans les périls pour vous enrichir aux dépens de tous les peuples que vous dévorez avec une rage cupide. Châtiés par les dieux qui accordèrent à vos vœux cette ambition sacrilége et insatiable, vous sortez de la naturelle condition de l'humanité; les boissons brûlantes qui vous transportent, la soif du sang dont vous êtes altérés, ont fait de vous, en quelque manière, des bêtes féroces, sous les âpres hivers de vos climats. Vous vous vêtissez de la dépouille fétide et souillée des animaux égorgés de vos mains, tandis que nos vêtements doux de coton sont purs et innocents comme nous-mêmes. Vos joies brutales, sollicitées par des festins immondes, engendrent souvent des rixes furieuses, tandis que nous conservons le calme noble, la décente gravité, si convenables à l'homme en présence de la Divinité. Enfin, vous périssez accablés d'ennuis et épuisés de travaux, de tracasseries ou de folles agitations : êtes-vous plus heureux que nous, et votre funeste postérité doit-elle se promettre un brillant avenir parmi les violences et les crimes que font éclorre les intérêts multipliés de votre civilisation? Vos biens appartiennent à l'illusion de vos concupiscences, les nôtres sont ceux de l'immuable réalité; c'est pourquoi, dans votre éternelle incertitude, vous essayez sans cesse un mieux être qui vous fuit; nous, au contraire, éclairés par la lumière émanée de Brahma lui-même, nous persévé-

rons dans les principes absolus de la vérité; nous nous identifions avec l'Être suprême, comme la goutte d'eau va se confondre dans l'immense Océan, à la fin de la grande ère du Kaly-ougam. Mais si une fatalité irrévocable n'est pas gravée sur les sutures de vos crânes, je supplie *Para Brahma* d'élever progressivement vos ames dans leurs transmigrations, depuis la fourmi jusqu'à l'éléphant, ensuite jusqu'à la perfection et à la pureté de la vie des brahmes, pour atteindre avec nous la suprême félicité.

LE DOCTEUR.

Votre sagesse vous abuse, illustre *vanaprasta*. J'ai visité plusieurs rivages, et j'ai traversé, depuis les glaces du Septentrion jusqu'aux terres enflammées de l'Orient. Vos idées sont écloses dans l'Inde, comme les fleurs de votre pays, qui mourraient dans nos campagnes. Vos fruits sont succulents et substantiels, nos herbes fades et insipides; elles-mêmes périssent sous les frimas de nos longs hivers, tandis que vous recueillez des productions en tout temps. Vos animaux présentent une chair coriace sèche, alcalescente, qui se corrompt bientôt sous une température chaude et humide, et donne, je l'avoue, une nourriture malsaine. Nos bestiaux, paissant des graminées tendres, ont une chair plus délicate; la froidure de notre ciel diminue sa putrescibilité; nous avons besoin de nous restaurer, lorsque vous devez vous affaiblir, afin de nous mettre chacun en harmonie avec les températures sous lesquellee nous existons. La chaleur vous dispose au repos, comme le froid, qui tendrait à nous engourdir, nous contraint au mouvement. Vous vivez sans effort des seules

libéralités d'un sol fertile ; mais il nous faut déchirer le sein de la terre, pour en tirer laborieusement notre subsistance. Vous vous passez presque de feu et de vêtements ; l'un et l'autre nous deviennent perpétuellement nécessaires. Nos besoins et nos désirs sont grands, des travaux immenses doivent les satisfaire ; il faut donc que nous devenions forts et que nous empruntions davantage à la nature que vous. Si notre régime est relatif à notre situation géographique sur ce globe, si les brames du nord eux-mêmes mangent par fois de la viande, [1] pourquoi nous disputerions-nous? Vos vertus locales pourraient être déplacées en Europe, tout comme les nôtres vous paraissent des vices. Nous vous opprimons, dites-vous ; mais parmi l'universalité des créatures, dans cette vaste république du monde, chaque être s'élève au rang que lui assigne sa prépondérance physique et morale ; si le lion dévore la douce gazelle, il est enchaîné à son tour par l'homme, et celui-ci n'est que le ministre d'une suprême Providence. Nous aimons nous perfectionner dans les arts de la civilisation, parce qu'ils nous donnent l'empire de la terre, tandis que vous préférez la vie spéculative ; chacun de ces états porte ses fruits. Nous sommes jeunes et vous êtes vieux, c'est pourquoi vous moralisez et nous agissons.

[1] L'abbé Dubois, *mœurs, institut. des peuples de l'Inde*, Paris, 1825, in-8°, tom. 1, p. 144, dit que la nourriture ordinaire des Brahmes est le lait, le riz, etc.; mais parmi eux il y a des *brames de poisson* et des *brames de viande*. Dans le pays de Konkana, ils mangent du poisson et même des œufs, mais jamais d'autre chair ; dans les provinces septentrionales, les brames de plusieurs castes se permettent l'usage de la chair des animaux, ce qui est très prohibé et en horreur dans les contrées méridionales, tant le climat influe sur le genre de nourriture !

LE BRAME.

Tu as de l'esprit, jeune *pandit*, mais tu ne connais ni les bornes des choses, ni le bien absolu ; tu vogues sans découvrir le port. Étudie la *nature humaine en elle seule*, indépendamment des modifications qu'elle subit sous les climats, les régimes, les habitudes factices imposées par les circonstances des gouvernements ou les opinions des différents siècles. L'homme a ses lois fondamentales et innées, qui lui sont propres, aussi-bien que les autres animaux. Son instinct à lui est l'intelligence ; sa vocation est de vivre *d'esprit* d'échapper aux transgressions des passions, de se gouverner par une sage raison, de s'élever, comme la première et la plus excellente des créatures, vers l'auteur de son existence. L'esprit seul doit régner ; le corps n'est qu'un esclave, ou plutôt c'est le vêtement destructible de l'âme éternelle. La perfection de notre espèce ne consiste point, ainsi que le croient tes compatriotes, dans la vigueur du corps, la richesse ou les jouissances, ni même dans ces arts éblouissants qui déploient les splendeurs de votre magnificence, les créations magiques de votre industrie ; tout cela est du corps et ne fait qu'attiser davantage le feu de vos concupiscences ; leurs voluptés prévaricatrices vous égarent et vous tuent. Vos philosophes, vos médecins d'Europe, pour la plupart, ne considèrent que la substance matérielle. Ils font émaner des sensations extérieures toutes nos facultés mentales, ils n'étudient que les organes périssables ; ils prétendent expliquer leur jeu par des ressorts tout physiques ou chimiques, d'après les sciences dommageables que vous cultivez avec le plus d'ardeur et qui vous per-

vertissent. Selon eux, l'homme n'est qu'une vraie machine, un automate; sa pensée n'est que la sécrétion du cerveau, comme d'autres glandes excrètent le sperme; les sentiments les plus sublimes ne dépendent que d'une insurrection de vos fibres nerveuses. Ces opinions, qui rabaissent au niveau de la brute, sont ramassées dans les ignobles pourritures de vos amphithéâtres d'anatomie, vrais charniers où l'on n'apprend que la mort en fouillant les cadavres, tandis que les mystères sacrés de la vie, dévoilant une organisation divine, devraient, au contraire, faire élever des hymnes d'admiration et de reconnaissance vers le créateur de tant d'ineffables merveilles. Homme aveuglé par un faux savoir, ne sens-tu pas en toi ces vives étincelles d'un plus noble génie? Ta raison naît-elle du choc de la matière? Dois-tu subir les impurs appétits de tes membres, et assouvir ces brutales passions que la chair et le sang suscitent dans tes entrailles? Alors mange, bois, engendre, remplis ton ventre, crève-toi de toutes les délices, non moins que l'animal immonde, descends au rang des bêtes, ravale-toi à la fange. C'est là que t'attendent les maladies et les fureurs d'une ame arrachée désormais de la chaîne sacrée qui la suspendait aux cieux, dans cette région pure, resplendissante de l'aurore de la Divinité. Vertueux enfants de Brahma, vous chez lesquels de tout temps les Occidentaux vinrent s'enrichir des trésors de la sagesse, vous les sublimes précepteurs des Pythagore et des Platon, renouvelez la lumière orientale de ces vérités parmi les régions ténébreuses de l'Occident. Enseignez à l'Européen un régime plus doux pour ses humeurs âcres et querelleuses; avec la frugalité des tables, il retrouvera la

paix modeste de l'innocence, des sentiments plus humains et plus charitables. Dégagé, par la sobriété, de ces organes épais qui obstruaient les rayons de son intelligence, il reconnaîtra qu'il n'est pas tout matière, que son principal mérite doit éclater plutôt dans ses facultés morales ou supérieures, qu'il est né pour penser aussi-bien que pour jouir, et qu'enfin cette vie animale, si vantée par vos épicuriens, est la peste et la mort de tout bonheur, de toute sérénité de l'esprit et du corps même. En effet, combien nos sages *sanniasys* ne vivent-ils pas plus sains et centenaires, par ces contemplations divines plutôt que les hommes vulgaires adonnés à la secte grossière *Baoudah-matta*, ou des bouddhistes! Suivant eux, leur sage ne connaît d'autre divinité que son corps; il dévoue tout à son ventre, à ses parties naturelles, aux brutales illusions des sens; ne connaissant que la matière, il ne voit ni vices ni vertus dans le monde, mais uniquement le plaisir ou la douleur; il fuit celle-ci pour chercher l'autre, sans s'inquiéter s'il agit bien ou mal; pourvu qu'il se vautre dans la volupté, il se moque du reste et croit que le monde n'a été formé du hasard que pour s'y divertir. Ainsi, consumant rapidement une vie bruyante, il est bientôt épuisé et ruiné; ses organes délâbrés l'entraînent au tombeau fatal de l'anéantissement, puisqu'à ses yeux la vertu, la générosité, les nobles sacrifices pour sa patrie, ses parents, ses meilleurs amis, ne sont que sottise et duperie [1].

[1] La religion de Bouddha n'a point ces caractères; elle est très morale, au contraire; mais les Brahmes la décrient par haine de secte et parce qu'elle détruit les distinctions d'inégalité des castes.

Ainsi s'exprima le vieux brame. Ces réflexions, émanées de la sagesse d'une des plus antiques nations, et attribuées à notre régime, parurent assez frappantes pour être recueillies parmi nous [1].

[1] L'un des caractères les plus saillants de la vigueur corporelle, est l'énergie prolifique chez les peuples carnivores des climats froids; c'est pourquoi l'on a jadis appelé le Nord, la fabrique du genre humain, *officina gentium*. Malgré la lubricité qu'inspirent les régions ardentes, et même à cause des mœurs dépravées qu'on y voit règner, les nations vivant sous les tropiques n'ont jamais produit des essaims d'hommes qui se répandent à la surface du globe, comme il en est sorti tant de fois des contrées septentrionales pour envahir les terres méridionales. Aussi les populations qui se nourrissent le plus de végétaux semblent réduites à l'existence végétative, et malgré l'usage de la polygamie, les asiatiques, les Orientaux, sous les tropiques, n'élèvent pas une aussi grande multitude d'enfants, proportionnellement que dans le nord de notre Europe et de l'Amérique. Ces derniers pays se remplissent tellement d'habitants qu'ils sont contraints souvent d'émigrer, ou vont fonder des colonies dans les territoires plus chauds et plus fertiles. Tandis que chaque mariage, en Espagne, en Portugal, en Italie donne environ trois enfants, que la France en produit quatre, les habitants plus voraces et plus carnivores de la Suède, du Danemarck, de la Russie, etc., élèvent cinq à huit enfants pour le moins. Donc la vie végétale refroidit et énerve l'organisme, tandis que la vie animale rend plus prolifique.

CHAPITRE IX.

Du célibat et du mariage dans leurs connexions avec la santé et le bien-être social.

Après les nourritures arrive l'amour. On s'est plu à répéter que nous ne pouvions exister heureux sans les femmes, ni vivre toujours satisfaits avec elles. Sans doute, les femmes ont le droit d'appliquer avec autant de justice la même maxime au sexe masculin. Y aurait-il donc une égale proportion de biens et de maux à éprouver, soit qu'on se marie, soit qu'on reste dans le célibat? Cette question touche trop immédiatement à la santé et à la vie, pour ne pas l'examiner.

Le plus grand bien du célibataire est son indépendance; il n'a qu'à songer à lui seul; il peut voyager, faire la guerre, entreprendre ce qui lui plaît. Maître de ses actions, lorsqu'il est sorti de la tutelle de ses parents, il poursuit librement tous les goûts que lui inspire la nature, si la fortune lui permet de les contenter. Mais bientôt chaque sexe apprend qu'il ne saurait vivre isolé sur la terre, car lors même que des nœuds sacrés enchaîneraient ses destinées dans un éternel célibat, une voix que rien ne fait taire s'élève du fond des entrailles, et appelle sans cesse à l'accomplissement du plus impérieux des plaisirs. Alors devient esclave ce mortel superbe qui ne prenait sa loi que de sa propre volonté : quel téméraire oserait

se flatter toujours d'être inflexible ou rebelle au joug de l'amour?

Voilà donc l'éternelle plaie du célibat[1], état qu'on se plaît à représenter comme exempt de toutes chaînes, et se suffisant à lui seul dans sa félicité. En effet, dégagé des entraves d'une famille, des soucis inséparables d'un ménage et des enfants, libre d'inquiétudes pour autrui, le célibataire respire tout entier en son être, et l'égoïsme devient sa vie. Un tel état peut convenir à la jeunesse qui n'est point encore fixée dans son sort, et dont l'activité peut satisfaire seule à toutes les nécessités de l'existence sans secours étrangers. C'est au célibat qu'on doit les fortes combinaisons qu'appelle la solitude, de profondes recherches dans les sciences et les arts, les hautes inspirations du génie, ces entreprises hardies ou périlleuses, enfin ces éclatantes vertus, ces grands attentats, ces talents supérieurs des ames puissantes et maîtresses. Ainsi recueilli ou concentré dans sa nature, l'homme peut en déployer toute l'énergie organique et mentale. C'est pourquoi dans les institutions religieuses et militaires, comme dans les autres carrières qui exigent un homme tout entier, on recommande le célibat.

De plus, l'abstinence des voluptés de l'amour, ou tout au moins leur réserve, rassemble chez l'individu qui s'en prive les éléments complets de sa vigueur: elle affermit davantage toutes les fibres, tend et vivifie le système nerveux, principalement du rachis et de la moelle alongée, à tel point que la vie célibataire dispose aux affections aiguës qui résultent d'un excès de stimulation: telles sont les inflammations et plusieurs névroses. Cette abstinence rend ainsi

l'homme plus mâle, comme la femme moins femelle. Elle exalte leurs facultés morales et intellectuelles, en avivant toutes les fonctions, aux dépens des génitales, qui sont moins ou plus rarement exercées.

La force organique s'accroît donc aussi-bien que l'ascendant de l'esprit, par cette économie de l'élément reproducteur pendant la jeunesse. C'est en quoi la morale, d'accord avec la médecine, promettent également une santé robuste, de longs jours, avec des qualités solides, à quiconque ne s'abandonne point à des jouissances précoces, à des émissions prématurées de sperme, et à qui ne s'énerva jamais par ces voluptés mensongères et solitaires, ruine et peste de toute vigueur physique et intellectuelle.

Souvent nous nous sommes complus à répéter ces conseils si nécessaires pour garantir la force et la durée du cours de la vie, comme pour nous préparer dans l'avenir d'heureuses années. Nous nous glorifions d'avoir ainsi plusieurs fois arraché une jeunesse inexpérimentée à ces dangereux délires que le *Traité de l'Onanisme*, par Tissot, dans son exagération même, n'avait point corrigés.

Car le célibataire n'échappe jamais aux séductions de l'amour, en s'éloignant d'un autre sexe, même en fuyant le péril d'y succomber. Jusqu'en ces asiles d'innocence et de paix, ces cloîtres, ces séminaires, ces couvents, où la ferveur pieuse d'une vie dévote aspire à éteindre sous le cilice, et à l'aide de macérations perpétuelles, ces feux du jeune âge; jusque dans l'illusion des songes, la nature cherche à ressaisir son empire méconnu. La facilité même des jouissances volontaires, loin d'un autre sexe, en multi-

plie si dangereusement les actes chez beaucoup de jeunes gens, qu'il vaudrait mieux connaître plusieurs femmes que d'apprendre à s'en passer ainsi d'une. Quel célibataire, d'ailleurs exempt de ces faiblesses, s'abstiendra pour le moins d'une maîtresse? Les continences parfaites sont rares; elles dépendent d'une complexion froide ou flegmatique, en sorte que les garçons, à vrai dire, se marient aujourd'hui pour mettre un terme à leurs débauches, et les filles espèrent à leur tour l'indépendance dans un lien indissoluble.

Qu'y a t-il de surprenant, si d'ordinaire de telles conjonctions, entre un vieux célibataire épuisé et une jeune beauté nourrie dans la contrainte sous la surveillance maternelle, deviennent la source de querelles et d'amertumes domestiques? La femme naît aux plaisirs lorsque l'homme aspire au repos; elle se lève alors qu'il se couche; dans son délabrement, il prétend la réduire au rôle de garde-malade pour soulager sa caducité prochaine. Il usa sa vigueur avec d'autres femmes, et il croit qu'elle consacrera ses plus brillantes années à son impuissance maritale. Toute disproportion extrême d'âge et de force entre deux époux les menace de chagrins réciproques, sinon de plus rudes catastrophes. C'est alors qu'on accuse le mariage de mille hasards funestes pour la santé, pour l'existence même. Les jalousies, les inquiétudes sur la fidélité conjugale, les tracasseries du ménage, la coquetterie, les caprices d'une jeune épouse en sont les moindres inconvénients; la naissance, l'éducation des enfants, qui réclament tant de secours et des dépenses souvent trop mal récompensées, le luxe dévorant dont on se pique

follement à l'envi dans la société, la nécessité de surveiller, de corriger, tout multiplie les soucis, les embarras et consume la vie en détails inépuisables. Ainsi empêtré d'affaires pour élever, établir une nombreuse famille, harassé dans sa vieillesse par les nouvelles alliances dont il partage les chances, victime de sa tendresse même, l'homme succombe enfin sous tant de fardeaux accumulés sur sa tête, avant l'âge que lui promettait sa destinée naturelle. Quiconque se marie sous de tels auspices se charge du joug le plus écrasant qu'un mortel puisse supporter. Le voilà désormais fixé, donnant sur lui prise à la fortune; responsable en quelque manière des accidents et de l'existence de ceux qui dépendent de lui, frappé de tous leurs maux, épousant forcément leurs querelles, blessé en eux, et même par eux dans leur ingratitude. O qu'un mauvais mariage est une chaîne insupportable de misères!

On doit l'avouer, le célibat serait bien préférable; toutefois, autant cette union mal assortie devient un supplice affreux et renaissant chaque jour, autant le mariage ordonné d'après les lois de la nature devient la source fortunée de la santé et du bien-être pendant de nombreuses années. Cette vérité est importante à établir, puisqu'il s'agit de prouver combien les deux sexes y gagnent en félicité réelle.

La nature créant évidemment notre espèce pour la société, cela seul manifeste que le célibat est vicieux de son essence et dénaturé; aussi porte-t-il incontestablement à de brutales dépravations, comme on en connaît mille exemples parmi les sociétés exclusives de l'un ou de l'autre sexe. De plus, dans l'isolement du célibat, l'homme manque des soins et

des douces attentions qu'il trouve chez une compagne ; celle-ci, sans mari, n'est qu'une fleur délicate, aisément foulée aux pieds, dans sa faiblesse. Plus les célibataires avancent vers la vieillesse, plus ils éprouvent de privations. Chacun les considère comme les parasites de la société : personne ne les défend, et des parents avides aspirent surtout à leur héritage. Devenus une sorte de proie, on ne les supporte guère que par intérêt, au point que leur vie n'est pas toujours à l'abri des crimes secrets dans leur caducité. Où sont de vrais amis sur cette terre ? Il en est peu, et le plus sûr est d'intéresser lé monde à notre existence.

Le mariage, en effet, paraît un fardeau pour quiconque ne l'a pas essayé; mais l'habitude le rend non-seulement si léger, qu'on en voit rechercher un second quand la mort a dissous le premier. Des époux unis par des harmonies d'âge, de fortune, et cette longue intimité, cimentée encore par les enfants, ont besoin l'un de l'autre pour se soulager mutuellement ; la femme peut supporter toute injustice, mais lui enlever ce qu'elle aime, c'est lui arracher la vie ; qu'on en juge par la douleur qu'elle éprouve de la perte d'un amant ! Elle sait également s'attacher à sa famille et à ses enfants ; tous s'aident à vivre : aussi les recherches sur la mortalité donnent pour résultat une existence plus durable parmi les personnes mariées que parmi les célibataires, toutes conditions de fortune et d'état se trouvant d'ailleurs semblables.

Un exemple bien évident est celui des femmes mariées, qui atteignent quatre-vingt-dix ans et même cent ans en nombre *six fois plus considérable* qu'une

égale quantité de filles dans le célibat. Les religieuses mêmes, préservées des maux de la grossesse ou des accidents de l'accouchement et de ses suites, subissent plusieurs autres infirmités et des langueurs, comme les personnes stériles ; si elles ne périssent qu'en moindre nombre que les femmes mariées entre l'âge de vingt à soixante ans, elles sont toutefois plus exposées en total à la mort que le sexe féminin dans la vie séculière.

Quant aux hommes, les registres de l'état civil en divers pays témoignent également en faveur des personnes mariées, soit comparativement aux religieux ou moines, soit par rapport à d'autres célibataires. Toutefois il est des classes de rentiers, d'individus jouissant d'une moyenne aisance, qui ont intérêt à subsister sans charges, sans soucis, se renfermant chez eux en paix dans l'égoïsme ; insensibles aux maux qui ne les touchent point, assurés de leur petite fortune, évitant les excès, ne s'usant aucunement dans leur oisiveté, se débarrassant même de leur progéniture naturelle aux Enfants-Trouvés. Oui, il est de ces mortels qui persévèrent ainsi longuement pour eux seuls : heureux ! non sans doute, mais habitués ou plutôt endurcis à l'indifférence, et, suivant le mot de Fontenelle, ayant *bon estomac et mauvais cœur*. De tels êtres sont fréquents sous les gouvernements arbitraires, où l'on devient d'autant plus opprimé et esclave, qu'on expose plus de surface à l'action des gouvernants, par sa famille et par ses possessions. Dans la décadence des empires on cache son existence, on se dérobe, on se résigne à vivre solitaire, afin d'être moins malheureux, et pour diminuer la proportion des misérables.

Quand le nombre de ces célibataires se multiplie, il accuse la tyrannie sociale et les progrès du luxe, ainsi que l'inégalité croissante, cause de la dépopulation. Alors la vie devient plus longue parce qu'on la prodigue moins; si toutefois c'est exister que de haïr tout le monde, en faveur de soi-même. Semblable à ces arbres verdoyants encore, mais dont le cœur est pourri, et qui ne fructifient plus, l'égoïste, en apparence heureux par les biens dont il s'entoure, porte déjà la carie effrayante de l'ennui et de la mort au dedans. Ne donnant point l'amour, il ne peut le recevoir; il expire enfin, incapable de s'être suffi à lui-seul, ou plutôt après s'être rongé lui-même.

Dans le mariage, au contraire, indépendamment de ces secours réciproques qu'il est si doux d'accepter et plus doux encore d'offrir à ce qu'on aime, ne peut-on pas compter aussi sur des enfants élevés avec tendresse par leur mère et allaités de son sein! Ne seront-ils jamais l'espoir de la faiblesse, le support des vieux jours? Les Chinois opprimés et misérables placent toute leur fortune en leur postérité, parce que les enfants se dévouent au culte de leurs pères. Qui a serré, depuis tant de siècles, leurs nœuds domestiques et multiplié dans une tranquillité si constante leur immense population, sinon cet amour filial et héréditaire, garantie de la félicité des ancêtres: admirable loi qui cimente, féconde, éternise leur empire, au travers des conquêtes et de la décadence de tant d'autres nations sur la terre! Combien de parents indigents parmi nous qui recueillent leur unique subsistance des mains de leurs nombreux enfants; et c'est ainsi que prospèrent les familles

laborieuses, en formant des branches multipliées qui s'enracinent partout, pour se soutenir.

Les personnes privées d'enfants en désirent et souvent en adoptent, comme des amis avec lesquels il est doux d'avoir du bonheur ou même de supporter le malheur ensemble. Soutiens de leurs aïeux dans l'adversité, consolation agréable dans les chances du monde, défenseurs du foyer paternel, combien peut être fortunée une famille qui se contente de l'héritage de ses ancêtres, et dont les brillants rejetons fleurissent comme l'ornement de la terre!

On a dit que l'amitié était plus nécessaire à la vie que la justice elle-même, et qu'elle double l'existence : quelle amitié plus durable et plus étroite pourrait-on espérer, ailleurs que dans sa propre famille, liée avec nous par le sang, souffrant de nos douleurs, participant à nos jouissances? Qui chérira davantage qu'une mère, si l'amitié s'accroît, comme l'amour, de toutes les peines et de tous les sacrifices? Tendre maternité qui prolonge son existence jusque dans celle de ses enfants, et qui trouve la plus douce des morts à confondre sa vie avec ceux qu'elle aime; l'amour, ce premier bien de la femme, est aussi le dernier sentiment qui s'éteint dans son cœur.

Et pour preuve que le mariage agrandit l'existence, c'est qu'il est la racine de toute société, et par là de toute énergie vitale. Nul doute que, par l'association, les êtres animés n'accroissent leurs forces intrinsèques, comme un faisceau de corps s'appuyant mutuellement, consolident leur résistance. Ainsi deux aimants unis obtiennent plus de pouvoir que la somme de leur attraction prise séparément. Pa-

reillement deux êtres confiants l'un dans l'autre, décuplent, centuplent même leur puissance; par cette communauté ou fusion des âmes, une mère s'élève jusqu'à l'héroïsme pour son époux et ses enfants; l'homme travaille, et s'expose à l'extermination pour défendre sa famille; séparez-les de ces entrailles de leur vie, ils tombent dans la nullité, le dégoût; ils existaient donc pour cette espérance de leur immortalité sur la terre. C'est l'hypomochlion qui soutient l'effort de tous les leviers du moral humain. Plus l'alliance réciproque est intime, plus il y a de ressort pour repousser le mal, parce que chaque individu possède, comme par transfusion, l'ame et la vie de son coassocié; la femme profite de la fermeté de l'homme, et celui-ci hérite de toute la sensibilité de son épouse.

De plus, la société conjugale, par son uniformité, par la continuité de douces habitudes, par ce repos de deux êtres qui se confient leurs chagrins et leurs plaisirs, prend une allure régulière, exempte de ces désordres pernicieux, inséparables de l'existence célibataire. L'être isolé est plus esclave des changements, puisqu'il ne tient à personne en propre; on change de maîtresse, de gouvernante, de régime physique et moral, tandis que des époux se façonnant à la longue aux humeurs l'un de l'autre, ont fait des apprentissages, des sacrifices pour se complaire mutuellement; peuvent enfin régner en patriarches dans leur vieillesse sur une longue postérité : l'amour entre les époux devient paisible et salutaire; celui des maîtresses, toujours tumulteux, ardent, ruine en tout sens. Est-on plus certain de la fidélité d'une amie que de sa femme? Celle qui craint

d'être abandonnée un jour ne prendra-t-elle pas plus ses précautions que celle qui compte sur un nœud indissoluble? Quel vieux libertin ne paie cher sa rançon à de jeunes beautés? Échappera-t-il aux rapines et aux dangers des courtisannes, les plus funestes des sirènes, ou des harpies?

Le mariage devient donc, à tout considérer, la position la plus favorable à la santé, à la prolongation de notre carrière. Toutefois cette stabilité conjugale a besoin d'être assise sur des rapports harmoniques, pour procurer le bonheur.

Nous ne conseillerons jamais à la jeunesse encore inexpérimentée de s'engager dans des liens prématurés. Il faut que l'homme ait acquis de la solidité et du jugement, pour devenir le chef d'une famille, pour inspirer le respect à ses enfants et à son épouse. Il faut un état ou une fortune déjà commencée pour assurer son avenir, et dans nos climats, ce n'est guère avant trente ans que l'homme arrive à la plénitude de sa vigueur. Des parents trop jeunes procréent des enfants chétifs ou débiles, outre qu'ils gardent trop peu d'empire sur eux par similitude d'âge; les parents trop vieux engendrent au contraire des enfants à demi cassés, ou vieillissant de bonne heure; d'ailleurs ils ne les verront jamais établis; ils peuvent les laisser en bas âge. L'homme conservant plus longtemps ses forces qu'une femme ne garde sa beauté, il doit prendre celle-ci moins âgée que lui de plusieurs années, afin qu'il trouve encore, malgré la vieillesse, des agréments et de la santé dans sa compagne. Il y a moins de résistance entre les volontés quand il règne une supériorité incontestable d'âge et de raison chez l'homme; il y a moins de dégoûts mutuels à

supporter pendant la vieillesse, quand on ne s'est pas épousé trop jeune. On se conserve plus longuement par la raison que par l'amour ; aussi les nœuds les moins serrés ne rompent pas si tôt. En toutes choses, il faut vivre à l'aise ; et ni l'homme ni la femme ne doivent s'assujettir à aucune habitude qui ne pourrait pas persévérer sans effort ou sans gêne, s'ils veulent subsister long-temps. Il vaudrait mieux, pour la santé, être trompé sans le savoir que d'être jaloux sans motif, et combien de maris débonnaires n'ont été jamais mieux choyés par leurs femmes que quand elles prenaient des amants! . . . . . .

La polygamie n'est point heureuse; elle ne peut procurer ni la santé ni de longues années aux Orientaux ; ils conviennent qu'elle est inséparable de chagrins domestiques, et que pour accorder ensemble plusieurs femmes, il faut faire régner une terreur redoutable qui tue l'amour. La succession de plusieurs épouses ou de plusieurs maris peut avoir l'inconvénient des attachements transitoires, mais elle est encore préférable au veuvage, pour la femme surtout; car l'état de viduité ajoute aux maux du célibat dans la vieillesse la surcharge des enfants ou d'un ménage à demi délaissés. . . . . .

Malheur à qui se marie pour sa fortune et non pour son bonheur, à la femme qui accepte un maître, non un égal, et à l'homme qui choisit trop bas ou trop haut dans la société sa compagne! C'est traîner une chaîne, ou en être traîné; c'est consentir aux maladies du corps et de l'ame, qui en sont l'inséparable cortège ; alors le célibat reprend des avantages que n'offrent ni la séparation ni le divorce. On reste moins malheureux tout seul que d'être accablé de

l'infortune de toute une famille; car les femmes toujours mêlées parmi les malheurs des hommes en augmentent le poids.

Mortels, remplissez vos destinées, en suivant les inspirations de la nature; rendez à d'autres la vie qui vous fut transmise; et si c'est un bienfait, ne l'anéantissez pas. Puisque l'homme est susceptible de vertus et de bonheur, il a des titres à recevoir l'existence, comme la créature la plus digne d'honorer son créateur sur la terre.

Ainsi le célibat étant privation et isolement, dans lequel il faut se suffire à soi-même, il épuise ou détruit; le mariage étant société et soutien, réunissant deux vies en une, il la fortifie et conserve, car lui seul est conforme à l'ordre de la nature.

CHAPITRE X.

Du rapport des forces physiques et morales entre elles, relativement à l'existence.

On accorde à tout le monde de vanter sa force de corps, on ne passe à personne de célébrer son esprit. Si la nature nous montre des individus plus ou moins robustes, suivant l'âge, le sexe, les tempéraments, chacun cède plus difficilement la supériorité de raison à d'autres hommes. Notre espèce n'acquérant la prééminence sur toutes les créatures qu'au moyen de ses puissances intellectuelles, elle se place d'autant plus haut par sa supériorité sur les brutes, qu'elle obtient un génie plus transcendant. Aussi la véritable différence d'homme à homme est celle de la capacité de l'entendement, tandis que la force physique est ce qui domine entre les bêtes.

La plupart des humains, cependant, préfèrent l'avantage de la vigueur corporelle, faute de mieux, sans doute. L'enfance, l'adolescence voyant chaque jour grandir leur énergie, tendent à la développer par tous les genres d'exercices, comme à la mesurer par la comparaison de leurs efforts. Tout déploiement d'activité convient à cet âge, en ce qu'il fortifie l'organisme, et nous aimons voir une magnanime jeunesse s'exerçant à la lutte, à la palestre, à la course; revêtir ces formes musculaires, athlétiques, qui promettent à son avenir une santé robuste; même quand elle outrepasse par moments le but, il sort de sa vigueur

native des ressources suffisantes pour réparer le dommage de quelques excès.

Cette estime des forces physiques est donc nécessaire pour préparer une vie saine et longue, pour connaître ce qu'on peut, pour repousser avec courage ces terreurs pusillanimes qui assiègent les inexpérimentés et les faibles. Alors, jouissant pleinement de son être, *on marche dans sa force et dans sa liberté*, puisque l'existence valétudinaire n'est qu'une longue maladie.

Mais pour l'ordinaire, ces mortels trop exclusivement idolâtres de leur corps aspirent à leur comble. Ils mangent beaucoup, parce qu'ils dépensent beaucoup. Tous les actes violents, ils s'en font un mérite, ou les poussent à l'abus, pour se parer d'une gloire insensée; dans leurs défis mutuels, à table, au lit, à cent autres luttes, ils crèvent d'efforts, sur le théâtre hasardeux de leurs extravagances.

Ne voit-on pas d'ordinaire les gens du bas peuple, si musculeux, si prompts aux coups de main, prêts à manger, à s'enivrer, toujours disposés au tumulte, et même au carnage, dans les révolutions :

Sævitque animis ignobile vulgus.

Aussi ces êtres sans éducation sont toujours secoués par des passions plus furibondes que l'homme bien élevé et réfléchi; de là vient que l'étude des lettres fut jadis qualifiée du titre d'*humanité*; elle retire de l'*animalité*, en rappelant vers le cerveau ce feu de la sensibilité qui, s'embrasant dans le cœur dès la jeunesse, pousse à des actions bestiales ou téméraires.

Rien de plus capable de nourrir la témérité et l'orgueil que cette présomption de sa valeur corporelle, ce déploiement colossal des muscles, aux dépens de l'encéphale, ainsi qu'on l'observe chez ces *héros* brutaux dans leur grossière épaisseur, lourdes machines pour les travaux de force, comparables à des chevaux. Rarement ces champions des halles, ces porteurs à larges épaules, ces vigoureux manœuvres, atteignent un grand âge, alors même qu'il ne leur survient aucun accident; ils subsistent trop en brutes. Leur genre de vie les entraîne à des excès inévitables, à des essais périlleux. On se plaît à tendre leur audace, on les excite à se mesurer dans des assauts capables de causer des ruptures funestes, soit de tendons, soit surtout de vaisseaux sanguins dans les poumons, et même le cœur; souvent il en résulte des anévrysmes, des hémorrhagies mortelles. Ainsi qu'on l'a dit, le mieux est l'ennemi du bien, car lorsqu'on atteint le sommet de sa vigueur, comme ces corps athlétiques, c'est alors qu'on en doit redouter la ruine.

Tolluntur in altum
Ut lapsu graviore ruant.

Il y a donc incomparablement plus d'avantages à se juger faible de corps, puisqu'on se ménagera mieux en toutes choses. L'utilité des constitutions débiles est à cet égard tellement manifeste, qu'on les voit presque toutes, à l'aide des soins dont elles s'environnent, atteindre les âges les plus avancés; c'est ainsi qu'il existe deux fois plus de femmes octogénaires que d'hommes. Par la même raison, une diète modérée prolonge les jours, comme tous les genres de

continence, qualifiés du nom de sagesse dans la conduite de la vie. L'existence sans doute se traîne alors, semblable à ces lampes veilleuses qui n'exhalent qu'une pâle lueur, et consument longuement le liquide qui les alimente.

Nous ne conseillerons donc à personne de se croire plus faible, ni de tenter de se rendre plus robuste que sa complexion ne le comporte. Végéter tristement dans la langueur n'est pas mieux vivre que de s'élancer dans les hasards d'une carrière audacieuse. L'existence délicate convient surtout à cette haute fortune qui procure mille soins empressés pour la soutenir, ou mille délices pour en jouir; elle sait se concilier avec l'activité de l'ame et la culture des lettres, des sciences et des beaux-arts. La vie athlétique, au contraire, est appropriée aux rangs inférieurs de la société, contraints d'arracher leur dure subsistance par le travail des mains où les fatigues musculaires. Cependant le pauvre, robuste, est habituellement privé des moyens de se plonger dans des excès désastreux, lorsque le riche valétudinaire ne manquera jamais, dans ses craintes énervantes, d'aucun secours pour écarter la plupart de ses besoins réels; mais, par une égale difficulté, tandis que l'opulent devrait se restreindre à la sobriété, on conseille à l'indigent de se nourrir plus copieusement, afin que chacun d'eux mesure de longues années. Or, ces règles n'étant que trop rarement accomplies, l'un regorge d'abondance, lorsque l'autre succombe à sa disette.

L'équilibre entre les puissances physiques et le développement du moral doit se proportionner à la condition dans laquelle nous place la fortune. Toute

vie désordonnée à cet égard menace ruine; le pauvre qui, privé de bons alimens, extenue trop son corps; le riche qui, gorgé de mets succulents, prétend briller par l'intelligence, manquent tous deux leur but. Les muses sont aussi sobres que chastes; Hercule était grand mangeur et rude joûteur à toutes les luttes, excepté celles de l'esprit. Faire travailler celui qui a faim, et faire méditer quiconque nage dans les délices de l'opulence, est pareillement meurtrier.

C'est donc un dérèglement égal pour miner la plus brillante santé. Toutefois, une vie active est plus salutaire que la contemplative, car la première répartissant régulièrement la nourriture dans les diverses régions du corps, les forces animales s'y distribuent avec équilibre, au lieu que dans le repos de la réflexion, le cerveau seul opère d'autant mieux que le reste de l'organisme jouit de plus de repos. Cette congestion cérébrale devient alors pour l'économie un effort partiel ou inégal, qui a besoin d'être réparti ensuite dans un mouvement plus général. Tout de même, la nutrition copieuse qui ne serait point accompagnée d'un exercice proportionnel causerait des stases périlleuses, soit de sang, soit d'humeurs, en quelques appareils organiques. Ainsi la réfection doit correspondre aux déperditions.

D'après ces règles, il y a péril dans le trop comme le trop peu de nutrition et d'action pour notre économie physique; mais, par une heureuse compensation de notre nature, le rapport n'est plus le même quant au moral. Certes, tous les hommes ne sont ou ne peuvent point devenir égaux entre eux par les facultés intellectuelles; mais tous sont susceptibles de les développer dans une sphère plus ou moins

vaste, et puisque celle-ci n'a aucune limite déterminée, chacun essaiera librement ses forces, selon ses moyens. On n'en doit excepter que les imbécilles de naissance.

Ici l'audace devient non-seulement permise, mais recommandable. Cependant il y faut de la mesure et de l'ordre. L'intempérance du savoir, cette fièvre effrénée des études, sont capables d'énerver les forces corporelles dans l'enfance surtout, et de renverser la raison, qu'elles étaient destinées à agrandir. Pareille à ces liqueurs brûlantes, dont une quantité modérée suscite l'énergie des centres nerveux, mais dont l'abus enivre et accable, ainsi la science ne doit être distribuée qu'à proportion de la capacité cérébrale. Toutefois, l'encéphale déployant par l'exercice ses facultés, bientôt un succès devient un nouvel échelon pour en atteindre de plus éclatants.

Ainsi l'homme éclipsé dans l'étroite enceinte de ce globe obscur peut s'élancer par la pensée jusque par-de-là l'infinité des soleils et des temps. Par cette carrière illimitée, il est libre dans le cercle donné des possibilités de son organisation.

Il doit donc, contre l'opinion vulgaire, peu présumer de son corps, mais beaucoup de son génie; diminuer les excès du premier pour étendre les efforts du second. En effet, on peut dire que la nature nous institua moins pour subsister matériellement, que mentalement par la lumière de l'intelligence, dans la société civilisée. Car si chacune de nos parties est appelée à remplir ses fonctions pour obtenir complétement toute notre santé et notre puissance originelle, le plus noble et le plus parfait de nos instruments doit-il rester inactif? L'homme

possède-t-il sans cette activité tous ses attributs? L'ignorant ou le sot, qui, négligeant l'organe le plus important de tous, n'exerce aucunement l'encéphale, n'est pas plus un être complet que l'idiot privé du libre jeu de la raison. On voit, au contraire, l'homme exalté par l'action cérébrale, ranimer son existence; les jouissances de son esprit font une heureuse diversion aux souffrances de son corps; la force de l'ame remédie à la faiblesse de nos membres. Le simple animal, au contraire, succombe sans soutien comme sans espoir aux chocs physiques, parce qu'il est pour ainsi dire tout matière, et tranché tout entier d'un seul coup.

C'est donc se créer une nouvelle flamme de vie, que d'employer celle des facultés mentales; cette vie devient d'autant plus nécessaire que les hommes remarquables par leur haute intelligence subsistent avec un corps débile. La plupart d'entre eux atteignent de longues années par cette vivification du moral qui entretient le concert de l'organisme. On se soutient alors par la tête : l'espérance, la curiosité, l'amour de la gloire et d'autres jouissances de l'esprit ressuscitaient dans Voltaire une existence défaillante. Théophraste, Solon, mille autres savants ou philosophes, conjurèrent ainsi longuement le temps en se nourrissant d'études délicieuses, affranchies des soucis de la terre.

Dans toutes ces fonctions mentales, l'extension est plus profitable que l'intensité; les efforts prématurés de l'intelligence, dans Pascal, avant son parfait développement organique, durent contribuer à sa jeune caducité et à sa mort précoce : de même les excès ruineux du corps, dès la jeunesse, ont épuisé toute

la sève de l'esprit dans Gentil Bernard et tant d'autres voluptueux qui se sont survécu honteusement avant la vieillesse.

Aussi la nature nous montre les bornes de notre corps, mais n'en donne aucune à l'activité de l'esprit. Par cela seul qu'elle présente mille obscurités à l'intelligence, ce sont autant d'attraits qui l'excitent à dévoiler ses beautés mystérieuses. Nous verrons comment notre espèce doit sa durée, généralement plus prolongée que celle des brutes, à ce stimulant moral de curiosité, de désirs et de pensées, fonctions naturelles de son vaste encéphale. Aussi lorsqu'il n'y a plus d'enchantements à espérer sur la terre, il ne reste rien à apprendre; on n'a plus qu'une vie grossière, et son nectar est dissipé.

LIVRE DEUXIÈME.

HYGIÈNE RELATIVE A L'EXISTENCE SOCIALE OU POLITIQUE; MOUVEMENT GÉNÉRAL DE LA CIVILISATION.

La mythologie antique, dans la fable de Pâris et des trois Déesses, nous présente l'allégorie de la vie humaine, aspirant à la félicité. Jupiter ayant convié tous les dieux et les déesses à un grand festin, excepté la Discorde, celle-ci se vengea de cet oubli en lançant au milieu de la table une pomme avec cette inscription : *A la plus belle*. Vénus, Junon et Minerve, prétendant chacune l'obtenir, choisirent pour juge le berger Pâris, qui captivé par le plaisir, accorda la pomme à Vénus.

Le festin de Jupiter sans la Discorde est l'image de la société humaine dans l'union primitive de son enfance; la Discorde jetant la pomme pour la plus belle représente cet essor de l'ambition pour obtenir la plus heureuse ou la plus belle vie. Les trois déesses empressées à conquérir la pomme désignent les trois principales carrières où l'homme s'engage à la poursuite de la félicité : le plus grand nombre espère la rencontrer dans Vénus ou les voluptés de l'amour; d'autres la cherchent dans la route des honneurs et des richesses, ou de la puissance; ils

préfèrent Junon ; enfin le petit nombre adresse la pomme à Minerve, c'est-à-dire à l'étude et à la vie contemplative, philosophique ou religieuse, comme à la pratique du courage et des vertus, puisque Minerve est aussi la belliqueuse Pallas.

En effet, les hommes, en sortant de l'état sauvage ou de l'enfance de la civilisation, n'ayant encore aucune possession en propre, se nourrissent à la commune table de Jupiter sans la discorde ; mais bientôt le *tien* et le *mien*, par l'établissement des sociétés, fait éclore le désir d'une carrière de félicité ; la *jeunesse* ne songe d'abord qu'aux plaisirs, à la joie, à l'amour, à tout ce qui délecte les sens : c'est le règne de Vénus. Dans la *virilité*, l'intérêt des grandeurs et de la richesse vient nous arracher aux délices ; car, placés à l'époque de la vigueur, nous vivons pour l'ambition, qui donne l'empire à Junon. Mais soit qu'un âge plus mûr change nos goûts, soit que l'ardeur de connaître ou le désir de la sagesse nous transporte hors du tourbillon du monde, il est des hommes qui préfèrent le bonheur de l'étude et la contemplation, comme la pratique des vertus et de la philosophie ; la *vieillesse* offre la pomme à Minerve.

Il y a pour toute cité, nation ou état, trois ordres ou degrés, lesquels se rapportent à ces trois genres de vie analogues aux facultés de notre âme. Vénus domine sur les sens voluptueux, les fonctions inférieures de l'organisme comme la partie concupiscible, ou la reproduction et la nutrition ; ainsi la jeunesse avec le commun peuple, qui n'a d'autre vœu que celui de jouir, de multiplier ou de vivre sensuellement, constitue la masse générale, et tous les empires ont commencé par ce genre d'existence.

Junon représente les passions ambitieuses, et domine sur les viscères, la poitrine, foyers des principales fonctions de la vie, comme sur le cœur, le foie, auxquels on attribue l'irascibilité, l'ardeur de l'ame. Le guerrier, les rangs intermédiaires de la société, s'évertuant pour atteindre aux richesses, et au faîte du pouvoir, composent cet état, ou lui appartiennent.

Minerve enfin, qui règne par le cerveau ou le développement des facultés intellectuelles, représente la partie gouvernante et supérieure des empires, qui doit exercer la justice, la prudence, la morale; telles sont la magistrature, la religion, la philosophie, dignes d'être placées à la tête des nations.

L'espèce humaine s'attache ainsi à trois sortes de biens, à ceux du *corps*, ou la volupté; à ceux de la *fortune*, ou des choses extérieures, comme les rangs et les honneurs; enfin à ceux de l'*ame*, ou de l'*esprit* qui conduit à la vie philosophique et méditative.

Des maladies correspondent à ces genres de vie. La poursuite des jouissances du corps engendre les affections internes des viscères abdominaux et des organes génitaux; la recherche ardente de la richesse, au travers des passions et des émotions morales, développe les maladies du cœur et des gros vaisseaux, les anévrysmes, les hémorrhagies, les affections du foie, celles de la poitrine, etc.; enfin les grands travaux de l'intelligence peuvent amener les apoplexies, les paralysies et la classe nombreuse des névroses. On voit, en effet, prédominer ces genres de maladies dans les sociétés politiques et parmi les classes d'hommes livrés à chacun de ces genres de vie, en sorte que chacun d'eux est puni par où il pèche le plus.

De même les sociétés humaines voient tour-à-tour, dans le cours de leur histoire, se développer ces trois modes de vitalité, pour ainsi dire. Les peuples simples et primitifs ne s'occupent qu'à s'accroître et se procurer les moyens de subsistance, pour profiter des bienfaits naturels de la vie physique. Devenus nombreux et puissants, l'ambition les emporte, ils déploient leur vigueur dans les combats et s'enrichissent par des conquêtes ; enfin l'époque de l'industrie et de leur opulence amène une civilisation plus parfaite; ils fleurissent dans la culture des lettres, des sciences et des arts. Ces trois périodes se remarquent dans la vie individuelle comme dans la durée des nations, qui accomplissent aussi les mêmes destinées.

Mais, après cette vue générale du genre humain s'élevant dans la civilisation, il s'agit d'examiner comment chaque condition des existences particulières influe sur la santé, modifie nos fonctions organiques, prolonge ou raccourcit l'existence, et la rend plus ou moins fortunée.

CHAPITRE PREMIER.

De la civilisation et de la barbarie, relativement à la constitution physique des hommes et à leurs facultés.

Rien ne démontre mieux que l'animal est *un* dans sa constitution naturelle, et que l'homme est *multiple*, que cette prodigieuse variété d'états politiques ou d'institutions, de religions et de coutumes des diverses nations du genre humain. Aussi les brutes, circonscrites dans les limites de leur instinct, ne subissent guère de maladies, à moins qu'elles ne transgressent ces limites; mais l'homme, s'abandonnant à son indépendance originelle, peut se ployer à tout, comme il peut être blessé de tout; et parce qu'il remplit tant de rôles sur le globe, il s'enivre de toutes les jouissances, comme il est terrassé de toutes les infortunes.

En effet, l'animal ne connaît ni la pauvreté ni la richesse; il ne devient, dans son état primordial, ni sujet ni maître, et n'est jamais condamné, pour vivre, à un labeur perpétuel, ni dominé par des lois impérieuses, qui restreignent ses volontés ou compriment ses désirs. Il n'a guère de rapports qu'avec la nature ou la nécessité des choses, tandis que l'homme supporte de plus l'éternelle contrainte de ses semblables, et le conflit perpétuel des opinions qu'il s'impose lui-même, enfin jusqu'aux plus ridicules tyrannies, aux mascarades sociales, dont il ne lui est

pas permis de s'affranchir sans un autre ridicule. Qui réunirait dans un seul lieu des individus de toutes les régions du globe affublés de leurs bizarres costumes avec leurs démarches, depuis le petit-maître de Paris, ou le *fashionable* de Londres, jusqu'au Hottentot enduit de suie ou de bouze de vache, y verrait la plus complète série d'extravagances, et combien l'homme doit paraître l'animal le plus fou, le plus risible, et certainement le plus inexplicable de la nature. Que serait-ce si nous ajoutions encore les absurdes pratiques d'austérités et ces martyres volontaires de tant de fakirs, de bonzes, enfin les mutilations, les supplices horribles inventés pour soutenir tant de monstruosités soit politiques, soit religieuses, et consacrées par les lois des nations, selon les temps et les lieux, mais qui deviennent des crimes atroces en d'autres siècles et sous d'autres climats? Cependant l'homme s'immole pour ces chimères, et dans son ignoble furie, il court massacrer quiconque ne pense pas comme lui!

En reconnaissant toutefois la nécessité locale de diverses croyances pour constituer plusieurs corps de nations indépendantes; sans prétendre justifier ni commander ici aucun mode de gouvernement et de culte, on ne saurait douter que chacun d'eux n'influe spécialement sur la santé des hommes qui s'y trouvent assujettis. Tel doit être l'objet de notre étude.

La barbarie est cet état de raideur coriace, de rigidité musculaire et nerveuse, avec cette âpreté, cette inflexibilité revêche, résultante de la tension, ou de la dureté grossière des organes matériels. En effet, un cannibale, par ses fibres racornies dans son

genre de vie, résiste en insensible aux maux, tels que les intempéries d'un ciel brûlant ou glacé, aux chocs, aux blessures, aux déchirures, à la faim, à la soif; il supporte les privations avec patience par nécessité, avec constance, par amour-propre et courage, jusque là qu'il se cabre même contre les biens que lui promet la sociabilité et ses douceurs. Toute habitude polie lui paraît servitude, avilissement : faisant gloire de mépriser nos jouissances, il s'enfonce fièrement dans ses solitudes, le casse-tête à la main, au hasard d'y trouver la mort, mais certain de sa liberté.

La civilisation, tout au contraire, est l'empire des habitudes qui depuis long-temps ont assoupli l'organisation sous l'autorité politique, sous les rites religieux, et ont rendu les membres dociles à l'éducation, à l'instruction dès l'enfance, de même qu'on apprivoise de jeunes animaux sauvages, sous le joug de la domesticité : aussi faut-il attendrir d'abord les individus en les tenant renfermés à l'abri des injures de l'air libre, comme en les appâtant d'une nourriture délicate facilement digestible et abondante. Les organes se moulent aux accoutumances, tels qu'une pâte ductile, fléchissant sans effort sous la main qui la pétrit. Dans ce mol abandon, l'homme devient passif ou même indolent et lâche, puisque les peuples les plus flexibles ou les premiers civilisés, comme les Chinois, ont été ceux des pays chauds et des terrains humides, fertiles, qui offraient une nourriture sans peine, tandis que les lieux secs, stériles, froids, montagneux, présentèrent de tout temps des caractères indépendants, sauvages, âpres ou rebelles au joug de la société civile.

Ainsi, chez l'homme social, les impressions morales dominant, ont ployé et façonné à leur empire ses facultés; l'homme inculte n'obéit qu'aux impulsions d'une nature indomptée; tout ce qui a l'apparence d'une contrainte le heurte, le révolte comme un joug insupportable : c'est pourquoi les premiers législateurs firent dépendre leurs institutions de la Divinité même, comme une obligation imposée par l'auteur de la nature. Alors l'homme féroce courba sa tête; alors la société enfantée fit luire l'aurore de toutes les sciences, de tous les arts sur la terre.

On a fort bien remarqué que l'abstinence du vin ou des boissons spiritueuses, celle de la chair de porc, d'anguille, indigestes sous des cieux ardents, comme l'institution des carêmes, du rhamadan, etc., et des ablutions journalières, offraient, dans les cultes orientaux, plutôt des codes d'hygiène publique que des préceptes sacrés. On peut même découvrir dans les lois morales proclamées par tous les législateurs religieux, en ce qu'elles offrent de plus conforme à notre constitution physique et à la conservation des sociétés, la manifestation des volontés suprêmes de la Nature. La plus sublime religion devait annoncer la plus pure morale, et cette voix céleste de la Divinité, en effet, établit les sociétés les plus parfaites. Le seul christianisme procure aujourd'hui la civilisation la plus avancée sur le globe, et par là une existence vigoureuse plus conforme à la dignité humaine. Ces magnifiques prérogatives appartiennent à la loi de l'Évangile, sous laquelle fleurissent les nations européennes et leurs colonies dans les deux hémisphères. Nul autre peuple connu ne s'élève si haut dans l'ordre des intelligences et de l'industrie

sociale, tandis que d'autres cultes soumettent au contraire les nations à une éternelle minorité d'esprit, comme l'islamisme, le lamaïsme ou boudhisme, le brahmanisme, etc. Une autre raison de l'abaissement dans lequel ces rites sacrés courbent les facultés, c'est afin d'assujettir davantage les peuples au gouvernement despotisque ou arbitraire, le seul pour lequel ces religions semblent être fondées. Aussi dans toute l'Asie, l'autorité religieuse, associée à la puissance politique, garrotte de doubles chaînes les hommes dans leur essor intellectuel et moral; ils végèteront, ils mourront éternellement esclaves comme leurs ancêtres, en tombant successivement dans la vie, à la manière des bêtes dont les générations se perpétuent avec une désespérante uniformité d'abjection et de stupidité. Ces nations engourdies s'endorment dans l'ombre de l'ignorance, lorsque d'autres se lèvent à la lumière des sciences, et, quoiqu'à pas inégaux, s'avancent dans la carrière de l'industrie ou celle de la liberté, presque toujours parallèles et compagnes.

Certes, à considérer cette unique différence, l'homme en état de déployer librement ses facultés dans la société civilisée devient, au moral comme au physique, non-seulement supérieur à celui qui se traîne sous le faix d'un double joug politique et religieux, mais il sait mieux remplir encore sa destination naturelle. Son franc arbitre le fait jouir de la plénitude de la santé, de la vie. C'est en quoi se sont évidemment abusés les philosophes qui attribuent, les uns avec J.-J. Rousseau, aux sauvages, les autres avec Hobbes, de Maistre et M. de Bonald, à l'esclave rivé aux fers des empires et des cultes, un immense ascendant sur notre civilisation perfectionnée. Mais

il est manifeste que l'Européen, même en faible nombre, domine également, et l'Américain féroce dans ses forêts, et l'Indou superstitieux dans ses vastes cités. Il les instruit de ses arts, il les dompte par ses armes et son courage; partout il se montre au premier rang dans la race humaine. Est-il toutefois plus heureux? c'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Sans contredit, le bonheur est tellement relatif à nos habitudes, à nos goûts particuliers, à notre tempérament même, que la félicité du sybarite ferait le désespoir du héros. Le Caraïbe farouche, dédaignant nos sciences, nous regarde comme des êtres volontairement serviles, et préfère hautement les périls, la lutte perpétuelle de sa fière indépendance, au luxe, aux commodités de la vie perfectionnée [1]. Il regagne ses antiques forêts, berceau de ses aïeux, lorsque nous accourons dans les villes pour développer notre intelligence, nos talents, ou jouir des faveurs de la fortune, des charmes d'une société plus douce et plus éclairée, au sein des plaisirs qu'elle a su rassembler. Entre ces deux genres d'existence, lequel a le droit de condamner l'autre? Chacun peut choisir sa carrière suivant ses désirs; cependant les résultats déposent, par des témoignages irrécusables,

[1] Franklin, Crevecœur (*Voyage dans la Haute-Pensylvanie*), Weld (*Voyage au Canada*), Malouet (*Voyage à la Guyane*), Acerbi (*Voyage ou nord*), Turnbull, Perrin Dulac, etc., ont considéré les Sauvages comme dans un état plus heureux que les peuples civilisés; telle n'est pas l'opinion de Volney, de Péron, de presque tous les voyageurs récents qui ont contemplé l'espèce humaine, dans sa misère et sa nudité à la Nouvelle-Hollande, à la terre de Diémen, etc. La vie et la force de corps sont incontestablement plus énergiques dans notre état de civilisation perfectionnée, d'après les expériences du dynamomètre.

de la valeur relative de ces différents systèmes de vie.

Il fut un temps sans doute, où le globe, inculte encore, nourrissait à peine quelques peuplades dispersées dans l'état sauvage, et, si l'on veut, riches de cette primitive innocence, de cette heureuse indépendance chantée par les poètes sous le nom de l'âge d'or. Sans contredit, sous un climat prospère et sur un sol fertile, il étoit doux de laisser écouler la vie avec insouciance, exempte d'ambition, sans autres besoins que ceux auxquels fournit suffisamment la nature avec le moins de travail possible. Quelques fruits, des racines agrestes, une proie facile, une femelle et un abri, voilà de quoi traverser une existence libre d'inquiétude, et pacifique, comme on nous peint les anciens gymnosophistes de l'Inde, subsistant plus d'un siècle dans la nonchalance, protégés sous l'ombrage des figuiers religieux, et ignorant les maladies comme les arts de notre civilisation.

Mais si tel dut être l'état originel de notre espèce sur la terre, pourquoi l'a-t-elle abandonné? Refoulés par une population surabondante, dit-on, sous des cieux plus âpres, en des régions stériles ou moins prospères, les humains furent contraints d'arracher au sol, par une culture opiniâtre et laborieuse, une subsistance régulière et plus assurée. La propriété naquit, et avec elle les lois tutélaires qui la garantissent et la transmettent. Bientôt la guerre sortit de la lutte des intérêts, et le féroce Tartare, domptant le cheval, vint fondre, le fer à la main, sur le paisible Chinois. Partout l'être délicat et timide devint la victime de l'homme audacieux et méchant; l'empire appartint au plus courageux ou au plus ha-

bile. La nature semble crier à haute voix par toute la terre : Malheur aux faibles et aux vaincus ! Après avoir détruit les bêtes voraces et les monstres, l'homme prend à tâche de combattre désormais sa propre espèce, ou du moins les individus s'efforcent d'exister aux dépens les uns des autres: ainsi les nations se disputent et s'arrachent la proie de la terre.

Il n'y a donc point de vie à jamais affranchie des liens avec nos semblables, soit qu'ils nous asservissent, soit même qu'ils nous secourent. Ni les déserts de la brûlante Afrique, ni les effroyables solitudes du Nouveau-Monde n'ont pu dérober à l'esclavage l'Américain et le Nègre. C'est donc une condition de notre race, de tenir par quelque nœud au bonheur comme au malheur de la grande famille du genre humain. Ainsi la somme de nos biens et de nos maux, c'est-à-dire les causes qui influent sur notre santé et notre vie, ne sont pas uniquement le résultat des chances de la nature qui nous enveloppe; il s'y joint toutes celles des rapports de l'amitié et de l'inimitié de nos semblables.

Sans doute, en nous plaçant sur cette terre, la nature devait à chaque homme, de même qu'aux autres créatures, une portion égale d'avantages à recevoir et d'inconvénients à supporter. La capacité de jouir et de souffrir, la force vitale ou l'énergie nerveuse demeurent partout à peu près les mêmes, excepté les différences qu'y introduisent nécessairement les climats et la diversité du régime alimentaire. Des habitudes longuement contractées, et même devenues une nouvelle nécessité en chaque pays, créent des jouissances de ce qui serait supplice pour d'autres contrées. Car sûrement la graisse

rance des phoques ou des baleines, ces délices des repas du Samoïède et de l'Esquimau, paraîtrait une horrible nourriture au brame délicat, au doux banian de l'Inde, satisfaits de figues sucrées et de riz épicé. Par cette heureuse flexibilité de la constitution humaine, toutes les conditions de la vie, lorsqu'elles ne sont pas excessives, se trouvent à peu près égalées, et les sorts si variés dans lesquels chacun de nous est jeté mesurent une proportion de biens et de maux, correspondante à la plupart de celles des autres hommes.

Si ce résultat général suffit pour justifier la loi du monde physique, il ne saurait contenter l'organisme parmi les conditions humaines les plus diversement partagées dans une sociabilité, partout fondée sur des inégalités de plusieurs genres.

Je veux qu'un climat chaud et accablant fasse trouver délicieuse à l'Indou cette existence contemplative et paresseuse dans laquelle il se plonge; j'accorde que parmi les steppes du plateau de la froide Tartarie, le Mongol, à cheval, se plaise dans ses courses vagabondes ou sous ses tentes nomades, lorsque l'Européen policé s'entoure des produits des arts dans ses villes, mais n'y a-t-il aucune différence dans la santé, dans la durée de la vie de ces peuples divers? Le riche ou le pauvre, le serviteur ou le maître, le citoyen d'un état libre, ou l'esclave d'un despote, l'adorateur d'un fétiche, ou le philosophe religieux, enfin le guerrier, le magistrat, le prêtre, subissent-ils des chances égales dans le cours de leurs années? La politesse, la barbarie sont-elles pareilles pour la santé, comme pour le bien-être?

D'abord, si l'on examine la modification de santé

entre les tribus sauvages et les nations policées, il faut tenir compte de l'insouciance de toute culture, chez ces peuplades dans l'état de nature. La difficulté de se procurer les premières nécessités de l'existence, une nourriture toujours rare et précaire, la rapide destruction des forces assaillies par les besoins de tout genre, au physique et au moral, par l'absence des secours et des communications avec leurs semblables, jusque là même que des parents, plus malheureux encore que dénaturés, sont contraints d'abandonner les malades, les estropiés, les enfants incapables de se suffire dans une extrême détresse; voilà des sources continuelles d'infirmités et de misères qui désolent ces infortunés; voilà cette vie représentée comme l'âge d'or du bonheur et de l'indépendance du genre humain.

Il en est tout autrement dans nos sociétés civilisées. Quel est le plus imbécille idiot qui ne soit pas garanti parmi nous, dans son existence, qui ne sache même, malgré sa stupidité, perpétuer son espèce, lorsqu'il peut gagner sa nourriture dans les travaux mécaniques, soit de l'agriculture, soit des manufactures? il vivra exempt des périls, des privations rigoureuses qu'on subit parmi les forêts vierges de l'Amérique; ou sous les plus âpres climats de la torride et des régions polaires. Dans nos situations sociales, l'homme protégé par des lois, sinon égales pour tous, du moins qui défendent ses jours et ses propriétés, est rarement exposé aux violences, aux meurtres et autres excentricités criminelles si fréquentes dans un état féroce; nos biens, assurés et transmis à nos familles par le patrimoine de leurs ancêtres, s'étendent dans la postérité, avec une pro-

géniture nombreuse ; celle-ci s'allie, se soutient encore par des unions multipliées avec d'autres familles dont l'existence est pareillement conservée au moyen des acquisitions ou des possessions héréditaires.

La cécité, la surdité, la mutité, dans l'état sauvage, sont incompatibles avec les moyens de se procurer l'existence, au lieu qu'en Europe et chez tous les peuples policés, ces privations d'importantes facultés n'empêchent pas de conserver, de propager sa vie. Les affections tuberculeuses des poumons, parmi les vicissitudes de la vie sauvage, développent rapidement ces inflammations pulmonaires si meurtrières, tandis que les douceurs de la civilisation nous savent soustraire à l'injure des saisons. Enfin, tous les soins de la société domestique, tous les secours de la médecine, offrent mille moyens de conservation capables de garantir les familles de la perte prématurée d'une foule d'individus. De là cette immense multiplication des peuples civilisés, soit à l'aide d'aliments salubres, abondants, ou d'un régime régulier, judicieux, soit sous l'abri des habitations saines pour nous exempter de l'humidité, du froid, de l'extrême chaleur, etc. Mais un Iroquois, dépouillé de tous ces bienfaits, de tout secours médical et chirurgical, dans ses blessures, ses maladies, voit bientôt devenir mortelles des péripneumonies et pleurésies, des inflammations, des rhumatismes, des engorgements, ou mille autres affections; lors même qu'elles ne tuent pas, elles détériorent profondément les constitutions, elles mutilent les individus ; elles transportent enfin à leur postérité des semences fatales de maladies irremédiables. Aussi la vie sauvage ne laissant subsister que des hommes robustes, moissonne

bientôt les faibles et les vieillards; l'existence n'est qu'un effort perpétuel et violent contre tous les besoins qui viennent frapper l'être isolé et sans asile comme sans secours.

De plus, parmi nous, l'introduction de l'inoculation et de la vaccine conserve beaucoup d'individus; tandis que la petite vérole décime par des ravages effrayants ces peuplades barbares.

Sans doute, dans les sociétés civilisées, il y a le développement des maladies mentales par l'exaltation des passions, des intérêts sociaux, par la cupidité, l'avarice, les dépravations même du luxe, les tourments des opinions religieuses, les craintes et les espérances de la politique, les fureurs de l'ambition, que suscite la jalousie des rangs; voilà les poisons qui fermentent dans les esprits, aigrisent les névroses, l'hypochondrie, l'hystérie, les manies ou la mélancolie dévote, etc. Ces abberrations peuvent même, comme la folie, se propager dans les familles et à d'autres individus. Mille personnes débiles, maléficiées, pourtant subsistent artificiellement par les avantages de la fortune et de la vie sociale; elles peuvent perpétuer leurs maladies, leurs complexions détériorées, héréditaires, ou propager des prédispositions morbides, comme la folie, la goutte, l'apoplexie, la phthisie, etc. Il serait convenable que les gouvernements circonscrivissent ces genres de maux dans des familles ou des individus, afin de les éteindre avec eux, de les isoler graduellement dans le célibat ou dans un cercle particulier d'alliances. Toutefois, par des unions de choix, telle personne robuste avec une plus faible, ramène les produits de ces mariages à un équilibre plus salutaire, puisque les

bossus, les boîteux, les manchots, etc. engendrent des enfants bien constitués. Ainsi, à l'aide des admirables secours que le gouvernement de la race humaine apporte en dédommagement, les maux physiques et moraux reçoivent des remèdes appropriés; les germes des maladies héréditaires se détruisent, une population nombreuse et brillante cultive en paix des campagnes qui nourrissaient à peine dans les anciens âges du monde des peuplades rares, errantes au milieu de leurs incultes déserts[1].

En résultat, les inconvénients et les avantages de la civilisation sont plus étendus que ceux de la vie sauvage; nous jouissons de plus grands biens, mais nous subissons par compensation des maux plus multipliés, des affections plus fréquentes. Toutefois les moyens de nous en garantir étant incomparablement plus nombreux que dans l'état de barbarie, la santé policée, malgré les dépravations qu'elle supporte, procure au total uue vie plus longue et plus heureuse jusque sous des climats rigoureux que l'état sauvage. Dans celui-ci, l'homme surtout exposé aux chocs extérieurs, s'endurcit et devient insensible ou robuste; mais il s'use dans cette carrière rude et privée de secours; l'homme civilisé, plus sensible, plus tendre, doit à l'état social une foule d'affections intérieures et viscérales résultant des ébranlements multipliés de son système nerveux; mais mille moyens tutélaires réunis autour de lui

[1] Par exemple, la Guyane française, aussi grande que le tiers de la France, et plus fertile, nourrit à peine une population de 25,000 Sauvages, ou Galibis, etc.

par les arts et l'industrie, prolongent les facilités et les douceurs de son existence[1]. Heureux esclave, sensuel épicurien, a-t-il le droit de dédaigner ce fier Algonquin ou ce Huron intrépide, content de sa rustique indépendance?

[1] Le principal effet de la civilisation est de développer l'*hypochondrie*, ou cet état de nevrose intestinale, accompagné de l'exaltation des facultés cérébrales et de l'excitabilité des nerfs de la vie extérieure. Plus on perfectionne son moral dans la société, plus il existe de disposition aux maladies nerveuses, qui poursuivent surtout les littérateurs, les savants, les personnes d'un haut rang, les mieux élevées dans toutes les délicatesses de la sociabilité. Ainsi, plus il y a de civilisation dans un état, plus il éclate des affections mélancoliques, des folies et manies, tandis que chez le barbare, espèce d'animal inculte ou indompté, les fonctions brutes de la digestion, de la reproduction, etc., prédominent. C'est en ce sens qu'on doit entendre ce mot de J. J. Rousseau, que *si nous sommes destinés à vivre sains; l'homme qui médite est un animal dépravé*.

Aussi, la civilisation extrême, considérée physiologiquement, doit être regardée comme un état de névrose, ou un prodrome pathologique de l'appareil nerveux.

CHAPITRE II.

Résultats de l'isolement et de la société sur la santé, et les fonctions de l'organisme.

Nous n'appartenons point à nous-mêmes, et quiconque subsiste pour soi seul, sort de l'ordre. Croyant se rendre indépendant de tout, l'égoïste est, au contraire, retranché de la grande communion des créatures; en s'isolant, il ne participe plus à l'existence universelle. Le malheureux vit sans amour; il n'en reçoit point, parce qu'il n'en sait point rendre, et n'inspire qu'aversion parce qu'il veut tout s'arroger. Aussi tout être solitaire, existant sans secours, sans appui, rassemble en vain ses forces en soi-même; il n'en peut pas renouveler la source, il doit périr plus tôt que l'être social qui emprunte de ses semblables les éléments de sa sécurité, ou qui les perpétue. L'expérience a prononcé : la société ou la famille a d'autant plus de résistance vitale, qu'elle est plus parfaitement unie, et l'individu est d'autant plus faible qu'il se trouve plus délaissé dans l'isolement au milieu de la nature.

Plus les hommes vivent épars, dispersés à de grandes distances sur un vaste territoire, moins il existe entre eux de possibilité d'union, de concours mutuel. Chacun alors devient sauvage, farouche, tel que ces hordes nomades qui parcourent les solitudes de la Haute-Asie, ou de l'Afrique, de l'Aus-

tralie, des deux Amériques, et qui, toujours ennemies ou rivales, ne se connaissnt que par des querelles, ne se jugent que d'après leurs antipathies, et ne correspondent que par des déclarations de guerre.

Plus on manifeste de haines à l'extérieur, plus au contraire on renforce les attachements intimes de la famille, de la tribu, de la patrie. Le paysan ne sort qu'à regret de son village, et préfère son clocher aux dômes éclatants d'or des capitales; le montagnard confiné sous son toit solitaire, le Lapon qui ne connaît que sa hutte et ses neigés, s'y enracinent avec une invincible ténacité. Plus est restreint le cercle de leurs affections, de leurs connaissances, plus elles deviennent opiniâtres, insurmontables. De là naît cet ardent amour du pays, si caractéristique chez tous les peuples concentrés dans l'isolement; de là cette nostalgie mortelle qui les dévore loin du foyer paternel; de là le *heimvé* qui fait pleurer les Suisses, sortis de leurs montagnes, et ce langage d'amour, ce courage intrépide, pour les lieux qui nous ont vus naître. La misère même semble un nouveau titre de tendresse pour une patrie pauvre et malheureuse: l'Auvergnat, le Savoyard y retournent porter le tribut de leurs laborieuses économies, et veulent s'endormir dans les mêmes tombeaux qui recèlent les ossements de leurs pères. Que ferait d'ailleurs, au milieu des cités opulentes, ce Hottentot, cet Esquimau dépaysé? Objet de curiosité pendant quelques jours, puis d'indifférence et de dédain, sans fortune, sans amis, sans soutien, ignorant les mœurs, la langue, subissant un régime de vie inaccoutumé, ou qui peut le rendre malade, que deviendrait-il?

domestique? esclave rebuté? tandis qu'il peut exister indépendant, heureux à sa manière dans sa famille et en un climat auquel il est façonné. Qu'on ne soit donc pas surpris de cette préférence, puisqu'à leur place, l'homme civilisé, fidèle au souvenir de son enfance, comme eux retournerait au genre de vie qui assure l'existence et la liberté.

C'est, au contraire, le citoyen des villes qui cherche le plus à généraliser ses relations au loin, par le commerce, l'industrie, ou les sciences; à devenir le compatriote du monde entier, soit par des voyages, soit par des vues cosmopolites, en considérant tous les peuples, toutes les religions, toutes les espèces de gouvernements, comme des objets diversifiés nécessairement par les lieux, les temps, les circonstances, mais sans qu'on doive affectionner plus sa patrie, sa famille que toute autre. Tel préfère la Chine ou l'Amérique, pour se dispenser d'aimer ses concitoyens. Les choses les plus difficiles, les plus bizarres ou étranges par leur rareté, deviennent précisément celles qu'il admire davantage. Blasé sur tout ce qu'il possède, il suffit à son superbe dédain qu'un aliment, une étoffe, un produit quelconque de l'art ou de la nature soit lointain, peu connu, pour être préféré par tout ce qu'il y a d'individus riches, et même d'hommes éclairés parmi nous. Les imitations les plus parfaites en France, des tissus de l'Inde, surpasseraient leurs modèles, qu'elles seraient moins prisées, par cela seul qu'elles ne sont pas une œuvre exotique; car pour conserver la rareté d'un objet précieux, on va jusqu'à détruire les moyens de le rendre vulgaire.

Par cette extension, l'être social se conglutine, si

l'on peut dire à tous les objets extérieurs qui l'enchantent, tandis que l'être isolé se replie au-dedans. Celui-ci, réduit à ses propres éléments, a besoin de tout lui-même; son égoïsme ne sent, ne vit que pour soi, ou du moins il s'incorpore davantage à sa famille, et compact avec sa petite tribu, il résiste aux chocs extérieurs de destruction. Par là, il doit aspirer à fortifier son courage, à concentrer l'énergie de son corps, instrument endurci contre les douleurs, les intempéries de l'air, dans son dénuement et sa pauvreté.

L'homme civil, aidé par tous les agréments de l'existence, bien nourri, vêtu, garanti des injures du ciel, n'a pas besoin de cette vigueur dure, de cette âpreté farouche; il cherche en revanche à développer sa sensibilité, sa souplesse, sa dextérité de talent ou d'habileté pour réussir dans les arts, et obtenir, en plaisant à ses semblables, une réciprocité de soins, d'égards, ou de moyens de subsistance. Enfin l'homme isolé ou barbare a beaucoup de cœur, principe de sa liberté et d'une altière fierté; l'homme civilisé ou politique déploie davantage d'esprit et de cérémonies, sources sinon de son asservissement, du moins de cette souplesse esclave d'une foule de devoirs et d'attachements. Tandis qu'un rustre grossier se dresse, se grandit devant ses égaux, le courtisan dont la fortune émane de ses maîtres, se courbe, se rappetisse; il fait abnégation de son amour-propre, par de basses flatteries, lorsque le barbare, égoïste et orgueilleux, se préfére à tout autre. La jeunesse, franche, vive, remplie de bonne opinion d'elle-même et de ses forces, aime cette allure indépendante du Sauvage dans les forêts; le vieillard timide, faible, craignant de manquer de tout, se plie

servilement à toutes les obligations sociales ; pour son profit ; afin de sauver ses intérêts, il devient astucieux et politique avec ses semblables.

Mais un Iroquois, ayant besoin de tout son être, et vivant peu avec un autre sexe, conserve sa chasteté, fréquente rarement les femmes ; chez lui l'amour, cet épisode détaché du long drame de sa vie, est d'ordinaire innocent, profond, parce qu'il est unique, et sa compagne ne connaît que son époux. La famille qui en résulte se resserre par les plus forts liens d'affection qui existent sous le ciel. L'état civilisé, tout au contraire, entraîné par le tourbillon social des sexes et des individus, amène, parmi les classes supérieures surtout, des liaisons multipliées ; les hommes, les femmes, tour-à-tour infidèles, se quittent et se prennent ; c'est un mélange universel dans lequel tout est à peu près à chacun ; il n'y a plns d'amour, mais des besoins à satisfaire. La polygamie, la polyandrie même, sans exister dans les lois, s'établissent dans les mœurs ; la fidélité paraît romanesque, et les familles ouvertes, telles qu'un champ dans lequel chacun sème, ne se connaissent que par des rapports d'intérêt ou d'héritage ; dans cette promiscuité, chacun ne songe qu'à soi, sous des formes de politesse, ou plutôt de politique.

Par cet excès de sociabilité, les individus se corrompent mutuellement dans les jouissances, et l'amour, consacré à perpétuer les êtres, ne sert plus qu'à les ruiner par l'abus de ses voluptés. Il y a donc grande différence dans la virilité, le mode de fonctions sexuelles entre l'homme isolé, recueillant sa vie, et l'homme des cités dissipant la sienne ; entre un cannibale à fibres cornées et l'élégant petit-

maître, dont les muscles grêles attestent la débilité et l'énervation spermatique.

Un empereur chinois comparait les Tartares à ces fruits couverts d'écorces rudes et ligneuses, recélant une amande excellente à manger; tandis que, selon lui, les Chinois ressemblaient à ces fruits mous ayant extérieurement une pulpe de belle apparence, et facile à se gâter, mais renfermant un noyau dur et amer. Cette comparaison s'applique surtout ici. Rien de plus flatteur, de plus charmant, en apparence, que le courtisan; ses vêtements brillants, la mollesse et la sensibilité extérieure qui le distinguent, les manières cérémonieuses ou propres à séduire, tout respire l'effémination dans ses fonctions, tandis que le dur égoïsme règne dans son cœur. Au contraire, l'homme des déserts, demi-orang-outang à l'extérieur, couvert d'une peau âpre et velue, avec son allure brute, son air violent et farouche, garde un cœur franc, capable de générosité, de courage et de vertu.

Pour ces deux genres d'hommes, la sensibilité agit en sens opposé. Chez le Sauvage, le système nerveux joue, pour ainsi parler, en dedans; ses facultés, concentrées, refoulées avec une sorte de compression dans l'intérieur, par l'effet de l'isolement, doublent leur violence, se creusent en abîme effrayant: de là ces actes tantôt atroces, tantôt sublimes, ces passions exaltées de vengeance ou d'amour, ce courage tendu, ces caractères héroïques pour le bien comme pour le mal, qu'on rencontre plutôt parmi les nomades des solitudes que chez les nations civilisées. Dans celles-ci, l'appareil nerveux sans cesse sollicité à l'extérieur, dépensant par mille jouissances ou dé-

tentes multipliées, ses forces dénonce une sensualité superficielle toute en évaporation, en diffusion; elle joue en dehors, comme la plupart des acteurs au théâtre; le cœur désormais blasé, égoïste, ne prend part à rien sérieusement. Quelle pensée forte et grave, quelle action noble ou vertueuse peut concevoir cette ame épuisée dès la jeunesse par les délices, dans les pompes du monde, qui n'estime que lès biens matériels, la richesse, les voluptés, qui se fait un jeu des devoirs les plus sacrés, ou ne les comprend que comme des hypocrisies utiles pour atteindre les grandeurs de ce siècle? Aussi l'homme du monde, efféminé, vide et sec au dedans, devient léger, frivole, étroit dans ses idées, ses opinions, ses caprices. Effleurant tont, parlant de tout, vain de son esprit, de ses parures, de ce qui brille autour de lui, n'étant rien par lui-même, il se prête, se moule à tout en éternelle copie. Tels sont les Chinois, les Indous, les Persans et d'autres peuples factices, usés, sans morale, avec de belles maximes, esclaves sans dignité, prosternés sous tous les régimes, se traînant au-devant de la servitude pour les plus lâches intérêts. Le Barbare, au contraire, gonflé d'un orgueil contempteur et de la haute opinion de sa valeur, ne voit rien au-dessus de lui-même. Dans son insolence indomptée, il se juge grand, important; tel qu'un modèle original, il règne, loin d'imiter; son mâle génie qui ne s'occupe que d'objets graves, creuse par ses propres efforts, sans se soumettre à aucun maître; partout cherchant les voies de la simple nature, il veut avec une invincible énergie, parce qu'il recèle en son cœur un foyer brûlant d'action et de vie.

Ajoutons que l'homme le plus cultivé s'use en cela

même par les frottements multipliés qu'il éprouve. En effet, renfermé dans des appartements étroits, entouré de minces objets, sa vue bornée se rétrécit, devient souvent myope, par suite des ouvrages délicats, de la lecture, etc., auxquels se livrent ces personnes, à des lumières factices; l'ouïe, exercée à des bruits répétés, comme à des sons plus ou moins harmoniques, se blase, aussi-bien que l'odorat s'éteint par la fréquence et la force des odeurs (l'emploi du tabac), etc. Le goût est évidemment émoussé par l'abus d'une cuisine trop raffinée, le tact seul devient plus délicat par notre énervation. Le solitaire est tout l'opposé : si son tact est grossier et endurci, la vue, l'ouïe acquièrent une vivacité capable de pénétrer au loin, ainsi que l'odorat parmi les Sauvages, et son goût n'est employé qu'à des saveurs franches et naturelles.

Si ces sens sont en effet plus puissants chez le Barbare (le toucher excepté), que dans l'être social, celui-ci possèdera, en revanche, un plus grand développement d'intelligence, une plus haute capacité mentale, aux dépens des autres fonctions. La tête devient un centre continuel d'action et de réflexion, dans l'état civilisé; mille impressions ou vives ou légères ébranlent sans cesse l'esprit pour le faire réagir au dehors, tandis qu'un Patagon brute, réduit à une sorte d'animalité, recueilli dans sa force, digère et dort avec pleine insouciance. Or la nutrition, la circulation s'opèrent avec plus d'activité dans les appareils organiques que l'on exerce habituellement davantage. Il est à croire que l'enfant d'un Européen naît avec un cerveau plus agrandi, plus apte à l'éducation intellectuelle, que l'enfant d'un Omagua,

comme on sait que les qualités des chiens de chasse se perpétuent. Pareillement le fils d'un guerrier valeureux hérite des qualités de son père. Ces habitudes cultivées pendant un grand nombre de générations, doivent à la longue diversifier la complexion des nations, au point que le Tartare féroce, et le Chinois policé, quoique d'une même race mongole, et soumis au même climat, sont cependant si dissemblables : l'un domine sans effort, et l'autre, en obéissant, instruit et assouplit son vainqueur. Tels furent également les anciens Romains, guerriers farouches auprès des Grecs policés et ingénieux. Telle sera l'éternelle différence entre l'homme civil et le Barbare ; comme entre l'arbre à fruit cultivé dans nos jardins et le dur sauvageon des bois.

Il est manifeste par l'expérience, que les fonctions intérieures de l'organisme s'exercent avec bien plus de vigueur dans ce dernier que chez le premier, et qu'il y a plus de solidité, d'âpreté pour l'un que pour l'autre. Toutefois la question n'est pas de vivre fortement par le corps, mais aussi de jouir des agréments de la sociabilité. On n'obtient ces avantages plus ou moins complétement que par la réunion des deux genres de vie, en tout ce qu'ils n'ont pas d'incompatible. Par exemple, la culture des facultés intellectuelles peut appartenir à une existence grossière : le philosophe Anacharsis était un Scythe. De même, en fuyant les plaisirs énervants des villes, il n'est pas impossible (quoique difficile sans doute) de conserver les mœurs simples, les habitudes mâles et laborieuses de l'état champêtre. On n'est alors tout entier ni de son siècle, ni de son pays ; placé au-dessous du brillant citadin et au-dessus du lourd

paysan, on est plus homme que l'un et l'a[illegible] politique, milieu entre ces extrêmes constitue la vraie per[illegible] com- [illegible]li- tion dont notre espèce est susceptible. Dans la grande scène du monde, il est utile, pour chaque individu, d'avoir son *à parte*.

…PITRE III.

…, et de la vie urbaine sur la vigueur et la longévité.

On peut considérer la chaleur et le froid comme l'une des principales causes de la dispersion et de la réunion des êtres vivants. Lorsque l'hiver ou les frimats menacent les animaux, ils cherchent des abris, des refuges dans leurs tanières et leurs bauges, ou se préparent des retraites : les uns, dont le sang est froid, s'engourdissent, comme les reptiles, les insectes ; d'autres amassent des provisions ; la nature enseigne à tous de se réunir, afin de conserver leur chaleur et leur vie ; mais avec la renaissance des beaux jours, chacun d'eux sortant de son asile hivernal, respire une vigueur nouvelle ; il renaît à la joie et à l'amour, en se dispersant au loin dans les vastes campagnes, pour profiter sous le soleil des bienfaits d'une nature rajeunie.

Il en est à peu près de même l'espèce humaine. Quel citadin renfermé pendant la mauvaise saison dans les murs étroits d'une grande ville, n'aspire pas, aux premiers rayons du printemps, à voir reverdir les campagnes, à épier les bourgeons naissants des arbres dans les forêts ? A l'approche de l'été, chaque propriétaire aime à retrouver le domaine de ses champs héréditaires, ou fertiliser ses acquisitions ; mais la froidure de l'automne le rappelle aux

jouissances des cités, aux réunions de la politique, comme aux spéculations de l'industrie et du commerce, à l'étude des sciences ou des arts de la civilisation. Aussi les habitants des contrées ardentes, se plaisant dans la vie champêtre, ou même solitaire, jouissant d'ailleurs des dons d'une nature toujours opulente, s'exercent moins aux travaux de l'industrie, des arts mécaniques, des sciences utiles à la sociabilité que les peuples des pays froids. Ceux-ci, condamnés par un climat sévère à un long hiver, se rassemblent dans des villes pour unir tous leurs efforts, leurs moyens de subsistance, pour conquérir à force d'habileté, de savoir, de talents développés par le travail, ce que leur dénie la nature; aussi les peuples du Nord, en général, se montrent bien autrement actifs et industrieux que les nations des régions plus chaudes et plus prospères.

Il en résulte deux genres d'existence opposée, puisque l'homme des tropiques vit principalement au dehors, et doit épanouir ses facultés vers l'extérieur; l'homme des zônes froides se concentre davantage dans une existence intérieure. En général, l'homme qui croît à l'ombre, comme l'habitant des pays humides et celui des cités, présente une contexture plus molle, plus docile à l'éducation que l'habitant des contrées arides les plus exposées au soleil, tel que le Nègre, l'Africain, bientôt pubères, ou endurcis au grand air, comme le paysan et le montagnard.

Pour comprendre toutes les nuances que ces deux genres de vie introduisent dans nos habitudes, et par suite, dans notre organisation, il faut comparer les extrémités de la chaîne qui rattache l'un à l'autre. En effet, tel habitant des petites villes, *demi-bour-*

geois, *demi-manant*, tempère les mœurs raffinées des cités par la simplesse de celles des campagnes; il n'est dans les conditions ni des premières, ni des secondes; sage en cela, s'il ne recueille que les avantages de chacun de ces états.

La vie rurale est plus isolée, plus tranquille, plus bornée, plus simple que celle des grandes villes. A peine sort-on de celles-ci pour se rendre dans un asile champêtre, qu'on semble respirer avec plus d'aisance; on entend moins de bruit, on rencontre moins de personnes, on a plus d'espace, de jeu pour toutes ses volontés d'action. Il y a davantage de verdure, de jardins, de plantes, d'animaux domestiques; les tables y sont plus modestes; sans apprêts. Des fruits, du laitage, des légumes, du gros pain et d'autres aliments du crû, de nature végétale surtout, y détendent et rafraîchissent l'organisme; les travaux inquiets de la fortune et de l'ambition font place aux délassements de la promenade, de la chasse, de la pêche, aux labeurs de l'agriculture. Le cultivateur parle de ses champs, de sa moisson, le vigneron des vendanges, tel autre de ses oliviers, de ses abeilles, etc. On peut s'égaler sans gêne à des paysans, à des rustres commensaux, avec simplicité et franchise; l'exercice du corps, le relâche de l'esprit disposent à la gaîté, rouvrent l'appétit : on mange plus simplement; on digère mieux que dans le fracas des villes et les vastes festins d'apparat.

On est donc plus à soi, plus sincère, plus naturel, sous ces vêtements commodes ou vulgaires, au milieu des vergers, des prés ou des bois; exposé à un air vital, au soleil, à l'inconstance des saisons, on y

acquiert un teint plus hâlé, un épiderme plus solide, des muscles plus robustes. La fatigue même appelle le sommeil dès la nuit ; plongé pour ainsi dire dans le fleuve Léthé, loin du tumulte étourdissant de mille intérêts qui se croisent, on s'endort profondément et l'on s'éveille plus matin ; les lits sont communément moins mous ; l'absence des spectacles, des occupations sérieuses, fait qu'on accorde beaucoup de temps aux repas, ou qu'on les répète souvent. On se fortifie ainsi par la vie champêtre, au moyen d'une abondante réfection, de la respiration à l'air libre, de l'activité musculaire, de la tranquillité morale, de l'accoutumance aux intempéries atmosphériques, du repos ou du sommeil ; enfin, de cette large indépendance dont on peut jouir à peu de frais sous le toit de chaume des hameaux, mieux que dans les palais des cités. L'existence devient donc plus substantielle, plus matérielle ou plus animale ; les campagnards, au milieu de leurs bestiaux, contractent pareillement de la rudesse et quelque peu de brutalité ; ils expriment leurs sentiments avec moins de ménagement ; moins polis, moins raffinés dans leurs usages, ils ont rarement l'habitude de déguiser leur amitié, de dissimuler leur haine ; leurs allures sont d'ordinaire naïves et rondes. Enfin, il y a plus d'hospitalité généreuse, où il y a moins de commerce et moins de communication avec les étrangers. On s'y fait souvent gloire d'être bon convive et compagnon jovial.

Toutefois, plusieurs inconvénients compensent ces heureuses prérogatives. Plus le cercle des relations du villageois est borné, plus ses vues deviennent étroites et limitées. En restreignant davantage

ses désirs, en passant une vie exempte de ces violentes secousses des intérêts, de ces tempêtes des jouissances, des passions qui la bouleversent dans les grandes cités, elle s'écoule plus lentement, s'use beaucoup moins, sans doute; mais bientôt le paysan, livré à lui-même, s'encroûterait d'une épaisse grossièreté, d'une rusticité demi barbare, surtout entre les bois et les montagnes les plus agrestes. Là règnent des superstitions absurdes, des mœurs farouches, une dureté brutale, avec l'ivrognerie, la crasse ignorance jointe à l'indocilité et l'insolence, dans ces corps calleux, pour ainsi dire, ferrés ou trempés par les plus âpres rigueurs de leur climat. L'air, la poussière gercent la peau; de rudes travaux racornissent les fibres : le voisinage des fumiers, des étables, sous des huttes basses, humides, obscures, enfumées; l'abus des légumes farineux, des pâtes lourdes, du lard rance ou des graisses, engorgent les tissus, disposent aux scrofules, aux strumes, au carreau mésentérique, surtout les enfants et les femmes. De même, des ulcères, des dartres rongeantes, des furoncles, même des charbons gangréneux, sont le résultat de la négligente malpropreté dans laquelle croupissent des villageois, au milieu des mares d'eau stagnante; les fruits verts et autres mauvaises nourritures, les émanations des matières organiques en putréfaction dans les routoirs pour le chanvre et le lin, la boisson d'eau marécageuse ou limoneuse, séléniteuse, engendrent des fièvres automnales, des dyssenteries, etc., souvent funestes et épidémiques; enfin la monotonie, l'ennui de l'uniformité, l'insipidité, engourdissent les facultés, rétrécissent l'intelligence du campagnard, le réduisent

à la condition d'une machine routinière qui parcourt opiniâtrément l'ornière tracée par ses pères, sans chercher à corriger les plus vicieuses pratiques, ni les imperfections de ses usages. Telles sont particulièrement les constitutions calleuses et tenaces des paysans, dont les fibres coriaces résistent, à la manière des vieillards, à toute amélioration.

Les grandes villes disposent bien autrement les citadins qui les peuplent. Ceux-ci exercent des arts ou des métiers aussi variés que nombreux; par là leurs relations de société ou de commerce, d'industrie, se généralisent ou s'étendent, en telle sorte que les individus s'y trouvent enlacés de mille rapports; mais en se livrant à cette multiplicité d'objets, on n'adhère à rien en particulier avec constance ou force; les liens de famille se relâchent, et ceux du monde universel augmentent; on devient plus cosmopolite, à mesure que s'élargit en tous sens la sphère des connaissances et des idées; on a moins de cœur que de tête; l'ambition de la fortune et des grandeurs s'enflamme prodigieusement, on existe tout hors de soi et dans les autres.

Par cette compression de tant d'individus entassés en l'étroite enceinte des villes, et pour ainsi dire en cette prison volontaire où l'on ne voit que des murailles, des édifices, des ouvrages de l'homme, et rien de la nature, on fait divorce avec celle-ci; on perd sa simplicité naïve, sa libre démarche, sa vigueur, sa noble fierté, sa gaîté insouciante, la franche générosité du caractère. Le citadin, plus ou moins courtisan de tout le monde, parce qu'il s'entremêle dans les ramifications d'une multitude d'intérêts particuliers, a mille considérations dérobées

au public qui le forcent de plier en divers sens; il faut qu'il s'assouplisse, qu'il dissimule, qu'il s'agite de soins assidus pour son avancement, ou la faveur et la fortune. La nécessité du gain pour subsister au sein de la foule, le besoin de percer fait qu'on s'évertue, qu'on se glisse plus ou moins en solliciteur rampant, ou qu'on devient charlatan, fourbe, astucieux, pour duper les sots; on étudie davantage les secrètes faiblesses des hommes, afin d'en profiter; la vertu et l'innocence ne sont plus que niaiserie; sot est celui qui ne sait pas s'enrichir du mal d'autrui. De là cette existence factice, qui se couvre de tous les masques, qui se moule, à chaque mode et institution nouvelle, avec une merveilleuse prestesse; de là cette lutte cachée d'intrigues, ces soucis de l'ambition, laquelle cherche à devancer, à supplanter ses rivaux, non-seulement dans les faveurs du pouvoir, mais aussi dans l'industrie, le commerce, les arts et les sciences, afin d'attirer l'éclat, la vogue ou les regards du public sur soi et ses ouvrages.

Ainsi la vie des cités est plus secouée au moral qu'au physique, car souvent le corps demeure mollement enfermé dans un cabinet, lorsque l'esprit court aux Indes; tel négociant, tel savant, par leurs relations lointaines, y intéressent leur fortune ou leur renommée; telle maison de commerce s'écroule et entraîne d'autres chutes à Londres, Amsterdam, Lyon ou Paris, d'un coup porté à la Chine ou à Batavia, à Boston, à Rio-Janeiro. Le monde est en branle au milieu du tremblement des états et des fortunes, tandis que le villageois s'assied tranquille sur le sol paternel qui le nourrit. Celui-ci communément s'enracine à sa terre comme l'arbre qui en

pompe les sucs; le citadin, souvent sans un seul pouce de possessions territoriales, dispose de millions, enrichit ou ruine cent familles attachées aux chances de ses opérations de bourse, de ses spéculations hasardeuses. Donc cette existence suspendue à un fil ou toujours en loterie, est un jeu sérieux, tendu, mélancolique comme celui des échecs. Alors chaque démarche devient calcul, combinaison, guerre sourde de tous contre tous, car sous les dehors affectés de la politesse, on ne rencontre que des adversaires qui se prennent secrètement au collet pour se terrasser, puisque chacun fait obstacle à son voisin.

Dans cette tension perpétuelle du système nerveux sans cesse ébranlé par la crainte, l'espérance et d'autres passions, notre corps ne peut conquérir toute sa vigueur; il s'affaisse entre ces demeures resserrées, où l'air est enclos, méphitisé par les effluves d'une foule d'individus enfermés, ou par les vapeurs des flambeaux, par celles qu'exhalent les matières diverses contenues dans les habitations; les boues, la fumée des grandes villes, les odeurs des boucheries, des marchés, des ateliers des artisans travaillant sur des substances animales, etc. Tous les pays qui ont été beaucoup habités sont très malsains, et deviennent fréquemment des foyers contagieux. La terre, comme saturée de funérailles, n'y est plus qu'un immense cimetière, rempli de charognes et d'immondices, de débris d'hommes, de cadavres d'animaux putréfiés; ces terrains aussi, pour peu qu'on les remue, exhalent des émanations pestilentielles, produisent beaucoup de nitre, de substances azotées; les eaux qui y croupissent dans des canaux

engorgés, des caves, des souterrains, ouvrages anciens enfoncés sous le sol, développent des vapeurs empestées. L'Égypte est devenue aujourd'hui, avec la Syrie, le siége de dangereuses infections; Rome est le triste séjour des fièvres les plus pernicieuses; comme les baies marécageuses des mers où viennent se corrompre tant de débris d'animaux de l'Océan, suscitent des maladies mortelles et contagieuses, surtout sous les cieux brûlants des tropiques. Aussi l'Inde, la Chine sont ravagées, non moins par des affections typhoïdes que par les famines dans leurs innombrables populations; et les rassemblements des grandes armées amènent presque toujours, par la même raison, les plus cruelles pestilences.

Les entassements de société, les spectacles, les bals même présentent donc un air méphitique, des mofètes meurtrières, non moins au moral qu'au physique, car les particules de nos corps qui se décomposent, s'exhalent sans cesse autour de nous. On sort pâle, étiolé, la poitrine oppressée, surtout en hiver, des appartements chauds et trop renfermés; le défaut d'exercice laisse en outre abattre l'inertie musculaire; la complexion y devient énervée, malingre, souple; elle acquiert cette excessive mobilité du moral qui semble être l'apanage spécial des citadins et du désœuvrement de corps. D'ailleurs, par ce voisinage, ce contact fréquent des individus trop rapprochés, leurs relations se multipliant entre eux, agaçent leurs désirs mutuels. Aussi les mœurs sont-elles inévitablement corrompues par cette intimité entre les sexes; la facilité des jouissances, et bientôt la promiscuité générale deviennent des choses toutes na-

turelles ; la jeunesse la plus tendre, déjà déflorée au moral, se souvient à peine de sa virginité, et la chasteté ou l'innocence y paraît plutôt un ridicule qu'une vertu.

A cette dissolution libertine, source d'une énervation profonde, s'associent d'autres causes débilitantes jaillissant du luxe et de la misère, dont les plus opulentes cités présentent le perpétuel contraste. Tout ce que l'abondance peut faire regorger de délices, de voluptés, d'enivrements, se trouve réuni parmi ces hôtels, ces palais somptueux où s'écoule l'or à flots, tandis qu'à leur porte, des misérables se roulent dans la poussière, délaissés et hurlant de faim. Où se rencontrent plus de mendiants, de lazzaronis, si ce n'est où s'amassent les plus fastueuses richesses ? L'excès pour les uns, l'indigence pour les autres, deviennent des agents de détérioration profonde pour le corps humain.

Aussi voyez ces voluptueux Lucullus, mollement vêtus et balancés sur les coussins de leurs chars orgueilleux ; sous leurs lambris dorés, s'élèvent des tables surchargées de cent mets succulents, et un nectar délicieux brille à travers le cristal ; le monde entier suffit à peine à leur gourmandise ; les continents et les mers prodiguent leurs habitants ; la Chine et le Japon envoient leurs productions ; le Nègre travaille pour fournir le café, le sucre, les épiceries ; une foule de cuisiniers invente mille rafinements nouveaux, afin d'aiguiser un appétit éteint par les indigestions, et réveiller un goût blasé par tant d'apprêts ou de sauces diverses. Le régime alimentaire des villes est en effet bien plus restaurant et même incendiaire que celui des campagnes ; on y

mange aussi plus de viande, on y fait usage de jus, de coulis, de consommés, tandis que les légumes et autres végétaux composent avec du laitage, un peu de lard et des œufs, presque toute la subsistance du paysan. Aussi le citadin est bientôt précoce, ou pubère avant le villageois; il peut grandir et se développer même prématurément, quoique moins exposé au soleil et au grand air que ce dernier; il a souvent des cheveux plus noirs, plus crépus, l'iris des yeux plus foncé, un teint plus bilieux que le campagnard, parce que le régime habituel de la chair, du vin ou des spiritueux, du café, du chocolat, des épices, stimule l'appareil biliaire, imprime une sorte d'âcreté ou d'alcalescence à toutes les humeurs, dispose à la constitution atrabilaire, comme on en voit des preuves, indépendamment des excitations fréquentes du système nerveux.

L'habitant des champs, tout au contraire, substanté d'herbages [1] sans apprêts, de laitage, de farineux insipides, a les humeurs douces, débonnaires, pour ainsi dire, comme les animaux herbivores. Son chyle moins animalisé, son sang moins noir donnent, ainsi qu'on le remarque, un fond de teint plus blanc, ou plus clair, quoique hâlé du soleil, des cheveux plus blonds, des fonctions sensitives peu ardentes, ou plus lentes; aussi le villageois a la puberté plus tardive, des passions moins emportées que l'habitant des grandes cités. Il n'est pas autant

[1] D'après des recherches statistiques faites en France, en Angleterre et ailleurs, les habitants des campagnes ne mangent pas le tiers de la viande de boucherie et autre que consomment les villes. Le bétail ne pourrait pas suffire si l'on en détruisait partout autant qu'à Londres, à Paris ou d'autres capitales.

exposé que ce dernier aux affections bilieuses, aux fièvres ataxiques par suite d'irritation de l'appareil gastrique; il éprouve plutôt des empâtements, des congestions, tandis que le citadin est en proie aux émotions nerveuses, aux troubles de la circulation, à la pléthore sanguine, aux hémorragies, à l'apoplexie, etc. Les inflammations viscérales, et tout ce qu'on dit de la putrescibilité des humeurs, déploient de fréquents ravages dans les villes, soit à cause de ce régime excitant et animal, soit par les orages d'une vie tumultueuse, dans les veilles, les débauches ou les renversements de fortune, par le jeu, les entreprises manquées, les faillites, etc.

Les hommes agrestes sont donc plus exempts de ces maux compliqués, soit d'inquiétudes morales, soit d'énervation; une fortune plus stable rend leurs constitutions plus assurées, moins dissolues, moins variables; ils n'essuient guère que des maladies simples; leur marche plus naturelle est aussi plus régulière. La diète, les rafraîchissants, le repos d'esprit sont d'abord requis pour les maladies des villes; souvent il ne faudrait au paysan que de bons aliments, du vin, l'interruption des fatigues du corps pour restaurer ses forces épuisées ou son estomac délâbré; il demande une réfection qui le réchauffe, tandis que le citadin a plutôt besoin d'être saigné, baigné, évacué, et soustrait au tracas où l'entraîne le tourbillon des affaires [1].

[1] Ceci peut se prouver par des exemples. Quelque dur et robuste que paraisse le corps musculeux des paysans, des manœuvres, des domestiques, comparé au corps délicat et faible de leurs maîtres ou de bourgeois riches, cette vigueur tout extérieure des premiers, s'affaisse bien plus par les saignées et les purgatifs, que

La mortalité est constamment plus considérable dans les grandes villes que dans les villages, comme le prouvent tous les relevés sur la population, puisqu'il y a même des lieux et des temps où les naissances n'y équivalent point aux décès, en sorte que ces gouffres de l'espèce humaine finiraient par dévorer leurs habitants, et qu'ils ont besoin de se repeupler sans cesse par l'excédant que présentent au contraire les campagnes. Toutefois, depuis l'emploi de la vaccine, et les modernes améliorations de l'état social en Europe, la mortalité partout devient moindre; la salubrité des villes est plus manifeste, les naissanees y égalent à peu près les décès, sans atteindre néanmoins la même surabondance que dans les lieux agrestes. Tandis que la vie moyenne est de vingt-cinq à trente ans parmi les plus grosses cités, ou de trente à trente-cinq dans les petites, elle s'élève de trente-neuf à quarante-cinq parmi nos bourgs et nos demeures champêtres. Par là l'on reconnaît qu'à mesure que la population est moins condensée, ou même éparse sur un territoire, chaque individu gagne en longueur de vie, au point que les anachorètes, les cénobites, dans leurs ermitages et

la complexion plus molle et plus tendre des seconds, comme l'avait déjà remarqué Baillou. C'est que le citadin riche, étant bien repu, il fait plus de sang, il a les viscères de la nutrition plus exercés que le malheureux paysan, qui n'est endurci qu'à l'extérieur. Il faut donc plutôt évacuer les corps replets des habitants riches des villes, qui mangent beaucoup et s'exercent peu; il faut, au contraire, nourrir dans ses maladies l'homme laborieux de la campagne, et lui donner des remèdes sudorifiques, puisque les alternatives de froid et de chand auxquelles il s'expose continuellement répercutent souvent sa transpiration, et qu'il est habitué à la sueur par ses travaux.

leurs déserts salubres, obtiennent d'ordinaire une longévité remarquable à l'aide du repos et de la sobriété, qui distillent en quelque sorte lentement leur apathique existence.

Au contraire, parmi les grandes cités et les capitales, la vie, pour ainsi dire toujours bouillante, se consume rapidement par les plus ardentes sensations, dissipe doublement, en moins de temps, son énergie physique et morale sur mille objets; on se ruine, on se dévore; les suicides y deviennent fréquents, comme les apoplexies foudroyantes, les anévrysmes mortels, au milieu des convulsions et des efforts de tout genre. De là vient qu'il faut des restaurations plus rapides, des stimulants plus âcres et poignants, pour suffire à des jouissances si pénétrantes, à des chagrins ou des tourments si cuisants, à des péripéties de fortune si prodigieuses. Les générations, dès l'extrême jeunesse, s'y précipitent les unes sur les autres; une puberté devancée exige souvent chez les citadins des mariages prématurés. Les enfants nés pendant cette jeunesse de mères qui n'ont pas même reçu tout leur accroissement, forment une génération rapetissée, rabougrie; l'espèce dégénère en ces petits bouts d'hommes pétillants, impétueux, précoces et éveillés, mais qui ont bientôt épuisé leur feu et vieillissent de bonne heure; bassets actifs, spirituels, précipités, décisifs, essayant tout, ne perfectionnant rien dans leur inconstance. Les campagnards se pressent moins en toutes choses, ils se marient plus tard, par ce qu'ils sont plus tardivement nubiles; leurs enfants parcourent les lentes périodes de leur croissance, sans excitation anticipée qui sollicite la puberté par le libertinage; les membres ont tout

le temps de se déployer largement, de se fortifier dans leurs dimensions naturelles; le mouvement vital régulier et tempéré imprime aux fonctions matérielles une lourdeur atonique; la marche de l'intelligence, si elle reste bornée, est communément droite et sensée; il y a plus de jugement et moins d'esprit. Une sage maturité qui ne précipite rien, ou rumine à loisir, inspire dans toutes les actions plus de constance et de fermeté. On tente moins et on achève plus, comme le bœuf qui trace péniblement un profond sillon. Aussi les caractères forts et laborieux qui brillent dans les villes sont, pour la plupart, sortis du fond de quelque province; ils produisent les fruits du vrai talent; tandis que le jeune citadin, éveillé de bonne heure au milieu de la dissipation et des plaisirs, déploie par une éducation superficielle cette fleur éclatante de politesse et de babil propre à éblouir dans un salon, mais qui bientôt se délustre, se fane quand il s'agit des graves intérêts, où l'entendement humain n'a pas trop de toutes ses puissances. Et pour preuve, c'est dans le silence de la solitude que se mûrissent les plus mâles conceptions. Nos forces nerveuses mieux concentrées y font vivre tout entier dans nous-mêmes. C'est ainsi qu'un énorme chêne étend au loin ses bras robustes et son vaste feuillage sur un tertre isolé, tandis que parmi l'épaisseur de la ramée des forêts, chaque arbuste, manquant d'air ou resserré par ses voisins, ne pousse que des tiges grêles ou des buissons touffus.

Ce qu'on appelle d'ailleurs urbanité, ce vernis d'élégance et de délicatesse acquis au sein des villes, ce langage cérémonieux, si caressant, ces mœurs

polies, par lesquelles on cherche tant à plaire, ces dehors flatteurs qui séduisent, sont-ils l'expression fidèle du dedans? n'est-ce jamais aux dépens de la sincérité, de nos sentiments réels qu'on les prodigue? Et dès lors cette dissimulation, ces fausses prévenances par lesquelles le monde se fait le serviteur universel de ses semblables, cette contrainte imposée perpétuellement, favorisent-elles le libre déploiement de nos fonctions? On ne peut agir ou se reposer à volonté, manger autant et aussi peu qu'on désire, ni de ce qu'on préfère; comprimé jusque dans ses plus pressants besoins, il faut paraître s'amuser dans l'ennui, il faut faire ce qui déplaît, réprimer des dépits cachés ou d'amers chagrins sous un air de sourire; les parures mêmes deviennent une gêne très fatigante que la vanité prescrit, surtout chez les femmes emprisonnées sous leurs corsets, les étroites ceintures où elles étouffent. Que de secrettes souffrances se trahissent au travers de ce fard brillant qui colore tant de visages et en déguise mal la pâleur!

Tout n'est donc pas santé ni bonheur dans ce bruyant tourbillon où la fortune sème aussi ses disgrâces. Mais si la vie champêtre est communément plus longue et plus tranquille, elle a les inconvénients de la lenteur, le supplice du vide pour toute ame ardente; ses petites rivalités jalouses, le commérage de la médisance et de la médiocrité oisive, les piqueries tracassières de voisins épiant leurs défauts réciproques, pour se venger de la supériorité par des mépris; les vues étroites, la superstition, la bigoterie, une arrogance taquine qu'affecte le moindre manant investi de quelque dignité, à l'égard de ses subordonnés, désenchantent aussi du

séjour des villages. Ne sait-on pas trouver la solitude jusque dans la multitude des vastes cités? Chacun n'y songeant qu'à ses intérêts, l'on y peut dérober son existence, ses habitudes en liberté. Chaque homme y apprend à penser avec plus d'indépendance jusque sur les objets les plus relevés, tant qu'il ne trouble point l'ordre général; on y échappe aisément aux investigations, à la surveillance particulière; l'influence de l'autorité civile et religieuse devient peu sensible ou moins immédiate sur les individus, soit qu'ils s'y soustraient en se perdant dans la masse, soit qu'ils se réunissent en corps pour opposer plus de résistance. C'est parmi les villes que se rassemblent les ressources de tout genre, que l'habileté, les talents, le savoir trouvent à percer, rencontrent le plus d'encouragements; que les spectacles et la pompe se multiplient. Si l'on se consume rapidement, on y sent d'avantage l'existence; l'ambition, le mérite ont plus de moyens pour s'y produire; les vues s'agrandissent, se généralisent au faîte de cette civilisation élevée, au foyer même de ses lumières; les esprits se subtilisent, le goût s'y raffine; de fréquentes comparaisons aiguisent, perfectionnent les arts et l'élégance. Tout ce qui s'observe ailleurs de curieux ou de rare y afflue; la lutte, l'utile concurrence des talents rivaux y sollicitent sans cesse des inventions nouvelles, et de toutes parts font jaillir les rayons étincelants de l'intelligence humaine, comme dans une ardente fournaise.

Et à considérer notre espèce sur tout le globe, quelles nations se perfectionnent le plus, sinon celles dont la population s'accumule davantage entre d'étroits remparts, dans l'Inde, la Chine, l'Europe?

L'homme qui croît isolé, au soleil et à l'air libre, le Nègre, le Sauvage, le Tartare, le Nomade s'encroûtent bientôt de même que nos paysans; ils ne fleurissent point par l'intelligence; au contraire, l'homme, dans la serre chaude des cités, acquiert plus de finesse de peau, des organes plus impressionnables, plus dociles à l'éducation policée; il sait mieux discipliner ses facultés mentales, avec tous les arts de l'industrie et l'étude des sciences, comme les Européens aujourd'hui.

Heureux qui peut tour-à-tour hériter des simples bienfaits de l'état rustique et se retremper ensuite dans le sein de la civilisation perfectionnée des villes; enfin, passer successivement de Sparte à Athènes! Il ne s'amollit point, comme il ne s'endurcit point; il garde sa généreuse franchise dans les salons des cités, et sa politesse sous le chaume des villages; unissant la noblesse de l'esprit à la vigueur du corps, il peut protester contre les défauts ou les vices inhérents à ces deux genres de vie. Par là même, évitant leurs maladies, il deviendra également souple et fort; car les points intermédiaires, de même que les régions et les saisons tempérées rendent les constitutions physiques et morales plus constantes et plus stationnaires, à l'abri de tous les excès.

Autant il est salutaire de prendre naissance dans l'air pur des campagnes, d'y garantir son innocence, sa pureté native et virginale pendant l'adolescence; autant il devient favorable à l'âge fait de passer ses jours au milieu des trésors que les villes consacrent aux arts, à l'industrie surtout, afin d'y conquérir une honorable existence.

Tous ces enchantements, accumulés avec profusion parmi les palais de l'opulence et de l'égoïsme, y multiplient les jouissances sociales. Mais à l'âge de la vieillesse, on se détrompe du leurre des faux plaisirs; loin d'en abuser désormais, on aspire à ménager la lie de ses ans dans la retraite.

Ainsi la jeunesse qui se suffit doit être nourrie aux champs, l'âge de la force et de l'activité promet son essor et ses travaux à la civilisation des villes; la vieillesse implorant l'appui de tous les secours, a besoin de se réfugier dans l'isolement, pour prolonger le reste d'une vie délabrée. Combien de cités ressemblent à de vastes hôpitaux dans lesquels se multiplient les médecins, les malades, les remèdes et les soins de toute espèce pour leur population usée et abâtardie!

CHAPITRE IV.

Avantages et inconvénients comparatifs entre la vie sédentaire, ou régulière et claustrale, et la vie mondaine ou libre.

Les sociétés humaines se composent de deux ordres de personnes; le plus grand nombre exerce des fonctions plus ou moins indépendantes; d'autres obéissent sous un régime uniforme, à des règles plus ou moins sévères, soit perpétuellement comme les congrégations religieuses (qui prononcent des vœux dans des monastères, des couvents), soit temporairement dans des pensionnats, des colléges, des maisons recluses, et même des prisons, des bagnes, etc. Les diverses classes militaires ou enrégimentées réunissent en même temps ces deux genres de vie, puisqu'elles ont la discipline régulière des secondes, avec l'activité et la mobilité des premières.

Il faut donc considérer comment ces états, influant sur notre existence, en modifient soit la durée, soit le bien-être. Sans doute, celui qui s'engage sous un régime régulier, ou que l'on y contraint, peut, en perdant sa liberté, se garantir des soucis relatifs à sa subsistance. La plupart des communautés y ont pourvu, même chez les anciens ordres mendiants, quoiqu'avec plus ou moins de parcimonie. Mais les rites, les obser-

vances, les exercices auxquels sont assujettis les individus rangés sous une règle étroite, méritent l'examen, par rapport à la santé et à la vie elle-même.

D'abord les sexes y subsistent séparés, car le célibat y est observé nécessairement, abstinence qui ne devient grave que pour l'âge de la vigueur, dans les asiles pieux, témoins muets de tant de repentirs et de regrets. Il semble surtout que la nature punisse plus sévèrement le sexe le plus faible d'abdiquer ses droits que le nôtre, puisque des émissions nocturnes spontanées de sperme débarrassent celui-ci d'un superflu nuisible, lorsqu'il s'accumule dans les organes. Chez les vierges cloîtrées, le flux menstruel éprouve presque toujours des dérangements funestes, car le défaut de cette excrétion indispensable surcharge l'organisme, et malgré les abstinences d'alimentation qui la restreignent, elle reporte dans toute l'économie des éléments de maladies. Il est évident que les religieuses, pendant toute la durée de l'âge menstruel, sont condamnées à de fréquentes infirmités, et les plus vertueuses deviennent aussi les plus infortunées. Leur existence est donc moins assurée que celle des personnes du monde; elle exige plus de sacrifices douloureux.

D'ailleurs, la nourriture des maisons claustrales, astreintes plus ou moins strictement à la règle austère de leurs fondateurs, n'est pas toujours la plus salutaire. Quand nous supposerions une opulente abbaye, où s'engraissaient saintement de dévots moines à la table abondante du réfectoire,

ou ces nonnains affriandées de sucreries, principales jouissances de leurs couvents; l'absence des exercices du corps et du renouvellement de l'air dans d'étroites cellules, ne procure qu'une élaboration imparfaite; aussi la plupart des religieux et des religieuses présentent un teint mat ou pâle et cachectique [1]. L'amas des sucs muqueux qui engorge le tissu cellulaire, leur communique un empâtement œdémateux plutôt qu'un véritable embonpoint, lequel peut dégénérer en leucophlegmatie, en anasarque et en hydropisie, par défaut d'action musculaire et de transpiration. L'économie s'affaisse dans les langueurs d'une existence froide, inerte et contemplative. Cet effet se remarquait principalement parmi les chartreux et les autres ordres assujettis à l'usage habituel des aliments maigres, comme le poisson, les légumes, assaisonnés encore avec l'huile; le relâchement du système musculaire devenait tel, que des hernies en étaient souvent le résultat, surtout après de longues stations à genoux, dans des églises humides. Outre cette pléthore muqueuse, les viscères abdominaux, détendus par ce genre de nourritures mal élaborées, deviennent le siége d'embarras gastriques, ou sont affectés de flux diarrhoïques, d'engorgements chroniques du mésentère, d'ob-

[1] Il en résulte un singulier refroidissement de tout l'organisme, appréciable même au thermomètre, soit par défaut d'assimilation, soit par la diminution de la respiration et la langueur de la circulation; aussi la vie contemplative exige une température chaude; les climats froids y sont très impropres, et il y a très peu de moines dans le Nord, tandis que les climats méridionaux en sont presque encombrés.

structions, etc. De là le besoin de purgations fréquentes et aussi des émissions sanguines pour nettoyer des corps chez lesquels croupissent les liquides, faute d'exercice. Les stases d'un sang noir dans les veines spléniques et les rameaux hypogastriques ou de la veine-porte, disposent au flux hémorrhoïdal, à tous les supplices physiques et moraux de la mélancolie hypochondriaque chez les moines, comme de l'hystérie parmi les religieuses. On sait combien ces affections deviennent inhérentes à la vie sédentaire des cloîtres; tellement qu'aucun de leurs habitants ne peut se promettre d'y échapper. L'état du cerveau chez ces personnes solitaires et renfermées, y plonge d'ailleurs inévitablement les âmes, et ne fait qu'en aggraver les prédispositions physiques.

En effet, cette espèce de renonciation au siècle, de mort civile dans une retraite sacrée, cette abnégation des voluptés qu'il faut désormais oublier; cette macération de la chair amortit l'esprit dans un dégoût profond de toutes choses. Poids inutile sur le globe, être fatal à lui-même, bourreau de ses propres membres, l'austère ermite tombe dans une noire misanthropie; prédestiné à damner le genre humain dans l'aigreur de son zèle, il foule aux pieds, avec joie, ces pompes mondaines et ces couronnes de la terre, qu'il abjure en aspirant aux cieux.

Alors augmente son exaltation nerveuse ou cérébrale, à mesure que d'autres fonctions du corps dépérissent; la ferveur d'un amour divin, suscitant quelque temps cette vie céleste, peut dé-

dommager des jouissances temporelles dont les organes sont sevrés. Il y a des exemples de longévité parmi les anachorètes de l'Orient, mais cette existence est tellement chétive et réduite au *minimum* de force et d'action, qu'elle n'a pour ainsi dire que le souffle, par suite des abstinences de toute espèce qu'elle s'est imposées. Ce n'est donc plus qu'une longue végétation, à tel point que les membres, dans l'extrême vieillesse, se dessèchent, se *momifient* d'avance.

Car c'est encore l'un des maux de cette discipline claustrale, de s'y vouer par nécessité à la contemplation; elle tombe insensiblement dans la fainéantise et la léthargie reprochées à la plupart des ordres religieux. Le défaut de linge ou des soins de propreté dans quelques couvents d'hommes, la sueur et la crasse, amassées sous le cilice ou la haire, vêtements grossiers de laine des franciscains, etc., peuvent favoriser d'impures affections cutanées, la gale, les dartres, la vermine, plus que chez les personnes libres, et même entretenir des prurits voluptueux.

Il est donc manifeste que cette vie d'obédience et de soumission, cette minorité perpétuelle des religieux des deux sexes est moins naturelle, moins salutaire, physiquement, que l'existence libre dans la grande société civile. D'ailleurs, par une disposition trop inhérente à l'humanité, toute réunion monacale d'un seul sexe nourrit des germes de discordes, soulève des disputes éternelles, qui tendent à la dissoudre, comme ennemie de l'état naturel. Cet ordre n'est qu'un désordre; ces rè-

gles sont une transaction d'esclavage ; cette discipline est un attentat sur la liberté, dont le Créateur a doté la créature, reine et maîtresse de toutes les autres. Nous ne pouvons abjurer notre indépendance et nos volontés sans nous séparer de la communion des êtres, pour laquelle la nature nous avait institués. Aussi ne peut-on retenir dans l'harmonie et la paix, soit une armée, soit une association conventuelle d'un seule sexe, qu'en faisant régner la verge de la terreur, qu'en déployant une autorité vigilante, perpétuelle, sacrée, pour réduire les mutins à l'obéissance. Jusque dans ces ames dévouées à l'humilité et à la charité évangéliques, il éclate des haînes furibondes. Les hommes se heurtent entre eux, les femmes se déchirent de jalousies, car il n'y a concordance et union parfaite que dans les rapports nécessaires des deux sexes entre eux : ainsi l'a voulu l'éternelle loi de la reproduction des êtres.

Bien que les réunions de jeunes gens dans les colléges, les pensionnats, les maisons d'éducation, ne soient pas non plus exemptes d'inconvénients, pour chaque sexe (car certains vices trop connus les infectent, ou de mauvaises mœurs, secrètement soustraites dans l'insubordination et la complicité, s'y propagent malgré la surveillance des maîtres); cependant ces réunions offrent bien plus d'utilité que l'isolement, qui souvent abandonne le vicieux à son franc-arbitre. D'abord, ces réunions n'étant que temporaires, on permet des récréations, un exercice corporel indispensables à la santé des jeunes élèves ; on ne réduit

point ceux-ci à l'abstinence et à des pratiques d'austérités. Pour l'ordinaire, on cherche à développer leur intelligence par des leçons ou des études régulières, en excitant mutuellement le zèle par l'émulation, les louanges et des prix, au milieu de brillants concours. On les habitue à l'ordre, au travail, à l'assiduité et à la simplicité du régime : toutes choses plus difficiles à obtenir par les éducations privées. On peut même écarter des yeux de la jeunesse le spectacle pernicieux des dépravations charnelles, ou garantir l'innocence d'un sexe faible, parmi ces retraites de modestie et de pudeur. Il se forme souvent aussi des amitiés durables entre les jeunes gens, et les caractères se polissent les uns par les autres, à l'aide de contacts ou de frottements réciproques. De là vient que l'éducation publique, en commun, procure les avantages incontestables de l'émulation plus que les éducations particulières et isolées. Dans celles-ci, un jeune homme languit sans rivaux, et par là même sans efforts; ne pouvant comparer à nul autre sa force ou sa faiblesse, il se pavane avec un ridicule orgueil, lorsqu'il se voit l'objet d'une prédilection spéciale. Il est trop volontaire ou trop délicatement traité par l'indulgence de ses parents, pour réussir aussi-bien que le font des condisciples attelés, studieusement, aux mêmes classes, et luttant sans relâche de concurrence entre eux pour se surpasser.

D'ailleurs, une école régulière ou claustrale est assujettie à ce silence pensif qui féconde l'intelligence, tandis que le babil social l'évapore; c'est

pourquoi Pythagore réduisait ses disciples à cinq années de silence et d'études, dans le calme et la solitude; il sortit de sa discipline une foule de législateurs et de savants nourris de profondes sciences. Le but de toute éducation consistant à faire prédominer l'énergie encéphalique sur nos autres fonctions, c'est à quoi conspire merveilleusement ce régime de méditation sédentaire et retirée. Aussi il diminue l'énergie musculaire, ralentit la circulation, tempère et refroidit l'organisme, à mesure que s'accroît la réflexion ou l'attention; le cerveau conquiert en activité ce que le reste du corps a perdu; la nutrition doit devenir moins abondante, puisque la déperdition des forces est moindre. Aussi l'étude, la contemplation, l'amour de la philosophie, des sciences ou des lettres et des beaux-arts se réfugie dans une vie toute mentale, écartée des jouissances de la société, des dissipations du grand monde; en même temps, c'est, comme on l'a dit, une perpétuelle méditation de mort. Toujours tendue par la passion de savoir, cette existence abat les fonctions animales; l'estomac délabré ne digère qu'à peine; le corps s'exténue, maigrit et pâlit; il s'affaisse dans une sombre mélancolie. On abandonne son extérieur pour se réfugier au-dedans de soi-même.

Or la vie libre, séculière ou mondaine, penche évidemment dans un sens opposé. Exempt de toute entrave, surtout lorsque la fortune sourit à ses travaux, l'homme du siècle entremêle à son gré les occupations et les plaisirs; il ne quitte même ces derniers qu'à regret. Il s'épanouit sans cesse

au dehors ; il aspire à briller, à s'étendre en tout sens, en joyeux convive, multipliant ses relations et ses possessions, pour figurer, pour remplir sa place dans la sphère sociale, tandis que le solitaire s'éteint et s'anéantit. D'après ce mode de vitalité, les fonctions corporelles obtiendront l'ascendant sur les facultés morales, chez la plupart des personnes abandonnées au tourbillon des affaires et des jouissances, puisque le contraire se remarque avec un genre de vie tout différent.

Lors même que, réduisant le mécanisme organique à son *minimum* d'activité, l'on ferait ainsi persévérer la vie pendant un siècle, comme on le voit dans certains anachorètes et chez des idiots, par les abstinences des appareils de nutrition et de génération, par l'isolement, l'absence de tout travail, de toute déperdition de forces de corps et d'esprit, cette végétation consistant dans un demi-sommeil, privée désormais de toute impression de plaisir et de peine, peut-elle être comptée pour une véritable existence? Indifférent à la vie et à la mort, ne sachant pas, pour ainsi dire, s'il est encore du monde, l'individu se sent-il heureux? Non sans doute. La plus longue durée n'est donc point le gage du bien-être, n'offre pas la plus haute somme de félicité. Il ne s'agit donc nullement d'ordonner l'existence pour la plus durable, mais pour la plus conforme à notre nature. Il n'y aurait pas moins d'inconvénients à la rendre (selon le vœu de la jeunesse) impétueuse ou bouillante par des sensations tumultueuses, des jouissances poignantes, dévorant rapidement ses journées, épui-

sant sans cesse ses ardentes délices : combien alors ne se priverait-on pas du bien de les savourer à loisir, avec cette mûre réflexion qui en décompose lentement toutes les miettes, afin de les analyser ? Il faut mettre de la friandise à distiller le bonheur tranquille avec sensualité, pour se l'incorporer intimement : c'est alors que l'emploi de l'existence se trouve complet.

A ne considérer que le jeu de notre organisation, l'épicuréisme ferait donc préférer la vie mondaine et ses voluptés, à la solitude avec ses privations ? car nos actes organiques s'opèrent bien plus complétement dans la condition de l'indépendance que sous la contrainte. Il semble donc qu'on doive exercer ses fonctions sainement ou plus long-temps parmi les dissipations et lorsqu'on reste l'arbitre de ses volontés, puisque l'existence est plus naturelle, ou, si l'on veut, plus animale.

L'expérience témoigne, en effet, que la vie mentale ou intérieure, poussée à l'excès, devient une cause de ruine du corps. Mais une joyeuse carrière, semée de fleurs et de plaisirs, si l'on n'y apporte ni mesure ni modération, est-elle donc aussi sans périls et sans revers ? Quand elle ne serait nullement abrégée par de funestes excès, cette continuité de fêtes et de jouissances ne consume-t-elle pas rapidement les complexions les plus robustes ? N'a-t-on aucun besoin d'échapper à ces délices tumultueuses, et les rois eux-mêmes ne se dérobent-ils jamais à la satiété sous quelque asile champêtre ? Lorsque, dans sa vieillesse prématurée, le corps, fatigué de ces Sirènes, n'est plus amusable, sera-t-il soutenu par

une ame vide, inexercée? Nous voyons, au contraire, chez les personnes studieuses, le centre cérébral recueillir et dévopper encore une vive énergie, l'ame survivre aux débris de nos membres vieillis, et parfois même se fortifier de ce tout qu'elle soustrait aux viscères intestinaux, comme aux organes sexuels.

Par là, nous nous convaincrons que notre espèce ne doit en aucune manière adopter un genre d'existence tellement étroit et exclusif, qu'il tombe dans l'un ou l'autre extrême. Nés pour suivre les voies moyennes, toujours conservatrices, délassons-nous des fatigues de la société par la jouissance inusitée des austérités dans la solitude. On trouve de la satisfaction à s'enchaîner volontairement, après les abus de la licence, comme souvent l'anarchie se précipite vers l'asservissement. Nous devons donc plutôt tempérer les extrêmes par leurs contraires, que de nous y abandonner, lorsque nous formons le projet de passer heureusement et largement nos années sur la terre [1].

[1] N'est-ce point à la flaccidité des tissus et à la distension graisseuse des organes cellulaires, soit chez les religieux cénobites, soit dans les gens du monde les plus adonnés à la mollesse, qu'est due leur vie courte et souvent maladive? car des fibres lâches et humides conservent moins leur ressort que les sèches et tendues; aussi les personnes les plus grasses ne parcourent jamais une aussi longue carrière que d'autres; toujours tendres ou impressionnables aux moindres révolutions physiques et morales, on voit les eunuques (aussi les eunuques religieux), les polysarques des pays humides surtout, comme ceux de l'Egypte, de la Hollande, etc., peu robustes et peu vivaces; toute délicatesse ou somptuosité d'habitudes, d'oisiveté, d'alimentation, est capable de dissiper la vigueur vitale; comme l'observent les Orientaux, et surtout les Chinois, buveurs d'eau tiède.

CHAPITRE V.

Des contraintes sociales, ou des modifications que l'asservissement et les dignités imposent aux fonctions de l'organisme.

At Hercules! homini plurima ex homine sunt mala.

PLINE.

IL suffit d'aborder le monde pour connaître combien sont impérieux les devoirs imposés par la civilité; disons plus, par une véritable domesticité dans les hauts rangs de la société. L'attention continuelle de plaire à tous ceux dont on espère ou dont on peut craindre quelque chose n'est-elle pas la première loi? Ne force-t-elle pas d'accepter une foule d'obligations, et parfois la plus cruelle gêne? Suivez ce courtisan poli, qui s'empresse aux portes d'un palais pour faire sa cour, de laquelle dépendent et sa fortune ou son rang, et ses titres, et parfois son existence. D'abord, s'il possède un emploi, il lui faut rivaliser, avec tous les ambitieux, de soumission, de prévenances, d'obéissance au moindre mot de son maître, en tout temps, malgré qu'on puisse être incommodé, malade, ou retenu par mille accidents domestiques, des chagrins, des peines quelconques. Souvent on taxerait de négligence, de défaut de zèle, de coupable indifférence, la moindre inattention, lorsque des envieux ardents et toujours

aux aguets pour vous décréditer dans la faveur, aspirent à vous supplanter. Il faut donc, dès le matin, se préparer, se costumer, sous le harnais, afin de subir les caprices, essuyer les reproches, la mauvaise humeur d'un supérieur, lequel a lui-même éprouvé toute la fierté exigeante de ses chefs, pour la reverser, avec les ricochets d'une morgue insultante, sur ses subordonnés. Fatigués, obsédés de leur représentation dans le monde, les grands viennent décharger leurs dégoûts sur leurs familiers; par fois un seigneur, dans l'intérieur des appartements du prince, s'abaisse aux fonctions humiliantes d'un valet; combien d'autres les ambitionnent, afin d'approcher de plus près le souverain, et d'en solliciter des grâces! Des marquises n'ont-elles pas étalé leurs appas, fait hommage de leurs charmes à des favoris usés de caducité et de débauches, pour atteindre à la fortune?

Ramper sous la main d'un haut et puissant seigneur, attendre long-temps debout, ne pouvoir pas toujours satisfaire librement à ses excrétions naturelles, se contraindre dans ses actions, ses paroles, ses sentiments; quoi qu'on voie ou qu'on entende des choses qui nous choquent, nous humilient, affecter le sourire sur les lèvres, avec le dépit dans le cœur; être prêt jour et nuit à s'immoler dans les tempêtes, à supporter le poids de la chaleur ou de la froidure, prendre sur soi la haine, le blâme des actions pour en laisser le fruit à ses maîtres; remplir des commissions déshonorantes ou périlleuses, être exposé à perdre en un jour le fruit de vingt années d'un escla-

vage assidu, vivre en défiance et en crainte; tel fut toujours le sort le plus misérable, malgré les pompeux dehors de ces livrées dorées et des brillants équipages des cours.

Ainsi, la société nous désaccorde d'avec la nature. Combien d'individus empressés à vous offrir le tribut de leurs services, à vous combler de leurs affectueuses cérémonies, étalent sans cesse mille témoignages d'attachements passionnés ! ce sont les plus dévoués amis, les plus complaisants Philintes, les plus humbles et obéissants serviteurs, à croire leurs protestations solennelles; tel est le langage de chaque jour, tels sont les frais pour se séduire mutuellement. Bien qu'on soit peu dupe de ces faussetés, on est moins en garde contre d'impudentes flatteries. Comme il faut un commencement d'exécution de ces belles promesses, il s'établit, par nécessité, une gêne réciproque dans la plupart des politesses sociales et des visites qu'on se rend, d'autant plus que les individus se contraignent davantage devant ceux qu'ils redoutent et haïssent par leur domination. Il en résulte des efforts habituels de concentration pour les passions les plus explosives, la colère, la jalousie, la vengeance, ou ces révoltes naturelles de l'orgueil écrasé. Généralement, les anévrysmes du cœur, de l'aorte et des gros vaisseaux, sont le résultat de ces passions forcément étouffées, et l'expression vulgaire de *crève-cœur* en est même un témoignage manifeste; c'est pourquoi le célèbre Corvisart a publié son *Traité des maladies du cœur*, qu'il avait eu tant d'occasions

d'observer au temps du règne de Napoléon, dont il fut l'archiâtre. C'était en effet l'époque de l'ambition, et les plus fiers guerriers étaient contraints de ployer, bien à regret, le genou devant un maître impérieux qui, jadis, fut leur égal. Or, la colère concentrée occasione très fréquemment, soit des hémorrhagies nasales, soit d'autres ruptures ou dilatations des gros vaisseaux et des hypertrophies du cœur, parce que l'impulsion violente du sang dans ce viscère se trouve réprimée et contrariée avec effort par la réserve, ou par un respect imposé.

L'homme le plus social surtout, est donc de toutes les créatures la plus exposée aux névroses, aux spasmes, aux affections convulsives, non-seulement à cause qu'il est le plus sensible par le développement de son appareil nerveux, mais encore parce que notre espèce est soumise dans cet empilement, cet applatissement de la politesse ou de la civilité, à de plus dures contrariétés qu'aucun des animaux. La plupart des maladies spasmodiques, connues sous les noms d'hystérie, d'hypochondrie, de vapeurs, d'ennui et chagrin secret, si rongeants et quelquefois mortels, sont le principal résultat des compressions sociales; à tel point qu'il suffit de la vie libre et de l'exercice des travaux champêtres, pour dissiper ces affections. La mollesse, les plaisirs, les voluptés n'étant souvent que des liens d'un plus lourd esclavage, il faut les payer par mille sollicitudes[1].

[1] « J'ai vu de mon temps les ministres d'état les plus occupés, » les courtisans les plus heureux, les jeunes gens les plus robustes,

peurs encloses des palais, et sa poitrine se dilate visiblement. Il savoure avec joie ce pain noir, plus délicieux que les festins somptueux; la santé ressuscite avec l'appétit autour de l'âtre rustique où s'apprêtent ces simples mets, conservateurs de la force comme de la paix de l'ame. Des expériences même prouvent que l'organisation se réchauffe et se ranime avec ce régime.

On a vanté la longue vie, l'heureuse et brillante santé de plusieurs nations situées jusque sous des climats ardents, telles que les Indous sobres et pacifiques; mais on n'a jamais célébré sous ce rapport les Chinois[1], peuple le plus cérémonieux, le

[1] Un décret de l'empereur Khang-Hi, rendu la 27e année de son règne (correspondante à l'année 1687 de notre ère), régla les secours accordés aux gens du peuple, âgés de plus de 70 ans. (Voyez *Journal asiatique*, an 1826, t. VIII, p. 381.) On trouva un total de 169,850 octogénaires, 996 nonagénaires et 21 centenaires seulement sur une population évaluée à 200 millions au moins.

Le mémorable récensement fait en Italie sous le règne de Vespasien (l'an 76 de l'ère chrétienne), donna 124 centenaires, et l'Italie sans doute n'était guère plus peuplée, après tant de massacres et de calamités, qu'elle ne l'est aujourd'hui, d'environ 12 à 14 millions d'habitants.

En 1824, d'après le mouvement de la population de la France, produit par le ministère de l'intérieur, on a trouvé sur 30 millions d'habitants, que les décès s'élevèrent à 763,606, parmi lesquels il y eut 137 centenaires. Les départements dans lesquels ces centenaires furent le plus nombreux sont, pour les Basses-Pyrénées, 12; le Loiret, 11; la Creuse, 9; le Gers, 7; la Vendée, 6; le Puy-de-Dôme, l'Ille-et-Villaine, l'Arriège et le Cantal, chacun 5, etc. En 1826, le Puy-de-Dôme et la Dordogne offrirent chacun 14 décès centenaires; l'Arriégé, 9; la Gironde, 8, d'autres départements montagneux en ont donné plusieurs aussi, et un total de 154 cette année : on en peut supposer trois fois autant en vie. Paris donne au moins un centenaire sur environ 22,000 décès annuels. D'après ces résultats officiels, on voit que les lieux montagneux, loin des grandes villes, où l'on jouit d'une plus complète indépendance, produisent davantage de centenaires. Or, s'il meurt

plus assoupli aux caprices de la politesse, en même temps le plus dissimulé, le plus faux, le plus servile enfin sans contredit de toute la terre. Il étend cet abus de compression sociale jusque sur ses arbres nains, ses végétaux rabougris, qu'il se plaît à rapetisser, tels que ces magots, ou ces eunuques enfantins et demi-hommes qui déshonorent les cours despotiques d'Asie; tant l'homme abâtardi cherche encore à régner sur des êtres plus difformes et plus méprisables que lui-même. Il se grandit de toute leur bassesse. Mais ni les hommes ni les animaux et les plantes, courbés sous cette

en France un centenaire environ sur 5,000 décès annuels, c'est la preuve qu'il en existe un nombre bien supérieur à celui qu'on a trouvé dans les 100, ou même 200 millions d'habitants attribués à l'empire chinois.

La proportion des centenaires, et à plus forte raison des octogénaires, des nonagénaires, est encore plus considérable parmi les régions septentrionales de l'Europe, comme la Russie. Il s'ensuit donc que, malgré la tranquillité sociale et la richesse de l'empire chinois, dans sa vaste étendue du Nord au sud, il ne présente qu'une faible longévité sous son régime politique et domestique. Ce fait est d'autant plus remarquable, que les lois font un devoir sacré de l'amour filial, et que nulle autre part sur la terre, la paternité n'est rendue plus heureuse et plus vénérable.

On ne pourrait alléguer l'influence d'un climat plus froid comme cause d'une plus grande longévité en Europe, puisque la Chine et la Tartarie chinoise présentent des températures aussi froides, et la Chine méridionale n'est guère plus chaude que l'Espagne ou l'Italie.

En France, il y a sur 10,000 habitants 38 nonagénaires, dont les deux tiers sont du sexe féminin; celui-ci domine toujours en nombre parmi les vieillards. A Londres, sur la même quantité d'habitants, on ne compte que 20 nonagénaires; il en est de même à Vienne; mais Berlin en offre 42, et on en trouve 50 en Suisse, d'après les recherches de M. Quetelet. (*Mém. acad. de Bruxelles*, 1825.)

domesticité basse, monstrueuse, et sans cesse condamnés à subir, soit le tranchant du fer qui les mutile, soit le choc du bambou pour les moindres transgressions, ne parcourent jamais une longue et forte existence. Êtres infortunés, ajoutant aux infirmités naturelles toutes celles de leurs propres inventions; société misérable, consumée du marasme du despotisme, prisonnière d'elle-même, et, pour ainsi dire, vaste hôpital, tremblant derrière sa longue muraille à l'approche de quelques escadrons de Tartares! Voilà les modèles qu'on n'a pas craint de proposer à la fière et vaillante Europe, aujourd'hui dominatrice du monde.

Il y a donc un excès de politesse sociale qui appauvrit les forces de l'organisme, par de perpétuelles contrariétés. Ces habitudes de souplesse énervent non moins l'ame que le corps; car, à force de l'humilier, elles l'hébètent. Certes, il est assez évident, au contraire, d'après le déploiement de la vigueur nerveuse et musculaire des démocraties, par les éclatants progrès de leur industrie, comparés avec l'éclat éternellement stationnaire des empires les plus foulés sous cette docile politesse, que celle-ci réduit l'énergie en tout sens, ou rabaisse les facultés, en même temps que la vitalité, à son *minimum* d'action sous d'étroites demeures.

Quoi donc! dira-t-on, suffit-il d'être *rustique et fier*, d'*avoir l'ame grossière*, pour vivre un siècle? Il est un milieu, sans doute, en cela comme en tout. L'égoïste qui prétend s'arroger seul l'univers, s'emparer sans gêne de ce qui appartient à chacun, est bientôt haï et repoussé de tous. Forcé

de subsister seul, il manquera de tous les secours et des avantages de la société. Reste donc à se procurer cette situation moyenne entre l'absolue indépendance et l'asservissement. On peut s'y promettre, avec une honnête aisance, de doux échanges de services et des gages réciproques d'amitié parmi ses égaux. Rien n'étant d'obligation dans ces rapports non suspects, tout y devient purement volontaire, et la générosité même se plaît à présider aux transactions qui intéressent l'amour-propre. Lorsqu'il y a peu de disproportion de fortune et de rangs, il règne donc moins de gêne et plus de franchise, ou cette naïve cordialité qui fait qu'on s'entr'aide par une sympathie naturelle entre gens qui n'ont rien à s'envier, rien à craindre l'un de l'autre.

Aussi voyons-nous la vie la plus durable, et, à tout prendre, le développement organique le plus complet dans les états intermédiaires, placés toutefois au-dessus des besoins de l'indigence, comme au-dessous de cette opulence trop fréquemment la victime de ses excès. Tels sont ces peuples laborieux et robustes qui connaissent peu les raffinements de la mollesse, sans descendre aux ignobles grossièretés de la populace; hommes solides et vivaces, dont les propriétés modestes sont néanmoins indépendantes, qui constituent la masse, la puissance la plus compacte des états; classe également ennemie des prétentions oppressives des riches et de l'anarchie démagogique des pauvres, astreinte, par la modicité de sa fortune, à la sobriété comme au travail, ces puissants leviers de la vigueur et de la longévité.

L'humiliation comprimant le ressort de l'appareil cérébro-spinal, il devient philosophique, autant que salutaire, de rappeler l'homme à sa dignité, qui est encore un élément d'énergie, avec les vertus commandées par le devoir dans chaque rang de la société. Il faut qu'un être se respecte, pour obtenir la plénitude de sa force et sa liberté; les sauvages eux-mêmes se décernent entre eux des titres d'honneur, et les héros d'Homère, demi-barbares, n'oublient jamais ce protocole qui les fait souvenir de leur valeur.

En effet, l'homme semble avoir faim de cette bonne opinion de soi-même, garantie de sa vigueur nerveuse; il en cherche le reflet dans les regards d'autrui, puisqu'il s'afflige du mépris et se réjouit de l'estime. Quoique la vertu se rende un juste témoignage à elle-même, si celui du monde manque, la louange est le prix des nobles sacrifices: parfum ravissant de l'ame, que les grands cœurs ont préféré de tout temps aux richesses. On en aime jusqu'à la fausse image. Dans le Malabar et le Bengale, des *bhaoûts*, flatteurs à gages, sont toujours très bien payés pour célébrer en public les vertus de quiconque les solde. Combien d'individus, parmi nous, promettent aussi de s'admirer mutuellement! Et souvent il en résulte ce bien réciproque qui tranquillise et engraisse dans la sécurité l'organisme, en calmant ses inquiétudes. Les amitiés qui enivrent le plus, que sont-elles? sinon ce perpétuel échange d'estime convenue, ce commerce de vanités rassurantes, lequel caresse, soulage les maladies, allége les disgrâces de l'existence?

L'homme, seul parmi l'immensité des créatures, est éminemment sensible à ces chatouillements de l'orgueil, prérogative inséparable de l'esprit, bien qu'elle n'en signale trop souvent que l'impuissance et les limites. Ne voit-on pas les animaux qu'on flatte s'animer aussi d'un contentement joyeux? La circulation s'avive, le regard pétille d'un nouvel éclat; le système nerveux est surexcité (le chien agite sa queue, le cheval redresse sa tête et sa crinière, etc.).

Ainsi, gratté dans son amour-propre, chacun prend plus de confiance en soi, résiste mieux aux travaux et aux douleurs, de même qu'une musique ravissante fait oublier la souffrance. Cette douce imagination charme donc notre système nerveux; en l'attachant à la peine, on peut même la rendre enchanteresse; le guerrier vainqueur est guéri facilement de ses blessures, tandis que le vaincu succombe à cette honte secrète du cœur qui engendre le sphacèle et la pourriture dans ses moindres plaies. Gloire, nectar délicieux qui enivre de faibles mortels! combien ils seraient désespérés, s'ils sondaient sans elle les profondes misères de notre vie! Car qui est réellement quelque chose sur cette terre, roulant sans cesse dans les abîmes de l'éternité? Il faut donc consoler l'humanité si chétive, si éphémère, dans ce court passage entre les deux néants du passé et d'un avenir engloutissant toutes nos grandeurs.

L'indulgence devient alors un devoir, puisqu'on l'implore quelquefois pour soi. Ce n'est plus seulement transaction réciproque; c'est charité, c'est

justice. Qui peut vivre exempt d'erreur? Que deviendrait la société, si l'on ne s'y passait rien? L'être le plus sévère pour lui-même sent le mieux sa propre fragilité, et le méchant, dans son iniquité, supporterait un châtiment bien rude, en recevant une égale mesure de représailles.

L'art d'être sain et tranquille consiste ainsi dans l'art de beaucoup accorder à nos pareils; le généreux lui-même sollicite pour ses adversaires. L'existence n'éprouve plus alors des entraves aussi serrées, et l'on se prépare plus d'amis. L'abus serait de tout céder, abus si funeste, qu'il aggraverait bientôt nos maux. Par une pente trop facile, les injures descendent sans cesse vers quiconque les accepte sans résistance, avec humilité, comme l'eau s'écoule vers les lieux bas. S'il est de notre devoir d'honorer la noblesse naturelle de notre espèce, il devient plus périlleux de craindre nos semblables que de les braver; la hardiesse, l'audace leur imposent le respect, lorsque la modération n'obtient qu'une dérision piquante, et l'innocence qu'une insultante pitié. Combien d'hommes se croient déliés de l'équité envers les misérables qu'ils peuvent impunément opprimer! Il est douteux de laisser un empire absolu sur soi-même à ses meilleurs amis, tant notre nature ploie facilement sous les tentations de l'intérêt privé! Partout un système nerveux énergique opprime le plus débile.

Nous le proclamerons au ciel et à la terre: Mortels, si vous prétendez conserver votre santé comme votre bien-être dans les sentiers de la société, restez votre maître, du moins régnez par

l'ame, et vous le pourrez encore avec des membres esclaves.

Liberté, franchise, ingénuité, sources de vivacité dans l'enfance, essor délicieux de l'indépendance qui fait respirer le bonheur jusque sous l'infortune, qui, par la seule pensée, allège les chaînes d'un captif, tandis qu'un joug d'or accable invisiblement l'homme du pouvoir, c'est à vous qu'il faut demander une longue carrière de félicités sur la terre. Humains, gardez votre dignité, sans vous enorgueillir aux yeux de vos semblables, afin de mériter le respect et leur estime. Ne redoutez personne, car n'insultez personne. Tenez-vous égaux à toutes les grandeurs, si vous n'avez point à rougir. Que votre indulgence pour l'erreur ne dégénère point en tolérance pour le vice. Louez sans flatterie et blâmez sans aigreur. Soyez constants au moral, pour devenir fermes au physique, car toujours l'équilibre des organes s'établit par celui de l'ame. Que vos vertus ne tournent point à votre ruine : il y a, jusque dans la sagesse, un excès meurtrier à fuir. Combien de magnanimes ont versé des larmes de sang, puisqu'ils ont porté le deuil par leur excessive bonté! On l'a prise alors pour une énervation et une castration intellectuelle.

CHAPITRE VI.

Des rapports entre la fortune et la santé.

Is inquam beatus quem nulla res minorem facit; tenet summa; et ne illi quidem nisi sibi innixus; nam qui aliquo auxilio sustinetur, potest cadere. SENEC.

LA plupart des hommes n'ayant guère d'autre occupation, dans la vie, que de soigner leurs intérêts, prennent pour thermomètre de leur santé celui de leur fortune. Véritablement quiconque voit chaque jour ses affaires prospérer et un doux gain s'amasser en récompense de ses labeurs, se lève plus gai, digère plus facilement, s'adonne avec plus de satisfaction et d'ardeur à ses travaux journaliers; il vit rempli d'espérance et d'allégresse. L'artisan, le laboureur se promettent, pour leurs vieux jours, un repos fortuné, à l'abri des besoins; le négociant s'envolera, sur les ailes de l'opulence, vers des rangs distingués; le magistrat, le prêtre, le soldat atteindront à de plus hauts grades, avec l'appui des richesses, qui, par toute la terre, attirent la considération et procurent les jouissances.

Dans le penchant d'une fortune en ruines, au contraire, l'esprit est travaillé de soucis et de chagrins continuels; sans cesse en proie à des besoins

renaissants, épuisant toutes les ressources, hasardant des expédients d'un succès douteux, mendiant des emprunts onéreux qu'il faudra solder à leur terme, mécontent du présent et redoutant l'avenir, quelle santé robuste n'en serait pas ébranlée? On mange un pain amer, entre les exploits des huissiers et les procès. Il faut se soustraire aux créanciers, et le sommeil n'est guère tranquille avec des contraintes par corps. Oui, sans doute, la plupart des maux qui affligent la société n'ont pas d'autre source que ces tracasseries insupportables de la mauvaise fortune, surtout lorsqu'on est chargé de famille, et qu'on veut dérober au public le triste résultat de ses dispendieuses extravagances. Les jeux de hasard, la passion du faste et de honteuses débauches détraquent tout-à-coup ces fortunes colossales qu'on croyait inébranlables, et quelque jour un grabat plus que modeste, sous une lucarne, recevra ce millionnaire jadis si arrogant, qui éclaboussait les passants dans son char doré, au milieu de nos superbes cités. Son foie s'engorge, et son teint autrefois florissant jaunit alors.

La brusque transition d'une table somptueuse au pain noir et à l'eau n'en est pas encore la cause la plus cruelle: c'est l'orgueil déchu, c'est le supplice d'une félicité passée qu'on n'a pas su conserver, c'est le mépris qui humilie : on va dérober sa honte dans une foule inconnue; on meurt au monde; mais la solitude profonde où l'on croit s'ensevelir n'éteint point les regrets; si l'on n'a pas su jouir avec modération de la prospérité, l'on succombe avec plus de bassesse sous les coups de l'adversité.

Des métaux paraissent donc être le sang, la vie des humains! La pierre philosophale serait-elle le plus actif des cordiaux : voyez comme elle relève ce manant rustique, d'abord si humble, jadis pétrifié par l'indigence! Comme il apparaît bientôt, de chétif et gauche qu'il était, un personnage fier, qui se carre avec importance, prend un embonpoint radieux, une figure haute et bien fleurie, à mesure que ses coffres s'emplissent! Donnez à ce maigre vicaire un gras canonicat, alors cette poitrine délicate dont il souffrait, cet estomac languissant qui ne pouvait supporter le jeûne, se fortifient tout-à-coup : le seul sentiment d'une existence commode et assurée ont désormais dissipé cette pâleur, opéré cette guérison miraculeuse. Tous ceux qui, d'un rang inférieur, atteignent les sommités de la fortune, n'ont plus d'autres soins que de vivre longtemps, de savourer en repos tous les plaisirs qu'ils avaient tant ambitionnés : heureux s'ils ont la prudence de ne point abuser d'une situation inaccoutumée pour eux, et s'ils n'abjurent pas trop complétement ces habitudes laborieuses de modération qui entretenaient leur santé et leur énergie! Tel manœuvre enrichi s'est vu contraint de reprendre l'instrument de son métier, pour ne pas périr de son bonheur. Les satiétés d'une vie opulente deviennent une fatigue à laquelle il faut être façonné de longue main pour les supporter.

Par là l'on reconnaîtra que toute santé habituelle ne s'accommode point de toute fortune, à moins d'en avoir acquis la capacité dès la naissance; que *le superflu*, loin d'être *chose très nécessaire*, devient

plutôt très funeste, ou qu'il y a des indigestions d'or promptement mortelles. Souvent tel ignore l'art d'être pauvre, qui ne sait pas mieux gouverner son opulence; il méconnaît l'avantage des fortunes moyennes, d'ordinaire les plus solides, les plus capables de constituer un juste équilibre entre les besoins et les excès. Il coûte beaucoup de tourments pour conquérir beaucoup de trésors; il en coûte également pour les conserver, pour les employer et jusque pour les perdre. Loin qu'une table splendide, que des meubles magnifiques, des diamants et des équipages prolongent nos ans d'un seul jour, ils contribuent à les abréger par les jouissances; séduits par les délices et les flatteries, nous subissons la servitude de l'ostentation : heureux qui saurait s'appauvrir d'autant d'argent qu'en peut digérer notre économie!

Ainsi que des ingurgitations continuelles détruisent les forces gastriques, rien ne ruine plus que la richesse. Offrant sans cesse l'occasion prochaine de pécher par abus, elle fait que le salut physique et moral des hauts rangs est, de tous, le moins assuré. On devient douillet, vulnérable aux moindres accidents; la nourriture, la couche dure, l'exposition à l'air, pour peu qu'ils soient inaccoutumés, froissent cet organisme efféminé par toutes les délicatesses d'une existence si molle. Les rois surtout n'ont pas autant de longévité, d'énergie physique que les autres hommes; les familles les plus opulentes s'abâtardissent avec la suite des générations. Pléthore de nutrition, excitations perpétuelles, dissolution des voluptés, passions aiguisées, suivies de dégoûts par satiété, tout use et bientôt épuise les

plus vigoureux tempéraments soumis à tous les caprices que favorise l'opulence. Son ivresse fatigue principalement les forces du système nerveux intestinal, et l'orgueil en perpétue l'irritation.

L'"expérience a prononcé : une vie riche est presque inévitablement voluptueuse ; ses superfluités engendrent une fièvre de consomption. On ne croit d'abord que jouir ; mais on s'échauffe, on augmente peu à peu les excitants, pour entretenir les mêmes fantaisies, pour les ranimer à mesure qu'elles languissent ; ainsi tenu sans cesse en déperdition, le système sensitif s'énerve, se consume dans l'étisie des délices. Alors est insensiblement rongée l'organisation, fût-elle la plus robuste. Toutes les phases de l'existence sont accélérées, comme dans ces végétaux dont on hâte la fructification par une chaleur factice. Mûris avant le temps dans un sol trop abondant en sucs, l'homme, la plante, ne produisent que des fruits imparfaits, mal élaborés ; cette précocité hâtive appelle une prompte mort en imprimant un mouvement fébrile, une course précipitée. Rois, princes, grands de la terre, qui vous retiendra sur le bord de l'abime? Entourés de séductions et de flatteries, vous n'entendrez point notre voix ; accomplissez vos destinées ; le sage ne les envie pas, et vos somptuosités ne sont que des funérailles anticipées.

Ce n'est pas un soin de faible importance que de se complaire dans une fortune étroite, mais suffisante à nos nécessités : tout ce qui les dépasse est déjà maladif. Il y va de la mort, soit qu'on s'exténue à poursuivre le fantôme séduisant qui

distribue au hasard les dons de l'aveugle Plutus, soit qu'on se croie sans cesse au bord du gouffre de la misère. Nous serions tous à peu près riches, si de vastes désirs ne nous accusaient d'indigence, car l'avare ne fait pas plus d'usage de ses métaux par ambition de les accroître, que s'ils appartenaient à d'autres; espèce de sac à renfermer de l'or, préférant celui-ci à son bien-être, il se juge donc sans prix par lui-même. Le plus sûr moyen d'accroître ses trésors étant de retrancher à des besoins factices, il vaut évidemment mieux subsister en dépensant, que de mourir en voulant trop largement vivre. La haute fortune, par son évidence, appelle aussi de grands périls; elle rend timide et fait trop tenir à elle dans les dangers. Accessible par tant de points qu'elle ne laisse jamais son possesseur exempt d'inquiétudes; toujours enviée, souvent en butte à la puissance, elle devient le plus pesant fardeau et peut compromettre la raison, soit qu'on acquière, soit qu'on perde ces richesses.

Nul riche vivant sous la terreur des gouvernements despotiques, ou préférant les jalousies des républiques ne peut se dire aussi indépendant, et par cela même aussi assuré dans la sécurité du bien-être, que l'homme dérobé à l'envie dans les rangs obscurs. Si cette richesse est un don de la faveur des rois, il faut la payer par de continuelles servilités, car les courtisans deviennent encore de grands mendiants. Les offices les plus lucratifs ne sont pas sans raison qualifiés de *charges* : leur responsabilité ou les haines que leur suscite l'envie, les frayeurs des destitutions ou des supplantations par des rivaux,

la nécessité de supplier, d'intriguer pour obtenir et conserver sa place, ne rendent-elles pas le sort de tous les employés peu désirable, comme ils l'avouent? Qu'il est glissant le faîte des honneurs! Bientôt une chétive retraite vient réduire à l'indigence ces vieux serviteurs abreuvés d'amers déboires, et trop oublieux de leur avenir dans la prospérité. Désormais coursiers inutiles, on ne calcule plus que sur leur mort: est-ce là le gage d'une longue existence!

Les propriétés indépendantes offrent donc plus de sécurité, et la bonne réputation conquise par des travaux promet cette aisance honorable qu'on ne doit à personne. Aussi la pratique d'un art, malgré ses fatigues et ses revers, assure plus la propriété, et avec elle la santé, que des services rendus même aux rois qualifiés d'illustres ingrats. Mieux vaut rester créancier de la terre reconnaissante, puisque le bienfait d'autrui ne fut jamais un héritage; mais sachons comprendre que peu vaut beaucoup, et que la frugalité devient la fidèle compagne des jouissances exemptes de repentir.

Qu'il soit permis de combattre ces philosophes qui soutiennent que comme il existe sur la terre plus de pauvres que de riches, de même les maux de la vie l'emportent sur les biens. L'existence, la multiplication prospère du genre humain ne déposent-ils pas du contraire? La jeunesse même indigente ne se trouve-t-elle pas riche encore d'espérances, par le sentiment de son énergie et de son activité? Toujours prodigue, elle fait jouir et dissiper parce qu'elle peut acquérir. La vieillesse, par la conscience

de sa faiblesse et ses défiances de l'avenir, est toujours chiche, toujours mécontente de ses possessions; le vieillard, resserré dans l'égoïsme et le lucre, n'est qu'un malade rongé par cette indigence de l'âme qui hâte sa caducité; s'il accuse une misère insatiable, la nature l'appelle bientôt à la mort.

Vous verrez les individus les plus craintifs atteints de cette défaillance morale qui affaisse le physique, s'ils négligent tout autre soin que celui d'assembler des richesses : passion la plus soucieuse, la plus personnelle et la plus dégradante dans ses excès, mais la plus proportionnée aux intelligences viles et obscures.

Affaiblissez un homme par des saignées, par la diète, par des déperditions de tout genre, il deviendra peureux, économe, puis avare, comme si tous les biens lui échappaient avec sa vie défaillante. Le même résultat s'observe chez les personnes opulentes, dégoutées, privées d'illusions, dans les somptuosités de leur fortune. Telles sont ces habitudes de tristesse, de frayeur, qui suscitent dans les viscères intestinaux de continuels états de crispations et de frémissements. Ainsi l'on devient rétréci dans le sein des richesses, énervé et hypochondriaque, malgré, ou plutôt par tous ces éléments du bien-être. De même, sur les terres les plus fertiles, sous ces climats brûlants de l'Orient et de l'Inde, si prodigues en délices, quoi de plus fatigué que le système nerveux trisplanchnique? La débilitation physique et morale est de plus accrue par le régime de compression religieuse et politique, ressorts de terreur employés par les gouvernements

despotiques, et qui pèsent presque partout sur les hautes classes des sociétés.

De là est née avec les abus que l'opulence accumule infailliblement dans toutes les fonctions de l'organisme, cette longue iliade de maladies des voies digestives. La plupart résultent de l'excès des stimulants, surtout sous les cieux ardents où l'on se gorge d'aromates. Tels sont cette incurable débilité, cet état d'irritation dyspeptique dominant l'appareil gastro-hépatique. Sur cette sensibilité pathologique de l'estomac, vient retentir encore toute la série des affections hypochondriaques qui accompagne le désordre morbide des viscères intestinaux. Ainsi, une foule de causes morales, nées de la réaction des facultés de l'esprit, surtout au milieu des tourments et des intérêts d'une grande fortune et d'une civilisation élevée, aggravent profondément la vicieuse sensibilité du foie, de l'estomac, des intestins grêles, de la rate, etc. La susceptibilité épigastrique devenue excessive, les moindres émotions rendent encore plus pénible l'élaboration nutritive au milieu du délabrement des organes. Quel emploi judicieux d'agents thérapeutiques et moraux, quel traitement diététique seraient capables de ramener le calme, la fraîcheur, la santé, dans ces entrailles désormais lacérées et dans des cerveaux si cruellement bourrelés ?

C'est la preuve que le foyer nerveux ainsi vieilli, et desséché par la consomption des jouissances, manque désormais de cette flamme vivifiante du jeune âge, capable de ranimer de longues et joyeuses années. N'est-il pas d'expérience que,

desséchés par l'avarice et ses laborieuses privations, flétris pendant quarante ans à entasser soucieusement des écus, rouillés sur tout le reste, ces êtres n'offrent plus que le *caput mortuum* de l'existence? Ont-ils cette gaîté franche, cet élan chaleureux des hommes ardents ou magnanimes, qui font servir la fortune à l'assaisonnement de la vie, loin d'en être les esclaves? Donc ce violent appétit de l'or retranché à nos années ce qu'il ajoute à la masse de nos biens, et plus le vieillard épargne, plus il dénonce une mort imminente. Cette cupidité effrénée n'est ainsi qu'un symptôme funeste de pusillanimité, tandis que la générosité est une affection de la jeunesse, qui en conserve le mieux les habitudes fortifiantes : tant l'or accumulé dégénère en poison!

Richesse, abondance, mollesse et oisiveté dans les rangs supérieurs des sociétés humaines, n'amènent donc avec les jouissances multipliées desquelles on ne peut guère se défendre, que dégoûts, satiété, débilitation d'entrailles par les excès de table, énervation des appareils cérébro-spinal et nerveux trisplanchnique, par l'abus des voluptés vénériennes : de là, pusillanimité, lâcheté, servitude sous le despotisme, avec l'avarice, la frayeur de la mort, l'hypochondrie, comme parmi les climats chauds; enfin, puberté précoce, vieillesse et mort prématurées par la dissolution de l'organisme.

Modicité, sobriété, rudesse d'existence parmi les classes inférieures de la société, apportent, tout au contraire, par des privations auxquelles

on ne saurait échapper, l'activité du corps et de l'ame, l'appétit, l'alacrité, la vigueur des organes digestifs, s'ils ne souffrent pas trop d'abstinences, et l'énergie génitale par la rareté de ses voluptés. De là, cette ardeur nerveuse, cette confiance téméraire, qui, ne possédant rien, n'ont rien à redouter; cette générosité que soutiennent les conquêtes du travail. Avec le courage, naît le sentiment de l'indépendance et la fermeté contre les souffrances : ainsi se conserve la jeunesse et se retarde la mort, comme on voit, parmi les contrées glaciales, les arbres s'endurcir et prolonger leurs époques de floraison pour atteindre de longs siècles de vie.

CHAPITRE VII.

Diversité des rangs ou castes de la société et des degrés de la puissance, relativement à la santé.

Il existe dans toute nation trois principaux étages qui forment comme autant de zônes plus ou moins subordonnées à l'influence des lois et des mœurs qui les régissent.

Les pauvres et la populace, bases les plus infirmes de l'édifice social, par l'absence de propriétés, par leur infériorité même, se soustraient facilement à l'empire immédiat des lois civiles; on n'a guère de prise que sur le corps des individus. Portant envie ou une haine violente aux puissants et aux riches dont ils se croient lésés ou se supposent sans cesse opprimés, ils gardent une tendance constamment hostile et démocratique contre les rangs supérieurs.

Les puissants et les riches, sommité sociale, fréquemment entraînée par une ambition envahissante, ou même transportée de la soif de l'autorité et de la domination, se trouvent intéressés par leur opulence et leurs grandeurs dans les moindres ébranlements de l'état. Tantôt ils s'assujettissent dans les monarchies en courtisans adroits et polis, ou même en souples esclaves au maître, afin de participer au pouvoir et à la splendeur dont il

est la source; tantôt ils se sentent assez forts pour lui résister dans les oligarchies; mais alors encore, ils vivent dans les soucis et les alarmes, bien qu'ils se targuent d'un orgueilleux mépris pour les inférieurs, ou le commun peuple.

Enfin les classes moyennes, constituant la masse de la nation, soit agricole, soit commerçante, soit industrielle, pondératrices de ces deux extrêmes, les empêchent de s'entrechoquer. Par l'équilibre qu'elles établissent, elles conservent l'ordre, le respect des lois; elles garantissent la stabilité des empires en résistant également à l'anarchie et au despotisme.

Ainsi la tête de chaque état aspire à accroître sa domination; aussi les chefs participent aux maux inséparables de l'oppression comme de l'esclavage, tandis que les castes les plus inférieures, à demi civilisées, dans leur indigence, restent plus libres, ou même plus voisines de la licence. Elles ont davantage à espérer qu'à craindre des bouleversements d'un tel état, dont elles supportent le faix sans obtenir ses emplois et ses faveurs; car n'ayant rien à perdre, elles ne peuvent qu'y gagner. Au contraire, les plus hautes cimes des sociétés, les premières frappées par les tempêtes politiques, se voyant ainsi menacées, tendent à se fortifier, à s'agrandir sans cesse, aux dépens même de la terre dont elles absorbent les sucs nutritifs; elles croient s'élever davantage en l'appauvrissant. L'équilibre social ne peut alors se soutenir qu'à l'aide d'un poids intermédiaire.

Les mœurs, les habitudes des rangs nobles,

élevés, opulents, sont donc opposées à celles des tribus rotnrières jadis désignées sous le titre de bas peuple, et, si l'on veut, de *canaille* ou de *vilains*, comme les parias de l'Inde. Le noble ou le riche (qui toujours cherche à l'imiter), fier de sa conditiou ou d'une fortune distinguée du commun, prend des manières élégantes, polies avec ses égaux, mais dédaigneuses, avec un air orgueilleux ou protecteur envers les petites gens, parfois même impertinent de morgue ou pétri d'arrogance. Ambitieux de tous les postes éminents, il se croit le seul digne du commandement, le seul capable de gouverner, et supporte impatiemment d'obéir à des individus de moindre aloi, ou méprise la race des nouveaux annoblis, s'il est de plus vieille souche qu'eux. Les riches, encore plus outrageux parfois, se jugent en position d'acquérir avec l'or toutes les dignités, tous les honneurs; dans la fastueuse ostentation de leur opulence, ils s'étalent largement à leur aise, au milieu d'un salon doré, faisant parade de leur bonheur; ils s'aiment, ils s'admirent, se choient, et s'imaginent que chacun soupire après leur félicité. Les nouveaux enrichis particulièrement ne peuvent se contenir jusqu'à ce qu'ils aient *cuvé leurs trésors;* dans l'insolence de leurs prospérités, ils se croient souvent tout permis, en achetant l'impunité. Les puissants, en exerçant de hauts emplois, ressemblent, à beaucoup d'égards, aux riches et aux nobles; mais placés plus que ceux-ci en évidence, sous les yeux du public, ils se contiennent davantage; ils affectent les formes de la politesse la plus flatteuse, en dis-

simulant les injures ou le souvenir de leurs vengeances dans les profondeurs de la pensée. Enflés du vent favorable de la fortune, ils deviennent de plus en plus audacieux et entreprenants; toujours ils aspirent plus haut pour accroître leurs dominations; avec leurs subordonnés, on les voit trancher du souverain, et chercher à les éblouir par les couleurs spécieuses de la prudence et de la capacité, soit pour paraître dignes de leur rang, soit pour afficher une haute importance. Ils gardent donc en public le *decorum*, et savent devant le monde renfermer l'emportement de leurs passions.

Voyez, au contraire, le pauvre, le malheureux, sans titre, sans propriété, sans pouvoir; comme il paraît soumis, atterré, abject, devant son très redouté seigneur! comme il parle bas, le chapeau à la main, à cette divinité en crédit! comme il se tient serré, se rappetissant, se glissant sans bruit, de crainte d'exciter la colère ou de déranger, de gêner le moins du monde celui dont il attend, avec un si profond respect, soit les ordres souverains, soit un simple regard! il ne s'attribue rien, ne fait gloire de rien, ne se croit rien permis, n'ose rien entreprendre de lui-même. Mais entre eux, les misérables n'ayant rien à ménager, déployant une franchise rustique, ils ouvrent leur caractère naturel, sans politique ni politesse, sans déguiser leurs sentiments ou leurs passions. Du moins ils jouissent alors de la santé, de l'indépendance; ils se montrent eux-mêmes, tandis qu'un prince ou un grand, toujours en représentation, épiés jusque par des valets dans leur intérieur, se sentent

gênés dans leurs moindres actions, leurs besoins ou leurs plaisirs secrets, etc.

Or, l'existence de ces deux classes principales de toute nation n'est pas moins opposée que leur situation au bas et au sommet de la pyramide de l'état, colosse à la tête d'or et aux pieds d'argile, pour l'ordinaire. Le pauvre manquant souvent du nécessaire, et le riche possédant le superflu, le premier est l'homme du besoin, le second est l'homme d'excès.

L'infortuné se lève matin, vaque à des travaux de corps, à des exercices des mains et des pieds, pour gagner sa nourriture et celle de sa famille; n'ayant presque rien en propre, et sans cesse poursuivi par la nécessité, tantôt il s'évertue, tantôt il se décourage; il vit au jour le jour, quelquefois résigné à son sort, souvent insurgé contre la Providence, et toujours envieux des riches. Sa nourriture simple et grossière, peu abondante, le réduit habituellement à une sobriété dont il se dédommage amplement dans l'occasion par l'ivresse et la crapule. Du reste, endurci dans les labeurs, développant ses muscles, à l'air libre, malgré l'intempérie des saisons, il acquiert des membres plus vigoureux que le riche; mais bientôt il se fatigue, se consume par les peines, par une alimentation indigente ou irrégulière, par un défaut de secours, de soins, de propreté, ou sous des habitations malsaines, avec des vêtements insuffisants. Pitoyable et tendre aux maux de ses pareils, il se montre, au contraire, insensible, ou même cruel pour les douleurs des grands et des puissants qu'il contemple avec une sa-

tisfaction secrète, comme si elles le vengeaient de son humiliation. L'insupportable orgueil d'un gueux parvenu prouve qu'il était profondément ulcéré de son abaissement. Toutes les fibres du malheureux sont tendues, serrées, car l'infortune rend irritable, haineux, quand elle n'accable pas. Ses maladies sont la plupart externes, comme les chocs, les blessures, les affections cutanées, les exanthèmes, les rhumatismes, etc. Ses viscères internes, communément robustes, digèrent sans peine des aliments lourds, durs, ou crûs.

Le puissant, tout au contraire, usant et même abusant de sa fortune, se lève tard et ne s'occupe qu'à son aise, ou pour son amusement. Il passe les journées, soit dans les plaisirs et les jeux, soit dans une molle indolence; oisif ou assis, ou transporté dans un char commode, tantôt il se livre à d'agréables études, comme la littérature, les beaux-arts; tantôt il se pousse dans les affaires à l'aide de hauts patronages, ou par l'intrigue, en sollicitant les grands, en s'insinuant auprès des personnages en faveur, et surtout des dames du plus noble parage, au moyen de la louange et des petits soins. Des nourritures recherchées, fines ou délicates, les vins exquis, les liqueurs incendiaires, les aromates amènent des excitations dangereuses, des irritations fébriles dans les viscères, appellent la luxure, la débauche, affriandent à toutes les jouissances. Placé sans cesse à l'abri des intempéries atmosphériques, cet être voluptueux, bien logé, bien vêtu, devient délicat, étiolé, s'amollit dans la paresse qui détend les

muscles, et laisse au système nerveux une prépondérance excessive sur tous les autres organes; de là naît cette sensibilité physique et morale exaltée plus ou moins chez toutes les personnes par la fortune, ou les dignités. Leur existence se compose plutôt d'affections, de pensées, d'un continuel emploi de l'intelligence, que de travaux de corps; celui-ci tend donc à s'affaiblir, à s'énerver; ses principales maladies sont toujours plus ou moins compliquées de névropathies; l'encéphale y est d'ordinaire intéressé, de même que les viscères intestinaux, le foie, etc.

Aussi, les affections hypochondriaques chez les hommes, et l'hystérie spasmodique dans le sexe féminin, les délabrements de l'appareil digestif, la gastrite chronique, les squirrhes et cancers de l'estomac, du foie, les maladies résultantes du sang noir accumulé dans les rameaux hémorrhoïdaux et les méandres veineux qui se rendent à la veine-porte, attaquent principalement ces personnes riches; elles sont, plus souvent que toute autre, foudroyées d'apoplexies, ou atteintes par une foule d'accidents qui accompagnent la pléthore, la polysarcie. Le défaut d'exercice, de respiration d'un air libre et pur dans des appartements clos, où pénètrent rarement les rayons du soleil, et où des lumières factices répandent de noires vapeurs, retardent, empêchent la parfaite hématose, alanguissent la circulation et les autres fonctions. Les maladies du poumon résultent souvent encore de l'affaiblissement de son action par les mêmes causes, et aggravent la disposition phthisique.

La plupart des médecins appelés dans les cours ont signalé comme des passions inhérentes à ce brillant séjour l'envie, le chagrin, ou la colère, le dépit, la tristesse, l'avidité, monstres moraux qui dévorent les courtisans; ceux-ci, en effet, souvent négligés ou supplantés par d'autres dans l'inconstance des faveurs qu'ils s'efforcent de fixer, sont toujours inquiets; il faut qu'ils se conforment aux goûts mobiles de leur maître, qu'ils les préviennent; de là, les soucis, les veilles, les mauvaises digestions, la pituite, le dégoût qui les usent promptement comme tous les solliciteurs. Tous ces maux sont renfermés au dedans, puisqu'il faut que le courtisan paye toujours d'une bonne mine ou des apparences, malgré ses peines et ses déboires.

On a vu qu'en effet la vie des princes et des grands est trop ardente pour persévérer longuement; la splendeur des trônes est une flamme qui consume; et, par exemple, avant Louis XIV, aucun des rois de France de la troisième dynastie, excepté Louis XI (roi cruel et tyran habile), n'atteignit l'âge de soixante-dix ans, à compter depuis Hugues Capet; de même, la vie moyenne de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Innocent XII, ce qui comprend près de trois cents chefs de l'Église, n'a pas dépassé soixante-dix ans pour chacun : phénomène commun parmi toutes les cours, même les plus saintes, et que ne présenterait aucune famille de particuliers dans une fortune plus obscure. Quelle est l'existence d'un maître qui ne peut pas même compter chaque jour sur l'innocuité de ses aliments, ni sur la sécurité

de son sommeil [1]? Les brillantes apparences du dehors ne couvrent donc que la mort au dedans.

On peut dire, tout au contraire, que le pauvre est plus souvent attaqué à la circonférence de son corps, ou de peines externes, le riche par son intérieur, ou ses viscères intestinaux. Chez l'artisan laborieux, le système musculaire fréquemment excité, ou mis en jeu, est par là plus robuste, plus développé; chez le riche oisif, au contraire, les excitations s'accumulent sur l'appareil nerveux intérieur principalement, par les jouissances, par les études et l'éducation, ou par les affaires, les emplois, etc., jusque dans les jeux, les manières élégantes d'une société privilégiée; mais par là même, le siége des souffrances se porte sur les organes dont on abuse, et l'on est puni par où l'on a péché.

De même que les domestiques, les hommes de peine subissent des douleurs externes des mains, des pieds, des membres employés habituellement; au

[1] « La conversation étant tombée sur la confiance qu'on peut » accorder aux esclaves, Hammeda (chef dans une nation d'Afrique) » me dit que les siens ne savaient jamais dans quelle chambre il » se couchait, et qu'il avait toujours sous son chevet une épée et » une paire de pistolets, de crainte d'être assassiné par ses femmes. » Il m'apprit que presque tous les Arabes agissaient de même, parce » qu'il n'était pas rare que des maîtres fussent étranglés dans leur » lit par les femmes de leur sérail. » Denham et Clapperton, *Voyage dans l'Afrique centrale*, etc. Paris, 1826, tom. 3e, p. 155.

Ceci est non-seulement le propre de la polygamie, c'est encore le résultat de toute puissance excessive ou tyrannique. Non-seulement la vie d'un César, d'un Cromwel, d'un Napoléon, est environnée d'embûches, comme celle de tous les usurpateurs des trônes, mais il y a bien plus de rois et de princes assassinés ou empoisonnés, que d'autres hommes d'une condition commune. Il faut que les premiers se défient même de leurs propres enfants.

contraire, les chefs et les gouvernants chargés d'un commandement capital, devant déployer de la capacité d'esprit et leurs plus hautes facultés, sont aussi frappés de maladies internes du cerveau et de l'appareil sensitif.

Le paysan, d'ordinaire pauvre, jeté demi-nu sous les intempéries de l'atmosphère, se courbant sur le sol qu'il fertilise, montre une peau aride, noircie et crevassée comme l'écorce des arbres; ses membres rustiques présentent une chair coriace, des fibres racornies, peu sensibles aux froissements, aux blessures. Un pain noir, des nourritures pesantes, la graisse, le lard, les pâtes, se dissolvent dans leur fort estomac; la fatigue, les sueurs de cette âpre existence, l'usent et la ruinent à la longue. Le citadin, au contraire, dans l'intérieur des villes, à l'abri de l'air, ou passant d'une maison à l'autre pour ses relations multipliées, proprement vêtu, et changeant de linge, conserve une peau délicate et blanche, une chair tendre ou molle, des fibres déliées, impressionnables au moindre effleurement, ou déchirées par de faibles chocs. Des aliments de choix, faciles à digérer, procurent une réfection abondante. Sa carrière, rarement traversée par des privations ou des obstacles physiques, n'a guère à redouter que ses propres excès. Aussi, des recherches modernes sur la durée de la vie ont montré que les personnes élevées par leur fortune au-dessus des besoins vivaient plus long-temps que les misérables condamnés à la détresse. Toutefois, si l'on compare les rangs les plus sublimes, nageant dans les délices de l'opulence, avec la bourgeoisie retenue dans une

médiocrité suffisante pour toutes les nécessités, alors les premiers rentrent dans des conditions nuisibles à la santé et à la vie, par les séductions presque inséparables d'une si haute fortune.

Alors s'opère insensiblement, dans la suite des générations, une conversion graduelle et ascendante. À mesure que les hauts rangs, fondus dans les prospérités, se corrompent inévitablement par l'abus des jouissances, par l'air empoisonné de l'adulation qu'ils respirent, par toutes les délicatesses dans lesquelles ils sont bercés, les castes inférieures, instruites à la dure école de la peine, nourries du pain fortifiant de l'adversité, grandissent, s'élèvent, percent. Elles portent désormais un regard moins respectueux sur ces têtes altières qui les dominaient; elles se considèrent, et, remplies du sentiment de leur énergie, elles luttent avec confiance et audace contre d'antiques renommées.

Il se prépare ainsi une ascension progressive des classes de la société vers le faîte, par cette ambition si naturelle aux hommes de monter tous les degrés de la fortune; ceux qui atteignirent les sommités dès les anciens âges ont aussi gravi jadis avec gloire, plus ou moins périlleusement, les sentiers escarpés qui conduisent aux trônes comme aux précipices. Notre nature aspire à la perfection, à la supériorité physique et morale; ce noble instinct qui la sépare de la brute est le mobile des actions généreuses, de tous les sacrifices héroïques; mais, dans ce grand concours, malheur aux faibles! tôt ou tard les forts usurperont les rangs de tout temps destinés en prix à la valeur, et au mérite qui constitue la véritable puissance.

Il y aurait donc de subites révolutions, par le soulèvement des classes inférieures contre les cimes les plus élevées, sans ces assises intermédiaires qui, par leur seule stabilité, les contrepèsent ou s'interposent comme une barrière contre les chocs de puissances essentiellement rivales et antipathiques, le peuple et les grands. On peut dire que, sans la lourde masse des imbécilles, constituant le fond des nations, le genre humain risquerait d'être bouleversé sans cesse par ses héros et ses génies. Toutefois, cette masse débonnaire et tranquille dans son étroite sphère, ne demande qu'à se livrer à ses occupations, dans un doux repos; elle parcourt avec lenteur, avec aisance, les détours du fleuve de l'existence, en recueillant, dans ses relâches, les fleurs qui croissent sur les rivages. Également placée entre les extrémités des gradins sociaux, elle peut jouir d'une partie des délices des rangs les plus élevés, sans éprouver toutes les misères qu'un sort rigoureux verse sur l'humble lie de l'espèce humaine.

Mais, indépendamment de ces nuances du pouvoir ou de la richesse, qui établissent les principaux rangs de l'état social, considérons les effets particuliers aux castes principales, la *noblesse* et la *roture*, qui partagent souvent les nations en deux éléments distincts, ou plutôt antagonistes. La différence de position est à peu près celle entre les maîtres et leurs domestiques, chez les peuples où ces rangs conservent toute leur distance, au lieu que, parmi les états les plus civilisés de l'Europe moderne (la France, l'Angleterre, etc.), ce n'est plus guère que le degré d'opulence qui sépare essentiellement dans le monde,

les individus; les financiers ou capitalistes s'y placent à peu près sur la ligne des grands seigneurs.

Toutefois, si la fortune distribue les rôles de la vie, et fait, comme on l'a dit, les rois et les laquais, le patriciat ou la noblesse ne naît pas, ne se gouverne pas sous les mêmes lois que la plèbe ou la roture. Le régime du privilége, l'opinion qu'on a reçu un sang plus noble et plus pur, écarte à jamais, dans l'Inde, le naïre, le brahme, du sudra, et surtout du paria. Cette idée orgueilleuse, d'une origine illustre ou sacrée, tout absurde qu'elle soit en elle-même, garantit de certains vices abjects; elle peut contenir dans la ligne des devoirs, sinon tous les individus qui se targuent de leurs titres, du moins beaucoup d'entre eux. Obligés de paraître dignes de cette supériorité, soit à la guerre, soit en d'autres emplois, la valeur, la générosité leur sont prescrites plus spécialement qu'aux autres hommes, car le dédain des professions lucratives les appelle au culte de l'honneur. Ces sentiments, s'ils étaient toujours incorruptibles, élevant le caractère ou fortifiant l'ame, conserveraient long-temps la vigueur de l'organisme. L'affectation même du courage, de la dignité morale, le besoin de soutenir cette estime de leur rang, impose, sinon la réalité, au moins les apparences les plus respectables à tout gentilhomme qui craint de se dégrader aux regards du public; de même, parmi les peuples antiques de la Grèce et de Rome, les citoyens se montraient plus courageux, plus hardis, moins adonnés à l'ivresse, à la gourmandise ignoble, à d'autres vices bas, que

les ilotes, les esclaves, souvent fripons et menteurs, par l'effet d'une condition misérable qui ne leur laisse pas d'autres jouissances.

Pendant le moyen âge, les nobles, bien supérieurs par le rang, les droits et la fortune, aux serfs et aux vassaux qu'ils opprimaient, se montraient sinon plus vaillants, du moins plus guerriers, et les seuls hommes d'armes de cette époque; ils étaient aussi beaucoup mieux nourris, mieux vêtus, habitués à endosser la cuirasse, à manier la lance et l'épée, à gouverner un palefroi comme à briller dans les tournois et les carrousels, devant leurs gentes châtelaines, en courtois paladins. Le roturier malheureux, à peine substanté d'un pain noir d'orge, mal garanti sous sa chaumière enfumée, et ses grossiers habits contre l'injure des saisons, réduit à implorer souvent la clémence de son seigneur féodal, reçu à merci et à miséricorde, sans défense dans le donjon des barons, végétait en tremblant à l'aspect de son très haut et très puissant suzerain. Les deux castes se distinguaient au premier abord; les anciens Francs, guerriers sortis du Nord, étaient de grands et gros hommes, pour la plupart blonds de chevelure, blancs de peau, avec une carnation vive, des yeux bleus, tandis que la population jadis sujette des Romains était composée d'hommes plus petits, plus bruns, rompus aux travaux champêtres ou aux arts mécaniques. C'est donc à l'époque dela chute de l'empire romain, que les Goths en Espagne, les Lombards en Italie, les Francs, dans les Gaules, les Saxons en Angleterre, les Huns, les Alains et d'autres con-

quérants du Nord et de l'Est en Europe, constituèrent ces nouveaux états, et y dominèrent depuis en qualité de chefs ou princes suzerains, en réduisant la plupart des prolétaires de ces contrées à la condition infime de roturiers ou *vilains*, attachés, comme les fellahs, les sudras, à la corvée et à la glèbe.

ARTICLE PREMIER.

De l'ancienne noblesse féodale et de la roture.

Possesseurs des fiefs, enrichis de la sueur des hommes liges, nourris à des tables somptueuses, usant habituellement de venaison, de vin, tandis que le serf ne s'en procurait qu'avec difficulté ou jamais, les nobles présentaient une constitution plus musclée, des traits plus hardis et plus fiers; ils se tenaient presque les égaux des rois, qu'ils regardaient seulement comme les premiers des gentilshommes, se croyaient appelés à régir l'état avec lui, dans les assemblées (*mallus*) de mars ou de mai, comme ils exerçaient le droit seigneurial de vie et de mort sur leurs feudataires. Les famines, les épidémies, nées, dans le peuple, de mauvaises nourritures, des grandes intempéries de l'atmosphère, de la misère et de la malpropreté, sous des habitations basses, humides, étroites, malsaines, ne les affectaient presque jamais. Servis à souhait, ils s'appropriaient ce qu'ils trouvaient à leur convenance parmi les gens de main-morte, comme peuvent encore le faire les naïres et les rajahs dans l'Inde, les nobles ou boyards en Russie, les ma-

gnats de Hongrie, les palatins de Pologne, etc., dans toute la race slave et jusque chez les Tartares.

Cette différence de tempéraments est surtout caractérisée sous le même climat et dans les mêmes circonstances, entre les Turcs et les Grecs, ou la classe conquérante et les *rayas*. Les premiers, toutes choses d'ailleurs égales, habitués au maniement des armes et à l'équitation, remplis d'une haute idée de leur valeur, sont naturellement robustes et épais, audacieux, féroces, fatalistes ; ils mangent habituellement de la chair, et ont l'intelligence bornée.

Les rayas grecs, soit les fanariotes à Constantinople, ou autres habitants, soit de l'Asie mineure, soit de la Morée, étaient ou sont réduits à une condition de terreur, même dans les familles riches. Voyant toujours le cimeterre musulman levé sur leurs têtes, condamnés à un régime d'obéissance, vivant sous un culte qui prescrit de longs et fréquents carêmes, ou abstinences, admettant dans leur nourriture plutôt du poisson et des végétaux, ils montrent une constitution grêle, mince, plus déliée que celle des Ottomans; ils passent généralement pour plus souples, plus rusés, et aussi plus spirituels et babillards que leurs dominateurs. Cependant l'héroïque résistance qu'ils déploient contre leurs oppresseurs, prouve bien que les ames peuvent surmonter la faiblesse du corps.

Comme on voit sur tout le globe, les animaux, vaillants et carnassiers dominer ou tyranniser les paisibles herbivores dont ils font carnage, pareillement les chefs des nations, investis, par la va-

leur, du commandement militaire et du droit de vie et de mort sur les peuples, ont dû conserver dans l'origine une haute supériorité de force physique et d'énergie morale, pour assurer leur empire. Sans cela, des cœurs nouvellement domptés n'eussent pas long-temps supporté leur asservissement; or, nous avons vu combien la nourriture de chair était efficace pour exalter la vigueur de l'organisme; cet aliment est donc approprié à l'homme d'armes, aux guerriers, aux maîtres des nations, surtout dans les monarchies fondées par la conquête.

Au contraire, le serf, le vassal, ou tous les roturiers timides, étaient réduits surtout au régime végétal, lequel subsiste encore en partie chez nos campagnards; et jusque sous les froides régions de la Pologne, de la Russie, les paysans, les mougiks, vivent principalement de légumes, de pain et d'herbages. En général, l'Asie et l'Afrique asservies sont frugivores, nourries de riz, de mil; l'Europe affranchie consomme davantage de chair; le régime végétal est approprié aux peuples esclaves, la nourriture animale est une source de force, et par conséquent de domination comme de liberté.

Ainsi parmi les Hébreux, Moïse se plaint qu'ils devenaient, par de succulentes et grasses nourritures, récalcitrants ou rebelles (*duræ cervicis*); aussi les jeûnes rendent les caractères plus souples et mieux soumis aux lois divines et humaines, tandis que le vin, les aliments succulents, suscitent la témérité et les révoltes [1].

[1] Des expériences directes ont prouvé que les carnivores absorbaient dans la respiration, plus d'oxygène que les herbivores. Il en est de

Il est donc manifeste que la force corporelle, la santé n'est jamais pareille entre le noble et le vilain, soit dans les anciens temps, soit encore aujourd'hui parmi les nations non affranchies de la glèbe. Cette différence est surtout extrême entre le colon blanc et le Nègre des colonies, puisque l'esclave, condamné au travail et aux intempéries d'un climat brûlant et humide, succombe en peu d'années, et que sa population, dévorée sans cesse, a toujours besoin d'être recrutée. Malgré les rapports officiels sur l'accroissement de la population et les longs âges des habitants de la Russie, et d'autres contrées où règne la féodalité, il est douteux que leurs déserts se défrichent avec ardeur par des mains enchaînées au sol; en effet, le serf, privé de possession, n'a pas d'intérêt à se multiplier; végétant,

même chez les races humaines, et l'on a vanté l'extrême chaleur qui fait résister les peuples carnassiers du nord de l'Europe et de l'Asie, même peu vêtus, à des températures excessivement rigoureuses, intolérables pour les hommes frugivores des pays chauds.

De même, la plupart des races nobles de l'Europe et de l'Asie étant descendues des conquérants du nord, ont conservé le *sang ardent* de leurs ancêtres, plus ou moins, ainsi que leur genre d'alimentation carnivore. Il s'ensuit que chez eux la respiration, l'hématose et les autres fonctions animales étaient originairement plus vigoureuses que chez les méridionaux, timides frugivores.

De là l'on doit aussi conclure que les facultés vitales furent pour ainsi dire plus allumées, et comme en déflagration chez ces conquérants si énergiques jadis, mais si usés, si consumés, si affaissés maintenant par une longue suite de délices et de prospérités. Au contraire, les conditions moyennes devenues plus riches par les bienfaits de l'industrie croissante, de l'aisance qu'amènent le travail et le commerce, se sont aujourd'hui élevées au niveau de leurs maîtres, ou même, les peuvent maintenant surpasser en tout genre de vigueur physique et d'activité morale.

mourant avec une égale insouciance, il ne fait que ce qu'il ne peut pas se dispenser d'exécuter pour ses maîtres. Seulement stimulé par le fouet, le knout, ou le bambou, l'homme n'étant plus mû que par la douleur, aspire à ses plaisirs, même les plus brutaux, s'ils assouvissent ses passions, telles que la lubricité, la gloutonnerie et la crapule, puisqu'il n'a nul avantage à espérer de ses labeurs, lesquels ne profitent jamais qu'à de superbes dominateurs.

Cette stupeur de la servitude est l'unique satisfaction que puisse se procurer l'esclave; elle l'aide à supporter sans doute le fardeau de son malheur. Il va jusqu'à s'accoutumer à cette indolence qui engourdit son cerveau : sorte d'opium qui le fait croupir en bête brute; passe-port salutaire à cette existence qui ne dépense guère l'élément nerveux. Toutefois, cette vie matérielle, n'étant excitée par rien, s'affaisse nécessairement, faute d'espoir d'un état meilleur, sous le poids de la nullité. On remarque, en effet, que les plus violents purgatifs réveillent à peine l'organisme et la sensibilité, soit chez le paysan moscovite ou mougik, soit chez le Nègre des colonies, abrutis dans l'impassibilité. Ils ne sont presque plus sujets aux maladies inflammatoires, mais tombent plus tôt dans la langueur, l'exténuation causées par des affections chroniques, par la torpidité de toutes leurs fonctions, malgré des climats si opposés. Les remèdes excitants, au lieu de les guérir, contribuent à user et épuiser encore plus leur organisme.

Ce n'est pas, toutefois, que la gent nobiliaire, ou les castes dominatrices vivent exemptes d'autres

maux. Non seulement l'exercice du pouvoir corrompt l'homme, comme l'a dit Washington, en lui donnant trop de volontés capricieuses et criminelles, mais si les maladies des subordonnés naissent d'épuisement et d'inanition, celles des supérieurs, des maîtres, résultent d'excès et de pléthore, ou d'irritations funestes.

D'abord, l'état d'inégalité qui les soulève au faîte de la plupart des sociétés, leur imprime nécessairement, dès le berceau, un orgueil qui les gonfle d'amour-propre; et, parce qu'on leur cède en tout, ils se jugent les plus forts, les plus habiles. Croyant avoir le plus de titres au commandement, obéir leur paraît contraire à leur essence, puisque les troupeaux humains, à leurs yeux, étant nés pour les servir, eux seuls se regardent comme essentiellement francs et libres. Le travail de corps et même d'esprit est indigne d'eux; et, sauf le maniement des armes, l'on sait à quel point la noblesse dédaignait jadis tout autre exercice, jusqu'à se vanter de ne pas même savoir signer son nom. De là cette existence vouée à l'oisiveté, apanage de toute noblesse qui ne déroge pas, mais qui recherchant le faste, ou une magnificence digne de ses titres, tantôt se ruine dans sa splendeur, tantôt aspire à réparer ses prodigalités par des actes de rapacité, ou ne paye pas ses créanciers, ou mendie la fortune dans les cours, ou par d'utiles mésalliances, sait reconquérir l'opulence. Le noble fume ainsi, dit-on, ses terres avec les richesses de la canaille.

Mais jusque sous les régimes républicains, à mesure que le citoyen est plus libre, il devient plus

responsable de ses actions ; il doit s'affecter davantage de tout, comme un père de famille soucieux de surveiller toutes ses affaires, tandis que le domestique ou l'esclave, ne répondant de rien, sommeille en repos ; il arrive que tous les hauts emplois ont aussi le privilége d'amasser les inquiétudes autour d'eux, tandis que les derniers rangs s'enfoncent dans leur tranquille nullité.

Par ce genre de vie, tout en exaltation nerveuse, le noble qui soutient son rang, d'après les susceptibilités convenues, doit supporter une grande dépense de table, briller par les équipages, la chasse, la guerre, etc., se mettre en évidence dans les périlleuses entreprises politiques ou guerrières. Qu'on ne soit pas surpris si des fièvres ardentes et ataxiques, si diverses affections bilieuses, aiguës, inflammatoires, atteignent davantage un sang nobiliaire que le roturier; soit que mangeant, buvant trop pour leur oisiveté habituelle, les nobles se croient obligés de marquer avec plus d'efforts et de contraintes sociales dans le monde ; soit que l'air brillant d'autorité, de générosité, les engage à manifester plus d'audace, de fierté, de domination, pour soutenir leurs prétentions avec morgue et hauteur, allume souvent leur colère ; ils éprouvent davantage des hypertrophies anévrysmales du cœur et des gros vaisseaux, des congestions, des hémorrhagies, soit aux poumons, soit au cerveau. Les déplétions sanguines leur sont favorables, ainsi que les évacuations bilieuses par le haut, car leurs maladies tiennent de celles de la jeunesse, qui vit aussi sous l'empire de l'ambition et du désir de primer. La circula-

ation du centre encéphalique est chez eux ardente et prompte.

Créée sous le régime de l'exception et des priviléges, la noblesse immole d'ordinaire aux institutions politiques les plus doux sentiments de la nature : ainsi, l'inégalité qu'elle établit entre ses enfants, par les préférences attribuées à la primogéniture masculine, la distance qu'elle garde entre les individus dans ses alliances de parenté et l'union des sexes; le dévouement à ses chefs et à sa caste avant tout; le dédain des travaux manuels, tout tend à dénaturer ces aînés du genre humain. Ces rangs se font donc aussi des vertus de convention, et s'ils s'exaltent, ce ne peut être qu'au détriment des autres classes de la société; mais la vie en reste d'autant moins naturelle par les sacrifices que l'orgueil leur impose: êtres factices, qui se trouvent d'autant moins hommes, qu'ils se croient plus nobles [1]. Ce n'est pas se perfectionner que de rompre les liens de la simple humanité; et s'il est vrai qu'il y ait de l'impiété à dégrader l'ouvrage du Créateur, tout ce qui enivre ou corrompt l'homme en affectant de l'élever, par l'orgueil du pouvoir, au-dessus de l'état naturel, au mépris de ses semblables, est une offense sacrilége envers l'auteur de toutes les existences.

Ainsi se confirme encore dans ces situations sociales, l'axiome que tous les extrêmes ruinent, et que tous les milieux régénèrent, puisque ni la

[1] *Populi imperium juxtà libertatem, paucorum dominatio regiæ libidini proprior est.* Tacit., *Annal.*, lib. vi.

haute noblesse, ni la servitude, ni les grandes fortunes, ni la pauvreté, ne sont propres à maintenir la santé, le bonheur, et une longue vie.

ARTICLE II.

Modifications de la vie et de la santé dans les diverses espèces d'aristocratie, ou les pouvoirs dominateurs de toute société.

Après avoir étudié sous leurs rapports d'opposition ces différents étages de la société, il s'agit de pénétrer dans les entrailles mêmes des conditions supérieures, ou des instruments de tout gouvernement, afin d'évaluer leurs chances de santé et d'heureuse vie [1].

D'abord l'habitude de la domination, ou d'être servi, dispensant l'organisme de plusieurs genres d'exercices, le rend moins apte à ces différentes actions; car un satrape d'Orient, dispensé de tout travail, comme les princes et les grands, prévenus dans leurs moindres souhaits, ne se donnent aucune peine pour rien : ils deviennent donc amollis plus que toute autre personne. De même que le dé-

[1] Tout homme taillé et construit pour servir dans une association comme une pierre dans un édifice, devient *spécial*, et par suite d'habitudes, d'éducation particulière de son organisme, il s'approprie très bien sans doute à son emploi; mais par là même, il fait pencher sa constitution en un sens particulier; il en accepte les inconvénients et les maladies, comme les avantages. Ses forces de vie dérivées davantage dans certaines fonctions que dans d'autres, l'empêchent d'obtenir un équilibre parfait ou normal; il n'est plus, à tous égards, un être complet.

faut de marcher affaiblit les jambes, le défaut de penser (surtout si la flatterie remplit l'esprit de l'opinion de sa supériorité) paralyse les fonctions du cerveau. Ainsi les facultés morales et intellectuelles s'engourdissant comme celles du corps; les classes dominatrices de la société perdent, surtout dans une longue série de générations, presque toute leur énergie naturelle.

Il existe, indépendamment de la *noblesse* et du *clergé*, premières classes chez la plupart des peuples; d'autres carrières comme celles des *armes*, de la *finance* et du *savoir*, qui élèvent les individus jusqu'aux sommités sociales, car toutes les supériorités s'attirent ou s'appuient mutuellement.

La noblesse étant une aristocratie du sang, devenue héréditaire dans les familles, y perpétue ses mœurs, ses habitudes du même genre de vie. Les institutions du *sacerdoce* et de l'*état militaire* exigent un engagement perpétuel pour le premier, limité chez le second, mais toutes deux sont astreintes à des disciplines et des observances plus ou moins rigides. Les aristocraties de *la richesse* et *des lumières* restant libres ou volontaires, ne s'obtiennent qu'à l'aide de travaux individuels, avec la persévérance et le savoir-faire.

I. Partout l'opulence ou la haute fortune atteint aisément aux grandeurs; cependant toutes les monarchies accordent la préférence à la noblesse héréditaire, par sympathie d'origine et de nature; les républiques, produit de l'effort des industries particulières, attribuent plus d'estime aux richesses conquises dans le commerce, les manufactures, ou

par l'agriculture, les arts et les talents lucratifs. Invoquant la valeur et la vertu de ses aïeux, la noblesse réclame les priviléges, les dignités, les rangs et les honneurs; elle fait gloire, dans l'ostentation fastueuse des cours, de prodiguer sa fortune avec magnificence; elle la répare, soit en mendiant bassement, par de souples assiduités dans les cours, les bienfaits d'un souverain, soit à l'aide de fiefs envahis dans les combats ou par la violence des armes. Presque toutes les monarchies fondées sur les conquêtes ont établi cette féodalité, en distribuant aux compagnons de leurs victoires des terres apanagères, avec des paysans, vassaux chargés de prestations et de redevances. On en observe des exemples nombreux en Asie, et même en Afrique, comme en Europe. Au contraire, les richesses se voient surtout honorées en Angleterre, en Hollande, à Genève, ainsi que parmi les anciennes républiques de Venise, de Florence, de Gênes, etc., pays maritimes ou commerçants plutôt que territoriaux ou agricoles, et dont les fortunes deviennent mobiles comme leurs causes. Aussi les peuples manufacturiers, industriels, navigateurs et négociants sont amis de la liberté qui les protège par des institutions démocratiques. Leur activité peut dégénérer en turbulence, leur économie en sordide avarice, leur ardeur de s'enrichir en vénalité et corruption, ou même en rapines. L'instabilité de leurs richesses multiplie chez eux les folies et les démences.

La noblesse des monarchies se transforme aisément en orgueil, en arrogance, en tyrannie pour ses inférieurs, mêlée de servilité, de bassesse même de-

vant un maître, et d'oisiveté ou de paresse parmi les voluptés de la vie civile. Elle tombe alors dans la stupeur de l'indolence et l'inertie des fonctions vitales, par l'effet de cette sécurité engourdissante qu'inspire une haute fortune territoriale.

Autant l'opulence acquise n'aspire plus qu'à s'ennoblir et secouer les taches ou les ignobles saletés de son origine, autant une noblesse obérée par son faste vaniteux et imprévoyant, se courbe, non sans honte, pour recueillir, en vendant ses titres, ou en mésalliant son nom, l'or de la roture.

Nous avons vu l'économie républicaine, avec l'activité du corps, offrant plus de secours à la santé et au bonheur que l'ostentation de toutes nos forces avec les dignités oisives des monarchies qui épuisent l'organisme dans le luxe et la mollesse.

II. *L'aristocratie du savoir*, moins populaire que celle des richesses, moins éclatante que celle des noms et des titres héréditaires, sortie du silence du cabinet, d'une vie latente ou sédentaire, à l'aide d'une forte gymnastique du cerveau et de nos facultés morales, ne peut s'élever que par des nominations, des concours et par l'art de la parole; son principal mérite brille dans l'étude des lois, la magistrature et les tribunaux, ou dans l'enseignement public, les universités, les écoles, le droit, la médecine, les sciences et les lettres. Ce genre d'existence, exilé par sa nature des grands mouvements de la société et de la politique, subsiste par là plus uniforme ou plus tranquille; son influence ou son empire paraissent tout pacifiques, bornés et même timides. Le savant, chez les nations barbares, vé-

gète souvent dans l'indigence et l'obscurité, à moins qu'il ne sacrifie à l'idole du charlatanisme, mais généralement il vit plus modéré, plus simple, plus vertueux que les autres hommes. Ainsi l'avocat protège l'innocent opprimé, devant la majesté de la justice, le médecin soutient l'infirme, soulage les maladies ou console des souffrances; le professeur distribuant à l'enfant les lumières des sciences, ou dissipant les ténèbres des ames ignorantes, il exhausse les regards du vicieux vers les astres d'une morale céleste. La Chine, l'Indostan, et jadis l'Orient, l'Égypte, la Grèce, l'Italie ont présenté des empires resplendissants du culte des sciences ou des lettres, comme aujourd'hui elles sont professées avec ardeur en Europe et dans l'Amérique septentrionale. Souvent le lettré, le savant, deviennent victimes, soit des persécutions du superstitieux, à cause de l'exercice de leur raison, soit de l'envie des contemporains, par l'éclat du talent ou de l'esprit; ils sont supplantés enfin par l'intrigue et la médiocrité, toujours dominantes en nombre dans le monde.

Par cet exercice perpétuel et souvent forcé du centre cérébral, qui intéresse toutes les fonctions de l'instrument de la pensée, et affaiblit proportionnellement celles du système viscéral, les classes les plus éclairées et les plus studieuses se voient affectées surtout d'hypochondrie, de congestions encéphaliques, et d'une nombreuse série de maux de nerfs. La plupart des maladies qui les atteignent se compliquent même d'ordinaire de spasmes nerveux; leurs fièvres sont moins inflammatoires, mais plus chroniques, plus tenaces, et n'ont jamais des crises

aussi complètes ni aussi franches que chez les hommes illettrés.

On pourrait établir que l'individu n'a besoin d'un maître qu'autant que l'ignorance en fait un animal sans raison, puis qu'aussitôt qu'il devient homme, être moral et raisonnable, ce besoin disparaît. Cependant, comme il avient que la force ou la guerre ont tout réglé parmi les nations, celles-ci sont soumises à deux principaux pouvoirs dominateurs ou, aristocraties, ancres de salut du vaisseau de leur gouvernement.

Ces pouvoirs sont constitués par deux castes ou ordres d'hommes se disputant souvent la suprématie, mais plus ordinairement ils associent ou combinent leur influence; ce sont les *guerriers* et les *prêtres*, ou la force des armes et l'autorité religieuse, l'autel et le trône. Néanmoins la fortune militaire précéda l'empire sacerdotal parmi les peuples, bien que la hiérarchie spirituelle, se rattachant à la Divinité elle-même, s'attribue la plus haute supériorité, jusque sur le pouvoir temporel des rois et des princes.

Il en résulte donc deux sortes de vie très opposées, l'*ecclésiastique* et la *militaire*, agissant l'une avec la vigueur du courage, l'autre avec l'ascendant de l'esprit; la première déployant le cœur et les bras, la seconde le cerveau et l'opinion morale ou sacrée.

III. Le soldat s'élance au faîte du pouvoir à l'aide de la vaillance, de la vigueur des muscles, de l'énergie du système artériel, d'un tempérament robuste, bilieux ou sanguin, irascible, impétueux,

fataliste. Sa bravoure est la source de sa générosité, de sa prodigalité; il donne tout, parce qu'il sait tout usurper ou conquérir. Ne redoutant rien, il se montre ouvertement franc et cordial; vivant surtout à l'extérieur et avec expansion, sa fierté aspire à briller, avec l'éclat de la gloire, dans les splendeurs du triomphe, comme dans les plaisirs des festins et de l'amour. Incertain de la durée de ses jours, il réfléchit rarement à l'avenir, en s'appuyant sur son épée et sur la terreur qu'il inspire. L'audace, la férocité trempent son ame au milieu du carnage de ses semblables et du feu des batailles; Ajax défie même Jupiter, Achille sanglant dédaigne tout chef et tout égal; les seuls droits qu'il reconnaît sont ceux de la violence et de l'inexorable destinée.

IV. Le prêtre suit une voie tout opposée pour atteindre le pouvoir; c'est par l'abnégation des sensualités, et par des mœurs austères, ou la gravité d'un extérieur humble, par la prière et le commerce avec la Divinité, par des abstinences et la retraite, par sa soumission aux décrets éternels, par la supériorité de la pensée et de la méditation, qu'il sait obtenir la domination. Il appelle surtout à son secours les terreurs de l'avenir et d'une autre vie, au lit des mourants; par des pratiques mystérieuses de dévotion, il terrasse les imaginations d'effroyables menaces, et prosterne à ses pieds les monarques de la terre; alors il brise les sceptres, foule les diadèmes d'autant mieux qu'il paraît en dédaigner la magnificence. Son autorité se perpétue au nom de l'humanité même, de la douceur, de la modération,

de la prudence, qui, la sanctifiant aux yeux des peuples, la rendent céleste et vénérable. Aussi, les fonctions religieuses consistant dans l'exercice des facultés mentales, avec le repos du corps, accroissent l'activité de l'instrument de l'ame, disposent aux stases du sang veineux abdominal, rendent les tempéraments mélancoliques, ou plus sensibles que forts, concentrés, disposés à la dissimulation des passions et des appétits voluptueux.

Ainsi, la théocratie, par des cultes sacrés, par les rites de la piété [1], les observances des jeû-

[1] Voici l'origine qu'on attribue à la puissance sacerdotale dans toutes les religions.

L'homme, dans son état d'innocence barbare, est extrêmement ignorant, faible d'esprit, faute d'instruction, et par là timide, mélancolique. Cette ignorance l'expose à des frayeurs dont il ne saurait se rendre raison; il redoute une multitude de maux chimériques, car, dans l'obscurité de sa destinée, l'ame se croit aisément menacée par des êtres malfaisants. Les objets réels manquent-ils à ses terreurs? bientôt active à son préjudice et pour son propre dommage, elle s'en forge d'imaginaires. Tous les peuples sauvages et stupides se créent des êtres fantastiques dans le pouvoir et la malignité desquels ils ne mettent aucune borne; démons invisibles et inconnus, frappant des coups inopinés, et contre lesquels nul asile ne saurait protéger.

Habiles observateurs de ces faiblesses, des hommes surent spéculer sur ces terreurs; la fourberie exigea des tributs de l'aveugle crédulité en faisant fléchir la sottise superstitieuse devant ces esprits invisibles, en s'établissant ministres des sacrifices, des expiations, des mortifications, en imposant le joug de leur domination par de mystérieuses cérémonies et des observances assujettissantes, ou de redoutables pratiques de dévotion, surtout pour le trépas et les funérailles.

On ne peut nier, toutefois, que les lois morales ne s'affermissent pareillement sous l'empire sacré des religions, et que ces terreurs de la mort ne soient salutaires à la vie, en opposant leur frein aux vices et aux crimes, dans l'état social, bienfaits capable d'absoudre alors l'impure origine de tous les faux cultes.

nes, la subjection de la raison devant les dogmes mystérieux et les miracles, et par la prédication des secrets du trépas et de l'éternité, opère une conversion dans les esprits, un effroi qui comprime, qui écrase les têtes les plus rebelles; elle les terrifie par la fulmination des anathèmes contre l'impiété et les hérésies, en les châtiant même de la menace des supplices infernaux.

Il en résulte donc une vie refoulée à l'intérieur, une disposition à l'hypocrisie et à la fausseté, une concentration de haines secrètes et de vengeances, d'autant plus implacables que l'orgueil hérite de tous les sacrifices faits par l'humilité et par la privation des sensualités. De là ces mœurs tristes et sévères, cette aigreur atrabilaire qui couve dans le cœur des bigots, et cette oppression des ames superstitieuses qui se dédommage par la persécution contre les impies, les incrédules, ou contre d'autres sectes religieuses. Pareillement, l'avarice, l'envie, la pusillanimité naissant de la même compression vitale, creusent les entrailles chez les caractères affectés de la mélancolie dévote parmi les ministres des autels.

Au contraire, le guerrier, par la dilatation ou l'essor violent de ses passions et de son activité, s'expose aux ruptures anévrysmales du cœur et des gros vaisseaux, à des maladies ardentes, inflammatoires, typhoïdes, qui tranchent ses jours; il abuse du vin, des femmes, de toutes les débauches et les voluptés, sans frein, dans ces débordements de la guerre qui permettent de saccager, de dévaster les pays ennemis où l'on entre en conquérant; on subit

de même dans la défaite, la rage d'un vainqueur irrité : à la joie et à l'abondance succèdent souvent la terreur et la détresse, et aux pompes du triomphe, les supplications de la captivité.

La vie du soldat est ou despotisme ou république avec chance perpétuelle de succès et de revers; la vie du prêtre est discipline studieuse et réfléchie pour conserver sa sainteté avec prudence. Tous deux ont besoin de fuir les liens du mariage pour exercer librement les fonctions de leur état; le pontife, qui n'emploie pas sa force corporelle, est soumis à des jeûnes ou des abstinences, affaiblissant le système intestinal, pour accroître la prédominance de l'appareil cérébral; tandis que le soldat, qui a besoin de toute sa vigueur corporelle, et de peu réfléchir sur son sort, doit se repaître largement et user de boissons spiritueuses qui exaltent sa vaillance. L'homme des pays froids, robuste, actif, grand mangeur, est rempli des qualités militaires; le maigre et sobre habitant des climats chauds, oisif, méditateur, superstitieux, a plus de dispositions au sacerdoce. Toutes les religions sont originaires des contrées brûlantes du globe; tous les grands conquérants et les irruptions de hordes armées sortent des régions glaciales ou montagneuses.

Qu'on se représente, en effet, cette terre ardente de l'Égypte, berceau de toutes les superstitions, avec ses déserts mélancoliques, ses pyramides, ses tombeaux, hypogées et sarcophages, vallée de peste ou de putréfaction. Là régnaient jadis la gravité, le silence, le mystère dans ses hiéroglyphes et ses cérémonies symboliques, parmi les

momies et les catacombes. Tout inspirait des idées de mort, au milieu même des festins où l'on apportait les cadavres de ses ancêtres ; tout annonçait la sévère destinée, élevant des monuments d'une grandeur colossale, sous un ciel triste et morne dans son immobilité. Là dominaient le mystérieux Hermès et l'inexorable Typhon. Les institutions comme pétrifiées dans l'immutabilité depuis quarante siècles, les peuples enchaînés à une imitation éternelle dans leurs castes et leurs arts, semblaient être condamnés, sous le régime sacerdotal de leurs schoëns ou prêtres, à cet état d'engourdissement hibernal de certains animaux, ou plutôt ils étaient devenus des momies politiques pendant leur vie. Sans élan, sans audace, comment leurs plus grands hommes même n'eussent-ils pas manqué de cette élévation de génie, et leurs héros, de cette haute valeur, rapetissés qu'ils étaient sous les rites et les pompes ridicules de leurs dieux-animaux ?

Au contraire, transportons-nous au milieu des steppes arides et salées de la haute Tartarie, que parcourt le Mongol nomade sur son coursier, parmi ces âpres rochers du Caucase, où cent peuples armés de fer, couverts de cottes de mailles, se disputent sans cesse les rapines et les conquêtes. Un ciel inconstant et rigoureux porte à tous les exercices du corps, et la froidure, qui éteint la sensibilité physique, fait sourire des blessures ou dédaigner le sang humain. Là, nulle loi positive, nulle propriété fixe n'asservit l'individu ; il s'élance libre au milieu des tempêtes d'une vie précaire, et change d'idées religieuses comme de climats. Respirant l'indépen-

dance loin des cités, sans culture, sans arts, sans souci de l'existence, le khan tatar ne connaît que l'autorité de son épée. Son chariot, sa tente, sa famille et le lait de ses cavales composent toute sa fortune, mais il est soldat, et du haut de son plateau, comme du faîte du globe, son regard d'aigle ravisseur plonge sur les fertiles plaines de l'Asie, qu'il a plus d'une fois conquises et envahies. Comment n'aurait-il pas dompté ces nations énervées dans l'Inde, parmi leurs bains artificiels, ou ces Chinois faisant leurs délices de flots d'eau chaude, toutes causes qui, avec la chaleur et la mollesse voluptueuse du climat, enlèvent également et le génie guerrier et la valeur intellectuelle? Mais si le guerrier du Nord courbe sous la terreur de son cimeterre la tête de l'habitant des tropiques, ceux-ci dominent ensuite leurs vainqueurs par la ruse et l'autorité des cultes sacrés.

Ainsi, les empires furent créés ou par le glaive, ou par la religion, double puissance plus ou moins impérieuse en chaque gouvernement pour assujettir ou pacifier les nations, les façonner aux lois et à l'obéissance [1]. Les peuples belliqueux du nord de l'Europe et de l'Asie, ont fondé des monarchies

[1] *Honor sacerdotii, firmamentum potentiæ assumebatur.* TACIT., *Hist.*, l. v. On observe parmi tous les gouvernements, que les ecclésiastiques, dans toutes les religions, sont constamment du parti de la royauté et du despotisme, lequel les soutient pareillement. On peut remarquer, dit Hume, *Essais moraux et politiques*, l. XI, « que dans tous les âges du monde, les prêtres ont été les ennemis de la liberté..... De tout temps la liberté de penser a été fatale au pouvoir du clergé, etc. »

guerrières avec la noblesse et les institutions féodales. Les timides habitants des tropiques ont établi des constitutions théocratiques, soutenues par les terreurs religieuses et les rites cérémonieux qui enlacent toutes les actions sociales. Ainsi, les Indous et la caste des Brames, les Tibétains, les Siamois et autres peuples sont soumis à la religion de Bouddha, à ses ministres; les Chinois et les Japonais esclaves d'une multitude de préceptes moraux et de coutumes réglées; les anciens Péruviens et Mexicains voués par leurs législateurs au culte du soleil, comme les antiques Sabéens, les Babyloniens et les Perses, etc., tous étaient ou sont assujettis à des gouvernements sacerdotaux. Au contraire, les nations scythes et tartares, les Huns, les Goths, les Turcs, les anciens Sarmates, les Germains et Gaulois, les antiques Grecs et Romains étaient ou sont des peuples soldats, régis par des gouvernements militaires.

Or, l'on remarque que la liberté, l'indépendance républicaine même, peuvent fleurir dans ces derniers états, tandis qu'elles sont à jamais exilées des institutions sacerdotales. A la vérité, les hiérarchies ecclésiastiques sont elles-mêmes des républiques électives, mais exclusives du profane vulgaire, au lieu que les institutions guerrières, bien que créant une caste nobiliaire, n'excluent pas toujours les autres castes.

D'ailleurs, les hiérarchies asiatiques sont constituées d'une milice monacale, comme celle des Lamas, au Tibet, au Tangut, chez la plupart des nations mongoles, comme les Mandchoux, les

Eleuths, les Kalkas, qui suivent tous la doctrine de Bouddha ou de Fo, de Chekia, comme les Talapoins à Siam, au Pégu, au Tonkin, ou les bonzes dans le Japon, la Corée, et même la Chine. Pendant notre moyen âge, en Europe, la souveraineté papale avec ce nombre infini de monastères qui s'y multipliaient, aurait bientôt domptés les sceptres et réduit nos contrées à ce même état que les gouvernements théocratiques ont formé dans toute l'Asie. Cette union du pouvoir religieux avec le politique cimente tellement le despotisme, qu'aucune des nations asiatiques n'a pu s'en affranchir. L'ancienne Grèce seule, qui distingua la première le sacerdoce du gouvernement, atteignit la liberté et les lumières d'une haute civilisation.

Après avoir considéré ces deux genres de domination dans les différents peuples, il s'agit de constater lequel de ces modes de vitalité est approprié à la santé, à la longévité, comme au bien-être.

Il est manifeste que les habitudes martiales développant l'énergie des fonctions vitales, sont les plus salutaires, et il est prouvé, par une multitude de faits, que les militaires échappés aux hasards des combats, subsistent très longuement sains, allègres, gais, insouciants et heureux. Il en est ainsi de la supériorité de force et de durée des habitants des contrées froides sur ceux des régions équatoriales.

Toutefois la carrière belliqueuse, outre ses dangers et ses chances, périt souvent aussi de ses propres témérités au milieu des débauches et des excès. Sa violence la détruit; au contraire, on peut

dire que la circonspection timide qui veille sur toute la conduite de l'homme religieux, ses abstinences dans le régime diététique, les continences qui lui sont imposées dans les voluptés, l'éloignement de tous les périls, une existence douce et tranquille au milieu des respects des peuples, semble rendre les jours plus stationnaires, puisqu'on voit de longs âges s'écouler sur la tête de ces brahmes si tempérants, de ces anachorètes silencieux, de tous ces hommes sacrés que soutient la confiance dans la Divinité et le dédain des pompes de la terre.

Chacune de ces conditions offre donc ses avantages et ses inconvénients. La vie presbytérale offre un état intérieur de contrainte, et parfois de dissimulation de ses affections comme de ses pensées. Elle devient plus pénible sous des climats froids, comme la vie martiale est infiniment plus laborieuse sous les cieux ardents des tropiques : aussi la valeur guerrière comme la vigueur musculaire du Tartare, s'éteint dans les campagnes fortunées et prospères de l'Inde ; de même les opinions religieuses et les pratiques saintes viennent expirer sur les bord glacés du septentrion, comme les fleurs sacrées du *lotus* et l'ombrage du figuier des pagodes refusent d'y croître.

De ces faits, il faut conclure que la vie complète de chaque nation groupée sur ce globe [1], se compose (ainsi que la vie d'une ruche d'abeilles, ou d'une grande fourmilière) de ces diverses vitalités individuelles dont la réunion établit le corps

[1] Il n'y a pas de vie propre dans les états constitués par la force ou la conquête ; leurs membres incohérents manquent d'un caractère

social compact. Ces conditions et ces rangs forment autant de membres, fragments ou parties d'un tout qui doivent correspondre en harmonie parfaite les uns avec les autres pour le concert de la société générale. De même que les reines, les bourdons, les mulets ou les ouvrières d'une ruche remplissent chacun leurs fonctions, leurs attributs d'existence, leur genre de vie plus ou moins prolongé, pour l'avantage de la république, pareillement, dans les nations humaines, chaque condition possède son type de santé modifié par des habitudes, des mœurs ou des manières émanées du pacte universel de la société.

Car les peuples s'agglomèrent sous telle ou telle forme, les empires se cristallisent, si l'on peut le dire, d'après certaines lois dépendantes soit du climat et du territoire, soit de plusieurs circon-

national ou patriotique..... Voilà pourquoi les grands empires se dissocient à la mort des conquérants.

De plus, la violence et la fureur détruisent elles-mêmes leurs œuvres, comme l'égarement et la folie; il n'y a que la raison et la justice qui maintiennent avec permanence les associations politiques.

Aussi les mêmes causes, à la décadence de l'empire romain, devinrent funestes à la race humaine. Non-seulement les populations furent moissonnées par des pestes et des typhus, mais encore les nations asservies ont vu diminuer la force du corps, l'énergie vitale, la souplesse des organisations. Rome et l'Italie, après avoir transformé en déserts les contrées les plus florissantes de l'Égypte, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, la Sicile, les Gaules, etc., se mutilèrent elles-mêmes par leurs lois d'oppression et de proscription, leurs guerres civiles désastreuses, et plus encore par leurs mœurs oisives et dépravées, leurs cruautés contre les esclaves, la corruption de leurs divorces et l'aveugle fureur dont la tyrannie frappait les plus vertueux citoyens. Voyez *Idées sur la philosophie de l'humanité*, par Herder, t. 3.

stances des religions ou de la force des armes, avec le concours des castes dominatrices et des divers éléments de la société. De là vient que plus une nation est bien équilibrée, soit dans la pondération de ses rangs, soit par rapport à la grande famille du genre humain, et suivant ses institutions, plus les individus vivent heureux, dans la sécurité et l'harmonie ; ainsi s'entretiennent une salubre existence, ou un développement normal de nos organes corporels et de nos facultés morales.

En effet, il existe une telle connexion dans les associations humaines, parmi leurs événements, ou une chaîne de causes et d'effets tellement réciproques entre les membres de chaque état, que les enfants pâtissent des pertes de biens et d'honneur pour les fautes de leurs pères, comme ils héritent de leurs rangs et de leurs acquisitions. Ne voit-on pas trop souvent une nation entière victime des fureurs d'un maître conquérant, ou les inférieurs écrasés sous l'aveugle despotisme de leurs chefs, et la postérité recueillir avec amertume les tristes fruits de l'incurie ou des erreurs de leurs ancêtres ? Au contraire, la prospérité de l'état forme une atmosphère de bien-être dans laquelle chaque citoyen en particulier respire sa portion de bonheur.

Ces observations prouvent que nous n'existons pas uniquement d'une vie personnelle, mais qu'elle dépend du génie du peuple et du siècle, comme du climat sous lequel nous écoulons nos jours. Les situations sociales nous repétrissent d'après nos constitutions politiques et civiles. Combien notre félicité est pervertie, combien nos années devien-

nent sombres et orageuses, toutes les fois que nous enfreignons par de vicieuses institutions, les lois simples que nous avait imposé la nature comme à tous les autres êtres ! Avant d'être prêtre, ou noble, ou soldat, la nature nous avait créés *hommes*; notre premier devoir est celui de l'*humanité*.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

HYGIÈNE
PHILOSOPHIQUE,
APPLIQUÉE
A LA POLITIQUE ET A LA MORALE.

Par J. J. VIREY,
Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, de l'Académie impériale des Curieux de la nature, ancien Professeur d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Paris, associé des Sociétés de médecine de Lyon, de Bordeaux, de l'Académie de Rouen, linnéenne du Calvados, des sciences et arts de Mâcon, Membre et Correspondant de plusieurs autres Académies ou Sociétés savantes de médecine, pharmacie, etc., françaises et étrangères, etc.

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendant : illic fas regna resurgere Trojæ
Durate, et vosmet rebus servate secundis.
Virg., *Æneid.*, liv. I.

NOUVELLE ÉDITION,
AUGMENTÉE DE NOTES.

Seconde Partie.

PARIS,
LIBRAIRIE DE CROCHARD,
RUE ET PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, N° 13.
1831.

DE LA SANTÉ

DANS LE RÉGIME PHYSIQUE, MORAL ET POLITIQUE

DE LA CIVILISATION MODERNE.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE VIII.

Des diverses législations et de leurs liaisons avec la vigueur et la conservation de l'existence.

Considérations sur les révolutions anthropologiques.

Les sociétés humaines peuvent toutes se résoudre en deux principaux genres de gouvernement opposés : la *monarchie absolue* (despotisme oriental), et la *république démocratique*. C'est des diverses proportions de l'une et de l'autre que se trouvent constitués les régimes mixtes observés parmi les nations du globe. Les climats, sans doute, les situations des territoires, soit maritimes,

soit continentaux, de même que les cultes religieux, modifient ces gouvernements et les peuples soumis à leur empire; mais il s'agit d'examiner ici d'abord l'influence de ces législations en elles-mêmes, sur les complexions humaines et sur le rhythme de nos fonctions organiques.

La famille étant l'élément originel de toute association, la première forme politique qu'elle dut recevoir de son chef naturel ne put être qu'une monarchie paternelle; aussi la plupart des sociétés humaines ont admis et conservé ce genre de gouvernement, ensorte que leurs princes sont souvent désignés sous le nom de pères et de pasteurs de leurs peuples. Toutefois cette autorité patriarchale, d'abord purement volontaire, déférée aux vieillards (*seniores*, sénat, scheiks, etc.), et à un chef électif dans les nations primitives, est souvent devenue l'apanage d'un maître audacieux et guerrier, qui sanctionna sa puissance absolue ou son usurpation, en la consacrant par l'intervention intéressée du culte religieux. Alors, l'autel appuya le trône, et le sacerdoce fortifia l'empire; alors, toutes les volontés ployées sous le joug obéirent à une seule; le prince devint l'état tout entier, et marcha fièrement chargé des destinées de plusieurs millions d'hommes.

Certes, la nature ne rend point incompatible avec le bien, toute forme de gouvernement, même le despotisme absolu, qui peut offrir, au contraire, sous les meilleurs princes, les avantages de l'unité d'action, de l'énergie, de la promptitude, une répression égale, une protection uniforme

pour tous les sujets dans l'administration de la justice. Mais par une fatalité inhérente à l'humanité, ces biens sont presque toujours corrompus dans leur essence même. Quel est, nous ne disons pas le prince, mais l'être le plus vertueux qui, dès le berceau, environné d'adulateurs ardents à satisfaire tous ses caprices, et regardé comme d'une nature supérieure, ne s'enflerait pas d'un orgueil héréditaire, ne s'abandonnerait pas à dés volontés désordonnées, à des désirs effrénés qu'on s'empresse d'assouvir? Quel mortel assez laborieux, du fond d'un sérail, suffirait pour surveiller également toutes les branches d'administration d'un vaste empire, ou pour s'enquérir des malversations, des injustices, des concussions, des tyrannies de ses ministres, de tant de préposés subalternes, intéressés à dérober à leurs chefs tous les abus qu'ils font du pouvoir à leur profit? Dans cette situation sociale, tous les agents de l'autorité ligués entre eux peuvent exploiter une nation qui demeure écrasée sous le fardeau, comme on en rencontre tant de preuves surtout sous les états despotiques des Indes, en sorte que ces gouvernements sont réputés les plus oppressifs. La tête du colosse paraît d'or, mais ses pieds sont d'argile.

Aussi, la plupart des républiques fondées par toute la terre ne sont guère que des états échappés par l'insurrection et la révolte à l'autorité arbitraire de quelque maître, ou se trouvent favorisés dans leur indépendance, soit par le voisinage des mers, soit par des montagnes inaccessibles aux

armes des conquérants. D'abord pauvre et borné par d'étroites limites, chacun de leurs citoyens jouissant toutefois d'une portion de souveraineté, déploie toute son énergie presque sans obstacle, et réagit avec une force pareille contre ses égaux. L'équilibre ne s'y maintient qu'à l'aide de cette égalité de droits, soit absolue parmi les démocraties, soit proportionnelle dans les aristocraties, entre les patriciens et les plébéiens. Néanmoins, il s'établit des fluctuations perpétuelles du pouvoir, qui présentent dans ces états le spectacle d'une activité surabondante, souvent aussi de la licence et de l'anarchie.

Par là, se comprend la différence de constitution physique et morale qui existe entre le citoyen d'un état libre et le sujet esclave d'un despote; l'un jouit de toutes ses facultés et de son indépendance d'homme; l'autre ne possède en propre que ce que lui permet la volonté d'un souverain [1]. Aussi, le premier est actif, et le second passif; celui-ci, toujours comprimé par la terreur,

[1] Dès qu'on a reconnu quel est l'état de la propriété territoriale à quelque époque que ce soit de l'histoire, chez tous les peuples, on peut déterminer avec exactitude le degré de puissance dont jouissent le souverain et les hautes classes d'une nation. Les Barbares du Nord, en se partageant leurs conquêtes dans les v[e] et vi[e] siècles, les tenaient comme *francs-alleux*; cependant dès le commencement du x[e] siècle, ces propriétés allodiales étaient devenues presque entièrement féodales et héréditaires. Au milieu de l'anarchie et de la confusion qui survinrent dans toute l'Europe après la mort de Charlemagne et la chute de son empire, les particuliers, exposés aux rapines et à tous les ravages de l'oppression, se soumirent à des protecteurs sous les drapeaux desquels ils se rangèrent, et consentirent à des services féodaux, en relevant d'un seigneur par un hommage

aplatit garroté pour ainsi dire par l'autorité qui l'enveloppe dans ses filets, ne peut pas exercer avec sécurité toute son industrie. Le chef absolu de l'empire, tel que le padischah, prenant le titre d'égorgeur (*humkiar*), le sophi, le miramolin, le schah, etc., avec ses pachas, ses satrapes, ses mandarins ou colaos, ses nabobs, ses rajahs, etc., dépouillent si souvent les serfs, les fellahs, les sudras et autres paysans, pour peu qu'ils paraissent riches, qu'il en résulte un découragement général, une nonchalance, une démoralisation, une torpeur invincibles [1]. Pourquoi se fatiguer, en effet, d'un travail inutile pour engraisser des oppresseurs du tribut de ses sueurs? « On se soucie à peine de sa vie, pourvu qu'on obtienne de quoi fournir au jour présent; on se réduit presque à l'instinct animal qui suffit pour la conservation, avec le *minimum* ou le plus strict nécessaire. Cette dégradation empêche qu'on ne s'évertue pour sa fortune ou pour l'établissement de sa postérité;

lige. Dès-lors la richesse et l'empire suivirent le sort de la propriété, qui devint la source de l'autorité. Les possesseurs de fiefs ou de terres furent seigneurs et suzerains de tous les habitants, et les prolétaires de leurs domaines, ou qui en tiraient leur nourriture, le serf, et le roturier, vassaux, ne furent plus que des bêtes de somme.

[1] N'ayant pas de bien à lui, l'homme n'a plus, à proprement parler, de *patrie;* aussi sous le gouvernement absolu, personne des hommes de la glèbe ne sait ce que c'est de défendre son pays, ou de s'immoler pour lui. Que celui qui gouverne chancèle sur le trône, un Indou, un Siamois, un Chinois ne s'en inquiète nullement, et dans le moyen âge, le vulgaire était compté pour rien dans toutes les révolutions des états; c'était la *canaille;* et on comptait par tête, comme un vil bétail, les paysans *main-mortables* de tel domaine qu'on vendait ou livrait, hommes et terre ensemble.

la tendresse naturelle pour les enfants s'éteint à mesure que ceux-ci avancent en âge; on les oublie à la manière des brutes, parmi les classes inférieures surtout, dès que les forces rendent ces enfants capables de se procurer leur subsistance par le travail ou le hasard de chaque jour. Les plus grands ne l'étant que pour le moment actuel (qui les élève au faîte des peuples par la violence, soutenue de la faveur glissante du prince), l'avenir ne les touche guère; incertains de leur sort, ils ravissent à pleines mains tout ce qu'ils peuvent arracher du plus faible pour le dévorer comme une proie que bientôt un plus puissant leur enlèvera. Le prince lui-même, avec un grand nombre d'enfants, loin d'en tirer avantage, les redoute comme autant de rivaux et d'ennemis prêts à le supplanter; tantôt il les éloigne de sa personne dans d'autres contrées, ou les rabaisse dans un état de disette qui leur éteint l'ame et leur laisse le cœur sans espoir d'une fortune plus heureuse; tout leur apanage se réduit souvent à la rapine, à ce qu'ils ravagent dans les lieux qui se trouvent sur leur chemin. Et cependant la plupart des contrées où règne ce despotisme sont des terres abondantes et fertiles par elles-mêmes, mais desséchées par l'inaction, la paresse, l'incurie des habitants, séjour de peuples plongés dans le plus stupide abrutissement, abandonnés aux mœurs les plus infâmes, croupissant dans des superstitions dont le ridicule se ferait sentir par les seules lumières naturelles, s'ils étaient capables d'une raison seulement ordinaire; hommes

misérables, sans connaissance de leur propre utilité sur la terre, sans émulation, souvent sans commerce que celui de vendre jusqu'à leurs semblables, dont ils ignorent le prix; tout prêts; s'il le faut, même à se rassasier de la chair de leurs compatriotes quand la famine les surprend, plutôt que de chercher, dans le commerce et les secours des autres nations, à satisfaire aux besoins indispensables de la nature » : voilà le tableau qu'on nous présente de ces empires.

Tel est le pouvoir des habitudes, néanmoins, que, pour constituer différemment de tels peuples, il faudrait réorganiser jusqu'aux fondements l'édifice de leurs religions, de leurs usages, de leur administration politique. Cette indolence, cette apathie qu'ils ont contractée est si indomptable, que la plus douce des nations de la terre, les Indous, par exemple, deviennent furieux, ou élèvent une résistance insurmontable pour peu qu'on heurte leurs préjugés.

En effet, l'esclave tire de sa situation même quelques dédommagements; jouissant de sa léthargique insouciance, il végète indolemment au sein de l'incurie, de la malpropreté, effets de sa négligence, de cette molle lâcheté, si bien inspirées par un climat chaud et fertile. La raison devient une faculté dangereuse, et l'Oriental, accroupi sur un sopha, s'engourdit avec l'opium, en abandonnant le soin de son avenir à la fatalité. Dans cette apathie, sous un gouvernement atroce et inhumain, la plus grande partie des terres demeure inculte, ici couvertes d'eaux infectes, là dévorées par la sé-

cheresse, puisqu'il suffit de pourvoir aux premières nécessités, de se procurer quelques aliments peu copieux, malsains, de se loger dans des habitations étroites ou humides, insalubres, au milieu des décombres, ou des ruines désolées que personne n'est tenté de relever. Si le sol était moins fécond, la population s'éteindrait faute de subsistances dans ce délabrement universel. Aussi les mendiants, les vagabonds, les ermites, ou religieux solitaires, pullulent sur cette terre ravagée par les avanies et l'oppression auxquels chacun d'eux aspire à se soustraire.

Dès lors, on se renferme dans la vie intérieure, ou le harem, pour trouver dans les voluptés et la polygamie une compensation aux fureurs de l'arbitraire [1], on se rabat sur des voracités matérielles à proportion de ce qu'on abandonne du côté des facultés intellectuelles. C'est une remarque sans exception, qu'à mesure que l'arbitraire augmente dans les gouvernements, les mœurs se dépravent; le Romain austère, sobre sous la république, devint esclave, luxurieux, sous les empereurs, au

[1] « On observe généralement, dit Chardin, tant en Perse que dans » tout l'Orient, que la multiplication des femmes ne peuple pas le » monde davantage, et même d'ordinaire les familles sont moins » nombreuses en Perse qu'en France. Cela vient de ce que les hommes » et les femmes se mettent trop tôt ensemble, et avant l'âge mûr, » et que, bien loin de ménager leur vigueur, ils l'excitent par des » remèdes qui les consument à force de les échauffer; les femmes » cessent aussi fort vite d'enfanter, en Orient, savoir dès l'âge de » vingt-sept à trente ans. » (*Voyage en Perse*, tom. 2, p. 281.) Une vie ainsi épuisée peut-elle rester énergique et avoir une longue durée? Des voyageurs récents confirment ces faits.

temps dès Catulle, des Ovide, des Pétrone, des Martial ; les raffinements du luxe et de la politesse, les grâces et l'élégance des spectacles, des bals, excitent déjà à la débauche, et tournant la chasteté, la fidélité conjugale en ridicule, ils précipitent également vers le despotisme, ou la servitude, dans notre moderne civilisation. On ne croit plus qu'à l'or et au plaisir ; l'épicuréisme, les plus grossières dissolutions constituent désormais toute la philosophie ; on devient sceptique sur tout ce qui ne tombe pas sous nos sens, ou ne flatte pas nos sensualités.

Ainsi se débilite, se consume l'organisme humain sous l'empire capricieux du despotisme [1]. D'ailleurs l'ignorance s'épaissit, car à quoi bon interroger la nature par des recherches qui développeraient une industrie, un commerce, une propriété dévorées par la violence ? Les pays à serfs, la Russie, la Pologne, la Hongrie, les colonies à Nègres n'emploient guère que la force des bras, ou la puissance brute, comme en Orient et en Turquie ; on n'y recourt point à d'autres machines pour les manu-

[1] L'affaissement cérébral est tellement manifeste chez les Orientaux, même indépendamment de l'emploi de l'opium, qu'ils ont l'air hébété et ne savent que se résigner à la fatalité dans leurs malheurs. Aussi ces peuples stupides avouent que l'esprit et l'industrie sont en Europe ; et comme la liberté politique est un élément d'activité ; elle devient, pour leur apathique langueur, plus onéreuse que la servitude : *Cappadoces, contra naturam, servitutem libertati anteposuerunt, a Romanis concessæ ; nam crasso, obtuso, illiberalique sunt ingenio atque sævissimis moribus*. CICER., *Orat. post redit. ab exilio*. Dans cette atonie, tous les tissus organiques tendent bientôt à leur dissolution.

factures, qui prennent au contraire un si fécond essor partout où les hommes privés d'esclaves sont forcés de demander aux arts chimiques et mécaniques, à l'expérience, des services ou de nouvelles facilités. Ainsi s'explique cette immense différence entre les peuples asservis de l'Asie, et les nations industrieuses et libres de l'Europe.

Par le seul fait d'une terreur politique fortement imprimée dans les esprits dès la naissance, les esclaves abâtardis sous ces empires contractent la lâcheté. (Car, à quoi bon s'immoler sans fruit à la guerre pour un despote?) De là résultent nécessairement l'inertie, l'apathie des fonctions vitales, entretenues encore par des nourritures végétales débilitantes, si usitées sous les climats brûlants, tels que les fruits aqueux des cucurbitacées, les figues, les dattes, le riz, etc.; l'emploi habituel des bains, de l'opium, la proscription du vin ou des spiritueux, l'abus chez les Indous et les Égyptiens, des rafraîchissants, des parfums qui causent aux Orientaux un ravissant narcotisme, etc. D'ailleurs, l'existence indolente de ces hommes, consumant leurs journées sur des tapis, ou étendus sur leurs nattes, soit à dormir, soit à promener leur imagination mobile dans de mystiques contemplations, énerve toutes les forces musculaires. Leurs articulations, constamment relâchées, surtout par le *massage*, deviennent souples, sans ressort : on a dit avec raison qu'ils étaient esclaves faute de savoir prononcer un *non*; hommes et femmes fondus tous dans le même moule de servilité, cèdent sans peine. Leurs membres amollis

laissent tout faire; leurs chairs bientôt flasques, des viscères délabrés, un système nerveux trisplanchnique opprimé de terreurs, ont besoin des plus âcres stimulants pour s'exciter, et dès lors, ces organes entrent dans le spasme et l'état convulsif; ils passent de l'extrême relâchement à l'extrême insurrection, sans rester jamais dans un *medium* normal. Aussi l'esclave, en se révoltant, outrepasse la licence comme la servilité; méconnaissant les transactions moyennes entre dominer et ramper, il se traîne dans la plus abjecte adulation, en prodiguant tout à son seigneur, ou en le massacrant. Le despote ne sait commander que par des supplices et des atrocités; tour-à-tour un excès se venge de son contraire.

La santé générale ne se soutient pas avec cette profonde atonie. Des digestions languissantes et laborieuses, malgré l'emploi fréquent et corrosif des aromates et des épiceries, du piment, de l'arec, du gingembre, etc., laissent les individus pâles, cachectiques; un sang noir engorge les méandres veineux abdominaux; le foie durci ou gonflé sécrète abondamment de la bile sous ces climats brûlants; il naît tantôt des affections bilieuses, redoutables et pestilentielles; le choléra-morbus, le vomissement noir, tantôt des dysenteries funestes, tantôt des asthénies du système lymphatique incurables, comme l'éléphantiasis, la lèpre, etc. [1], multipliées encore par la malpropreté; de même la plupart des éruptions cu-

[1] Raimond de Marseille, *Histoire de l'éléphantiasis*, p. 29 et 30, a bien observée ces faits dans le Levant, comme inhérents au despotisme.

tanées, comme la petite vérole, sont nées sous des cieux ardents qui disposent à de fortes transpirations, aux sueurs continuelles, et aux exanthèmes.

Une autre source de maladies dépend d'une sensibilité nerveuse exaltée à proportion de l'atonie musculaire, et qui propage toutes les dispositions convulsives ou spasmodiques, de même que chez les femmes délicates, élevées dans la mollesse et le luxe, parmi nous. Aussi, sous les gouvernements absolus, cette vie monotone, langoureuse, efféminée, appelle les vapeurs de l'ennui; une noire misanthropie fatigue l'ame de rêveries, de cauchemars hébétants. C'est parmi ce séjour d'esclavage que se rencontrent le plus de démoniaques ou fanatiques forcenés, qui se martyrisent eux-mêmes, ou de mélancoliques abstraits et contemplatifs, qui s'enfuient au désert pour entretenir un commerce intellectuel avec leurs bizarres divinités. L'épilepsie, l'idiotisme, tous les genres de démence et de frénésie y pullulent avec les autres affections nerveuses, le béribéri, les crampes, le tétanos, les spasmes toniques ou cloniques, etc. L'histoire constate que presque tous les khalifes ommiades furent conduits au tombeau par l'atrabile, au milieu de leurs splendeurs et parmi les régions les plus délicieuses de l'Arabie heureuse. Il en est encore ainsi des princes de l'Asie.

Débilitation de l'appareil viscéral et du système musculaire, inertie des tissus et du système lymphatique, activité vicieuse du foie, du système nerveux ganglionnaire du grand sympathique, et

de l'appareil cutané: tels sont les résultats funestes d'une législation compressive, augmentés par l'influence du climat qui lui donna naissance. De là, tant d'affections sourdes, ou de ces peines du cœur engendrant la pâleur, l'hypochondrie et le teint jaune, chez tous les habitants des états despotiques. De là, cet abattement sans espoir qui rend oisif, qui fait que l'on consomme sans rien réparer, et que l'on subordonne le moral au physique. La vie, devenue luxurieuse, tombe en consomption, et il y a plus de maladies de faiblesse ou d'atonie sous les températures chaudes ou énervantes, tandis que le froid est un puissant tonique pour le corps, ainsi que pour les facultés mentales [1].

[1] L'influence uniforme du climat de la torride y rend les mœurs et les coutumes de ses habitants à jamais invariables, tandis qu'on remarque, au contraire, des situations politiques changeantes et modifiées sans cesse, comme les constitutions humaines, sous les températures plus inégales et plus variées des climats froids. En effet, malgré les vingt-deux révolutions générales que l'on compte dans l'histoire de la Chine, aucune n'a changé la forme despotique du gouvernement, tant elle paraît inhérente à ce climat; et depuis plus de vingt-trois siècles, les Indous sont restés les mêmes dans leurs mœurs simples, douces et sobres, avec leurs opinions et leurs croyances.

Dans le Nouveau-Monde, comme en toute autre partie du globe, les contrées froides sont le siége de la liberté; les ames, mieux trempées, sont fortes et vigoureuses comme les corps; plein du sentiment de sa dignité personnelle, et capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, rien ne peut plier sa fierté opiniâtre au joug de la servitude. Dans les climats chauds, où les corps sont toujours énervés, où la paresse et l'indolence paraissent être une suprême félicité, l'homme consent à passer sous la puissance d'un maître. Ainsi, en Amérique et en Asie, on vit toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, et les hommes perdre de leur activité à mesure que le soleil en acquiert davantage, ou que la terre devient plus fertile.

En effet, on a rarement observé l'établissement perpétuel du despotisme absolu sous des climats froids, qui sollicitent plutôt l'énergie et la vivacité des constitutions humaines; cependant lorsqu'il est plus ou moins endémique, comme en Russie, on reconnaît bien la nuance orientale ou asiatique qu'il imprime à ces peuples, déjà pourris, dit-on, avant d'être mûrs; c'est-à-dire, à l'abjection des mœurs, aux habitudes de luxe, de cruauté, aux formes de soumission souples qu'ils ont gardées. D'ailleurs, la distance du mougik à son boyard est immense, et l'emploi du knout rabaisse nécessairement l'ame non moins que le corps qui s'y trouve assujetti. Aussi, malgré les exceptions qui se multiplieront de plus en plus dans cet empire de Slaves, naissant à la civilisation européenne, le génie russe reste encore enseveli sous l'antique domination tartare.

Pour que les corps jouissent de toute l'étendue de leurs fonctions, il faut donc que l'ame puisse agrandir son essor; elle ne le peut que dans les gouvernements libres. Ces États, brillants de jeunesse et d'alacrité, pour l'ordinaire, laissant à tout homme l'entier usage de ses volontés et de ses droits, chacun déploie avec sécurité, avec pleine franchise, son propre caractère; tous tendent librement les nerfs de leur génie pour surpasser leurs égaux. La nature rendue à elle-même, adopte des formes originales, et chaque organisme est comme frappé à son coin; l'indépendance excite cette hardiesse d'invention, cette verve impétueuse, qui aurait honte de se montrer imitatrice de qui

que ce soit. De là vient qu'on embrasse avec chaleur une opinion à soi, ou l'on creuse avec zèle et ambition une idée, où pousse une entreprise hasardeuse, on épouse un parti en politique, en religion, avec violence, tant en bien qu'en mal; la fermeté, l'audace, et jusqu'au caprice qui distingue les esprits, impriment une tournure décisive, tranchée, hétéroclite même aux caractères.

Personne n'ignore que les beaux-arts ont puisé chez des peuples éminemment républicains, ces antiques modèles de fierté, de dignité surhumaines, et que l'inspiration, les plus sublimes efforts de la pensée y sont les plus capables d'éclater, puisque chaque homme y est roi. C'est encore par ce régime de franchise que les corps s'exerçant avec plus de vigueur, exaltent leur courage indompté à l'abri de toute contrainte. Aussi a-t-on vu toujours ces peuples exceller, soit par la valeur, soit par les arts, le commerce, l'industrie, la navigation; soit par leur infatigable activité, leur ardeur à tout ce qu'ils tentent, la confiance dans leurs forces: ils surpassent en moindre nombre les plus vastes empires de l'univers. Les secousses politiques elles-mêmes, qui sans cesse ébranlent ces états républicains, sont encore une gymnastique salutaire qui soutiennent l'énergie sociale, qui réveillent les plus généreuses passions de la gloire et de l'amour patriotique.

Cette vie d'impétuosité, de turbulence, qui veut tout entreprendre et tout obtenir, exige de perpétuels stimulants, une nourriture substantielle et

animalisée pour maintenir la constitution physique dans une restauration pléthorique et même athlétique, comme on l'observe chez les nations les plus fières et les plus valeureuses de l'Europe, les Anglais, les Allemands, les Suisses et la France. On y aime la bonne chère et les boissons spiritueuses, qui entretiennent ce feu de l'audace et de la vigueur; on se plaît dans la gaîté, l'activité, la variété des objets; on y cultive les arts guerriers et ceux de l'intelligence; on cherche les exercices qui déploient la force et l'adresse, et l'on y méprise encore cette existence paresseuse ou indolente qui croupit dans une ignoble incurie. Mais les envahissements du luxe, de la corruption des mœurs, menacent l'Europe de servitude; déjà elle subit plusieurs vices et des maladies propres aux esclaves, surtout dans les rangs élevés et opulents de la société. Cette Europe vieillie échappera-t-elle aux communes destinées des anciens peuples, qui ont signalé leur jeunesse par l'indépendance, et qui achèvent sous le despotisme leur triste décrépitude?

Aussi les tempéraments des nations nourries dans ces opinions de liberté, sont généralement bilieux et sanguins, musculeux, plus ou moins mâles et actifs, avec prédominance des appareils circulatoire et respiratoire, du cœur, de larges poumons qui entretiennent l'ardent foyer de la vie. C'est pourquoi les maladies inflammatoires, hémorrhagiques, la pléthore, les affections aiguës du système fibreux, les rhumatismes, la goutte nous envahissent manifestement davantage par notre régime politique et alimentaire que par tout autre.

Ce qui le démontre, c'est surtout le déploiement subit de ces irritations aiguës durant les tourmentes révolutionnaires, mélange d'anarchie et de république ochlocratique, ou lutte furibonde de la populace contre les classes riches et puissantes des cités. Le soulèvement des passions les plus implacables, ces égorgements de haine et de vengeance qui déchirent les républiques, aiguillonnent les rangs de la société l'un contre l'autre, bandent tous les ressorts de l'ame et du corps. La même rivalité d'intérêts suscités entre des nations voisines les précipite dans ces guerres acharnées où l'orgueil et l'amour-propre froissés aigrissent des querelles éternelles. Voilà la source d'où jaillissent de nouvelles industries! voilà ce qu'on a vu entre Athènes et Lacédémone, Rome et Carthage, la France et l'Angleterre, etc.

Aussi l'on peut se complaire au milieu de ces tiraillements politiques, comme au milieu de l'agitation fièvreuse des jeux; l'espérance du bien y compense la crainte du mal. On sent avec plus de pénétration la vie, tantôt parmi les alarmes, tantôt dans le triomphe, que sous la triste apathie de l'oppression, décorée du nom de paix: tranquillité qui est plutôt silence du tombeau. D'ailleurs chaque homme participant au pouvoir souverain, atteint le faîte de ses ambitieux désirs; toute humiliation sous un dominateur le rabaisse à ses propres yeux. Le domestique lui-même ne supporte pas le reproche d'être *valet*, lequel renferme une idée avilissante de lâcheté.

En comparant donc l'état organique de l'homme

le plus maître avec le plus esclave, on verra le premier vivre doublement en intensité, dans l'énergie de ses fonctions, par rapport au second ; car, selon Homère,

> Le même jour qui met un homme libre aux fers
> Lui ravit la moitié de sa vertu première.

D'où vient que les peuples les plus indépendants, comme l'étaient les anciens Germains, les Gaulois, les Francs, les Saxons, présentaient une plus haute stature que celle des nations policées du midi, les Romains, les Grecs, les Asiatiques, au rapport de Polybe, de Pline, d'Ammien-Marcellin et de tous les anciens historiens ? C'est que le joug politique rapetisse aussi les corps ; c'est qu'en introduisant la licence des mœurs, les jouissances prématurées abrègent et la taille et la durée de la vie ; aussi la plupart des nations ont attaché le mépris, l'idée de la *couardise* et de l'efféminaton à l'incontinence ; la polygamie fut toujours incompatible avec l'audace, l'énergie et la liberté. Cette Circé abêtit la race humaine, cause par l'énervation une insensibilité féroce. Toute évacuation excessive du sperme éteint, en effet, l'activité du système nerveux, comme dans l'eunuque, et ne peut que disposer à la plus abjecte servilité.

Ce n'est point une exagération poétique, mais une observation de physiologie que, l'Oriental, épuisé dans son harem, tremble à l'aspect d'un Européen fier et mâle, nourri dans des idées de courage et de liberté. Le premier ressemble aux vieillards va-

létudinaires, le second brille de jeunesse et d'énergie; celui-ci peut périr par excès de sa vigueur, celui-là succombe à sa nullité.

La liberté, avec les bonnes mœurs qui la soutiennent ou l'accompagnent, augmente donc le pouvoir nerveux, si l'on n'en abuse pas, tandis que l'arbitraire, avec sa corruption, dessèche la sève vitale.

Voyez les montagnards, ceux surtout des régions froides et stériles, ou les hordes vagabondes dans leurs steppes arides, tous ces hommes, qui savent se soustraire à l'oppression, vivent plus ardents, plus vigoureux, plus impatients du joug que ces mous habitants des plaines fertiles, rivés au servage de la glèbe, courbés sous la main de fer de la tyrannie. De même, parmi tous les peuples jeunes, un gouvernement encore faible et naissant laisse à chaque individu plus de fermeté organique que chez ces nations décrépites, où le pouvoir fait depuis longtemps peser son fardeau, lequel s'aggrave par sa durée, en se concentrant encore entre un petit nombre de mains; aussi la démocratie, naturelle aux peuples nouveaux, tend à passer à l'aristocratie, et arrive, par la voie de l'oligarchie, à l'unité monarchique; celle-ci n'est pas exempte d'incliner parfois vers le despotisme, comme le prouvent les gouvernements asiatiques, et par le penchant essentiel à tout homme d'étendre son autorité sans limites. De là vient que l'état de barbarie maintient plus d'indépendance chez les hommes, leur attribue, comme au jeune âge, des caractères plus entiers, des tempéraments plus masculins, que l'état d'extrême civilisation, semblable à la caducité, et soumis

d'ordinaire au despotisme [1]. Cependant, ni la vie sauvage, qui, à force de liberté, tue sa liberté par la guerre de tous contre tous, ni la vie esclave, qui, par abus d'oppression, soulève la révolte et la licence, ne sont propres à maintenir longuement l'existence; elles n'offent ni sécurité ni bonheur.

De même que l'homme, durant l'enfance et la vieillesse, est plus exposé aux maladies et à la mort que pendant l'âge de la puberté et de la virilité, pareillement c'est dans les états intermédiaires, surtout entre la barbarie et l'excès d'une civilisation corrompue, que l'on doit obtenir ce développement normal dont la constitution humaine est susceptible; mais à mesure qu'on monte ou qu'on descend cette échelle sociale, dont le milieu seul est le plus salutaire, on subit les maux inhérents à l'un et à l'autre excès.

Il est dès lors facile de reconnaître quels genres d'affections morbides résulteront de chaque régime

[1] Benjamin Rush, médecin aux États-Unis, a vu que les Sauvages du nord de l'Amérique ne sèvrent leurs enfants qu'à l'âge de 2 ans; leurs filles ne sont nubiles qu'à 18 ou 20 ans; les hommes ne se marient qu'à 30 ans; il n'y a ni bossus, ni rachitiques parmi eux; les enfants nourris de viande n'ont ni maux de dents, ni vers. Les nosologistes comptent plus de six cents espèces d'affections nerveuses ou de symptômes nerveux, dont aucun n'est connu de ces peuples. S'ils ont moins de maladies que les hommes civilisés (et ils les acquièrent à mesure qu'ils se civilisent), toutefois elles sont chez eux plus violentes et plus funestes. La rigueur de leur existence procure aussi ses maux, car une vie si précaire et imprévoyante fait succéder à l'extrême abondance, avec une excessive voracité, des abstinences rigoureuses, ou d'affreuses disettes. Ces contrastes si nuisibles ébranlent les constitutions les plus robustes, et ruinent, avec des fatigues inouïes, une santé qui paraît de fer, si l'on peut le dire. (*Inquiries and observations onthe discases*, etc. Philadelph., 1789, in-8°.)

politique, en ayant égard aux classes de la société qui s'y trouvent le plus directement exposées. On reconnaîtra pareillement qu'un milieu dans les formes des gouvernements est plus favorable que les extrêmes, soit d'indépendance absolue, soit du despotisme, à la santé comme à la félicité politique. S'il est manifeste que dans les républiques les particuliers se trouvent grands, lorsque dans les monarchies tout le monde y est petit, excepté un seul, comme dit Montesquieu, le déploiement des facultés de l'organisme sera plus large, les fonctions vitales s'exécuteront mieux dans le premier état que dans le second. L'arbre des forêts, entier dans son essor, végète plus long-temps que l'arbre étêté de nos jardins.

Qu'il serait doux de vivre sous un gouvernement équitablement pondéré, qui, par un heureux mélange d'autorité et de liberté, tiendrait les rênes de la vie des peuples, en mesurerait avec une sage économie les recettes et les dépenses, sans tumulte et sans bouillonnement! Ainsi s'élaborerait dans une longue paix la félicité sociale, tout de même que ce gouvernement multiplierait, à l'aide d'une éducation salubre, les tempéraments équilibrés chez lesquels règnent l'égalité d'ame, la tempérance, la modération des passions, la simplicité, l'unité, garanties de l'ordre des fonctions organiques.

Car ces tempéraments émanent du régime civil et politique sous lequel les générations humaines se propagent. Retrouve-t-on chez les Romains autre chose aujourd'hui, sous l'empire sacerdotal, que des fièvres au lieu de ces germes d'une mâle énergie qui

florissaient sous la république des Scipion et des Caton ? Il appartient donc aux législateurs d'établir l'amour de la tempérance dans les habitudes de l'éducation nationale, afin de diminuer ces *péchés* qui s'incrustent dans l'organisme par les honteux débordements des mœurs, les penchants effrénés du plaisir et des richesses, toutes causes de dissipation nerveuse. En honorant le courage moral, la sagesse et la prudence, on porterait les générations à cette carrière de modération qui préserve des vices meurtriers. Ainsi les institutions âpres de Lycurgue moulèrent à Sparte de sublimes caractères [1]; les complexions mâles y étaient incontestablement plus fréquentes qu'à Sybaris ou Capoue. Ne voyons-nous pas l'Orient et l'Inde écrasés sous le double joug d'un atroce despotisme et de superstitions absurdes, ne donner le jour, malgré ces climats fertiles, qu'à des individus pâles, énervés et de courte vie ? tant ils se hâtent de la dévorer dans les plus abrutissantes jouissances !

Corollaires physiologiques de ce qui précède.

Il résulte de ces faits bien constatés : 1° que les mœurs les plus pures, fortifiant le pouvoir nerveux, procurent l'amour le plus ardent;

2° Que le sperme est alors plus riche en principes, ou en animalcules vivifiants;

3° Que ces principes émanant d'un appareil ner-

[1] Ainsi le roi Agésilas, à 80 ans, montrait encore la vigueur de la jeunesse, comme Caton le censeur à Rome, etc.

veux vigoureusement restauré et tendu de l'engendrant, sont d'autant plus capables d'opérer la fécondation, et de procurer la reproduction;

4° Que cette émanation du système nerveux, destinée à vivifier l'œuf humain (comme il arrive pour les autres espèces animales), constitue fortement le système nerveux de l'être engendré, le rend d'autant plus vivace et vigoureux, que l'engendrant est plus robuste et plus amoureux;

5° Qu'il en résulte ainsi des enfants doués d'énergie, de générosité, de facultés intellectuelles d'autant plus amples, qu'ils auront hérité d'un appareil nerveux bien élaboré, actif, et puissant;

6° Que les peuples, de même que les individus, fortifiés ainsi par des mœurs pures, jouissent d'une mâle santé, de longévité, et d'une capacité physique, morale et intellectuelle, bien supérieures à celles des nations ou des personnes énervées par la débauche et la corruption. Les peuples équinoxiaux, et particulièrement les Nègres lubriques, ont une vie fort courte, et qui ne passe guère soixante ans en Afrique;

7° Que les hommes éminents par leur esprit ou le génie, dans les sciences, les lettres, les arts, soit libéraux, soit industriels et mécaniques, représentent dans chaque nation le système nerveux cérébral, foyer de l'intelligence, pour chaque être vivant. D'où il suit que ces génies naissent plus fréquemment là où prédomine l'austérité des mœurs.

8° Que ces hommes de talents et de génie divers, exerçant nécessairement les facultés dont ils brillent, et qu'ils doivent à une puissante nature, ils

civilisent et éclairent leur nation, l'élèvent au faîte de la gloire, d'autant mieux qu'ils y exerceront une plus haute influence [1].

[1] Minerve se couvre de son égide contre les traits de l'Amour, disent les philosophes et les poètes; les Muses aussi sont chastes. La plupart des hommes de génie sont peu portés aux voluptés; au contraire, les individus les moins intelligents s'adonnent à la luxure comme les Crétins. Le Nègre est passionné en amour, les singes tombent dans une dégoûtante lubricité : ainsi, à mesure que les cerveaux se rétrécissent, la volupté grandit.

CHAPITRE IX.

Vicissitudes des états, et influence des progrès de la civilisation sur la santé et la durée de la vie.

Suite des considérations sur les révolutions anthropologiques.

La nature nous donne un empire sur elle, par le perfectionnement que nous imposons aux animaux, aux végétaux, et par l'emploi des minéraux, pour l'utilité de notre espèce, de telle manière qu'à l'aide de nos mains nous avons créé une nature factice dans le sein de la première. La terre désormais nous fut concédée en héritage. Doués du pouvoir de nous perfectionner, nous n'appartenons plus seulement à cette simple nature comme la plante ou l'animal rentrant dans leur condition primordiale.

Aussi l'homme social ne jouit pas seulement de sa vie individuelle, mais d'une vie générale qui parcourt ses phases, subit ses vicissitudes d'âges, offre ses maladies et ses convalescences, toutes choses qui font varier notre espèce et les générations soumises à cette influence puissante [1].

[1] La France, dit Roberston, d'après Hotman, Boulainvilliers, etc., fut presque une *démocratie nobiliaire* sous la première race de ses rois. Les hauts barons qui établirent la féodalité sous la seconde race, formèrent de la France une *aristocratie*, mais la puissance législative usurpée dès avant le XV[e] siècle par les rois de la troisième race, forma une *monarchie*; ainsi la liberté est ancienne parmi les Francs,

De là des développements progressifs et des décadences particulières aux états humains, tandis que les animaux, même les plus sociables, les castors, les abeilles, les fourmis, les termites, s'arrêtent à un point, pour recommencer sans cesse le même cercle d'opérations, sans espoir de franchir jamais le simple instinct qui les circonscrit et les dirige[1].

C'est que l'homme, ayant reçu plus que l'instinct, devient son propre arbitre et réagit sur soi-même. Or, si l'état le plus conforme à la nature d'un être consiste dans son type de perfection, quiconque saura le mieux amplifier toutes ses facultés et ses ressources aura le mieux accompli ses destinées, puisqu'il sera la plus noble, la plus capable, la plus élevée des créatures dans son espèce. Il s'ensuit que l'homme policé, instruit dans les sciences ou les arts, en même temps qu'il jouit de tous les avantages d'une bonne organisation, représente l'espèce dans son équilibre le plus parfait, tandis que le Sauvage ou le Barbare, quelque robuste qu'il puisse devenir par ses membres, reste manifestement mutilé dans ses facultés les plus essentielles. En effet, la nature nous ayant aussi fait don de l'intelligence, c'est manquer à notre destination que de ne pas la cultiver avec autant de soin qu'on en prend pour les forces du corps. On a dit avec raison que le Sau-

le despotisme est moderne. Par une révolution analogue à celle des âges d'un être vivant, l'organisation des états subit ses périodes d'enfance, de virilité, puis de décrépitude.

[1] Nous avons exposé ce sujet dans notre *Histoire des mœurs et de l'instinct des animaux*, etc. 2 vol. in-8°, Paris, 1821.

vage n'est encore, au moral, qu'un enfant robuste par rapport à l'homme policé qui est devenu adulte ou développé dans toute sa maturité. Car loin que la barbarie se rapproche de l'état naturel pour notre race, c'est manifestement sa dépravation intellectuelle. Plus on se rend parfait en toute chose, plus on approche de sa véritable essence.

L'animal sorti de la tutelle de l'instinct se déprave, l'homme qui se borne seulement au sien abjure une noble destinée qui lui promettait l'empire; il pèche contre l'auteur de son intelligence; ennemi de lui-même et en guerre avec la république universelle, dont il ne remplit pas les devoirs, il ne peut jouir de la plénitude de son bonheur, par l'incapacité volontaire, ou plutôt par l'éternelle minorité à laquelle il se condamne.

Il existe donc une impulsion qui soulève notre race, non-seulement au-dessus de tous les autres animaux, mais encore qui nous incite à développer graduellement nos facultés suivant certaines lois, pour l'intérêt du genre humain et la prospérité de ses sociétés. Soit qu'une divine providence la suscite dans nos ames par le secret désir d'un mieux-être, soit que nos besoins en promulguent chaque jour la nécessité, tous les peuples, dans le long cours des siècles, s'avancent plus ou moins rapidement, entraînés sur le char de la civilisation; les uns, montés jadis au plus haut comble des prospérités, sont tombés dans la décadence et un triste dépérissement, pour fleurir sans doute de nouveau sur la terre; d'autres sont ou retardataires, ou encore assis au seuil de ce brillant

édifice. Si le genre humain ne gravit point à pas égaux vers le faîte, nous ne pouvons nier toutefois son ascension générale en savoir et en industrie, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Un nouveau monde tout entier hérite de nos lumières ; la civilisation est transportée jusque sur les plages inconnues jadis de l'hémisphère austral ; l'Inde, la Chine, si long-temps stationnaires, communiquant avec l'Europe, deviennent plus ou moins tributaires de nos arts ; les affreux déserts de la Sibérie reçoivent des colons ou des exilés industrieux ; le continent de l'Afrique est, en tout sens aujourd'hui, pénétré plus ou moins profondément par de hardis voyageurs qui tentent d'y introduire la culture et les connaissances ; l'Europe enfin triomphe à la tête de la race humaine, réveille les nations assoupies dans le sommeil de l'ignorance ; elle étend ses bras envahisseurs ou conquérants sur toute la surface du globe, pour le policer et l'éclairer sur ses propres intérêts.

Quelle sera la destinée du genre humain dans les âges à venir, par l'ascendant inévitable de cette floraison intellectuelle, à laquelle tant de nations doivent déjà des fruits si abondants ? Nous lisons chaque jour de nouvelles pages de l'histoire du monde dans le grand livre de nos destins ; ses premiers feuillets ont été arrachés ou perdus dans le naufrage des temps, et ses derniers sont, si l'on peut le dire, *sous presse* encore entre les mains de la Providence ; mais malgré tant de rétrogradations et d'éclipses, les lumières de la civilisation jaillissent d'un astre divin qui parcourt invinci-

blement les phases de ses révolutions[1]. Essayons d'examiner leurs vicissitudes et d'en calculer les résultats sur notre existence.

ARTICLE PREMIER.

Les nations ne s'avancent que par ondulations successives, et les flots de l'opinion coulent rarement dans l'uniformité, excepté chez les peuples malheureusement organisés pour l'apathie, et comme garotés au pilori de la médiocrité. La Chine, presque seule, avec Siam et l'Indostan, offre cette honte à l'univers; peuples sans cesse pressurés ou écrasés

[1] L'homme qui régna pendant quatorze ans à la tête de la France était bien en état sans doute de juger des effets de ce grand renouvellement de l'Europe moderne.

« La révolution française, en dépit de toutes ses horreurs, dit Napoléon, à l'île Sainte-Hélène, n'en a pas moins été la vraie cause de la régénération de nos mœurs, comme les plus sales fumiers provoquent la plus noble végétation Toutefois, on pourra bien arrêter, comprimer le mouvement ascendant d'amélioration, mais non le détruire; car la moralité publique est du domaine spécial de la raison et des lumières; elle est leur résultat naturel, et l'on ne saurait faire rétrograder celles-ci. Pour reproduire les scandales et les turpitudes des temps passés, la consécration des doubles adultères, le libertinage de la régence et les débauches du règne qui a suivi, il faudrait reproduire aussi toutes les circonstances d'alors, ce qui est impossible; il faudrait ramener l'oisiveté absolue de la première classe, qui ne pouvait avoir d'autre occupation que les rapports licencieux des sexes; il faudrait détruire dans la classe moyenne ce ferment industriel qui agite aujourd'hui toutes les imaginations, agrandit toutes les idées, élève toutes les ames; il faudrait enfin replonger les dernières classes dans cet avilissement et cette dégradation qui les réduisait à n'être que de véritables bêtes de somme; or tout cela est désormais impossible. Les mœurs publiques sont donc en hausse, et l'on peut prédire qu'elles s'amélioreront partout le globe. » *Mémorial de Sainte-Hélène*, par M. de Las Cases. Paris, 1823, tom. 7, pag. 32-33.

par des conquérants, machines frêles et opiniâtres, qui aiment mieux abandonner la vie que leurs coutumes antiques, ou préfèrent de laisser couper leur tête plutôt que leurs cheveux; hommes qui mettent la morale dans leurs livres, et une lâche corruption dans leurs actions. Ces nations surannées réduites par leur caducité à cette consomption intellectuelle, ne se soutiennent qu'à l'aide du régime de leurs habitudes; elles ne seront désormais rajeunies que par d'autres lois religieuses de Mahomet, de Bouddha, etc., qui s'y infiltrent insensiblement.

Les mouvements imprimés aux peuples commencent d'abord par la surface, tandis que le fond est tranquille; ainsi le vent favorable de l'industrie ou de la civilisation agite surtout les zônes supérieures des sociétés, les classes plus riches et plus éclairées; car tout changement régulier s'opère du sommet de l'état, en descendant vers sa base, qui est le peuple. Au contraire, les révolutions, par des ébranlements tumultueux, soulèvent une fange populaire, impure, qu'elles lancent tout-à-coup au faîte, en même temps qu'elles précipitent les rangs les plus élevés aux profondeurs des abîmes.

Or, quelle que soit l'impulsion communiquée par les chefs des peuples, ou suscitée par l'élasticité dominante des masses inférieures, il est une limite où cesse son élévation, comme un terme où s'arrête son abaissement; les balancements deviennent égaux et proportionnels, pour l'ordinaire en sens opposés. Quels peuples féconds en éclatantes vertus ne se montrent aussi les plus féconds en grands attentats, contre-coup des premières? Quoi de plus

sublime au monde que ces anciens Grecs et Romains, au temps de leur splendeur? et de plus horrible ou de plus vil que ces mêmes peuples, à la décadence du Bas-Empire? Comparez la Rome de Scipion à celle de Néron, Athènes sous Périclès, et Constantinople sous l'empereur Murtzufle; c'est un reflux après la plus haute marée. Dans les longues périodes de l'histoire, il se manifeste des convulsions correspondantes, des exaltations et des chûtes pareilles durant le cours de la vie des nations. Les fluctuations rivales des idées, dans nos âges modernes, prouvent les évolutions forcées des opinions tour-à-tour dominantes; elles eurent pour complice jusqu'à la sagesse même, qui se sépare à peine des séductions de son siècle; or, la santé nationale a toujours suivi ces balancements successifs.

Il semble donc que tout doive recommencer dans l'ordre social, puisque tous les mouvements des êtres animés, même leurs maladies, étant aussi ceux de rotation, ils ramènent la même chaîne de circonstances. Dans ce vaste cercle des choses humaines, les familles, comme les empires, s'évertuent pour s'agrandir, deviennent puissants et riches; ensuite on abuse, on tombe en décadence, on rentre sous sa langueur originelle, et l'on recommence l'orbe des destinées. Notre race éprouve ses tempêtes et ses naufrages non moins que l'Océan; et, toutefois à considérer la série des événements divers qui l'ont travaillée, depuis les époques les plus reculées de son histoire jusqu'aux âges actuels, on reconnaîtra par quelles vicissitudes le genre humain a subi une lente et laborieuse maturité. Aussi, depuis le fé-

tichisme le plus grossier, il s'est élevé jusqu'à l'idée d'un Dieu suprême et unique; la splendeur du Créateur révélée à sa plus noble créature; les diverses formes de barbarie essayées, usées, ont été converties en des gouvernements plus réguliers; le monstrueux droit d'esclavage et des guerres d'extermination s'est adouci sous la loi de l'évangile; les sacrifices humains ont cessé sur les autels sacriléges du paganisme; des découvertes inouïes électrisent chaque jour les nations; après la boussole et la poudre à canon, est venue l'imprimerie, flambeau multiplicateur de toutes nos lumières intellectuelles; les machines à vapeur, la vaccine, et tant d'autres inventions, encore toutes ardentes de nouveauté, ont retrempé notre race, déployé l'industrie; de nouveaux peuples émancipés, de nouvelles bases politiques fondées, impriment à la masse la plus éclairée des nations un ferment de vie inconnu de toute l'antiquité. Quelle nouvelle aurore commence à resplendir sur les sociétés humaines! Aujourd'hui, le globe défriché et silloné en tout sens, de nombreuses colonies tentées, mille végétaux et animaux utiles transportés, acclimatés en d'autres régions, enrichissent chaque nation des bienfaits des plus opulentes de la terre; car l'habitant polaire s'enivre avec délices des productions de la zône torride; un fertile échange des produits, des arts et des manufactures apporte à des Sauvages ignorés au fond de leurs solitudes, les tributs de notre industrie, en retour des trésors d'une nature inculte et féconde.

Et ces brillants concours de la civilisation sont dus principalement aux mélanges des peuples, à des

transactions commerciales qui partout disséminèrent d'utiles productions avec les connaissances. Depuis l'époque où les Phéniciens promenèrent sur tous les rivages de la Méditerranée l'usage des lettres avec leur industrie, jusqu'au temps de la découverte de l'Amérique, et du passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, les peuples n'avaient acquis de nouvelles lumières et de nouvelles productions que par les conquêtes d'Alexandre, et par celles des Romains, des Arabes, qui mirent en contact l'Europe avec l'Orient et les Indes. Au contraire, les irruptions des hordes du Nord avaient éteint les sciences et renversé la civilisation dans l'épaisse nuit de la barbarie. Cependant ces Barbares puisèrent dans l'Europe australe les premiers éléments de leur instruction, comme les Tartares se sont civilisés en conquérant la Chine, et ont retrempé par des vertus guerrières ces peuples amollis dans un excès de politesse sociale.

Il en résulte donc toujours que par les mélanges ou les correspondances des nations entre elles, il se forme un composé plus ou moins salutaire de toutes les connaissances, comme des qualités qui distinguent chacune d'elles, en sorte que la somme des biens avec celle des maux est centuplée. Alors des maladies se répandent simultanément ou se transmettent sur toute la face du globe, comme la variole, la syphilis, qui s'adoucissent en se délayant en de si grandes masses de peuples; il en sera de même pour la plupart des contagions, la peste, les typhus; mais par la même cause, nous voyons disséminer en tous lieux, la pomme de

terre, le maïs, la vigne, le riz, le froment, le coton, la soie, le sucre, les aromates, les médicaments, l'or, enfin tous les produits de la nature et de l'art, pour en faire profiter par échange les populations les plus étrangères. Alors s'agrandit le champ de l'intelligence; alors, participant à toutes les richesses du globe, l'individu, devient un être multiple et puissant; l'Européen, qui s'empare avec ardeur de tous les objets dont jouissent tant d'autres peuples, est aussi le plus éclairé, le plus civilisé, tandis que les tribus confinées dans leurs solitudes sauvages ne connaissent ni la nature, ni elles-mêmes; ne se comparant à rien, elles se croient tout, dans leur sot orgueil, et se fanent sans éclat, sans perfectionnement sur ce globe; ne communiquant rien, elles ne reçoivent rien; cette vie fade, monotone, est plutôt une extinction qu'une existence.

Toutefois, il s'agit moins d'envisager ici les avantages dus à telle on telle forme de civilisation, que le concours universel de ce grand corps du genre humain dont nous sommes membres. Quels que soient les succès des nations de l'Europe moderne surtout, et de ses colonies, combien de pas encore à faire vers le bonheur ! Si l'on sépare un petit nombre d'hommes éclairés, combien de cultes profanateurs, d'opinions dégradantes de la divinité professées par la masse des peuples, combien d'apôtres des superstitions, d'artisans d'imposture et de servitude ligués pour partager l'empire avec les tyrans de la terre ! et par rapport aux gouvernements, ôtez l'Europe et ses diverses émanations dans

les deux mondes, auxquelles l'héritage de la politesse sociale a été transmis, le reste du globe n'est-il pas réduit à un état politique plus ou moins abject, indigne de la justice et de la raison, incapable de rendre saine et éclairée la race humaine, même sous ces empires si vantés de l'Asie orientale, tels que la Chine et le Japon, et bien moins encore sous l'atroce administration des nababs de l'Inde, des sophis de Perse, des padishahs de Turquie, des miramolins de Maroc, et de tant de misérables hordes barbares d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, des îles australes, chez lesquelles la guerre et les brigandages sont les moindres calamités?

Autour des deux pôles des institutions humaines, la religion et le gouvernement, viennent se classer tous les degrés des rangs sociaux : serait-ce dans la fortune, dans l'instruction, qui n'appartiennent qu'au petit nombre des ordres supérieurs, qu'il faudrait placer la félicité? Alors, combien peu d'heureux sur la terre! Que de millions d'infortunés condamnés par le sort à ramper dans l'affliction et croupir dans l'ignorance! La santé, la vie, sont-elles égales pour les uns et les autres?

Sans doute, il est d'autres plaisirs, de pures jouissances, à la portée de toutes les créatures, et dont la bienfaisante nature, n'a voulu déshériter ni le Nègre, ni le Lapon; ainsi, indépendamment des voluptés du corps, il en est que le cœur se plaît à goûter dans l'innocence, telles que les douces affections de la parenté, les charmes de l'amitié, des vertus domestiques ou de la famille, précieux apanage de l'humanité, qui l'attache à l'existence,

par ses sympathies et ses amours, qui confond les ames dans des délices également partagées.

Tel est le lot réservé à notre race, pour la faire multiplier dans l'union sociale, en dédommagement de toutes les misères qui viennent fondre elle. Aussi, l'homme est, de tous les animaux, le plus heureux, quand il cherche sa félicité dans lui seul, et le plus déplorable par tant de maladies qui l'assaillissent au dehors, lorsqu'il attache trop de prix aux biens extérieurs.

Il serait impossible d'évaluer le bien-être progressif de notre espèce chez toutes les nations du globe; il suffit de constater la salubrité que la civilisation moderne a pu développer parmi nous. Il est constant, d'après les documents officiels publiés chaque année en France et en d'autres contrées de l'Europe, comme dans les États Unis d'Amérique, que la vie moyenne s'est agrandie. La table de mortalité dressée par M. Duvillard, pour les années antérieures à la révolution française, ne donnait pour la durée moyenne de l'existence, alors que 28 ans 3/4. Les tables de la population actuelle, fondées sur les recensements officiels du ministère de l'intérieur, donnent 31 ans 3/5es; c'est-à-dire que la vie générale de la nation française est prolongée, pour chaque individu, d'à peu près trois années. La cause en est attribuée à la vaccine, à l'aisance générale qui résulte d'une répartition moins inégale des fortunes, et de l'extension de l'industrie manufacturière, et du commerce.

Cet effet, loin d'être particulier à la France,

à l'Angleterre, s'étend à plusieurs autres états, et spécialement à ceux qui vivent sous des cultes protestants (calviniste et luthérien). Il existe manifestement plus de santé dans le régime des réformés que sous le catholicisme, parce qu'il y a moins de pratiques d'abstinences, moins de célibataires, et en tout des mœurs civiles et religieuses plus pures, plus voisines de la liberté ou de l'ordre naturel.

De même, dans les opinions politiques qui divisent les esprits en Europe, celles qui tendent vers la démocratie et rendent les caractères plus indépendants, comme parmi les classes inférieures et moyennes de la société (les whigs, les libéraux, etc.), comme aussi le protestantisme, le jansénisme, etc., repoussant l'asservissement, augmentent les puissances de la vie au physique, de même qu'au moral. C'est parce que ces opinions favorisent aussi le développement de la civilisation, et accroissent par l'industrie le bien-être individuel; tout de même, cette aisance sociale entretient et suscite l'amour de l'indépendance ou de l'affranchissement. Au contraire, les opinions de l'*ultramontanisme* et de l'*absolutisme* (celles qui élèvent l'autorité souveraine du pape ou du prince, en n'accordant aucun droit légal aux sujets, sinon par le bon plaisir du souverain) : ces opinions répandues surtout dans les classes dominatrices, riches, oisives, propagent au contraire les habitudes d'oppression, de contrainte, de servilité, favorisent le célibat, l'isolement, les voluptés, qui diminuent l'énergie et la liberté des fonc-

tions vitales; c'est pourquoi, ni l'Espagne, ni l'Italie, n'offrent, indépendamment de leur climat, des hommes aussi vivaces, aussi robustes, par la constitution et l'activité des facultés organiques, que les hommes des contrées septentrionales, gouvernés par des dogmes moins exclusifs, et élevés dans des mœurs plus pures ou plus régulières.

L'esprit commercial, agrandi en Europe depuis le moyen âge, soit parmi les républiques de l'Italie, qu'il avait enrichies, soit dans la confédération des villes anséatiques d'Allemagne, fut considéré jadis comme une source de corruption des mœurs, et un affaiblissement de caractère qui spécule sur tout d'après de sordides intérêts, et marchande jusqu'à la vertu même. Tel fut le sentiment de Platon, des Romains, de Montesquieu, parce que le négoce, en effet, diminue l'ardeur guerrière et les passions féroces des peuples conquérants.

Mais, au contraire, le génie belliqueux n'apporte que le despotisme et l'esclavage, si ennemis du bien-être social, tandis que partout le génie de l'industrie, des manufactures et du commerce, engendre nécessairement la liberté, les gouvernements républicains, police et civilise la grande famille du genre humain, par mille rapports mutuels d'échanges. N'est-il pas manifeste que les Tyriens, les Carthaginois, les Grecs, par leurs colonies et leur navigation, répandirent parmi tous les riverains de la mer Méditerranée des lois plus humaines, avec l'usage des lettres et les bienfaits des sciences?

Et dans les âges plus modernes, Florence, Ve-

nise, Gênes, la Hollande, l'Angleterre, Genève, la Suisse, etc., n'ont-elles pas présenté des hommes énergiques par leurs travaux, leurs lumières, leurs arts? n'ont-elles pas été d'heureux foyers de la civilisation ou de la liberté? La vie de leurs concitoyens a-t-elle été plus courte ou plus infortunée, au milieu de tous les secours enfantés par l'industrie sociale? De simples négociants bataves jouissaient des agréments de la vie, tandis que de hauts barons, dans leurs châteaux forts, achetaient à grand prix ces avantages qu'une férocité soldatesque exilait de leurs terres. Aussi les nations continentales isolées, sans échanges, végètent en barbares guerroyeurs, comme on les trouve encore dans le cœur de l'Afrique, de l'Amérique et de la Haute-Asie. Sont-ils plus satisfaits de leur dénuement misérable, lorsque d'autres profitent de tous les prodiges du luxe, de la politesse, des beaux-arts, qui charment et embellissent l'existence, ou la défendent contre les rigueurs d'une nature inculte et marâtre? Qui peut mettre en parallèle un Caffre ou un Topinambou, anthropophages et belliqueux, avec un riche manufacturier, un brillant capitaliste de Londres ou de Paris, pour la félicité, et même la santé, la longue vie?

Cet esprit d'amélioration sociale s'est développé en Europe depuis la renaissance des lumières et l'établissement du protestantisme, alors que la féodalité commençait à s'éteindre, soit après l'affranchissement des communes sous Louis-le-Gros, soit par l'ascendant de l'autorité royale sous Louis XI. La destruction de la servitude de la glèbe, opérée

successivement jusque sous le cardinal de Richelieu; la liberté des provinces unies de la Hollande conquise et reconnue, la révolution anglaise consolidée comme celle des États-Unis d'Amérique, et la française, ont secoué toutes les fortunes et équilibré davantage toutes les conditions sociales.

Dès lors a cessé le mépris du travail [1], l'oisiveté n'a plus été un titre de noblesse comme autrefois. Aucune profession ne fut désormais notée d'infamie, comme étant un métier bas et vil d'artisans. L'esprit d'égalité a fait irruption dans toutes les classes inférieures. Les manufactures et le négoce ont conquis des richesses qui les élèvent au niveau des hauts rangs, et par elles des états inférieurs ont pesé dans la balance de l'Europe autant que les vieilles monarchies. Ces sauvages habitants des îles Cassitérides sont devenus, par cette industrieuse activité, les citoyens de l'empire britannique, dont les bras puissants enlacent aujourd'hui l'univers; tandis que l'orgueil espagnol, dédaignant les arts pour une vaine opinion de noblesse, est tombé dans la misère et la dépopulation.

Aussi le genre de vie physique des Européens a changé insensiblement depuis plus de trois siècles; des nourritures nouvelles, de meilleurs tissus pour se vêtir, ou se soustraire plus commodément aux

[1] Les Chinois, dont la population est toujours si florissante, malgré leur gouvernement despotique, tiennent pour maxime, que « *s'il y a un homme qui ne travaille point, il s'en trouve nécessairement un autre qui manque de nourriture; si une famille reste oisive, il en existe une autre qui n'a point de vêtement.* » Si l'état social pâtit dans l'un de ses membres, le tout doit s'en ressentir.

intempéries de l'atmosphère, etc., tout a subi de profondes modifications. Qui contesterait leur influence sur la santé et les maladies modernes, comparées à celle de nos ancêtres? Ainsi la pomme de terre et le maïs, heureux présents de l'Amérique, ont augmenté la quantité des nourritures farineuses, ou les ont en partie substituées à l'usage des chairs corruptibles que prenaient si copieusement les anciens, sur leur sol inculte, comme on le sait, d'après les festins des Barbares.

L'extension de la pêche du hareng, de la morue, joint à l'art des salaisons, a répandu, jusque dans la cabane du pauvre, au milieu des continents, les habitants des gouffres de l'Océan, tandis qu'autrefois, les seuls riverains des mers ou des grands lacs vivaient de poisson.

Le sucre est devenu d'un usage populaire et salubre depuis l'établissement des Européens en Amérique et en Asie; l'habitude du café, celle du thé, boissons excitantes si fréquentes parmi les nations septentrionales, sont aussi modernes que celle du cacao ou du chocolat dans l'Europe australe.

L'emploi des eaux-de-vie et liqueurs était tout-à-fait ignoré des anciens, puisque la distillation des spiritueux ne remonte que vers le XII[e] siècle. Les épiceries, apportées par le commerce et répandues partout, ont aussi modifié l'art culinaire, et rendu le régime moderne plus stimulant, plus inflammatoire. Si l'on joint l'art de la fermentation panaire, qui substitue un pain léger, de digestion facile, à la lourde galette azyme (ou sans levain), aux pâtes dont on se farcissait les intestins, on

jugera combien ce changement de nourriture, seul, a modifié les complexions des modernes comparés aux anciens. L'exercice des fonctions intellectuelles, lui-même, en est devenu plus facile et plus général.

Nous pourrions ajouter encore des remarques sur l'emploi du tabac, herbe narcotique, âcre, dont la fortune prodigieuse sur tout le globe en si peu de temps, a rendu les peuples tributaires aujourd'hui, et qui excite des excrétions muqueuses et salivaires inusitées dans l'antiquité.

Il semblerait d'abord que les moyens de se garantir des injures de l'air soient restés à peu près les mêmes; cependant la seule invention des parapluies a diminué les affections résultantes des vêtements mouillés : les voitures fermées; les appartements plus petits et mieux clos; la facilité actuelle de changer de linge, d'habits, de chaussures, les soins de propreté, de salubrité dans les villes surtout, ont certainement accru les chances de la longévité et du bien-être dans nos siècles.

L'agriculture, qui sut améliorer plusieurs fruits ou s'enrichir des productions de tant d'autres climats, nous communique ainsi tout ce qu'il y a de délicieux parmi les diverses régions de la terre. Si les Européens ont aujourd'hui besoin de presque toutes choses pour subsister, s'ils se contentent à moins de frais que leurs aïeux dans les forêts des Gaules ou de la Germanie, sans doute ils sont aussi plus laborieux; mais jouissent-ils, comme on l'a dit, d'une moindre somme de bonheur qu'autrefois?

La réponse est dans les résultats comparatifs de ces genres de vie antique et moderne.

ARTICLE II.

Écoutons les médecins partisans des anciennes habitudes ou des mœurs de nos aïeux.

Jadis une éducation simple, ignorante, fidèle aux sentiments religieux, entretenait la fraîcheur d'une longue jeunesse dans l'organisme. On voyait croître dans la chasteté et la pudeur de l'innocence des corps robustes, mâles, nourris fortement, et par là inaccessibles aux maux de nerfs, aux dyspepsies de l'estomac. Une naïve et franche bonhommie régnait parmi les peuples d'alors; on voyait de nobles paladins, étincelants sous d'épaisses cuirasses, manier, sur leurs palefrois, avec autant de vigueur que d'adresse, d'énormes estramaçons, qu'à peine les hommes d'aujourd'hui soulèvent de leurs deux mains. Rien ne surpassait leur bouillant courage dans le feu des batailles. Des carrousels, de brillants tournois exerçaient, sous les yeux des dames, leurs membres nerveux et velus; des mets simples, des chairs abondantes couvraient les tables, et une gaîté cordiale présidait, avec un vin généreux, aux festins. On ne connaissait ni les raffinements modernes d'un régime irritant avec ces épices brûlantes, ces spiritueux incendiaires, le café, le punch et tout ce qui enflamme les intestins aujourd'hui; un amour vertueux dans ses jouissances n'efféminait ni les corps ni les ames. Il n'y avait ni besoins factices, ni superfluités énervantes de mollesse et d'oisiveté. La société n'était pas frivole et voluptueuse; car les corps

endurcis par des travaux guerriers ou champêtres, au grand air, par la chasse et les voyages, repoussaient cette foule d'affections nerveuses, catharrales, asthéniques, qui minent nos organes débiles, nos membres grèles, émaciés dans des voluptés prématurées, et agacent notre sensibilité par mille excitations funestes. D'où vous arrivent tant de gastro-entérites, d'irritations chroniques du foie, du cœur, de la région abdominale, de l'encéphale, sinon de sources morales, de cette débilitation attisée par la moderne civilisation ? Plus l'esprit et l'appareil nerveux ont gagné en activité, en développement, plus le corps a dégénéré et transmis cette dégradation originelle à ses descendants abâtardis. Désormais la vigueur des membres est méprisée comme un témoignage de grossièreté rustique, bonne tout au plus pour d'épais artisans, des forts de halle et des laboureurs. On ne fait plus cas que de la culture de l'esprit, de la finesse des sens, de la délicatesse du goût ; plus les femmes sont langoureuses et sensibles, plus elles paraissent charmantes ; aussi ne produisent-elles alors que des avortons doués d'une excessive susceptibilité nerveuse, décelant leur impuissance ? Dans leur esprit étroit, pusillanime par sa précocité, dans leurs muscles chétifs, ils subissent l'apauvrissement que leur léguèrent leurs parents :

Invalidique patrum referunt jejunia nati.

VIRGIL., *Georg.* 3.

Notre moderne population ne montre-t-elle pas une racaille rabougrie, souffreteuse, fébricitante

et de courte vie, parce que les commodités de l'existence actuelle conservent, à la vérité, grand nombre d'êtres frêles, valétudinaires et difformes, que l'antique rudesse n'eût pas pu sauver (pour leur bonheur sans doute); mais ces siècles, taxés par nous de barbarie, nous défient pour la force et l'énergie[1]. Les habitudes casanières de tant d'ouvriers étouffés dans vos manufactures, vos ateliers, vos usines, dans les villes d'industrie, à Lyon, à Rouen, Saint-Quentin, comme à Manchester, Birmingham, Liverpool, etc., ne produisent-elles pas des êtres viciés par le rachitisme, les scrofules, les déviations de la colonne vertébrale (chez les *canuts*), des individus exténués, des femmelettes inertes, cachectiques, affaissées d'aménorrhées, de flux séreux, etc., faute de la respiration au

[1] « La force d'ame, le sentiment de sa dignité personnelle, la » bravoure dans les entreprises et l'opiniâtreté dans l'exécution, le » mépris des dangers et de la mort sont des vertus caractéristiques » des nations qui ne sont pas encore civilisées, dit Robertson, dans » son *Histoire de l'Amérique*. Tels se sont montrés les Sauvages du » Nouveau-Monde aux premiers explorateurs; tels furent les Bar» bares qui vinrent fondre sur l'empire romain. » « Les peuples » policés, dit Ammien Marcellin, aiment le repos et la tranquillité. » Les Huns se plaisent dans les combats et les dangers; c'est pour » eux un bonheur de périr les armes à la main, et une infamie de » mourir de vieillesse ou de maladie. Ils se glorifient du nombre des » ennemis qu'ils ont tués, et le plus brillant ornement de la vic» toire, c'est d'attacher aux harnais de leurs chevaux la chevelure » de ceux qui sont tombés sous leurs coups. » (*Histor.*, lib. XXXI,)

De même, au rapport de Procope, les Goths disaient: « Les sciences » tendent à corrompre, énerver, avilir les ames. Celui qui s'est ac» coutumé à trembler sous la férule d'un pédagogue, osera-t-il jamais » regarder de sang-froid une lance ou une épée? » (*De bello Gothico*, lib. I.) Aussi ne voulaient-ils pas permettre qu'on donnât à

grand air et de la liberté; le travail champêtre, salubre et vivificateur, rend la constitution solide et brune, ardente sous les rayons du soleil. Partout, dans nos cités, les demeures, rapetissées à notre exiguité, au lieu des vastes appartements de nos robustes ancêtres, ressemblent à des serres étouffantes, dans lesquelles on réchauffe artificiellement notre frêle existence, à la manière des plantes exotiques. Nos modernes y deviennent étiolés, ou phthisiques, catharreux, et transmettent à leur pâle lignée un déplorable héritage de langueur et de mort.

Tel est le fruit de votre civilisation éclatante du luxe et de l'or des deux Indes; tels sont les profits miraculeux des arts, des lettres et des sciences, au milieu de leurs prestiges qui enflamment toutes les imaginations, qui font sortir chaque individu de sa sphère, qui suscitent, avec la licence de penser et d'écrire, tant de passions

leurs enfants aucune espèce d'instruction. Ils attribuaient à l'amour des lettres l'extrême corruption des mœurs des Romains. (Luitprand, *Legationes*; dans Muratori, *scriptores italici*, tom. 2, part. 1, p. 481.) Cette opinion sur l'énervation causée par les lettres et les sciences a été partagée par les anciens Romains, dans leur conquête de la Grèce, et par Caton le censeur; par les Latins, conquérants du Bas-Empire; par les Français, sous Charles VIII, envahissant l'Italie, etc. On sait que Montaigne, J.-J. Rousseau, etc., l'ont adoptée.

Il est manifeste que le système musculaire se fortifie extrêmement par les exercices d'une vie chasseresse et belliqueuse, au grand air, surtout dans les terrains froids, montagneux, stériles, et qu'il en naît des habitudes d'indépendance, de courage et d'une noble fierté de caractère. Personne n'ignore combien la santé, l'appétit, l'alacrité des fonctions du corps en reçoivent d'énergie, et combien la longévité, exempte de maladies, se prolonge par ces moyens.

folles, de sensualités, d'ambitions extravagantes et de splendeurs fausses, destructives de la raison comme de la force du sang !...

Mais on peut même vous combattre par vos propres armes. La servitude, dites-vous, accourcit l'existence, puisqu'elle rend malheureux, et prive de cette aisance que possèdent les classes libres ou fortunées. Expliquez-nous cependant pourquoi, dans les États-Unis d'Amérique septentrionale, les Nègres qu'on y a restitués à la liberté succombent en plus grande proportion que les Nègres demeurés dans l'esclavage [1]. Ainsi tandis qu'il périt à Baltimore, par année, un Nègre *libre* sur 32 également indépendants, on ne perd qu'un Nègre *esclave* sur 77 3/5 esclaves. Les blancs eux-mêmes, ces citoyens si libres, meurent en plus grande proportion aux États-Unis et ailleurs, que ces esclaves représentés comme si malheureux. La servitude n'est donc pas si contraire à la longévité ni au bonheur individuel que le prétendent les fauteurs de la licence et de l'anarchie. Au contraire, le serf de Russie, comme le nègre captif, n'ont aucun souci pour leur subsistance, ils mangent tranquillement; le maître doit les nourrir pour en tirer des services; ils dorment dans un parfait repos, lorsque leur ouvrage est terminé. Joyeux, ils chantent leurs amours, aussitôt qu'ils jouissent de quelque relâche [2]. Accoutumés à cette sujétion, ils ne désirent

[1] *Medical statisticks*, etc., *in New-Yorck*, *Philadelphia*, *Baltimore and Boston*, by Nath. Niles, and John D. Russ, D. M. New-Yorck, 1827, in-8°.

[2] « Je remarquai, dit Clapperton (*Voyage en Afrique*, etc.,

point d'en sortir, car s'ils étaient affranchis, la subsistance et la vie, devenant à leur charge, exigeraient mille soins, mille inquiétudes pour leur avenir et celui de leur famille. Loin de là, n'ayant ni le besoin, ni la fatigue de penser à rien, ils sont satisfaits de leur sort assuré; leur maître n'a d'intérêt qu'à les multiplier, et jamais à les faire mourir. Combien d'esclaves ont refusé sagement ce don empoisonné d'une liberté que leur offrait un maître au prix d'un léger sacrifice; ce qui n'était que les mettre à la porte d'une maison et coucher dans la rue! Et ne subsistons-nous pas tous dans la société au moyen d'une servitude universelle, tandis que nous tomberions par l'entière indépendance dans l'état de barbarie du Sauvage parmi ses forêts? Oui, c'est le maître qui se trouve surtout chargé de l'esclave: celui-ci vit insouciant; puisqu'il ne répond de rien; sauf l'accident d'obéir, il est aussi heureux que le permet sa nature, à laquelle, d'ailleurs, il ne refuse rien, tandis que le citoyen reste toujours contraint en présence de la considération sociale, et accablé des sollicitudes de sa fortune. On périt donc aussi par excès de civilisation et de liberté.

» Paris, 1826, in-8°, tom. 3, p. 35), que les esclaves paraissaient
» toujours plus heureux que leur maître, soit par suite de la dis-
» position de leur esprit, soit parce que l'esclavage est ici (dans
» l'Afrique centrale) une chose fort ordinaire. Les femmes surtout
» chantaient avec beaucoup de gaîté, tout en faisant leur ouvrage. Ils
» sont esclaves de naissance, ou comme prisonniers de guerre. »

ARTICLE III.

Nous n'avons point affaibli les reproches, parce que nous ne créons point un système; nous nous enquérons de la vérité.

Il est facile de résoudre ces objections : et d'abord, celle qui concerne la plus grande longévité relative des Nègres esclaves sur celle des Nègres libres aux États-Unis d'Amérique a été expliquée par les auteurs eux-mêmes qui l'ont fait connaître dans des documents certains. En effet, les Nègres libres aux États-Unis sont la plupart très pauvres, faute de travail assuré qui leur fournisse une subsistance régulière : abandonnés partout, ils végètent misérablement dans la disette où les place leur imprévoyance naturelle, puis ils se plongent dans de funestes débauches quand l'occasion ou la fortune se présente. Ils succombent donc, en hiver surtout, encore plus que les blancs, mieux instruits à jouir des biens de la liberté. Les Nègres captifs, au contraire, sont empêchés par leurs maîtres de s'abandonner à la crapule, et à toutes les ruineuses intempérances; leur nourriture est régulièrement distribuée, et depuis que la traite n'est plus permise, les possesseurs de Nègres ont un plus grand intérêt à conserver leur bétail humain.

Mais l'esclavage est toujours par sa nature si malfaisant pour la longévité, qu'en moins de vingt ans, toute la population nègre des colonies des Antilles était renouvelée, bien qu'on n'importât d'Afrique pour l'ordinaire, que des individus ro-

bustes; de même le servage de la glèbe, soit dans le moyen âge, soit de nos jours encore dans plusieurs empires du nord de l'Europe, malgré ses adoucissements actuels, ne saurait attribuer comme dans nos états libres, aux individus d'égales chances de félicité sociale, ni les bienfaits de la vie que procure la civilisation.

On peut sans doute embellir le tableau des grandeurs qui ne sont plus, et à la manière des débris d'un vieil âge, *laudatores temporis acti*, retracer de vives peintures des vertus antiques, comme si, depuis le siècle d'Horace, le genre humain, empirant sans cesse, ne savait plus produire que des générations corrompues, et comme si nous étions désormais l'égoût, le cloaque de tous les vices; les siècles futurs nous vengeront apparemment à notre tour aux dépens de leurs descendants.

Cependant, demandons à ces admirateurs de l'état barbare s'ils prétendent approuver la férocité, les massacres guerriers des Huns et des Vandales, dont ils citent avec emphase le courage, la vigueur indomptée et toutes les vaillances, ou l'anthropophagie chez les Hurons, les Algonquins et tant d'autres sauvages triomphant dans l'indépendance? N'est-il pas nécessaire que quiconque ne cultive point la terre soit forcé de la ravager? qu'on s'habitue aux privations et aux misères, puisqu'on les préfère à se construire des maisons, à ensemencer des champs, à se soustraire aux injures de l'atmosphère? Est-ce la destinée de l'homme de déchirer son semblable, de

le dévorer, par besoin ou par vengeance? Il est beau, dites-vous, de braver la mort, les douleurs du corps par la constance de l'ame, de s'endurcir la peau, les muscles, pour acquérir toute l'énergie dont nous sommes susceptibles, soit dans les combats, soit parmi les déserts, sous toute la rigueur des saisons.

Nous pensons, au contraire, qu'il est plus salutaire, plus conforme à notre humanité de les éviter, par l'industrie sociale à laquelle nous fûmes appelés. Souffrir est honorable sans doute, mais quand on peut s'en affranchir, n'est-ce pas folie? Supporter l'abstinence, les intempéries des cieux, fortifie les corps robustes et détruit les faibles; mais à quoi bon faire de la vie humaine un continuel supplice? Certes, ce n'est la voie ni du bonheur ni celle de la santé. Être forcé de jeûner, ce n'est pas avoir de la sobriété, car le sauvage mange énormément quand il rencontre une proie abondante; être contraint de périr ou de vaincre n'est pas héroïsme, mais nécessité chez les peuples barbares, pour subsister. Ils trouvent la guerre et le carnage plus facile que la longue culture des champs. Rendez opulents au milieu des délices ces Curius, ces Pisons si sobres de Rome républicaine, et nous les verrons les esclaves les plus corrompus sous les Néron et les Domitien.

Si tout n'est point parfait dans la civilisation moderne, tout fut-il exempt d'inconvénients et de blâme parmi les anciens? En quoi donc était utile cette ignoble éducation de leur jeunesse, avilie par les châtiments humiliants des verges et du fouet?

Vous vantez l'épaisse rudesse des muscles, les larges ingurgitations, les travaux violents du corps, tous au détriment de l'intelligence, tous soutiens de la brutalité, d'une grossière barbarie encroûtée encore de superstitions. Osez le nier, lorsque mille preuves attestent le fanatisme et la dure tyrannie des classes privilégiées jadis sur la société. Les vices étaient autres et non pas moindres dans les donjons de hauts barons, comme sous les chaumières du serf misérable. La férocité des seigneurs, l'abjection des inférieurs ne furent jamais des garanties de la santé et du bonheur. On peut vivre âprement, on peut endurcir ses membres contre l'intempérie des saisons, se gorger d'aliments insalubres, se montrer inexorable, engendrer une postérité vigoureuse, déployer les qualités d'un Hercule, sans avoir un mérite de beaucoup supérieur à celui d'un bon cheval. Ce n'est pas dans le corps seul que gît tout l'homme; adorateurs des vieux usages, montrez-nous comment en sacrifiant les filles et les cadets aux aînés, les classes inférieures s'épuisaient pour les excès des supérieures; comment la paresse et l'ignorance réunies forçaient à se passer des bienfaits ou même d'objets indipensables de la société. Appelez-vous vertu, le défaut d'industrie ou l'ineptie résignés à se priver de ces biens? Le Sauvage surpasse encore les champions de ces âges barbares, si la dureté, la force, l'impassibilité aux douleurs fait la gloire de notre race. Et toutefois ces êtres farouches, indomptés, se brisaient par leur propre immoralité.

Le guerrier est maintenant plus délicat, dites-

vous, que ces valeureux chevaliers du moyen âge; mais la poudre à canon est maintenant la force militaire qui fait sauter les rochers et les remparts.

Vous célébrez la simplicité des vêtements, des aliments de nos ancêtres; le moindre paysan, aujourd'hui, peut se vêtir et se nourrir plus sainement (sinon plus richement) que le grand seigneur d'autrefois. Les anciens montraient du courage, sans doute; nos guerres modernes ont-elles manqué d'exemples d'héroïsme, et de nerf pour les plus périlleuses entreprises? Les ames actuelles se sont-elles trouvées si abâtardies? La société générale jouit-elle d'un moindre bien-être, lorsque dans le fond du plus obscur hameau ont pénétré les produits délicieux des deux mondes, le sucre, le café, etc.?

Les nations modernes ont-elles perdu leur virilité, tandis que, de toutes parts, la civilisation actuelle décuple la population, les subsistances? Les progrès des arts et des sciences n'ont-ils pas assaini les habitations, accru toutes les commodités de la vie? N'a-t-on pas découvert de nouveaux secours contre des maux jadis réputés irrémédiables, abandonnés aux seules ressources de la nature? Nous avons le moyen de garantir les plus chétifs même, lorsque parmi nos aïeux, les plus robustes n'avaient souvent d'autre perspective dans leurs maladies que la mort. Ils se vantaient de leur insensibilité, comme nous des agréments de l'existence; ils se glorifiaient de leur vaste capacité pour le manger et le boire, nous, des délicatesses et du choix des aliments. Ils employaient l'impétuosité, la violence physique, nous préférons l'es-

prit et les talents. Les muscles et les os étaient leurs instruments, les nôtres sont le système nerveux (encéphalo-rachidien). Nous sommes devenus à leur égard ce que sont les classes instruites par rapport aux classes de manœuvres mécaniques, et notre supériorité est aussi incontestable que l'est celle de la maturité sur l'enfance, ou du savoir sur l'inexpérience. Nos mœurs sont moins dépravées, puisqu'il y a proportionnellement moins de célibataires ou plus de mariages qu'autrefois; il y a moins de causes de séduction, parce qu'il existe moins d'inégalités de rangs et de fortune. Les droits scandaleux des seigneurs, qui les énervaient de débauches et multipliaient les bâtards, sont abolis. Sans être irréprochable sans doute, la morale publique, aujourd'hui respectée, procure des générations moins détériorées et mieux nourries, avec une éducation plus éclairée, surtout dans les pays protestants, où le célibat est peu estimé, plutôt que parmi les catholiques; et les familles deviennent généralement plus nombreuses [1].

[1] En outre, il est connu généralement que les personnes mariées sont plus vivaces que les célibataires, toutes choses d'ailleurs pareilles, d'après le témoignage unanime de Sussmilch, Dupré de Saint-Maur, Kerseboom, Halley, Deparcieux, Hogdson, etc. Cependant les femmes célibataires, si elles meurent en moindre nombre que les hommes, subissent plus de maux; et si les hommes célibataires paraissent plus exempts des soucis du ménage, ils périssent en plus grande proportion que les mariés, faute de soins.

Au total, on voit un plus grand nombre de vieillards parmi les personnes mariées que parmi les célibataires, mais partout les femmes âgées sont les plus nombreuses. Or tout cela prouve que l'ordre régulier et moral est plus salutaire que tout autre.

Que ceux qui seraient tentés, en effet, de préférer les vieilles époques de notre histoire, veuillent bien les mettre en parallèle avec le temps présent. On a compté dix famines dans le cours du xe siècle, en France, et vingt-six pendant le xie [1]; des épidémies pestilentielles sévissaient souvent par suite des mauvaises nourritures; les marécages, les eaux croupissantes multipliaient des fièvres pernicieuses, attestées par toutes les annales contemporaines. Une noblesse puissante, un clergé opulent, possesseurs ou ravisseurs de la plus grande partie du territoire, étaient obligés de secourir de nombreuses aumônes une population composée de mendiants affamés, de prolétaires décharnés, pâles et anémiques, comme les représentent encore d'antiques peintures. Le paysan, confiné sur la glèbe, dévorait un pain noir sous ses chaumières humides, obscures, enfumées, avec ses bestiaux, et couchait pêle mêle avec ses enfants sur la paille, dans la crasse et la vermine. L'usage du vin et de la viande était rare parmi ces classes infortunées. L'indolence naturelle à quiconque ne possède rien en propre, le défaut de linge ou de vêtements qui laissait ainsi croupir les individus dans une infâme malpropreté, propageaient les maladies psoriques, herpétiques, et jusqu'à la lèpre rapportée de Palestine, dans les voyages d'outre mer, les pélerinages et les croisades. Le mal des ardents, le feu Saint-Antoine, et d'autres affections

[1] *Mémoire par lequel on cherche à déterminer quelle influence les mœurs des Français ont eue sur leur santé*, couronné à Amiens, en 1771. Paris, in-8°, p. 122; par Maret père, de Dijon.

charbonneuses ou typhoïdes semaient leurs ravages contagieux, tandis que le sphacèle, la pourriture, les fièvres éruptives et miliaires décimaient d'autres parties de la population. Aussi, les recensements faits sous nos anciens rois ne donnent qu'un faible nombre d'habitants à la France, jusque dans les provinces les plus fertiles, et l'on ne cite presque pas, vers ces époques, d'exemples remarquables ou fréquents de longévité, même parmi des rangs supérieurs ou fortunés. Ceux-ci périssaient d'ordinaire de leurs excès, autant que les pauvres de leurs besoins, parce que la société, accordant trop aux premiers, ôtait trop aux derniers [1]. Les classes intermédiaires des artisans libres, des commerçants, des bourgeois réunis dans des villes, défendaient à peine leurs priviléges et leurs biens du pillage et des rançons; végétant presque sans communications et sans industrie, ils faisaient leur testament avant d'entreprendre un voyage de cinquante lieues; les déprédations continuelles des hauts barons entre eux, sur des rochers hérissés de châteaux forts, exposaient toutes les routes et les cam-

[1] Voyez *Vie privée des Français, depuis les temps anciens de la monarchie*, etc., par Legrand d'Aussy, 3 vol. in-8°. Aujourd'hui le nombre des malades est à la population, habituellement, parmi les Européens, d'environ un individu sur vingt, et par mois, la mortalité enlève un malade sur dix-neuf, dans les proportions moyennes. Ces proportions varient, non-seulement d'après les constitutions des saisons, mais aussi par les événements politiques, les relations commerciales, les diverses lois de la société, l'état des mœurs, etc. Sous nos cieux froids et humides, la plus grande quantité des morts résulte des affections de poitrine, phthisies, catarrhes, pulmonies, etc.

pagnes à de perpétuels brigandages, malgré la *trève-Dieu*. On appelait alors les gentilshommes *gent-pille-homme*, dit Fauchet [1], jusqu'à l'époque où fut établie, en 1444, la compagnie d'ordonnance des francs-archers, par Charles VII. Dès lors le peuple, armé et plus belliqueux, ne se laissa plus enlever ses bestiaux et jusqu'à ses femmes ou ses filles par les nobles. L'invention des armes à feu, non-seulement a changé tout le système de guerre des modernes, mais étant tout à l'avantage de l'assaillant, la force corporelle et les armes défensives des seigneurs devinrent sans succès contre le fusil ou la carabine d'un paysan. De cette époque, le tiers-état se sentit affranchi. Sa sécurité et la garantie plus énergique de sa propriété améliorèrent bientôt son sort dans toute l'Europe. Depuis ces époques aussi, l'aurore de la liberté a fait luire des jours successivement plus heureux jusqu'à nos âges modernes, et l'on en voit des progrès irrécusables dans la prolongation de l'existence moyenne en rapport avec l'accroissement de la civilisation. Jadis on perdait annuellement en France un individu sur vingt à vingt-cinq, et même sous le siècle si célèbre de Louis XIV, la durée moyenne de la vie resta bien inférieure à ce qu'elle fut sous Louis XVI. Enfin, depuis notre dernière révolution, l'on connaît la prolongation manifeste que l'existence a reçue, soit par la division moderne des propriétés, soit par la généralisation de l'industrie, l'extension du commerce et des arts, qui répartissent plus également

[1] Le président Fauchet, *De la milice*, liv. II, feuillet 126, verso.

les richesses, créent une masse notable de fortunes moyennes et augmentent la population [1].

Malgré la concentration des possessions territoriales sous un petit nombre de mains, en Anglerre et en d'autres contrées de l'Europe, le développement des arts mécaniques et des travaux manufacturiers, la sécurité actuelle des propriétés, l'emploi de la vaccine, les progrès de l'agriculture centuplant une nourriture plus abondante, sur le même terrain, par la suppression des jachères ou la rotation des cultures, l'esprit de douceur de plusieurs gouvernements, favorisent la multiplication des subsistances, et concourent à la santé publique.

[1] Les anciens fixaient les générations d'hommes à trente ans, et dans Homère, Nestor, qui avait vu trois générations, devait être nonagénaire. Chez les Hébreux, on entendait, par chaque génération d'hommes, trente années; ainsi la mortalité était à peu près généralement, partout, d'une personne sur trente : comme on devient pubère à quinze ans, le fils pouvait à son tour devenir père environ quinze ans après, ce qui forme une génération nouvelle d'hommes.

Les registres civils, tenus avec une rigoureuse exactitude dans l'ancienne Rome, par les censeurs (*tabulæ censuales*), depuis Servius Tullius jusqu'à Justinien, pendant dix siècles, ont donné la table des probabilités de la vie humaine de Domitius Ulpianus, ministre d'Alexandre Sévère, rapportée par Æmilius Macer. Comme le fait remarquer M. Dureau de la Malle, Ulpien fixe à trente ans la vie moyenne des Romains de ce temps; il faut observer qu'il ne s'agit que des citoyens, et non des esclaves, dont, sans doute, la vitalité était bien moindre, comme celle de tous les pauvres, abandonnés misérablement dans leur vieillesse.

D'après les calculs de Moheau, Despommelles, Necker, en France; de Short, de Price, en Angleterre; de Süssmilch, en Allemagne, et de Wargentin, en Suède, pendant le XVIII[e] siècle, le rapport général des morts aux vivants était d'un sur 32, et, dès lors, la vie moyenne était plus prolongée de deux ans, d'après les améliorations acquises de la société civile jusque vers l'an 1780. Mais les re-

Il est évident que les nations qui s'accroissent davantage, toutes choses d'ailleurs égales, le doivent à ce régime politique sanitaire; par exemple, les États-Unis d'Amérique offrent ce phénomène, tandis que l'Espagne, l'empire Ottoman se dépeuplent. L'Europe aujourd'hui voit multiplier précisément ses habitants à proportion de la liberté dont jouissent ses divers états[1] : qui pourrait nier cette progression attestée par l'histoire même de la révolution française? La nation s'augmenta de plusieurs millions d'hommes, malgré des exterminations effroyables. Aussi la pente des sociétés les plus

cherches plus récentes de MM. Benoiston de Châteauneuf et Villermé ont constaté que la vie moyenne était de beaucoup agrandie dans le XIX[e] siècle, par les progrès immenses de la civilisation et de l'industrie, joints à l'aisance générale et à la douceur des gouvernements. Ainsi, maintenant, il meurt à proportion moins de personnes, en sorte que la perte est d'une sur 39 ou 40, et même d'une seule personne sur 45 à 50, dans les pays les plus salubres, comme les campagnes.

S'il y a moins de mortalité, par la même raison il y a moins de vides dans la société, et le nombre proportionnel des mariages et des naissances est devenu moindre; cependant la population s'accroît constamment, et il y a plus de longévité. Jadis sur 100 personnes, 18 seulement parvenaient à l'âge de 60 ans; à présent, 23 atteignent cet âge. De Lisbonne à Stockolm, sur une étendue de mille lieues, et sur une population de 65 millions d'habitants, la proportion des décès est d'un individu sur 40,3. Celle des naissances de 1 sur 30,1. La fécondité reste constante, et donne par mariage 4 enfants, comme autrefois.

[1] Aucune mesure n'a plus augmenté la population du Danemark, dit M. Pram, conseiller de S. M. danoise, que l'affranchissement des paysans, qui eut lieu en 1788. Dans un même espace de temps, l'auteur prouve que la population des campagnes augmenta trois fois plus après l'affranchissement qu'auparavant. (*Mém. sur la population de la Scandinavie*. Copenhague, 1809.)

éclairées vers un ordre de choses conforme à l'indépendance humaine, est désormais inévitable. Il y a plus de sagesse à se conformer au temps et à devenir prudent pilote que téméraire nautonnier.

Dans l'atmosphère générale qui nous environne, tous plus ou moins atteints de la même contagion sociale, nous arrivons au temps où de grands changements se préparent dans l'avenir. Les Parques filent aussi les destinées des empires avec celles des individus, autour du fuseau de la nécessité, comme parle Platon; les peuples subissent des métamorphoses. Je le demande au philosophe, au politique, au médecin : l'Européen vit-il aujourd'hui dans une assiète paisible et naturelle? Quelle inquiétude vague, inassouvie, le transporte hors de sa sphère? Quel vertige d'indépendance, quel amour d'émancipation s'empare des intelligences, de celles mêmes qui s'en défendent le plus? Elles aspirent à un bien-être inconnu, tant elles se déplaisent dans la situation forcée et tourmentante où elles s'agitent; mille ferments bouillonnent en secret de toutes parts, pour ravir à tout prix un sort plus conforme à nos besoins acquis. On se consume, on se ronge pour s'élancer au-delà de ses rangs sociaux; on veut briller, jouir avec fureur; chacun ne reste plus soi-même, spectateur routinier et stationnaire du mouvement prodigieux du monde; et parce que tout s'anime ou s'ébranle, les États sont plus précaires, les fortunes plus mouvantes, le laboureur dédaigne sa charrue pour un destin hasardeux; le commis vole aux Indes, et fend les flots sur un navire pour conquérir l'or ou les épiceries; tel tente des spécu-

lations téméraires qui l'élèvent au faîte, ou le précipitent dans les abîmes; la félicité gît dans ces jeux terribles, ces convulsions universelles qui secouent violemment notre organisme.

A la tête de cet ébranlement du monde moral, s'élancent surtout les peuples d'Europe et d'Amérique qui en émanent. Ce n'est plus le siècle des conquêtes et des ravages comme au temps des hordes envahissantes du Nord fondant sur l'Empire romain; on ne rivalise que d'industrie, de commerce, d'arts, de luxe, de richesses, des délices de la vie par le concours des lumières, des découvertes qui font éclore mille sensations ou nouvelles ou plus ardentes. Ces délices ne peuvent se procurer que par les arts de la paix et le déploiement des connaissances de tout genre : comme chacun aspire à les posséder, une sorte d'épicuréisme viager enivre la plupart des hommes, ainsi qu'il arrive dans toutes les sociétés opulentes, très policées, chez lesquelles éclatent les beaux arts et les voluptés. On se choie davantage, en redoutant les charges d'un ménage que le luxe rend trop souvent effrayantes; en se mariant moins, il naît plus d'enfants naturels; les rentiers, les riches célibataires subsistent long-temps en égoïstes en se soignant par-dessus tout. L'or devient ainsi le premier mobile, la divinité d'un siècle vénal, qui se fait d'abord esclave pour se rendre indépendant, et qui n'a de foi qu'aux intérêts positifs de la sensualité. Pourquoi dissimuler le chancre qui nous dévore?

Au milieu du tourbillon qui nous entraîne, comment l'existence ne prendrait-elle pas un essor

rapide? Si les maladies chroniques sont plus rares et si le corps dépérit, c'est moins de langueur que d'une fièvre de consomption; la jeunesse est plus souvent attaquée d'affections inflammatoires, aiguës, comme dans la fougue révolutionnaire qui donna une sorte de pyrexie ardente à la France alors exaltée. Toutes les époques analogues ont présenté le même phénomène d'inflammation au physique aussi-bien qu'au moral; de là vient la nécessité des traitements antiphlogistiques, reconnue pour la plupart des maladies actuelles suscitées par cet état d'orgasme politique ou intellectuel. Et dans les chances variées des gouvernements modernes, où le sang est devenu bouillant, pour ainsi parler, les anévrysmes du cœur, une diathèse irritative succéda, depuis la fin du XVIIIe siècle, en Europe, à la constitution lymphatique et catharrale qu'on ne cessait d'accuser auparavant. Ce n'est pas uniquement en France que cette remarque a été faite par les plus grands observateurs dans l'art médical, mais aussi dans le nord de l'Europe, puisque les explosions politiques et guerrières ont mis en branle la grande république civilisée, jusque dans les vastes régions d'un nouvel hémisphère.

Les causes d'affaiblissement, la vie sédentaire, la pauvreté des uns, l'opulente mollesse du luxe chez les autres, avaient presque écarté de l'Europe les fièvres vraiment inflammatoires pour les affections pituiteuses. Des maladies de langueur, des névroses, telles que l'hypochondrie, les vapeurs, tourmentaient la haute société. Mais bientôt des commotions subites et fatales aux grandes fortunes

qu'elles ont menacées, des secousses guerrières ou même religieuses ont suscité d'orageuses réactions sur les autres systèmes organiques, comme de célèbres médecins en avaient déjà signalé au temps de la Ligue et de la réformation religieuse de Luther et de Calvin. Les esprits et les corps reçevant un surcroît d'ardeur, on vit plus fortement que pendant ces années insipides d'indolence et d'inertie qui affaissent les complexions et brisent tout ressort moral sous une oppression despotique. Ainsi, sous les gouvernements arbitraires, qui pressurent graduellement leurs sujets, règnent les affections lentes, les débilitations viscérales, tant l'organisme se conforme au branle du régime politique de chaque peuple.

Il s'ensuit une révolution incontestable, non-seulement pour quelques nations, mais pour le progrès général du genre humain, perfectionnement qui secoue utilement les organisations en déployant tous les pouvoirs nerveux des individus. En effet, plus on se civilise, plus on aiguise par l'éducation et le régime les facultés de sentir et de penser; le système encéphalique, sans cesse ébranlé, stimulé par mille combinaisons sociales, s'agite bien davantage en tout sens que sous l'état d'ignorance et de simplicité, par l'accroissement obtenu à l'aide de cette vraie gymnastique; la prédominance cérébrale affaiblit relativement les autres systèmes de l'économie, l'appareil musculaire, la nutrition, la respiration, la génération, etc. Alors les peuples trop civilisés manifestent une tendance à l'énervation physique, comme ceux des climats ardents. Par cet échauf-

fement nerveux, les névroses du grand sympathique, la folie, la démence, tous les genres de délire, y éclatent plus fréquemment.

D'ailleurs, les excès et les chagrins multipliés, résultant de chances si variées d'une civilisation exagérée, poussée au comble, la corruption morale, qui, trop souvent l'accompagne, deviennent des sources très puissantes d'infirmités par débilitation. De plus, il s'établit une multitude de professions, de métiers, d'habitudes sédentaires, malsains, parmi les femmes principalement; et soit la mollesse ou le luxe des uns, soit l'extrême misère qui accable les autres, toutes ces causes réunies ou séparées, oppriment les forces musculaires, y substituent l'agacement des nerfs, de véritables vésanies. Exempts, par leur opulence, des travaux qui endurcissent le campagnard exposé sous le soleil aux intempéries du ciel, les citadins subissent les conséquences de cette sociabilité puissante, exaspérant les fonctions de la sensibilité, comme Prométhée dérobant le feu céleste. Leurs viscères sont souvent dévorés par des inflammations chroniques, par l'hypochondrie et d'autres affections nerveuses. Tous les siècles illustrés par la splendeur littéraire ou l'éclat des arts, ont montré des Sardanapales en proie à ces consomptions morales usant le physique; elles se sont manifestées jusque parmi les Arabes et les Maures, au temps de la magnificence de leurs cours et de l'élévation de la puissance des Sarrasins, comme leurs médecins l'ont signalé eux-mêmes. Ainsi, à mesure que l'homme se civilise, il exerce moins ses forces matérielles,

pour déployer celles du système cérébral; cette direction nouvelle des puissances de la vie offre aussi de graves inconvénients à côté des immenses avantages qu'elle nous propose[1]. Elle dévorerait rapidement nos années, si les commodités d'une existence mieux soignée ne nous défendaient pas long-temps contre les maux extérieurs.

[1] On comprend que la civilisation consume l'homme intérieur ou sensitif, et garantit davantage l'homme extérieur. C'est ainsi que les grands arbres, à mesure qu'ils vieillissent, voient leurs troncs se pourrir par le cœur, et, dans le déclin de leurs longs âges, ils ne subsistent plus que par l'aubier ou l'écorce, qui entretiennent encore leur verdure. Chez les nations les mieux policées, la corruption commence aussi par les classes les plus riches, qui sont comme le centre et le cœur de l'état social.

CHAPITRE X.

De l'excès de la civilisation, et de l'influence des lois ou de la volonté personnelle sur l'organisme.

Une longue expérience à donc montré, l'histoire à la main, que les nations, non moins que les familles, élevées au faîte, par des institutions sévères et de laborieuses entreprises, sur la scène florissante du monde, retombent ensuite dans une décadence presque inévitable, comme s'il était dans les destinées humaines d'achever un cercle analogue à celui de notre vie.

Cependant les causes d'une dégradation qui succède aux époques de splendeur des états n'améneraient pas nécessairement leur ruine, si des institutions politiques retrempaient sans cesse la vigueur physique et morale des membres de la société. Mais l'opulence et le luxe, développés insensiblement par une civilisation prolongée et portée à son comble, dans une immense série de travaux industrieux, procurent toutes les douceurs d'une vie molle et commode, créent ces jouissances énervantes qui ruinent infailliblement le système cérébro-spinal. Vaincu par les caresses de tant de plaisirs qui l'entourent, comme autant de sirènes enchanteresses, l'homme languit bientôt sur la couche des voluptés ; il prodigue une existence efféminée, que ses rustiques et vaillants aïeux dédaignaient

de connaître. Il n'a plus la puissance de s'en défendre : il n'est plus son maître.

Car il est facile de se convaincre combien une personne traînée dans un char brillant, servie à souhaît par un cortège d'esclaves, vêtue, nourrie délicatement, inondée pour ainsi dire de fadeurs, et dont l'oisiveté est saturée de fêtes, de bals, de spectacles, épuise toute force musculaire, toute résistance de tête contre l'ascendant prodigieux des délices qui l'enivrent. Dès lors, on prend l'impuissance dans laquelle l'appareil nerveux exténué, déchoit, pour une nécessité de notre nature. L'épicuréisme, qui donne la supériorité à l'action du corps sur l'esprit et aux passions sur les volontés, fait irruption dans la morale. Le régime de vie antique paraît empreint d'une rigueur trop âpre pour une société abâtardie ; les constitutions polies, usées par tant de frottements sociaux, ne montrent plus que de pâles copies et une fade uniformité de type, à tel point que jadis l'homme de cour se distinguait d'abord par la molle énervation de ses membres grèles et détendus, et n'obéissait qu'à la sensualité.

Aussi, les opinions de la physiologie moderne, en harmonie avec ces résultats, ont admis le règne de l'automatisme animal sur nos plus hautes facultés. La plupart des vices, des crimes même, sont désormais convaincus d'innocence : c'est l'effet irrésistible d'une monomanie, d'une protubérance cérébrale ; l'homme est, comme les brutes, précipité dans de violents instincts. Telle femme, abandonnée à cette débauche effrénée qui la fait périr

jeune, est excusée par son éminence occipitale; tel être, qui jamais n'apprit à dompter sa colère, cherche sa justification dans l'impossibilité de triompher d'une manie furieuse dont est transporté son appareil nerveux trop exalté [1].

C'est la nature qui nous a disposés ainsi, dira-t-on, comme elle créa des êtres apathiques ou robustes, bons ou pervers, beaux ou difformes, et jusqu'à des monstres.

Ainsi, nouveaux Orestes, placés sous le joug de fer de la fatalité, les moindres caprices d'une imagination délirante, suscités par tant de dissolutions sociales, passeront pour des excitations invincibles d'un centre cérébral malade, contre lesquels la justice humaine elle-même n'a nul droit de sévir. Il faut se contenter de les plaindre comme les fous,

[1] Une remarque importante à faire est que si l'homme social jouit d'une raison supérieure à celle des animaux, il est aussi bien plus exposé qu'eux à la perdre par la folie ou la démence. Quoique les brutes éprouvent, en effet, certains dérangements des fonctions intellectuelles, ainsi qu'on en voit des exemples parmi les chiens, les chevaux furieux, etc., il ne paraît pas qu'ils soient susceptibles de folie, parce qu'ils ne possèdent pas la raison.

Parmi les maladies mentales propres à l'espèce humaine, il semble que la plus générale, chez les nations des climats chauds, soit la mélancolie religieuse. L'imbécillité paraît plutôt le propre des climats humides et froids. En général, le nombre des aliénés furieux est plus considérable, ainsi que les habitudes violentes, parmi les individus à cheveux noirs et à teint brun, comme l'ont observé Haslam et d'autres médecins; leurs caractères dominants sont plutôt la méchanceté, le désespoir, que d'autres dispositions; et l'âge viril s'y voit plus exposé que la vieillesse et l'enfance. Il y a sans doute plus de folies parmi le sexe féminin, mais elles sont aussi plus douces et plus faciles à guérir que dans les hommes. Les femmes propagent plus souvent que ceux-ci la disposition à la folie dans leurs enfants.

les idiots et autres infortunés qui pullulent d'autant plus que les liens de la civilisation se dissolvent dans la putréfaction générale des mœurs [1] :

Dès lors, subissant le despotisme de nos organes, nous tombons sous la servitude du sang et des passions. Les voluptés les plus dépravées deviennent une nécessité pour cette nature pervertie ; les brutalités les plus énervantes de l'amour, les excès de table les plus dégradants, accomplissent bientôt le vœu d'une constitution courbée sous leur domination ; tous les désirs qui nous dévorent paraissent autant d'inspirations sacrées pour l'appareil nerveux. C'est, dit-on, l'exercice naturel de nos

[1] Il est fort difficile d'admettre, avec le savant Esquirol, que le nombre des fous, des maniaques et autres insensés, n'augmente point aujourd'hui, bien qu'il reconnaisse qu'il entre maintenant plus d'aliénés dans les hôpitaux qu'autrefois. Sans doute, on y place davantage de fous, à présent qu'ils y sont mieux soignés que jadis ; mais n'est-il pas évident que plus les intérêts sociaux sont compliqués et froissés, les fortunes précaires, les passions exaltées par ces élévations et ces chutes de richesse ou de pauvreté, plus on remarque de causes d'aliénation, de crimes, de suicides, etc. ? Je veux que les manies religieuses aient diminué en France pendant la révolution, et augmenté en Angleterre, avec le *méthodisme*, mais d'autres déploiements de la civilisation appellent d'autres genres de folies, comme jadis, la chevalerie, les croisades, le monachisme, l'irréligion, etc., ont aussi créé leurs extravagances. Les maladies n'augmentent-elles point en nombre, particulièrement les fièvres et autres phlegmasies, soit des premières voies, soit d'autres viscères, à mesure que l'art culinaire a fait des progrès ? Il y avait plus de malades du temps de l'empire romain que du temps des mœurs simples de la république, comme l'ont observé Sénèque et Galien. De même, les causes de maladies sont aussi des sources de délire et d'altérations morbides de l'encéphale. La sensibilité, plus vive, et accrue par les délicatesses du luxe, fait plus souvent *tourner les cervelles* en tombant dans des aberrations extrêmes.

fonctions, le déploiement spontané de nos facultés cérébrales, contre lesquelles il serait téméraire ou superflu de regimber. Ainsi les dépravations morales conspirent à nous sacrifier.

Que résulte-t-il de ces abus d'une civilisation vaincue par le luxe ? Nul homme ne faisant désormais de vertueux efforts pour rompre des penchants criminels, réprimer des tentations pernicieuses, laissera croître, dès la plus tendre enfance, cette rage indomptée ; elle se développera en effroyables excès avec l'âge, puisque les vices grandissent comme les individus qui en nourrissent les germes [1]. Créature subordonnée au jeu de sa machine, le libertin se laisse submerger sous les flots des passions, dans les tempêtes de son existence ; secondant les propen-

[1] Ceux qui seraient tentés de nier le pouvoir d'une forte volonté sur nos fonctions, outre qu'ils sont contraints d'admettre tous les actes du système nerveux sur la vie extérieure, trouvent des faits pathologiques prouvant la même influence sur nos organes internes. On a cité le colonel Townsend, arrêtant ou accélérant à son gré les mouvements de son cœur. Panarola et d'autres médecins ont vu des individus faisant à volonté suspendre ou fluer leurs hémorrhoïdes. Plusieurs observateurs ont remarqué des personnes devenant volontairement paralytiques d'un ou plusieurs membres, au point de n'y ressentir nulle douleur; puis pouvant rappeler la sensibilité et le mouvement dans ces parties. Th. Bartholin a signalé un homme suant quand il voulait ; le philosophe Hermotime, Cardan et quelques autres, tombaient en extase à leur gré, tellement qu'ils perdaient le sentiment même de la brûlure ; d'autres se sont exercés à ruminer, à vomir, à éprouver des spasmes épileptiques, etc.

Nous avons donc bien plus de puissance sur notre corps que nous ne l'avons cru, faute de l'essayer, car le stoïcien, le politique, etc., ont même la faculté de détruire les passions nuisibles à leurs desseins.

Il suit de là qu'un fort vouloir d'être sain contribue à ramener l'équilibre de santé.

sions d'une nature brutale à laquelle il ne sait rien refuser, il ne se croît plus responsable de ses crimes. Bientôt, terrassé sous mille erreurs de régime, il se précipite en aveugle, dans sa course vagabonde, au fond des abîmes creusés par la dissolution universelle [1].

Disons mieux : il devient de bon ton, à certaines époques, d'être dépravé, comme en d'autres temps d'afficher un rigorisme hypocrite. De détestables maximes ont été plus d'une fois en honneur, et des roués ont tiré une indigne vanité de leur propre infamie. La fragilité natale des humains étant à peu près également disposée soit au bien, soit au mal, les habitudes de la société, l'éducation, l'empire des modes et du siècle font bientôt pencher la balance vers l'un ou l'autre. Par l'effet de longues accoutumances, ce qui n'était d'abord que familier devient nécessaire, et l'on prend ensuite pour inné ce qui fut acquis. Mais

[1] Il est manifeste que la prospérité détend, amollit nos facultés, comme on l'observe dans les caprices vicieux des enfants gâtés. Tout au contraire, l'adversité ou les circonstances difficiles ont le pouvoir de dissiper, même sur le champ, l'ivresse du vin, les prestiges de la richesse ou des grandeurs ; c'est pourquoi l'homme devient meilleur dans l'infortune, qui redonne à sa volonté plus de fermeté ou d'empire sur nos sens. Ainsi le froid restitue du ton aux fibres qu'une douce température avait rendues flasques et tendres. On est plus vertueux et plus brave dans la frugalité, et loin des délices des villes.

(*Principes de force*).		(*Sources d'affaiblissement*)	
La froidure, La pauvreté, La sobriété, La vie champêtre, L'état républicain,	sont des éléments de vertu et de continence.	La chaleur, L'abondance, L'intempérance, La vie des cours, Le gouvernement despotique,	sont des éléments de dépravation et d'incontinence.

toute propension funeste, fût-elle originelle, n'obtient d'ascendant que par sa répétition, qui l'enracine dans notre économie. S'élevât-elle, plus puissante par une longue série de faiblesses, rien ne peut la rendre irrésistible à une volonté constante, à une résolution déterminée, soutenue de toute la majesté des lois et de l'autorité sacrée des religions qui suscitent les grandes nations comme les grands hommes à la surface de la terre.

Car l'automatisme de nos membres enchaîne uniquement la brute seule. Toujours poussée par des besoins involontaires, elle est forcée d'obéir au sentiment de sa propre conservation ; elle est poursuivie par l'aiguillon de la propagation de sa race ; mais, comme l'horloge, elle s'arrête lorsque cesse le ressort de son impulsion. Elle ne les transgresse jamais d'elle-même. Le lion se repaît de chair d'après l'action nécessaire de son estomac, de ses dents, de ses griffes. Il n'agit nullement avec une cruauté réfléchie et criminelle. Aucune brute, à l'état sauvage, n'abuse de la gourmandise et de la volupté au-delà du simple besoin. L'homme seul, être libre, dans l'asservissement universel des autres créatures, fait le *mal*, comme le *bien*, parce qu'il agit avec volonté. Il est donc son propre arbitre, comme il doit être son juge : il ne peut accuser le maléfice d'un organisme qu'il a la faculté de subjuguer et de réfréner toutes les fois qu'il voudra se servir de sa raison[1]. Elle lui fut dé-

[1] Jadis on établissait dans une dégénération de la bile et dans l'âcreté mordicante de cette humeur, jointe à une excessive irrita-

partie, cette puissance, car l'homme vit encore indépendant sous les fers de la tyrannie; et, dans sa stoïque servitude, Épictète est plus roi que Néron sur le trône, lâche esclave de toutes ses fureurs.

Nous comprenons ce qu'aurait de commode cette sacrilége opinion qui nous exempterait de tout blâme, et ouvrirait une large porte aux passions désordonnées, sans la moindre responsabilité. La scélératesse s'y transformant en malheur, l'inexorable Atrée solliciterait notre indulgence pour des forfaits d'autant moins excusables qu'ils sont plus atroces. Je suis un tigre, je l'avoue, dira-t-il, mais c'était ma nature; j'ai rempli une vocation fatale : je vis sans reproche de ma conscience.

Tu calomnies la nature, tyran exécrable; toi seul livras tes entrailles aux convulsions des bêtes féroces. Qui t'a dit que tu ne pouvais rien sur

bilité des solides, les causes de cette sombre mélancolie qui dispose les hommes aux crimes. Véritablement, les tempéraments chez lesquels domine le système hépatique sont irascibles et violents; les animaux carnassiers sont bilieux; les Maures, si vindicatifs et cruels, les méridionaux, vivent sous l'empire du foie. L'étude de la complexion chez les plus fameux scélérats, prouve qu'ils ont été atteints d'un vice constitutif de cet organe. Aujourd'hui on cherche uniquement dans l'encéphale ou ses points d'irritation les sources des dérangements intellectuels et des dispositions meurtrières ou criminelles.

Il est évident, toutefois, que soit le simple régime diététique et les autres moyens hygiéniques, soit la forte volonté de s'opposer à ces funestes penchants, peuvent tant sur l'homme, qu'ils le font nécessairement rentrer dans l'état naturel de bonté ou de santé morale. Nous l'avons prouvé ci-devant, tout être peut reprendre sa constitution normale.

toi ? Pourquoi donc châtier un enfant dans ses vices naissants ? Pourquoi condamner l'assassin qui accomplit sa destinée en te massacrant ? Pourquoi ne plains-tu pas tendrement l'infortune d'un empoisonneur, la délicatesse d'un larron, l'innocence d'un incestueux ? Ne peuvent-ils pas invoquer d'irrésistibles penchants ?

Car il ne s'agit pas ici d'une simple question d'immoralité destructive de la société humaine : montrons que rien de plus insidieux pour la santé et l'existence ne peut être conçu ; car ce qui tue la sociabilité immole aussi l'homme.

Comment combattra ses vices meurtriers de gourmandise, de luxure, etc., ce Sardanapale, qui n'aura jamais tenté le plus faible effort pour s'en affranchir ? Comment cette molle femmelette, dont on adora dès l'enfance les moindres caprices, au sein de l'opulence où elle est née, se défendra-t-elle des alarmes funestes où la plonge sa mobilité nerveuse dépravée ? Comment repousser des plaisirs pernicieux, couronnés de tant de roses qui en dérobent les poignantes épines ? Malheureux est l'enfant gâté, jouet de tous les accidents d'une vie imprévoyante, désarmé contre les supplices de la misère ! Quoi de plus maladif que ces créatures frêles, sans ressort, captivées délicieusement sur l'édredon de la volupté, n'ayant jamais exercé la moindre tension généreuse du cœur et de l'esprit, comme chez les puissants de la terre ?

De là vient, sous le régime arbitraire du despotisme, dans les climats opulens et fertiles, que

tant d'esclaves licencieux succombent affaissés de langueur, dans leur courte et flasque existence. Soit que l'habitude de l'obéissance et de l'abjection, qu'amène l'excès du luxe, comprime la vigueur intellectuelle; soit que l'état de domesticité ou la servilité détruise la tonicité des systèmes nerveux et musculaire, il est évident que leur vie de relation en est amoindrie, leurs tissus ont plus de flaccidité; on observe dans l'appareil cérébro-spinal des débordements aussi honteux qu'il existe de dépravations horribles du moral; ils dissolvent les liens de l'existence même. Tout ce qui relâche le frein des lois, appelle alors de rigoureux châtiments, des tortures inouïes, pour restituer par la frayeur ce qui manque à l'énergie des volontés sociales.

Alors, courbée sous le joug de l'oppression et des débauches, l'ame abandonne prématurément, par ce régime, son asile corporel : un nabab voluptueux, un sultan entouré d'eunuques et d'icoglans, sont vieux et épuisés dès l'âge de trente ans. La plupart de leurs maladies s'aggravent par des fièvres intestinales, nerveuses, ou de consomption; et les stimulants les plus vésicants, loin de les ranimer, les plongent dans d'irrémédiables langueurs. On sait que du sublimé corrosif, mâché, réveille à peine des Orientaux plongés dans la stupeur par l'opium, après des excès vénériens. De même, les arbres à bois mou et flexible, se putréfient rapidement après une courte durée.

Tel n'est point l'homme des sociétés encore neuves, ignorant, sous des climats rigoureux et sté-

riles, l'effémination de l'extrême civilisation. Endurci dès l'enfance à l'exercice de son franc-arbitre, un jeune héros dompte facilement la délicatesse de ses membres; il peut subsister de tout et partout, en bravant la froidure et la chaleur, en digérant, par l'effet de mâles habitudes, des aliments grossiers; en résistant aux injures atmosphériques, comme aux fatigues de l'esprit et du corps. Tel est l'avantage que le guerrier obtient de sa constance, pour la conservation de ses forces. Il n'est point de bonheur inaltérable ni de longue existence sans qu'une volonté persévérante ne s'essaie à triompher des accidents qui nous désorganisent, puisque la vie n'est qu'un combat: *Vita militia est.*

Les accoutumances appelant la nourriture, l'accroissement dans les organes le plus fréquemment employés, il est évident que l'activité spontanée de notre ame fortifiera, par l'influence des cordons nerveux céphalo-rachidiens, le tissu musculaire, les membres, la charpente osseuse, les sens et toutes les fonctions de la vie extérieure ou de relation. Cette influence, accrue par la répétition de ses actes, deviendra donc supérieure dès lors aux fonctions de la vie interne, vouée aux passions, aux voluptés du goût, de la génération et aux autres sensualités dégradantes.

Pareillement, cette puissance nerveuse, affermissant les organes extérieurs, défend le corps des atteintes capable de le détruire, ou les fait supporter avec moins de souffrances et de périls. Par là, une ame, devenue maîtresse de l'organisme,

écoute moins les subornations des vices internes; les suggestions des passions ayant peu de prise sur nous, laisseront moins d'occasions aux maladies, aux ébranlements du moral comme aux écarts du régime.

S'il est constaté qu'une éducation austère peut seule constituer des hommes robustes, les mœurs de la société, ainsi retrempées, feront prédominer les vertus : de tout temps, il fut incontestable que les nations libres ont surpassé, par les arts, les sciences, l'industrie, comme dans la guerre, les populations esclaves.

Chez les anciens, les initiations aux mystères de Mithra, d'Orphée, de Cybèle et d'Atys, de Bacchus, de Cérès, etc., consacraient à cette vie plus pure[1], plus dégagée des passions, et promettaient, par la victoire sur les sensualités, *une*

[1] Les lustrations, les purifications, les baptêmes et immersions, aspersions qui nettoyaient la peau, rafraîchissaient, détendaient l'organisme, étaient associés au jeûne et surtout aux abstinences de toutes voluptés sexuelles, de tout aliment de chair et des boissons enivrantes. Les catéchumènes, parmi les chrétiens, les mystes ou adeptes, les époptes ou voyants et contemplateurs des mystères d'Eleusis, apprenaient que l'ame était tout l'homme, la terre un lieu d'exil, le ciel notre patrie, la vie notre tombeau, et la mort une résurrection, etc. Pour donner l'ascendant aux forces mentales, on diminuait ainsi les corporelles ; la pratique de la chasteté recommandée en tant de cultes, comme chez les vestales, les prêtres de Minerve, de Cybèle, d'Atys, etc., et dans les cérémonies mithriaques, orphiques, les thesmophories, servait également à fortifier le système nerveux chez les hiérophantes, les corybantes, les sybilles, les prophètes, pour les élever jusqu'à l'enthousiasme religieux, et dominer les autres intelligences. Les pythagoriciens recommandaient plusieurs de ces pratiques, avec celles de la méditation dans le silence de la retraite, toutes choses qui font prédominer les fonctions intellectuelles sur les matérielles.

carrière prolongée ou plus saine que celle prescrite par nos destins [1]. On y suivait des pratiques d'hygiène favorables à cet ascendant de l'ame sur le corps. Sans doute, c'est à cette même trempe du moral des stoïciens, que Zénon d'Élée, les Caton, et tant d'autres grands hommes sobres, fermes et courageux, durent leur longue carrière ou leur immense énergie. Les législateurs religieux et politiques les plus illustres établissent qu'encore il serait plus salutaire, pour les peuples et les individus, de vivre soumis à des religions, même fausses et superstitieuses, telles que le polythéisme ou le paganisme, plutôt que de tomber sous l'athéisme, comme il y a moins de mal à être gouverné par un despote que par des milliers de tyrans dans l'anarchie [2]. Pareillement, une règle quelconque, si mauvaise qu'elle soit, détraque moins l'organisme que le déréglement complet de toutes nos volontés, si fréquent dans l'excès de la haute fortune, et d'une civilisation usée, qui ne reconnaît plus d'autre divinité que l'or [3].

[1] Voyez Apulée, *Métamorph.* N....., p. 281. Suivant la promesse que lui fait Isis, s'il mérite sa protection par une chasteté inviolable, après un long jeûne.

[2] Bodin, *République*, liv. IV, chap. 7, p. 655.

[3] Kant a rétabli, en Allemagne, les maximes les plus élevées de la moralité conservatrice de la force humaine. Sa doctrine austère et inflexible, sous le nom de la *loi du devoir*, impose cette règle comme un axiome invariable : *Obéis à la raison, de manière que la pensée qui te détermine dans un cas particulier mérite d'être érigée en loi universelle pour tous les cas semblables.* Ce philosophe a vécu sain pendant plus de 80 ans. Déjà Leibnitz a voulu que l'universalité des êtres, même les inanimés, tendissent à leur perfection, et que l'homme s'étudiât à *donner la règle de l'unité à toutes les opérations de ses facultés.*

Ainsi les états, comme les individus, s'accroissent et se fortifient par le culte des bonnes mœurs, autant qu'ils se détériorent ou ruinent leur existence par la dégradation et l'immoralité [1]. N'est-il pas manifeste que les anciens Romains, si robustes et musculeux au temps de leur république, sont devenus, par la dépravation et la mollesse du Bas-Empire, les plus infirmes et les plus lâches des hommes? Croit-on que les délicats et brillans seigneurs de la cour voluptueuse de Louis XV eussent l'énergie corporelle et la mâle santé des Sicambres, jadis vainqueurs des Gaules, leurs ancêtres? On hérite donc de la vigueur ou de la faiblesse de l'état social; sa constitution forme la nôtre, inspire nos coutumes ou déploie nos passions. Cet esprit général devient le thermomètre de la santé des peuples, soit qu'ils grandissent, soit qu'ils tombent en décadence.

[1] S'il est vrai que la plupart des criminels soient des gens mal élevés ou privés d'une éducation assez forte pour leur avoir inculqué des principes de bonne morale avec l'habitude du travail, les punitions, telles que les *prisons pénitentiaires*, doivent être un genre de pensionnat sévère et laborieux, pour accoutumer ces malheureux à une vie désormais sage et raisonnable, ou par là même plus salubre et plus fortunée. Aussi la proportion des criminels augmente dans les états riches du Midi, abandonnés à l'ignorance et la paresse, comme on voit se multiplier le nombre des voleurs, des assassins, en Espagne, en Italie, plutôt que sous les cieux glacés du nord de l'Europe. C'est qu'il y a plus de véritable civilisation dans les régions froides; le travail y étant plus habituel ou plus nécessaire, l'existence intellectuelle et morale est mieux soignée; aussi la vie, à tout prendre, devient plus longue et mieux gouvernée; les principes religieux sont mieux inculqués que dans le centre même de la catholicité et de l'indolence monacale. C'est ce que prouvent des documents officiels.

Puisque les êtres organisés vivent par le développement d'un germe, au moyen d'une force intelligente, rectrice de leur économie, il est évident que le culte de cette puissance influe beaucoup plus sur le corps que le corps ne peut réagir sur elle. Donc l'exercice ou l'emploi normal de l'ame modifie avantageusement notre organisme, plutôt qu'on ne devra, contre la nature des choses, faire prédominer, par l'excès de la civilisation, la masse ignoble du physique sur la substance spirituelle qui nous anime. Celle-ci n'en pourrait qu'être opprimée, alors que le règne de la matière apporte avec elle ses imperfections, ou les propensions brutales des animaux[1]. En faisant triompher les volontés intellectuelles dans la vie sociale, on y introduit l'empire sacré de la vertu, pour régler suivant l'ordre naturel les fonctions de l'économie. De plus, la puissance immatérielle qui préside à notre existence peut la conserver d'autant mieux qu'elle est moins corruptible dans sa simplicité et sa pureté. La matière de nos organes est au contraire périssable, et exposée à la dissolution par la multiplicité des éléments qui la constituent aussitôt que la force vitale l'abandonne[2].

[1] . . . . *Principio indulsit communis Conditor illis*
Tantùm animam, nobis animum quoque.
JUVENAL, *sat.* V, vers 148-9.

[2] Il peut exister du mouvement sans matière, comme de la matière privée de mouvement.

Une masse inerte ou morte se conçoit parfaitement, et peut exister immobile, soit dans les étoiles fixes, soit en d'autres corps stables. Il paraît même que *l'essence de la matière est l'inertie.*

Le mouvement sans matière se manifeste, au contraire, dans la

Trop et trop peu de civilisation dégrade donc l'homme, en le faisant déchoir vers la sensualité et l'animalité. Sa nature intelligente peut seule préserver, dans un juste milieu, l'état de perfection dont il est susceptible, pour garantir son existence sociale la plus durable comme la plus fortunée.

pensée, car *l'essence de l'esprit est le mouvement.* Je pense à l'Amérique, aux siècles écoulés, à tout autre temps ou lieu de l'espace, instantanément. Voilà, sans contredit, un mouvement intellectuel : ni l'Amérique, ni les âges antiques ne viennent, en corps, frapper mon imagination; et pourtant il se fait un transport du *moi intelligent* de l'une à l'autre idée. C'est donc un mouvement incorporel, comme celui de la volonté, qui se propage sans effort, et sur-le-champ, de mon cerveau à mon bras ou à mon pied, par l'influx nerveux.

La volonté est cette force vive, imprimant le mouvement du sein du repos. Tel négociant, du fond de son cabinet, envoie ses ordres aux Indes orientales par une simple détermination de sa volonté; un général d'armée, d'un seul mot, fera tonner mille canons et foudroyer les remparts des cités. De même l'arbitre suprême des mondes peut sans doute, dans son ineffable toute-puissance, former des illusions une réalité, ou tout le contraire; enfin créer ou anéantir les soleils et les mondes dans un instant.

Certes, il y a des forces vives par elles seules, susceptibles de communiquer les mouvements les plus formidables à des corps : ainsi l'expansion des gaz, l'électricité, le calorique, etc., les plus subtiles de toutes les substances, déployant d'immenses efforts sur des masses énormes, font éclater des fulminations effroyables, et pourraient même bouleverser le globe. Donc, ce qui est le moins matériel opère énergiquement sur ce qui est le plus matière : *Mens agitat molem*, quoi qu'en aient dit Priestley et d'autres physiciens.

Ainsi la volonté, comme l'intellect, ou l'ame, étant le principe d'action des êtres animés, le corps devient essentiellement le serviteur de l'esprit; le contraire ne peut avoir lieu que par une révolte, une rébellion manifeste contre les lois normales de la nature.

S'il n'existait pas un esprit en nous, comment une autre intelligence, une action morale d'un autre esprit pourrait-elle agir sur nous?

RÉSULTATS DE CE DEUXIÈME LIVRE.

Deux génies opposés comme Oromaze et Ahrimane dans la race humaine, élèvent deux sortes d'empires qui se disputent le monde, savoir l'esprit d'intérêt personnel, source d'*inégalité sociale*, et l'esprit de justice, qui partout revendique l'*égalité* des droits de nature. L'un est analogue à la sève descendante vers les racines de l'arbre social, l'autre est cette force ascendante qui s'élance vers le sommet de la civilisation pour la floraison des peuples, ou la perfection de la santé.

AHRIMANE, l'amour des distinctions, l'égoïsme qui s'arroge les priviléges, élève les prétentions des castes, crée l'*autorité illimitée* dans les gouvernements par la domination du sabre, et le dogme de l'*infaillibilité indisputable* dans le système religieux, fonde l'esclavage de la glèbe, l'infériorité du sexe féminin, et même la polygamie avec l'eunuchisme dans la société civile, introduit enfin dans la philosophie le règne des principes absolus, comme dans la littérature et les arts, la servile copie des modèles antiques. De là se fixe nécessairement l'état stationnaire des nations de l'Orient et de l'Inde, des Chinois, des Hindous; des anciens Égyptiens. Leurs ancêtres étant estimés les patrons de toute perfection, tout progrès deviendrait sacrilége; les croyances religieuses et politiques désormais brisées, et le pouvoir immuable seraient mis en problème, les supériorités de naissance ou de sang se verraient égalées, vaincues; l'obéis-

sance cessant d'être passive et aveugle, le souverain ne constituant plus l'état lui seul, tout cesserait d'être coordonné par rapport au centre. Douter est déjà se révolter; l'opulence et les plaisirs n'étant plus le partage unique des chefs, les inférieurs, mieux nourris et plus robustes, pourraient se soustraire aux tributs du travail et de la peine.

Comment les peuples chez lesquels toutes les volontés sont ainsi écrasées et broyées sous une seule, par la superstition et la terreur, auraient-ils la fibre assez tendue pour déployer pleinement leur vigueur organique et morale? Lorsque tout fléchit sous un maître, que rien n'appartient à l'esclave, l'un abuse à proportion que l'autre pâtit, aucun n'est dans cette complète santé qui, subissant les alternatives des biens et des maux, s'endurcit, se développe sous l'effort de ces puissants contre-poids. Aussi ces nations demeurent-elles demi-barbares, inférieures, en paix comme en guerre, aux peuples respirant sous des institutions opposées; la vie est rompue et l'énergie chancelante par ce régime d'oppression, comme dans l'animal domestique usé de fatigue.

C'est ainsi qu'il se trouve, dans les empires despotiques de l'Asie, deux états extrêmes dans les conditions humaines, l'excessive civilisation arrivée au point de sa corruption, et l'extrême barbarie; c'est ce qu'on observe chez les peuples de l'Indostan, dans les castes des naïres et dans celles des parias; comme à Ceylan, dans celle des chingulais nobles et celle des bedas, etc. *On ne doit rien reprocher*, dit-on, *aux rois et aux men-*

6.

diants ; les premiers étant au-dessus, les derniers au-dessous des lois. Il en résulte un entier abandon à tous les vices du physique et du moral, comme une vie aussi malsaine que misérable. Ces extrêmes se manifestent jusque parmi les foyers les plus brillants de la civilisation humaine, à Paris, à Londres, et autres grandes cités réunissant les abus meurtriers dont notre espèce est capable, aussi-bien que toutes ses vertus et tous ses talents.

Dans les nations, au contraire, où l'*égalité* des droits et de la naissance rendent les distinctions accessibles à tous, et seulement personnelles, on peut espérer de les conquérir avec ardeur, au moyen de l'industrie et du travail. C'est l'heureuse domination d'OROMAZE, ou du bon principe.

Une loi politique égale pour tous n'accorde plus au caprice politique le pouvoir de commander arbitrairement. La justice ou l'honneur deviennent la règle suprême jusque sur des serviteurs et non des esclaves. Les croyances, laissées à la merci des discussions, renversent les superstitions, font resplendir la loi morale et la Divinité dans toute sa magnificence, par l'absence même des contraintes, qui engendrent ailleurs tant d'hypocrites ou d'athées. L'égalité des sexes et la monogamie, attribuant des droits civils pareils aux personnes, forment la racine de leur liberté et de leur vigueur. La philosophie, appelant le concours de toutes les sectes, de tous les systèmes, à la recherche de la vérité, s'éclaire par des découvertes ou d'utiles innovations. La littérature, les arts, dans ce déploiement expansif, s'écartant

d'une imitation servile, atteignent à l'originalité dans les inventions, et s'envolent aux célestes sanctuaires du génie; l'industrie, les talents, ressuscités par mille tentatives expérimentales, s'affranchissent de l'ornière ancienne : ainsi s'avance le char brillant de la civilisation sur la route des siècles.

Dans cette situation politique, le citoyen participant, parmi les républiques surtout, au pouvoir et à la royauté, lorsque nul ne domine, excepté la loi, il devient plus confiant, plus accompli dans toutes ses facultés, puisqu'il les épanouit sans nulle crainte, et recueille leurs nobles fruits. Les particuliers, échauffés par des luttes d'opposition ou des opinions qui se disputent la supériorité, tendent toutes les fibres de leur vie dans ces chances de gains ou de pertes, de jouissances et de labeurs. Fiers de se distinguer, de se surpasser mutuellement, il en résulte un immense effort, les nerfs vibrent avec plus d'intensité, toutes les cordes de l'ame retentissent de sons plus éclatants : aussi les petits états indépendants déploient plus d'activité, d'instruction, d'industrie et d'essor dans les talents, fleurissent par le commerce ou d'autres genres d'illustration, plus que de grands empires étouffés sous le despotisme. Donc l'homme, possesseur de son franc-arbitre politique, civil et religieux, est plus complet dans tous les actes de sa vitalité [1], par l'expansion de sa puissance ner-

[1] La volonté d'être libre dans les matières de conscience, est, dans le fond, la même que la volonté d'être libre dans les affaires civiles et politiques. Aussi l'énergie des ames constitue leur véritable

veuse, que l'homme resserré sous la pression de l'arbitraire par ses semblables.

Qu'on nous explique, en effet, pourquoi sur le sol le plus fertile du globe, dans les plaines de l'Indoustan, de l'Asie méridionale et de l'Afrique, peuplées de tant de nations, mais pressurées sous des gouvernements despotiques, la vie est courte, la vieillesse précoce, la santé chancelante?

Qu'on nous dise par quelle cause aussi la nature y donne à tous les hommes une tête proportionnellement plus petite, un cerveau plus étroit qu'aux habitants des climats froids [1]? Pourquoi, enfin, tous ces habitants des climats intertropicaux sont si timorés et si débiles, qu'ils ne conçoivent pas même la liberté ou l'indépendance civile et politique?

indépendance, comme leur mollesse appelle l'oppression et l'aplatissement; l'esprit public est disposé au républicanisme chez les hommes qui n'admettent que l'empire de la raison.

[1] Le docteur Paterson dit même avoir expérimenté à Calcutta, que le volume du crâne des Hindous est presque d'un tiers moindre que celui des Européens; les Chinois ont la tête petite, et les Nègres encore plus. *Voy*. notre *Histoire naturelle du genre humain*, deuxième édition, t. 1, p. 410, etc.

LIVRE TROISIÈME.

HYGIÈNE RELATIVE AU MORAL.

Les codes de morale, dans la plupart des religions, ne sont guère que de l'hygiène appliquée à nos fonctions de l'esprit et du cœur, ou plutôt à notre système nerveux, puisqu'il tient les rênes de tout l'organisme.

Les hommes meurent volontairement, s'il est permis de le dire, lorsqu'ils nourrissent des maladies, ou refusent d'y renoncer. Certes, il est coupable d'homicide envers lui-même, quiconque désirant de vivre, fomente chaque jour, néanmoins, des vices mortels. Quels remèdes, désormais, contre les élans de la luxure, de la gourmandise, de l'ivrognerie et de tant d'autres dégradations meurtrières, si l'on abdique l'empire de ses fonctions animales?

L'homme serait-il incapable de créer lui-même sa félicité? seul, parmi les animaux, resterait-il à ce point disgracié de la nature, qui donne à tant d'autres êtres les moyens d'accomplir leur bonheur? Ne deviendrions-nous sages que par l'impuissance du mal? De nombreuses maladies seraient-elles une école indispensable de vertu pour que notre raison

ressuscitât au milieu de nos passions? Leurs châtiments seraient-ils l'économie d'une salutaire providence? car selon la Bible, *celui qui pèche tombera entre les mains des médecins.*

Sans doute, c'est avec l'espoir d'un mieux être que l'homme se fait ainsi périr par ambition, par avarice, par tant d'autres efforts dans lesquels la fortune ou la renommée nous leurrent de séduisautes espérances. Mais que dire d'une mort appelée par les chagrins, par le désespoir de la perte des biens et les irrévocables vicissitudes des destinées sur ce globe? A quel prix nous avait donc été confiée l'existence, si nous nous croyions exempts de toute infortune? Et quelle folie plus insigne que celle de nous immoler par les terreurs mêmes du trépas?

On le voit: il faut nécessairement faire provision de force et de bon sens, si l'on prétend au bien-être pendant une longue carrière. Quiconque cède, en riant, à ses vices, à ses intempérances, exerce sur ses organes le même suicide que quiconque avale un poison ou se frappe d'un poignard. Chacun ne devrait avoir peur de rien tant que de lui-même: les criminels paient bien cher la vie pour n'en avoir pas assez redouté les plaisirs, ferments secrets qui corrompent manifestement nos forces vitales.

Si les passions ressemblent déjà aux maladies et y prédisposent, on fait encore un cours de philosophie en étudiant l'hygiène. Par là se manifeste la nécessité d'associer cette philosophie à la médecine; sciences jadis sœurs, qui se retrouvent toujours sur le commun terrain de la psychologie et de la physiologie.

Aussitôt qu'il s'agit d'ordonner son moral, chacun se cabre et s'effarouche, comme s'il sentait le mors et l'éperon : écoliers indociles, nous préférons le châtiment des vices eux-mêmes. Humains, également faibles, cherchons notre bonheur au meilleur marché possible, car s'il fallait mourir sous des règles sévères, mieux vaudrait mourir sans règles, et il est préférable de succomber à son mal, sans le surcharger encore de celui du remède. Évidemment l'austérité qui ne garantit de rien est duperie : toutefois le désordre qui ruine le corps avant la vieillesse, qui gaspille la vie, n'est-il pas aussi la plus énorme des sottises ?

Des complexions tendues, des caractères absolus croient flétrir du nom de médiocrité tout ce qui ne porte pas nos biens jusqu'à l'excès, ou cette modération toujours conciliatrice des extrêmes. Voyez-les sans cesse emportés, violents, qualifiant du nom d'énergie tout ce qui s'élance au-delà des bornes raisonnables : ils croient sublime ce qui n'est qu'excentrique ou extravagant ; enfoncés dans l'esprit de parti, pour avoir du moins quelque esprit, démagogues ou despotes, athées ou superstitieux fanatiques, leurs joies sont des délires, leurs craintes des désespoirs, leurs plaisirs de brûlantes ivresses, leurs douleurs des tourments infernaux. C'est ainsi qu'ils déchirent eux-mêmes leur propre existence ?

La véritable énergie vitale, conservatrice des forces du système nerveux, est tranquille, modérée, patiente, sûre d'elle-même dans l'assiette intermédiaire qu'elle s'est choisie. Pour elle, le *medium* est le *summum*, comme sur une roue, le

point le plus éminent est le milieu. Placée entre tous les intérêts opposés, tenant la balance de la justice, la royauté brille dans l'équité, l'impartialité, par sa puissance et sa majesté. Ainsi tout état intermédiaire, équilibré par la compensation des extrêmes, est cette royauté qui domine en les contrebalaçant; la santé devient maîtresse indépendante des penchants vicieux, en les domptant les uns par les autres. C'est donc ce centre d'équilibre qu'il s'agit d'établir au cerveau. Apprenons de l'ame à sauver le corps : puisqu'elle a le pouvoir de le détruire, elle peut le conserver. Sans son harmonie, tout se désorganise, tout se précipite dans le trépas éternel [1].

[1] L'ame chez l'homme et les animaux est une sorte de moule externe et interne de toutes les parties du corps, tellement qu'elle les constitue et les organise par sa propre essence ou force, comme elle les fait subsister.

Ainsi chez les animaux inférieurs dans lesquels on retranche un organe, l'ame tend à le reproduire, à le reconstituer, à le rétablir en santé, si cet organe est mutilé, d'où la cicatrisation, le pouvoir médicateur et réparateur.

Avant que l'animal, encore jeune, soit complètement développé, que le taureau ait des cornes, que les organes sexuels soient accomplis, etc. L'ame est essentiellement parfaite; elle pousse au dehors ces parties; elles les possède déjà par son instinct primordial; le jeune taureau frappe de la tête, les désirs d'amour préludent à la naissance de la fonction, prévoient l'acte, etc. En somme, l'ame est complète dans l'organisme incomplet, et elle tend à l'accomplir.

Bien plus, on coupe un bras à un homme, on châtre un individu, ces mutilés se sentent encore, en idée, complets; le manchot se plaint de la douleur que lui cause son bras, qu'il ne possède plus, l'eunuque sent les désirs d'amour, quoique privé des moyens de l'exécuter.

En un mot, le corps mutilé conservera l'intégrité de la puissance qui l'anime, cette puissance est donc indépendante de son organisme harmonique, et peut subsister sans lui. C'est ce que manifeste l'espérance de vie que conservent les mourants; l'ame ne peut se résoudre à sa destruction.

Nous rappelons ici cette vérité souvent constatée, que l'homme est double, puisque souvent, en apercevant le bien, il pratique néanmoins le mal, contre sa volonté, par l'emportement de ses passions; cependant son cœur n'a pas toujours tort, ni son esprit toujours raison. Il est aussi de nobles passions qui réchauffent notre vie, et une raison désespérante qui parfois la dessèche. Il est de ces grandes ames qui ne sont faites ni pour la haine, ni pour la bassesse des intérêts, comme d'autres pétries de fiel, ne peuvent aimer rien d'élevé, rien de généreux. Tel magnanime ne saurait se corriger de la sublime erreur de faire de singrats, comme tel pusillanime ne sait pas se dépêtrer de l'égoïsme, de l'avarice et de la crainte. Aussi la plupart des humains, gouvernés par leurs affections plus que par la raison, obligent la médecine à consulter sans cesse le moral pour rétablir l'intégrité du physique. Combien de personnes ne sont pas tant malades des erreurs de leur régime que des penchants, des afflictions qui ont été l'occasion ou la source de leurs maladies! Parce que notre organisation, de toutes celles des créatures, est la plus compliquée, la plus nerveuse, aucune n'est plus variable dans ses caractères originaux et ses passions. Croyez-nous, la véritable morale n'est encore que de la médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le trop grand amour de la vie hâte notre destruction; et de l'influence de l'imagination sur la vie.

Nemo benè vitam rexit, nisi qui contempserat.
SENEC.

Les caractères pusillanimes étant, de tous, les plus attachés à l'existence, ce sont, de tous, ceux qui la perdent le plus tôt par l'abus même des préservatifs contre la mort; ceux-ci ressemblent à des talismans désastreux qui entraînent la destinée.

Quelle est, en effet, la santé de cette femmelette timidement assujettie aux petits soins pour ses jours, se médicamentant, s'épuisant sans cesse, et, à force de drogues, croyant bien se garantir de tous maux? N'est-ce pas invoquer son malheur? Aussi les vieillards, loin de trouver cette longue carrière qu'ils ambitionnent à travers les perpétuelles incommodités de leur âge, attirent la mort, qui les effraie d'autant plus qu'ils font d'efforts pour la chasser :

Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.

De tous les animaux, l'homme chérit le plus l'existence, soit à cause de sa profonde sensibilité,

soit qu'il en estime beaucoup la valeur : aussi se lamente-t-il le plus de la quitter : combien de grands caractères se sont dégradés pour l'avoir trop aimée, au prix de l'honneur, qui en commandait le sacrifice ! On ne pardonne de s'y soustraire, que menacé de l'opprobre ou de l'avilissement. D'après le calcul de toutes les peines qui croissent dans le champ de la vie, la Providence nous aurait-elle fait un dangereux présent? Toutefois, si c'est un acte de courage de supporter l'existence sous les plus douloureuses situations, c'est toujours un mal d'en désirer le terme, et un mal plus amer encore de le redouter.

Tandis que les souffrances de la mauvaise fortune désenchantent la plupart des humains, et leur font regarder le corps tel qu'un édifice tombant en ruines, qu'il faut quitter de bonne grâce, rien ne paraît plus horrible, au contraire, aux grands et aux rois environnés de toutes les jouissances de la terre, que ce glaive de mort toujours menaçant sur leur tête. Aussi, quiconque place la félicité dans les délices corporelles, comme les épicuriens, ou quiconque peut le plus s'affranchir par sa fortune des maux de l'humanité, ne considère qu'avec frayeur le terme de ses années, comme celui des voluptés. Tous le hâtent par des douleurs anticipées; ils se rongent d'avance. Sans être malades encore, dès qu'ils imaginent de l'être, voilà déjà une véritable maladie. On invoque en vain la médecine; elle guérirait le mal, qu'elle ne guérirait pas de sa peur. Rien de plus incurable qu'une affliction qu'on se plaît à nourrir malgré soi-même.

On dispute ainsi pied à pied le terrain; cependant le temps irrévocable nous engloutit dans l'abîme; en vain on s'efforce de lui arracher quelques jours, sans penser qu'il y va du tout par cette lutte.

Une simple réflexion manifeste bien l'inutilité, le danger même de ces prophylactiques, élixirs, baumes, sirops, pilules et autres arcanes macrobiotiques, tous échauffants, si vantés pour vivre longuement. Si l'on craint de mourir, il faut donc appréhender la naissance, puisqu'elle y précipite infailliblement. Car, puisque la mort est inévitable, à quoi bon chercher à se prémunir contre elle; et lorsque son terme est incertain, à quoi bon le craindre? Croyant prolonger ses forces, on les consume précisément par ces remèdes.

Il entre du hasard dans les chances d'une longue vie, mais il dépend de notre caractère de lui en fournir les éléments par la sécurité et la confiance qui soutient la vigueur : *Medicus nihil aliud est quam animi consolatio*.

Sans doute il y a, dans cette incertitude de notre existence et sa courte durée, un secours certain contre les abus qu'on peut faire de toutes choses; car ce sont les mourants par leur faute qui donnent les plus sûrs conseils aux vivants. Il ne suffit pas d'être exempt des maladies, ni même de rester valétudinaire, mais il faut se montrer robuste, plein de santé et de gaîté; et celui-là seul le devient pleinement, qui sait mépriser sa vie. Les imbécilles ou les idiots, ne pensant jamais à la mort, par cela même subsistent le plus longuement à l'abri de cette terreur. N'est-il pas absurde qu'un bien pro-

curé par l'absence de la raison ne puisse pas être le fruit de la raison, et qu'il soit plus sûr, pour vivre avec sécurité, de végéter en bête que de réfléchir en homme? Lorsque l'instinct, dans la jeunesse, nous remplit d'espérance et de bonne opinion de nous-mêmes, quel symptôme plus assuré de force et de durée? Le cœur bat plus allègrement, une santé florissante fait couler délicieusement les heures, on digère mieux; on se délecte, pour ainsi dire; de l'ambroisie de l'immortalité. C'est à de telles personnes qu'il faudrait demander comment on doit mourir, comme à ceux qui meurent, le vrai moyen de long-temps vivre. Ces derniers doivent sentir alors tout le tort causé par d'indignes imaginations, et ces reproches d'une conscience malade deviennent une tardive expérience pour les gens en santé.

L'homme, le plus social des êtres, se montre aussi les plus nerveux, le plus impressionnable, ce qui le dispose davantage que d'autres créatures à l'hypochondrie, à des maladies imaginaires [1]. Trop de délicatesse d'organisation, chez le sexe faible surtout, augmente nécessairement les frayeurs des tourments et de la mort. On n'a guère de santé, si l'on ne s'en donne que par raison. Aussi l'homme de tous les animaux, le seul qui connaît la mort

[1] De même les hommes de lettres, les artistes et tous ceux qu'on voit doués d'une constitution spirituelle, si l'on peut le dire, sont le plus souvent attaqués de ces sortes d'affections, parce qu'ils ont une vive imagination, source de leur talent, comme de leurs douleurs. Quiconque dérobe le feu du ciel, comme Prométhée, est exposé comme lui à sentir son foie déchiré par les vautours.

et qui la redoute tant, a besoin de garrotter sans cesse cette imagination, appelée la folle de la maison. C'est là ce qui démontre combien notre corps dépend de notre ame, et qu'elle en est *l'archée* ou le gouverneur; car la domination du moral est aussi puissante que la peste et la rage même, puisqu'il y a des exemples d'individus morts de la seule croyance qu'ils étaient enragés et pestiférés. Tel a le poison au cerveau seulement, qui s'imagine être déjà empoisonné, et appelle bientôt ainsi une véritable diathèse d'irritation chronique à son estomac. L'imagination, par l'épouvante, aggrave le mal au point d'exciter de la douleur à la région du corps qu'on croit attaquée, et de rendre matérielles des affections uniquement idéales. Eh! qui n'a jamais senti tout son intérieur bouleversé, le cours du sang interverti par la frayeur? On n'est pas héros à tout moment, puisque César même tremblait, dit-on, en montant sur un char.

Comme nous portons en nous-mêmes les semences cachées de notre mort, faisant sans cesse effort pour se développer, c'est à nous d'étudier notre vigueur ou notre débilité d'ame, et combien ces fausses idées occasionent de véritables périls : *Possunt quia posse videntur.* Ainsi soignons notre estomac, sans doute, mais sans nous inquiéter de notre nutrition. Les esprits manquant d'occupations au dehors, s'en forgent à leur intérieur; à force de réflexions, ils rendent certains d'incertaines maladies ainsi la nature; en se rongeant tristement d'elle-même, devient sa propre proie. La santé de l'ame, non moins que celle du corps,

exige plutôt des dissipations qui l'empêchent de se dévorer, en détournant son activité au dehors. C'est pourquoi le philosophe, vivant en présence du monde intérieur, fait une perpétuelle méditation de la mort, tandis que le physicien, placé au spectacle du monde extérieur ou de la nature, se rajeunit en apprenant toujours, car s'instruire est un acte de jeunesse qui nous élance sans cesse vers un vaste avenir, et soutient l'espérance par une ardente curiosité. Assis au théâtre de cet univers, l'homme prolonge par l'illusion son séjour à cette fête perpétuelle dont il est l'admirateur. Le savant se fait vieillard de bonne heure, afin de l'être plus long-temps ; dès avant cet âge, il s'était préparé à bien vivre, comme étant devenu caduc, il s'apprête à bien mourir. Confié à lui-même par la Divinité, le sage se garde de dégrader l'œuvre de son auteur, ou de le corrompre par de fausses terreurs, plutôt que de le fortifier par une juste confiance. Il a joui des voluptés présentes sans nuire aux futures, et comprenant qu'il n'a qu'une capacité pour la fortune, de même que pour la nourriture, il s'est abstenu des excès pour se contenter des plaisirs en les séparant des vices.

Si la saignée est un commencement d'assassinat, a-t-on pu dire, comme la purgation paraît une tentative d'empoisonnement, la crainte de mourir devient un apprêt de mort, quand il n'y a point nécessité de recourir à ces remèdes. Il n'en faut user que contre des maux plus imminents, de même qu'on ampute un membre pour sauver le reste. Est-ce donc exister que d'avoir toujours une mé-

decine au ventre, ou que de trembler pour sa santé au moindre dérangement? Eh! lâche, ne vaut-il pas mieux périr, que de toujours redouter le trépas? N'est-ce pas le subir mille fois pour une? Que nous apprennent cette pâleur, ces joues creuses, ce regard inquiet ou abattu, ces troubles de la digestion, ces palpitations du cœur, sinon un supplice perpétuel? A peine les tyrans surent en inventer de plus redoutables. Plus l'être efféminé se choie, plus le corps devient sensible, tendre, vulnérable en tous sens; et jusque dans les songes, la mort fait apparaître son spectre menaçant [1].

Comme on ne guérit point cette peur en la combattant de front et directement chez les ames intimidées, il vaut mieux offrir des dissipations et la joie. Les anciens héros scandinaves, ces formidables enfants d'Odin, se vantaient de mourir en riant

[1] « Faisons d'abord ce qui dépend de nous, disent les stoïciens, » et que les autres choses arrivent comme elles pourront. Ne te » fais jamais obstacle à toi-même. Quand l'heure sera venue, dis: » je mourrai, mais je mourrai comme doit le faire un homme qui » rend ce qu'on lui a prêté. ». *Manuel d'*Épictète. Une telle vigueur de caractère n'est-elle pas plus propre que les indignes frayeurs à repousser le trépas qu'elles appelleraient plus tôt? Aussi Zénon, Sénèque, vécurent très vieux.

« Il ne faut avoir peur ni de la douleur, ni des maladies, ni » de la mort, mais il faut avoir peur de la peur. » Épictète.

« Esclave de la terre, secoue enfin le joug, et levant les yeux » au ciel, dis à ton Dieu : Servez-vous de moi comme il vous plaira; » je ne refuse ni les maux ni la mort que vous voudrez m'envoyer; » je remplirai le rôle d'homme que vous m'avez imposé. » *Ibid.*

« C'est un faux langage de dire : La santé est un bien, la maladie » est un mal. Bien user de la santé, voilà le bien; en user mal, » voilà le mal. User bien de la maladie est encore un bien; en » user mal, double le mal. On tire le bien de tout, et de la mort » même. » *Ibid.*

au milieu des batailles, et plusieurs ont tenu parole. Le triomphe de la victoire, l'espérance d'être admis dans un paradis de braves, l'ardeur de la vaillance survivant aux blessures, cette vie dure et sauvage qui enivre d'orgueil et d'insolence, en même temps qu'elle trempe le corps dans l'insensibilité et les longues fatigues, tels sont les éléments de cette intrépidité qui forme les héros, et rend les septentrionaux *macrobies*.

Aussi les vieux soldats, malgré leurs pénibles services, les pauvres, qui n'ont rien à redouter dans le monde (sans trop souffrir néanmoins de la misère), tous ceux qui subsistent au jour le jour, sans regarder loin dans l'avenir, parviennent souvent à une très longue et verte vieillesse; la mort surprend les brutes; elles n'y avaient jamais songé.

La nature, qui toujours inspire des penchants salutaires, a donné parmi nous à la valeur, au mépris de la mort, la première place parmi les vertus. Les hommes n'estiment rien plus universellement que la vaillance, au point qu'ils dérivent de la force, de la virilité, le nom même de la vertu [1]; la bravoure, toujours généreuse, et qui ne veut rien devoir à autrui, étant incapable de fraude, devient la source de l'honneur et de la probité. Ce courage, toutefois, dont les hommes se montrent si fiers, n'est par lui-même qu'une qualité tout animale, résultant d'ordinaire de la vigueur du corps, qui

[1] *Virtus*, de *vis*, *vires*, *vir*, *virilitas*, *virere*; et chez les Grecs ἀρετή du terme Ἄρης, le dieu Mars. Les vertus étant d'ailleurs des équilibres entre nos passions, elles maintiennent par la santé morale notre vigueur corporelle.

peut dégénérer en une férocité de brigand, lorsqu'elle cesse d'être appliquée à des actions justes. Aussi les animaux sont-ils plus courageux, à proportion, que l'homme ; les femelles même bravent tous les dangers pour garantir les jours de leur progéniture, jusque chez les espèces timides. La poule, devenue hardie, s'élance contre les plus puissants animaux et l'homme, pour défendre ses poussins ; l'instinct en elle venge ses droits méconnus. On a vu une hirondelle se précipiter au milieu d'un édifice enflammé pour sauver sa couvée ou périr avec elle; enfin, la lapine, la souris et d'autres races non moins pusillanimes, se voyant dans l'impossibilité de soustraire leurs petits à la mort, préfèrent de les dévorer plutôt que de les abandonner en proie à leurs ravisseurs. Cet instinct, si l'on en considère le principe, présente encore un acte de magnanimité, comme dans ces anthropophages, devenus vieux, qui demandent à leurs propres enfants de les tuer et de les dévorer, afin que leur trépas tourne au profit de leur famille, plutôt que de devenir la victime inévitable d'un ennemi vindicatif ou des bêtes féroces.

Avec quelle audace, quel patriotisme, de simples fourmis ou des abeilles combattent, au péril de l'existence, pour une couvée étrangère, ou des larves dont elles ne sont point mères, puisque la nature les a créées neutres? Si l'on peut accorder des vertus aux animaux, ces actions n'en manifestent-elles pas les plus éclatants témoignages? Quel désintéressement de la vie, ou plutôt quelle vigueur! quelle atroce énergie chez ces lions, ces ours, ces taureaux

que le peuple romain faisait combattre dans le cirque, pour s'instruire encore au dédain du trépas, par le spectacle des plus fiers quadrupèdes, comme s'ils étaient pour cette nation belliqueuse les plus fameux maîtres en la plus haute vaillance ! Auprès de ces brutes, dans leur rage impétueuse, les gladiateurs n'étaient que des novices, car quelque audace qu'on suppose dans un homme, la bête ignorant ce qu'est la mort, s'y élance avec plus d'aveuglement et de furie que celui qui, dès sa naissance, apprend à redouter le destin fatal. Notre structure, plus sensible et plus nerveuse que celle des animaux, frémit, tressaille spontanément à l'approche des douleurs. Si le coursier, habitué aux combats, se précipite dans les rangs ennemis avec cet emportement fougueux que n'a pas toujours son cavalier, le courage, ému par la musique guerrière, n'est plus vertu, mais ardeur du sang, comme dans un jeune téméraire, essayant ses forces. Aussi la plupart des bêtes sauvages ne meurent naturellement que d'extrême vieillesse.

En effet, ces militaires si renommés par la vaillance sont, presque tous, fort bornés par l'esprit ou la prévoyance; ils ont plus de cœur que de tête, dit-on, comme il arrive, en revanche, à plusieurs hommes de beaucoup d'esprit de manquer de bravoure.

Les bêtes étant moins intelligentes que l'homme, possèdent davantage de force imperturbable, de tranquillité, ou même d'impétuosité vitale que lui; elles ne sont pas, dans l'état de nature, sans cesse réprimandées, réfrénées par la frayeur du mal, par l'idée

de la mort, comme l'enfant morigéné avec soin pour la vie sociale; on ne les instruit pas continuellement comme celui-ci, par la terreur des châtiments, au respect d'autrui, de telle sorte qu'un Chinois, le plus apprivoisé des humains est timoré et cède le plus de ses droits à la société, pour laquelle la gloire consiste même à s'immoler. La brute, tout au contraire, souverainement égoïste, soit pour son individu, soit pour sa famille, ne voit qu'elle seule, et cet amour de soi si vicieux parmi nous devient la source unique de la conservation de sa race. Dans la guerre universelle instituée par la nature, chaque espèce réagissant contre toutes les autres, l'équilibre ne se maintient que par une égale résistance. L'indolent, ou même l'être trop généreux, le faible, devenant une pr oie facile, dans l'état de nature, l'égoïsme le plus complet, la barbarie la plus farouche, sont le résultat forcé de cette situation violente des animaux entre eux. Ainsi la loi antique sur le globe est celle du plus fort; la seconde est la loi du plus habile. Par celle-ci l'homme a su usurper l'empire de la terre. C'est principalement par cette loi de l'habileté que les individus, en société, se dominent entre eux.

Il est évident, par ces résultats, que la nature accorde la vie la plus durable à quiconque suit ses inspirations, et que le plus hardi, le plus fier, comme le plus robuste, doit parcourir une longue carrière de sécurité et de bonheur, comme il est le plus capable de braver les atteintes des maladies, à l'aide de sa fermeté physique et morale.

Les peuples vieillis dans cette urbanité obsé-

quieuse, qu'on a regardée comme la *suprême civilisation*, sont timorés et maladifs. Rien de plus langoureux que l'Indou, le Chinois, le Romain au temps du luxe du Bas-Empire. La moindre de leurs souffrances est l'hypochondrie avec ses transes, ses spasmes nerveux et ses incurables pusillanimités, malgré les drogues multipliées dont elle se farcit les entrailles, par suite de ses craintes. Tel est aussi l'état auquel réduit la doctrine de l'obéissance passive sous les empires despotiques et sous la superstition. Toujours ces frayeurs ardentes de la mort, ces précautions minutieuses et perpétuelles de la santé ont frappé de destruction secrète les plus hauts faîtes des grandeurs et de l'opulence : qui a tant à perdre, subit le plus de terreurs[1].

[1] *Hercule*, nous dit la Fable, retira du Tartare *Alceste*, pour le rendre à *Admète*, son époux. L'allégorie est belle et frappante. Hercule est cette vigueur invincible de l'ame, qui, inspirant sa confiance à notre force vitale (Αλκη), triomphe de Pluton ; elle nous restitue à cette santé indomptée (ἀδμητος), a laquelle, par un zèle excessif, nous nous étions immolés.

Il suffit souvent, au contraire, de s'abandonner au désespoir de ressaisir la santé, pour avancer la mort : *Plerumque certum esse signum et prœnuntium futuræ mortis, desperationem de recuperanda valetudine*, dit Frédéric Hoffmann, *de animo sanitatis et morborum fabro*, art. 9. Or, comme on met des paratonnerres sur les édifices pour les garantir de la foudre, pourquoi ne porterait-on pas sur soi, comme une amulette salutaire, cette opinion de confiance en soi-même et de joie intime qui double la sécurité? *Fieri non potest ut animo male affecto, non corpus etiam unà laboret; et rursus animus bene affectus, vi sua, quoad fieri potest, optimum reddat corpus.* PLATO, *in Charmide.*

CHAPITRE II.

De l'estime de soi dans ses rapports avec la santé.

Il est dans la nature de l'homme de s'estimer, de s'enorgueillir en lui-même, et d'éprouver de la douleur quand ce sentiment reconnaît son infériorité dans des comparaisons mortifiantes. L'humilité, tant recommandée par une religion de paix, doit encore être envisagée comme la manifestation d'une plus haute perfection, le témoignage d'un plus noble amour-propre. En effet, quel triomphe éclatant de l'ame sur cet indomptable penchant d'orgueil, ou, pour mieux dire, sur cet élan féroce du cœur humain, ne mérite pas la plus incorruptible louange? Quels efforts de vertu ne faut-il pas à cette fierté chatouilleuse, pour s'élever au-dessus du mépris et de l'insulte, et réfréner l'indignation? Un cœur généreux en devient capable par l'exaltation de la gloire et les magnifiques récompenses de la renommée. César fut clément, et Caton d'Utique supérieur à l'outrage. Ces grandes ames semblaient s'envoler jusque dans les cieux, hors des atteintes des mortels. Un vrai chrétien, plus magnanime encore, s'élance au-devant des humiliations et de l'injure pour les pardonner. Quoi de moins généreux

alors que de recourir aux armes du duel, aux déplorables fureurs de la vengeance? L'orgueil humain en décide autrement; il cherche son excuse dans le dédain de son propre sang. Ainsi s'est établie parmi nous la maxime que l'honneur (bien différent de l'honnêteté ou de la vertu) doit être préféré à la vie : telles sont les cruelles leçons de nos vanités froissées!

Toutefois, dans nos sociétés actuelles, l'existence d'un homme vertueux, résigné à subir les rebuts du monde, à essuyer tous les déplaisirs d'un amour-propre humilié, deviendrait pour lui non-seulement insupportable ; elle l'exposerait sans fruit à de cruelles vexations. Jamais l'innocence des agneaux ne les a soustraits à la voracité des loups, et toujours parmi des corps durs qui se heurtent mutuellement, le plus tendre périt écrasé.

La première des créatures trouve dans son propre cœur le désir naturel de l'empire, ou d'être, sinon maîtresse, du moins indépendante; c'est là, pour l'ordinaire, le fond de notre caractère, dont l'orgueil n'offre que le symptôme extérieur. Ceux mêmes qui ne peuvent atteindre à la domination s'insurgent, s'ils l'osent, contre l'oppression; ils veulent demeurer libres. Enfin quiconque se résout à servir, ce n'est que par nécessité ou dans la seule intention, soit d'obtenir un jour la fortune de l'indépendance, soit de régner à son tour sur ses égaux; l'on voit des courtisans faire sonner haut le nom de *leur maître*, à leurs subordonnés, en versant sur eux, avec usure, tous les dégoûts, tous les poisons de la servitude qu'ils ont dévorés, par cette cas-

cade de ricochets descendant des inférieurs sur leurs subalternes. Ainsi tombent jusqu'aux derniers rangs de la pyramide sociale les volontés du chef ou du prince, vers lequel tout aspire.

De là tant de jalousies et de haines des classes infimes contre les puissants; de là tant d'efforts, d'intrigues et d'ambition pour se surpasser l'un l'autre. Parmi ces rivalités, chacun énumère ses avantages même chimériques : l'un étale complaisamment ses richesses, l'autre ses titres, son pouvoir, se targue de ses charges, de la faveur dont il jouit; tel autre vante son savoir, ou se pare de ses vertus, de l'influence de l'opinion religieuse (l'hypocrisie elle-même y sert tant qu'elle n'est pas démasquée), ou fait éclat de ses talents et de son industrie. Heureuses les petites vanités satisfaites de leurs hochets, lorsqu'elles évitent la concurrence des plus forts !

Ce n'est point l'éducation, mais la nature qui nous dicte : *Sois le premier, ou du moins sois ton maître,* genre d'égoïsme qui fait le tourment de l'existence, mais principe de toute émulation, de tout perfectionnement et de satisfaction de soi-même, indispensable pour vivre sainement. Entre les femmes, quelle vive ardeur de jalousie, pour le moindre avantage de beauté, de parure et de jeunesse! Car le nectar le plus délicieux pour l'amour-propre, consiste dans une supériorité quelconque; elle console du moins de tant d'autres sacrifices qu'il est contraint de subir dans la société. Quiconque n'éprouverait aucune satisfaction en lui-même, ne sachant plus où se prendre, non-seulement se trou-

verait infortuné, mais conserverait à peine ses forces physiques ou sa santé. Les *déboires* et les *dégoûts* de l'amour-propre humilié énervent spécialement, comme l'indiquent ces termes, l'estomac, à tel point qu'il cesse d'appéter les nourritures et de les digérer, sorte de poison stupéfiant qui abêtit de chagrin ou de tristesse, comme l'*ambition rentrée*, si mortelle aux courtisans déchus de la faveur du prince. Semblables à des jetons, ils n'étaient que ce qu'on les faisait valoir; en tombant, ils portent un regard de désespoir sur leur affreuse nullité; autant ils dominaient, autant ils sont alors écrasés du mépris, le plus âpre venin du système nerveux.

Or il s'agit de vivre, et l'obligation d'une résistance égale à la compression est démontrée pour quiconque n'est protégé ni par une haute fortune, ni par la puissance. Les riches ou les grands, au contraire, peuvent faire peser impunément tout le faix de leur orgueilleuse politesse sur les rangs inférieurs, même sans les opprimer.

L'humble misère cède, heureuse si l'on n'exige d'elle que ces concessions d'amour-propre; elle s'en revenge toutefois par l'envie, par des jalousies, autres affections débilitantes du système nerveux, qui, comprimant encore davantage son action, contribuent à l'abréger dans sa durée.

Quel serait donc l'état d'un cœur sans cesse flétri par l'opprobre, par d'avilissants mépris, par la dérision, humiliant esclavage de l'ame, mille fois plus intolérable que celui du corps? Du moins, l'homme atterré par l'adversité se relève plus fier dans sa pensée; son courage n'a succombé qu'à

l'irrésistible nécessité; mais le malheureux torturé dans le centre de son orgueil, déjà tué dans ses entrailles, n'a plus qu'à quitter la vie, ou il doit abjurer désormais tout sentiment de sa dignité.

Quiconque plie sous les secrets remords d'une humiliation méritée, ou devient la proie du crime, traîne à regret le fardeau des forfaits, à peine ose-t-il lever ses regards à l'aspect du jour; il croit lire sur le front des autres hommes ces inévitables et sanglants reproches qui tonnent au fond de sa conscience. Tel fut le châtiment spontané des grands scélérats, que, la plupart, pâles, maladifs, ils sont forcés de confesser leurs tourments. Le suprême pouvoir des Tibère, des Louis XI, des Charles IX, a-t-il pu soustraire à ce supplice leurs ames bourrelées par tant d'attentats? Non, ils étaient sur un trône, et leur esprit aux galères : ils se sentaient, à trop juste titre, exécrables; les frayeurs qui les poursuivaient abreuvaient leurs jours et leurs songes mêmes d'amertume; ils moururent agités par les furies.

Ainsi la sécurité de l'homme de bien fait sa force et sa bonne santé. Un proverbe chinois dit : Voulez-vous vivre sain? soyez maître de votre cœur :

Nil conscire sibi, nullâ pallescere culpâ.

Récréé de cette douce joie qui s'élève comme un parfum suave des actions vertueuses, la satisfaction intérieure est le vrai nectar de la vie que soutient un amour-propre intact, irréprochable. Certes, la conscience sollicite manifestement les fonctions de l'appareil nerveux; rien n'est plus ferme que le

martyr. Sa mâle attitude garantit sa pleine vigueur à l'approche, même du supplice. Que des persécuteurs s'acharnent contre l'innocent, il portera toujours dans son cœur cette impérissable assurance, cette majesté du malheur qui s'ennoblit de son propre témoignage à défaut de celui des autres hommes; il arrache l'estime à ses ennemis mêmes. Qui empêchera Socrate, injustement condamné, de se rendre cette immanquable satisfaction? On se survit, dès lors, par un avant-goût d'immortalité.

Ainsi, sans traiter cette question sous le rapport de la morale, il est évident que les actes de l'organisme se fortifient, ou qu'il joue avec plus de vigueur et d'efficacité. Toutefois, il est une distinction nécessaire à tracer entre deux sentiments bien différents; la *vanité* ne satisfaisant guère que l'esprit, est plus propre à dissiper nos facultés encéphaliques qu'à les accroître, elle se plaît à briller par les dehors fugitifs et superficiels de la vie extérieure; au contraire, l'*orgueil* ou une noble fierté soutient plutôt l'énergie du caractère et les fonctions vitales internes, en gonflant le cœur de ses prestiges. Nous voyons des nations vaines ou légères, moins vivaces, moins persévérantes en toutes choses que les peuples orgueilleux de leur supériorité. Par exemple, les Anglais montrent plus de fermeté d'organisation physique et morale, plus de ténacité que les mobiles et spirituels Italiens. Entre ces deux extrêmes, le Français paraît tenir le milieu. De même, la longévité observée dans les masses de ces nations semble correspondre au naturel de chacune d'elles, puisque la vie se prolonge

aussi vers le Nord, par le concours de plusieurs autres causes. De plus, dans les vastes monarchies, l'individu, enfoui et comme étouffé sous les masses, meurt inaperçu comme un animalcule microscopique, tandis que le citoyen d'une petite patrie constitue un personnage considérable, jouissant de sa portion d'influence ou du pouvoir politique; ainsi sa vie s'amplifie avec plus de consistance et de grandeur.

Pour se convaincre de cette influence exercée sur l'organisme, il suffit de contempler ces personnes avantageuses, dont l'orgueil se monte jusqu'au ton de l'exagération. Elles portent la tête élevée, leur poitrine se tuméfie; un air d'arrogance respire dans leur démarche altière, dans des paroles hautaines et impérieuses. Il est bien manifeste que les nerfs de la huitième paire, ou les pneumo-gastriques, avivent avec plus d'énergie les fonctions pulmonaires et stomacales; aussi l'hématose et la digestion s'opèrent dans eux avec activité et promptitude, de même qu'on voit de joyeuses idées favoriser l'assimilation chez les jeunes gens les plus satisfaits d'eux-mêmes. Le contentement radieux qui brille sur leur physionomie annonce l'heureux concert du système nerveux et l'entretient jusque chez les plus sots des humains, toujours enchantés de leur mérite et de leurs œuvres. Nous en trouverions encore des exemples dans tel courtisan vaniteux, qui se pavane, chamarré de décorations, comme dans l'auteur rengorgé qui contemple avec vénération les faibles productions de son génie. Celui-là se trouvant de la meilleure foi du monde, un grand homme, vivra plus en-

graissé et satisfait de ses prétendus talents que l'homme modeste, toujours inquiet des jugements sévères d'autrui. Cette existence craintive et défiante deviendrait intolérable, tandis qu'une robuste confiance, semblable à un vin généreux, enivre un Gascon de sa chimérique supériorité ; de là ces délices de la louange qui remplissent l'ame d'un charme ravissant ; elles séduisent jusqu'aux sages, à tel point que l'amour de la renommée, le dernier qui cesse de palpiter dans le cœur humain [1], fait souvent braver la mort pour obtenir une éternelle gloire.

Ne serait-ce pas ce sentiment d'amour-propre particulier à la seule espèce humaine, qui lui aurait été départi par la nature comme un baume consolateur, pour entretenir plus longuement notre existence? Renommée ! illustration ! combien d'êtres se sont crus célèbres, qui n'étaient que vains ! Il y a tant de héros de hasard, et si peu de vrais génies ! Et, d'ailleurs, quoi de plus capable de nous confondre que l'éternel spectacle de notre petitesse, de notre inutilité sur ce globe, ou la futilité de nos fausses grandeurs ! Pourquoi se consumer pour tout voir s'écrouler dans le néant? Tant de millions d'hommes massacrés, et de guerres interminables ont abouti à élever un cercueil sur un rocher de l'Océan... Napoléon ! l'ambition frustrée de sa proie se replie au-dedans des viscères comme un serpent rongeur ; l'orgueil blessé des coups de lance de l'adversité entre dans une rage concentrée ; et,

[1] *Etiam sapientibus, cupido gloriæ novissima exsuitur.* TACIT., *Vita Agricolæ.*

enchaîné sur le Caucase, Promethée expire, le foie déchiré par le vautour. Ainsi l'humiliation assassine le cœur humain.

Combien la vie est donc mutilée par ces cruels désappointements de notre amour-propre, surtout quand on manque d'une dose suffisante de philosophie dans l'infortune? Quel désavantage de placer sa vanité dans ces hochets futiles avec lesquels le pouvoir amuse de grands enfants! La flatterie ne ravit-elle pas souvent seule le prix dû à la vertu? La naissance, l'or ne se font-ils pas d'abord les parts? Chose plaisante! des valets et des prostituées ont vendu les dignités au prix de la corruption et de l'infamie! Ainsi la bassesse a été faite gloire, et, par un renversement inconcevable, n'a-t-on pas vu souvent la vraie gloire transformée en crime?

La Providence a voulu que l'homme trouvât en lui seul sa récompense comme sa santé, puisque les vertus ne la reçoivent guère au milieu des envies contemporaines, lorsque trop d'intérêts personnels les obscurcissent ou usurpent l'encens des humains. Quel mérite est prisé dans l'estime publique, s'il n'élève pas maintenant à la fortune?

Il est toutefois en nous un instinct de grandeur qui nous dévoile les actions honorables. Personne ne se vantera raisonnablement de boire et manger beaucoup, d'être sensuel dans ses appétits et ses voluptés, assujetti à ses passions, à de vils intérêts: actes qui attireraient un juste dédain. On considère toujours comme plus noble et plus relevé tout ce qui émane d'une source intellectuelle, raison, sa-

gesse, science, ou les vertus telles que générosité, justice, courage, prudence, modestie, tempérance, magnanimité. Tout ce qu'on fait de nobles sacrifices à son pays, à ses proches, à ses amis, au genre humain, ne mérite pas moins de louanges que la valeur, la constance dans les dangers. Préférer la mort à la servitude, l'honneur aux richesses, le travail aux plaisirs, la sobriété aux débauches, c'est montrer l'ascendant d'une ame forte sur les concupiscences de la chair, c'est conquérir la vraie estime de soi-même, et par là fortifier encore l'appareil nerveux cérébro-spinal.

Pareillement, tout ce qui nous élève, nous ennoblit : les facultés de la tête et du cœur s'agrandissent aux dépens des actes inférieurs, et chacun veut briller par les premières ; l'homme le plus dépravé se pique de sa probité, l'avare se met en frais ; l'ignorant, le sot, affichent l'esprit ou la science, le lâche exalte sa bravoure, l'efféminé affecte un air de vigueur, la prostituée singe la prude ; tel sort de l'orgie et de la crapule, qui revêt la robe et l'aspect sévère d'un magistrat, tant l'univers entier joue la comédie !

Puisque cette hypocrisie devient encore, comme on l'a dit, un hommage que le vice rend à la vertu, ce n'est donc nullement par simple convention qu'une action passe pour basse ou pour élevée. La nature ayant attribué à notre espèce une haute intelligence, l'a placée au-dessus des simples fonctions organiques qui nous sont communes avec les brutes. De là vient que le mépris des plaisirs du corps, comme de ses douleurs, ou des biens ma-

tériels, suscite l'énergie par quelque effort sublime et héroïque; il prouve en nous une essence supérieure à tous ces dons de la terre que la fortune donne et qu'elle ravit. L'ame qui s'attache à ceux-ci est donc inférieure : elle dénonce un axe cérébro-spinal énervé; assujettie aux métamorphoses perpétuelles qu'éprouve le monde, emportée par ses joies et ses craintes, ses vengeances ou ses tristesses, elle succombe à toutes les misères, tandis que les ames les plus nobles, rayonnant de gloire dans la sphère élevée où la vertu les transporte, vivent par le mépris même du trépas.

O qu'il est difficile d'exister heureux et pendant de longues années avec un esprit pusillanime! Qu'il est rare, sans la philosophie, d'obtenir l'assentiment de soi-même? Comment établir cette délicieuse paix du cœur, garantie de la santé et du bonheur, au milieu des vices qui se disputent notre possession! L'esclave des passions peut-il se glorifier d'y succomber? Si cette égalité d'ame qui fait rouler doucement le char de l'existence, résulte des satisfactions d'un juste amour-propre, quelle route est aussi mieux aplanie que celle de la raison et de toutes les vertus morales? Celui-là donc est fort et sain, dans ses puissances nerveuses, qui règne sur soi-même, qui peut dire dans l'équitable orgueil de sa victoire, jusqu'au milieu des peines les plus cruelles : Je suis content de moi!

CHAPITRE III.

De la sensibilité morale et de l'harmonie de nos affections, en rapport avec nos semblables pour le soutien de l'existence.

Vir bonus semper sibi consonus.

Nous avons vu que toutes les pièces composant notre organisation ne peuvent jouer simultanément sans être bien proportionnées et engrenées l'une avec l'autre, soit comme les rouages d'une horloge, soit tendues à l'unisson sous certains rapports, comme les cordes d'une harpe. Il faut, de plus, des équilibres partiels dans l'équilibre général, et un parfait antagonisme d'action pour établir l'unité harmonique, ou cet état moyen qui constitue la santé au milieu des extrêmes morbifiques opposés [1]. Tel est ce cercle homogène bien coordonné des éléments et des fonctions du corps vivant.

Dans la génération, qui est un concours d'unisson par l'amour, s'il n'existait pas un centre harmonique (comme le foyer nerveux pour tous les organes de l'animal, ou le cœur, source de la circulation et des fonctions de la vie nutritive); tous les éléments du futur être se disgrègeraient. Aussi, dans un œuf non fécondé, l'incubation, loin de développer un individu, ne produit qu'une matière putré-

[1] *Confluxus unus, conspiratio unica, consentia omnia.* Hippocr.

8.

fiée. Au contraire, s'il existe par l'imprégnation un centre vital auquel tout se coordonne et vient s'équilibrer, il naît bientôt un jeune animal, sortant joyeux de sa coque pour aspirer de toutes parts dans la nature, et sa croissance et le bonheur. Voyez l'homme jaillissant hors du sein maternel, moulé dans toute sa beauté et sa grâce originelle par cette complète harmonie qui présida à sa formation. Dans l'enfance, c'est l'Amour, dans la jeunesse, c'est Adonis, dans la virilité, c'est Apollon-Pythien. Telle fut aussi la statue du *Doryphore* de Polyclète, le plus parfait modèle de la force et de la régularité humaine, ouvrage que les Grecs enchantés regardèrent comme la règle et le *canon* de nos proportions anatomiques. Car tel est le charme attaché aux plus magnifiques productions de la nature et à celles des arts qui y puisent leurs modèles; leur harmonie nous transporte, en nous découvrant les traits sublimes dont l'auteur de toutes choses voulut orner les plus accomplies des créatures.

Et peut-être que notre ame, ou du moins ses facultés, résultent de ce concours mélodieux de nos organes, comme la pensée qui régit l'univers semble émaner du grand diapason de la musique céleste, ou du concert de tous les astres, selon quelques philosophes. Disons plus : cette *harmonie* gouverne la marche du monde, comme elle préside à notre vie. Aussi possédons-nous un instinct musical naturel[1]. Notre santé morale est cette musique intérieure des affections correspondant à

[1] Rameau, *Observations sur notre instinct pour la musique*. Paris,

nos organes; les sympathies qui les unissent sont des consonnances, jusque là que nos chants naturels, nos expressions ou les cris de nos passions se modulent sur cette mélodie interne; elles n'en sont que le retentissement. Les enfants entonnent spontanément l'unisson; ils battent la mesure avec une égalité merveilleuse, sans y être appris. Toute mesure cadencée, régulière, fait une impression enchanteresse sur le rhythme vital; la circulation et les autres mouvements uniformes, dans l'état de santé, procurent un retour d'action salutaire et naturel [1]. Tout acte périodique dissipe même la lassitude causée par les plus violents exercices : ne voit-on pas des troupes harassées par une longue marche, reprendre tout à coup de l'ardeur et une nouvelle allégresse aux accents d'une musique militaire? Les femmes les plus délicates se montrent souvent infatigables à la danse; les Nègres oublient chaque jour

1754, in-8°. Ainsi nous n'inventons pas la musique, elle existe dans nos entrailles par le jeu même de nos systèmes organiques.

[1] Personne n'ignore combien les maladies nerveuses sont influencées par la musique, et l'on connaît l'histoire de la prétendue morsure de l'araignée Tarentule. On sait aujourd'hui que c'est une affection spasmodique analogue à la danse de Saint-Guy. Nous avons trop oublié la médecine par incantation, si usitée des anciens. On lit dans Homère que le sang d'une blessure d'Ulysse fut arrêté par l'incantation. Héliodore (*Histor. æthiopica*, liv. IX) cite un fait analogue. Serenus-Sammonicus enseigne qu'on arrêtait ainsi la métrorrhagie. Dion Cassius dit que l'empereur Hadrien a guéri de la sorte un hydropique. Les charmes par des vers et des chants étaient si puissants, selon Platon (*Republ.*, l. IV), qu'on pouvait guérir avec eux seuls toutes les maladies. C'était la doctrine de Pythagore, d'Empédocle, d'Apollonius de Tyane, mais les pratiques en ont dégénéré en prétendues opérations magiques, que le magnétisme animal exploite sous une autre forme maintenant.

leurs misères et l'ardeur brûlante du soleil, en répétant en chœur un simple refrain; le martellement cadencé des forgerons tempère la rudesse de ce travail, et l'Arabe hâte par une chanson mélancolique la course de son chameau dans le désert.

Quoique le sourd n'entende nullement des éclats bruyants, il éprouve un trémoussement interne qui agite son pouls. Nos corps reçoivent ainsi une commotion spasmodique, soit par les vibrations des passions des autres hommes, soit pour se mettre à l'unisson de la musique. Nos fibres ayant divers degrés de tension, de mobilité, suivant l'âge, le sexe, la complexion, et même la nation, sont naturellement émues par les affections morales et par l'expression des accents passionnés, par des tons concordants avec leur état, tout de même qu'une corde vibrée fait frémir celle qui se trouve à son unisson.

Ainsi chaque ame présente une mélodie appropriée à son rhythme de santé. Le système nerveux mince et impressionnable des femmes est facilement agité par les sons aigus, les passions aigres ou irritatives; l'appareil nerveux, plus solide et moins sensible de l'homme, s'affecte davantage par les tons graves, comme par les passions grandes et élevées. Si chaque contrée, chaque peuple a sa musique, ou son mode de sensibilité morale, c'est parce que l'appareil sensitif est modifié suivant les habitudes de la vie sociale, les mœurs et le gouvernement, non moins que par les degrés de chaleur ou de froidure, de sécheresse ou d'humidité, de tension ou de relâchement qu'éprouvent les peuples des diverses régions du globe. Par exemple, les chants des sau-

vages de l'Amérique septentrionale sont tous lugubres ou mélancoliques, au rapport de Laffiteau et de Charlevoix ; ceux des Arabes, graves et tristes, selon Darvieux. Acerbi remarque que les airs des Lapons sont tous sur la clef de *la*, de même que ceux de la plupart des peuples nomades et solitaires. L'homme réduit à lui-même est un animal triste et pensif ; il décèle hors de la société un état de souffrance.

Les airs que nous préférons dénoncent ainsi notre naturel ; ils indiquent en nous la disposition de la sensibilité, le mouvement vital correspondant. Le musicien ne peut s'emparer de nos affections sans trouver notre consonnance diatonique pour faire vibrer les cordes secrètes du cœur humain. Voilà pourquoi l'action vitale languissant dans la tristesse et notre sang circulant plus lentement, demande des affections et des chants d'une mesure plus grave : c'est le contraire dans la joie et l'amour, car le cœur palpitant avec vivacité, ces affections inspirent soit des accents rapides, soit des modulations douces et tendres comme dans le mode chromatique [1].

Le rhythme agite l'organisme plus impérieusement encore que les sons ; une cadence rapide,

[1] Les chants à refrains ou à ritournelles redoublant l'impression, de même que les passions qui repassent sans cesse sur les mêmes traces, émeuvent davantage que les changements de temps musicaux ; les rhythmes irréguliers causent un secret déplaisir, en rompant, pour ainsi dire, le cercle de la mélodie ; aussi peignent-ils surtout l'égarement des passions.

La *quantité* en poésie, bien que dépouillée, dans la plupart de nos idiomes modernes, de mesure prosodique et d'accents, est analogue au rhythme. La période grave du vers alexandrin ou de l'hexamètre des anciens, étant la plus longue, devient majestueuse et imposante ; elle correspond au *mode dorique*, à la musique solennelle et sacrée

légère, excitant une vive allégresse, transporte la jeunesse d'enthousiasme, fait pétiller le sang dans ses artères. Une mesure pompeuse, solennelle par sa gravité dans les temples, invite au recueillement, retarde les pulsations, comme dans la vieillesse. On observe que les émotions continuelles qu'éprouvent les musiciens, les artistes, les poètes, rendent leurs caractères plus impétueux, plus irascibles (*genus irritabile vatum*), les amaigrissent, les consument, dans la composition surtout, d'une ardeur fièvreuse, et épuisent plus promptement leur existence que celle des autres hommes [1]; ils vivent avec plus d'éclat ou d'intensité, comme ces flambeaux dont la grosse mèche s'allume avec une flamme éblouissante. *Dum luceo, consumor.*

Toute harmonie plaît donc en produisant l'union vitale des sexes, de l'homme et la femme (dont la voix acquiert un timbre d'une parfaite consonnance

des anciens. On l'emploie aussi dans l'épopée, la tragédie; elle convient aux tempéraments mélancoliques, sérieux, qui ont de longues périodes vitales, comme dans la fièvre quarte.

Le vers pentamètre, ou le nôtre décasyllabique, usité dans les épîtres, les œuvres érotiques et badines, se rapporte au *mode ionique* de l'ancienne musique grecque; il est analogue au mouvement des complexions gaies de la jeunesse, sujettes au type de la fièvre tierce.

Enfin les autres vers de moindre mesure, employés dans les poésies d'un tour vif et rapide, comme l'ode, le dithyrambe, les chants lyriques, etc., se réfèrent au *mode phrygien*, à la complexion chaude et sanguine, disposée aux fièvres quotidiennes et aux continues, comme aux révolutions les plus promptes de la sensibilité.

[1] Dans une biographie dramatique, comprenant la vie de sept cents artistes, musiciens, comédiens et autres personnes occupées des plaisirs libéraux, on n'a trouvé que deux centenaires. *The Thespian dictionary*, London, 1805.

dans le rapport d'un octave à l'autre), ou l'amour, la génération. A l'époque de la puberté, lorsque les organes sexuels se sont élevés à leur complet unisson, le désir d'amour se manifeste; le chant, la danse, la poésie et tous les beaux arts que ce sentiment inspire, manifestent une surabondance de santé et de sensibilité. Doué de la faculté d'engendrer en tout temps, et ayant plus de capacité de jouir que toutes les autres créatures, l'homme se montre plus qu'elles impressionable à la musique comme aux affections morales. La puissance reproductive exalte son génie ou cette expansibilité nerveuse qui s'épuise et s'éteint par la vieillesse, la froideur, la mutilation ou l'abus des voluptés.

Aussi l'homme, le plus harmonique des êtres, et le plus imitateur par son organisme, est le plus nerveux de tous ; car déjà le singe est doué d'une vive sensibilité. C'est pour cela que le langage d'action et la voix articulée sont les premiers liens d'association de la grande famille humaine, qu'elle se soumet aux habitudes de la civilisation, qu'elle sympathise avec tous les êtres sensibles par des harmonies machinales, et que les lois, les institutions procurent une assimilation mentale entre les individus. Bien plus, les passions se transmettent, les contagions de la sagesse et de la folie se propagent non moins que les maladies, les convulsions et les pestes, chez ces âmes expansives de la jeunesse qui s'ouvrent avec enthousiasme à tous les sentiments généreux; au contraire, il est de ces âmes égoïstes, avares, désenchantées de tout. Uniquement attachées à la matière, et déjà charognes

gangrénées, elles ont succombé à cette putréfaction morale qui atteint tout organisme séparé de la grande harmonie de l'univers.

Sans cette disposition à s'attendrir, à s'exalter, dont la nature fit don à notre race, il nous eût été impossible de vivre dans une consonnance sociale, bien unie de sentiments avec nos semblables, et compacte contre les coups de la fortune. Qui ne sait combien des situations désastreuses, au contraire, suscitent ce noble essor du sang, ce ravissement généreux de courage qui double notre existence, en l'associant avec d'autres êtres, une mère avec son fils, un frère avec son frère? Une amie tendre se survit à elle-même pour soulager les douleurs, pour protéger les jours de l'homme auquel sa destinée fut attachée par son amour : inexplicable harmonie, ou plutôt transfusion de la vie, la plus capable d'en agrandir la sphère et d'en prolonger le mouvement!

De même, on ne saurait se refuser d'admettre une sorte d'unisson ou d'accord entre les diverses branches du système nerveux du corps individuel; il en résulte que, par une réciprocité d'action, toute harmonie physique influe sur notre sensibilité morale. Que l'enfant au berceau pleure, ou soit tourmenté de coliques, sa nourrice se met à chanter; le nourrisson se tait, il sourit gaîment, en balbutiant quelques sons, puis s'endort d'un heureux sommeil. Comment le rhythme a-t-il *enchanté* ses douleurs, rétabli l'ordre dans les mouvements vitaux, ramené dans ces sens délicats cet équilibre de santé et de bien-être qui fortifie un organisme nais-

sant? Ces concerts exécutés dans les grands festins, ces chansons qu'excite la gaîté des convives, ne facilitent-ils point l'élaboration des aliments? Plus les viscères seront abattus par les excès de table, plus ils ont besoin d'être ranimés par l'harmonie.

Chaque organe du corps, réuni aux autres, suivant la symétrie et l'ordre qui en font la bonne disposition, a pour ainsi dire sa voix dans la symphonie générale ou le concert vital. Aussi les sons harmoniques, les proportions, les mesures cadencées se rapportent naturellement à l'action de notre principe de vie; telle est la source de l'agrément délicieux que le système nerveux éprouve dans les beaux-arts, la poésie et toute espèce de rhythme: c'est la fête de l'ame. Notre complexion est-elle altérée, nous n'aimons plus qu'une mélodie correspondante avec ce nouvel état de notre existence.

Lorsque toutes nos facultés sensitives se trouvent tendues à l'unisson, nos passions équilibrées rendent le système nerveux invulnérable, pour ainsi parler, aux influences morbifiques extérieures. On a cité l'exemple d'hommes pieux qui se dévouent au milieu des lazarets, des bagnes, dans l'Orient, à soulager des pestiférés, et qui résistent longuement à la plus horrible infection. Leur moral, tendu par la ferveur religieuse, conserve l'unité ou l'harmonie vitale. De même ces sobres anachorètes de la Thébaïde, ces pères du désert, si célèbres par leurs austérités et par l'abnégation de toutes les passions sensuelles, parvenaient à un siècle et plus de durée, soutenus qu'ils étaient par cette exaltation religieuse qui concentrait au cerveau toutes leurs puissances,

dans une sorte d'harmonie sublime. De là vient aussi qu'une foule de philosophes, d'astronomes et de savants suspendus pour ainsi dire aux cieux, ont poussé très loin leur carrière, tandis que la plupart des humains, disgrégés, ou plutôt déchirés en tout sens, dans le monde, par des passions dissonantes, et les secousses de mille intérêts divers, subissent des maladies qui bientôt abrègent leurs jours. Au contraire, les thérapeutes d'Égypte, les esséniens, les disciples de Pythagore, rétablissaient l'équilibre anatomique, le *medium*, l'unité harmonique du système nerveux, par la retraite et le silence; ils calmaient le trouble des passions par un genre de nourriture simple, frugal, le détachement du siècle et la méditation appelée avec les accords d'une musique grave et solennelle[1].

L'unité harmonique n'est pas seulement nécessaire pour conserver la vie, mais pour la rétablir encore dans les maladies, puisque celles-ci sont le résultat ordinaire des dissonances nerveuses. Si toutes nos fonctions ne concourent pas uniformément pour procurer une crise générale, celle-ci reste imparfaite ou insuffisante, et le malade court risque de périr. C'est pourquoi le médecin prudent, au défaut de l'énergie de la nature, doit solliciter les organes, afin que toutes leurs puissances, s'insurgeant de concert, opèrent un effort héroïque indispensable pour expulser le principe morbifique.

Dans un composé d'éléments mal associés, cha-

[1] Kühn, *De philosophis, ante Hippocratem, medicinæ cultoribus*, p. 203, dans les *Opuscules* d'Ackermann, etc.

cun d'eux, plus ou moins discordant, résonne à sa manière ; cette multitude de tons divers qui se combattent ou s'entre-choquent produit la cacophonie, ou des bruits inharmoniques. De même, dans les corps mal organisés, leurs parties dissociées, ou jouant sans unisson, ne procurent que les monstruosités ou la destruction. Si l'harmonie charme parce qu'elle imite la vie, le bruit discordant révolte, parce qu'il est une disgrégation, ou cause de mort. Comme on juge par le son d'un vase s'il est entier ou fêlé, de même les actes désordonnés, les chants privés de mélodie annoncent combien le système sensitif est mal équilibré. Pour peu que l'instrument corporel se détraque, soit par des maladies, soit par de violentes passions, il manifeste son désaccord dans le désordre de ses accents, de sa voix, des idées ou de l'intelligence. Parmi les grands écarts de l'ame, tels que le désespoir, la terreur, les douleurs profondes, la nature exhale des cris si déchirants qu'ils font frissonner [1].

Si la dissonance dans l'appareil sensitif produit des maladies et des névroses surtout, elle engendre également dans les esprits l'extravagance et les méchancetés. Autant la beauté résulte d'une symétrie bien proportionnée des membres, autant la sensibilité morale naît de l'harmonie des affections qui se tempèrent mutuellement. Un homme qui n'a pas de sens est une corde qui détonne dans le concert social : *Homo absonus*.

[1] La célèbre madame Roland, près d'être décapitée, s'approcha de son piano ; elle en tira des accents si mélancoliques et si effrayants, qu'ils fendaient le cœur de ses bourreaux mêmes.

Certes les divers cordes de la lyre du cœur humain doivent être tendues à l'unisson pour rendre des accents mélodieux. On a donc reconnu dans ces manies meurtrières de plusieurs criminels de notre temps, et chez d'autres aliénés, cette propension féroce, comme une véritable lésion de l'instrument de l'ame, poussant à ces atrocités avec fureur; ces caractères sanguinaires sont soumis à des contradictions perpétuelles qui annoncent la désorganisation de leurs pouvoirs sensitifs [1].

Il n'y aurait peut-être point d'enfants laids, ni mal sains, si tous étaient élevés aux accents d'une mélodie capable de tempérer l'inégalité de ces passions. Telle fut l'éducation tant recommandée par les anciens. Nous crions à l'exagération, en lisant dans leurs écrits les prodiges de la musique, quand Platon établit qu'elle fait naître les vertus et les

[1] Ainsi la harpe de David calmait les fureurs de Saül; ainsi, au rapport de l'historien de Thou, un célèbre musicien belge, du temps du roi de France Charles IX, fut appelé, après la Saint-Barthélemi, près de ce prince, pour calmer les tourments de sa conscience épouvantée. On sait, au contraire, que certains chants guerriers allument l'ardeur belliqueuse, comme le milésien Timothée, qui fit saisir les armes à Alexandre le Macédonien. Il en fut de même du roi de Suède Éric IX, suivant Pechlin, *Obs.*, *med.* 29. Virgile loue le musicien Misenus;

Quo non præstantior alter
Ære ciere viros, Martemque accendere cantu.

Tel était le mode phrygien de l'ancienne musique. Le mode dorique était plus grave et sérieux : l'éolien calmait les passions, et même disposait au sommeil; le lydien, destiné aux cérémonies sacrées, passait pour capable d'élever l'ame à des contemplations divines. (*Voy.* Ath. Kircher, *Musurgia*, l. 2, ch. 1; et Wallis, *Appendix ad Claud. Ptolomæum*, *de Harmonia*, liv. 3, etc.)

vices, ou quand Aristote vante les modes harmoniques employés pour l'amélioration de la jeunesse chez les Grecs, et lorsque l'historien Polybe attribue la cruauté des habitants de la ville de Cynète au mépris de la mélodie. Il nous semble entendre le maître de musique du *Bourgeois gentilhomme*, de Molière, assurer que sans elle un état ne peut pas subsister. Mais il faut comprendre que les plus saintes lois (νομοί) étaient des hymnes qu'on chantait; que la religion, la poésie, la langue même, essentiellement musicales, inspiraient les sentiments les plus nobles et les plus élevés dès le jeune âge.

Notre sensibilité morale est tellement fondée sur l'harmonie, que, sans son équilibre, il n'y aurait ni santé de l'ame, ni calme des passions. Saint Augustin dit que quiconque reste insensible à la mélodie n'est point prédestiné au salut; c'est qu'on voit rarement de telles personnes douées d'un cœur tendre et d'affections douces ou humaines.

Par là, l'on reconnaît la nécessité d'accorder harmoniquement nos fonctions nerveuses pour rendre affectueux et bon, et en même temps sain et heureux. C'est ainsi qu'Orphée sut attendrir, dit la Fable, les tigres et les lions, ou civiliser les barbares.

L'élévation de l'intelligence est encore l'heureux bienfait d'une mélodie ravissante. Voyez les hommes dont l'oreille est fausse, et dont les entrailles ne s'ouvrent jamais aux émotions expansives du sentiment; toujours dissonants, insensibles, ils rient et plaisantent des maux d'autrui; dans leur dur égoïsme, ils pourront, comme Fontenelle, avoir du

bel-esprit, jamais de vrai génie; l'ame seule rend un homme immense, et l'enivre de l'harmonie universelle.

Influence des harmonies sociales sur la santé.

Il ne suffit pas de vivre parmi ses semblables, si l'on ne s'unit point d'affections, et si l'on reste comme un étranger isolé, solitaire, sans secours ni communauté d'affections. Voyez ces êtres abandonnés, sans amis, ils végètent maigres, pâles, défaits pour la plupart; les misanthropes se consument en rongeant leur cœur. Voulant tout tirer d'eux seuls, ils se consument, ils deviennent vieux de bonne heure, parce qu'ils ne reçoivent rien [1]; mais l'harmonie sociale répartit entre ses membres les puissances de la vie. Les vieillards réchauffent la leur dans l'intime familiarité de l'enfance ou des hommes sains, qui s'affaiblissent aussi proportionnellement par cette cohabitation avec des infirmes. Ainsi la jeunesse aimante, prodigue l'exubérance de sa vitalité, que l'avare vieillesse absorbe. Le sexe femelle s'unit au sexe mâle, dans lequel elle rencontre cette ardeur qui soutient sa faiblesse; tous les êtres débiles s'attachent à la pro-

[1] Tissot observe que les masturbateurs, par exemple, s'épuisent davantage par leurs jouissances solitaires qu'avec des femmes, lors même qu'ils abuseraient plus des plaisirs avec celles-ci; c'est que, dans l'union sexuelle, chaque individu restitue, dit-il avec raison, à l'autre, une partie des forces organiques qu'il dissipe, parce que deux systèmes nerveux en consonnance d'action se communiquent leur énergie mutuelle.

tection des forts. Plus un enfant coûte de douleurs à sa mère, plus elle y met de son ame et se sent dans lui ; l'amour maternel s'épanche davantage à proportion de la délicate impuissance de l'enfant, qui se ranime entre le sein et le giron maternel ; il y puise des éléments et la sève d'une vigueur.

Certes, par cette harmonie émanée de la consanguinité des familles humaines, la femme accepte la surabondance de l'ame de l'homme pour la reverser dans les entrailles de son fils. Faible à l'égard du fort, elle est forte à l'égard du faible ; elle attire le plus de l'un pour le transmettre à celui qui a moins, afin qu'un équilibre harmonique s'établisse. Ainsi la pitié restitue à l'infirme cet élément sensitif qui le soulage, et la tendresse en soustrait au puissant chez lequel il déborde. L'attachement pour l'être naissant épuiserait la vigueur de sa mère, si celle-ci n'en réclamait pas de l'amour paternel : ainsi les enfants deviennent le charmant anneau de la chaîne entre les époux, et la mère forme le nœud intermédiaire qui rassemble les extrémités opposées de la famille.

A l'époque des amours, temps où l'esprit de vie surabonde chez les êtres, ils s'associent pour célébrer ces augustes alliances de la nature par lesquelles se distribue et s'équilibre, en chaque espèce, l'harmonie vitale ; mais à peine les jeunes animaux sont-ils devenus grands, que se suffisant à eux seuls, ils se séparent de leurs parents ; dès lors, leur sensibilité reste bornée à eux-mêmes.

Ils en jouissent donc bien moins que l'homme chez

lequel ce principe d'amour incorpore dans l'unité tous les membres de la société; aussi les animaux n'engendrent-ils point en tout temps, comme notre espèce sociale, mais seulement quand leur puissance vitale, accumulée, a besoin de s'épancher en d'autres créatures.

L'homme, au contraire, doit à sa communauté générale cette sensibilité expansive qui le fait se répandre incessamment dans ses semblables. Attachée comme par autant de cables à tant d'objets d'affection, notre ame en est émue ou tiraillée en tous sens, comme elle en reçoit de nouvelles forces ou des influences perpétuelles capables de prolonger sa durée sur la terre. Arrachés au monde, il nous faut mourir encore dans toutes les personnes qui nous sont chères; ces déchirements du cœur, ces regrets d'abandonner tout ce dans quoi l'on existait, d'emporter au tombeau le sentiment de ceux qui nous aiment; tout montre que nous possédons la vie en communauté, tandis que les brutes sont moissonnées tout entières d'un seul coup.

Plus on retrouve en ses semblables ses propres qualités, plus on les recherche volontiers; cet unisson est la cause que quiconque se ressemble sympathise. Nous n'aimons guère en autrui que nous-mêmes encore; il semble que ce soit notre propre chair et notre sang respirant cette mystérieuse harmonie des ames et des corps, surtout entre parents, comme parmi des frères jumeaux. Entre deux époux qui ont longuement vécu unis ensemble, il s'établit une si exacte correspondance d'habitudes et d'humeurs, un équilibre organique si parfait, qu'ils sont désor-

mais inséparables, comme Philémon et Baucis; la maladie et la mort de l'un entraînent fatalement l'autre, comme le plus jeune peut longuement soutenir l'existence du plus âgé. Il est naturel que des corps engendrés, nourris ensemble, égaux de tempérament, confondent leurs sentiments, leurs intérêts dans l'unité, à quelque distance même que les écarte le hasard des événements; il n'y a qu'un *moi* en deux moitiés, et leurs ames, par cette harmonie simultanée, semblent deviner tous leurs sentiments mutuels, même les plus intimes, dans une situation donnée, parce que l'une d'elles agirait d'une semblable manière. Cette consubstantialité devient aussi funeste en propageant la contagion des vices et des maladies, qu'elle est salutaire par les biens ou la santé, qu'elle peut également communiquer. Combien il devient donc capital de ne s'associer qu'à des êtres sains d'esprit et de corps, pour le rester soi-même?

Et comment n'existerait-elle pas cette transfusion des principes de la vie, comme de tant d'affections fatales qui se transmettent même à distance, soit par des commotions passionnées, soit par des miasmes, soit par ces attraits indéfinissables, ces émanations imperceptibles, et pourtant victorieuses dans l'amour, frappant jusqu'au centre de la sensibilité, encore plus que nos organes? D'où vient ce charme séducteur dans une jeune beauté, capable d'interdire, de faire trembler comme un enfant, le brigand le plus féroce? Les amants n'expriment-ils pas leur passion jusque dans les regards enflammés qu'ils se dardent? Les haleines ne cherchent-elles pas à

s'unir, les ames à se confondre, dans les ravissements de leurs désirs, qui sont déjà des incorporations anticipées? Mais toutes les parties du corps étant *despermatisées*, pour ainsi dire, après l'excrétion de l'humeur séminale, elles perdent l'odeur vivifiante qu'elles exhalaient, et toute la flamme amoureuse cesse d'exercer son énergie excitatrice sur un autre sexe. Aussi l'extrême dissipation des puissances nerveuses après les passions les plus expansives, rend les fonctions langoureuses et abat les mouvements de l'organisme.

L'ame n'est ainsi fortifiée que par l'ame, car l'on ne peut se joindre au moral d'un autre être qu'autant qu'il s'ouvre à nous, qu'il rend amour pour amour; sans cela, c'est l'insensibilité d'un cadavre, dont le froid nous glace. Comme dans une chaîne électrique, chacun reçoit et donne le fluide igné; de même, soit dans une armée animée du génie victorieux de son général, soit parmi ces assemblées dans lesquelles respire l'enthousiasme religieux, ou un patriotisme exalté, il semble qu'une ame universelle circule dans tous les cœurs, ou qu'une divinité tutélaire verse une ardeur prodigieuse. C'est par ce sentiment que les plus illustres républiques de l'antiquité élevaient jusqu'à l'héroïsme leurs concitoyens, qui briguaient l'honneur de s'immoler pour elles. N'est-ce pas ainsi que la nature a départi aux abeilles et à d'autres espèces sociales d'animaux, plutôt une ame générale, que des volontés ou des facultés individuelles, puisque la plupart de ces êtres meurent lorsqu'on les sépare de leur centre d'existence ou de vitalité?

Mais les hommes entretiennent plus leur santé sociale par des liens spirituels que par les matériels; les brutes, au contraires, cèdent plutôt aux impulsions physiques qu'à ces impressions morales. C'est que le genre humain, uni par les sympathies de sa vive sensibilité, constitue un vaste corps dont chaque nation forme les divers membres; aussi nous tenons tous à la même racine de vie, puisque nous ne pouvons voir souffrir nos semblables sans compatir même involontairement à leurs douleurs [1], et aucune des choses humaines ne peut être pour nous indifférente : *Homo sum, nihil humani à me alienum puto.*

Toutes les influences se versent du fort sur le faible dans nos sociétés; mais la réaction égale l'action entre semblables, et tout reste pareil. Les êtres doués d'une ame énergique, élevée, dominent plus

[1] Reil attribue aux nerfs une atmosphère de sensibilité opérant sur les parties qui les environnent : ne pouvons-nous point agir de même autour de nous, ou recevoir les impressions d'un autre appareil nerveux, tout comme une corde vibrée fait résonner à l'unisson une autre corde pareillement tendue? Prochaska et d'autres physiologistes observent que la puissance nerveuse est divisible, qu'elle subsiste dans le nerf, indépendamment du cerveau; car si ce nerf est coupé, il ne laisse pas, étant stimulé, d'agiter encore les organes inférieurs. Or cette puissance nerveuse s'use et se dissipe; elle se répare journellement. Qui empêche qu'elle ne se transmette d'un individu à un autre, comme le pensent Treviranus et plusieurs savants physiologistes modernes? L'ame sensitive, dit Ernest Platner, étant diffuse par tout le corps, elle peut s'étendre, se dissiper au dehors, et toucher l'ame d'autrui, en lui transmettant ses émotions. Ne sait-on pas que les commotions électriques de la torpille et d'autres poissons dépendent de l'action de certaines branches nerveuses sur un appareil spécial capable de frapper et de tuer d'autres espèces? au contraire, les émanations vivifiantes de jeunes animaux peuvent restaurer des vieillards, etc.

ou moins leurs semblables, comme d'ordinaire l'homme mâle prend l'ascendant sur toute femme.

Qui reçoit le plus facilement l'impression, sinon les êtres énervés, les valétudinaires, les eunuques, les enfants, et, en général, tous ceux dont le système nerveux est le plus débile? aussi les personnes simples, crédules, les vieillards, sont prompts à subir le joug du puissant, du hardi, du vaillant, de l'habile. La seule expression du regard fascine des enfants, ou peut terrifier leurs tendres organes. La présence, les paroles, l'attouchement d'un homme très éminent par son génie ou son caractère audacieux, manifeste un ascendant magique sur les ames inférieures, comme on l'a vu dans Napoléon. Nous pourrions citer des milliers de cures merveilleuses opérées soit sur des hypochondriaques, des femmes hystériques, des épileptiques, des malheureux perclus, et tant d'autres individus doués d'un système nerveux épuisé, mobile, qui reçoivent avidement les transfusions ou les ébranlements d'un caractère supérieur, comme dans les faits avérés du magnétisme animal. Quel était, en effet, le don de guérir les maladies, d'être en même temps les médecins de l'ame et du corps que reçurent les apôtres par l'Esprit Saint? En échauffant leur génie aux rayons divins de leur maître, n'infusaient-ils pas dans les corps des malades cette vigueur céleste dont ils étaient remplis? Ces vérités ont été manifestées à tous les philosophes qui ont le mieux étudié les facultés les plus élevées de l'ame humaine, comme Platon; et même Avicenne en a recueilli des preuves parmi les Orientaux.

CHAPITRE IV.

Essai de diète morale pour conserver la force nerveuse, ou retard de la vieillesse.

Nous n'envisageons ici nos habitudes morales que sous leurs rapports avec l'organisme pour garantir la vigueur du système cérébro-spinal, afin de parcourir sur la terre une longue et heureuse carrière. La religion a pour but une autre vie de félicité, objet tout-à-fait distinct et souvent en opposition avec les intérêts corporels.

En effet, la loi sacrée prescrit des privations ou des abstinences de divers genres. Dans cette vallée de misères et de larmes, elle veut que nous mourions au siècle comme à nous-mêmes, pour conquérir les palmes de la vie éternelle. Elle condamne la plupart de nos passions, de nos joies, de nos plus doux plaisirs, ce puissant amour de la chair, cette confiance en nos forces, qui érigent et soulèvent l'organisme humain; elle exige des mortifications, des sacrifices de cœur, des austérités d'esprit pour quiconque aspire à se rendre parfait aux regards de la Divinité. Sans doute elle proscrit également les vices, la débauche, les funestes excès; sans prétendre abréger nos jours,

elle veut même que nous les conservions. Toutefois nous ne traitons point ici de cette vie religieuse et de ses observances [1], qui appartiennent à une hiérarchie toute céleste.

Si les règles de la sagesse et de la vertu se trouvaient contraires à notre santé, à notre bien-être, pour subsister long-temps, il serait de notre objet de nous en enquérir encore. C'est donc indépendamment de toute opinion, soit religieuse, soit morale, que nous devons examiner les précautions par lesquelles l'homme accomplit le mieux son existence sur cette terre.

La nature seule peut nous guider dans cette recherche, et c'est elle qu'il nous faut consulter, puisque les animaux sauvages qui la suivent en liberté remplissent toute l'étendue de leur destinée. Il semblerait donc qu'une vie purement bestiale soit la plus capable d'attribuer à notre espèce tout le développement dont elle est susceptible. Voyez, dira-t-on, ces êtres brutaux végétant au jour la journée, acceptant les biens et les maux comme ils arrivent, ne s'inquiétant de rien lorsqu'ils ont à manger et à boire ; satisfaisant leurs grossières amours et tous leurs appétits sans gêne : exempts de réflexions et de tourments d'esprit ; ils sont, pour ainsi parler, tout matière, et leur épaisse charpente, solidement maçonnée, ne s'use que lentement, ou plutôt résiste massivement à toutes les tempêtes de l'existence. Ainsi, vivre en bête serait

[1] L'état du vrai chrétien, comme le dit Pascal, est un état de maladie et de souffrances.

accomplir les vœux et les penchants de la simple nature.

Mais on peut aisément prouver que les défenseurs de cette opinion, mettant au même rang deux genres d'êtres bien différents, l'homme et la brute, ne peuvent tirer des conclusions légitimes de l'un à l'autre.

En effet, l'animal borné à son instinct, dans l'état indépendant surtout, s'arrête aussitôt que ses appétits sont satisfaits; il ne mange, ne boit, n'engendre, n'agit qu'autant que le besoin l'ordonne; l'homme le plus animal, au contraire, cédant à ses voluptés désordonnées, se plonge souvent dans la crapule de l'ivresse, de la gourmandise, ou invoque toutes les débauches dans ses voluptés vénériennes; l'homme seul aussi se voit frappé de mille maladies inconnues aux brutes. La cause en est que notre espèce, plus sensible par le grand développement de notre appareil nerveux et cérébral, plus impressionnable aussi, manifeste des désirs plus vastes et plus effrénés que les animaux; notre sensibilité peut s'extravaser, pour ainsi dire, ou s'accumuler en quelques organes, et faire dévier nos actions. Ainsi l'imagination seule parfois transporte une influence nerveuse surabondante, soit au cerveau, soit au cœur, soit aux parties génitales, et leur attribue une surabondance vicieuse de vitalité. La sensibilité des brutes distribuée et consommée uniformément dans tous leurs membres, ne surabonde en aucun, ce qui maintient mieux leur équilibre vital et la régularité de leurs fonctions.

De plus, nous avons inventé mille apprêts dangereux qui excitent à remplir l'estomac au-delà

des nécessités. Il en est de même pour les jouissances voluptueuses avec les stimulations factices, la faculté d'engendrer en toute saison, et les relations multipliées entre les sexes, toutes choses qui ne se rencontrent point parmi les bêtes sauvages [1]. Aussi, cette vie d'abandon à tous les penchants brutaux, loin de seconder les vœux de notre nature, l'épuise et la ruine bientôt inévitablement.

L'instinct de l'animal est donc pour lui un gardien de sagesse et de modération conforme à sa destination primitive, mais l'homme qui ne connaît plus son instinct, dans l'emportement de ses jouissances, croira-t-il satisfaire le vœu de sa nature en les assouvissant? Parce que nous sommes capables d'excès, et que le délire, la folie, toutes les fureurs, peuvent devenir notre apanage, est-ce un devoir de nous y précipiter? Ne devons-nous plus écouter que cette nature brutale, et jamais la raison divine destinée à nous servir de fanal au milieu de ces écueils? Celle-ci est aussi une de nos puissances.

On perd trop de vue que l'homme n'est pas un simple animal, que notre essence n'est point toute matérielle, puisque nous avons reçu une faculté noble de penser et de connaître bien supérieure à toutes les autres créatures. Conseiller de croupir en brute n'est donc point donner à notre race tout le développement dont elle est susceptible; ce n'est pour elle qu'exister à demi, puisque ses plus glo-

[1] Les animaux domestiques participant à nos vices, participent également à nos maladies.

rieuses puissances, celles de l'esprit et du moral, resteraient enfouies ou comprimées ; l'Hottentot n'est qu'un individu imparfait et inutile, tel que les idiots et les imbécilles, au niveau desquels il se dégrade. Lors même qu'en cet état d'abnégation de sa raison il serait capable de long-temps végéter, ou plutôt de se ravaler honteusement sur la terre, est-ce donc exister heureusement ? Est-ce jouir des bienfaits de la dignité humaine ? N'est-ce pas plutôt lui ravir les plus délicieuses jouissances que la libéralité de son Créateur lui avait départies ?

A ne considérer que sous le seul rapport de la santé, de la longévité, cet engourdissement des facultés, l'expérience démontre que ces idiots, ces imbécilles ne résistent pas si long-temps ni si sainement que les hommes jouissant complétement de leur raison. La plupart des stupides succombent affaissés sous leur propre nullité; privés de ces soutiens d'espérance, de cette ardeur de curiosité, du vif intérêt de connaître, excitations salutaires, efflorescences nobles qui prolongent la carrière par la philosophie, ces crétins dépouillés de toute sensibilité de l'ame et du cœur, s'abandonnent lâchement aux plus grossières sensualités ; ils mangent, boivent, engendrent avec excès, puis s'assoupissent au milieu de l'incurie et de la malpropreté ; bientôt leurs organes flasques se relâchent et se fondent, pour ainsi dire, en pourriture. Aussi, le sphacèle, la gangrène spontanée, celle des vieillards, se déclarent surtout chez ces individus sans ressort moral, comme sans énergie intellectuelle, tels que les cagots et les crétins goîtreux.

On pourrait s'étonner que les bêtes brutes les plus vigoureuses, telles que le cheval, l'âne, le bœuf, le lion, etc., bien autrement robustes que l'homme, meurent cependant plus tôt, car toutes accomplissent, même à l'état sauvage, leur destinée plus rapidement dans ses phases, que nous la nôtre. Leur puberté précoce fait leur vieillesse prématurée. C'est qu'ils vivent tout corporellement et s'usent vite, tandis que l'homme a dans sa capacité cérébrale un vaste foyer de vitalité et de force qui le soutient long-temps s'il sait en faire usage. Le Nègre à cerveau étroit, subsiste déjà moins longuement que le blanc, toutes choses égales d'ailleurs.

La philosophie, qui est à notre encéphale ce que la médecine est pour le corps, peut se considérer aussi relativement à ses influences sur la santé. (Et qui n'a pas aussi sa philosophie ?) Celles qui érigent le doute en principe, énervent manifestement nos déterminations et nos volontés, empêchent de suivre une voie constante et régulière. Dissolvant tout par le scepticisme, elles sont incapables d'établir un genre de vie ferme, une santé solide. Il en est tout autrement des philosophies dogmatiques, qui rendent plus déterminé, plus robuste, en imprimant une impulsion forte et capable de soulever l'esprit comme le corps par la confiance et la continuité des mêmes habitudes.

Parmi ces dernières sectes de philosophie se distinguent surtout celles qui font prédominer une raison rigide, inflexible aux passions : tels furent les stoïciens successeurs de Zénon ou d'Antisthène, hommes austères, nés dans les âges d'opprobre et

de crimes pour résister aux tyrans ; tels, de nos temps modernes, sont les vrais jansénistes, ennemis de la servilité ; communément, cette sobre philosophie garantit fortement le caractère et long-temps l'existence en la sevrant de plaisirs.

Les sectes épicuriennes sont plus généralement adoptées dans nos sociétés actuelles, riches, industrieuses, amies des beaux-arts, du luxe, des jouissances de toutes les délices ; elles se multiplient surtout parmi les hommes vifs, sensuels, qui s'affectent aisément de tout, avec Aristippe, et changent selon les conjonctures ; tels sont en effet les molinistes et nos philosophes qui célèbrent la morale de l'intérêt ou du plaisir avec Helvétius, St.-Lambert, etc. On peut dire toutefois que ces sectes usent l'existence et l'énervent rapidement, au milieu des voluptés et des maladies. . . . .

Il reste encore les philosophies contemplatives, qui exaltent surtout les imaginations, bâtissent des spéculations hypothétiques, entraînent soit dans des systèmes religieux, soit dans l'enthousiasme et le merveilleux, au milieu du vague et des enchantements. Tels furent jadis les platoniciens ; tels sont encore les moralistes orientaux dans leurs mysticités et leurs rêveries ; tels se montraient les quiétistes pieux parmi nous, et tels sont encore certains théosophes allemands dans leurs abstruses méditations. Ces hommes vivent comme dans un monde chimérique ; ils passent de longs jours, avec innocence, sans se douter qu'ils existent, et souvent ainsi on les voit prolonger étonnamment leur carrière presque sans infirmités, tant le moral soutient le physique !

L'emploi rationnel de nos facultés encéphaliques et nerveuses devient donc l'un des éléments indispensables de la vigueur humaine, puisqu'il maintient la trempe morale du caractère et contribue à l'énergie physique. Ainsi le stoïcien puissant de raison succombe moins aux terreurs, s'affranchit mieux des illusions qui nous empêchent d'apprécier avec justesse les biens et les maux de la vie. La mort surtout lui paraît moins redoutable qu'aux esprits énervés et pusillanimes des épicuriens.

D'ailleurs, l'immense avantage de la raison consiste à nous tenir lieu de l'instinct directeur de la santé des animaux. En effet, à cause de l'étendue de sa sensibilité, l'homme devient l'être le plus susceptible de dévier de sa nature par des monomanies ou des folies. S'il est, parmi tous les mammifères, le plus vivace, il se montre aussi le plus corruptible dans ses excès : c'est, de tous, celui qui périt le plus fréquemment de ses propres fureurs, des ravages même de son imagination : *Uni homini animantium data est luxuria, et quidem innumerabilibus modis* [1].

La nature nous avait donc attribué la raison à défaut de l'instinct, et les hommes les plus éminents par l'intelligence ont reconnu la nécessité de fortifier l'ame de tout l'empire des religions, afin de museler, si l'on peut le dire, nos passions déchaînées.

[1] Pline, *Histor. mundi*, liv. VII. Beaucoup de femmes succombent à des affections érotiques secrètes, comme à des jalousies ou chagrins domestiques, à des amours contrariés par les convenances sociales : ce qui trouble leurs fonctions utérines, leur menstruation, suscite des spasmes hystériques, etc.

Les principales manies de l'homme qui ruinent le plus sa vie et sa santé sont la gourmandise et l'ivresse, l'abus des jouissances de l'amour, les fureurs du jeu et l'ambition démesurée d'acquérir des richesses ou des grandeurs [1].

Bien que notre corps puisse, à l'aide des habitudes, supporter jusqu'à certain point des écarts de régime, ils n'en sont pas moins la source de presque toutes les fièvres et d'autres phlegmasies internes, qui conduisent tant de mortels au tombeau avant la vieillesse. La gourmandise et l'ivresse sont les vices des ames ignobles qui ne connaissent pas de plus dignes amusements que de gorger son ventre et de se vautrer dans le bourbier de la crapule. Les plus hautes facultés de l'intelligence demeurent ensevelies, pour ainsi dire, sous cet amas

[1] L'ivrognerie et le libertinage, outre les maladies qu'elles engendrent, sont de fréquentes sources de folies et de démences souvent mortelles, comme le remarquent Pinel, Crichton, Haslam, M. Esquirol, etc. Par exemple, le vingtième des aliénées de la Salpétrière est de filles publiques, une autre fraction se compose de femmes adonnées à la boisson, etc. Le vice de l'ivresse suscite chez les hommes beaucoup de manies et de disposition au suicide. De même la masturbation et la démoralisation n'engendrent que des mélancolies, des lypémanies suicides, comme le témoignent Tissot, M. Esquirol, etc. Quant aux revers de fortune et à l'ambition frustrée dans ses spéculations et ses jeux, ainsi que les chagrins cruels qui en deviennent le triste cortége, peut-on ignorer combien de maladies, de fièvres cérébrales, ataxiques, d'attaques d'apoplexie ils déterminent? qui ne sait pas que le plus grand nombre d'hommes ne devient aliéné que par ces infortunes, soit en France, soit surtout en Angleterre, où les chances du commerce sont si mobiles et si incertaines? C'est encore par les mêmes raisons que le nombre des maladies et celui des dérangements de la fortune sont plus considérables dans les capitales et les villes que parmi les habitants des campagnes.

dégoûtant de viandes et de liquides entassés par de larges ingurgitations. Ces hommes qui n'ont d'autre occupation que de fabriquer des excréments sont-ils capables de vivre longuement ? En sont-ils dignes ? Remplissent-ils les intentions de notre nature ? Ne sommes-nous destinés qu'à procurer du fumier et des engrais à la terre, et à périr d'indigestion ?

Les abus des jouissances d'amour ne sont ni moins difficiles à justifier aux yeux de la raison, ni moins pernicieuses à l'existence. Quelle action en elle-même plus honteuse et plus brutale que celle de la propagation ? qu'elle est plus flétrissante dans ces ignobles repaires de la débauche, où l'on dérobe au jour et au monde tant de saletés et de corruptions ! Sans compter même les plus hideuses affections vénériennes qui s'y propagent, examinez ces libertins exténués, pâles, se traînant à peine, le dos voûté, les yeux caves et éteints, incapables qu'ils sont désormais d'exercer honorablement un état dans la société : iront-ils, avec leur impuissance, contracter les nœuds du mariage, essuyer les justes dédains d'une épouse, l'entraîner par leur propre exemple à l'infidélité, puis mourir jeunes, énervés, après avoir dissipé leur patrimoine, leurs années, avec des coquettes avides et sans pudeur, en abandonnant des enfants chétifs, valétudinaires, victimes innocentes de pères et mères méprisés ? Quelle santé, quel bonheur peut-on espérer de ces tristes voluptés poursuivies de mortelles souffrances et d'amers repentirs [1] ?

[1] Sans rappeler la lâcheté des eunuques ou des animaux mutilés,

La vie serait-elle beaucoup plus fortunée au milieu de ces secousses tumultueuses de craintes et d'espérances où nous transportent les jeux de hasard, lorsqu'on y engage sur une carte ou sur un dé ses biens, la subsistance de sa famille? Voyez ces joueurs de profession, le teint have, la figure décomposée par ces transes secrètes, durant des nuits entières. Combien, dans l'échauffement du

comparés aux mâles ardents et robustes, qui ne sait pas combien l'abondance du sperme au temps du rut, chez les quadrupèdes, les rend belliqueux et même féroces, combien, au contraire, ils paraissent abattus après la génération? Donc l'homme qui réserve le plus de ce fluide vivifiant augmente sa vigueur. De là vient encore que les individus les plus robustes, et qui ont ménagé leurs forces dans la jeunesse, conservent la faculté d'engendrer, et beaucoup de vivacité dans l'extrême vieillesse, comme Caton le censeur, Massinissa, roi des Numides, Solon, Anacréon même, etc.

Les anciens observant combien le courage et la vigueur de santé tenaient à l'influence du sperme, faisaient dériver l'héroïsme de l'Amour même (car le terme ἡρός est le nom de l'Amour). L'on se figure mal à propos les héros antiques et les anciens chevaliers, qui leur ressemblaient, comme des débauchés; c'était tout l'opposé: Bayard fut continent comme Scipion l'Africain. Le terrible Achille nous est représenté par Euripide comme timide et respectueux devant les femmes. Hippolyte les craignait, etc. La plupart des Sauvages d'Amérique, si féroces et si belliqueux, sont froids pour leurs épouses; la nécessité de se maintenir long-temps robustes les rend chastes. Jadis il était défendu aux soldats, chez les Hébreux et d'autres peuples en guerre, d'approcher de leurs femmes. Ainsi la résorption du sperme dans l'économie augmente le ton de la fibre musculaire, et surtout du l'appareil nerveux. Tous les Européens qui vont aux Indes ou dans les colonies sont bientôt frappés des funestes maladies de ces climats, s'ils s'abandonnent aux voluptés; ils résistent bien mieux par la continence. Les fondateurs des ordres religieux et le sacerdoce ont compris que pour conserver la supériorité de la hiérarchie ecclésiastique sur l'espèce humaine, il fallait astreindre le clergé au célibat et au vœu de chasteté. Les délices de Babylone et de Capoue n'ont pas corrompu seulement les guerriers d'Annibal et d'Alexandre.

jeu, voient jaillir subitement le sang par le nez et la bouche? Combien d'autres se déchirent la poitrine de leurs ongles, s'arrachent les cheveux, se frappent la tête de dépit? Combien, entrant dans une rage concentrée, s'acharnent à leur ruine, quand le sort leur tient rigueur? Ceux qui échappent à la détresse par un hasard heureux poussent des élans de joie. Ces efforts nerveux, alternatifs, bouleversant la circulation du sang, allument une sorte de fièvre ardente, ou préparent des anévrysmes, des apoplexies foudroyantes. Lors même qu'on serait favorisé du sort, c'est une amorce funeste, car il est évident, d'après les sommes immenses que les fermiers des jeux publics procurent aux gouvernements qui les tolèrent, que les plus heureux doivent succomber à une catastrophe tôt ou tard inévitable.

Il en est de même parmi le grand jeu des sociétés humaines, lorsqu'on s'élance dans la périlleuse carrière de l'ambition, pour briguer les emplois et les honneurs. Indépendamment des fatigues et des soucis inséparables de cette voie, plus encore que de toute autre, l'expérience a montré que presque jamais ambitieux ne mourut vieux, eût-il atteint le faîte de ses désirs. Par une combinaison fatale, notre esprit aspire toujours au-delà de nos acquisitions, puisque les plus vastes empires ne satisfont pas encore les conquérants, et que cette funeste rage dévore d'autant plus qu'on croit l'assouvir. Telle est également l'avarice, la seule ambition des vieillards ou des êtres faibles, autre sorte de consomption mentale qui ruine le corps pour s'enrichir, ou se prive de la subsistance pour multiplier

ses possessions, enfin qui meurt par motif d'économie, à la grande satisfaction de ses héritiers.

Cette manie cupide ou rapace de tout posséder (ou plutôt d'être possédé par toutes les choses que l'on préfère à sa propre vie) résulte d'une altération plus ou moins profonde de notre appareil nerveux. Aussi l'avarice est une espèce de dessèchement, très apparent chez les vieillards, dont l'encéphale est presque racorni, résultat des craintes et des faiblesses, comme l'ambition s'engendre par l'audace et la violence, au contraire, dans l'âge de la force[1]. Ainsi cette dernière naît d'une tension des centres nerveux, tandis que l'autre résulte de leur affaissement. Sans doute, s'il était possible de fortifier l'être timide ou de rajeunir le vieillard, on leur rendrait cette générosité naturelle à l'état de vigueur et de santé. C'est ainsi que le vin redonne parfois une générosité momentanée à l'avare; au contraire, en affaiblissant par les saignées et la diète un jeune téméraire, on pourrait diminuer sans doute cette fièvre d'entreprises qui le travaille sans cesse.

En effet, tant que le cœur refoule vivement le sang dans l'appareil vasculaire artériel du cerveau, comme dans le jeune âge, chez les tempéraments sanguins

[1] Ces efforts suscitent des fièvres bilieuses, mésentériques chez beaucoup d'hommes, dans la virilité, lorsque leur ambition est attisée par des succès; si elle subit des revers, elle entraîne la mélancolie, l'hypochondrie, les maux de nerfs des individus perdant leurs places, comme des ministres disgraciés qui meurent d'une ambition rentrée. La folie ou les démences résultent souvent du passage d'une vie agitée au vide affreux d'une existence privée d'occupation de corps et d'esprit :

Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre;
Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

ou bilieux, l'individu aspire à des actions fortes ou grandes; ses pensées sont plus relevées; il déploie plus de courage et d'amour de conquête dans tous les genres. Par la même raison, les spiritueux rehaussent presque subitement la circulation; et avec elle exaltent les espérances. Mais tout ce qui affaisse l'organisme et le refroidit attache, comme à la glèbe des passions basses, appelle la timidité, l'économie, la circonspection et toutes les pensées du vieil âge, tombantes, ainsi que le sang, vers les régions inférieures.

Le véritable moyen de retarder la vieillesse consiste donc à ne pas trop consumer l'excitabilité par la sensualité, à la manière des bêtes qui usent vite leurs ressorts, parce qu'elles n'ont que leur corps, instrument dont elles jouent sans cesse.

Aussitôt que l'homme est sorti de l'enfance pour fleurir dans l'âge de la puberté, son moral se déploie rapidement par l'éruption des organes sexuels dans toute leur perfection, la sécrétion du sperme et son émission plus ou moins fréquente; les exercices, les voyages, les fatigues, les amours ardents de la jeunesse, le développement complet du système ou cette évolution organique qui pousse au dehors, la barbe, la dernière dentition, le flux menstruel, etc. Tout élève l'espèce humaine à sa maturité; la raison acquiert son complément, et l'on voit telle jeune fille, naguère enfant, prendre soudain l'aplomb et le sens rassis des personnes âgées; c'est qu'avec cette faculté de se reproduire, on entre dans tous les mystères et tous les soucis de l'existence; devenu à son tour chef

de famille, ou tige de nouveaux êtres, on se trouve au faîte. Les habitants des climats brûlants, qui reçoivent de leur température une explosion précoce de nubilité et se marient dès l'enfance, voient bientôt aussi leurs facultés mentales s'épanouir sans transition ménagée. De même, parmi nous, la plupart des complexions brunes, courtes, sèches, se formant rapidement, devancent en maturité physique et intellectuelle la plupart des tempéraments lents et lymphatiques, dans leur molle blancheur. Réciproquement, tout ce qui sollicite la maturité morale hâte celle du corps, comme le libertinage des grandes villes et les spectacles de dépravation qu'on rencontre dans le monde.

Mais alors aussi, l'on cesse de s'accroître; car la plupart des individus rabougris par les vices de la civilisation moderne doivent ce raccourcissement et cette précocité nuisible d'expérience, soit à celle de leurs parents mariés trop jeunes, soit à des jouissances illimitées qui, tout à coup, ont suspendu l'essor de leur croissance. La jeunesse n'a rien de plus pressé que de s'élancer dans le gouffre des débauches : combien d'hommes ont fané toutes les voluptés dès les prémices, et tombent de l'adolescence dans une fatale caducité et le dessèchement, à travers tous les abus et tous les excès! Semblables à ces fruits hâtifs qu'on se procure avant la saison, par la température factice des serres chaudes, leurs sucs mal élaborés restent fades et insipides; ils n'ont ni le parfum délicat ni ces saveurs délicieuses de ceux que combine à loisir la simple nature, dans

leur saison favorable, et l'arbre qui les porte périt bientôt épuisé de sa sève.

Puisque la surexcitation de l'appareil nerveux est le ressort qui précipite le mouvement vital, et qu'en mûrissant prématurément l'homme, il le dessèche et le fane, ou fait devancer le marasme de sa vieillesse, nous devons, au contraire, retarder cette floraison intellectuelle, cette incitation prématurée aux sensualités. C'est en quoi les préceptes de la sagesse sont bien préférables à ceux d'une physiologie toute matérielle, puisque Cabanis, qui recommande d'employer le coït pour solliciter chez les deux sexes l'essor de la puberté, ne pouvait offrir à la jeunesse un conseil plus pernicieux et plus corrupteur. Quoi de plus déplorable, en effet, que ces immoralités anticipées, pour flétrir la virginité du cœur, en même temps qu'on déflore le corps? Quoi de plus propre à désenchanter l'amour en le réduisant dès son origine à cette fonction hideusement bestiale de notre organisme, et en le rabattant d'abord à de dégoûtantes réalités? N'est-il pas certain, au contraire, que la nature, plus pudibonde, repousse, avec une sorte d'horreur, l'innocent et pur adolescent de la couche des prostituées; il sent que ce n'est pas là que réside la véritable volupté, et la femme vile qui aspire aux prémices d'un jeune homme, n'en recueille toujours que le mépris.

Certes, rien n'appauvrit plus promptement le système sensitif, que cette dégradation mécanique qui éteint bientôt tous les excitants moraux de l'appareil céphalo-rachidien. Quand celui-ci ne s'userait ni par la masturbation ni par le coït, il suffit que

l'ame soit blasée ou plutôt énervée, pour qu'elle devienne désormais inhabile à prolonger notre carrière loin dans la vieillesse.

L'on a calculé que les maladies des organes pulmonaires, comme la phthisie tuberculeuse ou autre, les affections catarrhales, l'asthme, etc., enlèvent plus du sixième de la population de nos contrées. Parmi ces nombreuses victimes, le sexe féminin y entre pour un tiers de plus que les hommes. Cette mortalité sévit principalement entre 20 et 50 ans, c'est-à-dire pendant l'époque de la plus grande vigueur génitale, dont les abus deviennent d'autant plus meurtriers qu'ils sont plus allumés par ces affections de l'appareil pulmonaire. Or, si ces maladies n'attaquent nullement au même degré les nations sauvages et chastes, dans des climats analogues aux nôtres, si elles épargnent les animaux même domestiques parmi nous ; si tout au contraire on voit ces maux s'aggraver avec la perte des mœurs et par le luxe de notre civilisation, ne devons-nous pas reconnaître que la dissipation du sperme dès la tendre jeunesse, et l'agacement nerveux qui en résulte sont la ruine et la peste du genre humain ? N'est-il pas manifeste que ces affections de la poitrine poussent cruellement aux voluptés et suscitent même des pollutions funestes, comme elles ont commencé par l'effet de l'onanisme ? C'est donc l'amour qui traîne à la mort.

Au contraire, par la chasteté, toute l'organisation est raffermie. Notre ame conserve le feu sacré de la pudeur comme celui de Vesta, un ardent enthousiasme pour de mâles pensées, comme pour

des actions vives, étincelantes. Tant que nous préférons l'honneur à l'utilité, en faisant taire les ignobles intérêts devant l'amour de la gloire, alors elle brille long-temps de l'éclat de la jeunesse, jusque sous les glaces de l'âge, elle cultive l'énergie vitale ; elle est riche d'espérances et se flatte dans l'avenir même, de chimères ou d'affections romanesques. Tels sont particulièrement les caractères qui ont conservé l'innocence dans leurs amours. Leurs longues années ne sont point désormais dépouillées de verdure et de fraîcheur ; une sève abondante circule encore dans l'économie, malgré leurs vieux jours ; ils tiennent de la nature immortelle : *Cruda Deo viridisque senectus*.

Considérez, au contraire, ces hommes que le monde appelle souvent sages et expérimentés, parce qu'ils ne voient plus la société que dans sa dégradation, ou dépouillée de toutes ses qualités honorables et généreuses. C'est là, dit-on, le positif et la réalité ; ils placent avant tout le gain et l'argent. Calculant froidement et le bien et le mal, ils savent, au juste, ce que rapportent le crime et la vertu. Ils se plient parfaitement aux temps, aux circonstances ; regardant comme duperie les sentiments moraux de l'amour, ils ne sourient qu'à la puissance matérielle des jouissances et de la fortune. Indifférents à tout comme les vieillards, ils n'éprouvent plus qu'avec tiédeur et dégoût toute volupté qui ne rapporte aucun profit direct : pesant tout au poids de l'or, ils marchandent le cœur humain et l'innocence, comme si toute vertu était à prix : tant les sordides intérêts se sont incrustés

dans ces entrailles énervées et abâtardies ! Aussi ce sont de pareils hommes fanés de découragement et d'inertie morale qu'attaquent souvent des sphacèles, des fièvres pernicieuses larvées ; ils ne paraissent point malades, mais abattus, sans espoir ; leurs fonctions sont graduellement opprimées, sans dérangement apparent. Le système nerveux étant profondément appauvri, l'on voit avec étonnement des individus, en apparence sains, par l'écorce extérieure, tout à coup foudroyés par quelques accès de fièvres funestes syncopales, qui les immolent sans qu'on s'y soit attendu. Chez eux le premier ressort était rongé. L'état de sociabilité extrême, par ses perpétuelles stimulations de l'appareil sensorial et du cerveau, amène aussi l'épuisement du moral jusqu'à la folie ou l'idiotisme.

Certes, nous n'ignorons pas combien le siècle, dans sa décrépitude, appelle romanesques et ridicules les héroïques sentiments, la magnanimité du jeune âge. Nulle candeur, nulle franchise, ni cette native fraîcheur de l'imagination, ni cette pudeur, cette virginité de l'ame n'éclatent en eux désormais. N'est-ce donc pas déjà revêtir avant le temps les tristes livrées de la caducité, de ces âges de dégoût, de mécontentement, d'aversion pour les plus saintes affections qui puissent enchanter notre vie ? Comment cette ame défaillante soutiendra-t-elle long-temps et avec énergie une organisation délabrée, quoique jeune encore, mais gangrenée par les jouissances ? Semblable à ces arbres encore verts, dont l'intérieur du tronc est pourri, qui ne tardent pas à se couronner de bran-

ches mortes et desséchées, ainsi l'homme corrompu étale en vain les décorations de son corps, ou plutôt sa parure extérieure; c'est un brillant sépulcre qui ne renferme qu'un cadavre [1].

O que l'homme pourrait subsister sain et heureux pendant de longues années s'il savait épargner sur son corps pour agrandir son ame ! Il resterait toujours jeune par la pensée du moins; il descendrait immortel d'espérance, dans la tombe, après avoir dignement rempli sa destinée et honoré sa carrière sur cette terre.

[1] Les plaisirs qui lassènt le plus promptement, ou soûlent d'abord, sont ces voluptés sans sel et purement bestiales. La bonne chère qui n'est point assaisonnée des jouissances de l'esprit est, de toutes, la plus grossière et la plus indigeste. L'amour brutal fatigue et énerve infiniment davantage que celui auquel est mêlé un sentiment moral. Preuve manifeste qu'il faut soutenir nos puissances nerveuses par des impressions mentales telles que la délicatesse, l'honneur, la générosité, tandis que l'animal succombe dans son stupide égoïsme.

CHAPITRE V.

Des inconvénients de la sagesse pour la santé et la longévité.

Plus sapit vulgus; quia tantum quantum opus est sapit.

C'est, nous l'avouerons, la moindre des craintes qu'il soit permis de concevoir, lorsque personne ne pousse à l'abus ce défaut sublime, et jamais peut-être on ne s'est avisé de ranger la sagesse au nombre de nos calamités.

Toutefois, par un zèle mal entendu de conserver ses forces, et surtout par des motifs louables de religion, ou par d'autres économies morales que suggère la timidité, que conseillent les éducations austères, plusieurs personnes s'imposent de rigides abstinences, s'interdisent même des fonctions plus ou moins nécessaires, telles que la génération, ou compriment avec effort divers appétits d'ailleurs tellement conformes à notre nature qu'ils en complètent la vigueur.

On donne donc fréquemment le nom de sagesse à ces privations de plusieurs plaisirs, comme de s'assujettir à d'étroites limites dans le boire et le manger, se restreindre à certains aliments; de même la continence des voluptés s'étend jusqu'aux pensées, jusqu'à s'abstenir de la simple vue d'un

autre sexe capable d'allumer d'impurs désirs, ou jusqu'à se surveiller dans les erreurs des songes. Enfin la loi qu'on prescrit à son esprit de se borner à un cercle étroit de réflexions et d'idées, comme à son cœur de se détacher des passions du siècle, toutes ces sévérités et plusieurs autres, constituent la notion qu'on se forme de la sagesse. Les personnes vouées à l'état ecclésiastique ou à la vie monastique se consacrent, surtout, par devoir et par des vœux perpétuels, à plusieurs de ces abstinences. C'est, de toute manière, un effort sur soi-même digne de nos hommages, lorsqu'il est destiné à perfectionner notre moral sous le rapport de la religion.

Et cependant, ce désir immodéré de perfection fait souvent dépasser le but, dans ces imaginations jeunes et ardentes qui regardent le sacrifice de la créature comme le plus délectable qui puisse être offert au créateur. On croit pouvoir vaincre toujours ses passions, dompter les concupiscences de la chair, braver les plus rudes austérités, et l'on sait à quel point les ont apesanties de pieux anachorètes, des ordres religieux de divers cultes, principalement les bonzes et les fakirs, dans l'Orient et les Indes.

Nous sommes loin de prétendre que l'homme, au contraire, doive abjurer toute règle et s'asservir plutôt, à la manière des brutes, à tous les penchants d'une vie animale, en satisfaisant ses voluptés, pour exister pleinement et heureusement, dit-on, sans soucis sur son avenir. Nous n'admettons point cette existence toute charnelle et bestiale, chez la plus noble des créatures qui décorent la terre. Elle n'a pu être condamnée à se repaître, engendrer et mourir

comme le bétail de ses étables; mais en même temps, est-il dans la nature humaine de s'immoler lorsque son auteur, lorsque sa propre raison, ce rayon émané de la suprême intelligence lui ordonnent de se multiplier, de se conserver sur ce globe? Cette sagesse féroce du fakir, qui prétend complaire à la Divinité par un martyre perpétuel, par la condamnation de tous les plaisirs, qu'il appelle autant de tentations des monstres infernaux, cette rage de se torturer, de s'enchaîner contre tous les biens de la nature, de mourir au monde, afin de vivre dans le sein de Brahma, est-ce raison, est-ce folie?

J'en conviens; la plupart des humains, enchantés des délices de la terre dès leur naissance, se précipitant avec fureur au sein des voluptés, y oublient souvent leurs devoirs; les plus saintes obligations s'évanouissent à l'aspect des jouissances; rien n'est sacré dans l'ivresse de nos passions, lorsque mille désirs effrénés nous transportent, pendant la jeunesse, d'une fougue téméraire. Il faut donc un frein moral, une autorité souveraine, redoutable, qui fasse taire la lubricité, la gourmandise, la sensualité, le délire de notre esprit, lequel s'acharne à des biens sitôt périssables de la terre; car en vain on nous crie : *Mortels, usez, n'abusez pas.*

Oui, dans notre faiblesse, la plus sûre garantie contre nous-mêmes sera toujours la conscience religieuse, et celui-là est libre encore qui s'impose son joug volontaire. Mais cette même faiblesse trop souvent outrepasse l'ordre de la nature, en croyant mieux qu'elle régler nos fonctions, comme un malade qui, à force de précautions pour recouvrer la

santé, ne réussit qu'à se rendre toujours plus valétudinaire.

Il y a donc des excès à repousser dans la sagesse même; il y a des privations qui paralysent nos forces, enrayent ou détraquent le cercle régulier des opérations de la vie. Sans devenir jamais l'avocat de la débauche, n'est-il pas certain qu'une jeune nonne, dans l'âge nubile et malgré toute la sève de son printemps, lorsque des lois rigoureuses la tiennent étroitement sevrée des plaisirs de l'amour, languit et dépérit? Les dérangements de sa menstruation, ou l'aménorrhée, la chlorose, une triste cachexie, ne sont-ils pas la suite presque inévitable de cette continence? Si la nature, chez l'homme surtout, ne cherchait point à se débarrasser d'elle seule d'une humeur luxuriante, dans l'abstinence de l'amour, n'en résulterait-il aucun inconvénient? Heureusement ces étreintes sont tellement rares que le contraire est plutôt à redouter.

Pareillement, la sobriété dans le manger et le boire est une vertu très salutaire, et capable de préserver longuement l'existence, comme personne ne l'ignore, d'après l'exemple de Cornaro. Toutefois, cette étroitesse constante et monotone, finirait par amortir les facultés de la vie animale, par rétrécir, et jusqu'à exténuer les canaux nourriciers; car moins on exerce un genre de fonctions, plus elles s'apauvrissent. En se rendant de plus en plus sobre, comme il arrive, on accoutume donc les organes à jeûner, à végéter petitement. On reste sans doute sain, mais débile, chétif, langoureux, par le resserrement et l'occlusion des vaisseaux chylifères.

Aussi, le moyen de reconquérir la plénitude de sa vigueur naturelle consiste à modérer cette tempérance par quelques réplétions plus larges et plus libérales de nourriture et de boisson. D'ailleurs, il faut secouer le joug de ces longues uniformités pour toutes nos habitudes, quelque favorables qu'elles soient; elles engourdissent, elles endorment l'action du système nerveux et l'économie dans un seul sens; elles nous rendent moins aptes à d'autres genres de travaux ou d'occupation. Nous ne sommes pas créés pour tant de sagesse, que la folie même n'ait de l'utilité à son tour : il nous faut à cet égard même un équilibre, car si l'on était condamné à une joie perpétuelle, on serait content de s'affliger, puisque les douleurs aussi servent de piquants assaisonnements aux plaisirs par leur contraste. Voilà pourquoi les plus sages sentent la nécessité de détendre cette âpre austérité, de dérider leur front au milieu des jeux et des grâces; comme des mortels vulgaires, Socrate a dansé, et Caton s'est par fois enluminé de Falerne.

Notre faible nature, en effet, ne supporte constamment ni les maux ni les biens eux-mêmes. La jeunesse trop sévèrement astreinte sous une discipline régulière, dans ces maisons d'éducation si renommées par leur rigidité, ne donne ni les meilleurs sujets, ni les disciples les plus vertueux et les plus instruits. Non seulement ces écoliers prennent bientôt en aversion des études imposées avec tant de rudesse (et plusieurs sont réellement incommodés par une assiduité trop forcée à ces exercices intellectuels), mais, de plus, voyez-les,

lorsqu'ils ont le bonheur d'échapper, aux vacances, à la férule persécutrice des pédants : ce sont les plus turbulents, les plus déchaînés, les plus insupportables même des jeunes gens de leur âge. Ils aiment se revenger, par toutes sortes d'extravagances, de la contrainte qu'ils ont subie : ainsi, les Lacédémoniens si rudement disciplinés par Lycurgue, ces esclaves de la liberté devenaient en guerre, chez les étrangers, plus impérieux despotes, plus exacteurs et torsionnaires en toutes choses que les Athéniens, nourris sous des lois douces et humaines.

La plupart des législateurs, en effet, ont eu en vue de rendre les hommes les meilleurs possibles, mais peut-être n'a-t-on pas assez considéré que notre nature étant aussi portée au mal qu'au bien, il faut détourner le vénin de la perversité au dehors, si l'on veut éviter qu'il se répercute au dedans. L'état politique n'est jamais si bien réglé qu'en permettant une émission légale à certains vices inhérents à notre essence. Les peuples privés de cet avantage, comme les Chinois, sont aussi les plus corrompus chez eux, et les Juifs, qui se livrent à l'usure avec les étrangers, ne l'exercent pas sur leurs compatriotes. C'est ainsi qu'on voit des personnes bourrues, âpres ou sévères à l'extérieur, qui passent avec raison pour franches, sincères, généreuses, remplies d'honneur et de cordialité, au lieu que tant d'hommes si souples, si complaisants et si flatteurs, qui vous accablent de caresses, recèlent à leur intérieur la fourberie, la cruauté, la perfidie et toutes les méchancetés. Tout homme, même le plus parfait, ne saurait être absolument exempt de défaut ; souvent les grandes

qualités se dédommagent par de grands vices, et qui n'aurait aucun de ces derniers ne posséderait peut-être aucune des premières. C'est, dit-on, un défaut impardonnable d'être sans défaut : *nihil peccat nisi quod nihil peccat ; in quibusdam vitia ipsa delectant.*

Il faut donc un écoulement quelconque aux vices essentiels à notre nature, car si l'on supprime dans notre jeune âge les amusements nécessaires qui lui sont appropriés, il les recherche souvent avec débordement et fureur à une époque plus reculée ; alors de jeunes sages sont devenus de vieux fous ; il valait donc mieux épuiser de bonne heure ce torrent de vivacités et de vices naissants que de les contenir et ramasser pour les faire grandir mal à propos dans nous-mêmes. *Hâte-toi d'achever tes folies*, disait un père sensé à son fils, *afin de devenir plus tôt un homme raisonnable.* Cette fermentation de la jeunesse, comme celle du vin nouveau, sert à épurer la vie, de même que notre corps subit dans l'enfance et l'adolescence des maladies en quelque sorte despumatoires des humeurs, la rougeole, la variole, les dentitions, la puberté, etc. ; ainsi l'esprit humain éprouve ses révolutions critiques, avant d'atteindre sa maturité.

Et, d'ailleurs, l'homme n'a point pour règle de vie seulement un instinct circonscrit ; la nature l'ayant constitué omnivore, cosmopolite, propre à tout état sur ce globe, c'est l'être le plus volontaire, *ondoyant et divers*, comme parle Montaigne, afin qu'il fût capable de s'accommoder à toutes les circonstances, ou qu'il remplît tous les ministères im-

posés à notre espèce. Or la sagesse seule, telle que nous l'entendons, ne suffit pas. Le guerrier, le marin, le politique, pour l'intérêt des empires, ne peuvent, ne doivent pas toujours prendre conseil des timides vertus : l'audace, la violence, deviennent parfois prudence, et Ulysse même feignait des vices au besoin. L'homme le plus complet est celui qui peut tout faire, autant que le comportent notre nature et les lois de notre conservation. Il faut s'essayer en divers sens, comme un athlète préparé à tous les genres de combat, sur l'arène périlleuse de ce monde. Il faut supporter également parfois les débordements d'intempérance comme leur abstinence, car on n'est pas fort contre les maux, quand on se voit réduit à l'impuissance de les braver, tel que l'homme sobre et continent, dans ses habitudes trop mesquines, étroites et pusillanimes. Comment ce sage modeste et réservé soutiendra-t-il le choc d'un ennemi gonflé de vin et d'arrogance, ou fortement repû de chairs succulentes ? Ce mince et triste champion de la pudicité, entrant dans la lice de Vénus, donnera-t-il, dans l'indigence de ses organes sexuels, le jour à des enfants vigoureux et ardents, comme ce robuste manœuvre, cet épais villageois dans ses solides amours ? Une nation toute composée de sages pourrait sans doute subsister la plus fortunée, la plus tranquille dans son régime intérieur, mais environnés de peuples violents, belliqueux, turbulents, nos sages seront conquis, écrasés, à peu près comme les Chinois l'ont été par les Tartares, ou les Brahmes philosophes, par de féroces mahométans.

De toute manière, nous devons cultiver la sagesse en tant qu'elle ne déprime pas nos forces corporelles, et ne pas s'attacher à celles-ci néanmoins, jusqu'à éteindre nos facultés morales et appauvrir les intellectuelles [1]. Notre organisme est un merveilleux instrument très capable de se prêter à toutes les opérations que l'habitude et l'éducation exigent de sa docilité, de sa souplesse. La sagesse la plus parfaite est celle qui, tempérant ses propres excès, comprend où elle doit s'arrêter, où elle doit saisir même les grelots de la folie. Ainsi ni le trop sage, ni l'insensé n'existeront pleinement et long-temps; cet avantage résulte du mélange salutaire du bien et du mal, mieux approprié à l'inconstance de notre nature, à la mobilité de nos forces et à la variété de nos fonctions. En quelque genre que ce soit,

[1] Les personnes astreintes à un genre unique d'étude ou de connaissance, comme les dogmatiques, dans toutes les religions, les théologiens, les moines et autres hommes attachés à la doctrine d'un seul livre, ou certains genres de philosophie exclusive et absolue, qui ne permettent ni doute, ni incertitude, doivent tomber nécessairement dans ces monomanies qui forment des martyrs, des fanatiques. De même, professant, en politique comme en religion, des maximes d'unité fixe, et parfois même un fatalisme rigoureux, ils soumettent toute raison, toute volonté au despotisme, soit politique soit religieux. Une théocratie, un gouvernement absolu, sans contrepoids ni résistance, constituent à leurs yeux l'ordre parfait, au moyen d'une obéissance passive, illimitée.

Au contraire, le doute, commencement de toutes les sciences, la diversité des idées, des croyances, dans l'immensité et la variété de cet univers, la multiplicité des cultes, des systèmes philosophiques, établissent le scepticisme, l'éclectisme, donnent à chaque esprit toute son étendue, lui permettent le choix, la liberté, même l'indifférence, déploient la raison, fortifient notre franc-arbitre, et nous font jouir de toute notre volonté.

restreindre les puissances dont la nature nous avait dotés, c'est vivre incomplétement, c'est manquer à ses propres destinées. Telles folies accoutumées sont souvent plus saines qu'une sagesse inusitée[1].

[1] On comprendrait mal notre pensée, si l'on concluait de ceci que nous recommandons les *vices* et les *crimes*, comme compléments de nos fonctions. Au contraire, nous avons assez témoigné, ailleurs, combien ces actions vicieuses ou criminelles sont destructives des forces vitales ; il s'agit uniquement ici d'agrandir le cercle de notre liberté de corps et d'esprit, contre l'opinion des philosophes moralistes et religieux, qui le resserrent au *minimum* d'activité, et qui, par là, nous amoindrissent.

CHAPITRE VI.

De l'utilité de la douleur.

Qu'il est dangereux d'attacher le bonheur et la santé aux seuls plaisirs ! Ne voyons-nous pas, au contraire, la nature nous instruire sans cesse à la dure école des souffrances ? Comme on guérit la fièvre à l'aide de médicamens amers, de même par ces leçons austères, mais vivifiantes, elle nous enseigne à quel prix nous achetons l'existence, et à quelles conditions il nous est permis de la conserver. Vagissant dès sa naissance, l'enfant subit des maux inévitables, les coliques, la dentition ; mille impressions maladives pour un corps si délicat rendent sa vie tellement précaire, que la mortalité y est beaucoup plus considérable qu'à toute autre époque.

Qui ne sait même que la jeunesse inexpérimentée, poussée par un instinct généreux, trouve un charme inconnu à s'élancer dans les périls, comme pour se sentir encore vivre au milieu des émotions de la crainte et de la souffrance ? Car le plaisir, une fois éprouvé, n'apprend plus rien ; il endort notre ame dans une sécurité téméraire, comme le font la fortune et toutes les prospérités. Le secret de ne plus jouir étant de vouloir jouir toujours, la nature nous

a donc traité plus favorablement que nous ne le pensions, en nous faisant l'utile mais rigoureux présent de la douleur. Par son contraste, l'enchantement des jouissances est accru, puisqu'au sortir de la peine la plus déchirante, l'on se sent comme affamé de voluptés; elles deviennent d'autant plus délicieuses qu'il y eut plus de disproportion dans l'équilibre des sensations. Combien d'hommes ont corrigé, par un raffinement d'épicuréisme, à l'aide d'impressions pénibles, la langueur affadissante d'une félicité trop uniforme, et combien de rois se dérobent sous un toit de chaume à leurs importunes grandeurs! L'on ne peut se nourrir toujours de miel et de sucre sans un dégoût mortel. Quelle plus insupportable fatigue que de se condamner à éviter constamment tous les maux, et quel mortel est plus inquiet que quiconque prétend s'affranchir de toute inquiétude!

Certes, la nature animale offre assez d'attraits aux plaisirs : n'est-ce pas notre vie, notre essence même? Mais ils ne sont pas sains, s'ils la dévorent comme le feu : pourquoi ne pas plutôt éteindre cette ivresse brûlante par des privations modératrices? Chez plusieurs animaux, la prévoyante nature arma leurs organes sexuels mâles de pointes ou de lames déchirantes, comme pour porter la douleur jusque dans le sanctuaire de la volupté; sans doute afin que l'excès du plaisir ne détruisît pas le but pour lequel il fut institué. En effet, la génération ayant pour objet la conception et non pas la jouissance, celle-ci s'accroît toujours aux dépens de l'autre. Au contraire, les races les plus froides,

comme les poissons, deviennent souvent les plus fécondes; comme dans notre espèce, la lubricité est cause de stérilité, par cela même qu'elle épuise l'appareil nerveux et desséche la moelle spinale.

La vie voluptueuse est donc une vie de consomption : fébrile, délirante, elle n'offre ni la santé, ni le vrai bonheur. La vie mêlée de privations, et comme tempérée par l'adversité se rend plus vigoureuse et plus longue; on peut dire qu'elle s'enracine au milieu des tempêtes qui exercent le courage et endurcissent l'ame. Il est d'expérience que les hommes qui ont parcouru une carrière durable et heureuse ne sont pas ceux qu'on voit se dissoudre dans le sein des délices, mais ces mortels si rebutés dans la société, voués par un sort rigoureux soit à des fatigues habituelles qui les font robustes, soit aux indigences qui les soustraient aux maladies, par la sobriété. La médiocrité de la fortune ne dispensant d'aucune douleur, sans doute, mais ne privant aussi d'aucun plaisir, est plus capable que l'opulence et que la pauvreté, de fortifier ce salutaire équilibre de biens et de maux, qui conserve la balance de l'existence. Ni les rois ni les misérables ne comptent d'ordinaire de nombreuses années, puisque les excès de l'abondance et ceux du besoin deviennent également corrosifs. Dans ces positions extrêmes, on abuse de tout ce qu'on peut, plutôt qu'on n'use de tout avec tempérance : *Sic præsentibus utaris voluptatibus, ut futuris non noceas*, dit avec raison Sénèque; mais le malheureux, haletant après la jouissance, s'y précipite avec fureur, à la première occasion; les riches, fondus

dans les voluptés, se créent des tourments même chimériques, à la plus légère adversité, puisque le système nerveux médullaire acquiert une sensibilité exquise pour tout ce qu'il éprouve le moins, par accumulation de son énergie sentante.

Les impressions les plus vives du plaisir appartiennent donc au pauvre, d'autant plus qu'elles sont rares; c'est ainsi que les premières amours nous pénètrent jusqu'au fond de l'ame. L'accoutumance, la facilité, avant-courrière du dégoût, blase sur les maux comme sur les biens.

Nos corps ne savent pas mieux, en effet, supporter l'excès de l'un que de l'autre, et le trop de bonheur ne les ronge pas moins que le malheur. Il faut donc mélanger l'un par l'autre, en proportion de ses facultés, de sa condition. Tel individu se plaît à être plus durement traité qu'un autre; un régime trop douillet ne nuirait pas moins à un tempérament robuste, que de rudes travaux à une complexion débile ou efféminée. Au total, l'existence la moins fastidieuse est la plus heureuse, la moins rassassiée de voluptés et de désirs, car la vie humaine amenant des douleurs inévitables, c'est cruauté d'attendrir ou d'amollir les ames, pour les livrer au martyre des événements. « *La philosophie*, « dit Épictète, *est comme la médecine; l'une et* » *l'autre ne guérissent pas les maux par le plaisir,* » *mais par de salutaires douleurs.* » Il ajoute : « *Le* » *seul moyen de conserver la santé est de se mon-* » *trer toujours prêt à souffrir sans se plaindre. Le* » *sage sauve sa vie en l'exposant.* »

D'ailleurs, ces impressions pénibles ne paraissent

pas telles à tout individu, puisque des hommes se plaisent dans la guerre, dans des conditions rigoureuses, jusque dans la pauvreté; nos maux deviennent douloureux, selon l'opinion ou l'inaccoutumance que nous en avons; un désespéré supporte plus impatiemment la vie que le trépas, et c'est souvent moins la mort elle-même qu'on redoute, que le fantôme terrible de ses approches.

Sardanapale, blasé de tout, sur un trône resplendissant de puissance et de l'éclat de la majesté, propose un prix pour découvrir de nouvelles délices, mais d'abord ses médecins l'exempteront-ils de toute infirmité? Est-il heureux, au moral, parmi tant de voluptés qui l'énervent? ne s'élève-t-il aucun cri de souffrance ou de détresse à calmer, dans toutes les parties de son empire? Les famines, les discordes, les intrigues, mille ennemis secrets, jusqu'à la crainte du fer ou du poison, menacent une si haute tête; un voisin ambitieux ou redoutable à ménager; mille soucis dans la paix et dans la guerre; les mutineries des troupes à refréner, les jalousies des généraux, des grands de l'état à concilier, mille prétentions à satisfaire; l'emploi de la fortune publique à surveiller, les crimes, les dilapidations à prévenir ou à punir, la nécessité de veiller toujours sur ses propres gardes, rendent un tel prince également malheureux de porter et d'abdiquer la couronne. Un si haut rang n'est qu'un suprême esclavage que la nature n'impose heureusement qu'à peu de personnes, et parfois un roi détrôné est un homme rendu à la félicité de Dioclétien.

Il est donc impossible de savourer le plaisir si l'on n'a pas l'habitude du mal, puisque ses épines croissent autour des diadèmes et des couronnes; cette multitude de froissements imprévus rendent l'existence insupportable à quiconque ignore les grandes douleurs. La misère, l'opprobre, les injustices, la calomnie, l'exil, enfin tous les maux intérieurs, peuvent s'ajouter aux souffrances physiques, si l'on ne les surmonte point par la force d'ame.

Celui-là donc vit plus satisfait qui conserve la constance et une fermeté inaltérable jusque dans les précipices de l'adversité. L'audace et la force sont un grand viatique, puisque la félicité dépend de la liberté, et que l'indépendance résulte du courage ou de la résolution, pour se suffire dans les caprices du sort. C'est pourquoi il faudrait vivre comme étant toujours prêt à mourir, n'attacher de l'importance ni à son état, ni à aucun des événements de la terre, les accepter sans les rechercher ni les fuir, se montrer indifférent ou satisfait sur tout. Pourquoi s'enquérir d'un avenir incertain dans ses chances, soit qu'une invincible fatalité gouverne toutes choses, soit plutôt qu'une sage Providence, dans ses inscrutables desseins, dispose les révolutions de ce globe selon l'ordre de la Divinité? Plaçons, autant qu'il se peut, ce trésor du bonheur dans nos entrailles, car s'il dépend des objets extérieurs, ceux-ci sont exposés à la ruine parmi toutes les catastrophes qui rendent nos afflictions inévitables. De là naît encore la preuve que le mal moral ne réside point dans notre essence, mais dans l'opinion que nous nous formons des choses.

La nature devait sans doute le bonheur aux êtres qu'elle a produits, ou, du moins, pour être équitable, une somme de biens égale à celle des maux. De même que tout s'équilibre dans le monde physique, il doit s'opérer un semblable balancement dans l'univers moral.

Voyons s'il existe en effet : la mort, le plus redouté des maux, est compensé par l'amour le plus sensuel des plaisirs corporels. On a tort de se plaindre de ne pas avoir l'immortalité ; on la possède, mais fractionnée en différents individus qui se succèdent par génération ; ainsi l'on obtient sa part d'immortalité dans l'amour. Si la nature l'eût attachée aux corps, elle n'eût pas en même temps accordé la génération, puisque des êtres qui se reproduiraient toujours, sans mourir, encombreraient bientôt l'univers ; et ne trouvant point à se nourrir, toute la constitution du monde actuel eût été impossible.

Or, donner du plaisir à quiconque est incapable de peine, serait aussi incompatible que d'attribuer de la douleur à quiconque est inapte aux plaisirs. Chaque chose devant être proportionnée aux qualités des êtres, la nature apporte cette équité jusque chez les plantes ; elle ne paraît leur avoir départi aucune jouissance, puisqu'elle leur a dénié la faculté de souffrir ; et le réciproque était seul juste. Les animaux doués d'un vaste système nerveux, l'homme surtout, si sensible aux douleurs, ont la même capacité pour les voluptés ; la fibre nerveuse est l'instrument pareil des unes et des autres. Tout est donc équilibré sans injustice, bien qu'il survienne

assez souvent chez les uns plus de plaisirs, et chez d'autres plus de peines, selon les divers situations de la vie.

Mais il ne paraît pas que les douleurs physiques soient un mal absolu pour notre nature, puisqu'elles tendent, dans les accidents de l'enfance surtout, à la perfectionner. Nous pourrions établir dans une foule d'exemples, que les hommes les plus illustres par leurs qualités morales, durent leur mérite à cette éducation pénible, la plus puissante égide contre les vices. Pascal regardait même l'état de maladie comme une école de vertu, de patience et de force mentale, de sainteté. Platon avait situé son académie dans un lieu mal sain, sous les murs d'Athènes; et saint Bernard institua l'abbaye de Clairvaux dans un vallon insalubre, afin de tenir les religieux valétudinaires, et les rendre plus dociles, moins tentés par les voluptés; car il faut savoir bien vivre lorsque la destinée nous appelle à l'existence; il faut savoir bien mourir lorsqu'elle nous appelle à la mort, l'une et l'autre ne valant que par l'emploi qu'on en fait.

Tout en affirmant l'utilité de la douleur, nous ne prétendons point qu'on doive la préférer partout, et se faire de ce monde un enfer, comme l'ont recommandé ces moralistes atrabilaires qui se confinent dans les déserts pour macérer leur chair sous la cendre et le cilice, en se martyrisant à la manière des anachorètes, de sombres fakirs. La nature est trop ennemie de ces supplices volontaires. La douleur résultant d'actes opposés à la vie, plus une sensation est conforme à notre nature animale, plus elle sollicite de plaisir, comme tout ce qui conserve et

perpétue; aussi la nutrition, la génération, premiers actes du principe vital, offrent les plus poignantes des voluptés physiques, tandis que tout ce qui apporte diminution ou destruction à l'organisme, y engendre de la souffrance.

« *Que nos exercices corporels ne soient pas d'une* » *austérité extraordinaire*, disent Épictète et les » stoïciens eux-mêmes : *ne donnons rien à l'osten-* » *tation ; soyons des philosophes, et non des bate-* » *leurs.* » Combien d'anciens militaires, en effet, ou de grenadiers, dans les hôpitaux, affectant un flegme impassible au milieu des plus douloureuses opérations, ou s'efforçant même de chanter et de rire parmi des tortures atroces, ont bientôt payé de leur vie cette tension excessive, cette résistance si contraire à la nature? Des convulsions mortelles ont succédé à ces bravades intempestives, et le moral en est plus tôt épuisé; tout de même, un excès d'amour ou de jouissance éteint la flamme de l'existence que la modération garantit. S'il est nécessaire d'ouvrir un libre cours aux gémissements et aux pleurs, ne les recueillons pas mal à propos au dedans de nous-mêmes, tout en conservant l'immobilité de l'ame.

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

Il s'agit donc d'examiner spécialement les effets de ces impressions opposées sur notre économie.

Les plaisirs et les douleurs opèrent sur l'organisation animale à la manière de la chaleur et du froid. Les premiers dilatent nos organes, mettent en expansion la sensibilité médullaire où développent la

vie, mais bientôt l'énervent ou la soutirent, à peu près comme on voit les saisons chaudes et les climats brûlants épanouir avidement le corps et l'esprit aux impressions de jouissances, enfin nous accabler, nous affaisser et faire vieillir prématurément. Les passions de joie, d'espérance et d'amour, également expansives, ou filles du plaisir, épuisent l'ame bientôt aussi; elle se fane par cette soustraction des facultés nerveuses.

Les douleurs, les âpretés de tout genre, ont, au contraire, la propriété du froid (*frigus nervis inimicum*); elles forcent comme lui l'appareil sensitif à se recueillir, se refouler au dedans; nos organes se contractent, ou se condensent, et par là, rassemblant davantage toute leur vitalité en faisceau, la conservent plus longuement. C'est aussi pourquoi, sous les climats rigoureux des régions polaires, ou dans une saison glaciale, nos puissances accumulées dans l'intérieur augmentent l'énergie des viscères, aux dépens de la sensibilité qui reste engourdie ou émoussée à la circonférence. C'est encore par là que les passions concentrées de tristesse ou de crainte, et même de la haine, se resserrant, acquièrent à la manière de la poudre à canon comprimée, une puissance de détonnation foudroyante.

Aussi les hommes des pays froids, s'usant peu par leur insensibilité même, vivent longuement, tandis que les habitants des régions ardentes, trop sensuels et épanouis dans leurs dissipations continuelles, deviennent précoces en tout par mollesse, et subissent plus tôt aussi les approches de la caducité.

Tel qu'un jardinier habile châtie avec le fer, dès

la première sève du printemps, les rameaux parasites, les bourgeons surabondants, ces fleurs luxuriantes qui épuiseraient l'arbre; de même, l'emploi nécessaire des corrections dans l'éducation de la jeunesse, l'empêche de s'abandonner prématurément à de vicieux plaisirs, à des jouissances meurtrières qui, bientôt, tariraient la sève de l'existence. Il est salutaire à cet âge dans lequel la vie surabonde, de faire accepter la douleur même en riant et comme une potion amère avalée par défi. Il y a de la gloire à passer pour hardi dans les périls, à supporter les efforts avec bravoure; ces éloges de la fermeté et du courage charment tellement les maux purement corporels, qu'une jeunesse aventureuse s'expose de gaîté de cœur, avec son outre-cuidance, aux dangers pour obtenir l'estime; âge heureux, qui s'élance sans crainte dans la brillante carrière des travaux guerriers, des voyages lointains, à travers les naufrages et les tempêtes, pour conquérir un simple laurier de renommée.

Au contraire, une éducation de plaisir, analogue à la température d'une serre chaude, détend les systèmes nerveux et musculaire, étale des corps flasques, amollis, sans vigueur pour résister aux labeurs et à l'oppression, comme on le voit chez les peuples énervés des climats chauds et voluptueux. La froidure et la douleur trempent donc les hommes dans le Styx, pour les rendre invulnérables.

C'est pourquoi les robustes habitants des contrées du nord de l'Europe plongeaient autrefois leurs enfants dans l'eau glaciale des fleuves, au

sortir du sein maternel, comme un fer ardent qu'on durcit par la trempe. Aussi les anciens Scandinaves, les Germains, les Massagètes, etc., méprisant les blessures, s'avançaient fièrement aux combats; pour eux, la souffrance roidit les nerfs s'il s'agit de l'honneur ou de la liberté. Sans doute, la mollesse rend les esprits comme les corps bien plus délicats, plus facilement impressionables dans la société civilisée, mais avec l'impossibilité de se promettre la continuité du bonheur, parmi les chances si inconstantes de la fortune. C'est rendre à l'humanité le service le plus salutaire que de la cuirasser contre les douleurs, puisque l'adversité est souverainement fortifiante.

La première chose cependant que dédaignent les grands de la terre, ce sont ces secours de solidité physique et morale, les seuls qui garantissent de leur ruine les rangs supérieurs des nations. Mais comment percerait jusqu'au fond de leurs voluptueux sérails, entre les coussins de l'indolence où languissent tant de fortunés mortels, une voix austère appelant les sueurs de la fatigue? Non; il faut que les destins éternels s'accomplissent. Toujours la haute fortune hébètera ceux qu'elle enivre de ses dons; et sans cesse, les classes pauvres, mais laborieuses, s'élèveront, par des efforts inévitables, pour remplacer un jour les êtres dégradés et vieillis au sommet des sociétés, qu'ils deviennent désormais inhabiles à régir.

La peine est donc un moyen d'ascension comme le plaisir en est un de dégradation ou de décadence; car celui-ci est une dépense, tandis que le travail

acquiert ou féconde sans cesse. Un exercice modéré rajeunit autant que l'oisiveté somptueuse vieillit le corps et l'esprit. Ainsi, la science et la richesse sont les heureux présents de la douleur, tandis que la pauvreté et la paresseuse ignorance deviennent les fruits abortifs des jouissances par toute la terre. Aujourd'hui, l'Inde riche et voluptueuse n'est que la servante de l'Europe industrieuse et civilisée, parce qu'elle préfère l'or des plaisirs au fer du courage; elle ne sait pas que la vie des nations, comme celle des individus, est un tournoi perpétuel de force ou d'adresse, et que le plus grand mal vient de ne savoir pas supporter le mal.

Celui qui a dit : *Un ciron qui pâtit accuse la Divinité et anéantit sa providence*, a été peu philosophe; on peut le renvoyer à Possidonius, soutenant que la goutte n'est point un mal, et à Leibnitz, à Pope, établissant avec Shaftesbury, que tout concourt, même les maux, à l'utilité générale du monde.

Comme il y a des optimistes assurant que tout est bien, et des pessimistes qui prétendent que tout est mal, il faut qu'il se trouve dans notre vie les éléments capables de fonder ces deux opinions. Toutefois la nature humaine pouvant subsister dans ce *medium*, et même s'accroissant malgré les peines et avec les plaisirs que versent sur elle les deux tonneaux de Jupiter, il faut que la somme de ces derniers soit supérieure aux premières.

Allons plus loin, et prouvons que l'existence du mal physique et moral est inhérente à la perfection de l'homme, comme à la constitution du monde. Ce n'est point en tant que mal, mais parce que la

sensation douloureuse devient indispensable à l'harmonie de cet univers. Nous ne prétendons nullement nier que l'homme et tous les êtres sensibles souffrent; il suffit de prouver que cette même souffrance est l'une des dispositions obligées pour jouir du plaisir et du bien-être par contre-poids, comme la mort est inséparable de la condition de la vie.

On dira, d'abord : la Divinité ne pouvait-elle pas créer un monde exempt de ces misères physiques et morales infligées à tant d'innocentes créatures? Nous répondrons qu'il eût fallu enlever également alors le plaisir qui les compense, ou plutôt ôter toute sensibilité; certes il n'y aurait plus de mal où cesserait tout sentiment, comme sur une planète inhabitée.

Mais si vous attribuez la moindre sensibilité à un être, aussitôt il faut s'attendre à ce qu'il éprouve, par une correspondance inévitable, et des jouissances et des peines, car il ne peut nullement profiter des unes sans subir les autres; il y a nécessairement équivalent : plus on est impressionnable à l'une, plus on pâtira de l'autre. Donc si Dieu concéda le plaisir, c'est à condition de la douleur; ou renoncez à sentir, ou acceptez l'un et l'autre, car ils sont enchaînés par leur nature.

En effet, comment l'animal insensible pourrait-il subsister? comment trouver la nourriture, discerner ce qui est bon de ce qui est mauvais, ou l'aliment du poison? Il faudrait que tout fût bon, que tout fût plaisir, direz-vous. Mais alors il n'y aurait qu'un seul élément, qu'une chose unique, et par cela même qu'il n'y aurait pas le contraste de la

douleur, je nie qu'il existât celui du plaisir. Nous ne pouvons connaître l'un que par l'autre; la douleur n'est même qu'un plaisir retourné, ou qui le ramène en quelque manière; tout rentrerait dans la non jouissance, à cause de la non souffrance; tout retournerait à l'insipidité, à l'insensibilité, à cette éternelle apathie, propre aux matières brutes, inorganiques. Donc c'est évidemment parce que nous possédons le mal que nous héritons du bien, et réciproquement.

Quant au mal moral, aux crimes, aux injustices atroces, à ces affligeantes barbaries qui désolent l'univers, qui peut les nier, qui ose les approuver?

Oui, il en existe, personne n'en doute, et voilà le mal réel; mais ne serait-il pas encore une nécessité dans l'univers? Comme il faut que l'homme abandonne une portion de sa liberté pour subsister en société, ou comme notre existence, et celle de plusieurs animaux, force à immoler et massacrer d'autres créatures sensibles, afin de se nourrir (car c'est ainsi que nous sacrifions injustement le bœuf), pourquoi serions-nous épargnés dans ces occasions où de solennels intérêts et le bien général ordonnent le sacrifice de nous-mêmes? Si l'état demande un impôt de sang à ses enfants pour sa conservation ou sa défense, la république universelle des êtres ne peut-elle pas réclamer des conditions plus ou moins rigoureuses pour subsister? Est-il juste que tout l'équilibre du monde soit renversé dans l'unique intérêt de nos voluptés? Le globe est-il créé pour nous seuls, et tout doit-il se condamner à nous servir

sans aucun dédommagement, pour satisfaire cet égoïsme inassouvissable?

Au contraire, le plus sublime apanage de l'homme est ce magnanime devoir de s'immoler à la douleur pour ses semblables, pour l'ordre moral, pour l'harmonie du monde. La nature a confié à la première de ses créatures ce sentiment divin de la gloire, capable de nous payer le prix des plus rigoureux holocaustes; elle attache d'immortelles récompenses à l'exercice des plus fortes actions, à braver les supplices et le trépas pour soutenir les célestes causes de la justice et de l'innocence opprimées. Oui, la voie de la douleur est celle qui relève un héros à ses propres yeux, comme aux regards de tout l'univers. C'est un spectacle digne de la Divinité, dit un sage, que celui de la vertu luttant contre l'infortune et la dominant par la vigueur indomptable du courage. C'est par de tels efforts que l'ame humaine s'élance au faîte de toute sa grandeur. « *La » plus juste, la plus forte, la plus inviolable loi de » la Divinité, c'est que le faible se soumette à sa » destinée*, » disent les Stoïciens.

Les humains, pareils au reste des animaux, guidés sans cesse par l'appât du plaisir, murmurent donc à tort contre l'ordre de la nature, qui lui associe la douleur. Mais les épines font valoir les roses, et toujours la difficulté rehausse le charme des faveurs. Sans la faim, que deviendrait l'agrément de manger? C'est donc bien comprendre l'hygiène de la santé, que de se priver d'un plaisir, afin d'en pouvoir jouir encore; et tel riche, qui crève d'indigestion, envie l'indigent à jeun. Celui-

là seul est infortuné, qui ne peut digérer son infortune.

Heureuse l'ame grande et ferme qui s'avance dans la vie sans en redouter les souffrances! Par celles-ci seules on sait remplir ses devoirs, soit que le sort nous appelle aux combats, soit qu'il nous destine à des événements aussi périlleux dans la carrière civile. La douleur promet non-seulement la vertu, mais conserve l'énergie musculaire et cérébrale à quiconque sait la supporter; c'est l'exercice le plus mâle pour la longue vie et le solide bonheur; la félicité conquise par nos efforts est bien autrement douce et durable que celle qui émane des autres ou du hasard. On n'est malheureux par des pertes qu'autant qu'on croit l'être, et l'infortune rend service à de mauvais riches qu'elle exempte de la goutte, de la pléthore, etc., en les ruinant. Quiconque fuit le moins le mal subsistera donc plus fortement et plus long-temps.

Et, d'ailleurs, à bien considérer les plaisirs, ce sont souvent eux qui nous empoisonnent plutôt que la nature ne nous commandait de mourir; chez l'un les femmes, chez l'autre la gourmandise, à celui-ci l'ambition rongeante, à celui-là d'autres tourments: le jeu, l'envie, l'avarice, etc., abrègent les jours. Combien en extermine la colère? combien de beautés succombent à la phthisie pour la seule vanité de plaire, et à tant d'autres affections, de jalousie, d'amour, etc. La prospérité des affaires consomme la ruine de la vie, puisque dans la fortune on éprouve souvent des apoplexies de bonheur. La débauche, enfin, renverse les plus douces lois de la nature, puisqu'elle éteint l'amour et l'existence.

La créature humaine, la plus noble, la plus parfaite de la terre, se dit, de toutes, la plus infortunée. Nous nous trouvons misérables du mal qui ferait encore le souverain contentement d'êtres inférieurs. Nous avons la connaissance et l'espoir d'un sort meilleur, tandis que les animaux n'aspirent à rien au-dessus de leur condition. Cela ne prouve donc point notre misère, mais plutôt l'insatiabilité de notre nature ambitieuse et dominatrice, au faîte même des félicités.

Et ces maux que nous redoutons ne sont, à bien considérer, que les compléments nécessaires de notre perfection organique, le lest de la santé. Dans cette multiplicité d'accidents inévitables qui hérissent la carrière de la vie, n'est-il pas nécessaire de faire provision d'insensibilité pour roidir les muscles, exercer la vigueur nerveuse? Le plus heureux sera donc le plus endurci, le plus patient, le plus vivace [1].

[1] « Tu as la fièvre, et tu te plains parce que tu ne peux étudier. » Eh ! pourquoi étudies-tu donc ? N'est-ce pas pour devenir patient, constant, inébranlable? Sois-le dans la maladie, et tu sais » tout. La fièvre est une partie de la vie, comme le sommeil, comme » l'exercice; elle est utile, car elle éprouve le sage et lui montre » sa force. Si tu as la fièvre comme il faut l'avoir, c'est tout ce » qu'il y a de mieux pour cet état. Qu'est-ce qu'être malade comme » il faut? C'est ne pas se plaindre, s'alarmer, ni se tourmenter de » tout ce qui peut advenir; car tout ira fort bien, soit que tu » vives, soit que tu meures. Ainsi ne te réjouis pas excessivement » quand le médecin t'annonce du mieux, ni ne te lamente pas non » plus quand il te dira que tu es plus mal. Qu'est-ce qu'être plus mal? » C'est approcher de la délivrance de toutes les douleurs. Sois donc » tranquille dans la fièvre comme dans la santé. ÉPICTÈTE, *Manuel.* » Il est certain que cette fermeté morale, ou cette impassibilité, si l'on peut assez l'obtenir, est très capable de conserver la vigueur de la santé et de chasser des maladies si peu douillettes, la goutte, etc.

Comme nous nous resserrons afin de laisser moins de surface aux chocs, de même les petites fortunes échappent aux grandes infortunes, par leur exiguité. Les personnes les plus assujetties à une foule d'incommodités sont presque toujours exemptes des maladies graves et mortelles qui foudroient ces hautes prospérités, ouvertes à toutes les souffrances.

Tels sont donc les éclatants priviléges de la douleur, qu'ils nous ont fait sortir de la férocité, de l'ignorance du cannibale. Par eux, sous de rudes climats, le genre humain s'est aguerri et civilisé mieux que sous des cieux plus prospères; car, de tous les êtres, l'homme étant le plus accessible à la peine, est devenu par elle le plus industrieux, le plus résistant aux causes de destruction, sur tout le globe!

« Écoliers insensés, nous crie la sagesse; mortels » téméraires, d'où naissent vos plaintes? vos maux » ne sont-ils pas trop souvent le sujet de vos trans» gressions? Indociles à la voix de la nature, ren» dez grâce au malheur, puisqu'il faut qu'il vous » instruise. C'est le seul maître obéi, parce qu'il » est le seul redoutable. »

CHAPITRE VII.

De la variété nécessaire au système nerveux, médullaire, pour les fonctions de la vie.

Notre esprit se complaît à ramener tout vers l'unité, sans doute à cause de la commodité qu'y trouve sa faiblesse ; il classe les objets sur la même ligne, et parce qu'il y a plus d'ensemble dans une masse homogène ; aussi l'uniformité du régime, des habitudes, des modes, comme une pareille forme du gouvernement, une religion unique, une même langue, une même philosophie, les mêmes poids et mesures, etc., lui agréent, lui paraissent établir l'ordre, l'harmonie, la santé. Il y a de plus un immense avantage à jeter une nation dans le moule de l'uniformité, afin de faire jouer sans peine les ressorts de l'administration, et c'est à quoi conspirent les efforts des législateurs. Mais en cela surtout le despotisme pétrit violemment ensemble toutes les diversités d'âge, de complexion, de besoins, et d'autres causes nées du climat, des habitudes, des mœurs acquises, qui rompaient sans cesse l'unité. En les étouffant sous un poids uniforme, il brise les résistances, par sa toute-puissance coactive : ainsi le Chinois, l'Hindou, l'ancien Égyptien, sont jetés dans un moule immuable.

Au contraire, la nature, toujours mère féconde en variétés, parce qu'elle l'est de la liberté, invite chaque être à suivre ses propres volontés ou ses besoins, sans autres limites que celles de la nécessité, ou de l'organisation. La nature n'a pas plus classé en ordre les étoiles dans les cieux, que les animaux, les végétaux et les minéraux de notre globe. Mais cette variété même constitue encore l'une de ses lois les plus indispensables au maintien de toutes les existences.

Si chaque contrée ne possédait qu'une seule famille de plantes, ou d'animaux, cette régularité, fort commode d'ailleurs pour nos méthodes, serait cause qu'un tel pays manquerait de tout autre genre de productions; un désordre universel naîtrait de cet ordre systématique.

Notre sensibilité, par ses facultés multiples qui la rendent si modifiable (puisque l'homme a été créé cosmopolite et omnivore), se délecte plutôt de l'universalité des choses, pour lesquelles elle est en rapport, que de leur simplicité. Elle a été formée pour tout; la priver de quelques parties, ce serait retrancher à son empire, diminuer la sphère de nos sensations, amoindrir la capacité de notre pouvoir intellectuel, l'étendue de nos correspondances dans la nature. Il le paraît bien en effet, d'après ce qu'on remarque chez ces personnes réduites à un cercle étroit de principes, sorte de jeûne, ou de carême moral analogue à ces abstinences monacales, uniformes, qui exténuent et amaigrissent le corps. Voyez ces religieux condamnés toute leur vie à cet état trop borné, comme dans leur

cellule, ou parmi les opérations mécaniques, dans les prisons, les bagnes, ou les couvents, etc. Cette perpétuelle conformité de régime, cette étroitesse monastique engendre par nécessité des cachexies spéciales; quelques organes exercés au détriment de ceux qu'énerve l'inaction, un petit nombre de nourritures exclusives de toute autre, rompent l'équilibre parfait de l'organisme, le font pencher en un sens ou dérangent l'égale distribution des aliments. Il en résulte des difformités, des irrégularités, des maladies, lorsque certaines fonctions végètent comme dans les langes, car il faut un travail total et proportionnel pour maintenir l'harmonie, en sorte que l'unité de l'ensemble, la liberté organique naissent d'une multiplicité pareille d'action de toutes nos parties pour les étendre et les fortifier en tout sens.

Il en est de même des puissances mentales chez les personnes qui se concentrent dans une sphère limitée par l'unité de leurs principes et de leurs études. Au contraire, par l'étonnante variété des objets que nous offrent soit la nature, soit les autres intelligences ou les langues, l'esprit se repaît beaucoup plus de combinaisons diverses, d'idées, de manières de les exprimer avec grâce ou énergie, que s'il n'existait qu'une seule opinion, un seul idiôme sur tout le globe. Ce moule indigent et servile, cette prison intellectuelle, ne serait propre qu'à nous enchaîner entre des remparts infranchissables d'habitudes, à peu près comme les Chinois restent immobiles, comprimés dans l'enceinte de leur langue et de leurs coutumes. Il en serait également de

même d'une religion unique, ou d'un seul genre de gouvernement, surtout si l'on avait le malheur de ne pas obtenir les meilleures institutions (et quelles sont les meilleures?)

Mais admettons que, par un admirable concert, le genre humain se trouve régi toujours d'après d'excellentes lois, éclairé de la plus sublime religion; toutes les situations des climats, tous les genres de régime physique et moral, toutes les complexions, les races d'hommes invoquent-ils exactement un mode égal d'établissement politique et religieux? Une république paraît un état monstrueux ou impossible à certaines nations autant que le gouvernement monarchique à d'autres; et l'on soumettrait difficilement au carême et aux jeûnes les Esquimaux ou les Kamtschadales, qui n'ont presque aucune nourriture végétale. Entrait-il dans les décrets de la Providence de condamner ces nations, qu'elle-même a placées si loin de toute communication, ou privées des lumières de la civilisation et des moyens de connaître nos vérités? Il est plus équitable de penser que, comme il y a des arbres destinés à porter des fruits exquis, et des herbes malfaisantes, mais pourtant salutaires à d'autres êtres, de même l'immensité du genre humain présente des peuples favorisés par une heureuse culture sociale, tandis que d'autres gisants dans les ténèbres de la barbarie, sont destinés à languir. Tous cependant élèvent vers leur auteur, au jour de leurs misères, les accents de la plainte ou la prière de l'espérance; tous jouissent d'un mode de santé conforme à leur constitution.

Ainsi, la variété des coutumes et des mœurs est source de multiplicité, d'équilibre, de santé, tandis que l'unité serait cause d'état stationnaire et instinctif, comme il arrive à l'appareil sensitif imperfectible des brutes. De là leur stupidité radicale. Sans diversité, nul secours de comparaison, nulle possibilité de franchir l'animalité, de choisir le meilleur ou de discerner le pire; ainsi, nul instrument d'avancement, nulle flexibilité pour d'autres climats, et d'autres circonstances, puisqu'il n'y aurait point de contradiction possible pour le mauvais et l'absurde; on dormirait sur l'oreiller d'une prétendue perfection acquise, comme on voit les animaux circonscrits dans les bornes de leur instinct, insouciants et incapables d'en sortir. Mais les avantages obtenus par la méthode d'un voisin réveillent notre industrie, secouent notre paresse, aiguillonnent jusqu'à la jalousie pour imiter, surpasser autrui; comme on vit le peuple romain, empruntant les armes des nations les plus belliqueuses, s'apprendre à les subjuguer toutes.

D'ailleurs, s'il est probable que tout ce qui était possible dans l'ordre de la Providence ait dû se produire en cet univers, la variété infinie des choses devient encore une loi incontestable de la nature. L'uniformité ne prouverait qu'impuissance ou pauvreté, tandis que tout proclame l'inépuisable fécondité d'une énergie créatrice. Et parmi nous, les opinions ne diffèrent-elles pas dans chaque genre d'esprit, non moins que les visages, les constitutions? L'homme est aussi l'être le plus variable, le plus divers de lui-même, par toute la terre

comme parmi toutes les créatures. Un ennui meurtrier l'assassine de son venin assoupissant jusque sur le duvet des voluptés ; il ne peut ni se contenter toujours des mêmes aliments sans dégoût, ni se satisfaire des mêmes délices ; il faut qu'ils se transforment avec lui-même au milieu du torrent irrévocable des âges, des saisons et des occupations variées qui l'entraînent dans sa perpétuelle instabilité. Le cerveau ne se soutient animé que par ces excitations qu'il faut renouveler, puisque la continuité des mêmes impressions rendant celles-ci monotones, notre système nerveux s'engourdit à la longue avec presque autant d'indifférence aux plus ardentes jouissances, qu'à des poisons accoutumés. On ne peut plus s'en affranchir désormais qu'avec péril.

Qui veut donc vivre doit faire provision d'inconstance, non pas pour être infidèle à tous ses attachements, mais pour ne pas épuiser toutes les impressions qui entretiennent le jeu de l'organisme. Qu'y a-t-il dans le monde qui mérite une affection immortelle, lorsque rien ne s'attache éternellement à nous-mêmes? Les biens de l'existence sont la plupart si mensongers et périssables, que les amours fragiles, comme les haines, ont ou doivent avoir leur terme. Il serait beau de rester inconsolable, si l'on pouvait toujours survivre aux pertes du cœur; mais il y a quelquefois aussi de l'héroïsme à supporter le jour, car, d'ordinaire, la mort n'est bonne à rien; peut-être même celle de Caton, la plus belle de toutes, fut inutile à sa patrie, si elle offre un sublime exemple au genre humain.

Ainsi le déroulement perpétuel des chances de la vie amène une série continue de scènes nouvelles pour soutenir l'intérêt de ce drame; sans cela, tout fatigue, les amertumes deviennent un ingrédient nécessaire contre les fadeurs rebutantes des habitudes molles et oisives des divinités de la terre. Malheur à qui est toujours heureux! Est-ce une preuve de la débilité de notre appareil nerveux, impuissant à jouir sans interruption? est-ce plutôt un témoignage irrécusable de la fausseté des biens et du vide de leur essence? Quelle qu'en soit la cause, nos nerfs éprouvent tant d'avidité pour s'emparer sans cesse des sensations neuves, que la satisfaction du bien résulte souvent du mélange de maux insupportables en toute autre conjoncture.

Et par là s'étendent encore nos conquêtes dans le domaine du monde physique et moral, puisque l'homme est l'instrument de la nature, le lien nécessaire de la matière et de l'esprit. Appelé à la tête des créatures, pour les dominer ou les régir toutes, nœud intermédiaire entre la Divinité et les bêtes brutes; union, mélange incompréhensible des substances les plus inconciliables; par ses organes, il voit, entend, goûte, touche tous les objets corporels; par l'ame qui le vivifie, il s'élance dans l'univers invisible des êtres moraux, porté sur les ailes de la science et du génie, qui n'appartiennent qu'à sa noble espèce..

En effet, l'homme tomberait malade ou dans l'affaissement, s'il ne complétait point cette double destination qui lui fut confiée, en ennoblissant ses jouissances matérielles par l'alliance corrélative

des voluptés cérebrales, et en associant les délices spirituelles aux nécessités physiques. Ainsi, ni l'animal qui ne repaît que son corps, ni l'ame philosophique consumée dans ses méditations abstraites, ne remplissent les conditions obligées de l'humanité pour une heureuse existence. Ils manquent l'un et l'autre à la loi de variété qui confère cette double étendue de fonctions. Quelle est la vie d'un sot, si elle n'est jamais assaisonnée d'esprit? On meurt plus rarement par excès de génie, de notre temps, et il serait superflu d'invoquer le blâme sur ce point. L'uniformité engendre bientôt la pâleur, l'état valétudinaire, qui se complaisant dans la fainéantise, amoindrissent par l'inertie ou l'ennui les fonctions digestives et les organes vitaux de tous les gens riches et inoccupés.

La variété est donc la plus capable de satisfaire aux deux ordres de nos facultés et de nos besoins, car l'*homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de la parole divine*. Notre nature mixte exigeant une double activité, la loi de variété commande l'exercice réciproque et successif de l'encéphale, aussi-bien que des muscles; l'excès d'action de l'un absorbe l'autre, et l'on vit alors incomplet ou mutilé. Athlète toujours prêt à tous les genres de combats, l'homme qui a su exercer son ame, non moins que ses membres, passe avec joie et facilité à chaque genre d'escrime; il se délasse sans cesse d'un travail de tête par celui des mains, en faisant toutefois dominer celui dans lequel il se plaît à exceller.

L'amour des nouveautés, stimulant intellectuel

toujours actif, perpétue notre durée par l'intérêt varié de la curiosité, à tel point qu'on vit sans s'apercevoir, comme dans un spectacle attachant, que le temps s'écoule. On devient vieux, avec Solon, en apprenant toujours. De plus, les plaisirs d'esprit distrayant des douleurs du corps, l'on n'a guère le loisir d'être malade. Tant de gens retombent sur eux-mêmes avec tout le poids de l'inutilité qui les oppresse ! Ils se créent mille maux fictifs, comme les femmes vaporeuses, lorsqu'ils n'en ont aucun de réel.

Que de ronces et d'épines, hérissant le sentier de la vie, contraignent, d'ailleurs, d'esquiver avec légèreté cette foule d'affaires âpres, poignantes, de soucis dont l'acuité déchirerait sans relâche ? Quoi de mieux que de s'en dégager, en glissant avec souplesse sur ce terrain périlleux ? Les caractères pesants, s'attachant avec poids et mesure aux mêmes objets, s'empêtrent d'une multitude de soins ; au lieu d'échapper aux obstacles, ils s'aheurtent pour les surmonter ; ils se chagrinent, se débattent avec mille passions, et donnent à ces entraves de l'existence une importance que ne mérite pas la futilité de tant d'intérêts transitoires et de vaines grandeurs sur ce globe.

Surtout, la variété a l'avantage de rompre le charme des accoutumances, les plus mortelles des servitudes. Il faut dédaigner même le bien, puisqu'il nous peut être arraché. Tel homme qui se condamne à une sorte unique d'aliment, quelque salubre qu'il soit, s'assujettit, par cela seul, à devenir malade toutes les fois qu'il sera contraint

de n'en pas user, tandis que l'être préparé à tous les régimes, même nuisibles, doit à cette diversité de s'y rendre invulnérable.

Par là nous développons les facultés multiples dont nous dota la nature, puisque notre espèce fut destinée à l'exercice de tous les arts et de tous les genres d'études. Ce besoin d'activité variée est prouvé par la maladie du dégoût qui tyrannise bien plus invinciblement l'homme désœuvré que l'animal, tant le travail est l'apanage de l'être sociable par excellence! Les animaux sociaux sont nécessairement laborieux, témoins l'abeille, la fourmi, le castor, etc. Le genre humain, par la réunion de toutes ses industries, représente les autres créatures du globe, puisqu'il est propre à toutes choses. Chaque nation a ses destinations; l'empire de la mer est dévolu aux peuples indépendants, parce que la marine est en honneur dans les républiques, comme l'équitation et l'esprit de conquête l'est dans les monarchies, et l'industrie fleurit chez les nations les plus libres et indigentes.

Aussi l'absence d'action, de sensations nouvelles, cause ce vide fastidieux de l'ame, nommé *l'ennui*. Toute espèce de vacuité, vide d'estomac, vide d'esprit ou de cœur, vide d'amour ou des jouissances, et jusqu'à l'absence même d'impressions douloureuses, suspend l'élaboration, empêche la digestion, procure cette soif inexprimable d'être ému par des travaux, des amusements, fait précipiter dans les aventures et les périls même. Aussi, les bâillements, les pandiculations, le blasement ou ce néant affreux qui fane toutes choses, l'apathie tuante vient

apesantir son insupportable nullité sur de longues années, ou plutôt les étouffe sous l'imbécillité.

Ce besoin d'occupation n'est pas encore assouvi par les objets les plus capables d'intéresser le cœur humain. Montrez-m'en un seul parfait, inaltérable en lui-même, et digne d'inspirer en tout temps nos hommages. Où est-il, ce phénix ? Est-ce la beauté, est-ce l'or, est-ce le pouvoir, est-ce la science? Ce serait la vertu si elle pouvait être parfaite; mais dans cet univers, rien n'est accompli, rien n'est qu'une ombre, une informe image d'un monde plus sublime, comme le pensaient les platoniciens.

Lors même qu'il a joui de tout, un roi cesse d'être amusable, comme Louis XIV devenu vieux. L'inconséquence, l'imperfection, le changement, appartiennent donc à notre nature si variable; elle ne reste jamais une, jamais pareille avec des éléments qui s'usent, passent ou se transmuent à chaque instant. Cela ne nous justifie point sans doute, ou plutôt nous accuse, mais cela résulte de notre destinée et non pas de notre volonté [1].

Enfin, la vie étant rapide dans sa brièveté, la multitude des choses qui la séduisent nécessairement dans cette course précipitée, est inévitable; nous passons en même temps que tout passe, et cette mobilité universelle entraîne l'espèce hu-

[1] Anacréon, ce joyeux vieillard de Téos, Démocrite, philosophe rieur, et parmi nous l'enjoué Fontenelle, etc.; en variant leurs plaisirs et glissant sur les peines, ont vécu près d'un siècle, sans maladie et sans user leurs facultés. L'expérience de la vie enseigne cette devise : *Savoir goûter et jouir de tout un peu*, afin que chacune de nos fonctions s'exerce et se repose ensuite à son tour.

maine à une heureuse inconstance dans ses projets, ses amours et tous ses sentiments. Nous ne pouvons nous attacher à une chose sans en négliger d'autres non moins importantes, car bientôt la fleur de la nouveauté est fanée, l'accoutumance épuise le charme des objets les plus intéressants pour nous fixer. Donc l'homme devant se plier suivant la contexture imprévue des événements, manquerait à sa destination, rétrécirait sa sphère sur un nombre trop indigent de sujets, pour satisfaire aux immenses besoins de son système nerveux ; il ne vivrait ni heureux, ni complétement, tant ce roi fragile ne se repaît que de fragilités !

CHAPITRE VIII.

Avantages du caractère moral, et inconvénients du bel-esprit pour la direction de la santé.

ARTICLE PREMIER.

Après avoir établi l'incontestable besoin de la variété dans la vie, si nous examinons l'économie humaine ou la prodigieuse diversité d'actes volontaires de chaque individu, nous reconnaîtrons bientôt qu'il est besoin, pour garantir une santé ferme, de fixer des limites au-delà desquelles tout devient erreur, vice ou crime. De là naît la nécessité de constituer une unité homogène ou l'harmonie entre nos fonctions physiques et morales.

Cette unité n'est point le jeu monotone d'une machine astreinte à ce genre unique de mouvement, dont nous venons de signaler les inconvénients : elle se compose du concert uniforme de mille actions diverses, concourant à former un tout immuable ; faisceau de principes sûrs dirigeant notre carrière dans une seule voie, et qui empêche d'en tenter mal à propos plusieurs. Ces principes implantés avec solidité dès la jeunesse par une éducation morale, correspondant à la religion, au gouvernement et à la société dans laquelle on doit vivre, sont

comme autant de fortes racines qui nourrissent de leur sève une longue et robuste existence. Toutes nos fonctions organiques se coordonnant avec harmonie, dans quelque état que l'on embrasse, la vigueur naît de leur synergie d'action; c'est ainsi que les fils d'un tissu se prêtent par leur association un mutuel appui. La variété peut donc, elle-même, constituer l'uniformité, pourvu que l'ensemble conspire vers un centre, et que le moral de l'homme entrant en parfaite correspondance avec le physique, tout s'avance d'un commun effort.

Quelle est, au contraire, la situation de ces natures hétérogènes, essayant sans cesse une nouvelle carrière, selon la tempête des caprices qui enfle leurs voiles, et les fait divaguer de tous côtés sur la vaste mer du monde social? Du moins, l'homme qui suit une route fixe, avec la boussole de sa raison, arrive à un port quelconque, et lors même que la fortune lui dénierait ses faveurs, il recueille les heureux fruits de sa persévérance.

Voyez, en effet, ces laborieux artisans qui, dès leur jeunesse, sûrent discipliner leurs muscles à un genre d'occupation de leur choix, et qui s'y attachent fermement; il faut qu'ils y percent à la longue au travers de l'épaisse nuée de tant de concurrents sans ardeur, vagues ou indifférents. La constante habitude d'un même travail y rend bientôt les membres habiles et supérieurs en force à ceux de toute autre personne; ainsi, par la continuité du même exercice, on voit les bras et les jambes du boulanger, du lutteur, etc., déployer leurs gros muscles; tout organe fréquemment exercé

se fortifie dans le sens le plus avantageux, et s'y rend, pour ainsi dire, invulnérable : le sang et la vie y affluent. Les ouvriers s'endurcissent aux métiers les plus mal sains, par cette omnipotence de la coutume qui répartit l'énergie du système nerveux par rapport aux besoins de l'individu. On exécute avec moins de fatigue ce qu'on répète chaque jour, et l'on dépense moins de sa vigueur native. On se conserve donc mieux par cette uniformité qui constitue en nous une seconde nature, et même bientôt une nécessité toute-puissante ; l'exercice devient à tel point salutaire, que de simples manœuvres enrichis dans des arts nuisibles qu'ils abandonnent, tombent malades, d'un ennui mortel dans le repos inaccoutumé où ils croyaient goûter la félicité. Pour subsister sains, ils sont forcés de rentrer dans leurs ateliers malsains, tant l'uniformité de régime entretient le ton normal et coutumier de nos organes !

Voyez au contraire ces êtres inertes, sans vocation décisive, ballotés fortuitement au milieu du tourbillon social ; se croyant aptes à tout, ils excellent en nullité. Sans cesse en apprentissage, leur étroit cerveau est neuf à toutes les nouvelles conjonctures : aussi se trouve-t-il facilement froissé par tout ce qu'il rencontre d'étranger et d'inusité. Plus les facultés mentales descendent vers l'idiotisme, moins on possède de volonté du travail, de liberté morale. Ces êtres consument donc vainement, comme Sisyphe, dans de perpétuels efforts, leurs molles velléités. En essayant d'ailleurs plusieurs théâtres, ils ne peuvent suffire à tant de métamorphoses, et

dissipent leur puissance cérébrale, par cette vaine polymathie.

Tel qu'un métal homogène et dont les molécules sont condensées, ainsi l'homme de vocation ou de talent, écroui par son caractère, et par l'adversité, qui fait converger vers un seul but les forces de l'appareil nerveux cérébro-spinal, doit jouir dans sa carrière unique d'une santé plus ferme que quiconque se livre à des écarts de travaux comme à des écarts de régime. Il pèse plus qu'un autre dans la balance sociale ; aussi les hommes les plus mâles, les bilieux, les mélancoliques, à fibres denses et serrées, souvent sèches, avec des formes anguleuses, surtout parmi les lieux arides et chauds (comme les plantes sèches, sapides, aromatiques des montagnes), montrent des caractères originaux et des physionomies frappantes. Tout ce qui augmente la dureté, la roideur des tissus, imprime souvent plus de solidité et une trempe vigoureuse à la constitution physique, pareillement, l'ame fait vibrer les muscles à son unisson dans la colère, rend âpre et entier, ou même despote dans son opinion.

Au contraire, le relâchement des forces vitales se manifeste par la détente des organes, chez les tempéraments humides, spongieux, les corps lymphatiques des femmes, des enfants, qui ont moins de cette vigueur native, de cette profondeur de l'ame. Aussi l'homme amolli, indéterminé dans sa conduite, ses habitudes, et jusque dans les traits de sa physionomie, est impuissant pour bien et mal faire, il trouve des difficultés à tout; il est nul par lui seul. Semblable aux alliages hétéro-

gènes, éprouvant comme eux la rouille et la carie, il ne peut rester inaltérable dans tous les sens où il se ploie.

En revanche, l'homme de caractère, toujours décidé, ne prend jamais de demi-mesure; voulant avec une extrême énergie, il sacrifie tout pour atteindre son but; capable de mettre sa vie à ce qu'il a résolu, il prend de l'ascendant parmi les grandes affaires. Aussi, rencontrons-nous plutôt la longévité, la santé dans les carrières constantes, telles que la magistrature, le sacerdoce, les lettres et les sciences, ou plusieurs arts mécaniques, l'agriculture, etc., que dans les voies épineuses et tourmentées de la politique, de l'administration, des emplois subordonnés, etc., où l'on doit suivre les évolutions commandées à la grande machine du gouvernement dont on est le ministre, et parfois l'instrument. La propriété de soi-même devient donc nécessaire pour conserver l'unité du caractère et le rhythme normal de ses actes organiques.

L'homme entier est à soi, l'homme mou est aux autres; toutefois, il ne s'agit pas d'être possédé par son opiniâtreté, parce qu'alors on ne s'appartient plus. L'obstination est étroitesse d'esprit et absence de vrai caractère: par celui-ci, l'on veut avec connaissance; par un entêtement tenace, on ne consent jamais à démordre d'une opinion préconçue; idée fixe, monomanie dominante malgré la raison et l'évidence qui nous battent, nous convainquent d'erreurs palpables. La raison de cet aheurtement à ses sentiments particuliers, vient de ce que ne pouvant pas considérer, faute d'é-

tendue ou de capacité, tous les rapports, ou les annexes d'une question, l'esprit ne reste frappé et ébloui que d'un seul point; il n'aperçoit au-delà que des abîmes. Mais l'homme doué de vues plus vastes, observant mille rayons émanant de chaque objet, se partage tellement par cette variété infinie de moyens dont chacun le tiraille en son sens, que sa volonté demeure d'autant plus indécise, qu'il découvre de raisons différentes pour se déterminer : aussi quiconque connaît le plus, décide le moins.

C'est donc par l'intime conviction du vrai qu'on soutient hardiment son caractère, comme c'est par impuissance d'esprit qu'on devient décisif et entêté, d'autant mieux qu'un amour-propre dominant fait davantage s'embourber dans ses torts.

Qu'un homme s'étançonne, pour ainsi dire, de sa richesse, de ses titres, de son faste, s'il manque de caractère, sa pusillanimité se décèle à travers la vaine pompe qui l'entoure. Irrésolu, pétri d'idées basses ou gonflé d'une folle arrogance, il faudra qu'il cède à l'homme déterminé. Un froid glacial rétrécit les entrailles de l'être dépourvu de caractère, et son cœur douteux mollit devant toutes les résistances. Tous les naturels efféminés, ou infectés par la débauche, comme nous le prouvons plus loin, sont d'ordinaire rampants, timides, courbés par la flatterie, haineux et retranchés dans cette fausse politesse qui n'inspire aucune confiance, comme Néron : *Factus natura velare odium fallacibus blanditiis.*

On voit aussi des personnes s'enthousiasmer d'un système extravagant, se mouler sur le pa-

tron qu'elles admirent, et, satellites opaques, recevoir la lumière de l'astre qui les entraîne en son tourbillon. Ce n'est encore que débilité, tandis que l'homme de sens et de courage épouse librement un parti, le défend avec constance, parce qu'il a su le juger. Rien de plus diaboliquement opiniâtre que les petits génies; comme tout leur paraît chancelant et croulant hors le point unique où se fixent leurs minces conceptions, ils s'y cramponnent tels que des naufragés sur le rocher où ils échouent. La femme, par les mêmes causes, passe pour plus obstinée que l'homme, ainsi que les complexions timides, les cervelles étroites, les fanatiques tenaces, etc., Pour peu qu'un caractère montre de générosité et de grandeur, il admet la contradiction, puisque nul ne saurait s'éclairer sans le débat et la discussion des sentiments opposés aux siens.

Or, il est très salutaire pour la longue vie, de se former un caractère mâle et ferme [1]; on conserve cette teneur uniforme, cette *équanimité* dans la conduite qui garantit longuement, exempte d'ébranle-

[1] Nous avons fait ailleurs la remarque que les hommes d'un caractère ferme et élevé soutiennent longuement la vie, au milieu des traverses, comme Caton le censeur, Appius Cæcus, etc.; la même fermeté d'ame les rend aussi inébranlables au choc des maladies, suivant Bacon (*Hist. vitæ et mortis*). L'ame acquiert, dit-il, plus de *densité* ou de solidité, par la modération, qui, telle qu'un froid salubre, empêche nos forces de s'évaporer dans les passions et les plaisirs.

Jusqu'à certain point, cette fermeté peut s'acquérir. Car si le centaure Chiron, loin de nourrir Achille de moelle de lion, c'est-à-dire d'exercices de courage et de magnanimité, l'eût élevé mollement sur les lits de roses du mont Ida, ou dans le giron de la déesse d'Amathonte, avec le beau Pâris, pense-t-on que la vigueur de l'organisme, comme celle du moral, fût restée pareille dans le héros,

passionnés et maladifs, la distribution régu-
l'élément nerveux. Quoi de plus chavi-
contraire, que ces mortels mollasses, sans
s déterminés, dupes successivement de
es séductions, ou flottant dans un cercle
el d'indécisions?

Aujourd'hui dans un casque et demain dans un froc.

Comment vivraient, sans infirmités, ces jouets vacillant sous le vent de leurs inconstances? subissant tant d'entorses du physique et du moral, leur tempérament devient flasque, au milieu d'égarements contradictoires : le crapuleux veut passer à une diète sévère, le libertin se fait hypocrite, l'orgueilleux se courbe à la servitude; ces allures forcées,

haïssant, comme les portes de l'enfer, l'homme dissimulé, et dans le voluptueux Phrygien, fuyant timidement la lance de Ménélas?

Serait-il vrai que l'ignorance, laissant l'ame ramassée, pour ainsi dire, dans le cœur humain, permette plus de développement au caractère, comme aux passions brutales et criminelles, tandis que l'instruction, attirant au cerveau les facultés, déploie bien l'intelligence, mais rende plus timide, plus rusé, plus fripon? Certes, l'*esprit* n'est sans *caractère*, et le caractère n'est sans esprit que par l'effet d'une culture trop exclusive de chacune de ces qualités. Telle est la différence capitale entre le Barbare, et le citadin des empires les plus civilisés, le Tatare Mandchou et le Chinois, etc.

Il faut ajouter encore que la société des femmes, chez les nations adonnées à la galanterie, rend le caractère plus léger et frivole, tandis qu'il se fortifie dans le silence ou la retraite, parmi les peuples graves, chez lesquels les hommes, vivant plus entre eux, ne s'occupent que de grands intérêts. En effet, les femmes ont le talent de réveiller toutes les idées du plaisir ou de l'amour, de jouer sur toutes les cordes du sentiment, d'émouvoir les nerfs par mille petites affections qui émiettent la vie. De là naissent tous les devoirs de la politesse, toutes les futilités des manières, qui divisent en fragments brillants, les plus solides facultés de l'esprit et de l'ame humaine.

que leur imprime le flot de l'opinion ou de la vogue, brisant l'organisme, détraquent le jeu habituel de ses fonctions.

Ces êtres mobiles dans leur contexture flexible, semblable à celle appropriée au sexe féminin, sujets à s'engouer, comme à s'entêter, sont ennemis de toute persévérance. Adoptant d'abord les hommes ou les choses avec emportement, soit d'amitié, soit de haine, ils les épuisent jusqu'à la lie du dégoût, puis, passant à des sentiments ennemis, ils aspirent, dans leur libertinage d'esprit, à mille objets diamétralement contraires, tout aussi incapables de les fixer à jamais. Incertains de tout, sans jugement, affamés de jouissances effrénées, sans cesse ils détordent leur santé, leur vie, inaccessibles qu'ils sont à une solide fermeté.

Trois principaux vices détruisent les caractères en corrodant l'activité vitale : ce sont, 1° la *mollesse* ou le *luxe* ; 2° la *gourmandise* ; 3° l'*incontinence*. Le premier exagérant la délicatesse de la peau, surtout chez le sexe féminin, accroît sans mesure sa vicieuse susceptibilité pour toutes les impressions, en les rendant souvent douloureuses. Alors le moral s'effémine non moins que nos organes extérieurs, qui subissent les attaques fréquentes soit des froissement rudes, soit des intempéries atmosphériques. Cédant ainsi à toute douleur, nous ne gardons désormais de volonté pour rien.

L'abus de la gourmandise, ou cette exquise friandise pour le manger et le boire, est pernicieuse, non moins au moral qu'aux voies digestives, par la débilité et l'extrême irritabilité qu'elle y en-

trêtient. Non-seulement ces tables magnifiques, surchargées de mets délicieux, portent en même temps l'apoplexie, la goutte, les fièvres putrides, l'hydropisie et mille autres infirmités, mais encore, avec l'ivresse, la lubricité et les passions, le moral en reste surtout opprimé. Là se vendent l'honneur de l'homme, la chasteté de la femme. On a remarqué que la gourmandise prosterne l'intelligence, est spécialement l'ignoble vice des esclaves, des cœurs dégradés; elle devient le plus puissant auxiliaire pour dompter et captiver *tous les animaux*, en pliant leurs caractères. En appâtant ainsi certains individus, on les amollit, on les dirige insensiblement à l'étable de la domesticité, sous la baguette magique de Circé.

L'énervation du système encéphalo-rachidien, procurée par l'incontinence vénérienne, est un fait trop irréfutable, surtout évident parmi les personnages riches et puissants, comme chez les peuples polygames, pour avoir besoin de preuves. Aussi l'esprit de servilité n'est nulle part plus éhonté que chez les mortels rompus à des excès lubriques, et qui placent au premier rang l'impudicité. Comme la jouissance est leur unique divinité, leur peine la plus effroyable est la souffrance, ils ne connaissent d'autre mobile que la terreur du mal physique; agissant avec cruauté sur leurs inférieurs, les libertins sacrifient, pour éviter la douleur, tout, jusqu'à l'honneur. Ils atteignent donc le plus bas degré d'avilissement de cœur : c'est le *nec plus ultrà* dans l'absence de tout caractère moral [1].

[1] Aussi est-ce parmi les luxurieux que l'on a toujours observé le plus

Voluptueux et impurs, dépouillés de caractère intérieur par ce flux de dissolutions, ces êtres malheureux de leur bonheur se gouvernent uniquement par ces déperditions du dehors; ils s'ébranlent d'abord de tout ce qui charme leurs sens. Hommes blasés, vous possédez, mais vous ne jouissez pas réellement : une mobilité fugace, effaçant vos affections les unes par les autres, expulse tout de votre ame; ainsi, subsistant par les superficies et pour les apparences, la forme vous blesse plus que le fond

grand nombre des maladies consomptives, fatales, irrémédiables. C'est d'abord une faible toux, une ardeur d'entrailles peu sensible, avec des chaleurs irrégulières au visage, à la paume des mains, avec des insomnies, des anxiétés inexplicables; on devient capricieux, mécontent de tout; le pouls s'agite, la respiration est inégale, on soupire, on bâille sans savoir pourquoi; on brûle et on transit; des frissons montent le long de l'épine dorsale; tantôt l'appétit dévore, on veut manger, et aussitôt un insurmontable dégoût serre la gorge d'un spasme invincible. La nuit, le jour, de tristes pressentiments obsèdent l'ame de terreurs dans la solitude, et la société devient à charge. Bientôt le foie s'engorge; mille symptômes variables agaçant le genre nerveux, on maigrit, on se fond, malgré tous les secours, et même par ces secours, ces nourritures trop restaurantes, qui échauffent davantage encore. De funestes déperditions de sperme, dans les illusions nocturnes, affaissent l'organisme on se réveille languissant, couvert d'une sueur accablante; une diarrhée colliquative se déclare, fréquente, épuisante, que les toniques et les astringents aggravent, que les adoucissants augmentent parfois, et, après une effroyable marasme, les intestins ulcérés, les nerfs desséchés et rigides, on voit se flétrir et mourir dans la fleur de la jeunesse, cette beauté naguère si ravissante, cet ardent jeune homme qui se promettaient les plus enivrantes délices d'une immense carrière.

Père et mère honoreras
Afin de vivre longuement.

Car c'est dans l'adolescence que les conseils des parens doivent raffermir, par des mœurs sévères, le caractère des enfants, et les préserver des funestes prévarications de la sensualité.

des objets; vos puissances sensitives éparpillées, vidant votre intérieur, il faut que le moral se flétrisse. N'a-t-on pas vu le cœur atrophié en pareil cas, comme dans le ministre Louvois?

Les tempéraments concentrés, tels que les mélancoliques, dont le système nerveux recueille ses facultés au dedans, offrent un rhythme organique plus décidé et, pour ainsi dire, des couleurs tranchantes ou plus foncées que ces complexions épicuriennes. En effet, la nécessité de se désavouer sous mille déguisements, afin d'acheter la fortune, les emplois, suivant les opinions tour-à-tour dominantes, font, de la plupart des humains, autant de flexibles protées. Dès l'enfance, on enseigne à se façonner aux conjonctures politiques du siècle, en énervant l'ame; car un Alceste misanthrope, qui heurte de front, est partout repoussé, lorsque les souples Philinthes se glissent dans les moindres interstices de la société. Ils s'aplatissent en rampant selon les détours et les obstacles. S'étudiant à barricader au dedans leurs affections naturelles, à subsister par la grâce d'autrui, mettant au premier rang l'obéissance, ils deviennent tout ce qu'on veut, excepté eux-mêmes : *idque, apud imperitos, humanitas vocabatur, cum pars servitutis esset*, dit Tacite.

Par la même dépravation, les animaux assujettis à la domesticité participent de nos nombreuses infirmités, qu'ils ignoraient dans leur indépendance. Aussi, la plupart des constitutions humaines modelées à cette domesticité sociale, sont extrêmement assouplies, fracturées par mille courbures de politesse. Leur moral n'est pas moins flexible que les

membres des bateleurs pour tous les tours de légèreté ou d'adresse.

Et, pour preuve, quels individus s'usent-ils plus promptement, même au physique, dans les révolutions religieuses et politiques, puisque l'appareil nerveux excitateur, fatigué par de perpétuelles instigations, vieillit et s'épuise? Ne sont-ce pas ces caméléons de la société, qui, se masquant sous toutes les couleurs, endossant tous les costumes, se prostituent à tous les régimes, aux époques les plus disparates? Il faut qu'ils abjurent leur être moral, et dépouillent leur propre personnalité. Faisant des efforts doubles de ceux des hommes constants dans un seul parti, leurs années se consumeront deux fois plus vite: comédiens employant la seconde moitié de leur rôle à désapprendre la première, à se dédire et se vendre sans cesse, ou effacer honteusement leurs traces à chaque péripétie du drame social, ils avancent moins loin dans la carrière de l'existence. D'anciens sentiments annulés par de nouveaux tout contraires, neutralisent, éteignent leurs puissances morales; ils ne savent plus déployer de jet et de vigueur dans les conjonctures à venir. Désormais cassés, amortis, décrédités pour tous les partis, leur sensibilité desséchée, et déjà l'on est mort par le cœur et la tête avant de rendre le dernier soupir. Ainsi, l'inconséquence et l'inconstance tordent et détordent en divers sens le fuseau des Parques sans prolonger le fil de nos jours. Au contraire, la constance devient un repos conservateur ou réparateur de l'organisme.

ARTICLE II.

Les caractères forts de leur unité, *vir totus teres atque rotundus* d'Horace, l'homme carré, selon Napoléon, qui présente autant de base que de hauteur, c'est-à-dire doué d'autant de cœur que de tête, le stoïcien rigide, ne prennent conseil que de leur propre inflexibilité. Ils offrent donc plus de résistance et, par là, de solidité; ils ont du fonds, et on ne les entame pas aisément. Ils sont, dit-on, tout d'une pièce; mais parce qu'ils ploient avec difficulté leurs fibres racornies, il faut bien qu'ils dominent le monde, ou qu'une puissance souveraine brise ces barres de fer.

Sans doute, luttant contre la nécessité ou la force invincible des événements, ces naturels durs ou altiers sont exposés à périr; ils ne sont propres ni à changer de nourritures, de régime, de climats, ni à céder à de nouvelles impressions, à refondre leurs habitudes. Organisés pour résister longuement dans un genre de vie permanent, pour s'y creuser une route, dans l'ornière même de la persévérance, ils parviennent à s'y frayer un chemin toujours droit, exempt de chutes et de vains détours. Possédant un foyer de chaleur intérieure qui les fait agir et vouloir ouvertement, qui épanche au dehors leurs vrais sentiments, on en lit l'expression dans ce regard étincelant d'une mâle vigueur, ce port simple avec fierté, et cette démarche exempte de toute crainte.

Avec du caractère, on peut souvent déplaire et

conserver l'estime d'autrui ; sans caractère, on sait complaire sans être estimé. Il ne faut pas tant d'esprit pour quiconque a beaucoup d'ame, et l'un ne s'augmente souvent qu'aux dépens de l'autre : certaines gens ont trop d'habileté pour conserver beaucoup d'honneur. Aussi, peut-on établir un véritable antagonisme entre le *bel-esprit*, tout de tête, et le *vrai caractère*, tout de cœur.

Pour l'ordinaire, le bel-esprit, qu'il faut bien distinguer du génie, est léger, instable, vain, sémillant, partisan des voluptés sensuelles et temporelles, comme des honneurs et de tout ce qui brille; aussi s'accommode-t-il souvent aux circonstances, ou même intrigue avec souplesse et politique, emploie jusqu'à la duplicité et la perfidie pour atteindre les plus hauts postes des richesses ou du pouvoir. La flatterie, le manège, une éloquence subtile, un style maniéré, une parure recherchée et attifée, une politesse affectée, décèlent souvent ces tempéraments grèles et délicats, avec une carnation rose ou fleurie, des membres mobiles, une sensibilité prompte, très impressionnable à la moindre piqûre de l'amour-propre ; il y a je ne sais quoi de volatil et de fugace dans leurs opinions et leurs pensées, qui les rend propres à jouer plusieurs rôles, mais au fond se cache la lâcheté, la mollesse et la sensualité.

Les êtres doués d'une plus puissante nature offrent des traits opposés par la roideur, la gravité, la constance et l'austérité ennemie de toute dissolution ; ferme, immuable comme le roc battu des tempêtes, l'homme mâle repousse la flatterie, déteste l'intrigue, abhorre la perfidie. Il n'est pas même poli

parfois, et sa forte raison dédaigne les ornements de l'éloquence, la grâce du style, les fleurs de la parure. Ses membres solides et robustes, revêtus d'une peau velue, ou endurcie aux intempéries des saisons, sentent à peine l'aiguillon de la douleur; sa sensibilité résiste aux petits froissements de la vanité. Ses opinions, ses pensées, contractent une persévérance tenace comme ses habitudes fixes, son courage inébranlable et intrépide, quand le ciel même, en s'écroulant, l'écraserait des ruines du monde.

Ces exemples abondent dans l'histoire des hommes illustres. Caton d'Utique et les stoïciens sont des types de grands caractères; Cicéron, Voltaire, les épicuriens se rapprochent davantage du bel-esprit. Dans le christianisme, les calvinistes, les jansénistes austères [1], cultivent surtout le caractère moral; les molinistes, plus relâchés, favorisent mieux les opinions sensuelles et les plaisirs. Il en est de même parmi les Musulmans : les Persans, les Usbecks, partisans d'Ali, ou la secte des *Schiites* permet plus les débauches d'esprit, accorde plus d'extension aux vices que la secte des *Sunnites*, émanée d'Abubeker, et adoptée par les Turcs, farouches, mais rigides observateurs des lois de la probité et de la moralité entre eux.

[1] C'est parmi eux qu'on remarque surtout ce zèle ardent et intime pour la vertu et la vérité, cet amour pur de la liberté, soit religieuse et gallicane, soit civile; au contraire, les molinistes, conduits par l'autorité et les maximes des jésuites, sont partisans de l'ultramontanisme, de l'obéissance passive et absolue, de la domination ecclésiastique et politique.

Pareillement, les nations les plus spirituelles passent pour déployer moins de noblesse de caractère que des nations plus fortement trempées par leurs institutions politiques. Athènes était plus ingénieuse, Sparte plus belliqueuse; les Grecs, subtils, lettrés, ont dû céder à l'énergie du caractère des anciens Romains, sobres, vertueux :

Tu regere imperio populos, Romane, memento ;
Hæ tibi erunt artes.

De même aujourd'hui les Persans, plus éclairés que les Ottomans, et plus habiles dans les beaux-arts, la poésie, leur sont inférieurs dans la guerre, ainsi que par la valeur et les vertus privées. Les Italiens, si spirituels et jadis, si brillants dans les arts libéraux comme par les lettres, ne jouent-ils pas un rôle bien subordonné à celui des peuples d'Europe doués d'un plus mâle caractère, comme les Anglais? Pareillement en Asie, les Japonais, les Malais, déploient une générosité de courage prédominante sur la finesse des Chinois, des Hindous si renommés par leur esprit et leur astucieuse politesse. Parmi les nomades, le caractère tartare ne l'emporte-t-il pas sur l'éclatante éloquence des Arabes?

Généralement, les nations continentales des climats riches ou des plaines fertiles, cultivent plus les arts de l'esprit et la politesse sociale, que les peuples montagnards, les insulaires, ou les tribus barbares des régions stériles. La dureté de l'existence, la rareté des aliments écartant les vices et exerçant aux travaux, fortifient les complexions physiques et morales, ou ajoutent à leur constance.

Aussi, tous ces exemples confirment par autant de témoignages manifestes que la vitalité est plus intense, plus énergique, plus solide et permanente par la réaction d'un mâle caractère, que par l'exercice des seules facultés de l'intelligence [1]. N'étant point énervée, dans son essor natal, par les dépravations sociales, elle ne dévie point de son type originel ; ses penchants naturels et naïfs, devenus chez elle des besoins, se décèlent par des volontés décisives, invariables. Ainsi, appesanti dans sa vocation primordiale, l'organisme est prédestiné à une longue persévérance. Doué d'affections loyales et simples, mais par là profondes, effervescentes, sa santé prend de même une allure plus droite et mieux consolidée. Rarement les grands caractères ont le loisir d'être malades, tandis que les complexions grêles, sensibles, molles, comme celles des femmelettes, le deviennent sans cesse.

[1] Le despotisme peut permettre de l'esprit aux individus ; les Français en montrèrent beaucoup sous Louis XIV, mais il brise cette force de volonté stoïque qui constitue ce qu'on appelle un homme, et le plus solide ressort de l'existence. Aussi l'énervation fut extrême sous la régence d'Orléans ; les mœurs avilies et corrompues raccourcissaient la vie, car les peuples esclaves possèdent peu d'énergie organique. Cette mobile flexibilité exclut la vigueur du courage, éparpille les affections sur trop d'objets différents, diminue chez les courtisans la profondeur des sentiments, et multiplie les maladies tout en affaiblissant leur gravité. Telles sont spécialement ces complexions efféminées, plus fréquentes partout où la civilisation accroît les sensualités d'un luxe indigent ; il n'y a presque plus de tempérament pur ; tous sont modifiés par l'extrême mobilité d'un appareil nerveux débilité, comme chez le sexe féminin, par défaut d'exercice du corps ; par l'exagération des fonctions sensitives. Dans cette molle atonie générale, tout devient copie ; les originaux sont hors de la règle commune ; des névropathies, rendues universelles, dominent la santé des nations, comme celle des individus.

Ces constitutions austères ayant des traits prononcés, des sentiments franchement dessinés, sont analogues à celles de l'âge mûr, tandis qu'une mobilité flexible s'associe davantage aux complexions juvéniles. En effet, le jeune âge bondit de passions ou s'use dans ses fougueuses voluptés. L'âge mûr, nourri de sagesse et de prudence, se conserve avec plus de solidité. Dépenses, conquêtes, tentatives nouvelles, révolutions, tragédies, tout ce qu'il y a de hardi, d'aventureux, de difficile; tout ce qui, procurant des émotions fortes, aiguise des sensations inusitées, suscite l'éclat de la gloire ou des plaisirs ardents, et sort de la monotonie des accoutumances, fait les délices de la jeunesse; elle dévore une existence qui surabonde. Tout au contraire, l'avare vieillesse, redoutant de livrer au hasard des nouveautés un système médullaire appauvri, préfère se traîner dans l'ornière des habitudes; elle ne se fie qu'à de solides expériences, qu'aux intérêts positifs, présents, pécuniaires, fixes, immuables, cent fois éprouvés. Les profits matériels, les impressions actuelles peuvent seuls rassurer sa craintive défiance. Repos, stabilité, domination constante, perpétuité, voilà les caractères auxquels elle adhère, parce que tout lui échappe. Elle aspire donc éminemment à tout ce qui proroge et fortifie l'existence; l'égoïsme constitue désormais tout son bonheur.

La dépendance de nos semblables et des événements sociaux établit encore un régime d'inquiétude et de soucis trop accablants pour que la vie ne soit pas abrégée par le cahotement de ces durs soubresauts. Malgré les douceurs qui sembleraient de-

voir conserver l'organisme chez les rois et leurs courtisans, la captivité pénible de leurs sentiments, les contraintes de la dissimulation [1], les empêchent de parcourir une longue et franche vieillesse ; leur durée est moindre encore sous les empires despotiques, où les chutes sont plus profondes à mesure que l'élévation est plus sublime, que dans ces gouvernements libres, où l'égalité promène son niveau sur les conditions humaines.

Mortels qui prétendez à une existence aussi saine et heureuse que le comporte notre nature, *soyez d'abord vous-mêmes*, s'il se peut : donnez à d'autres l'indépendance, afin qu'on vous rende ce que vous accordez. La tyrannie qu'on fait peser sur autrui nous rend esclaves afin de la conserver, et la plus éclatante supériorité de fortune n'est encore qu'une magnifique servitude.

La vie heureuse et constante se rencontre à moins de frais ; elle aime se cacher sous des asiles de simplicité, de franchise, de frugalité conciliatrices de la vigueur corporelle et mentale plutôt que sous les

[1] La dissimulation, qui fait rentrer les affections et les pensées au dedans, est produite par la froideur, l'épuisement ou la débilité native des complexions, toutes causes de crainte ; aussi les vieillards, les femmes, les eunuques, les individus énervés par les jouissances vénériennes, ou affaiblis par des déperditions de sang, une longue abstinence, etc., sont très dissimulés. Les individus robustes ou jeunes, remplis d'ardeur, comme les sanguins et les bilieux, se montrent, au contraire, hardis, téméraires, ou même indiscrets dans leur franchise ; la joie, la colère, les passions expansives, l'ivresse, le courage, la réplétion ouvrent encore le caractère ; d'où il suit que la dissimulation est un témoignage de faiblesse d'action vitale, tandis que la sincérité ou la franchise est un symptôme d'énergie organique ou de puissance.

dômes fastueux des palais. Qui n'environnerait pas, d'ailleurs, d'une estime tutélaire quiconque ne s'est jamais écarté de la ligne inflexible du devoir, malgré le leurre de l'ambition, ou la crainte obséquieuse devant les divinités terrestres ? Une conscience irréprochable est le plus solide appui de force et de sécurité vitale, surtout avec l'assurance qu'une éternelle justice en approuve les actes. De là ressuscite l'imperturbable sérénité de l'ame, au milieu des tempêtes du monde ; elle maintient fermes et tendus dans leur énergie natale tous les ressorts de l'organisme.

Tel est donc l'avantage de l'*unité*, puisqu'elle établit l'égalité, l'heureux concert le plus propre à entretenir nos fonctions dans leur rhythme harmonique, tandis qu'il ne peut résulter que discordance et destruction des causes opposées. Quelle lutte intestine ne fermente pas dans notre cœur, lorsque nous le sentons bondir et se révolter contre des actes iniques ou forcés ? Cette répugnance invincible, ce contraste irréconciliable entre l'esprit et le corps, si souvent exigés par la politique dans les affaires du siècle, creusent une mine toujours amère de déboires, de mécomptes, de dépits concentrés ; origine chagrinante de mille perturbations profondes de la circulation, de la digestion et des fonctions de l'appareil nerveux. Alors l'assimilation des aliments s'opérant mal, toute élaboration organique languit. On distingue particulièrement les hommes du grand monde à de sourdes cachexies, à des inflammations chroniques de plusieurs viscères abdominaux, surtout du foie ; à la couleur

livide et pâle du teint, à des cystites et des hépatites, à un état saburral des premières voies. On peut dire que les humeurs deviennent acrimonieuses, par ces soucis perpétuels de servitude et d'envie. L'homme miné lentement dans sa fleur, au milieu des richesses, par cette fièvre hectique imperceptible, subsistera justement assez de temps sur la terre pour faire son testament; que dis-je? gangrené par une ambition corrosive, inassouvie, n'est-il pas trop souvent foudroyé sur le trône même de sa puissance, lorsque toutes les illusions des délices semblaient le couronner de leurs splendeurs!

CHAPITRE IX.

Des croyances morales ou de la règle de conduite du cœur, relativement à la vitalité.

Il n'est pas d'homme de sens, envisageant l'extrême diversité des esprits et des caractères dans leur liberté naturelle sur tout le globe, qui ne comprenne l'indispensable nécessité de les rattacher en un faisceau d'opinions morales positives, de les *relier* par une *religion* quelconque, surtout parmi de grands peuples. Il serait impossible, sans ce puissant auxiliaire, d'établir des sociétés régulières, des lois conservatrices de l'ordre et de l'harmonie civile, pour la sécurité individuelle et la prolongation de la vie.

Mais la nature humaine est toujours placée entre le besoin de la croyance et la difficulté de la certitude, par un contraste éternel. Pour l'indifférence de notre siècle, ce n'est pas tant le dogme en lui-même, que l'opinion publique qui décide cette croyance; qu'il y ait un Dieu, qu'il n'y en ait aucun cela n'est pas le point important pour plusieurs; les intérêts tranchent le plus souvent le nœud de la question.

Un esprit qui voit tout en mal tombe plus facilement dans l'athéisme; celui qui voit tout en

bien reconnaît sans peine la providence d'un Dieu. Cependant, sur toute la terre, l'espèce humaine, distinguée en cela des autres animaux, est assujettie à des religions plus ou moins salutaires : si nous voyons partout des cultes institués, modifiés, ou changés, ils n'en subsistent pas moins, ou se succèdent de telle sorte, que notre espèce, dans sa grande majorité, se trouve régie par ces vastes systèmes d'opinions sacrées. Leur source commune, quelle que soit la différence des dogmes et des cultes, émane de la croyance en une puissance suprême, ou de la cause première de toutes les existences : sublime pensée qu'il n'appartenait qu'à l'esprit humain de concevoir.

Parmi toutes les créatures, le seul être religieux est donc l'homme, puisqu'il est une intelligence, et qu'il ne fut donné qu'à elle d'apercevoir l'intellect, comme l'œil seul accepte la lumière.

Ainsi l'athée, le matérialiste restent en cela au rang des brutes, *quibus non est intellectus ;* ne s'attachant qu'à ce qui tombe sous leurs grossiers organes, le corps domine les fonctions les plus hautes de leur système nerveux ; ils appartiennent à l'animalité, non à l'humanité. L'être ainsi matérialisé, usant ou abusant uniquement des jouissances physiques, se consumera davantage que l'homme intelligent chez lequel règne la raison. C'est pourquoi les bêtes ont généralement, dans la classe des mammifères, une existence beaucoup plus abrégée que celle de notre espèce, soutenue par une vie mentale, et se gouvernant avec prudence.

A considérer de haut ces vastes troupeaux hu-

mains, appelés des nations, leurs pasteurs ne pouvaient espérer cependant d'élever toutes les ames, les humbles comme les rebelles, à cette lumière qui nous rend capables de vertu, et dignes de devenir notre règle morale. Comment enchaîner ces naturels brutaux ou féroces, que mille passions ardentes consument? Comment défendre d'eux-mêmes et d'autrui ces misérables imbécilles toujours victimes de leur propre faiblesse, ainsi que de l'audace ou de la ruse des méchants plus habiles?

L'homme n'est que trop rarement son propre maître au milieu des puissants intérêts qui l'ébranlent; il a dû chercher sa sécurité et sa force dans une justice céleste, asile inviolable du pauvre contre le riche, et consolatrice de l'infortuné dans ses misères.

Quelles que soient donc les religions, à ce titre de bienfaitrices de la santé, de la vie humaine, par les préceptes de morale plus ou moins épurée que proclament leurs codes, elles doivent obtenir le respect et la vénération des peuples. La plupart des législateurs religieux surent associer à leurs dogmes, de salutaires leçons d'hygiène, des abstinences de certaines nourritures et boissons, des ablutions, des soins même de propreté capables d'éloigner plusieurs maladies contagieuses, sous les climats où ces religions furent établies.

Sans doute, parmi ces systèmes religieux, il s'est glissé des vices plus ou moins funestes; souvent on abusa de ces institutions sacrées[1]; l'histoire du

[1] Les abus les plus criminels sont, sans contredit, les persécutions

monde l'atteste. Sans doute encore, les croyances que proposent les dogmes de plusieurs cultes ne sont nullement en harmonie avec les connaissances que le vaste développement de la civilisation moderne a fait éclore chez les esprits les plus éclairés parmi diverses nations, en Europe surtout. Mais il sera toujours plus profitable d'habiter sous un toit protecteur, malgré quelques incommodités, que de s'exposer nu à toutes les intempéries de l'atmosphère, en renversant les abris qui nous en défendaient, même incomplétement.

Qui n'a point observé la différence immense, toutes choses d'ailleurs égales pour l'énergie de la vie, entre l'homme soutenu d'une religion, qui se réfugie sous l'égide sacrée de la Divinité, rénumératrice de la vertu, et l'homme irréligieux ou sacrilége qui ne voit dans l'univers que le jeu mécanique d'un aveugle hasard, ou de la plus désespérante

de l'intolérance et les guerres atroces de religion, les tribunaux d'inquisition, etc. Ces fureurs, inconnues des anciens, ne paraissent appartenir qu'aux religions du christianisme, du mahométisme, qui considèrent tout le reste des humains comme des infidèles, des païens, des mécréants idolâtres; aussi les Mahométans appellent *giaours*, *caffirs*, etc., les autres nations; et même les communions diverses de ces religions révélées se traitent d'hérétiques, de schismatiques, qu se damnent mutuellement.

Au contraire, les anciens Romains, bien différents de leur postérité actuelle, adoptaient tous les dieux des nations conquises, et les mettaient au nombre de leurs victoires. Xénophon dit (*Memorabil.*, l. II) qu'on demanda à l'oracle de Delphes quelle était la forme de religion la plus agréable aux dieux; il répondit que c'était, pour chaque ville, celle que les lois y avaient établie. Ainsi ces anciens ne faisaient pas de distinction de culte.

Cela seul était une grande cause de bien-être, puisque partout la santé individuelle profite de ce qui est avantageux à l'humanité.

fatalité ? On n'est pas toujours l'arbitre de ses croyances, je le sais, et l'aspect de la vertu humiliée par le malheur, des crimes triomphants dont ce monde présente trop souvent l'affligeant spectacle, peut faire douter les ames faibles de l'existence d'une équitable Providence. Toutefois, tel est l'équilibre des forces par lesquelles se maintient l'univers, que la permanence absolue de l'injustice ou des vices est impossible, et ce terrible jeu de la vie amène nécessairement tôt ou tard d'inévitables chances de compensation. Ainsi des chutes effroyables ont succédé presque toujours à des élévations prodigieuses. Les plus déterminés épicuriens et athées sont forcés d'en convenir.

Usque adèo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævas que secures
Proculcare ac ludibrio sibi habere videtur.
LUCRET., *Rer. natur.*, l. v.

Il en est donc du monde moral, comme du monde physique; il ne peut subsister que par des contrepoids égaux qui rétablissent le calme après les flots tumultueux soulevés par les tempêtes politiques. Cette pondération irrécusable, si facile à démontrer par les événements de l'histoire (jusque dans ces catastrophes contemporaines dont nos yeux sont encore les continuels témoins), n'est-elle pas la preuve éclatante de cette toute-puissance modératrice présidant aux destinées de l'univers ?

Sans débattre ici ces questions aussi antiques que Job, examinons les résultats de cette confiance en un auteur suprême et équitable de la vie humaine, et comparons-les aux effets de l'athéisme ou de l'in-

crédulité sur la durée et le bonheur de l'existence.

Qu'on se représente, à la vérité, un Dieu toujours menaçant et vengeur, occupé sans relâche à foudroyer l'humble troupeau de la race humaine, comme une masse infecte de corruption dès son origine, précipitant sans cesse dans les abîmes infernaux des générations naissant sacriléges sans le savoir, et qui ne pouvaient pas interroger ses lois, châtiant dans l'éternité des transgressions que les besoins de l'humanité rendent trop excusables, immolant jusqu'à l'innocence au berceau, pour l'erreur de ses pères, et l'homme vertueux qui n'est pas né parmi les peuples nourris de sa parole de vie; cette pensée, nous l'avouons, deviendrait effroyable et accablante; ce serait le tourment le plus inexorable de l'existence, et le plus propre à en abréger le cours.

Aussi rien ne nous paraît plus infortuné que le superstitieux qui calomnie la Divinité en la dépeignant comme un monstre formidable, bourreau du genre humain qu'il aurait créé pour se repaître des supplices horribles dont il torturerait éternellement notre faiblesse, au milieu des tentations où il nous a placés. Malheureux! pourquoi se former un enfer de cette vie? Pourquoi voiler de ces affreux nuages le soleil de la bonté divine? L'athéisme funeste serait moins désolant lui-même, car il n'aboutit qu'au néant.

Toutefois, cette absence de la Divinité et de la confiance religieuse, que nous offrirait-elle d'heureux, ou de consolateur pour la santé? N'y a-t-il donc aucune injustice réparable? aucune espérance dans

l'avenir pour l'infortuné que le malheur déchire? aucun secours contre l'oppression des maîtres du monde? Suffira-t-il toujours d'être le plus puissant, le plus habile pour s'emparer de tous les biens de la vie, et n'y a-t-il jamais que la foudre et la ruine sur les vaincus? Alors le monde devient le sanglant théâtre de la rapine et du brigandage; alors, pourvu qu'on soit toujours dominant, tout devient licite; l'équité et l'innocence ne sont plus qu'imbécillité stupide ou duperie; la fraude et le vice s'appellent habileté et sagesse, s'ils peuvent se promettre l'impunité. Alors enfin le crime heureux et couronné doit remplacer la vertu, la méchanceté est préférable à la bonté, puisque l'homme sur ce globe est abandonné à toute son indépendance, comme aux caprices de ses voluptés. Il devient de son intérêt évident de se faire centre, de s'arroger tout, chaque fois qu'il le pourra avec une pleine sécurité; ce qui détruit toute société; et Néron, sacrifiant le peuple romain à ses passions furibondes, est désormais le seul sage conséquent aux principes qui nient la Divinité et toute loi morale avec elle.

L'athée, dira-t-on, l'épicurien, qui rejettent toute providence, toute intervention tutélaire de la Divinité dans les affaires humaines, ne se montrent pas nécessairement méchants. La plupart se plongent tranquillement dans l'indolence ou les voluptés, si la fortune leur sourit, parce que l'amour du repos, le besoin de la considération sociale, la terreur des lois, des châtiments, exigent d'eux une réciprocité de bienveillance ou d'égards envers leurs semblables, en sorte qu'avec tous les éléments de

la scélératesse, ils vivent pourtant, par calcul, en honnêtes gens. Oui, nous l'accorderons sans peine, pour le cours ordinaire des événements; mais que dans les chances d'une révolution, si des circonstances favorables soulèvent ces prétendus sages au-dessus des lois et des autres hommes, ou que, frappés par un destin sévère, ils ne puissent échapper à la misère que par la voie des forfaits; comment cette nature mortelle, si faible, et pourtant si passionnée lorsqu'on lui abandonne les rênes, pourra-t-elle dompter, d'elle seule, ou l'arrogance, ou l'ambition, ou la vengeance et toutes les cupidités qui la dévorent?.... Nous l'avons vu dans le cours de nos discordes civiles. Puisque nous avons tant de peine à enchaîner dans nos entrailles ces redoutables monstres, malgré les efforts de notre raison, comment leur résisterait l'impie repoussant tout frein moral, toute loi sacrée, source suprême de justice, de vérité, de salubrité, qui contrarient ses intérêts ou ses plaisirs? Il faut qu'il s'écroule tôt ou tard dans les précipices de scélératesse où s'enfoncent tant de criminels, alors qu'il partage leurs principes désastreux.

Le monde moral sans un Dieu ressemblerait à l'univers physique sans lumière, où les mortels, tâtonnant sans cesse, prendraient indifféremment dans leurs ténèbres intellectuelles, le poison pour l'aliment, et la brute pour leur semblable[1]. Nul ordre

[1] « Cherchez un peuple sans religion : si vous le trouvez, soyez sûr qu'il ne diffère pas beaucoup des brutes, » selon l'avis de David Hume; *Hist. nat. de la religion.*

social, nulle sécurité; dès lors querelle et guerre de tous contre tous, puisque chacun ne connaîtrait que soi-même dans un parfait système d'égoïsme; confusion horrible qui, mêlant le sang le plus pur à la fange la plus immonde, finirait par une putréfaction universelle, ou la peste ou la mort.

Au contraire, Dieu, comme le soleil, nous manifestant les vrais rapports des êtres, dévoile ainsi la loi de nos devoirs réciproques, l'ordre harmonieux qui doit présider à la félicité politique pour la perpétuer. Bientôt l'homme peut se confier en son semblable par les plus doux liens; une invisible bonté, veillant sur nos jours, promet un asile éternel à la vertu la plus infortunée; alors le malheureux relève avec allégresse ses regards vers une céleste patrie, séjour rémunérateur pour les injustices de la terre; son pain lui paraît moins amer, et l'épée de la vengeance reste suspendue sur les têtes altières de ses persécuteurs. Ainsi l'insolence de la plus haute fortune est heureusement terrassée; le tyran redevient inquiet, tandis que l'humble mortel sent rehausser sa dignité sous les regards d'un Dieu.

Ramenés tous sur ce globe à un commun niveau, enfants d'un même père pour nous secourir et nous aimer mutuellement, pour ne voir dans le prochain qu'un autre nous-même, quelle société plus délicieuse d'amitié universelle, de confraternité pour jouir du bonheur! Qui ne serait pas soulagé dans ses chagrins les plus cuisants, consolé dans des tourments cruels, riche dans la misère, aimé au sein de la détresse, respecté dans la disgrâce, pardonné dans ses erreurs parmi un peuple de frères ardents de

charité les uns envers les autres ! Oh ! qu'une telle vie deviendrait fortunée et longue dans le paradis ravissant de ce monde ! Et si de tels préceptes restent malheureusement trop oubliés parmi nos sociétés actuelles, qu'on nous dise s'il en existe autre part de plus digne de rappeler l'âge d'or sur cette terre ?

Oui, sans doute, nous répondra-t-on, mais au sein de la dépravation profonde et de cet infâme égoïsme, ulcère funeste qui ronge les sociétés modernes, le sage, désormais vain champion de la morale, ira-t-il s'immoler pour autrui, lorsque personne ne se mettrait en frais du plus léger sacrifice pour lui rendre la pareille ? Allez donc, nouvel Aristide de probité, trafiquer parmi des fripons, ou, avec la candeur de l'innocence, exposez votre fortune ; étalez de la générosité, de la franchise parmi ce ramas de perfides ou de méchants pour lesquels la droiture est niaiserie, la bonté duperie, et la fraude simple gentillesse ! Ignorez-vous dans quel siècle nous naufrageons, lorsqu'une hypocrisie universelle décrédite tant la vertu, qu'on croit à peine à l'honnêteté ? L'or achète toutes les consciences, à tel point qu'on pourrait défier la bassesse et la corruption de s'avilir désormais dans un plus dégoûtant mépris, puisqu'on tire aujourd'hui de cette fange une gloire monstrueuse, au nom même de la religion ? Enveloppez-vous donc dans le manteau d'une stoïque philosophie !

Nous l'avouons, la carrière de la vertu est laborieuse ; mais parmi tant d'écueils, quels principes de conduite resteront éternellement les plus capables de maintenir un calme salutaire dans notre or-

ganisme? Faut-il briser ces ressorts de l'appareil nerveux excitateur, par les chagrins et les débauches? J'invoque ici la conscience intime, je l'adjure de nous dire, dans le secret de nos entrailles, si les incertitudes et le néant douteux de l'athéisme, si l'aridité de ses sentiments, si l'obscurité effrayante dans laquelle il plonge, ne dépouillent pas la vie de ses charmes, ne la rendent pas telle qu'un triste désert, sans fleurs et sans abri? Où tombons-nous dans son hypothèse? Espèces de champignons vivants, émanés du limon terrestre pour peu de jours, puis mourant et nous putréfiant comme un fumier, afin d'engraisser d'autres productions du globe, sans autre fonction que celles d'avoir digéré, engendré, et combiné quelques sensations durant notre frêle existence, où puisons-nous là des éléments d'énergie, de confiance, de sécurité si nécessaires à la solide santé comme au bonheur? La même fatalité qui préside à notre naissance, nous brisant à jamais comme une vile combinaison de la matière, devenue ici homme, là insecte, herbe, selon le hasard ou les circonstances, est-ce l'appui vivifiant de la Divinité?

Où donc alors brille la force de notre nature? où resplendit ce génie sublime qui sut calculer, avec Newton ou Lagrange, la course des astres dans l'immensité de l'empyrée, pénétrer les abîmes des sciences, s'élancer à la haute pensée d'un Dieu! Les animaux, plus justes, l'éléphant, le lion, malgré leur vigueur physique, reconnaissent en l'homme leur roi par l'intelligence, et nous emploierions l'esprit à nous dégrader à leur bassesse! Cette créature in-

digne mutilerait ce qu'elle possède de plus glorieux en abjurant sa majesté même!

Cherchons à résoudre la question capitale. Quelle vie est la plus robuste, la plus saine, la plus durable de celle du superstitieux, de l'athée ou de celle de l'homme vraiment religieux? On ne revêt pas à volonté une croyance comme un habit; les tempéraments timorés, sans cesse agenouillés avec effroi devant l'avenir, penchent vers la superstition, comme le prouvent tous les êtres débiles; ceux-ci rampent sous la menace et la terreur: pâles, abattus, prompts à se désespérer, leurs yeux et leurs joues caves dénoncent les frayeurs qui les bourrellent. Ils se reprochent la moindre infraction à la piété comme un crime inexpiable; ils se croient obsédés par les enfers; la vieillesse, l'enfance, le sexe dévot qui peuple les temples, succombe parfois à cette misérable imbécillité capable de dégénérer en véritable idiotisme. Une pareille existence peut-elle devenir longue et fortunée? Rien trouble-t-il plus constamment les digestions, empêche-t-il davantage l'élaboration des aliments, ou l'ordre régulier des fonctions que ce genre d'effroi perpétuel et dominateur? Rien fait-il d'autant plus tôt mourir que ce qui fait le plus redouter la mort? Aussi les efféminés, surtout par suite d'épuisements vénériens, deviennent aisément superstitieux, crédules, soupçonneux, envieux, épieurs; ils suivent en esclaves d'absurdes observances, pour lesquelles ils poussent la vénération jusqu'à la minutie.

Le pusillanime n'adore, en effet, un Dieu que parce qu'il le craint, en lui attribuant les événe-

ments funestes de la vie. C'est, selon lui, un tyran toujours ardent à se venger, qu'on ne fléchit qu'avec des austérités et des mortifications : pouvoir implacable, qui exige plus à mesure qu'on s'immole davantage ; démon jaloux, auquel on ne peut échapper, et d'autant plus redoutable que son bras invincible frappe des coups inopinés, sans épargner le juste afin de l'éprouver par le malheur, et comblant en cette vie le méchant de biens pour amasser sur sa tête un déluge de colère. Aussi, toujours dans les expiations et les alarmes, le superstitieux ne sort pas des temples ; la terreur des démons le torture à tel point, qu'il serait parfois tenté de renier la Divinité ; cependant il a horreur des athées, et reprend les vices des impies avec une aigreur si envenimée de fiel et de calomnie, qu'on voit bien qu'il se venge de ses privations, et soulage son amour-propre en rabaissant les autres ; faisant de bonnes œuvres, moins par bonté que par frayeur, il serait méchant, s'il l'osait. Il offense la Divinité en lui prêtant ses vices : ainsi l'être servile caresse d'autant plus qu'on l'opprime.

En effet, il n'y a point de plus lâches superstitieux que les criminels formant des entreprises horribles. Avant d'assassiner, le brigand fait des vœux à la *Madone*, ou se couvre d'agnus et de chapelets bénits, en Italie. Louis XI demandait à la sainte Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau, encore le pardon des nouveaux homicides qu'il méditait ; Catherine de Médicis, dans ses invocations magiques, mêlées d'atrocités, cherchait, de même que Catilina jadis, à tenter la Divinité même. Ainsi

les horreurs secrètes des attentats, les angoisses des remords, les terreurs de la conscience, affaiblissent le centre cérébral, font recourir à des cérémonies expiatoires pour implorer cette sérénité morale qui n'appartient qu'à la vertu. Pensez-vous que ces tremblements de l'ame, dans ses tourments, raffermissent le jeu de l'organisme, comme peuvent le faire le calme des passions et la sécurité inébranlable du cœur chez l'homme de bien?

Aussi, faisant fléchir les genoux devant ses divinités tyranniques, une débauche coupable nourrit toutes les affections tristes de terreur, de vengeance, de malheur, d'infortune, de supplices et de damnation. Elle enchaîne souvent ceux qui se précipitent dans des périls, dans les événements chanceux du sort, comme les joueurs. Les individus les plus ignorants, faute de remonter aux causes, admettent davantage de hasard, ou l'intervention des dieux dans les accidents de la vie; ainsi les marins, les soldats deviennent aisément superstitieux, ou fatalistes.

De même, l'esclavage religieux accompagne l'esclavage civil, car la superstition est partout inhérente au despotisme qu'elle favorise. Qui ne reconnaît dans cette situation des éléments perpétuels de débilitation qui rétrécissent et compriment le jeu de l'organisme? Pareillement, tout ce qui énerve le cerveau, la moelle épinière, comme les jouissances (les dévots sont souvent voluptueux, car les forces vitales, exilées des régions supérieures, se portent vers les inférieures), les austérités se disposent à la servitude dévote, ainsi qu'à la servilité politique. Tous les fai-

bles recherchent des appuis, et les herbes rampantes se dessèchent plus tôt que les autres.

L'incrédule, l'athée, en revanche, semblent pouvoir profiter, dans cet orgueil d'indépendance absolue où ils se complaisent, d'une existence pleine de vigueur, d'entière sécurité. N'ayant rien, dans leur opinion, à craindre ni à espérer après cette vie, elle devient leur tout, et la recherche des satisfactions corporelles est l'unique but de l'épicuréisme; or cela même appelle sa ruine. Voulant rendre leur vie bonne, il la font courte; espérant prévenir la mort, ils la hâtent par leurs excès. Affranchis de toute contrainte, ils tombent dans la témérité; car, bravant avec audace la nature, ils cassent leur propre vigueur : ainsi les Titans, essayant de détrôner Jupiter, périrent écrasés sous les monts qu'ils ont soulevés.

Quiconque, d'ailleurs, connaît les félicités corporelles, les trouve promptement assouvies; une triste insipidité désenchante bientôt des jouissances, si l'espérance n'est pas au fond de la boîte de Pandore. Quelles amertumes, surtout, au fort de nos misères, si rien ne les doit jamais adoucir? Aussi le propre de l'athéisme est le désespoir dans les grandes calamités; ayant tranché toute attente d'un autre séjour, il est inconsolable de la mort. Placé au sein des voluptés flétries et de maux irrémédiables, n'espérant rien d'une divine providence, se ravalant lui-même au niveau de la brute, son désir est le néant, pour engloutir tous ses ennuis. Une telle existence sera-t-elle saine et fortunée à ce foyer d'aigreur et de haine contre tout ce qui nous entoure?

Car l'athée ressemble à un esclave soustrait à son

maître, aspirant, par la licence, à s'échapper des contraintes qu'il éprouvait. Il y a réaction nécessaire entre l'athéisme et la superstition, ainsi qu'entre deux extrêmes; on regarde le bigot comme un esprit faible, et l'athée se croit l'esprit fort. Il faut bien que celui-ci se sente en frayeur de retomber dans l'état contraire, lorsqu'il déteste si vivement les dévots. Il ne parle qu'avec des termes d'outrage de la Divinité, et prétend s'étayer de l'autorité des philosophes qu'il suppose athées. Peut-être que l'aspect de cet univers lui infligeant des terreurs perpétuelles de la présence de son auteur, il fait sans cesse effort pour s'enfoncer dans son incrédulité. Partout il quête des adhérents et des disciples ; faisant ligue avec tous les révoltés , il s'opiniâtre dans son sentiment pour se rendre impardonnable; il brave et offense, à dessein, par orgueil, et résiste, jusqu'à la mort, en refusant de ployer sous le châtiment terrible qui le menace, même dans son opinion. D'ailleurs cet orgueil dominateur qui fait secte à part, lui représentant les dévots comme autant d'esclaves prosternés sous un despote inévitable, soulève l'athée; toujours la licence politique engendrant la licence religieuse, déploie les bannières de l'incrédulité.

Mais ni l'athée ni le bigot ne vivent dans une assiette fixe, puisque tous deux s'entre-choquent. Qui échappe à la superstition, comme un peuple effréné, se précipite dans l'athéisme, et retombe de celui-ci dans la première : l'histoire est pleine de ces chûtes. L'esclave ne croit pas devenir libre, s'il ne tue son seigneur; l'athée tue Dieu dans son cœur, par

frayeur de rentrer sous sa domination. D'où il suit qu'il ne possède pas réellement la force d'ame dont il se targuait ; il imite les poltrons insolents lorsqu'ils se croient en sûreté, car la plupart des athées ont été d'abord des fanatiques de superstition. Ceux-ci ne cherchent à faire brûler les athées que faute de raison pour les convaincre autrement, et parce qu'ils redoutent la contagion de leur exemple sur eux-mêmes. Ces deux extrême, ségalement morbides, sont assez voisins pour passer de l'un à l'autre par des oscillations inévitables.

Le vrai religieux s'élève dans un milieu salutaire, avec tous les esprits droits ; inébranlable comme la vertu, il n'a ni haine, ni crainte, et Dieu ne lui fait pas peur. Rempli d'assurance en son auteur, il peut entreprendre de grandes actions. Si la superstition abâtardit les courages en avilissant l'ame, et si l'athéisme retranche tout sentiment de grandeur au cœur humain, on voit toujours l'homme soutenu par la pensée d'un Dieu, sain et chaste, s'exalter jusqu'au rang des héros.

Premier chaînon de la Divinité animant la hiérarchie des êtres, il puise dans la source des existences l'ambroisie de la sagesse et de la longévité. Protégé par cette main invisible et puissante, au milieu des plus redoutables désastres, il s'avance avec sécurité dans la vie; les illusions des plus brillantes espérances forment une auréole de bonheur autour de lui : sans fortune, il est riche des trésors de la Providence; dédaigné du monde, il s'élance au-dessus des couronnes; souffrant, il jouit encore dans sa pensée, et les moindres plaisirs sont pour lui

des grâces. Il s'enivre des joies de la santé comme d'autant de bienfaits, et sa reconnaissance éclate dans des hymnes d'allégresse. Les malheurs n'étant que des épreuves de sa constance, cette lutte glorieuse pour sa vertu lui prépare d'éternelles récompenses. Tel qu'un guerrier intrépide, également assuré, soit qu'il meure, soit qu'il vive, il marche au combat, prêt à conquérir la palme des martyrs. Ce héros magnanime est encore un ange de douceur au milieu de ses ennemis; à ses yeux, ce sont des frères; son innocence désarme leurs haines. Content de tout, déployant une charité inépuisable, partout il obtiendra paix et bienveillance. Jouissant de toutes choses avec modération, en présence de la Divinité, comment ne passerait-il pas de longs jours, exempts d'infirmités et de cruelles maladies? Tels furent ces sages pythagoriciens, ces gymnosophistes, ces esséniens et thérapeutes de l'Orient et de l'Inde, satisfaits de leur sobriété parmi les contemplations des magnificences du grand Être. Heureux et doux modèles, que serait la vie sans ces délices de l'ame qui la couronnent de félicité!

Pour l'ordinaire, les superstitions sont départies aux classes inférieures des peuples languissant dans l'ignorance et la misère; l'athéisme trouve plutôt ses prosélytes parmi les rangs élevés dans la richesse et les voluptés, car l'homme enchanté des biens de la terre se détache, pour ainsi dire, des cieux; il rabaisse ses intérêts dans les débauches présentes. S'il remplit encore quelques devoirs extérieurs de religion, c'est souvent par nécessité, par hypocrisie publique, ou par motif caché des

avantages qui en résultent, rarement par conviction intime, à moins que des sentiments religieux n'aient été dès l'enfance implantés au fond de son ame. La piété sincère, éclairée, naît plutôt parmi les rangs intermédiaires de la société, qui éprouvent les atteintes du malheur et les consolations d'une meilleure fortune. Ils ne voient point toujours la Divinité irritée, comme l'indigent, ni sa providence avec indifférence comme le riche ; ils vivent dans le point de vue le plus favorable entre le désespoir de l'un et l'incrédulité de l'autre, laquelle n'est encore que la crédulité au néant.

De même, les nations naissantes, pauvres, sortant à peine de l'état barbare, végètent encore enveloppées des ombres de la superstition et de l'ignorance, tandis que les peuples vieillis et déchus dans une longue civilisation, trop détrompés de tout ce qui n'est pas intérêt matériel, argent, fortune ou plaisir physique, penchent vers l'athéisme. Tels sont les Chinois, en général ; tels furent les Romains aux siècles de leur décadence, et sous l'atroce despotisme de leurs empereurs ; tels sont encore les hommes blasés dans l'opulence de nos sociétés modernes, pour la plupart abreuvés des doctrines épicuriennes et matérialistes. Pour eux, la maxime *il faut jouir*, principe de leur conduite, consume l'appareil nerveux de ses plaisirs homicides [1].

[1] L'athéisme et la superstition établissent toujours l'esclavage parmi les peuples où ces opinions règnent, ainsi que le démontre toute l'histoire. La Grèce plia sous l'oppression, comme le fait voir Polybe, en perdant toute croyance religieuse, et Rome subit bientôt un pareil sort par la même cause. La superstition, en effet, rend lâche et at-

La superstition n'est donc pas saine; elle diminue ou rappetisse l'homme en comprimant ses facultés; c'est une servitude, et la pire de toutes, celle de l'esprit. Le matérialisme athée épuise la santé, car, provoquant l'anarchie des passions, il ruine la tempérance et démembre la république de l'organisme. Le sentiment religieux règle notre gouvernement moral au contraire; tel qu'une liqueur divine, il embaume d'espérance et embellit de charmes l'approche même de la mort. . . . .

Certes, le choix ne paraît pas douteux entre ces trois genres de croyance, car l'athéisme et la superstition détraquent l'équilibre de l'ame, tandis que le sentiment religieux, point central entre ces extrêmes, sympathise avec la bonne nature. Plus nous correspondrons avec cette suprême sagesse qui régit l'univers, plus nous entrerons dans ce grand concert harmonique, soutenant la vie de toutes les créatures, l'ordre dans nos fonctions, la modération

mide, et l'athéisme, en prononçant que l'amour des jouissances, de la fortune ou du pouvoir, est l'unique bien de la vie, dissout tous les liens du patriotisme, du dévouement, des vertus sociales.

Au contraire, le sentiment religieux, fût-il poussé jusqu'au fanatisme, reste toujours l'ami de la liberté; il échauffe les esprits hardis, les cœurs nobles et généreux. En France, les camisards et les cévénols; en Angleterre, les quakers, les *nevellers* (niveleurs); en Écosse, les *covenanters* (ligueurs); en Allemagne, les anabaptistes, étaient tous remplis d'un vertige d'indépendance et de républicanisme, comme les *méthodistes*, etc. Les whigs, les latitudinaires ou tolérants, les déistes, sont attachés au régime patriotique ou national, au lieu que les molinistes, les jésuites, attachés aux pratiques dévotes, efféminées, s'unissent au régime du pouvoir absolu.

« L'indifférence pour l'autre vie (c'est Montesquieu qui parle), » qui entraîne dans la mollesse pour celle-ci, nous rend insensibles » et incapables de tout ce qui suppose un effort de vertu. »

dans de chastes jouissances, le calme bienfaisant de la santé. Les codes moraux de tous les lieux et de tous les temps n'en redisent que l'écho, puisque les préceptes de Jésus ne sont pas autres que ceux de Confucius ou de Socrate : son disciple Platon a pu soutenir que l'honnête homme devait vivre au moins quatre-vingts ans.

C'est donc avec philosophie qu'on a dit que la mort est entrée dans le monde par le *péché*, transgression des lois naturelles révélées aux hommes par le suprême arbitre des existences. La plus profonde horreur qu'éprouve notre instinct étant celle de sa dissolution, il nous ordonne d'accomplir ces salutaires leçons d'hygiène qui sont en concordance avec celles de la Divinité.

CHAPITRE X.

Des religions dans leurs rapports avec le régime intellectuel et physique de l'homme, ou sa conservation.

Dans cette question grave, nous ne saurions mieux éclaircir notre sujet que par les deux lettres suivantes, la première d'un théologien, la seconde d'un médecin, également philosophes, qui nous ont permis de les publier.

Théophile a Euthyme.

Vous vous êtes souvent élevé avec force, mon ami, contre une foule de pratiques religieuses, comme étant aussi préjudiciables à la santé que nuisibles au parfait déploiement de l'esprit et du corps; elles vous ont paru des entraves imposées par le fanatisme ou la ruse, pour asservir l'homme. Il eût été plus philosophique, à mon sens, d'examiner, outre leur haute importance pour notre état futur, leurs bienfaits dans la vie présente, et si les religions, destinées en général à fonder le règne de la morale, ne procurent point surtout, par la discipline du culte, le bonheur sur cette terre. La race humaine semble avoir plus besoin encore de poursuivre que d'atteindre la perfection religieuse pour sa félicité.

J'ouvre la loi de Moïse, qui fut un grand homme, même aux yeux des païens. N'a-t-il point recommandé des rites salutaires aux Hébreux, soit pour la propreté, en éloignant toute souillure relativement aux morts, aux lépreux, aux vêtements [1], soit pour choisir des aliments purs ou exempts de matières facilement corruptibles sous un climat chaud, telles que le sang, soit afin de rejeter ceux de difficile digestion, comme le lard, les poissons muqueux et sans écailles, les reptiles, les bêtes carnassières, dont la chair est fétide et putrescible, ainsi que les viandes d'animaux morts de maladie? L'abstinence des liqueurs fermentées chez les lévites qui s'approchent du tabernacle, les attentions pour les femmes enceintes, les jeûnes destinés à rétablir la vigueur des viscères digestifs ou propres à débarrasser d'impuretés l'appareil intestinal, la défense de cohabiter avec une femme souillée, l'observation du repos du sabbat afin de vaquer à des exercices pieux, la sanctification de l'union des sexes, et tant d'autres préceptes de netteté, de sagesse, de bonté, jusqu'au jubilé septennaire en faveur des infortunés; enfin l'établissement des lois les plus humaines pour un peuple qualifié tant de fois de dur et revêche, tout ne prouve-t-il pas que l'empire d'une religion arrache les nations à la barbarie, ou soustrait les hommes à l'état d'animalité primitive? Ils furent inspirés par la divinité, sans doute, ces législateurs sacrés qui, j'ose le dire, continuèrent l'œuvre de la

[1] Aussi, relativement aux écoulements par les organes sexuels de l'homme et de la femme; *voyez* le Lévitique, etc.

création, en perfectionnant sa plus noble créature; car quiconque fait du bien aux mortels devient le ministre de la Providence et l'apôtre d'un Dieu.

Mohammed lui-même n'a-t-il pas commencé l'œuvre de la civilisation parmi ces hordes à demi sauvages de bédouins errants aux déserts de l'Arabie? N'a-t-il point élevé à la culture intellectuelle les plus brutales peuplades de l'Afrique centrale, par ces disciples de l'islamisme enseignant l'unité et la sublimité d'un Dieu avec la belle et poétique langue arabe? Son culte n'exalte-t-il pas les vertus de charité, de probité, la résignation à la volonté suprême de la Providence? Ne recommande-t-il point la tempérance, la propreté par ces ablutions fréquentes, pour se débarrasser de la sueur et d'une sale poussière? L'abstinence salutaire du rhâmadan, pendant l'été; et celle des boissons spiritueuses (lesquelles ne seraient pas sans danger sous des cieux brûlants); la prière, qui rappelle l'homme chaque jour à lui-même et aux devoirs de la morale, enfin la conservation de l'usage de la circoncision, qui paraît indispensable dans l'Orient, sous plusieurs rapports [1], ne sont pas seulement des pratiques de dévotion pour l'islamisme; ce sont des rites hygiéniques nécessaires. Par exemple, cette circoncision remontant à une haute antiquité, dès le temps d'Abraham, a pour but de retrancher un

[1] Nous avons exposé pareillement ce sujet avec plus de détail dans notre *Histoire naturelle du genre humain*, tome 1er de la seconde édition; et pour les femme qu'on circoncit, *voyez* notre ouvrage, *De la femme*, etc., édition deuxième, chez Crochard, libraire, (*Note de l'éditeur.*)

prépuce qui s'alonge trop, ainsi que les nymphes, les petites lèvres chez les femmes, sous un climat débilitant, où toutes les membranes relâchées gênent l'acte de la reproduction, soit pour prévenir l'amas d'un smegma âcre et malpropre sur le gland, soit aussi pour empêcher l'abus de soi-même dans la jeunesse.

Il serait superflu de poursuivre l'examen des liturgies particulières aux différents cultes, pour en manifester l'utilité sociale appropriée à chaque peuple comme à chaque région par les législateurs sacrés. Je ne chercherai point surtout à justifier les observances du christianisme, la plus sublime des religions, puisqu'elle est essentiellement celle de la civilisation. Il convenait que la loi qui éleva l'homme à toute sa dignité intellectuelle et morale sur ce globe, fût aussi la seule véritable, ou purifiée de toute pratique absurde et superstitieuse. Contractant une alliance indissoluble avec nous dès le berceau, elle consacre à jamais, par le sceau du baptême, notre affranchissement et une liberté indélébile, puisque l'Évangile reconnaît que tous les humains naissent égaux et frères, enfants du même père. C'est le seul code dans lequel le sexe féminin soit admis au partage égal des droits du mariage, et cette loi de monogamie qui réunit les familles, élève la plus insurmontable barrière contre la tyrannie d'un maître, laquelle prend toujours racine dans cette polygamie autorisée par les autres cultes. La plus chaste des religions conservant, avec les mœurs, la vigueur de l'espèce et l'énergie des individus, devenait la plus capable de fonder, parmi les nations modernes, des

états politiques libres, industrieux, en Europe, tandis que l'Asie, l'Afrique, parmi leurs peuples abandonnés à des cultes de libertinage et de corruption, n'enfantent avec la mollesse et la lâcheté, que la servitude et le despotisme [1].

Quels sont donc les reproches faits à l'esprit religieux et à ses plus saintes observances, par de prétendus sages qui se disent les fermes soutiens de la dignité humaine, les défenseurs de l'indépendance de notre nature? A leurs yeux, trois principales contraintes gênent, dans la religion, le développement de nos facultés, hébètent nos forces, attèrent la santé : ce sont les *abstinences*, l'*humilité*, la *prière*; tous leurs griefs se rapportent à ces chefs d'accusation, comme capables d'énerver la vitalité du corps humain.

Les abstinences imposées par le christianisme, bien loin d'affaiblir notre organisation, sont modérées et entretiennent son activité. Les jeûnes, par exemple, ces temps de diète que l'église consacre au régime végétal, comme le carême, ne sont qu'un

[1] L'unique bonheur des brutes étant la sensualité, elles s'y précipitent avec fureur; aussi leur vie est plus courte que celle de l'espèce humaine, qui connaît de religieuses et de spirituelles jouissances.

Les peuples, à mesure qu'ils se sont montrés plus chastes, ont présenté plus de vigueur et de longévité. Ainsi les anciens Germains, si long-temps jeunes et dans l'innocence, qui connaissaient à peine l'union des sexes avant vingt à trente ans, étaient des espèces de Patagons, à grands et gros corps charnus, robustes, de longue et forte vie. Plus la puberté est tardive, ou moins on prodigue avant le temps le noble baume de l'existence, plus on conserve le trésor entier de ses facultés physiques et morales. Tous les êtres chastes et monogames subsistent bien plus longuement que ceux qui ne se soumettent pas au lien conjugal, ou qui abusent librement des voluptés.

retour salutaire à cette simplicité patriarchale des premiers humains, qui passèrent de longs et heureux jours dans l'innocence et la frugalité. Si l'on ne mettait point de bornes, parfois, à cette gloutonnerie pour les viandes qui surchargent tant de tables somptueuses, qui procurent de funestes indigestions ou des maladies de putridité; si, dans le printemps, saison de la reproduction des animaux, on ne laissait pas repeupler nos campagnes ou multiplier les bestiaux par une trève de sang et de massacres, la nature s'épuiserait sans remplir le plus doux et le plus sacré de ses devoirs. A l'époque des amours, les chairs, d'ailleurs, contractent des saveurs fortes, un fumet déplaisant, comme pour nous en détourner. Le carême est placé à ce temps où le soleil remontant sur notre hémisphère, sa chaleur naissante fait entrer en ébullition nos humeurs; c'est l'époque des éruptions cutanées, des exanthèmes, des apoplexies, des hémorrhagies, et de ce grand mouvement d'expansion qu'éprouvent nos corps; il faut donc alors user de la diète et d'un régime tempérant ou végétal, après les festins ardents de l'hiver; c'est ainsi que les animaux domestiques, remis au verd, donnent un laitage moins âcre, reprennent plus de fraîcheur et d'embonpoint. Le rhâmadan ou carême des mahométans fut institué par Mohammed, pour les deux mois les plus chauds de l'année, et s'il varie aujourd'hui de saison, c'est à cause que ces peuples font l'année plus courte que l'année sidérale, de onze jours, ce qui change, à la longue, l'époque du Bairam, et transfère successivement, en d'autres mois, un carême destiné,

dans son origine, pour correspondre à nos mois de juillet et d'août, en Orient.

Et, d'ailleurs, quoi de plus propre à maintenir la modération, la prudence, la sagesse, la pureté des mœurs, que cette diète végétale, que ces jeûnes, gardiens de la sobriété, de la tempérance et de toutes les vertus? Chose étonnante! on célèbre dans Pythagore, dans Épicure même, les leçons de frugalité, de réserve diététique que la médecine ne manque presque jamais d'imposer au début des maladies (le diatriton), comme le plus sûr moyen de guérison, et on les blâme dans la religion comme une tyrannie.

Cette humilité chrétienne, qui choque fortement aussi les esprits vains et orgueilleux du siècle, n'est-elle donc plus une vertu, quoique Socrate et les plus illustres sages fissent gloire de la pratiquer? Ne nous apprend-elle plus à redescendre dans le néant de l'homme, si chétif, si mortel parmi ses grandeurs, sur cette terre, où il doit bientôt rentrer sous la poussière? heureuse humilité qui, nous révélant sans cesse notre nullité, nous défend des excès pernicieux, des brutales passions; elle devient, au contraire, la plus solide garantie contre cette folle *outre-cuidance* de la jeunesse, qui se ruine par l'ostentation de ses forces ou de sa fortune, ou dans les téméraires tentatives de l'ambition. Oui, je l'affirme surtout, rien n'est plus favorable à la santé que cette modestie circonspecte, ou plutôt cet abandon, cette confiance en Dieu, qui nous apprennent à thésauriser nos puissances physiques et morales pour les grandes

entreprises où il les faudra déployer. Le prudent ménage sa vaillance pour le jour du combat; jamais on ne le voit braver mal à propos; et le héros véritable, timide agneau avec ses amis, devient lion intrépide en présence des ennemis. Si la plupart des humains s'épuisent en tous les genres, c'est surtout faute de cette modestie religieuse qui nous soumet en présence de la Divinité à tous nos devoirs, qui, nous circonscrivant dans la sphère de nos facultés, recueille notre énergie au dedans, loin de la dissiper avec extravagance dans les pompes de nos vanités. Devenus plus forts par cette concentration, cette libre et volontaire obéissance aux décrets de la Providence, consacrons à nos vieux jours cette somme d'activité de l'ame et du corps, épargnée dès notre jeune âge. S'il est un moyen de prolonger nos années, c'est de restreindre l'effervescence de nos passions, dans les limites de la modération la moins présomptueuse; c'est de retrancher pour réserver; puisque l'homme n'est robuste que de chasteté, il n'est riche que d'économie:

Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Un fait irréfragable de cette haute vérité, celui qu'ont proclamé les protestants eux-mêmes [1], c'est que l'autorité spirituelle de l'Église, au moyen âge, rappelant, à cette humble égalité d'origine, les puissants de la terre, parmi les fureurs guerrières, pacifia l'Europe féodale bouleversée, en établissant la trève-Dieu (*treuga Dei*), en protégeant l'agri-

[1] *Voyez* surtout Jean de Muller, dans son *Histoire des Suisses*, etc.

culture et les classes inférieures, en sauvant la civilisation, les lettres, du vaste naufrage de la barbarie. Qui fonda le premier des hôtels-Dieu, des asiles sacrés pour l'infirmité et les infortunes? qui établit des frères servants dans les hôpitaux, des religieuses vouées au culte héroïque du malheur, au milieu des hideuses images de la destruction et des souffrances, dans une atmosphère d'infection? Qui a conduit d'humbles solitaires sur les monts glacés du Saint-Bernard, ou dans les bagnes pestilentiels de l'Orient, pour soulager tous les malheureux? La religion, la religion seule rend capables de tels sacrifices pour les autres hommes; jamais la philosophie. Voilà ce que peut cette humilité si sainte et si dédaignée.

Blâmera-t-on aussi la prière, comme superflue tout au moins relativement à la santé? Que l'on comprendrait mal sa sublime importance!

Lors même que la Divinité gouvernant l'univers par d'immuables décrets, resterait à jamais inexorable aux vœux des mortels, cependant par toute la terre ceux-ci élèvent vers les cieux des mains suppliantes dans leurs infortunes. L'homme juste accablé de désastres, l'épouse ou l'enfant qui périssent dans l'abandon, l'indigent au fort de ses calamités, s'adressent à l'auteur suprême de tous les événements de la vie, par un instinct spontané. Ils y recueillent du moins l'espoir d'un meilleur avenir, et leur confiance rehaussée affermit leur énergie. Après avoir prié, l'on sent son cœur consolé ou plus courageux, l'innocence ne se trouve plus dédaignée dans l'univers : n'est-ce donc rien que cette divine potion cordiale pour l'esprit humain, lorsqu'on a

vu tant de martyrs s'élancer aux supplices, tant de missionnaires conquérir à la vie civilisée la férocité même des cannibales, sous la seule égide de la prière? Leur ame attachée au ciel semble invulnérable aux douleurs de la terre. Fanatisme, dira-t-on, mais qu'importerait encore quand cela serait, s'il devient un si puissant levier de générosité, de grandeur sublime au travers des périls et des souffrances? Or, ce merveilleux auxiliaire, qui le donne sinon ce saint élancement de l'ame au-dessus de tous les accidents mortels, qui rend inébranlable aux peines journalières. Tous ces chagrins, ces tracasseries, ces perpétuelles inquiétudes immolant la plupart des humains à coups d'épingles, on s'en débarrasse uniquement par la prière, qui est la philosophie des bonnes gens. Malheur à l'être cruel qui ne craint pas de détrôner la Divinité du cœur de l'infortuné, de faire tomber dans l'horrible anarchie du désespoir les facultés de l'être malade, et bientôt écrouler la santé, la vie même sous les coups redoublés d'une inexorable fatalité [1].

Sacrés anachorètes de la Thébaïde et du mont Sina, dites-nous quelles longues années de paix vous dûtes à ces vertueuses pratiques de piété et à

[1] L'extase, la contemplation peut nous unir par l'esprit à la source des intelligences, à l'auteur de tous les êtres. L'homme religieux sait par lui-même se sanctifier. Chacun peut être à lui-seul son prêtre. Quel besoin de médiateur ou d'intermédiaire pour s'approcher de la Divinité? Ce ne serait qu'un nuage ou qu'un écran qui nous en déroberait la splendeur et la chaleur par son ombre interposée. En quoi un autre humain serait-il préféré à un cœur pur dans ses adorations? Et pourquoi une intercession, un interprète, lorsque le grand être a créé toutes les langues?

cette douce confiance dans les décrets de la Providence, éternels auxiliaires de la sagesse? Vos ames innocentes se plongeaient chaque jour dans ces contemplations, ces divines extases d'une autre vie, qui entretiennent la fraîcheur de la jeunesse dans l'organisme, loin d'un monde corrupteur. Combien votre sang purifié par un régime simple et végétal, s'écoulait plus délicieusement dans vos veines; lorsque votre cœur exempt des passions tumultueuses du monde, laissait vos sens dans le calme ravissant que procure la vertu! Ainsi s'usait à peine une existence tranquillement bercée dans son modeste pélerinage sur la terre. Rien d'âcre ni de violent n'aigrissait les humeurs, ne sollicitait des tempêtes dans l'appareil nerveux cérébral. De pieuses pensées promenaient sans effort votre intelligence dans l'immensité de cet univers, pour s'y réunir à la Divinité, et puiser dans cette source ineffable d'existence, de nouvelles forces, afin de conserver les vôtres.

Mon ami, je ne suis ni fanatique ni bigot, et j'ai assez vécu pour connaître le monde; mais, de toutes les opinions philosophiques que j'ai essayées, la seule qui m'ait paru la plus consolante, la plus secourable dans les maladies, comme la plus caressante pour la prolongation de tous les âges, est cette assurance dans la bonté divine et sa providence. Par ce bienfaisant viatique accordé à l'humanité seule, s'écoulent uniformément nos journées, et une longue carrière n'a pas été en vain promise aux hommes religieux qui savent dignement honorer leurs parents et le suprême arbitre de l'univers.

Réponse d'Euthyme a Théophile.

Votre excellent cœur, mon ami, ne vous a montré dans ses illusions que le côté brillant et favorable des rites de tous les cultes, puisque vous admirez jusqu'à ceux du mahométisme (le plus fatal au genre humain), et vous auriez trouvé peut-être aussi quelques excuses aux sanglants sacrifices à Moloch. Mais je me hâte de justifier mes sentiments à vos yeux.

Oui, mon ami, c'est parce que je crois irrévocablement à l'existence d'une Divinité suprême dans l'univers, que je m'indigne de la voir profanée par tant de dogmes absurdes et criminels. Ils vont jusqu'à la transformer en impitoyable tyran, en monstre toujours armé de supplices inévitables et éternels, pour immoler de chétives créatures ou les écraser de terreurs. Oui, j'honore la sainteté de la morale et la sublimité de la vertu, les plus nobles apanages de l'humanité, puisque j'abhorre ces pratiques sacriléges qui en rompent tous les nœuds, qui font du fanatique une bête féroce, ou du superstitieux un idiot; il pense expier ses crimes en s'infligeant des exercices de douleur; il se macère sottement la chair, dans une solitude, afin de se rendre parfaitement inutile à la vie sociale.

Vous avez rendu à la plus auguste des religions une justice aussi éclatante que méritée. Croyez-en un homme sincère. Mais si le christianisme l'emporte sur toute autre, c'est précisément par les préceptes de cette charité évangélique, par la pureté de

ses sacrifices, par les hautes perfections qu'elle propose à l'humanité, qui eussent étonné Zénon, Épictète et les plus austères stoïciens. Elle condamne avec raison ces cultes de barbarie qui mêlent à des dogmes extravagants une morale indigne d'un ame toute magnanime, comme celle du vrai chrétien : lui seul pardonnant l'outrage, prie pour ses persécuteurs. Elle seule fait de l'homme l'image de Dieu même sur cette terre, et de la charité pour son prochain le premier, le plus étroit des devoirs. Aussi, malgré les infractions nombreuses faites chaque jour à ses préceptes, nuls autres que les chrétiens, dans les deux mondes, ne présentent des nations mieux policées, plus saines, et, à tout considérer généralement, les plus heureuses. Par cette humanité perfectionnée, des garanties de conservation politique et civile sont devenues obligatoires pour les gouvernements. Et au contraire, en Chine aujourd'hui, comme dans ces anciennes républiques de la Grèce et de Rome, dont la politesse fut si vantée, les enfants naturels ou les difformes étaient ou sont encore abandonnés, précipités dans les eaux ou des abîmes; tant on y compte pour peu ses semblables !

L'industrie, la liberté, l'égalité primitive, la monogamie, l'innocence des mœurs fleuriront toujours avec la vigueur corporelle à l'ombre des religions les plus pures; elles sont donc dignes de nos respects; mais pourquoi faut-il que des intérêts criminels se parent si souvent de leur manteau sacré? Nous sera-t-il permis, en dévoilant cette hypocrisie funeste qui affecte pour des formules variables ou la discipline transitoire des observances, plus de zèle que

pour la morale, de prouver combien elle détériore la vie? Indépendamment des contraintes physiques que s'imposent les bigots, il est des exercices d'une piété mal entendue qui, surtout, empoisonnent les facultés mentales, et, comme l'opium, l'engourdissent dans l'imbécillité. Jamais l'Angleterre n'a compté plus de démences religieuses que depuis les exaltations dévotes des méthodistes et d'autres sectes. Rien de plus vulgaire, parmi l'Orient, les Indes, et tous les climats brûlants, que ces enthousiastes fakirs, ces derviches, ces bonzes mélancoliques se livrant au fond des déserts à des contemplations ascétiques et perdant la raison dans cette existence cénobitique; en sorte que sur tout le globe, le plus grand nombre de folies résulte des mysticités religieuses désordonnées. Comme c'est principalement la terreur des tourments d'une autre vie qui frappe et abat les cerveaux épuisés par des jeûnes austères, ou par d'autres macérations de la chair, la santé de ces êtres timorés devient déplorable, puisqu'ils se rendent eux-mêmes complices de leur ruine. Dans leur hypochondrie viscérale, ils aspirent à la mort qu'ils redoutent, et la vue des plaisirs que goûtent d'autres hommes les irrite alors qu'ils se les refusent. Telle dévote, sevrée des jouissances de l'amour dans son étroite cellule, ne peut réfléchir sans un dépit mortel à l'union conjugale, et souvent des chagrins mal dissimulés, suspendant chez elle le flux menstruel, deviennent la source de mille infirmités qui succèdent à ses aménorrhées.

Mais je ne veux pas tirer avantage d'autres reproches adressés à diverses religions, d'avoir allumé des

guerres sanglantes ou fait exterminer des millions d'hommes, pour de vaines disputes et sous de frivoles prétextes. Plusieurs intérêts ont suscité de semblables tempêtes; cependant il convient de montrer combien certaines idées fanatiques exercent un désastreux empire sur le genre humain, ou ravagent sa santé et son bonheur.

L'islamisme, par exemple, sans parler ici de sa domination atroce et des violences par lesquelles il s'est propagé, incruste dans les ames l'opinion la plus funeste à tout perfectionnement social. Pour le mahométan, cette terre n'est qu'un étroit passage entre le néant et l'éternité; à quoi bon cultiver cette vie? Il lui suffit de profiter des biens spontanés, de cueillir les jouissances matérielles que la simple nature lui présente, sans songer à élever ni son espèce, ni ses institutions sociales à un rang supérieur, sans construire pour ses enfants et l'avenir [1]. Pour lui l'éternel destin a tout prévu, tout réglé dans sa providence aveugle et inexorable. Combien d'osmanlis indolents dans les langueurs de la polygamie, au fond du harem, croupissent, par cette loi funeste, dans l'apathie! Ce fatalisme, tel qu'une masse de plomb qui comprime le cerveau, prononce anathème contre tout examen de sa croyance; unissant l'oppression de la famille au despotisme politique, les musulmans contemplent en vain d'autres nations s'élançant au faîte de la prospérité, des lumières de

[1] Telle est leur incurie, telles sont leurs dévastations, que *l'herbe met sept ans à croître dans un terrain que le Turc a ravagé*, disent les habitants de l'intérieur de l'Afrique. (*Voyage* de Caillaud, t. 2.)

la civilisation, mères de l'industrie, tandis qu'ils se complaisent dans l'ignorance, l'asservissement et un stupide orgueil : telles sont leurs indignes délices; ils s'en contentent dans la fausse idée de leur supériorité morale sur les nations les plus éclairées et les plus ingénieuses de la chrétienté; mais leurs champs sont déserts, leurs villes tombent en ruines.

Le croyant voit en vain la peste dévorer son voisin; imbu du dogme de la fatalité, il lève les yeux au ciel en s'écriant *Allah*, Dieu l'a voulu; indocile à l'expérience, il se revêt sans effroi du doliman du pestiféré; il en devient la victime, parce que Dieu l'ordonne, comme il tend son col au fatal cordon envoyé par sa Hautesse, qui daigne lui prescrire de mourir. Le Coran a tout prévu et tout réglé; c'est une impiété d'imiter les arts, les sciences impures d'un infidèle. Ainsi croupissent les générations; ainsi, végétant au jour le jour, on laisse écrouler les édifices; la terre reste en friche; un gouvernement effroyable écrase tout de son empire sacré, attendu que le *Padishuh* descendant des khalifes est le représentant du prophète. Le despotisme le plus indestructible, en effet, est celui que cimente le pouvoir religieux, comme dans tous les codes de l'Asie. Les nations chrétiennes et les Japonais, chez lesquels le gouvernement civil est distinct de l'autorité religieuse, peuvent bien éprouver des luttes intestines, par les discordes nées de la rivalité de ces deux puissances, mais du moins les peuples respirent, à l'abri de l'une ou de l'autre, dans un refuge de liberté. Il n'y a nul espoir d'affranchissement; au contraire, sous ce double joug que scelle mutuel-

lement l'arbitraire, et J.-J. Rousseau donnait, sans le vouloir, le plus pernicieux des conseils, celui de réunir les deux têtes de l'aigle du Saint-Empire. Cumuler tous les pouvoirs dans une même main, c'est écraser l'espèce humaine sous le plus horrible abrutissement.

Par cette abnégation fatale qu'inspirent les dogmes de plusieurs cultes, et qui s'allie si bien avec l'obéissance passive, on se plonge mollement dans l'incurie et une pieuse ignorance. C'est à cet abandon, à cette croupissante malpropreté des Orientaux, qu'ils doivent ce perpétuel renouvellement des putridités, des pestes, du choléra-morbus, de la lèpre, de la petite vérole, de tant d'autres infections désastreuses sous des cieux ardents, lesquelles déciment et moissonnent tour-à-tour le genre humain. Il en était de même en Europe, pendant la superstition du moyen âge; le feu Saint-Antoine ou des Ardents, les pustules charbonneuses et gangréneuses, la peste noire, épidémies meurtrières, considérées par le clergé, comme de justes fléaux de la vengeance divine, frappaient les peuples consternés par d'effrayants symptômes; des affections convulsives, telles que la danse de Saint-Guy, regardées comme l'œuvre du Démon, la sorcellerie et tant d'autres déceptions ou obsessions de malins esprits, se propageaient dans toutes les contrées, demandaient des exorcismes, sollicitaient leur délivrance par des dons et des oblations, à la puissance ecclésiastique; ainsi des médecins *spirituels* convoitaient le temporel. Dans ces temps d'ignorance, où l'imagination était égarée par la crédulité,

le règne de Dieu fut mis à l'encan, et le superstitieux, le criminel, l'oppresseur au lit de mort furent assurés d'obtenir, par des legs à l'Eglise, l'impunité et l'absolution [1].

Du reste, nul établissement de salubrité contre les maladies épidémiques; aucune santé n'était assurée sous d'étroites demeures, soit par défaut de propreté, de linge ou de bons vêtements, soit par de mauvaises nourritures à ces époques de proscription des sciences; nul bonheur durable sous le joug de ces dogmes terribles ou atroces réduisant les humains au rôle de simples automates, nés pour obéir, se propager et mourir au gré des dépositaires d'une autorité divine. Le crime devient vertu quand le ministre de ces autels l'a commandé, et les séides sont des martyrs. Alors l'individu n'est rien que ce qu'un pouvoir arbitraire, religieux et politique le façonne, soit qu'il le tire de la fange, soit qu'il l'y précipite. Pensez-vous que ces institutions hébétantes, domptant les peuples sous une verge de fer, déploient la vigueur encéphalique, l'activité des ames, ou qu'on y rencontre des constitutions mâles, musculeuses, avec un système nerveux énergique? Non, sans doute; on s'empresse de dévorer les jouissances du libertinage, puis on traîne languissamment les débris de ses organes au déclin des années. Avant quarante ans, les Orientaux sont déchus, énervés; la polygamie n'est pour eux que l'apprentissage des plus hideuses voluptés, comme le

[1] Surtout par la menace de la fin du monde : *Adventante mundi vespero*, comme s'expriment plusieurs testaments de legs faits aux églises à cette époque.

paganisme aux Indes devient, par ses dieux mêmes, l'instituteur d'une infâme débauche. Tous les délires y sont révérés à l'égal des inspirations célestes, car pour mieux abrutir les humains, ces religions commencent par les corrompre dans de sales plaisirs, ou les épuiser par des mortifications ridicules [1].

Fanatique misérable, pourrai-je dire, qui nous vantes la suavité de tes béatitudes, quelle âcreté atrabilaire, corrodant tes entrailles, te fait persécuter le prochain, mécréant à tes yeux? Le zèle de la

[1] Des recherches modernes ont appris que les bonzes et d'autres moines ou dévots de l'Asie orientale présentent un cerveau étroit et conique; il n'a pas, plus que celui des Hindous superstitieux, le développement et l'étendue de celui des Européens, comme on l'indique dans l'*Histoire naturelle du genre humain*, tom. 1er (Édition deuxième.)

Ne s'abuse-t-on pas beaucoup aussi quand on attribue à de sages préceptes d'hygiène la défense de boire du vin, de manger du lard, imposée par l'islamisme, sous des climats chauds? En effet, les anciens Hébreux et d'autres peuples d'Orient, de la Syrie, de la Babylonie, buvaient jadis du vin sans inconvénient. Mais le vin est ami de la liberté et de l'indépendance d'esprit et du caractère, comme les autres spiritueux. On en voit la preuve en Europe, comparée à l'Asie sous ce rapport. C'est donc une loi politique d'esclavage, plutôt qu'une règle de santé, puisque l'islam permet l'ivresse abrutissante de l'opium.

Quant à la proscription de la chair de porc, elle ne paraît pas mieux motivée. Le P. Duhalde, *Voyage aux Indes*, tom. 2, p 163, et liv. 1, p. 115, ainsi que d'autres voyageurs, ont fait connaître que les Chinois, les Cochinchinois, les Birmans et autres peuples de l'Asie orientale, non mahométans, se nourrissaient, dans presque tous leurs repas, de chair de cochon, qui est à leur gré la viande la plus délicieuse *et la plus saine*; elle est si peu indigeste, même dans ces pays sous la zône torride, ajoutent ces voyageurs, que l'on en donne aux malades; elle a meilleur goût qu'en Europe. (On sait que ces peuples ont une race de cochons, dits de Siam ou de Chine, à jambes basses, aujourd'hui acclimatée en Europe.)

maison de Dieu me dévore, réponds-tu ; crois ou meurs!... Tu es malade, mon ami. A ces yeux caves, à ce teint livide, à cette maigreur have de tes membres, à ces regards sombres que tu lances, contre quiconque jouit des bienfaits de la nature, je reconnais une nevropathie, et les symptômes de la manie religieuse. Une rage concentrée te ronge d'une fièvre lente ; tu veux apprêter des tortures, allumer des bûchers pour te venger sur autrui des tourments qui te déchirent ! Tes viscères agacés par des austérités deviennent le foyer interne de cette aigreur bigote, de cette malignité persécutrice qui crispe tes muscles et te pousse à la violence. Malheureux, tu veux que d'autres hommes partagent ton supplice ! Sors de cette voie d'aspérités furibondes, goûte les joies innocentes de la terre ; que des aliments doux et restaurants raniment ton sang appauvri par les jeûnes, calment et fortifient ton cerveau ; vis, enfin, pour tes semblables et toi-même, avec bienfaisance et charité. Que désormais d'utiles travaux, occupant ton esprit ou tes mains, concourent aux jouissances de l'humanité ; apprends surtout qu'une sage indifférence est moins funeste que cette ferveur inconsidérée de dévotion, précipitant au nom de la Divinité les mortels, tantôt dans les horreurs de la cruauté, tantôt appelant un mysticisme apathique, ou les langueurs de la bigoterie sous l'oppression des terreurs des enfers. Vous mêmes, superstitieux sycophantes, décréditez la religion par tant d'impostures ou de faux miracles dont vous la masquez ; vous seuls lui retirez d'autant plus l'autorité sainte de la raison, que vous

exigez davantage de crédulité et d'ignorance. Hommes infortunés, ignorez-vous que la *vérité* et la *bonté* sont les augustes attributs de la suprême puissance, et que notre premier devoir est de l'imiter sur cette terre?

Qu'il est redoutable de s'abandonner à toutes les suggestions d'un zèle tracassier, lorsqu'il n'est point éclairé par le flambeau qu'une ineffable sagesse plaça comme notre guide, parmi les sentiers ténébreux du monde! Autant une morale conforme à l'humanité dote notre corps ainsi que notre esprit, d'une constitution régulière et puissante, autant ces cultes de mensonge et de tyrannie immolent la dignité de l'homme, l'infectent, le dégradent dans son énergie. C'est prévariquer, c'est désobéir aux lois de la Divinité comme de notre nature, que de se plonger dans ces monstrueuses religions, réunissant le fanatisme aux abominations; telles que des brandons funestes, elles semblent avoir été lancées sur notre race par des puissances infernales pour le ravage et l'extermination. A elles sont dus le despotisme, la fatalité, l'ignorance, l'inégalité perpétuelle des castes, la cruauté, l'abandon des hommes aux énervantes corruptions, à la malpropreté la plus dégoûtante, origine et propagatrice des contagions, jusqu'à ce que luise l'aurore de la résurrection du genre humain dans la céleste morale de la philosophie [1].

[1] Dans le monde, on voit d'ordinaire la philosophie s'attacher les classes lettrées ou éclairées des sociétés, tandis que l'absurde superstition s'entoure de la tourbe obscure des ignorants ou des cerveaux débiles.

Heureuses les nations de l'Europe chez lesquelles éclatèrent les premiers rayons de cette sagesse, avec la tolérance universelle, compagne de la liberté sociale ! Dans cet état de vigueur encéphalique, notre nature sait également revendiquer toute son intelligence, et déployer son tempérament primordial. Sans doute elle ne fut jamais exempte de maladies, mais elle recouvre les éléments primitifs du bien-être, et d'une longue existence.

Voilà, mon ami, mes sentiments et l'expression de mes vœux. Je puis errer, mais mon cœur est pur de toute haine ; puissé-je, au contraire, inspirer des pensées salutaires à mes semblables, et mériter avant tout le titre d'homme de bien ! »

Nous n'avons point voulu altérer les opinions émises dans ces deux lettres, bien qu'il y en ait de telles que nous ne pourrions les accepter sans restriction : le lecteur en jugera. Elles prouveront, il nous semble, que s'il n'est guère sain de vivre en athée, il est encore plus désavantageux de vivre en bigot.

CHAPITRE XI.

Du devoir ou de la liberté, et de la pensée de la mort (du suicide), condensateurs de la force vitale.

PARMI cette obscurité impénétrable qui nous présente, dans l'univers, d'un côté tant de merveilles et d'harmonies, et de l'autre tant de contradictions et de catastrophes, notre espèce a-t-elle une destinée tracée? Jouit-elle d'une entière indépendance sur ce globe? Descendons dans notre nature pour connaître notre sort, et quelles obligations nous sont imposées.

L'animal, circonscrit dans un instinct limité, ne peut pas s'élever de lui seul au-dessus de son essence par un plus grand développement de ses facultés; celles qu'il emprunte de ses rapports avec nous, dans la domesticité, périssent avec lui, sans pouvoir pénétrer dans son espèce; aussi ne peut-il tomber au-dessous de lui-même, tel que l'homme imbécille ou fou. L'animal a donc un sort fixé, et l'immuable destin élève autour de sa vie des barrières infranchissables.

L'homme, au contraire, par l'étendue de sa sensibilité, la capacité de son système nerveux pour la douleur et le plaisir, comme par le don de l'intelligence, devient un être exorbitant par les excès

dont il est susceptible dans le mal comme dans le bien : seule créature qui puisse abuser de toutes les autres, desquelles nous sommes moins les rois que les tyrans. Cette entière indépendance serait une arme redoutable entre des mains inexpérimentées; le glaive et la foudre sont pernicieux à quiconque ignore l'art de s'en servir. C'est pitié, c'est humanité que d'enlever à la folie, à l'ignorance, des instruments de destruction, puisque sans le don de la raison, l'homme serait l'être le plus capable d'exterminer les autres et lui-même, soit par les fureurs de ses passions, soit par les caprices de ses propres jouissances.

De cette effroyable toute-puissance d'un être sans frein, sans limites, naquit la nécessité du devoir, l'établissement du joug religieux, civil et politique; le premier usage à faire de sa liberté est donc de s'enchaîner sous la justice, ou l'équité [1]. Comment espérer que les autres respecteront nos

[1] Pourquoi trouve-t-on moins de folies dans les pays despotiques, tels que l'Espagne, la Turquie, la Chine, et même la Russie, l'Autriche, etc., qu'en Angleterre, en France, et d'autres pays très civilisés qui semblent en fourmiller? Serait-ce parce que le déploiement de la liberté, imprimant plus d'essor à l'ambition dans tous les rangs, plus de chances variées de fortunes, plus d'élan aux esprits et de chaleur aux amours-propres comme aux talents, il y a nécessairement beaucoup plus d'excès et de travers, surtout parmi les citadins, transportés dans le grand tourbillon social, que chez les paysans? C'est encore par suite du déchaînement de toutes les passions dans les tempêtes politiques, qu'on voit déborder une multitude d'aliénations mentales. Au contraire, la compression de la terreur du despotisme crée une foule d'idiots. Dans les empires absolus, l'opium procure un avant-goût de cette béatitude de l'imbécillité après laquelle on soupire. Un proverbe turc dit, que *pour vivre heu-*

droits, si nous violons les leurs? Ne voit-on pas souvent, malgré ces barrières, envahir ceux de l'innocence et de la faiblesse? Qui saura toujours s'arracher au torrent de l'intérêt, de l'ambition ou des plaisirs?

Le premier devoir de l'homme est donc le culte de sa raison, qui en forme un être complet, comme elle devient aussi le cohibant le plus assuré de sa santé [1].

reux, il faut être aveugle, sourd et muet, félicité tout-à-fait digne du despotisme.

L'imbécille Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne au fond du sérail une éternelle enfance, etc.

Généralement il y a plus de folies par hérédité pour les femmes que pour les hommes, mais leur aliénation est moins meurtrière et moins tenace; elle se montre souvent compliquée d'hystérie, et les conduit plus rarement au suicide; l'amour et la dévotion détraquent davantage leurs cerveaux, lorsque l'ambition terrasse plus souvent l'esprit chez les hommes.

On remarque surtout ces dérangements, dans les deux sexes, entre 25 et 35 ans, époque de la plus ardente virilité; toutes les aliénations qui ne se guérissent pas dégénèrent en démence, laquelle devient leur dernier terme. Les imbécilles et idiots meurent de 30 à 40 ans, à moins qu'ils ne le soient devenus après cet âge; ils peuvent alors végéter très longuement. Quant à la fureur des épileptiques, elle prend un caractère de férocité indomptable, qui la fait redouter; celle de Caligula paraît avoir été de ce genre.

[1] Les aliénés, disent tous les médecins traitant de la folie et du délire, sont de grands enfants qui présentent beaucoup de points de contact avec les jeunes gens mal élevés, et qu'il faut gouverner par les mêmes principes. De même, l'oisiveté, la vie sédentaire, les plaisirs ou les dissipations des grandes villes, la culture des facultés de l'esprit, en excluant les sentiments moraux du cœur, comme dans plusieurs éducations dépravées, le dérèglement des mœurs et l'exaltation des passions, surtout parmi les classes riches, la corruption hideuse entre les sexes, dès les prémices de la puberté, la masturbation et tant d'autres excès du libertinage, voilà les sources avouées et incontestables des nombreuses manies, aliénations, démences, dé-

En effet, nos appétits n'étant point arrêtés par l'instinct, et, bien au contraire, la plupart étant stimulés par mille apprêts, comme la gourmandise et l'amour, l'homme s'élance presque toujours au-delà du nécessaire par l'attrait des concupiscences. Il en est de même des désirs qui le portent soit à se perfectionner, soit à se corrompre. Il faut donc qu'il réfrène ou condense ses facultés, tandis que la brute se contente d'obéir aux inspirations instinctives, qui sont pour elle une raison toute faite par la nature.

Mais il ne suffit point à l'homme de s'envelopper dans le devoir, s'il ne comprend pas le but de sa destination ; il pourrait, en effet, subsister tel qu'un être inutile, accablé d'ennuis, vide de toutes choses, consumant ses jours à trébucher d'objets en objets, jusqu'à ce que la mort le surprenne. Sans doute, l'existence toute physique, ou plutôt toute charnelle, est celle de beaucoup de créatures de forme humaine, qui, connaissant à peine ce qu'il faut pour ne pas périr, ne sont sages qu'à leur corps dé-

lires, hallucinations, imbécillités, folies et idiotismes de toute espèce qui se propagent parmi nous.

Les stupidités, ou démences et idiotismes, sont plus multipliées dans les pays profonds, humides, marécageux, où l'air est lourd, froid, la fibre lâche ; comme chez les crétins. Au contraire, les manies furieuses, les explosions de folies et d'aberrations mentales se déclarent surtout sur les terrains secs, chauds, et pendant l'ardeur des étés ; c'est ainsi que tel crétin stupide entre les gorges obscures de ses vallons, transporté sur le sommet aride et à l'air vif des montagnes, pendant la chaleur de la belle saison, y devient bientôt exalté et furieux ; il crie et gesticule avec violence, lui qui demeurait affaissé dans son apathique indolence, au fond des vallées.

fendant. Ne concevant pas des devoirs, mais des empêchements, puisqu'ils abusent toutes les fois qu'ils sont en état de le faire impunément, ils croient tout permis ou loisible dès lors qu'on le peut; Caligula, dans le délire de ses extravagances, paraît à leurs yeux l'homme de la nature brute [1].

En effet, il n'est utile, ni pour soi-même, ni pour les autres, d'user de cette liberté monstrueuse, dégénérant en anarchie et en esclavage sous l'empire de nos passions : *Qui fait tout ce qu'il veut, ne fait pas ce qu'il doit.* Contenez, disait Anacharsis, la langue, l'estomac, la partie naturelle; des maladies sont la punition de l'intempérance de ces organes, comme les vices, châtiment inévitable de la déraison, abrègent aussi nécessairement nos années. Rien ne serait plus pernicieux à l'existence que cette *Abbaye de Télème*, imaginée par Rabelais, et au frontispice de laquelle était gravée cette règle : *Fais ce que tu voudras*. Certes, deux hommes n'y vivraient pas en paix un seul jour; mais en supposant que les individus résolussent de ne pas s'y entrenuire

[1] La plupart des aliénés ayant le système nerveux épuisé ou détraqué, meurent, en effet, en plus grande proportion que les autres personnes, soit de fièvres lentes nerveuses, soit de fièvres adynamiques, ou d'inflammations de l'encéphale et de ses méninges; plusieurs sont frappés d'apoplexies ou de paralysies; il en est qui succombent à des phthisies, à un affaissement colliquatif. On trouve, à leur mort, assez souvent des lésions, soit au cerveau, soit au thorax, ou aux principaux viscères de l'abdomen. Chez les femmes aliénées, il n'est pas rare de rencontrer dans leurs ovaires, ou à l'utérus, diverses affections organiques, principalement lorsque leur folie était érotique, ou due à la jalousie, ou causée par des suites de couches, par les dérangements de la menstruation, etc.

(chose impossible où tout serait en communauté), tout être livré à lui-même abuse de soi diversement; l'égoïsme finit par se dévorer, en n'écoutant plus que la philosophie de la sensation et de l'intérêt. Épicure ne fut-il pas obligé d'armer son sage contre la volupté? En lui conseillant de la rechercher, il lui prescrit de s'en abstenir, puisqu'il annonce plus de satisfaction dans la réserve que dans la jouissance. Toute action, tout pouvoir sont d'autant moins assurés qu'ils deviennent extrêmes, et les violences détruisent autant que les modérations conservent.

Que l'homme sache donc se restreindre, s'il prétend à de longs jours, ou si la tranquillité et le bonheur ont du prix à ses yeux. Que Platon et Kant cherchent la règle de nos devoirs, qui est celle de la santé, dans notre raison elle seule j'applaudis à leurs transcendantes investigations; toutefois cette règle, je la rencontre plus manifeste et plus impérieuse encore dans la connaissance de la mort, qui, imposant ses modérations à notre constitution organique, devient le frein nécessaire du salut.

Cependant, de tous les animaux, l'homme est le seul qui se suicide et qui méconnaisse son bonheur, tandis que la brute se résigne d'ordinaire au sien. Si parfois elle échappe à l'esclavage, en refusant de manger et de subir cette triste dépendance, c'est moins par la connaissance de la liberté que par l'effet d'une invincible nostalgie, ou parce qu'on rompt ses habitudes naturelles, car la plupart des animaux pris jeunes s'apprivoisent bientôt.

Le Sauvage réduit à la vie la plus précaire [1], le pauvre assujetti à de perpétuelles misères, ne se suicident pas, pour l'ordinaire. On voit rarement les peuples domptés sous le joug de la servitude politique, les mougiks russes, les fellahs d'Egypte, les parias de l'Inde et tant d'autres Asiatiques ou Africains, quitter volontairement l'existence, si ce n'est par des motifs de religion [2], de fanatisme, de vengeance, qu'ils abdiquent la vie en quelques circonstances. Le Nègre, esclave infortuné, invoque parfois la mort, comme un asile de repos, ou le terme de ses souffrances : heureux de s'arracher par elle à la tyrannie, qui oserait l'en blâmer? Sans doute, dans un état social où le citoyen jouit de la

[1] Il est à remarquer qu'on n'observe guère d'aliénés parmi les Sauvages d'Amérique, bien qu'il s'y rencontre des idiots et des goîtreux, en quelques contrées ; quant au suicide, l'état absolu de dénuement et de misère, en certaines circonstances, font que les Nègres, les Sauvages, au milieu de leurs affreuses solitudes, s'abandonnent à la mort ; rarement ils la cherchent, quoi qu'en ait dit Volney. (*Tableau des États-Unis*.)

[2] On connaît les dévouements des martyrs en toutes les religions, ou le baptême de sang. Le brahmanisme autorise le suicide, surtout pour les veuves, et pour des dévots couronnés de fleurs et vêtus d'écarlate, qui se font dévorer par les caïmans sacrés du Gange, ou écraser sous les roues du char de l'idole de Jagrenat : les sectateurs de Foë croient que la mort volontaire est un sacrifice utile à l'ame pour lui conquérir un bonheur éternel. (La Loubère, *Voyage à Siam*, tom. 1, p. 487, et Duhalde, *Histoire de Chine*, tom. 3, p. 52.) Personne n'ignore combien la religion d'Odin inspirait le mépris de la mort. (Thom. Bartholin, *De causis contempt. mortis à Danis*, etc.) Les Thraces, les Gètes, les Goths, les Germains, les Bretons, les Gaulois, les Cantabres et Asturiens, ont présenté des guerriers qui juraient de ne pas survivre à leurs chefs, et qui s'immolaient sur leur tombeau. Les Romains recrutaient des gladiateurs parmi ces vaillantes nations. (*Voy.* aussi Falret, *De l'hypochondrie et du suicide*, Paris, 1822, in-8°.)

protection des lois, sa vie, son sang appartiennent à la patrie, qui garantit sa sécurité, son bien-être; mais le Nègre ne possède rien, puisqu'il est sous la domination d'un maître; répudié des lois, il n'a plus de patrie, et rentre dans son libre arbitre; alors il revendique, par l'acte du suicide, cette indépendance primordiale que la nature ne dénie à nul de ses êtres. Caton d'Utique reprend aussi ses droits d'homme, au prix de son sang : il n'est que juste en privant un despote de sa victime.

En nous inspirant l'horreur de la mort, la nature avait voulu que nous vécussions notre âge; mais quand une créature est placée en une situation intolérable, le trépas devient une nécessité : abdiquer la vie est alors faire son salut dans les grands maux. Toutefois, des souffrances cruelles n'autorisent pas à fuir l'existence; les pertes de fortune, les amers chagrins peuvent être causés par des accidents réparables. C'est donc souvent un grand abus que de se tuer, puisque plusieurs qui survivent à cette tentative de meurtre sur eux-mêmes se sont réjouis d'avoir été arrachés à ces moments de désespoir. Combien peu d'hommes sur la terre savent pourquoi ils vivent et pourquoi ils meurent!

C'est parmi les rangs intermédiaires des sociétés les plus policées, que se remarquent les suicides les plus fréquents, soit par l'effet d'une sombre mélancolie née du régime, ou d'un climat nébuleux, comme dans le nord de l'Europe, soit par le résultat d'une ambition frustrée, par des revers désastreux pour l'honneur, la fortune, ou par l'abus de l'ivresse, des plaisirs, ou par le mépris de la mort

inspiré dans l'état militaire, comme jadis dans la philosophie stoïcienne.

La civilisation montre le mieux-être dont l'humanité est susceptible ; cependant l'impossibilité de l'obtenir suscite parfois ce transport qui fait attenter à ses jours [1]. Quiconque se trouve trop bas dans l'échelle sociale, n'ayant rien à perdre, subsiste souvent avec insouciance, allégé qu'il est de tous les poids de la haute fortune ; ayant donc plus à espérer qu'à craindre, en poursuivant sa carrière, pourquoi le

[1] L'excès de civilisation, ou, pour parler plus exactement, la démoralisation qui résulte de l'amour exclusif des richesses, des grandeurs et des plaisirs, de l'extinction de tous sentiments religieux, parmi les bouleversements politiques, à la suite de grandes catastrophes militaires, de la dévastation d'un pays, ou du renversement des fortunes, voilà de puissantes causes de suicide. On comprend que les contrées civilisées offrant beaucoup de ces chances prodigieuses, comme l'Angleterre, la France, l'Allemagne, etc., présenteront des suicides plus nombreux qu'en Russie, ou même qu'en Espagne, en Autriche, pays ordinairement de calme plat. Aussi c'est en Angleterre que Downe, Blount, Gildon, Mordant, etc., ont fait l'apologie du suicide, comme madame de Staël, en France, et plusieurs philosophes et hommes illustres dans les anciennes républiques de la Grèce et de Rome. Ces contrées, ainsi que le nord de l'Europe, la Prusse, le Danemarck, la Suède, sont la terre classique du suicide dès les anciens âges, comme on le voit par les Commentaires de César, les écrits de Lucain, de Tacite, etc. : *animæque capaces mortis*, etc.

Généralement les femmes sont disposées au suicide trois à quatre fois moins que les hommes, ce qui prouve que ce transport ne vient pas toujours de la faiblesse du caractère. Cependant les aliénations mentales sont plus fréquentes parmi celles-ci, mais leurs folies sont généralement plus douces ; elles penchent davantage vers la démence, tandis que les hommes éprouvent souvent des manies et des exaltations féroces. Aussi les folies des hommes sont plus achevées, plus incurables. On attribue plutôt à des causes toutes physiques qu'à des motifs intellectuels ou moraux, le suicide chez les femmes et dans le bas peuple ; c'est le contraire parmi les classes élevées.

pauvre se suiciderait-il ? Au contraire, l'homme que sa position sociale place dans la perspective d'un rang plus éminent, qui sent naître en son cœur des désirs véhéments de réputation, de gloire, ou d'opulence, se trouvant parfois déchu de ses légitimes espérances, par quelque chute inopinée, celui-là est plus souvent obsédé de la tentation de rentrer dans le néant, ou d'aspirer vers un monde à son gré plus équitable.

De même les opinions philosophiques du spiritualisme, et celles du matérialisme, quoique opposées, ont conduit également au suicide. Toutefois le matérialiste se détruit afin de se soustraire à tout mal ; le spiritualiste, comme le martyr, le fanatique meurt dans l'espoir d'un avenir plus fortuné, ou de l'éternelle béatitude. Cependant les catholiques les plus religieux, soit qu'ils trouvent des consolations dans les exercices de piété, soit qu'ils écoutent davantage le précepte de ne point attenter, aux yeux de la Divinité, au meurtre de son image, se livrent moins au suicide que les protestants, ou que les autres communions libres. C'est surtout pendant l'enivrement des passions ou des voluptés, de 20 à 40 ans que le plus grand nombre des suicides a lieu ; les hommes s'y précipitent par des désespoirs d'ambition ou de fortune, les femmes s'y abandonnent par ceux d'amour ou de frayeurs superstitieuses. Des états inconstants tels que le militaire, le marin, le spéculateur [1] ou manufacturier,

[1] La multiplication des machines, des banques et de toutes les chances précaires des fortunes, ont augmenté, en Angleterre, la quan-

ou industriel, présentent plus d'oscillations de biens et de maux, que la vie régulière de l'agriculteur, du propriétaire, du rentier, du magistrat, de l'ecclésiastique, ordinairement assurée; aussi les premiers offrent une plus forte proportion de suicides que ces derniers; les célibataires surtout se tuent plutôt que les personnes attachées par le mariage à une famille, quoique la misère et de profonds chagrins domestiques suscitent aussi de ces actes désespérés [1]. Peuples libres du Septentrion, amis des combats et des duels, depuis l'antique législation d'Odin, aventureux dans vos voyages, vos conquêtes, vos périlleuses entreprises, Anglais, Suédois, Danois, Germains, Saxons, etc., vous redoutez moins le trépas que ces peuples mous des régions tropicales, vivant satisfaits de leur climat, paresseux, sans labeurs au milieu d'une terre fertile; heureux s'ils savaient s'affranchir de la superstition ou de ce fanatisme atroce qui en fait tant succomber encore, dans l'Orient et les Indes, à ces funestes propensions!

Or, à considérer ces causes variées des morts volontaires, soit par l'épuisement des voluptés, soit par le ravage des douleurs physiques et morales, toutes infectant d'ennui la vie, c'est une âpre mélan-

tité des suicides avec celle des aliénés, des pauvres, des malades, et autres dérangements du physique comme du moral des hommes. Falret, *De l'hypochondrie et du suicide*, etc.

[1] A Bicêtre, à la Salpêtrière, le nombre des fous et des folles *célibataires* est le double de celui des personnes mariées. Esquirol, *Dictionn. des sciences médicales*, art. ALIÉNATION; Georget, *De la folie*; Desportes, *Rapport*, etc.

colie qui suscite cet acte de fureur [1]. Les hommes les plus sensibles, les femmes les plus délicates et les plus tendres, sont précisément les êtres que ronge ce funeste dégoût du monde [2], dans les villes civilisées et opulentes plutôt que parmi les campagnes. Les dévots Indous se sacrifient en spectacle, et le guerrier s'anime d'une nouvelle bravoure alors qu'on le regarde. Il y a donc encore de l'amour-propre dans plusieurs suicides, puisqu'on y attache une idée de courage, lors même qu'il n'est que lâcheté et déplorable erreur. On peut dire, en effet, que l'être qui se tue pour des événements quelconques de ce globe, se place au-dessous d'eux ; il se reconnaît

[1] L'acte le plus fort de Napoléon, et le moins admiré, est d'avoir su vivre après sa chute ; lui seul prouve une grande ame. Quel dommage qu'un tel homme ait été si ambitieux et si despote ? Tous les humains lui avaient-ils donné le droit de les mépriser ?

Il n'en est pas moins certain que des chagrins secrets dûrent accélérer sa mort, et la disposition au cancer de l'estomac.

[2] Dans la Lombardie, la pelagre, selon Tomasini, cause un tel dégoût de l'existence, que le tiers des personnes qui en sont affectées se tue. Nous avons remarqué aussi ce penchant au suicide chez des scrofuleux. On a cité des épidémies de suicides parmi des filles.

L'abus de l'ivresse, l'onanisme, surtout pendant les grandes chaleurs de l'été, exaltant le système nerveux, causent un état de spasme voisin de l'épilepsie et du désespoir ; beaucoup de personnes se suicident en cet état. M. Esquirol et d'autres observateurs ont compté un nombre de suicides plus considérable dans les saisons chaudes que dans les temps froids. Les suicides épidémiques n'ont guère lieu que pendant le printemps et l'été, comme le développement des manies furibondes ; c'est aussi le temps des grands crimes et des plus forts ouragans révolutionnaires. Sur 3,185 suicides, pendant neuf années, dans Paris, le trimestre de printemps a donné 997, celui d'été 933, celui d'hiver 648, celui d'automne 627. Des proportions analogues ont été remarquées à Marseille, Rouen, Westminster, Copenhague, Hambourg, etc.

indigne de leur survivre; il se montre inférieur, soit à ces richesses, soit à ces plaisirs dont la perte le désole; et toutefois quiconque ne trouve que la voie du trépas, pour échapper à l'infamie ou à la servitude, n'était pas tenu de les accepter au prix de ce peu qu'est la vie. Mourir alors, c'est devenir vertueux et libre.

Mais qui jugera quand il est convenable de garder l'existence ou de l'abandonner, sinon l'homme qui connaît ses devoirs et sa fin, dans ces graves circonstances? Celles-ci, heureusement, sont rares; cependant ne devons-nous pas nous enquérir des moyens de régler nos destins nous-mêmes sur cette terre? questions importantes pour vivre long-temps, puisque l'ame est le grand ressort dont le jeu entretient l'organisme.

On pourrait, dans cette occasion, soulever les plus hauts sujets de méditation philosophique, parce que la sagesse devrait être la régulatrice de l'humanité, pour notre santé comme pour notre félicité. Qui dirait, en effet, pourquoi nous existons, quel est notre but, et d'où nous venons, où nous allons? Savons-nous si la vertu elle-même n'est point folie, et si le rire de Démocrite est plus sensé que les pleurs d'Héraclite, parmi tous ces maux et ces biens que verse la boîte de Pandore? Hors d'état de prouver que cette vie n'est pas un songe, et que le trépas n'est point un réveil; ignorant le fond de toutes choses; incapables à jamais de sortir de notre économie, et ne jugeant que d'après le mode de nos sensations, sur les apparences des objets, nous n'avons que des idées relatives à notre structure

organique comme d'autres animaux ; l'essence ou la réalité, la vérité pure, sans doute, nous échappe; il faut donc nous contenter de ce monde d'illusions et d'erreurs qui nous a été départi.

Il est évidemment avantageux de prolonger notre durée, par cette philosophie joviale, qui fit longtemps subsister et Démocrite et Anacréon, puisque les passions concentrées ou tristes dépriment nos forces, refoulent le sang vers les viscères, ou les gros vaisseaux, disposent aux affections mélancoliques, ruinent les fonctions digestives, engorgent le foie [1], les veines hypogastriques, suscitent des idées sombres, désespérantes et furibondes. A quoi bon une existence noircie d'images funèbres, infectée de déboires, invoquant sa ruine, ou surchargée d'insupportables souffrances de corps et d'esprit? Pourquoi ne pas tirer tout le parti possible de cette vie mortelle qui nous fut concédée une fois pour toutes? Nos épicuriens vivent mieux qu'ils ne parlent; nos stoïciens parlent mieux qu'il n'est donné d'agir, car ils exigent trop de la faiblesse humaine.

Cependant la joie, l'allégresse même ne sont pas, sans quelque restriction, des aliments d'une longue durée; le sage veut qu'on se réjouisse sans dissiper ses forces, évaporer ses *esprits vitaux ;* il y a des morts causées par l'extrême contentement, et il n'est pas donné aux mortels, comme aux dieux, de se nourrir de l'ambroisie d'un rire inextinguible.

[1] Beaucoup d'affections dites atrabilaires déterminent des concrétions dans la vésicule biliaire; des inflammations chroniques, soit du foie, soit de la rate, du pancréas, etc.

Au milieu de cet océan d'incertitudes et de ténèbres, l'unique boussole de l'esquif passager qui nous porte, est la pensée de la fin inévitable qui nous attend. C'est le poids dont la nature a lesté notre raison, pour la condenser et la fixer à défaut d'instinct. Par cette *science de la mort* départie à notre espèce seule, elle apprend à disposer ses plaisirs vers un but salutaire ; la mort enseigne souverainement le prix de la vie. Les Égyptiens apportaient, comme on sait, dans leurs festins, les cadavres embaumés de leurs ancêtres, pour se consoler à l'aspect du trépas et s'instruire à bien profiter de leurs jours. Quelle extravagance, en effet, de consumer une durée si rapide et si courte, par tant de futiles jouissances, dans ces tracasseries d'ambition, de querelles, de soucis, funestes à notre bonheur, et que nous créons nous-mêmes ? C'est se placer déjà dans les conditions du sphacèle ou de la décomposition.

La pensée de la mort rend l'esprit éminemment juste, en faisant apprécier toute chose à sa valeur, en pesant les voluptés au poids des douleurs qu'elles coûtent. Elle ne dit pas de tout abandonner, parce que tout est périssable, mais elle permet d'en profiter, sans s'y trop attacher. Elle comprime toutes les folies ; elle égale le pauvre au riche, et le faible au puissant ; elle protège l'opprimé et sert de refuge consolateur à l'infortuné : c'est le couronnement de l'œuvre de l'humanité. Les solitaires, les sages lui durent leur inaltérable longévité.

Quelque rang que nous dispense la fortune, nous devons donc tourner nos regards vers cette étoile polaire de la destinée, et y faire converger, s'il se

peut, toutes nos actions. Plus l'homme coordonnera sa liberté à l'idée de la mort (ce qui est, à proprement parler, philosopher), plus il tempèrera ses excès, parce qu'il sait que les plaisirs ruinent notre économie, et qu'on peut les payer trop chèrement; il se tiendra donc plus près des milieux condensateurs. En plaçant la perspective du tombeau à l'extrémité de sa carrière, il ne cherchera jamais à l'accourcir. S'il étudie pour lui-même la médecine, il n'en suivra guères que les préceptes d'hygiène. En effet, la satisfaction d'esprit, la gaîté douce, la diète ou les abstinences, le repos du corps, voilà les vrais médecins qui coûtent le moins et qui guérissent le plus. L'art d'être malade est de suivre les inspirations de l'instinct ou de la nature, qui est aussi le seul docteur des animaux.

Née libre, notre espèce, éclairée par ce flambeau de la mort, se courbera sans effort sous la raison; ses devoirs règleront le sage emploi de ses jours et ne lui concèderont pas inutilement le droit de les abréger ou d'en trancher le cours. La majesté humaine mérite du respect pour elle-même; c'est souvent faiblesse de se tuer, puisqu'il y a de la grandeur d'ame à survivre aux douleurs. La nature nous a proposé le travail pour écarter la misère et les ennuis, les jouissances pour embellir nos années, l'honneur, le savoir, la vertu, surtout, pour ennoblir la vie et laisser après elle, dans l'avenir, un long parfum d'immortalité, attaché à notre tombe et à notre nom.

Vivit et est vitæ nescius *ipse suæ.*

CHAPITRE XII.

Des moyens d'amélioration de l'homme.

Nos naturam sequemur, et ab omni quod abhorret ab ipsa, oculorum, auriumque comprobatione fugiamus
CICERO, *de officiis*, liber I.

SOUVENT nous avons fait remarquer que la santé morale, aussi-bien que la corporelle, étant l'attribut de l'humanité dans sa perfection, c'était rentrer dans notre nature que de rétablir l'équilibre harmonique entre l'appareil nerveux en son activité normale, et le reste de l'organisme.

Il en résulte cette vérité, que la *bonté* est l'essence originelle de l'homme, puisqu'il est destiné à la santé sociale, laquelle serait évidemment incompatible avec une méchanceté radicale. Tous les animaux féroces ou cruels vivent en effet solitaires; les carnivores se combattent lorsqu'ils s'approchent, jusque là que les petites araignées, dès leur naissance, se fuient entre elles, pour n'être pas dévorées par leurs semblables. La méchanceté est maladive et insociable, et c'est en quoi Hobbes soutient une hypothèse inadmissible, lorsqu'il établit que l'homme étant naturellement méchant, s'est rallié sous l'é-

gide d'un pouvoir despotique, pour comprimer toutes les haines individuelles.

Or, il y a pourtant des méchants, et le meilleur des hommes montre ces mouvements d'humeur qui le rendent susceptible par fois d'actes violents, injustes et cruels. Mais ceci même prouve que l'état de *méchanceté* est causé par une excitation nerveuse, puisque généralement la santé, procurant la gaîté, le bien-être, rend doux, bienveillant et bon. Rarement les jeunes gens pleins de vigueur, ou de joyeux convives, qui n'aspirent qu'aux plaisirs, songent à mal faire, tandis que ces individus haîneux, âpres, rigoureux, ou farouches, sont pour la plupart tristes, mal portants ou maigres et sobres, digèrent péniblement; l'état de souffrance habituelle qui les aigrit les exaspère par l'envie du bien-être des autres hommes; pour peu que ces malheureux subissent encore les outrages de la fortune, ils ne gardent plus de mesures, et se portent à des actes d'une atroce perversité. C'est ainsi que des individus de mauvaise humeur lorsqu'ils ont faim, deviennent d'excellente composition après un bon repas; car le vin dissipe ou engendre des querelles, selon qu'il calme ou irrite le système nerveux. La plupart des malades deviennent mécontents de tout, et disposés à mal penser ou mal faire, d'après l'acrimonie qui les ronge. Nous voyons pareillement les excitations violentes du tissu nerveux dans la frénésie, la manie, la rage, susciter des transports de fureur involontaire, jusqu'à massacrer d'autres hommes et soi-même dans la mélancolie du suicide. Combien de femmes, d'une angélique douceur, en-

trent parfois à l'approche des règles ou par l'état de grossesse, dans un agacement nerveux, utérin, inexprimable!

Aussi la malignité dénonce presque toujours quelque secrète irritation chronique, soit de l'appareil encéphalique, soit des viscères abdominaux, en sorte que le méchant ne jouit pas d'une santé aussi intègre que l'homme naturellement bon. Maladif ou dans un état pathologique, dans le dépérissement, le vieillard chagrin, l'être hargneux est endolori, le faible aigri par la jalousie, la haine ou l'envie à l'aspect de l'heureux bien portant; l'individu qui a faim, qui pâtit de la misère, l'homme digérant mal, etc., deviennent âpres, violents, plus ou moins querelleurs, intraitables et même cruels, vindicatifs, à cause de ces stimulations douloureuses; la vie pénible rend souverainement méchant, féroce, sanguinaire jusqu'à rendre un cannibale anthropophage dans l'état barbare. C'est ainsi que des excitations morbides de l'appareil encéphalique surtout, allument ces dispositions mélancoliques signalées par les médecins dans la constitution dépravée de Tibère, de Caligula, de Néron, comme dans celles de Louis XI, de Charles IX en France, de Philippe II en Espagne, de Pierre-le-Cruel en Portugal, de Henri VIII en Angleterre, de Christiern II en Danemarck, etc. Les causes de la méchanceté de ces tyrans se manifestent encore dans l'état bilieux, fréquent parmi les nations incultes, et peuvent résulter de mauvaises élaborations vitales, de l'emploi de certaines nourritures animales, putrides, puisque les peuples comme les animaux frugivores sont

généralement doux, pacifiques ou timides. C'est déjà maladie que ce besoin de colère, d'évacuation de bile chez quelques tempéraments atrabilaires. Pareillement, les ambitieux, les moroses, les soupçonneux, sont rongés perpétuellement d'irritations des viscères, qui, rendant le caractère épineux, font que ces individus tourmentent les autres comme ils sont bourreaux d'eux-mêmes (*Heauton timorumenoi*). Aussi la santé n'est jamais pleine et égale chez ces êtres; leurs viscères sont agacés et échauffés.

On a dit: le droit de la nature pour chacun consistant à faire tout ce qu'il lui plaît, sans nuire à qui que ce soit, il sera donc loisible de s'abandonner à l'intempérance, à l'oisiveté, à l'ivrognerie, et, enfin, si d'autres y consentent, à la prostitution, à l'inceste, à la polygamie, à la bestialité, comme on peut se montrer orgueilleux, avare, vicieux, ou même se suicider, sans qu'aucun doive se formaliser d'un tort qui n'est dommageable qu'à soi-même. Forcera-t-on quelqu'un à subir du bien malgré lui? Peut-on contraindre à quitter des plaisirs qui ne sont aux dépens de personne? Qu'une telle conduite paraisse méprisable, honteuse; soit, dira-t-on, mais cela ne blessant nullement autrui, de quoi se mêle-t-on, si cela me convient?

Que le législateur veillant au bon ordre de la société, interdise la dépravation volontaire de soi-même, il le doit; tout exemple scandaleux préjudicie aux citoyens, puisqu'il n'est pas tolérable qu'un individu fasse parade en public d'actes infâmes d'immoralité, propagateurs des vices.

De plus, la médecine ne peut regarder comme

jouissant d'une pleine raison quiconque s'abîme de débauches, d'impudicités révoltantes, ou se suicide. Nul être sensé ne consentit jamais naturellement à ce qui le détruit. Toute folie est réprimable : c'est vicieuse habitude de l'intelligence, dépravation imprimée au système nerveux; c'est donc déjà maladie, démence, et la médecine ordonne la morale conservatrice des forces et de la vie. L'homme arraché à ses passions effrénées, ne remercie-t-il pas la main bienfaisante qui le retira du goufre où il aimait se précipiter? Sa prétendue liberté de jouir n'était, alors qu'esclavage de ses sens. Ainsi, l'on corrige l'enfance, et un despotisme salutaire l'instruit à l'indépendance.

Le premier moyen d'amélioration consiste donc à rétablir l'harmonie normale des pouvoirs sensoriaux. Mais en rendant le système nerveux médullaire plus apte à tout, on ne constitue qu'un bon instrument qu'il s'agit d'exercer au bien.

Dès les premiers regards que nous jetons dans la vie, notre destinée commence. La plupart des humains, nés indifférents, prennent la forme que décide l'empire des circonstances sous lesquelles ils se trouvent comprimés. Manquant d'un ressort intrinsèque qui les lance, mollement résignés à leur sort, ils se laissent balotter au hasard avec la masse populaire dans laquelle ils sont entassés. Leur vie est égale au trépas; les biens et les maux s'y compensent assez pour qu'il y ait un avantage pareil à être comme à n'être pas. Telle est l'existence du Sauvage, l'obscurité du Nègre abjurant toute lumière supérieure; c'est simple végétation ou sommeil de

mort. Que faire? sinon de tracer une route facile, afin que ces mortels achèvent leur voyage en parcourant l'ornière d'heureuses habitudes.

Plus qu'aucun des animaux, l'homme est entraîné par deux impulsions opposées résultant de sa structure. Divisé par le diaphragme en deux portions, comme les autres mammifères, sa région supérieure comprend les organes dominateurs de l'économie, le cerveau, le cœur, les poumons, les principaux sens, les bras, tout ce qu'il y a d'intellectuel, de noble, de puissant et d'industrieux dans notre machine, plus encore que chez les autres créatures.

La région sous-diaphragmatique contient, au contraire, les organes des fonctions basses, des penchants vicieux, l'estomac, les parties sexuelles, le foie, les viscères, sur lesquels viennent retentir des passions de colère, de frayeur, de haine, etc., avec les voluptés vénériennes, la gourmandise, tout ce qui ravale les facultés élevées, tout ce qui abêtit l'humanité, comme les cupidités voraces, les concupiscences charnelles et putrescibles.

Ainsi, ce qui donnera l'empire aux fonctions supérieures, perfectionnera l'humanité, la relèvera, l'agrandira, tandis qu'en accordant trop d'ascendant aux organes inférieurs, on la rappellera aux actes de l'animalité. Le sexe mâle a les membres supérieurs plus développés, tandis que le bassin et la région abdominale sont plus larges dans le sexe femelle; aussi le premier est plus porté aux actions viriles, à l'exercice de l'intelligence, lorsque la seconde penche plutôt vers les opérations instinctives de l'espèce et de la reproduction.

Il s'ensuit que l'art d'améliorer notre race consiste à susciter davantage ces organes nobles, à déployer les fonctions de l'appareil nerveux surtout, afin de le faire fleurir en quelque manière. C'est par une hygiène morale stimulante que les anciens législateurs ont soulevé les nations hors de l'état sauvage. Avec un régime politique abject, on fait rétrograder les humains vers la barbarie [1].

Par exemple, le musulman, sur un sol opulent et fertile, croupit dans l'indolence orientale, sans le moindre effort pour se perfectionner. Avalant de l'opium et d'autres préparations narcotiques qui plongent son système encéphalique dans l'assoupissement, réveillant au contraire les organes génitaux par des aphrodisiaques, passant ses jours parmi les voluptés du harem, au milieu des odalisques et des eunuques, des icoglans, etc., le croyant à l'Islam, dans son orgueil superbe, se juge supérieur à tous les autres mortels. Il regarde en pitié les arts des Européens, tant il est fier de sa propre stupidité; ainsi l'ignorant n'apprend rien quand il s'imagine tout savoir suffisamment. De même rien n'engourdit plus profondément les fonctions nerveuses et musculaires des riches que cette arrogance des

[1] Plus les nations sont soumises à des gouvernements libres, moins il y a de crimes commis, ainsi que le démontre le relevé suivant, pour 1826. En Suisse (canton de Vaud), il y a un individu condamné par les tribunaux, sur 2,151 habitants;

En Angleterre,	1 condamné	sur 1226.
En France,	1 *id.*	sur 1172.
En Espagne,	1 *id.*	sur 885.

Il y a donc des régimes politiques qui multiplient les attentats et les supplices.

richesses qui les dispense de tout effort d'instruction et de travail. A quoi bon, disent-ils, se tourmenter pour atteindre les sommités de l'état social, ou le faîte du savoir, lorsque l'opulence nous soulève à tout? Comment conseiller à ce mortel assoupi sur les coussins de la mollesse, de ne point dégénérer de la vertu de ses aïeux qui se sacrifièrent pour amasser de si brillants héritages? Prodigue de leur avarice, il se précipite dans les indomptables penchants de l'animalité. Le poids d'un gouvernement absolu et d'une religion qui exclut le doute, comme celle du Coran, étouffant encore davantage les facultés supérieures, ne laissent plus de dédommagement que dans ces jouissances brutales.

Au contraire, diminuez l'énergie des organes inférieurs, par la continence des voluptés vénériennes, comme chez les nations monogames, qui font une loi de la chasteté, dans le christianisme par exemple; faites sentir l'aiguillon du besoin aux viscères, puisque la diète imprime de l'alacrité à nos facultés (*ingenii largitor venter*); augmentez cet appétit d'instruction, cette faim ardente de perfectionnement et d'industrie dont la nature inséra les germes dès l'enfance, en nous dotant de curiosité et du désir d'apprendre. Si l'abondance et la satiété remplissent de paresse et de présomption, la loi divine qui enseigne l'humilité, et ces préceptes de l'Évangile qui ordonnent à chacun de se croire inférieur à tout le monde, attribuent surtout aux nations chrétiennes la noble mission de se perfectionner. Par cela seul que l'amour-propre est moins satisfait, il aspire à se relever sans cesse, et les arts de la civili-

sation sont suscités au plus haut degré, parmi les nations d'Europe modernes, par cette même raison qu'il est plus utile de comprimer l'orgueil humain que de l'exalter. On tourne alors ses efforts contre lui-même, parce que notre espèce, seule amante de la gloire parmi les animaux, prétend à s'illustrer à ses propres regards.

Les abstinences deviennent donc les plus nobles stimulants de la force; la sève de la vie, remontant au cerveau, est désormais gardienne de la santé. Alors l'ame connaît la beauté morale, la dignité de la vertu, jusqu'à s'élancer généreusement dans un divin enthousiasme. De là vient encore que l'indigence, le travail, l'école du malheur enfin, sont les plus salutaires précepteurs de tout être aspirant au faîte de la grandeur humaine.

Prenons en exemple deux jeunes gens égaux d'age, de complexion et de fortune, mais dont l'un sera frappé de l'amour de la gloire, ou si l'on veut, de l'ambition du savoir et de la puissance, tandis que l'autre s'abandonne à ses penchants voluptueux dans le printemps de l'existence. Le premier s'appliquant avec ardeur aux exercices intellectuels ou du moral, épanouira les plus hautes fonctions de l'appareil nerveux encéphalique, et par l'abstinence des délices, fortifiera ses facultés, rectifiera ses sens par cette culture, acquerra un coup d'œil prompt et juste, un jugement sain, l'habitude des réflexions solides et capables de le guider de bonne heure dans les sentiers épineux du monde. Éloigné par ses études, par ses principes, des excès de la table ou des débauches de l'amour, quelle vigueur cette conti-

nence ne recueille-t-elle pas dans le système nerveux, et quelle constitution robuste se bâtit pour la longue route de l'existence? Au contraire, voyez ces jeunes désœuvrés traînant avec ennui leur flaccidité, tantôt dans un salon, discourant avec futilité, près des femmes, dissipant le temps dans des jeux insignifiants, des exercices frivoles. Qu'ils aient le bonheur même (contre la nature de la fainéantise) d'échapper au libertinage, aux orgies de la crapule; je veux les supposer exempts, dans leur sagesse, de vices énervants et solitaires; mais cette paresse inévitable, cette apathique langueur dans laquelle ils consument leurs plus brillantes années, sont-elles donc propres à grossir le cerveau, le cœur, les organes nobles? Ne fomentent-elles pas, comme chez les filles chlorotiques, des semences de maladies chroniques des viscères? N'abandonnent-elles pas à une croupissante nonchalance toutes les facultés, alors même que les conjonctures de la vie réclament le plus d'énergie? N'est-il pas manifeste que l'engourdissement de la sensibilité, comme son épuisement ne procure jamais la carrière forte et longue des hommes laborieux? Ainsi, les arbres de bois tendre se pourrissent plutôt que les bois durs.

Il faut le dire, l'excès du luxe, des faveurs de la civilisation attirent à la superficie du corps la sensibilité, pour la dissiper dans les jouissances de la sensualité [1]. La peau rendue délicate, ainsi que les

[1] Crichton, dans ses recherches sur la folie, et d'autres observateurs aussi, MM. Esquirol, Pinel, Fodéré, etc., remarquent dans les cerveaux des maniaques une grande prépondérance d'action vas-

organes extérieurs sollicite sans cesse aux délices, soit du goût, par les raffinements exquis de la table, soit du toucher, dans les voluptés vénériennes; les yeux, les oreilles, tous les sens aspirent à s'enivrer de l'enchantement et des pompes du siècle, tandis que notre intérieur reste vide; l'ame s'éteint privée des réflexions intuitives qui l'agrandissent et la fécondent. Par cette habitude exclusive de s'épancher au dehors dans les recherches de l'industrie, des sciences, des arts? du monde physique, toute vie interne et philosophique s'anéantit; on ne connaît plus de loi que la force, de plaisir que l'épicuréisme charnel. Le corps n'est désormais qu'un cadavre, tant l'énervation appelle sa décomposition!

Ajoutez que le résultat de cette déplorable apathie de l'ame abandonne un empire plus accablant au despotisme, et réduit l'espèce à l'état d'animalité brute. Nul ressort, nulle concentration de sentiments ne tend les rênes pour triompher des douleurs, de l'adversité, des maladies; l'organisme tombe, en effet, alors en putréfaction, comme dans la gangrène sénile.

Au contraire, la vigueur de la santé se soutient par les bonnes dispositions du centre encéphalique

culaire. L'action de la civilisation accroît donc vicieusement, parfois, l'énergie des fonctions cérébrales et la susceptibilité de tout l'appareil nerveux. Le nombre des maniaques et des fous se multiplie aussi à proportion des sensualités de la vie policée. La méthode déplétive du système nerveux devient avantageuse, bien qu'elle diminue le ton de l'appareil nerveux; toutefois l'abus de cette médication peut amener l'état d'imbécillité, qui est le précipice final de toutes les folies devenues incurables.

et de l'arbre nerveux excitateur; de là résulte cette ardeur interne qu'enflamme encore l'exercice et l'étude. Lorsque toutes les parties de l'organisme acquièrent du ton par cette énergie du tissu nerveux, l'élaboration devient forte et prompte, les excrétions s'opèrent régulièrement, le mouvement de la vie s'exécute sans laisser prise aux dérangements morbides; ainsi vécurent pendant six cents ans, sans médecins, ces premiers Romains, sobres et belliqueux, n'ayant dans leur république pas même le loisir d'être malades. Il est reconnu que les classes opulentes, comme les souverains de l'Asie, végétant dans leurs sérails, entourés de femmes, ou passant, au milieu des mondanités, la vie la plus rassasiée de toutes les jouissances que peut désirer un efféminé épicurien, périssent bientôt d'un incurable épuisement. Voyez au contraire les chefs des républiques, Solon, Agésilas, en Grèce; Métellus, Caton à Rome; et aux États-Unis d'Amérique, Franklin, Washington, John Adams, Thomas Jefferson, etc.; tous conservèrent au-delà de quatre-vingts ans la puissance et la vigueur de l'ame, non moins que celle du corps. Nous pourrions ajouter à ces exemples ceux des hommes les plus illustres par leur génie dans nos siècles modernes, les Newton, les Voltaire, les Buffon, etc., également octogénaires et couronnés de la plus brillante gloire des sciences et des lettres dans leur vie laborieuse.

Si le blé, le raisin, la plupart des fruits n'offraient, dans l'état de nature, que des productions fort imparfaites, que la culture améliora au point où nous les trouvons; si chaque jour, par les soins

de la greffe, des engrais et d'autres moyens on parvient à perfectionner davantage ces variétés ou espèces jardinières, n'en peut-il point être ainsi des animaux?

Certes, le chien, à l'état sauvage, ne dut guère différer du loup, du renard et du chacal de l'Orient, etc. Toutefois, à force d'en améliorer les générations, d'en assouplir les races par la discipline de l'éducation et par le secours des nourritures, des instructions, le chien, le barbet surtout, est devenu un animal aussi intelligent que docile, à tel point qu'il surpasse les singes ou d'autres espèces plus voisines de nous par leur organisation.

L'homme lui-même, à l'état brut d'un Hottentot, d'un Australasien de la Nouvelle-Hollande ou de la terre de Diémen, présente un front déprimé, une sorte de museau de babouin, un crâne épais et dur, dont les sutures sont promptement oblitérées; son occiput est plus large que les régions antérieures; celles-ci sont écrasées à peu près comme chez les singes, en sorte que les lobes cérébraux antérieurs se trouvent rétrécis, comprimés. Cet être barbare reste inapte à la civilisation, revêche à toute instruction sociale, à toute industrie; il ne conserve que des penchants violents et farouches; c'est comme un fruit acerbe des forêts. Mais par une longue culture, par l'éducation sociale dans la vie policée, l'homme blanc surtout (*homo sapiens*) s'est élevé au plus haut rang d'intelligence et d'habileté sur ce globe.

Qui ne doute que si le végétal, si l'animal se peuvent perfectionner organiquement par le développement des parties les plus importantes que fortifient

l'exercice et l'habitude, le cerveau humain n'acquière pareillement, chez l'espèce cultivée, plus d'ampleur, de renflement dans ses lobes antérieurs, dont la fonction consiste dans les actes intellectuels? De là se tire la conséquence manifeste, qu'en poursuivant cette culture morale de notre race, comme on continue d'améliorer celle des animaux et des végétaux, avec le même succès, on ne puisse obtenir, dans le long cours des âges, un perfectionnement plus remarquable. Et, en effet, sans les fatales interruptions des travaux de l'esprit humain, depuis les époques brillantes de Périclès et d'Auguste jusqu'aux temps actuels, il est évident que nous serions encore plus avancés de quelques siècles que nous ne le sommes, et toutefois, en beaucoup de sciences et d'industries, nous nous trouvons déjà très supérieurs aux anciens. Il est vrai que tout ce qui dépend du génie individuel, soit en poésie, soit dans les beaux-arts, etc., n'a pas pu se perfectionner; on s'est principalement avancé dans tout ce qui résulte de travaux collectifs.

Comme, chez les végétaux, tout ce qu'on a soin de retrancher aux rameaux parasites, à une sève luxuriante ou vagabonde, dirige celle-ci vers la cime de l'arbre pour se déployer en fleurs éclatantes et en fruits délicieux, de même, si l'on fait dès la jeunesse développer les plus hautes facultés de l'ame, en restreignant les dissipations et les pertes des jouissances de nos organes inférieurs, les forces de la vie en seront mieux conservées jusque dans l'âge mûr. Ainsi, l'art d'améliorer notre espèce n'est encore que celui de s'abstenir de tout ce qui ruine l'énergie

vitale, pour la reporter vers des fonctions plus nobles et plus dignes de notre nature intellectuelle [1].

Qu'il nous soit permis, dans la fable allégorique suivante, de développer cette vérité.

EUCLÉE ET ÉROS,

OU PARALLÈLE DE LA GLOIRE ET DE L'AMOUR.

Après que le premier homme, tiré d'une masse d'argile, eut été animé d'un rayon dérobé à la lumière céleste par Prométhée, Jupiter, irrité de tant d'audace, enchaîna celui-ci sur le Caucase, et des

[1] Tout individu bien constitué, et exerçant pleinement ses fonctions, peut être sain, quant à la vie physique, mais cette santé sera-t-elle bien assurée, s'il n'a ni le sens commun, ni cette justesse de sentiments qui dirigent la vie? Il faut donc que la structure interne ou morale soit complette, comme celle du corps. Ainsi, l'on a dit que *tous les goûts sont dans la nature*, cependant il n'y a qu'un seul et unique *bon goût*, qui est, comme la parfaite santé, l'expression sincère de l'organisme dans sa forme normale; les goûts dépravés sont déjà des sensations malades. Aussi tous les hommes sains d'esprit et de cœur s'accordent par un consentement unanime sur les jugements qu'ils portent du *beau* et du *bon*, ou sur l'idée de régularité, de vérité, d'harmonie, en rapport avec leurs organes bien concordants. La beauté universelle existe de tous les temps et dans tous les lieux.

La perfection de nos sens internes ou moraux, comme de nos sens extérieurs ou physiques, consiste à saisir jusqu'aux nuances les plus délicates et les plus exquises des choses, à séparer, par une subtile analyse, les divers objets, à l'aide d'une perception vive, qui est frappée de la beauté ou de la difformité des choses. Quoique personne ne consente à passer pour manquer de sensibilité, de raison et de goût, et érige, au contraire, le sien en type de l'excellence, peu d'hommes sont parfaitement conformés au moral, ainsi qu'au physique.

vautours déchirent sans cesse ses entrailles. Épiméthée, imprudent et stupide, vint éteindre bientôt dans l'ame humaine ce flambeau divin allumé par son frère. Notre race, désormais plongée dans l'obscurité et l'ignorance, végéta paresseuse et insensible, à la manière des brutes, pendant de longs siècles sur la terre.

A l'aspect de cette dégradation sauvage, le brillant Apollon, qui ranime tous les êtres au retour du printemps, intercéda auprès du maître des cieux, pour relever l'œuvre de Prométhée, digne d'un meilleur sort.

Jupiter lut dans le livre des destins les promesses d'un vaste avenir pour notre espèce; il résolut de la placer au premier rang des êtres sensibles, et de la rendre dépositaire de ses volontés sur ce globe.

Ce dieu suprême détacha un rayon éblouissant de sa couronne; et de brûlants soupirs s'exhalèrent de sa poitrine amoureuse. Voulant former deux génies pour présider à la vie des mortels et les retirer de l'état abject où leurs générations s'engloutissaient, il employa pour créer le premier la *lumière* de sa gloire, et la *chaleur vitale* de son haleine pour l'autre. L'un de ces génies est *Euclée,* instruite par Minerve, et émanée comme elle de la tête de Jupiter; l'autre est *Éros,* réchauffé avec Cupidon dans le sein de Vénus, créatrice de toute existence.

« *Allez, réveillez l'homme de son long sommeil; qu'il naisse aux délices et aux tourments de la vie civilisée,* » dit Jupiter aux deux génies, et sa voix, éclatante comme la foudre, retentit encore dans les échos des mondes.

Les génies descendent avec la rapidité de l'éclair; leur commotion électrise soudain l'homme d'un divin enthousiasme. *Euclée*, ou la brillante gloire, pénètre par la vue et l'ouïe dans le cerveau humain qu'elle exalte; *Éros*, ou l'amour moral, s'insinuant dans le cœur et les entrailles, les échauffe des plus ardents transports; l'ame n'est plus alors renfermée en son corps; elle se répand dans l'étendue de l'univers.

Éros s'attache bientôt aux formes corporelles, et devient matérialiste; née originairement de la terre, la brute participe de son ardeur physique. *Euclée* ou la gloire de la vertu, au contraire, subsiste de pensées; elle est toute spirituelle, et émane seulement des cieux; aussi n'appartient-elle qu'aux seuls êtres intelligents : *Homo, animal gloriæ.*

Cet amour cependant, que l'on qualifie de faiblesse, devient force pour la femme; il l'élève à l'héroïsme dans la maternité. La gloire, que l'on qualifie de vigueur de l'ame, peut dégénérer en opprobre, lorsqu'elle ne sait pas se dédaigner elle-même; le héros vaniteux n'est plus qu'une idole ridicule.

Toutefois, la gloire aime s'épanouir au grand jour et au monde; elle déploie notre existence extérieure, elle aspire à l'éclat d'un vaste théâtre et aux fanfares du triomphe. L'amour, au contraire, nous replie dans la vie interne; il cherche à dérober furtivement, dans l'ombre et la nuit, ses plus doux larcins; il s'y voile sous le silence et le mystère.

Dans les grandes ames, la gloire a souvent mutilé l'amour; celui-ci, chez les cœurs vulgaires, éteint toute ardeur de gloire. Rien de plus diffi-

cile que d'associer deux genres d'enthousiasme qui souvent s'excluent. Gloire sans amour, ne satifait pas toutes les puissances de notre vie, c'est une ivresse sans charmes : amour sans gloire n'est qu'un désir ignoble, et sa lie grossière demeure au fond de la coupe des voluptés. Ainsi la gloire, mâle apanage de l'homme, et l'amour, tendre partage de la femme, ont besoin de leurs reflets mutuels pour animer l'existence des plus ravissants transports. L'homme sans gloire, la femme sans amour, ne sont pas des êtres complets.

Pendant la première effervescence du jeune âge, les idées de gloire et d'immortalité s'enflamment dans la tête; alors aussi les passions de l'amour fermentent dans le cœur. La jeunesse croit surtout à la gloire, elle a de la foi pour l'amour; c'est l'époque des illusions; l'âge héroïque convertit en réalité ces deux sentiments; la vieillesse, qui ne les juge plus que des chimères, a peine encore, malgré ses glaces, à se dégager de leurs enivrantes séductions. L'amour, sans cesse volage avec la jeunesse et la joie, s'éloigne des tombeaux; la gloire s'éteint la dernière; elle survit au-delà du cercueil; seule ombre fidèle qui erre encore autour des monuments et des pompes funéraires, quand tout le reste nous abandonne.

On peut dire que la gloire appela l'espèce humaine à marcher le front levé sur ce globe, tandis que la génération, au contraire, a courbé vers le sol le reste des animaux. Ainsi, par l'ambition de la gloire, la Providence a soulevé le genre humain au-dessus de tous les troupeaux terrestres, avec le

magnificences de l'industrie, des sciences et des arts. Par les lubricités de l'amour, la nature nous ravale sans cesse aux conditions de la mortalité avec les brutes : c'est le breuvage de Circé.

Tandis que l'ambition de la renommée s'élance vers les sommités d'une nation, et les splendeurs de l'état social, ou poursuit les spectres brillants, mais mensongers, de l'opulence et du pouvoir, l'amour s'accroît de tout ce que lui dénie la fortune; il devient d'autant plus pur qu'il est réduit à lui seul. Toujours l'amour vrai descend avec le désintéressement de l'innocence vers le faible, le malheureux même; il s'enrichit de tout ce qu'il donne; plus il multiplie ses sacrifices, plus il prodigue ses jouissances. Il meurt à lui-même pour vivre doublement dans ce qu'il adore : c'est la vraie transfusion des ames. La mère qui s'immole à ses enfants est le plus sublime prodige de la création, car il est sans récompense sur cette terre.

La mort ne saurait être rachetée qu'au prix de la gloire ou de l'amour, seuls sentiments dignes de payer un mal irréparable. Leurs enchantements compensent ses douleurs; ou plutôt n'est-ce pas encore revivre pour l'immortalité, que se plonger dans la gloire et dans l'amour? L'un et l'autre étant des facultés d'une organisation forte et généreuse, suscitent la santé et une longue existence, si l'on ne consume pas son ambroisie par leurs délices.

L'amour suffirait pour constituer une société physique, celle du sang et de la famille, par des liens de chair; mais la gloire est le ressort moral de la

vie des peuples ; son feu sacré embrâse le patriotisme, l'ardeur belliqueuse ; elle fait accomplir les plus douloureux sacrifices. La gloire et l'amour conservent les sociétés humaines par la générosité ; sentiments qui font exhaler la vie au dehors, et possèdent seuls le privilége de dissoudre cet égoïsme glacial qui renferme et durcit les ames sur elles-mêmes.

Dans les empires où la gloire est périlleuse, comme en Turquie et dans les Indes, on se réfugie sous les courtines mystérieuses de l'amour, au fond d'un harem. Les exaltations de la vertu ont plus d'indépendance et d'énergie chez les gouvernements républicains, tandis que la galanterie et le plaisir se voient plus estimés sous les monarchies tempérées.

Parmi les climats brûlants de l'Afrique et de l'Asie, on peut être dévoré des feux de la lubricité ; on respire davantage la gloire sous des cieux froids ou tempérés, qui tendent avec énergie les ressorts de l'âme intellectuelle.

Ainsi, la gloire et l'amour, ou quelquefois leurs fantômes trompeurs, sont les grands contrepoids qui balancent les destins de l'humanité ; la puissance et la richesse s'imaginent être la gloire, comme la volupté croit représenter l'amour. Infidèles à l'un, nous retombons nécessairement dans l'autre ; nous ne devenons rebelles à l'instinct de la gloire qu'en nous précipitant dans les délires de l'amour.

Nos facultés intellectuelles se perfectionnent donc par le sentiment de la vraie gloire, comme nos qualités morales s'améliorent sous l'empire du véritable amour. L'être indifférent à ces deux sentiments peut végéter pendant de longues années : cepen-

dant il manquera toujours à son bonheur le plus délicieux enchantement dont l'humanité soit capable de jouir ; il aura duré et n'aura pas vécu.

Gloire et *Amour*, charmes de l'existence, vous déployez dans nous les deux principaux pôles de l'économie [1] : le sentiment de la vertu enflamme et éclaire le génie ; son enthousiasme respire le parfum de l'immortalité ; toutes les facultés cérébrales en sont exaltées. L'amour épanouit le cœur, anime la circulation, soutient la chaleur animale, répand l'ivresse du plaisir sur tout ce qui nous environne.

[1] La colonne vertébrale de l'homme, surtout dans sa station perpendiculaire, est comme une pile électrique d'os superposés, et séparés par des cartilages, contenant dans sa longueur la moelle spinale, et offrant à ses deux extrémités des pôles antagonistes, le cerveau et les organes sexuels, qui reçoivent les extrémités nerveuses coccigiennes.

Plus le pôle supérieur, ou l'encéphale, domine par son activité, plus le pôle inférieur ou génital perd d'énergie ; ou bien le contraire a lieu chez les individus les plus abêtis. Les animaux à courte queue, comme les lièvres et les lapins, les magots et autres singes, l'homme enfin, sans queue, ont plus de lubricité que les espèces à longue queue, par laquelle une partie de l'influx vital, ou de l'électricité animale des nerfs, paraît se dissiper : *In caudâ venenum*.

Le pôle inférieur est généralement celui des déperditions, le pôle supérieur de la machine animale paraît être le foyer du perfectionnement de tous les animaux vértébrés.

Aussi, plus la pulpe nerveuse se centralise vers les régions supérieures et antérieures des mammifères, plus ceux-ci se rapprochent du type humain, ou de celui de la perfection. Au contraire, les espèces chez lesquelles la pulpe médullaire spinale s'alonge et se fortifie vers les régions inférieures et caudales, ont les parties nobles, telles que le cerveau et le cervelet, amoindries ; leurs facultés intellectuelles restent hébêtées. C'est donc la preuve que plus la pulpe médullaire tend à s'élever, se concentrer et fleurir dans l'encéphale, comme chez l'homme, plus les êtres s'élèvent dans l'échelle progressive de l'humanité et de la perfection.

Ainsi l'encéphale, foyer de la sensibilité et du système nerveux, le cœur, premier ressort de tout l'appareil vasculaire et des fonctions de l'organisme vivant; sont mis en jeu par ces deux impulsions capables d'en agrandir les facultés [1].

[1] Il y a, toutefois, cette différence physilosogique, que la gloire éteignant l'amour et les autres passions, peut agrandir la vie, en l'empêchant de se dissiper dans les jouissances corporelles. D'ailleurs, l'ame soutenue par le sentiment de la gloire ou le courage se montre souvent indépendante du corps, ou supérieure à cette machine délabrée, demi rongée et dissoute, comme chez plusieurs individus animés d'un puissant caractère. Leur système nerveux ou excitateur demeure également intact, jusqu'à certain point, au milieu de la dissolution des autres systèmes par le sphacèle, etc. : c'est ainsi que quelques grands hommes conservent, jusqu'au moment de la mort, la parfaite intégrité de leurs fonctions intellectuelles, qui même resplendissent alors d'un éclat inaccoutumé; fait que j'ai remarqué dans l'illustre géomètre Lagrange.

CONCLUSION.

Euthanasie de l'homme, et de l'état futur des êtres organisés.

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.
LUCRET., *Rer. nat.*

Vivre, être heureux, mourir ! telle est toute ta destinée, Homme, Ciron parasite de cette obscure planète, qui t'en intitules vaniteusement LE ROI.

L'existence et la mort appartiennent à la nature; celle-ci ne nous laissa qu'un empire limité sur nous-mêmes, avec l'éternel besoin du bonheur; et sans la santé, qui peut l'obtenir? De toutes nos journées, déjà la plus funeste, par sa mortalité, est celle de notre naissance.

Ainsi l'ame seule étant à nous, voilà notre véritable force; elle tue ou guérit le corps: apprenons donc à l'employer, puisque en elle réside toute notre félicité comme notre infortune.

L'égoïsme animal dit : Je veux des plaisirs, des richesses, de la puissance, toutes les voluptés que je pourrai conquérir durant l'éclair de cette courte vie : après moi, que l'univers périsse, qu'importe, pourvu que je me sois enivré de toutes les jouissances dont mon organisation est capable? Que d'autres s'élancent hors d'eux-mêmes dans le vague des chimères, qu'ils s'estropient à poursuivre une

vaine célébrité; permis à eux, pourvu que je dévore toutes les félicités de la terre; je m'en empare partout où je les rencontre, je m'en assouvis jusqu'à la mort.

Fantôme, qui te promènes parmi les ténébreux fantômes de ce monde, toi qui crois jouir, dis-moi, es-tu satisfait après avoir gorgé ton estomac d'aliments, ou en sortant de la couche impure des voluptés, en fendant la foule ébahie devant laquelle tu te pavanes chamarré de brillants cordons? Animal pétri d'orgueil et de bassesses, qui t'amuses en enfant de ces futiles hochets, trouves-tu le bien-être dans ces prétendues délices? Ne sens-tu pas la misère et le néant pressurant tes entrailles lorsque tu t'étourdis au dehors? Homme riche, que tu es pauvre! Homme heureux, que tu es infortuné! Homme si bien amusé, que tu renfermes de tristesses! que tes voluptés sont amères! crois-en l'épicuréisme lui-même qui l'avoue:

> . . . . *medio de fonte leporum*
> *Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angit.*
>
> LUCRET., *Rer. nat.*

Il est donc vrai que notre race ne peut pas vivre satisfaite et saine, telle qu'un simple animal! Cette ame, inassouvissable de grandeur et de désirs, que la nature nous avait départie, cette fierté originelle qui se plaît à triompher noblement des choses transitoires, cet instinct plein d'inquiétudes qui vient arracher du lit la mollesse, la tourmenter dans l'ennui de sa nullité; qui nous dit d'aspirer à une périlleuse renommée, aux palmes de la victoire, donneraient-ils le bonheur sans sortir de

l'ignoble imbécillité qui courbe le front de la brute vers la terre, comme si elle craignait de rougir à l'aspect des cieux?

L'homme proteste donc de sa dignité au milieu des brutales jouissances, de l'asservissement des plus sales plaisirs; le coupable s'irrite encore avec orgueil lorsqu'on le ravale au niveau de la bête; le scélérat se glorifie du génie du crime, tant il veut s'élancer hors de la condition de simple machine organique! Être périssable, d'où te naît cet amour de l'immortalité! Quels désirs ambitieux t'exaltent palpitant jusqu'aux astres, et que trouves-tu au-delà du tombeau? Quelle longue espérance brille pour toi seul au travers des ombres de la mort? Charme ravissant de la vertu qui précipite l'héroïsme dans le feu des batailles, et la science dans des travaux éternels, pourquoi séduire la race humaine? Image éblouissante de la gloire, le plus décévant des prestiges, ou la plus sublime des vérités, d'où sors-tu pour enchanter la plus intelligente des créatures?

C'est que l'homme est insatiable, parce qu'il est immense; il ne peut subsister uniquement embourbé dans les vils intérêts de la terre, il a besoin de respirer aussi la pensée. C'est qu'en le bornant à ce limon du corps, on l'abusa, pour son dommage et sa ruine, d'une désastreuse erreur. Qu'il s'agrandisse et se soulève désormais, car il tient aux cieux. La mort seule dévoile les secrets ressorts de sa vie; elle nous fait découvrir le mot mystérieux de la grande énigme de l'univers.

Et puisqu'il faut succomber enfin à sa destinée, quelle plus douce *euthanasie* devons-nous recher-

cher que celle de l'homme de bien s'endormant tranquillement résigné à son sort dans l'éternité? Quelle mort, au contraire, plus terrible et plus redoutable que celle du pervers, environnée de transes, de convulsions et de l'horreur de l'avenir? Contemplez, si vous l'osez, ces tristes angoisses d'un moribond, se débattant, parmi le râle, l'inquiétude de ses jectigations, contre l'agonie et la syncope; renaissant à l'anxiété, aux tremblements des lèvres, à des grincements de dents, à une sueur froide, à une respiration haletante, à des hocquets, des sanglots suspirieux, à des cris lamentables, tandis que la face est pâle, le pouls étroit, serré, que les extrémités se refroidissent, que le spasme monte vers le cœur, et qu'au milieu des convulsions, de l'impatience, de la rage du désespoir, lorsqu'il faut quitter la vie, elle ne s'échappe qu'avec les tourments affreux du dernier soupir!

Cette cruelle *dystanasie* est inconnue à l'homme préparé par la philosophie, autant qu'elle est commune chez les individus colériques, les méchants remplis de trouble et de confusion, car ils éprouvent des déchirements irréguliers, des palpitations, des cardialgies; leur face paraît grippée, ou austère; l'œil devient fixe; l'haleine brûlante dénonce le resserrement d'un chagrin oppresseur et dévorant; leur profonde tristesse est suivie de telles consternations que souvent les excréments sortent spontanément, par ces torsions d'entrailles et ces supplices intérieurs; les remèdes ne servent même qu'à accroître le spasme et les souffrances insupportables qui torturent ces agonisants.

Combien n'est-il pas plus salutaire de se conserver également prêt à la vie et au trépas ! Alors l'espérance et le courage ne nous abandonnent pas ; une sorte de dureté, de solidité robuste, trempe l'ame dans l'insensibilité ; car, si l'on voit les femmes timides, les naturels pusillanimes mourir cent fois en détail de leurs frayeurs, au contraire, le héros, l'homme mâle se présente en intrépide à la fatalité du sort. Il ne se désespère de rien ; il ne recule devant rien. On a remarqué que les peuples vaillants du Nord s'avançaient plus hardiment à la mort, comme les anciens Scandinaves, les Suédois, les Russes, les Turcs, les Polonais, les Hongrois, etc., que les craintifs habitants des tropiques. Aussi les premiers sont des races d'hommes vigoureux et vivaces, parce que l'espérance et l'audace excitent fortement le système nerveux.

Nous avons montré combien les plaisirs intellectuels, propres à l'humanité seule, sont un nectar délicieux de santé, qu'aucune brute ne savoure comme nous à longs traits. Aucune autre organisation ne jouit, à tout prendre, d'une santé aussi complète, d'un bonheur aussi intense, d'une existence aussi prolongée que la nôtre, suscitée par ce caractère élevé, ces perceptions vives et spirituelles qui forment notre apanage, puisque le moral exalte le physique.

Nous avons réhabilité cette majesté humaine, qu'une philosophie ignoble avait pris à tâche, par une sorte de tyrannie, de détrôner, en la précipitant dans un rang abject. L'homme ainsi ravalé tombait épuisé désormais par des voluptés charnelles, unique pâture qu'on lui réservait. Il disait aux

animaux : Vous êtes mes frères, et il succombait avec eux.

Aujourd'hui, nourri de l'ambroisie de l'intelligence, quand il sent le prix de ses nobles jouissances, il recueille dans le système cérébro-rachidien, (réservoir de véhémenc et de sensibilité) ses éléments de vie; il en prolonge, par la modération, et la durée et les délices. Connaissant combien peu il est sûr ce globe, la sagesse l'instruit à se coordonner avec les puissances de la nature comme avec l'ordre des sociétés. Atome dans l'immensité, mais atome nécessaire, il remplit les devoirs de la vertu pour accomplir ses glorieuses destinées. Il devait se montrer le plus élevé, et subsister le plus heureux, puisque son rang est celui de la royauté sur cette terre, et que toutes les créatures inférieures lui sont assujetties. Notre but est donc de nous rendre plus parfaits, afin de vivre plus sains, et de jouir de toute la plénitude de notre existence.

La race humaine, obéissant à sa vocation naturelle (qui est en harmonie avec sa croissance, et ses désirs ascendants dans le cours des siècles), cette race est devenue adulte ; elle s'est élevée successivement, par une lente et laborieuse éducation, vers la civilisation ou son faîte de perfectionnement et d'amélioration sociale. Ainsi que les plantes naissantes recèlent le germe des fleurs et des fruits que développe le cercle de leur végétation, pareillement les lois naturelles de l'instinct qui guidaient les pas des peuplades sauvages dans leur simplicité primitive, renfermaient les trésors de connaissances plus épurées, plus morales, de ces institutions ci-

viles et religieuses qui ont fleuri parmi les nations de la terre.

Pourquoi cette culture intellectuelle et physique, plus avancée dans l'avenir, par l'expérience de nos temps, ne ferait-elle pas éclore les fruits des plus hautes vérités, soit vitales, soit politiques, soit philosophiques, pour le bonheur et la maturité de notre espèce; puisqu'on voit les découvertes des sciences et de l'industrie multiplier, avec les siècles, les commodités et toutes les jouissances de la vie? Ce progrès de notre espèce n'est-il pas aussi naturel, aussi indispensable que l'élaboration successive des âges, qui, passant de l'adolescence à l'état viril ou de maturité, déploie les forces du corps, les germes de la raison chez les individus? Ainsi se déroule progressivement le genre humain à la surface du globe, sous ses diverses phases et ses aspects nombreux, suivant la sage ordonnance ou le plan de la Providence sur le théâtre du monde. Quelle plus éclatante carrière pouvions-nous désirer que celle qui nous exhausse, par une correspondance immédiate, vers la Divinité!

Émanations de cette suprême puissance, les forces de la vie, qui pouvaient ou qui devaient être épanchées, comme une semence céleste sur notre planète, sont ainsi distribuées tour-à-tour dans l'immensité des temps. Elles revêtent les formes des organismes divers qu'admettait la nature des éléments combustibles organisables[1], existant dans notre monde[1].

[1] La chimie montre que les corps organisés sont constitués d'éléments combustibles. Les bases comburées demeurent à l'état inorga-

L'agent vivifiant qui opère sur ce globe et jusque dans ses entrailles, est sans doute limité par sa quantité, puisqu'il se renferme dans un cercle borné d'action. Aujourd'hui, nulle création nouvelle n'apparaît; toutes sont renouvelées par l'acte des générations successives. C'est que l'organisation a dû atteindre, par la production de la race humaine, son complément de perfection et son suprême chef-d'œuvre, dans cette série progressive que manifeste le système universel des créatures.

Aussi la sphère des êtres circule sans que leur nombre outrepasse le terme de ses pouvoirs, et il faut que les uns périssent, afin que de nouveaux puissent éclore; car la vie se nourrit de la mort. Ainsi, la nature détruit et construit avec les mêmes matériaux, et l'énergie de ces substances organisables est circonscrite dans l'ordre des structures qui

nique, ou ne paraissent nullement capables de recevoir la vie. Plus les éléments organiques sont élaborés, plus ils montrent de bases éminemment combustibles; la matière des nerfs et du cerveau contient du phosphore, ainsi que celle du sperme, de la laitance des poissons; les œufs recèlent du soufre, comme plusieurs semences et amandes végétales, etc.

Au contraire, ces bases à l'état acide ou oxydé, passant à la forme saline et en combinaison chimique étroite, moléculaire d'atome à atome, comme les cristallisations des sels, les composés minéraux, le phosphate calcaire, les sels, échappent à la vie et à l'organisation proprement dite. Aussi l'oxygénation, la combustion des corps, les fait passer à l'état mort ou chimique. La vie chez les végétaux, par exemple, est un procédé désoxydant, car elle transforme l'acide carbonique à l'état de carbone, et dégage l'oxygène de l'eau, pour s'emparer de l'hydrogène. L'accroissement, la nutrition multiplient les corps combustibles, qui seuls sont aptes à recevoir l'organisation et à s'imprégner de la vie, comme à constituer des tissus susceptibles de l'animation.

étaient possibles. La nature ne peut pas plus les dépasser qu'elle ne change les lois de cristallisation et d'affinité qui gouvernent les bases inorganiques et comburées ; lois immuables tant que persistera l'état actuel de notre planète.

Et s'il était nécessaire, dans l'immensité des temps que chaque forme d'organisation, par cela même qu'elle naquit imparfaite, s'élevât plus accomplie, et après avoir atteint son faîte, qu'elle s'évanouît et succombât ; le sort de tout ce qui fut créé serait donc de périr. Dans cet orbite éternel des destins, pourquoi le genre humain n'atteindrait-il pas un jour sa perfection suprême de vigueur, de santé, de bonheur physique et intellectuel sur cette terre ? Mais alors, cet astre qui nous soutient serait parvenu sans doute également au sommet de sa croissance, de la fertilité de ses productions, de ses élaborations vivantes. Ainsi les mondes fleuriraient et défleuriraient comme leurs créatures organisées. Le vaste organisme du système solaire entier, après avoir prodigué sa chaleur, ses puissances et l'éclat de sa lumière, durant tant de millions de siècles, finirait par vieillir et s'épuiser dans une longue et désastreuse obscurité. Ses matériaux désunis et dispersés se rapprocheraient ou se renouvelleraient un jour, afin de reconstruire d'autres mondes ; et JEHOVA, du sein du chaos, enfanterait encore de nouveaux univers.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

PARTIE PREMIÈRE.

INTRODUCTION.

LIVRE PREMIER.

LIVRE DEUXIÈME.

SECONDE PARTIE.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.